



HAL
open science

Structure aspectuelle et prédication secondaire (résultative et dépicative)

Kirill Sidorov

► **To cite this version:**

Kirill Sidorov. Structure aspectuelle et prédication secondaire (résultative et dépicative). Linguistique. Université Sorbonne Paris Cité, 2017. Français. NNT : 2017USPCA177 . tel-01773865v2

HAL Id: tel-01773865

<https://theses.hal.science/tel-01773865v2>

Submitted on 23 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE PARIS CITÉ
UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 268 LANGAGE ET LANGUES :
DESCRIPTION, THEORISATION, TRANSMISSION

LACITO (UMR 7107)

Thèse de doctorat
Sciences du langage

Kirill SIDOROV

Structure aspectuelle et prédication secondaire
(résultative et dépicative)

Thèse dirigée par :
Professeur émérite à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Monsieur Georges Rebuschi

Soutenue le 18 décembre 2017

Jury :

Mme Hana GRUET-SKRABALOVA	Maître de conférences (Université Blaise Pascal)
Mme Jacqueline GUERON	Professeur émérite (Université Sorbonne Nouvelle -Paris 3)
Mme Brenda LACA	Professeur (Université Paris 8 Vincennes St-Denis)
M. Georges REBUSCHI	Professeur émérite (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3)
M. Alain ROUVERET	Professeur émérite (Université Paris Diderot – Paris 7)
Mme Svetlana VOGELEER-ALOUSHKOVA	Professeur (Université catholique de Louvain)

Résumé

Ce travail aura pour but d'explorer l'interface sémantique-syntaxe des « constructions » avec les prédicats secondaires, résultatifs et décriptifs. Une attention particulière sera donnée au problème du choix des sujets (ou des hôtes) de prédication pour ces deux types de prédicats, ainsi qu'à la classe aspectuelle lexicale du verbe à la base de la construction.

Dans la première partie, nous introduisons divers patterns de la construction résultative et expliquons le principe de base qui régit la syntaxe de ces constructions, à savoir la Restriction sur l'objet direct. D'abord nous réviserons la sémantique des adjectifs gradables, étant donné que les caractéristiques de l'échelle d'une propriété introduite par l'adjectif définissent la structure événementielle/aspectuelle des constructions résultatives, notamment la distinction entre les constructions résultatives à contrôle et à marquage casuel exceptionnel. Après avoir écarté un nombre de prétendus contre-exemples à la Restriction DOR, nous réaffirmerons sa validité, notamment en tant que diagnostic de l'inaccusativité en anglais. Après avoir étudié comment les structures lexicales conceptuelles des constructions résultatives à objet non-sélectionné sont projetées (*mapped*) en syntaxe, nous verrons pourquoi le russe n'a pas ce type de construction, et, conjointement, pourquoi il ne doit pas être classifié comme une langue à cadre verbal, étant donné que le paramètre qui autorise les constructions résultatives dans une langue est également responsable pour la classification des langues en langues à satellites et langues à cadre verbal.

La deuxième partie sera consacré aux prédicats décriptifs, notamment aux contraintes qui pèsent sur le choix du contrôleur pour ce type de prédication secondaire, ainsi qu'aux propriétés des adjectifs décriptifs en comparaison avec d'autres types d'adjoints orienté vers le participant (*participant-oriented adjuncts*). Nous étudions la distribution des adjectifs formes longues et formes courtes en russe, conditionnée par les propriétés d'accord qui les distinguent et esquissons un processus historique à l'origine de leur distribution dans la langue d'aujourd'hui.

Mots-clés : structure aspectuelle, prédication secondaire, construction résultative, construction décriptive, Restriction sur l'objet direct, thème incrémental, objets non-sélectionnés, complémentarité Manière/Résultat, typologie de Talmy, constructions résultatives à contrôle et à marquage casuel exceptionnel, prédicats de changement d'état/de lieu

Abstract

The aim of this dissertation is to explore the syntactic-semantic interface of ‘constructions’ which contain secondary predicates – either depictive or resultative. The main problems will be to deal (i) with the selection of the subjects (or hosts) of these types of predicates and (ii) with the aspectual class of the verbs used in these sentences.

In the first part, the various patterns implied in resultative clauses will be examined, leading to the conclusion that the basic principle that governs the syntax of these clauses can be identified with the Direct Object Restriction – or DOR. First, the semantics of gradable adjectives will be revisited, taking into account that the scalar structure of the properties denoted by resultative adjectives determines the eventive/aspectual structures of resultative sentences and the distinction between Control resultatives and Exceptional Case Marking resultatives. After invalidating many would-be counter-examples to the DOR, its validity will be reasserted, notably as a diagnostic of unaccusativity in English. Next, after analysing how the lexical conceptual structures (LCS) of resultative constructions with unselected objects are mapped to syntax, the reason will be shown why Russian does not possess this type of construction, and why it cannot be characterized as a ‘satellite-framed’ language either – given that the parameter which allows specific resultative structures in any language also determines its classification as satellite-framed or verb-framed.

The second part of the dissertation is devoted to depictive predicates – in particular (i) to the constraints that determine the choice of the Controller in this type of secondary predication, and (ii) to the relevant properties of depictive adjectives in contra-distinction to other types of adjuncts, often identified as ‘participant-oriented’. Finally, the distribution of those Russian adjectives which possess long and short forms, which is conditioned by specific agreement and concord properties, is examined, leading to a tentative reconstruction of a diachronic process which has led to their distribution in today's Russian.

Keywords : aspectual structure, secondary predication, resultative construction, depictive construction, Direct Object Restriction, incremental theme, unselected objects, Manner/Result Complementarity, Talmy's typology, control resultatives, ECM resultatives, transition predicates

Sommaire

Introduction	6
Chapitre 1.....	10
Définition de la prédication secondaire. Interprétation sémantique de la prédication secondaire.	10
1.1 Syntaxe de la construction résultative : d'où vient la Restriction sur l'Objet Direct ?	10
1.2 Absence de construction résultative en russe	18
1.3 Les résultatifs orientés sujet, non-conformes à la Restriction sur l'Objet Direct. Les approches sémantiques de la construction résultative.	21
1.4 Prédication résultative et structure aspectuelle. Prédicats secondaires vs. modificateurs nominaux et adverbes.....	23
1.5 La prédication secondaire en tant qu'opération d'addition des événements	26
Chapitre 2.....	36
La Restriction sur l'Objet Direct dans les constructions résultatives	36
2.1 Analyse sémantique des adjectifs gradables	36
2.2 Les propriétés des achèvements graduels héritées des propriétés des échelles associées à leurs adjectifs de base	48
2.2.1 Les ambiguïtés aspectuelles des achèvements de degré désadjectivaux	50
2.2.2 Comment la valeur différentielle est-elle déterminée ?	52
2.2.3 La télicité des achèvements de degré indépendante et dépendante du contexte	54
2.2.4 Thème incrémental et valeur différentielle	57
2.3 Le modèle méréologique de l'(a)télicité appliqué aux constructions résultatives	59
2.3.1 Deux types fondamentaux de constructions résultatives : les résultatifs à contrôle et à marquage casuel exceptionnel.....	62
2.3.2 La télicité caractérise les constructions résultatives, d'où vient-elle ?	65
2.3.3 Objet ou thème affecté en tant que sujet du prédicat résultatif ? La Restriction sur l'Objet Direct ou la Restriction sur le Thème Affecté?	72
2.4 Analyse des constructions résultatives en termes de structure événementielle.....	78
2.4.1 Les résultatifs orientés sujet avec les verbes transitifs – un défi pour la DOR	83
2.4.2 Relations temporelles entre sous-événements dans la structure événementielle des résultatifs	86
2.4.3 Le choix de l' argument d'un verbe transitif à propos duquel le groupe résultatif peut prédiquer.....	92
2.4.4 Les constructions résultatives de changement d'état vs. celles de changement de lieu : en quoi sont-elles différentes ?	99
2.5 Syntaxe – l(exicale) des constructions résultatives complexes	105
2.5.1 Les résultats et les trajets dans la décomposition syntaxique des groupes verbaux .105	

2.5.2	Langues à cadre verbal et à satellites de la typologie de Talmy. Conflation et incorporation dans les constructions résultatives	109
2.5.3	Conflation dans les constructions résultatives adjectivales et à preverbe dans les langues germaniques	114
2.5.4	Les constructions résultatives semi-idiomatiques en his/her/... way et avec un « faux » pronom réfléchi	116
2.5.5	Réintroduction de la Restriction sur l'Objet Direct Ошибка! Залкада не определена.	
2.6	Le russe encode-t-il la trajectoire (<i>path-of-motion</i>) sur le verbe ou par les satellites autour du verbe ?	126
2.6.1	La typologie de Talmy des procédés de <i>conflation</i> et le paramètre de <i>compounding</i> de Snyder 2001.....	128
2.6.2	Les constructions résultatives en russe ?.....	131
2.6.3	La préfixation lexicale en russe en tant qu'opération de subordination lexicale	135
2.6.4	Groupes résultatifs, préfixes lexicaux et particules séparable et la structure argumentale du verbe à la base de la construction.....	140
2.7	Réalisation morphémique des distinctions à la base de la typologie de Talmy et complémentarité dans la lexicalisation entre manière et résultat	156
Chapitre 3.....		180
Les adjectifs décriptifs par rapport aux autres modifieurs orientés participant. Le choix du sujet de la prédication secondaire décriptive		180
3.1	Les propriétés de la prédication secondaire décriptive	180
3.2	Le choix de l'hôte pour un prédicat décriptif	199
3.3	Explication de la contrainte sur l'hôte du prédicat décriptif	207
3.4	Assignment du focus aspectuel et prédicats secondaires.....	211
Chapitre 4.....		219
Les adjectifs forme longue et forme courte en russe		219
4.1	L'emploi décriptif par rapport aux emplois appositif, complémentatif et d'attribut	219
4.2	Les propriétés d'accord des adjectifs formes longues et formes courtes conditionnent la distribution des deux formes	227
4.3	Les adjectifs formes longues sont exclusivement prédicats secondaires, les adjectifs formes courtes – prédicats primaires	236
Conclusions		249
Annexe		258
Langues germaniques vs. langues slaves: deux stratégies de la composition aspectuelle du groupe verbale. (Im)Perfectivité du verbe et (in)définitude de l'objet en russe		258
Bibliographie		290

Introduction

Dans beaucoup de langues, il est possible d'appliquer deux prédicats à un seul argument par un processus de la prédication secondaire qui est représenté, entre autres, par des constructions¹ communément appelées résultatives. Dans ces constructions, le verbe matrice et le prédicat secondaire forment une sorte de prédicat complexe, qui s'applique exclusivement – une propriété essentielle de la construction – à l'objet direct (les groupes nominaux *the door*, *the table*) ou au sujet intransitif (*the river*) dans les exemples en (1) et (2). Le verbe dénote une activité (*to paint*, *to wipe*) ou un achèvement² (*to froze*), tandis que le prédicat secondaire exprime le résultat final du changement d'état (ou de lieu) subi par l'entité dénotée par l'objet direct ou le sujet intransitif. Par exemple, Levin et Rappaport Hovav 1995 caractérisent la construction résultative comme suit : « A résultative phrase is an XP that denotes the state achieved by the referent of the NP it is predicated of as a result of the action denoted by the verb in the résultative construction. » Ainsi, la construction résultative contient un verbe, un DP et un XP, sémantiquement intégrés dans un pattern interprétatif.

- (1) a. She painted the door_i green_i.
b. She wiped the table_i clean_i.
- (2) The river_i froze *hard_i/solid_i/into a block of ice_i*.

En anglais, ce type de prédication ne peut pas s'appliquer aux arguments externes. En (3), la seule lecture possible du prédicat secondaire est une lecture appelée déictive, où le référent du pronom *she* a chanté tout en étant (déjà) enrrouée. La lecture résultative, c'est-à-dire celle où son état d'enrouement résulte du fait qu'elle a chanté n'est pas possible, contrairement aux phrases avec les verbes inaccusatifs en (2).

- (3) She sang hoarse.

Il y a des cas comme en (4) où, dans la construction avec la prédication secondaire résultative, le verbe apparaît avec un objet direct qui ne relève pas du type normal/canonique d'objet pour le verbe en question pris seul, en dehors de la construction. Soit c'est un verbe intransitif (qui ne prend, par définition, aucun objet), soit c'est un verbe transitif, mais son objet ne correspond pas à l'objet direct normalement sélectionné par ce verbe. Ce type d'objet direct est souvent appelé, suivant Simpson

¹ Dans ce travail le mot 'construction' sera employé dans un sens neutre, c'est-à-dire, sans presupposer l'existence dans les langues d'un objet spécifique linguistique 'construction', comme c'est le cas, par exemple, dans Goldberg 2006.

² L'achèvement ne sera pas compris comme un événement forcément instantané, à la manière dont la classe lexicale des achèvements est souvent définie dans la littérature sémantique, mais à la manière dont les achèvements sont souvent définis en syntaxe, c'est-à-dire, comme des événements qui atteignent obligatoirement un certain état résultant impliqué lexicalement par le verbe en question, sans indiquer la manière dont l'événement s'est déroulé ou l'instrument à l'aide duquel l'état résultant a été atteint. A la différence des accomplissements, toujours causatifs et introduisant un *Initiator* (ou, plus simplement, un agent), les achèvements ne sont pas causatifs ; ce sont essentiellement des verbes de changement d'état ou de lieu, comme par exemple, les inchoatifs *to break* ou *to melt*.

1983, un objet « faux » (« *fake* » *object*), ou un objet non-sélectionné (*unselected object*), suite à Levin et Rappaport Hovav 1995.

- (4) a. She sang herself hoarse.
b. They drank the pub dry.

Ainsi, un verbe intransitif en (4a) prend en tant qu'objet un pronom réfléchi d'objet, donnant l'impression que le résultatif est prédiqué à propos du sujet, ou, en (4b), si le verbe peut s'employer transitivement, l'objet permis dans la construction est très différent de celui sélectionné par le verbe seul. (4a) serait agrammatical sans objet réfléchi, essentiellement pour la même raison que (3) est agrammatical sous une lecture résultative. Les constructions avec les objets non-sélectionnés relèvent parfois d'un registre informel et sont souvent lexicalisées.

La construction résultative semble apparentée à la construction verbale à particule. Les particules fonctionnent régulièrement comme des prédicats secondaires avec les verbes transitifs comme en (5a et b) et avec les intransitifs inaccusatifs, comme en (5c et d). La particule peut être une particule « authentique », comme en b et d, ou quelque chose qui ressemble plus à un *locational adverbial*.

- (5) a. She broke the planks apart.
b. She wiped the table down.
c. The planks broke apart.
d. The river froze up.

Au moins à première vue, les verbes à particules exemplifient essentiellement le même type de construction que les résultatifs ne serait-ce que parce que le prédicat secondaire doit nécessairement exprimer un changement d'état ou de lieu. Par contraste avec tous les exemples ci-dessus, les objets en (6) ne subissent aucun changement, ce qui rend ces exemples agrammaticaux :

- (6) a. *She walked the street across.
b. *She described the accident terrifying.

En ce qui concerne la typologie des constructions résultatives en anglais, si un groupe résultatif se produit avec un verbe transitif, il peut être prédiqué seulement à propos de l'objet du verbe transitif, jamais à propos de son sujet. Prédiqué à propos du sujet, le XP résultatif (= AP en (7)) perd son interprétation résultative (mais une interprétation dépicative reste pour l'adjectif toujours disponible, à condition qu'elle soit pragmatiquement acceptable (*felicitous*)). Il s'agit de la généralisation introduite pour la première fois dans Simpson 1983 et nommée ensuite par Levin et Rappaport Hovav 1995 la Restriction sur l'Objet Direct (*Direct Object Restriction*, DOR) qui dit qu'en anglais, le XP de résultat est toujours prédiqué à propos de l'objet syntaxique.

- (7) She soaped me, *slippery*, all over.

La construction résultative est fréquente avec les verbes passifs et inaccusatifs, ce qui n'est pas surprenant étant donné que leurs sujets sont dérivés de la position initiale d'objet direct (Il s'agit d'un pattern résultatif à XP nu (*Bare XP resultative pattern*), selon Rappaport Hovav et Levin 2001) :

(8) She_i was shaken *awake*_i by the earthquake.

(9) The gate_i swung *shut*_i.

A propos des exemples agrammaticaux sous la lecture résultative en (10), Simpson 1983 note : « The generalization so far is that resultative attributes are predicated of OBJECTS, whether surface OBJECTS, or underlying OBJECTS... A resultative attribute cannot be predicated of the subject of a transitive clause... No GENERAL SEMANTIC reason appears to block the resultative from being predicated of the SUBJECT, as the paraphrases with *until* etc. show. »

(10) a. *I_i melted the steel hot_i. (ne signifie pas: *I melted the steel until I was hot.*)

b. *I_i ate the food full_i/sick_i. (ne signifie pas: *I ate until I was sick.*)

Les verbes inergatifs n'ont pas d'objet, néanmoins, le résultatif est parfaitement acceptable à condition d'avoir satisfait la Restriction DOR, qui peut l'être par : (i) l'ajout d'un « faux » pronom réfléchi (*fake reflexive*), il s'agit alors d'un pattern résultatif réfléchi (*Reflexive resultative pattern* selon Rappaport Hovav et Levin 2001) en (11a) ; (ii) l'ajout d'un argument DP non sous-catégorisé en guise d'objet direct, en faisant d'un verbe non-transitif un verbe pseudo-transitif en (11b) ; (iii) l'ajout d'un argument non sous-catégorisé possédé de manière inaliénable par le sujet comme l'indique le pronom possessif en (11c). Ces deux derniers cas réalisent le pattern résultatif à NP non sous-catégorisé (*Nonsubcategorized NP resultative pattern*, Rappaport Hovav et Levin 2001).

(11) a. Dora shouted herself_i *hoarse*_i.

b. The dog barked him_i *awake*_i.

c. Sylvester cried his eyes_i *out*_i.

Les verbes transitifs qui permettent des emplois intransitifs, avec un objet nul/non-spécifié, peuvent autoriser un résultatif avec un objet différent, non-sélectionné (Il s'agit également du pattern résultatif à NP non sous-catégorisé):

(12) a. Having drunk the teapot_i *dry*_i...

b. Mary drank John_i *under the table*_i.

Le cas des objets non-sélectionnés est le plus intéressant : dans quel sens *John* ou *the teapot* peuvent servir de thème (incrémental) au verbe d'accomplissement *drink* dont l'argument thème (incrémental) s-sélectionné est, normalement, une substance liquide, la consommation de laquelle mesure le développement progressif de l'événement³ jusqu'au point culminant où tout le liquide est

³Le terme de situation est utilisé par Comrie 1976 comme un terme neutre renvoyant à tous les types : événements, processus, activités, états, etc.

Le terme d'éventualité vient de Bach 1986 comme un terme générique également pour tout type événementiel ; dans la classification de Bach, il y a des événements propres (accomplissements et achèvements de Vendler), processus (activités de Vendler) et états (états de Vendler) dynamiques (*sit, stand, lie*) et statiques (constructions copulatives, *own, love, resemble*).

consommé. Bien évidemment, ni John, ni la théière ne sont pas consommés lors de l'événement, et pourtant ils sont parfaitement acceptables dans les constructions résultatives en (12). Rothstein 2004 propose que pour dériver une interprétation des constructions du type en (12), notamment le résultatif sur l'objet non-sélectionné d'un verbe intransitivé comme *drink*, d'abord l'argument interne s-sélectionné est clôturé/quantifié existentiellement par défaut, après quoi il n'est plus disponible comme argument incrémental, puisque '*Mary drank*' se comporte comme un prédicat atélique : '*Mary drank for hours/*in an hour*'. Ensuite la prédication résultative impose un shift dans l'interprétation du verbe *drink* : d'un prédicat atélique d'activité il devient un prédicat télique d'accomplissement. Ce *shift* s'accompagne par l'introduction d'un nouvel argument thème (incrémental), *John* ou *the teapot*.

Ce travail aura pour but d'explorer l'interface sémantique-syntaxe des constructions résultatives et déictives. Plus précisément, nous allons étudier les relations entre la structure aspectuelle et la prédication secondaire, dont relèvent ces deux types de construction. Une attention particulière sera portée au problème du choix du sujet (appelé également hôte ou contrôleur) de prédication pour ces deux types de prédicats, ainsi qu'à la classe aspectuelle lexicale du verbe à la base de ces constructions. Dans la première partie (Chapitres 1 et 2), nous introduisons divers patterns de la construction résultative et dérivons le principe de base qui régit la syntaxe de ces constructions, à savoir la Restriction sur l'Objet Direct (DOR). D'abord nous révisons la sémantique des adjectifs gradables, étant donné que les caractéristiques de l'échelle introduite par un adjectif jouent un rôle primordial puisqu'elles définissent les propriétés aspectuelles non seulement des achèvements de degré désadjectivaux, mais aussi des constructions résultatives. C'est le type d'échelle (ouverte vs. fermée) associée aux propriétés dénotées par les adjectifs gradables employés dans les constructions résultatives qui définit la structure aspectuelle de ces dernières, notamment la distinction entre les constructions résultatives à contrôle et celles à marquage casuel exceptionnel. Après avoir écarté un nombre de prétendus contre-exemples à la Restriction DOR, nous réaffirmons sa validité, notamment en tant que diagnostic de l'inaccusativité en anglais. Après avoir étudié le problème des objets non-sélectionnés, nous expliquons pourquoi le russe n'a pas ce type de construction, et, conjointement, pourquoi il ne doit pas être classifié comme une langue à satellites, étant donné que le paramètre qui autorise les constructions résultatives dans une langue est également responsable de la classification des langues en langues à satellites (*satellite-framed*) et langues à cadre verbal (*verb-framed*). La deuxième partie (Chapitres 3 et 4) est consacrée aux prédicats déictifs, notamment aux contraintes qui pèsent sur le choix du contrôleur pour ce type de prédication secondaire, ainsi qu'aux propriétés des adjectifs déictifs en comparaison avec d'autres types d'adjoints orientés vers un participant de l'éventualité dénotée par le verbe matrice. Nous étudions la distribution des adjectifs formes longues et formes courtes en russe, conditionnée par les types d'accord qui distinguent les deux formes (accord complet (ou grammatical) vs. accord partiel (ou sémantique)) et esquissons un processus historique à l'origine de leur distribution dans la langue d'aujourd'hui.

Le terme d'événement, compris dans un sens large, est employé comme synonyme d'éventualité ; dans un sens étroit, il désigne une entité localisable spatio-temporellement avec des participants thématiques intégrés, conformément à la définition de l'événement en linguistique depuis Davidson 1967.

Chapitre 1.

Définition de la prédication secondaire. Interprétation sémantique de la prédication secondaire.

Pour résumer, dans une construction résultative typique, le verbe dénote une activité et le groupe résultatif dénote un état atteint résultant de l'activité. La contrainte introduite par Simpson 1983 et appelée la Restriction sur l'Objet Direct (ou DOR) par Levin et Rappaport Hovav 1995 dit que le XP résultatif prédique toujours à propos de l'objet syntaxique (la Restriction DOR ne s'applique pas qu'en anglais, mais dans toutes les langues qui permettent ce genre de construction, notamment, les langues germaniques). Sauf l'objet sous-jacent des inaccusatifs et des passifs, cet objet peut se réaliser de trois manières différentes : en tant qu'objet sélectionné par un verbe transitif, mais aussi en tant qu'objet non-sélectionné ou comme un pronom réfléchi « faux » avec des verbes inergatifs et transitifs employés intransitivement.

- (13) a. Mary wiped the table_i *clean*_i.
b. Philemon drank the coffee pot_i *empty*_i.
c. John screamed himself_i *hoarse*_i.

En (13a), le XP résultatif est prédiqué à propos de l'objet thématique du verbe ; en (13b), le sujet de prédication de ce XP est un objet non-sélectionné, c'est-à-dire, non sous-catégorisé par le verbe ailleurs que dans cette construction; en (13c), avec un verbe inergatif le XP résultatif est prédiqué d'un réfléchi « faux », qui est introduit, apparemment, pour satisfaire la DOR.

1.1 Syntaxe de la construction résultative : d'où vient la Restriction sur l'Objet Direct ?

L'approche qui explique la distribution des patterns résultatifs par la Restriction sur l'Objet Direct est essentiellement syntaxique puisque, pour expliquer pourquoi un XP résultatif peut prédiquer directement à propos du sujet de certains verbes, mais pas du sujet d'autres, elle invoque la différence syntaxique entre les membres des deux classes de verbes intransitifs, schématisée en (14) :

- (14) verbe inergatif : NP [_{VP} V] vs verbe inaccusatif : [_{VP} V NP].

Néanmoins, comme l'accentuent Levin et Rappaport Hovav 1995, puisque dans cette approche la Restriction DOR est a priori considérée comme correcte, l'explication est incomplète tant que la restriction elle-même n'est pas justifiée d'une manière ou d'une autre.

Deux types d'explication syntaxique pour justifier la Restriction DOR ont été proposés. Les deux assument que la DOR est correcte et que les propriétés de la construction résultative découlent de la DOR conjointement avec la différence structurelle entre les verbes inaccusatifs et inergatifs.

L'analyse de Hoekstra 1988 se base sur l'hypothèse qu'un XP résultatif forme toujours, indépendamment du type de verbe, une petite proposition avec son sujet, en relation sujet-prédicat, en conformité avec la proposition de Stowell 1981 que la relation de prédication est toujours encodée syntaxiquement dans une structure clausale (notamment que les prédicats adjectivaux se combinent avec un sujet ouvert ou nul pour former (une espèce de) un constituant clausal, domaine de prédication : une projection maximale AP avec le sujet en position de Spec, AP et le prédicat A'). Ainsi, les représentations syntaxiques du XP résultatif dans les patterns réfléchis, à XP nu et à NP non sous-catégorisé, sont données en (15) :

- (15) a. $NP_i V [_{SC} t_i \quad XP_i]$ (pattern à XP nu)
 b. $NP_j V [_{SC} Xself_j \quad XP_i]$ (pattern réfléchi)
 c. $NP V [_{SC} NP_i \quad XP_i]$ (pattern à NP non sous-catégorisé)

Dans tous les cas, la petite proposition est marquée-(exicalement) par le verbe puisque les petites propositions dénotent un état résultant de l'activité dénotée par le verbe et servent à délimiter l'événement décrit par le verbe. C'est donc la fonction de délimitation de la petite proposition qui légitime son apparition dans la phrase et qui permet la relation de *l-marking* entre le verbe et la petite proposition. Puisque la petite proposition est l-marquée, elle (ou plutôt, le nœud quel qu'il soit, qui la domine) est transparente pour le gouvernement, permettant au sujet de la petite proposition d'être réalisé par un DP quand le verbe de la construction est transitif ou inergatif en (16) ou d'être une trace quand le verbe de la construction est inaccusatif ou passif en (17) :

- (16) a. Terry [_{VP} wiped [_{SC} the table *clean*]]
 b. She [_{VP} slept [_{SC} her wrinkles *away*]]
 (17) a. The table_i was [_{VP} wiped [_{SC} t_i *clean*]]
 b. The gate_i [_{VP} swung [_{SC} t_i *open*]]

L'incapacité des groupes résultatifs de prédiquer directement à propos du sujet d'un verbe inergatif s'explique comme suit. Dans l'hypothèse de Hoekstra, la construction résultative, y compris avec les verbes inergatifs, se construit toujours via une petite proposition complément du verbe, et le XP résultatif correspond au prédicat de cette petite proposition. Quant au sujet de la petite proposition, selon Hoekstra, il doit s'agir d'un PRO, contrôlé probablement par le seul argument du verbe inergatif, son sujet, afin de produire une interprétation souhaitée, celle où le résultatif prédique du sujet. Mais la structure est rejetée puisque PRO ne peut pas être gouverné :

- (18) * $NP_i V [_{SC} PRO_i \quad XP_i]$ (résultatif orienté sujet)
 *Dora_i [_{VP} talked [_{SC} PRO_i *hoarse*]]

Le défaut majeur de cette hypothèse est qu'en proposant une structure syntaxique uniforme pour toutes les constructions résultatives (notamment celle de petite proposition en complément du verbe à la base de la construction) indépendamment du type verbal, Hoekstra doit supposer que les verbes transitifs, à l'état isolé et dans la construction résultative, ne projettent pas leurs arguments de la même manière : dans la construction résultative le verbe transitif sélectionne la petite proposition tandis qu'employé seul il sélectionne l'objet direct DP. Hoekstra justifie le changement de sélection verbale par le fait que tous les verbes transitifs d'activité peuvent se transformer en accomplissements par la projection appropriée des arguments, notamment que tous les verbes d'activité ont une option de projeter une petite proposition qui dénote un état résultant de l'activité. Délimitant l'activité décrite par le verbe, la petite proposition fait apparaître une interprétation d'accomplissement. Néanmoins, les constructions résultatives basées sur les verbes transitifs et sur les verbes intransitifs se distinguent quant à la formation du moyen, des nominalisations et des passifs adjectivaux, ainsi quant à l'extraction à partir du DP postverbal. Ces différences indiquent que les verbes transitifs, dans la construction résultative, continuent de projeter leurs arguments de la même manière qu'à l'état isolé. Ainsi, si dans l'analyse de Hoekstra le DP postverbale n'est pas l'argument du verbe, en réalité, le verbe transitif retient sa structure argumentale dans une construction résultative et le DP postverbal est bien l'argument du verbe dans les constructions résultatives basées sur les verbes transitifs. Par conséquent, Levin et Rappaport Hovav 1995 concluent qu'une analyse uniforme pour toutes les constructions résultatives ne peut pas être maintenue.

Effectivement, le DP postverbal dans les constructions résultatives dont la base est un verbe transitif se comporte comme un argument du verbe, contrairement au DP postverbal dans les constructions résultatives construites avec un verbe inergatif. Le DP postverbal des constructions résultatives construites sur un verbe transitif peut être externalisé par la formation du moyen et du passif adjectival (19a, a') et (20a, a'), contrairement au DP postverbal des constructions résultatives sur la base d'un verbe inergatif (19b, b') et (20b, b'):

- (19) a. This table wipes *clean* easily.
 a'. This metal pounds *flat* easily.
 b. *This type of pavement runs *thin* easily.
 b'. *This baby ticks *awake* easily.
- (20) a. a wiped-*clean* table
 a'. pounded-*flat* metal
 b. *the run-*thin* pavement
 b'. *a ticked-*awake* baby
- (Levin et Rappaport 1995 : 26,27 (43))

Étant donné que les formations du moyen et du passif adjectival peuvent externaliser seulement les arguments, ces exemples suggèrent le statut de non-argument du DP postverbal des constructions résultatives avec les verbes inergatifs. Le contraste dans les nominalisations en (21) indique dans la même direction : le DP immédiatement adjacent à la tête de la nominalisation peut être marqué par

la préposition *of* seulement s'il s'agit d'un argument de la clause enchâssée dans la nominalisation (Chomsky 1970) :

- (21) a. The watering of tulips *flat* is a criminal offense in Holland.
a'. The Surgeon General warns against the cooking of food *black*.
b. *The drinking of oneself *sick* is commonplace in one's freshman year.
b'. *The jogging craze has resulted in the running of a lot of pairs of Nikes threadbare.
(Levin et Rappaport 1995 : 36, 37 (46))

L'inacceptabilité des nominalisations des constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs confirme le statut de non-argument du DP postverbal dans les constructions résultatives construites à partir des verbes de ce type.

En outre, les effets de la condition du sujet (*Subject Condition effects*) accompagnant l'extraction à partir d'un DP postverbal peuvent indiquer la présence d'une petite proposition (avec comme sujet le DP en question), comme en (22) :

- (22) ??Which politician_i do you consider [_{sc} [the book about t_i] scandalous] ?
(Levin et Rappaport 1995 : 82 (68))

Levin et Rappaport utilisent les effets de la condition du sujet pour diagnostiquer le statut (non)argumental du DP postverbal dans la construction résultative. Même si elles notent que les jugements ne sont pas clairs, elles ont détecté une préférence pour les extractions à partir des constructions résultatives sur la base des verbes transitifs par rapport à celles à partir des constructions résultatives sur la base des verbes inergatifs :

- (23) a. Which tables did you wipe the tops of *clean* ?
b. Which gang did you shoot the leader of *dead* ?
(24) a. ?Which shoes did you run the soles of *thin* ?
b. *Which man did the dog bark the neighbors of *awake* ?
(Levin et Rappaport 1995 : 83,84 (69))

Les contrastes entre les extractions en (23) par rapport à celles en (24) indiquent que le DP postverbal dans une construction résultative basée sur un verbe transitif n'est pas sujet de la petite proposition. Par conséquent, si l'effet (vs. son absence) de la condition du sujet est un diagnostic valable du statut (non)argumental du DP postverbal dans une construction résultative, le pattern en (23) et (24) indique que le DP postverbal est un argument du verbe dans la construction résultative seulement s'il est un argument du verbe à l'état isolé.

Levin et Rappaport Hovav 1995 rejettent l'analyse uniforme en termes de petites propositions, puisque tous les XPs résultatifs ne peuvent pas être considérés comme constituants d'une petite proposition. Elles proposent à leur tour une explication de la distribution des patterns résultatifs (autrement dit, la justification de la Restriction sur l'Objet Direct) basée conjointement sur deux

hypothèses. La première est que les propriétés lexicales du verbe et, par conséquent, la réalisation de ses arguments ne change pas avec l'ajout d'un XP résultatif, et la deuxième est que le groupe nominal dénotant l'entité qui subit un changement d'état ou de lieu résultant de l'action exprimée par le verbe doit être réalisé comme objet direct (conformément à une règle standard de *linking* des arguments verbaux⁴). Par conséquent, les arguments du verbe dans une construction résultative doivent satisfaire simultanément à deux exigences sur la réalisation des arguments : les arguments du verbe doivent être exprimés en conformité avec les spécifications lexicales du verbe, et l'argument dont le XP résultatif prédique doit être réalisé comme objet direct puisque ce XP lui assigne le rôle sémantique de l'entité subissant un changement d'état ou de lieu.

A partir de ces hypothèses, un verbe qui a un objet direct en dehors de la construction résultative – transitif ou inaccusatif – dans une construction résultative aura le XP résultatif qui prédique à propos de son objet direct. Mais quand un verbe ne prend pas d'objet direct à l'état isolé – il s'agit d'un verbe inergatif - , l'objet direct doit être introduit afin de servir de sujet au prédicat résultatif. Les verbes transitifs typiquement à la base des constructions résultatives comme *to wipe* ou *to pound* ont des objets dont le changement d'état n'est pas impliqué lexicalement quand ces verbes sont employés en dehors de la construction résultative. Néanmoins, les XPs résultatifs peuvent être prédiqués de tels objets puisqu'étant devenus sujets de la prédication secondaire résultative, ces objets satisfont la règle de *linking* qui réclame qu'une entité qui subit un changement d'état ou de lieu soit réalisé comme objet direct. Le groupe résultatif ne peut pas prédiquer à propos du sujet de ces verbes puisque dans ce cas, des exigences contradictoires sont imposées sur la réalisation de ce DP par le verbe (qui le prend en tant que sujet) et par la règle de *linking* (qui l'oblige à être objet).

Ainsi, les facteurs syntaxiques et sémantiques convergent pour justifier la Restriction sur l'Objet Direct : ce n'est pas le rôle sémantique de l'argument verbal qui détermine s'il peut devenir sujet de prédication du XP résultatif (tous les objets directs n'ont pas le même rôle), mais sa fonction syntaxique d'objet direct. L'argument en question doit être réalisé comme objet direct puisqu'avec le groupe résultatif comme prédicat, cet argument subit un changement d'état et, par conséquent, satisfait la règle de *linking*.

Plus particulièrement, Levin et Rappaport Hovav 1995 dérivent la Restriction sur l'Objet Direct en deux étapes. Premièrement, la construction résultative dénote toujours un changement d'état et, deuxièmement, le DP dans la construction résultative qui dénote l'entité qui change son état est toujours exprimé comme objet direct. Si ces deux hypothèses sont correctes, alors il devient clair pourquoi les groupes résultatifs ne peuvent qu'être prédiqués à propos des objets directs.

L'ajout des groupes résultatifs aux verbes dérive les accomplissements des activités. Les accomplissements, prédicats causatifs de changement d'état, sont toujours analysés comme des événements complexes qui consistent en une activité et un état (voir, par exemple, Dowty 1979,

⁴ Levin et Rappaport proposent leur propre version du principe qui dit que l'argument verbal qui dénote une entité qui subit un changement d'état ou de lieu au cours d'un événement dénoté par le verbe doit être réalisé en tant qu'objet direct. Il s'agit de leur *Directed Change Linking Rule* : « The argument of a verb that corresponds to the entity undergoing the directed change described by that verb is its direct internal argument. »

Pustejovsky 1991). Même si les accomplissements ont une structure interne complexe, il y a des verbes simples/non-dérivés qui sont les accomplissements, comme *to build*, *to construct*, *to destroy*. Avec ses verbes, l'état résultant est spécifié lexicalement, tandis que l'activité à l'origine de cet état résultant, n'est pas spécifiée. Par exemple, avec le verbe *to destroy*, le moyen de la destruction, c'est-à-dire la nature de l'activité qui a causé l'état résultat qui est spécifié lexicalement par le verbe, n'est pas spécifié. La construction résultative se différencie d'un accomplissement lexicalement simple par ce que et l'activité, et l'état résultant sont spécifiés lexicalement, chacun par un prédicat différent : la première par le verbe et le deuxième par le XP résultatif. Par exemple, dans '*Terry wiped the table clean*', le verbe spécifie l'activité et le AP - l'état résultant.

Pour démontrer que la construction résultative dénote toujours un changement d'état, il suffit de constater que les constructions résultatives dénotent un changement d'état même si le verbe dans la construction ne dénote pas un changement d'état quand il est employé seul. Par exemple, les verbes de contact par un impact comme *to pound*, *to beat* ou *to hammer* n'impliquent pas nécessairement un changement d'état de leur objet : la phrase en (25a) n'implique pas nécessairement un changement d'état du métal puisque le martèlement peut ne pas avoir d'effet sur le métal (contrairement, par exemple, à un verbe causatif de changement d'état *to destroy*, verbe d'accomplissement simple, c'est-à-dire, non-dérivé par l'ajout d'un XP résultatif, par contraste avec un accomplissement dérivé de cette manière *to hammer flat*). En revanche, la phrase (25b) avec un groupe résultatif *flat* qui spécifie l'état résultant de la pièce en métal, décrit obligatoirement un événement de changement d'état.

- (25) a. The blacksmith pounded the metal.
 b. The blacksmith pounded the metal; *flat*_i.

Ce *shift* obligatoire dans la classe aspectuelle explique pourquoi *to pound flat*, contrairement à *to pound*, peut participer dans l'alternance moyenne en (26) caractéristique des verbes de changement d'état :

- (26) a. *Metal pounds easily.
 b. Metal pounds *flat* easily.

A son tour, Simpson 1985 note que le verbe à la base de la construction résultative doit nécessairement affecter l'objet, la raison pour laquelle les verbes de contact et les verbes de changement d'état y figurent typiquement. Puisque les verbes de perception n'affectent pas leur objet de perception, ils ne peuvent pas apparaître avec les résultatifs (cf (27a)), et même le verbe de contact, mais sans transmission de force, *to touch*, ne convient pas pour une construction résultative (cf. (27b)). Les verbes de perception qui accentuent la manière et/ou l'intensité de l'action, sont marginalement permis avec les résultatifs en (27c) :

- (27) a. *Medusa saw the hero_i *stone*/_i[*into stone*]_i. (Simpson 1983 : 146 (24))
 b. *Midas touched the tree_i *gold*/_i[*into the gold*]_i. (Simpson 1983 : 146 (25))
 c. She stared him_i *down*_i. ? Medusa stared the hero_i [*into stone*]_i. (Simpson 1983: 154 (n.6))

En revenant à la justification de la Restriction sur l'Objet Direct : puisque les constructions résultatives dénotent toujours un changement d'état et si le DP dénotant l'entité qui change d'état est toujours exprimée comme objet direct, on peut expliquer pourquoi les prédicats secondaires résultatifs prédisent toujours à propos des objets directs. La généralisation que le DP désignant l'entité qui change d'état doit être réalisée en tant qu'objet direct est souvent formalisée comme une règle de *linking* qui apparie les arguments patient/thème – rôles typiquement associés avec un changement d'état – avec les objets directs (voir, par exemple, Marantz 1984 ou Baker 1997). Cette règle de *linking* doit également s'appliquer au DP qui dénote l'entité subissant le changement d'état dans les constructions résultatives. Levin et Rappaport Hovav 1995 proposent deux versions de la règle de *Change-of-State Linking*⁵, qui dit qu'un DP qui renvoie à l'entité qui subit le changement d'état dans l'événement décrit par le VP doit être (Version A) l'objet direct du verbe à la tête du VP / (Version B) gouverné par le verbe à la tête du VP.

Dans les constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs, l'introduction d'un DP postverbal (qui ne reçoit pas de rôle thématique du verbe) est nécessaire pour fournir le sujet de prédication au XP résultatif. Nous avons constaté que les tests du moyen, des nominalisations et des passifs adjectivaux, ainsi que de l'extraction à partir du DP postverbal, suggèrent que le DP postverbal n'est pas un argument du verbe dans les constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs, contrairement au DP postverbal dans les constructions résultatives basées sur les verbes transitifs. Les deux versions A et B de la règle de *Change-of-State Linking* sont proposées pour deux analyses alternatives, entre lesquelles Levin et Rappaport Hovav 1995 ne choisissent pas, des DP postverbaux des constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs : les DPs postverbaux en tant que sujets des petites propositions, ou en tant qu'objets directs des verbes (les deux étant gouvernés par le verbe).

Finalement, on déduit la Restriction sur l'Objet Direct : si la règle de *linking* des arguments verbaux est correcte, alors les groupes résultatifs ne peuvent que prédiquer à propos des objets directs (où, au moins, des DPs gouvernés par le verbe). Les groupes résultatifs spécifient l'état résultant de l'action décrite par le verbe. En outre, par l'hypothèse, l'expression des arguments verbaux ne change pas avec l'ajout d'un groupe résultatif. Ainsi, toute construction résultative doit satisfaire à deux exigences simultanément : les arguments verbaux doivent être exprimés selon les spécifications lexicales du verbe et en conformité avec les règles générales de *linking* des arguments, et le DP dénotant l'entité qui change d'état doit être réalisé comme objet direct du verbe (ou, au moins, gouverné par le verbe). De plus, ce DP doit se trouver en relation structurelle appropriée (pour satisfaire une contrainte sur la prédication) avec le XP résultatif, celle de c-commande mutuelle.

Les constructions résultatives basées sur les verbes transitifs comme '*Terry wiped the table clean*' satisfont aux exigences : les arguments du verbe *to wipe* sont exprimés de manière appropriée en conformité avec les règles de *linking*, *Terry* comme sujet et *the table* comme objet direct et *clean* est prédiqué de l'objet direct (en conformité avec la relation de c-commande mutuelle pour la prédication). C'est pourquoi cette phrase ne peut pas recevoir d'interprétation que Terry est devenu

⁵ La règle de *Change-of-State Linking* est un cas particulier de la règle plus générale de *Directed Change Linking* de Levin et Rappaport Hovav 1995.

propre comme résultat de son action d'essuyage de la table, puisque dans cette interprétation, l'argument du verbe dénotant l'entité ayant subi le changement d'état n'est pas l'objet direct du (/gouverné par le) verbe.

La même analyse est valable pour les constructions résultatives basées sur les verbes inaccusatifs, comme *'The door rolled open'*, où le résultatif *open*, prédique un changement d'état de *the door*, (avec lequel le résultatif se trouve en relation structurelle appropriée), qui est l'objet sous-jacent du (/gouverné par le) verbe.

De plus, l'anglais permet aux verbes inergatifs d'être suivis par un groupe résultatif qui exprime un changement d'état de l'entité dénotée par un DP qui n'est pas un argument du verbe, comme par exemple, *'The joggers ran the pavement thin.'* Cette construction résultative satisfait également aux exigences syntaxiques de la construction : le seul argument du verbe est exprimé comme il doit l'être et le DP qui exprime l'entité subissant un changement d'état est soit l'objet direct du verbe ou, au moins gouverné par le verbe (si ce DP est analysé comme le sujet d'une petite proposition), en conformité avec la règle de *Change-of-State Linking*. Ce DP est, en plus, en relation configurationnelle de sœur avec le groupe résultatif, pour satisfaire la condition sur la prédication. Finalement, étant donné que ce DP est gouverné par le verbe, il peut recevoir un cas du verbe (et un thème-rôle du XP résultatif). Les constructions résultatives avec un pronom réfléchi reçoivent exactement la même analyse, avec la seule différence que le pronom réfléchi est coréférentiel avec le sujet. Néanmoins, les DPs non sous-catégorisés ne seront pas acceptables dans les constructions résultatives avec un verbe inaccusatif, comme, par exemple, **'The snow melted the road slushy'* (Broccias 2003 : 50) puisqu'ils n'auront pas de cas.

Sous cette analyse, le pronom réfléchi « faux » n'est pas un élément pléonastique ou un tenant-lieu, introduit simplement pour satisfaire la Restriction sur l'Objet Direct au sens littéral, mais un vrai sujet du prédicat à la tête du groupe résultatif. Son introduction est forcée par la règle de *Change-of-State Linking* puisque sans lui le groupe résultatif ne prédiquerait pas de l'élément auquel la règle de *linking* devrait s'appliquer. En même temps, le pronom permet au prédicat résultatif de satisfaire la règle sans aucun changement des propriétés lexicales du verbe. (Par exemple, Levin et Rappaport 1999 notent : « ...the label « fake » that has been applied to the reflexive on the assumption that it is a syntactic placeholder is a misnommer. ») Les objets désignant les parties du corps ou le DP *his/her/...way* dans les constructions résultatives correspondantes remplissent essentiellement la même fonction.

Pour conclure, l'approche de Levin et Rappaport de la distribution des patterns résultatifs se base sur une distinction syntaxique entre les verbes inaccusatifs et inergatifs, ainsi que les principes de *mapping* généraux entre la sémantique lexicale et la syntaxe.

1.2 Absence de construction résultative en russe

En ce qui concerne le russe, il ne permet pas de prédication secondaire résultative. Les exemples anglais en (28a et b) ne peuvent pas être traduits littéralement en russe en (29a et b). Quand une interprétation de la traduction littérale de la construction résultative est possible, il s'agit d'une interprétation dépicitive (appelée parfois circonstancielle), à condition qu'elle soit pragmatiquement acceptable (le signe '*' correspond donc à une interprétation résultative). Pour (28a), cela signifie, par exemple, que la porte était verte avant qu'on l'ait peinte, mais sa couleur à l'arrivée n'est pas spécifiée. Les traductions les plus fidèles sont données en (29a' et b') : en (29a') il faut recourir à un syntagme prépositionnel '*into x color*' et en (29b') à un participe actif réfléchi :

- (28) a. She painted the door_i green_i.
 b. The river froze_i hard_i/solid_i/into a block of ice_i.
- (29) a. *Ona pokrasila dver'_i zelenoj_i/zelenuju_i/zelenaja_i.
 she painted door green-INSTR/ACC/NOM
 a'. Ona pokrasila dver' v zelenyj cvet.
 'She painted the door into a green color'
 b. *Reka_i zamerzla v glybu l'da_i.
 river froze into block of ice
 b'. Reka zamerzla, prevrativšis' v glybu l'da.
 'The river froze, turning into a block of ice'

Par exemple, la traduction russe mot à mot en (30b), avec l'équivalent russe du verbe *to hammer* (imperfectif si non-préfixé ou perfectif si préfixé par *vy-* 'OUT'⁶) de la construction résultative anglaise en (30a), peut être vraie dans la situation où l'objet en question était déjà plat avant que Marie fasse quoi que ce soit (interprétation dépicitive). C'est la phrase en (30c), où le verbe est obligatoirement perfectif (puisqu'il est préfixé), qui communique exactement le même sens que (30a) : il est nécessaire de recourir à un verbe désadjectival *vy-prjam-i-t*^{per} 'out- Vdirect-voyelle thém.-inf. (On aura la même chose en français : 'Marie a aplati le métal (avec un marteau)').

- (30) a. Mary hammered the metal_i flat_i.
 b. * Maria (vy)-kov-a-la metal plosk-im.
 Maria-NOM 'OUT'-Vhammer-PAST-FEM metal-ACC flat-INS-MASC

⁶ *vy-* est un préfixe lexical, qui ne change pas la structure argumentale du verbe de base, ce qui est atypique pour un préfixe lexical: le verbe *kov-a-t'* ('marteler') préfixé par *vy-* sélectionne le même type d'objet que le verbe simple. Avec le verbe *kov-a-t'*, le préfixe *vy-* est donc un préfixe lexical perfectivisant pur (*pure perfectivizing prefix*).

c.	Maria	vy-prjam-i-la	metal	(molot-om)
	Maria-NOM	'OUT'-vstraight-PAST-FEM	metal-ACC	hammer-INS

La traduction russe mot pour mot de *'John sang the baby asleep'* est absolument agrammaticale, ce qui indique que le résultatif, absent en russe, n'a pas de capacité de rajouter un argument thème non sous-catégorisé – il n'a aucun effet sur la s-sélection du verbe matrice. Pour communiquer le même sens que *'John sang the baby asleep'*, il faut employer le verbe perfectif signifiant 'bercer/calmer' avec un complément de manière/d'instrument à l'instrumental 'avec (ses) chansons'.

Les traductions possibles russes en (31b) et (31c) de la phrase anglaise avec un faux réfléchi en (31a) ont seulement des interprétations dépicatives. En (31b), il s'agit d'une variante avec un verbe non-préfixé imperfectif intransitif réfléchi plus un adjectif dépicatif à l'instrumental; et en (31c), avec un verbe préfixé perfectif transitif plus le dépicatif.

(31)	a.	Bill laughed himself _i sick _i .		
	b.	Bill _i	smejal-sja ^{Imp}	bolnym _i .
		Bill-NOM	laugh-PAST-MASC-refl.	sick-INS
	c.	Bill	o-/vy-smejal ^{Perf}	sebja _i bolnym _i .
		Bill-NOM	'ABOUT'/'OUT'-laugh-PAST-MASC	himself-ACC sick-INS

Le seul moyen de communiquer le sens de (31a) en russe, c'est de faire une phrase complexe avec une subordonnée de résultat/de conséquence.

Strigin 2004 note aussi qu'il est impossible, par exemple, de traduire mot à mot la phrase anglaise *'She soaped me slippery'* en russe en (32). Le signe d'agrammaticalité indique, comme en (30b), l'impossibilité de lecture équivalente, c'est-à-dire résultative; la seule interprétation envisageable, mais peu probable pragmatiquement, étant une interprétation dépicative de l'adjectif à l'instrumental *skolzk-im*. Dans cette interprétation, l'adjectif étant au masculin, prédique de l'objet direct accusatif *men'-a*, ce qui exclut la possibilité qu'il se rapporte au sujet féminin, mais si l'adjectif était au féminin, son interprétation dépicative se rapportant au sujet serait alors possible, mais tout aussi peu probable pragmatiquement.

(32)	*Ona	mylila	men'a _i	skolzkim _i .
	she-NOM	soaped/was soaping	me-ACC	slippery-INS
		'She soaped me slippery.'		(Strigin 2004, ex. 3)

Puisque, par définition, la prédication dépicative indique un simple chevauchement des traces temporelles des deux éventualités, mais ne spécifie pas la nature exacte de la relation entre l'éventualité exprimée par le verbe matrice et l'éventualité exprimée par le prédicat adjectival, c'est à partir du contexte seul que le locuteur déduit la nature du lien entre les deux, qui peut varier entre la causalité, la conséquence, la précédence ou la postériorité de l'une par rapport à l'autre, ou une simple coïncidence fortuite. La seule interprétation qui est absolument exclue est celle du résultatif

(qui est la plus saillante dans *'She soaped me slippery'*), à savoir, que je suis devenu glissant comme résultat de l'action de me savonner.

Bien évidemment, le sens de la construction résultative peut être rendu en russe. Par exemple, le résultatif dans *'She soaped me slippery'* serait traduit par une subordonnée de conséquence avec un verbe explicite tensé, équivalent de *become*, qui prend en complément un adjectif à l'instrumental :

- (33) Ona namlila men'a tak, čto ja stal skolzkim.
She soaped me so that I became slippery
'She soaped me, so that I became slippery.'

La construction résultative en anglais peut être traduite en russe de plusieurs manières: par un verbe perfectif avec un éventuel modifieur instrumental, par un constituant prépositionnel avec un nom désadjectival ou par un adverbe désadjectival; là où une seule clause ne suffit pas, par une sudordonnée de but/de manière/de conséquence. Il semble impossible d'établir une correspondance exacte entre le type de construction résultative en anglais et son équivalent dans la traduction russe.

Strigin 2004 confirme que le russe ne possède pas de construction résultative, mais néanmoins le russe peut exprimer son sens assez fidèlement. Il réfute l'hypothèse la plus simple que l'absence de cette construction en russe est purement accidentelle. Selon lui, si un certain pattern ou mécanisme interprétatif était absent dans une langue grâce à un pur accident, il faudrait considérer que ce pattern particulier est sans aucun rapport avec d'autres propriétés de la langue, ce qui serait hautement non souhaitable. Strigin suggère que l'interprétation résultative d'une structure syntaxique similaire à celle d'anglais doit être bloquée en russe à cause de l'interaction des mécanismes généraux d'interprétation avec des propriétés spécifiques au russe. Si traditionnellement l'absence des résultatifs dans une langue se ramène à un simple constat de l'absence d'un trait syntaxique correspondant dans cette langue, pour Strigin, ce qui différencie l'anglais du russe, c'est la grammaticalisation en russe de l'opération cognitive de *event bounding*, (dont relève la sémantique de la construction résultative). L'anglais, en revanche, ne grammaticalise pas cette opération. La grammaticalisation signifie que l'opération en question est obligatoirement et explicitement présente dans les formes perfectives en russe. C'est donc la grammaticalisation de la catégorie de l'aspect – l'opposition imperfectif vs. perfectif inscrite déjà dans le lexique – qui serait responsable de l'absence de la construction résultative en russe (et dans les langues slaves en général). Essentiellement, si l'anglais (ou l'allemand), où la catégorie de l'aspect n'est pas marquée sur chaque forme verbale, utilise la construction résultative pour dériver en syntaxe les accomplissements complexes (par opposition aux accomplissements simples, comme *to destroy*, *to construct*, *to draw*), en russe tous les accomplissements sont « simples », c'est-à-dire formés par la préfixation lexicale, et nécessairement perfectifs, comme tout verbe préfixé. (Néanmoins, en russe et dans les langues slaves en général, la télicité ne doit être confondu avec la perfectivité, et, parallèlement, l'atélicité avec l'imperfectivité: l'(a)télicité relève de l'aspect lexical et l'(im)perfectivité – de l'aspect grammaticale, voir, par exemple, Borik 2006).

Parallèlement, on observe que la grammaticalisation de l'aspect n'a aucun effet sur la prédication secondaire déictive, puisque les adjectifs déictifs sont interprétés pareillement en russe et en anglais et dans des configurations syntaxiques identiques, au moins superficiellement.

1.3 Les résultatifs orientés sujet, non-conformes à la Restriction sur l'Objet Direct. Les approches sémantiques de la construction résultative.

Certains auteurs ont néanmoins contesté la Restriction sur l'Objet Direct, sur la base d'un nombre restreint d'exemples des constructions transitives résultatives où, en violation de la Restriction, les XPs résultatifs prédisent à propos des sujets des verbes transitifs (au moins en apparence), comme en (34):

- (34) a. [The wise men]_i followed [the star] [*out of Bethlehem*]_i.
b. The sailors_i caught [a breeze] and rode [it] [*clear of the rocks*]_i.
c. He_i followed [Lassie] [*free of his captors*]_i.
d. The children_i played [leapfrog] [*across the park*]_i.
e. John_i walked [the dog] [*to the store*]_i.
f. John_i danced [mazurkas] [*across the room*]_i. (Rappaport Hovav et Levin 2001: 770 (10,11))

Rappaport Hovav et Levin 2001 remarquent que les résultatifs orientés sujet (*subject-oriented resultatives*) impliquent toujours un certain type sémantique de prédicat secondaire résultatif, notamment le prédicat dénotant un lieu résultant (*a result location*) et jamais un état résultant. En (34), tous les XPs résultatifs orientés sujet sont des expressions de lieu, et, plus précisément, de direction. Ce sont soit les groupes prépositionnels *across the room*, *out of Bethlehem*, etc., soit les groupes adjectivaux, expressions de direction par rapport à un point de départ fixé *clear of the rocks*, *free of his captors*, etc.

De plus, les verbes de manière de mouvement et les verbes d'émission sonore peuvent apparaître à la fois dans les constructions résultatives orientées objet et dans les constructions résultatives orientées sujet, par exemple :

- (35) a. Dan_i ran/hopped/jogged/danced [*to the station*]_i.
b. She started to run the hangover_i [*out of her system*]_i.
c. The elevator_i creaked [*to the ground floor*]_i.
d. The alarm clock buzzed them_i *awake*_i.

Parfois des paires minimales sont possibles, mais seulement avec des expressions de lieu, et plus précisément de direction, comme l'illustrent les exemples en (36-37). Par exemple, le verbe *to dance* permet une expression directionnelle orienté sujet *across the room*, mais n'autorise pas un adjectif non-directionnel *dizzy* dans la même position ; en (36b), *loose* également semble indiquer une direction par rapport à un point de départ fixé. Fondamentalement, les expressions non-directionnelles comme *comfortable* ou *dizzy* ne peuvent pas servir de résultatifs orienté sujet.

- (36) a. [One of the race cars]_i wiggled *loose*_i inside the transporter.
b. [The snake]_i wiggled itself *loose*_i . . .

- c. She_i danced [*across the room*]_i.
 - d. She_i danced herself [*across the room*]_i.
- (37)
- a. She_i wiggled herself *comfortable*_i in the chair.
 - b. *She_i wiggled *comfortable*_i in the chair.
 - c. She_i danced herself *dizzy*_i.
 - d. *She_i danced *dizzy*_i.

Censée justifier la possibilité de ce type d'exemples, l'analyse de Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 se base sur la distinction entre les constructions résultatives avec une structure d'événement simple et celles avec une structure complexe. Sur la base des contre-exemples à la Restriction DOR, notamment ceux où un changement de lieu est prédiqué à propos du sujet des verbes transitifs, elles rejettent la DOR et développent une analyse alternative des constructions résultatives.

Selon elles, les constructions résultatives peuvent avoir une structure d'événement simple ou complexe. Un événement complexe comporte deux (sous-) événements indépendants temporellement, ce qui signifie que l'événement dénoté par le verbe commence (ou, au moins, peut commencer) avant que la progression vers l'état résultant ne soit commencée et il ne s'étend pas jusqu'à ce que le résultat soit atteint. En revanche, une structure événementielle simple implique deux (sous-)événements temporellement dépendants : l'événement dénoté par le verbe coïncide sur l'axe du temps avec la progression vers l'état résultant et ne s'achève qu'avec l'achèvement du résultat. Cette approche permet de rendre compte du contraste entre les résultatifs basés sur les verbes intransitifs avec un pronom réfléchi (le pattern réfléchi) du type '*Philemon and Mary danced (#themselves) dizzy*' ou '*The baby cried (*itself) to sleep*' et sans pronom (le pattern à XP résultatif nu) du type '*Kim danced out of the room*' : les premiers ont une structure d'événement complexe, tandis que les seconds ont une structure d'événement simple. Les événements du monde décrits par le pattern à XP résultatif nu sont linguistiquement construits et interprétés comme des événements simples. Puisque la contrainte *Argument-per-Subevent* régissant le *mapping* de la structure d'événement sur la structure argumentale exige la présence dans la syntaxe d'au moins un argument XP par chaque sous-événement dans la structure événementielle, le verbe et le XP dénotant le résultat, dans une structure d'événement complexe, doivent prédiquer de deux constituants distincts. Aussi, en conformité avec cette contrainte, le réfléchi est présent seulement là où il y a un événement complexe, mais les contre-exemples à la DOR basés sur les verbes transitifs avec d'authentiques objets directs (ou qui semblent l'être) ont une structure d'événement simple et, par conséquent, le verbe et le XP résultatif sont autorisés à prédiquer tous les deux à propos du même constituant, notamment le sujet.

Wechsler 1997 et 2005 propose une analyse qui est censée expliquer quand et pourquoi les résultatifs exceptionnels (c'est-à-dire, enfreignant la DOR) orientés sujet sont possibles. Il s'agit des XPs résultatifs prédiqués à propos du sujet, dans les « constructions résultatives » en (34) basées sur des verbes transitifs avec leurs objets directs, sélectionnés et réalisés, ou des XPs résultatifs prédiqués à propos du sujet dans les phrases avec des verbes inergatifs en (35a), mais sans avoir recours aux pronoms réfléchis. Selon Wechsler 1997 et 2005, la distribution des patterns résultatifs

est déterminée par la relation sémantique entre le verbe et le XP résultatif. Il propose que ce qui apparaît comme la Restriction sur l'Objet Direct n'est en fait qu'une contrainte, pour les résultatifs, de prédiquer à propos des thèmes affectés et puisque ce type d'argument apparaît dans la position d'objet direct, les résultatifs sont prédiqués des objets directs. Ceci explique la Restriction sur l'Objet Direct dans les constructions résultatives standards, c'est-à-dire avec l'objet thématique (ou sélectionné) du type '*He wiped the table_i clean_i*'. De plus, Wechsler distingue entre les constructions résultatives « à contrôle », où le résultatif est prédiqué d'un argument thématique de la tête verbale, et les constructions résultatives « à montée », où le résultatif est prédiqué d'un argument non thème-marqué – argument pseudo-thématique ou déthématisé – par la tête verbale, autrement dit, un résultatif non-sélectionné du type '*Mary drank John_i/herself_i under the table_i*'.

1.4 Prédication résultative et structure aspectuelle. Prédicats secondaires vs. modificateurs nominaux et adverbes.

La propriété aspectuelle qui caractérise la construction résultative est illustrée en (38) : l'activité dénotée par le groupe verbal *hammer the metal* shifté en accomplissement dénoté par *hammer the metal flat* :

- (38) a. Mary hammered the metal for hours/*in two hours.
 b. Mary hammered the metal_i flat_i in two hours/*for hours.

On observe le même effet avec les prédicats à télicité variable (c'est-à-dire, quantisé ou non en fonction du contexte) comme *polish the countertop* en (39), où la présence d'une description explicite de l'état résultant, autrement dit, d'un résultatif – adjectif ou groupe prépositionnel – bloque l'interprétation atélique :

- (39) a. Mary polished the countertop for/in 15 minutes.
 b. Mary polished the countertop_i smooth_i/to a shine_i *for 15 minutes/in 15 minutes.

La prédication résultative est l'un des deux types de prédication secondaire, l'autre étant la prédication dépicative. Pour anticiper la discussion qui va suivre : en se basant sur Rothstein 2004, nous allons montrer que les prédicats résultatif et dépicatif sont des modificateurs aspectuels dans le sens qu'ils introduisent un nouvel événement et définissent une relation entre cet événement et l'événement introduit par le prédicat principal.

Les prédicats secondaires doivent être distingués des autres types de modificateurs : modificateurs nominaux – adjectifs - et modificateurs verbaux – adverbes. Les prédicats secondaires se différencient donc, en termes ontologiques, à la fois des modificateurs des individus et de ceux des événements.

Quand un AP fonctionne comme un prédicat secondaire, la propriété qu'il exprime doit se rapporter à la dénotation de son sujet pendant tout le temps que dure l'événement de la matrice (en cas de dépicatifs) ou pendant le temps de la culmination de l'événement matrice. Ce n'est pas le cas avec les

modifieurs nominaux : le modifieur n'est pas relié temporellement au verbe matrice, mais se combine avec le N pour former un nom commun, un NP. Ainsi, on obtient les contrastes en (40 - 41) :

- (40) a. I met the drunk man again, but this time he was sober.
 b. #I met the man drunk again, but this time he was sober.
- (41) a. The drunk man drove the car home, after he had sobered up.
 b. #The man drove the car drunk, after he had sobered up.

Puisque les modifieurs nominaux font syntaxiquement partie de l'expression de l'argument nominal, ils disparaissent lors de la pronominalisation, tandis que les prédicats secondaires n'en sont pas affectés. Ainsi, pour le modifieur du nom et le dépicatif, on obtient les implications divergentes en (42a vs 42b):

- (42) a. I met the drunk man today → I met him today
 -/→ I met him today and he was drunk when I met him
- b. I met the man drunk today → I met him today and he was drunk when I met him

En ce qui concerne la différence entre les adverbes et les prédicats secondaires, ces derniers doivent être prédiqués à propos du sujet auquel ils assignent un rôle thématique de porteur de la propriété en question (traduit par Arg_1 dans les représentations sémantiques ci-dessous), tandis que les adverbes n'assignent pas de rôles thématiques.

Selon Rothstein 2004, les prédicats résultatifs et dépicatifs assignent donc un rôle thématique à leurs arguments (sujets) et, en outre, les prédicats adjectivaux introduisent un argument d'événement (*eventuality argument*) d'un certain type dans la représentation sémantique. Dans le cadre néo-davidsonien, où les verbes et les adjectifs (ou, plus précisément, les VPs et les APs) dénotent des ensembles d'événements (c'est-à-dire, les expressions du type $\langle e, t \rangle$), où les rôles thématiques introduisent des fonctions à partir des événements vers les participants et où les adverbiaux sont des modifieurs des événements, la phrase '*John drove drunkenly*' aurait une représentation en (43), dans laquelle l'adverbe *drunkenly* traduit l'expression en (44) (où **VP** est la dénotation du VP) :

(43) $\exists e[\text{DRIVE}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{JOHN} \wedge \text{Th}(e)=\text{THE CAR} \wedge \text{DRUNKENLY}(e)]$

(44) $\text{drunkenly}_{\text{ADV}}: \lambda \text{VP} \lambda e. \text{VP}(e) \wedge \text{DRUNKENLY}(e)$

La traduction de *drunkenly* est à comparer avec celle de *drunk* donnée en (45). Puisque l'adjectif introduit son propre argument événementiel, il doit prendre au moins un participant de cet événement, d'où vient sa capacité d'assigner un rôle thématique :

(45) $\text{drunk}_{\text{AP}}: \lambda x \lambda e. \text{DRUNK}(e) \wedge \text{Arg}(e)=x$

Le contraste entre les dénotations de l'adverbe et de l'adjectif prédit correctement que les adverbes, contrairement aux adjectifs, ne peuvent pas être prédiqués à propos d'un argument syntaxique : les adverbes ne forment pas de structures prédicatives, analysées, par exemple, comme petites propositions :

- (46) a. *I consider the driving *drunkenly*.
 b. I consider the driver *drunk*.

Dans l'hypothèse que (45) représente la traduction d'un prédicat adjectival (en tant que prédicat primaire, c'est-à-dire, dans une phrase copulative, ou en tant que prédicat secondaire), Rothstein 2004 se pose la question à quel type d'opération sémantique correspond la prédication secondaire. Logiquement, la prédication secondaire doit réaliser une sorte d'opération d'addition (*summing operation*) des événements, pas une simple intersection des ensembles. Si la prédication secondaire était interprétée via l'intersection, (47) aurait une interprétation en (48) :

(47) John drove the car *drunk*.

(48) $\exists e[\text{DROVE}(e) \wedge \text{Ag}(e)=\text{JOHN} \wedge \text{Th}(e)=\text{THE CAR} \wedge \text{DRUNK}(e) \wedge \text{Arg}_1(e)=\text{JOHN}]$

Le problème avec (48) est qu'il implique que l'événement de *John driving the car* et l'événement de *John being drunk* est le seul et même événement, ce qu'on souhaite éviter, même si le prédicat secondaire dépend toujours temporellement du verbe principal. Si les prédicats AP, contrairement aux adverbess, introduisent leurs rôles thématiques, cela signifie qu'ils dénotent des entités, notamment des événements, qui peuvent être identifiés via leurs participants. Tandis qu'un événement de *driving* a deux participants (un agent et un thème), l'événement de *being drunk* doit avoir un unique participant, à savoir, 'porteur de la propriété' ou 'expérimenteur', mais qui n'est en aucun cas 'agent'. Par conséquent, l'événement de *being drunk* doit être distingué de l'événement de *driving* à la fois en termes de nombre de leurs participants et en termes de leurs relations de participation dans l'événement. De plus, les deux événements appartiennent aux classes aspectuelles différentes, il s'agit, notamment, d'une activité et d'un état.

Parsons 1990 propose que les différents prédicats d'événement se rapportant à un argument au même temps (c'est-à-dire, ayant leurs *run times* identiques ou chevauchant) peuvent être modifiés par des modificateurs contradictoires. Ce test s'applique bien aux prédicats secondaires, comme l'illustre l'exemple en (50) :

(50) John drove the car *scared out of his wits*.

En (50), John a pu conduire la voiture tout à fait volontairement, mais être en même temps affolé malgré lui et involontairement. Il faut admettre qu'on ne peut pas être à la fois un agent volontaire et un expérimenteur involontaire dans le même événement. Cela signifie qu'on doit distinguer l'événement de *driving the car* où John a le rôle d'agent et l'événement de *being scared* où il a le rôle d'expérimenteur. Il s'agit de deux événements séparables et séparés qui ont les *run times* qui se chevauchent, puisqu'il est évident que dans '*John drove the car drunk*' John aurait pu devenir serein bien avant sa course en voiture et aurait pu redevenir serein avant la fin de sa course.

1.5 La prédication secondaire en tant qu'opération d'addition des événements

Rothstein 2004 soutient que le domaine des événements E a une structure atomique et qu'il existe une opération d'addition définie de telle manière que $x \sqsubseteq y$ si et seulement si $xy=y$, qui dérive le domaine pluriel du domaine atomique. De plus, il y a une opération depuis $E \times E$ vers E , qui additionne deux éléments atomiques e_1 et e_2 et en forme un nouvel événement singulier ${}^s(e_1 \cup e_2)$. (Exposant s indique que, contrairement à l'opération d'addition utilisée pour former des entités plurielles (voir, par exemple, Link 1983, Landman 2000), ici l'opération d'addition forme une entité singulière.)

Selon Rothstein, c'est cette opération représentée en (51) en première version, qui est à la base de la prédication secondaire :

$$(51) \quad \text{SUM} [\alpha(e_1), \beta(e_2)] = \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \alpha(e_1) \wedge \beta(e_2)]$$

Cela donne la traduction du VP *drive the car drunk* en (52), qui se lit de la manière suivante : (52) est vrai s'il y a un événement atomique qui a à la fois un événement de x *driving the car* et un événement de x *being drunk* comme parties.

$$(52) \quad \lambda x \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \text{DRIVE}(e_1) \wedge \text{Ag}(e_1)=x \wedge \text{Th}(e_1)=\text{THE CAR} \wedge \text{DRUNK}(e_2) \wedge \text{Arg}(e_2)=x]$$

Le VP *drive the car drunk* avec la dénotation en (52) sert d'input à la modification adverbiale en (53).

$$(53) \quad \text{John drove the car drunk twice/for an hour/soberly.}$$

Si les adverbiaux en (53) modifient le VP en (52), alors on prédit correctement que, par exemple, *soberly* peut modifier '*John drove the car drunk*' sans contradiction. (52) avec *soberly* aura le sens 'il y a eu un événement qui est la somme de l'événement de *driving* et de l'événement de *being drunk* et qui s'est passé de manière sobre.'

Néanmoins, l'opération d'addition telle qu'elle est présentée en (51) ne suffit pour traduire la prédication secondaire, puisqu'en plus du fait qu'à la sortie on obtient un événement singulier, il existe d'autres contraintes, qu'il faut prendre en compte, sur l'addition via prédication secondaire qui la distinguent d'une simple conjonction des prédicats par *and*. La première contrainte est celle de la dépendance temporelle : par exemple, '*John drove the car drunk*' en (47) n'asserte pas seulement qu'il s'est produit un événement qui avait une partie *driving* et une autre *being drunk*, mais en plus il est asserté que ces événements se sont produits simultanément, ce qu'une conjonction simple n'impose pas. Cela devient clair du contraste entre (54) et (55) :

$$(54) \quad \text{John drove the car drunk for an hour.}$$

$$(55) \quad \text{I played with the child and read her stories for an hour.}$$

(54) est vrai seulement si les deux événements (*driving* et *being drunk*) additionnés sont reliés de la manière que chaque partie de l'événement qui a duré une heure, doit avoir une partie *driving* et une partie *being drunk*. En revanche, (55) ne spécifie pas la relation temporelle entre les deux sous-

événements qui compose un événement complexe : il se peut que le jeu a duré 10 minutes et la lecture 50 minutes pour rendre vraie la phrase en (55).

Afin d'introduire une composante temporelle, il faut avoir recours à une fonction de trace temporelle "τ" définie par Krifka 1998, qui projette (*maps*) un événement *e* sur sa durée de déroulement (*running time*) de telle manière que $\tau(e_1 \cup e_2) = \tau(e_1) \cup \tau(e_2)$ (le *run time* de la somme de l'événement e_1 et de l'événement e_2 est la somme du *run time* de e_1 et du *run time* de e_2).

La prédication secondaire ajoute une contrainte supplémentaire sur les événements additionnés, notamment que leur *run times* doivent coïncider :

$$(56) \quad \text{SUM} [\alpha(e_1), \beta(e_2)] = \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \alpha(e_1) \wedge \beta(e_2) \wedge \tau(e_1) = \tau(e_2)]$$

Ainsi, la construction dépicative '*John drove the car drunk*' aura la dénotation en (57) :

$$(57) \quad \exists e \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \text{DRIVE}(e_1) \wedge \text{Th}(e_1) = \text{THE CAR} \wedge \text{Ag}(e_1) = \text{JOHN} \\ \wedge \text{DRUNK}(e_2) \wedge \text{Arg}(e_2) = \text{JOHN} \wedge \tau(e_1) = \tau(e_2)].$$

La phrase '*John drove the car drunk*' affirme qu'il s'est produit un événement qui était la somme d'un événement dans la dénotation de *John drive* et un événement dans la dénotation de *John drunk*, où les deux événements se produisaient en même temps. Puisqu'il n'est pas nécessaire que ce soit l'événement maximal de ce type, cet événement peut faire partie d'un autre événement de *John driving the car*, qui n'est pas simultanément un événement de *John being drunk*, ou il peut faire partie d'un autre événement de *John being drunk* plus large que l'événement de *John driving the car*.

La formalisation en (57) indique que la dépendance temporelle entre e_1 et e_2 est symétrique. Néanmoins, elle est forcément asymétrique, puisque c'est clairement l'événement introduit par le verbe, notamment l'événement de *driving* qui détermine le *run time* de l'événement somme. Mais cette asymétrie ne résulte pas de la sémantique de la prédication secondaire, mais de la distinction (indépendante) entre les prédicats quantifiés et non-quantifiés. Si en '*John drove the car drunk*', les deux prédicats *drive the car* et *drunk* sont homogènes, c'est seulement le prédicat de la matrice qui peut être quantifié (comme dans '*to drive the car from Jérusalem to Tel Aviv drunk*'), contrairement au prédicat secondaire, toujours homogène puisque, pour des raisons indépendantes, le prédicat secondaire ne peut être qu'un AdjP ou, plus rarement, un DP, mais jamais un VP. Ainsi, le prédicat secondaire n'impose jamais sa 'taille' à l'événement somme, d'où l'asymétrie de la prédication secondaire.

En plus de la contrainte sur la dépendance temporelle, il y a une contrainte qui exige que le prédicat secondaire et le verbe matrice partagent un argument thématique. Cette contrainte exclut les dépicatifs intransitifs du type '*John drove Mary_i drunk_i*', avec la lecture « John a conduit pendant que Marie était ivre », où John serait le seul argument de *drove*, tandis que Mary serait le seul argument de *drunk*, et les deux prédicats *drove* et *drunk* ne partageraient aucun argument. Pour la même raison, '*I sang the baby asleep*' ne peut avoir de lecture « J'ai chanté tandis que le bébé était endormi », mais uniquement une lecture résultative « J'ai endormi le bébé par mon chant ».

Rotshtein réunit les deux contraintes, celle de la dépendance temporelle et celle du partage de l'argument (d'un participant thématique), pour former une relation qu'elle nomme « *Time-Participant Connected* » (ou TPCONNECT), qui s'établit entre deux événements et un individu ; elle est définie comme suit :

(58) TPCONNECT (e_1, e_2, y) iff :

- (i) $\tau(e_1) = \tau(e_2)$ (i.e. the run time of e_1 is the same as the run time of e_2) ;
- (ii) e_1 and e_2 share a participant y .

Finalement, l'opération de prédication secondaire est une opération qui additionne deux prédicats avec la contrainte que ces deux prédicats entrent dans la relation TPCONNECT. Pour une prédication déictive orienté objet, cette opération aurait la forme suivante :

(59) **Opération d'addition des événements pour la prédication secondaire orientée objet**

$$\text{OSUM} [\alpha, \beta] = \lambda y \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \alpha(e_1, y) \wedge \beta(e_2, y) \wedge \text{TPCONNECT}(e_1, e_2, y)]$$

Cette opération est à la base de l'interprétation des déictifs orienté objet, par exemple en (60) :

(60) The police arrested John_i drunk_i.

L'étape finale de la dérivation de (60), à l'aide de l'opération OSUM en (59), serait comme suit:

$$(61) \quad \exists e \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \text{ARREST}(e_1) \wedge \text{Ag}(e_1) = \text{THE POLICE} \wedge \text{Th}(e_1) = \text{JOHN} \\ \wedge \text{DRUNK}(e_2) \wedge \text{Arg}(e_2) = \text{JOHN} \wedge \text{TPCONNECT}(e_1, e_2, \text{JOHN}) \wedge \text{PAST}(e)]$$

qui est traduit par « Il y a eu un événement singulier qui est la somme d'un événement de *police arresting John* et de *John being drunk*, où l'événement d'*arresting* est *time-participant connected* à l'événement de *being drunk*. »

Pour une prédication déictive orienté sujet, l'opération d'addition est identique. L'étape finale de la dérivation de la phrase avec un déictif orienté sujet en (62), est présentée en (63) et se traduit comme suit : « Il y a eu un événement singulier qui est la somme d'un événement de *John driving the car* et *John being drunk* où l'événement de *driving* est *time-participant connected* à l'événement de *being drunk*. »

(62) John_i drove the car drunk_i.

$$(63) \quad \exists e \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \text{DRIVE}(e_1) \wedge \text{Ag}(e_1) = \text{JOHN} \wedge \text{Th}(e_1) = \text{THE CAR} \wedge \text{DRUNK}(e_2) \wedge \text{Arg}(e_2) \\ = \text{JOHN} \wedge \text{TPCONNECT}(e_1, e_2, \text{JOHN}) \wedge \text{PAST}(e)]$$

Est-il possible d'étendre cette analyse des constructions déictives pour y inclure les constructions résultatives, plus complexe ? Pour maintenir la proposition que la prédication secondaire un seul et même phénomène, il serait souhaitable de formuler une analyse qui serait minimalement différente de l'analyse de la prédication déictive.

Dans Rothstein 2004, les représentations sémantiques suivantes sont proposées pour les quatre classes aspectuelles des verbes :

- (64) a. Etats $\lambda e. P(e)$
 b. Activités $\lambda e. (DO (P))(e)$
 c. Achèvements $\lambda e. (BECOME (P))(e)$
 d. Accomplissements $\lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge (DO (P))(e_1) \wedge Cul(e) = e_2]$

Ce sont des reconstructions des patrons verbaux des quatre classes de Vendler 1957 et de Dowty 1979, traduites dans la théorie néo-Davidsonienne de la représentation des verbes. Dans (64), P est une variable sur le contenu d'items lexicaux particuliers. (64a) représente les états comme des prédicats d'événement nus ; (64b) représente le sens d'une activité comme un prédicat d'événement sous la portée d'un opérateur DO ; (64c) représente le sens d'un achèvement comme un prédicat d'événement sous la portée d'un opérateur BECOME ; les accomplissements en (64d) sont représentés comme des prédicats d'événements complexes construits en additionnant une activité et une culmination (ou *telos*), où Cul(e) est considéré comme un événement quasi instantané.

En (64c), les accomplissements sont donc analysés comme des activités culminantes. Rothstein considère que dans la prédication résultative en (65), il s'agit de la même opération basique d'addition que pour la prédication déictive.

(65) Mary painted the house, red.

Néanmoins, la prédication résultative se distingue de la prédication déictive par ce que dans la première, la relation de la dépendance temporelle et du partage d'un participant thématique s'établit entre la culmination de l'événement introduit par le verbe matrice et l'événement introduit par le prédicat adjectival. Les relations TPCONNECTs pour le déictif et pour le résultatif sont résumées en (66) :

- (66) déictif : $\dots \wedge TPCONNECT (e_1, e_2)$
 résultatifs : $\dots \wedge TPCONNECT (Cul (e_1), e_2)$

L'opération qui additionne les événements quand il s'agit de la prédication secondaire résultative est présentée en (67) :

(67) **Opération d'addition des événements pour la prédication secondaire résultative**

$$RSUM[\alpha, \beta] = \lambda \gamma \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e = {}^s(e_1 \cup e_2) \wedge \alpha(e_1, \gamma) \wedge \beta(e_2, \gamma) \wedge TPCONNECT (Cul (e_1), e_2, \gamma)]$$

La dernière étape de la dérivation de la construction résultative en (68) est représentée en (69), qui se traduit comme suit « Il y a un événement singulier qui est la somme d'un événement de *Mary painting the house* et *the house being red*, où la culmination de l'événement de *painting* est *time-participant connected* à l'événement de *being red* ».

(68) Mary painted the house, red.

(69) $\exists e_1 \exists e_2 [e =^s(e_1 \cup e_2) \wedge \text{PAINT}(e_1) \wedge \text{Ag}(e_1) = \text{MARY} \wedge \text{Th}(e_1) = \text{THE HOUSE} \wedge$
 $\text{RED}(e_2) \wedge \text{Arg}(e_2) = \text{THE HOUSE} \wedge \text{TPCONNECT}(\text{Cul}(e_1), e_2, \text{THE HOUSE}) \wedge \text{PAST}(e)]$

Rothstein réunit les opérations additionnant les événements primaire et secondaire dans le cas de la prédication dépicative orientée objet et dans le cas de la prédication résultative (toujours orienté objet) comme suit :

(70) $\text{SUM}[\alpha, \beta] = \lambda y \lambda e. \exists e_1 \exists e_2 [e =^s(e_1 \cup e_2) \wedge \alpha(e_1, y) \wedge \beta(e_2, y) \wedge \text{TPCONNECT}(\Delta(e_1), e_2, y)]$

Si $\Delta = \text{id} \langle e, e \rangle$ (c'est-à-dire, la fonction d'identité sur les événements), alors l'interprétation est dépicative ;

Si $\Delta = \text{Cul} \langle e, e \rangle$, alors l'interprétation est résultative

Cette analyse permet d'expliquer le trait saillant de la construction résultative, notamment la restriction des prédicats résultatifs aux objets directs. Pour '*Mary painted the house red*', il n'y a pas de lecture où *red* est prédiqué à propos du sujet, à savoir, que Marie est devenue rouge comme résultat de l'activité de Marie : '**Mary_i painted the house red_i*'. Avec cette coindexation, la seule interprétation possible, mais peu probable, est une interprétation de *red* en tant que dépicatif prédiqué à propos de Marie.

Cette restriction suit directement des règles d'interprétation des résultatifs, notamment, de la définition de la relation de la dépendance temporelle et du partage d'un participant thématique (TPCONNECT), plus exactement de la variante de sa définition pour les résultatifs : $\text{TPCONNECT}(\text{Cul}(e_1), e_2, y)$, qui demande que la culmination d'un accomplissement $\text{Cul}(e_1)$ et l'événement d'instanciation de la propriété dénotée par l'adjectif résultatif e_2 partagent un argument thématique y . En conformité avec (64), la culmination d'un accomplissement est déterminée par le changement d'état du référent de l'argument thème incrémental. Par exemple, un événement décrit par '*Mary build a house*' culmine au moment où la maison en question apparaît ou « devient construit ». Ainsi, l'argument de l'événement de culmination, à savoir y , est le thème incrémental du verbe matrice. Pour les constructions résultatives, TPCONNECT impose que la prédicat secondaire partage l'argument de l'événement de culmination. C'est pourquoi le prédicat secondaire doit prendre comme son argument le thème incrémental du verbe matrice et la Restriction sur l'Objet Direct peut se ramener à la restriction que les résultatifs doivent être prédiqués à propos du thème du verbe matrice.

Pour Rothstein, cela prédit que puisque les résultatifs sont intrinsèquement liés au rôle thématique (celui de thème incrémental) et non à une position syntaxique, le résultatif orienté sujet est possible si le sujet est thème incrémental, puisque dans ce cas c'est le sujet qui est l'argument de l'événement de culmination, c'est-à-dire que les résultatifs orienté sujet sont uniquement possibles avec les verbes inaccusatifs et passifs, jamais avec les verbes inergatifs, en (71) :

- (71) a. The house_i was painted red_i.
 b. The river_i froze solid_i.
 c. Mary_i grew up smart_i.
 d. *John_i ran tired_i.

On peut démontrer par le test du paradoxe imperfectif qu'en (71a, b et c), mais pas en (71d), il s'agit des thèmes incrémentaux : les versions progressives des phrases (71a, b et c) n'impliquent pas le passé perfectif, contrairement à (71d). Par exemple, '*Mary was growing up*' n'implique pas '*Mary grew up*', tandis que '*John was running*' implique '*John ran*'.

Il convient de préciser que selon la règle d'interprétation de la prédication résultative, le résultatif ne produit pas lui-même l'événement de culmination, défini par (les propriétés de) le thème incrémental, mais fournit seulement une propriété de cet événement. Par exemple, dans '*Mary painted a house red*' ou '*The house was painted red*', la culmination Cul(e) devient défini (progressivement) quand la maison se couvre de peinture et le prédicat secondaire donne la propriété de cet événement : il est *time-participant connected* à l'événement de *the house being painted*.

La règle telle qu'elle est formulée en (70), permet d'ajouter un prédicat résultatif aux verbes qui incluent dans leur dénotation un événement culminant, notamment aux verbes d'accomplissement. Néanmoins, les résultatifs n'apparaissent pas exclusivement avec les verbes matrices d'accomplissement, mais s'ajoutent aux vP/VPs dont la tête est un verbe d'activité. Par exemple, en (72a), le résultatif est possible avec un verbe transitif d'activité et en (72b et c), avec un verbe intransitif d'activité. Le contraste entre (72c) et (72d) montre que tandis qu'un résultatif ne peut pas être prédiqué à propos du sujet d'un verbe inergatif, avec un « faux » pronom réfléchi en position d'objet direct, la phrase devient grammaticale :

- (72) a. Mary hammered the metal_i flat_i.
 b. John sang the baby_i asleep_i.
 c. Bill laughed himself_i sick_i.
 d. *John sang asleep.

Nous venons de voir que la règle d'interprétation des résultatifs, notamment l'opération d'addition RSUM en (67), réclame explicitement que le verbe matrice ait une culmination, étant donné que le résultatif (en spécifiant seulement une propriété de cet événement) ne produit pas lui-même l'événement de culmination, mais exploite la culmination spécifiée lexicalement dans les accomplissements lexicaux du type *to paint*, etc. (à condition d'avoir un argument thème quantisé). Un événement ne peut avoir qu'une seule culmination : étant donné que les accomplissements en ont lexicalement déjà un, le résultatif ajouté à un accomplissement n'introduit pas de point culminant. Mais pourtant les verbes en (72) sont des verbes d'activité qui n'ont pas de culminations. Si on souhaite avoir une seule règle pour interpréter les résultatifs, notamment celle en (67), alors même avec les verbes d'activité en (72), le résultatif ne ferait que spécifier la propriété de la culmination, sans pouvoir l'introduire dans la structure d'événement.

Rothstein propose que la prédication résultative (avec les verbes d'activité) déclenche une opération de modification de type (*type-shifting opération*) qui ajoute une culmination à une activité, dans l'hypothèse que les processus dans le monde ne sont pas ni téliques, ni atéliques de manière inhérente, mais qu'ils sont téliques ou atéliques sous certaines descriptions. (Par exemple, le même événement peut être décrit comme *running* (atélique) ou *running to the store* (télique)). Rothstein introduit un modifieur de culmination (*culmination modifier*), dont le domaine est restreint aux

activités, qui, en tant que modifieur, ne change pas le type sémantique de son input. Il dénote une fonction à partir de l'ensemble des activités vers leurs culminations et spécifie que l'argument de Cul(e) est l'argument thème incrémental du verbe d'activité :

$$(73) \quad \lambda E \lambda e. E(e) \wedge \exists e' [Cul(e) = e' \wedge Arg(e') = Th(e)]$$

La prédication résultative force ce modifieur de s'ajouter à l'événement matrice qui n'a pas de point de culmination inhérent. Ainsi, en (72a), la prédication résultative déclenche pour le verbe *to hammer* un *shift* de la lecture d'activité vers sa lecture d'accomplissement, en (74) :

$$(74) \quad \text{SHIFT } (\lambda y \lambda e. \text{HAMMER}(e) \wedge Ag(e) = x \wedge Th(e) = y) \\ = \lambda y \lambda e. \text{HAMMER}(e) \wedge Ag(e) = x \wedge Th(e) = y \wedge \exists e' [Cul(e) = e' \wedge Arg(e') = Th(e)]$$

La prédication résultative déclenche donc une opération de *type-shifting* des activités (transitives ou non-transitives) par laquelle les activités se transforment en accomplissements via l'introduction d'un sous-événement de culmination. Après avoir ainsi « shifté » depuis une activité vers un accomplissement (en modifiant sa structure d'événement, par acquisition d'un sous-événement de culmination dont l'argument unique est l'argument thème incrémental de l'activité), le verbe *hammer* peut maintenant servir d'input pour la règle standard de l'interprétation des résultatifs en (67). Puisque la relation TPCONNECT(Cul(e₁), e₂, y) force la culmination Cul(e₁) et l'activité e₁ à partager un argument – thème pour l'activité, porteur de la propriété pour l'état –, en (75), la culmination de l'événement de *hammering* doit avoir *the metal* comme argument.

Ainsi, la phrase en (75) se traduit par (76), qui se lit comme suit : « il y a eu un événement qui était la somme d'un événement de *hammering* et d'un événement de *the metal being flat*, et la culmination de l'événement de *hammering* était *time-participant-connected* à l'événement de *the metal being flat*. »

(75) Mary hammered the metal_i flat_i.

$$(76) \quad \exists e \exists e_1 \exists e_2 [e =^s (e_1 \cup e_2) \wedge \text{HAMMER}(e_1) \wedge Ag(e_1) = \text{MARY} \wedge Th(e_1) = \text{THE METAL} \wedge \exists e_1' [Cul(e_1) = e_1'] \wedge Arg(e_1') = Th(e_1) \wedge \text{FLAT}(e_2) \wedge Arg(e_2) = \text{THE METAL} \wedge \text{TPCONNECT}(Cul(e_1), e_2, \text{THE METAL})]$$

Quand le verbe d'activité est intransitif, comme en (72b et c), le modifieur de culmination, introduit lors du *shift* d'une activité intransitive en un accomplissement transitif, ajoute un argument (*the baby* en (72b) ou *himself* en (72c)). Quel est le statut de cet argument ? Si le telos du verbe *to sing* est déterminé par le changement d'état du bébé, alors l'événement de *singing* est « mesuré » par son endormissement progressif. Il a donc toutes les propriétés typiques d'un thème incrémental, puisqu'il participe pleinement dans la composition aspectuelle comme tout thème incrémental quantifié d'un accomplissement standard (c'est-à-dire lexical, non-construit en syntaxe via le résultatif). Effectivement, la télicité du groupe verbal est déterminée (uniquement) par les propriétés du DP *the baby*, comme le montre le contraste en (77) :

- (77) a. John sang babies asleep *for hours*/**in an hour* last night.
b. John sang 3 babies asleep **for hours*/*in an hour* last night.

Mais, comme le montre le contraste en (78), où l'extraction par-dessus un ilot-*wh* est possible depuis une position thématique, mais beaucoup moins acceptable depuis la même position, mais avec un verbe lexicalement intransitif, le statut de l'argument introduit via le *shift* grâce au résultatif est différent de celui sous-catégorisé par le verbe transitif.

- (78) a. Which table_i did you ask whether John wiped t_i *clean* ?
 b. ??Which baby_i did you ask whether John sang t_i *asleep* ?

En ce qui concerne le « faux » pronom réfléchi » en (72c), ce pronom permet au résultatif d'être prédiqué indirectement, via un objet sémantiquement vide, mais remplissant formellement le rôle de thème incrémental, à propos du sujet, qui n'est pas thème incrémentale, mais agent du verbe inergatif *to laugh*. Cette phrase mais sans pronom réfléchi est agrammaticale sous une lecture résultative (**John laughed sick*') pour la raison suivante : la règle de l'interprétation du résultatif impose au prédicat secondaire de partager l'argument thème du prédicat matrice. Dans **John laughed sick*', le verbe matrice n'a pas d'argument thème, mais seul l'argument agent, qui est par définition n'est pas incrémental et ne peut pas servir d'argument pour le sous-événement culminant Cul (e₁) du verbe matrice. La phrase **John laughed sick*' est agrammaticale pour la même raison que '*John saw*' est agrammaticale sous la lecture "John saw himself". Comme il faut recourir au réfléchi dans '*John saw himself*' pour permettre à la même entité de participer à un événement à la fois en tant qu'agent et en tant que thème, de la même manière, l'emploi du réfléchi est nécessaire pour réaliser deux arguments grammaticaux pour que la même entité soit à la fois agent et argument incrémental du verbe intransitif dans une construction résultative intransitive.

Inversement, puisqu'il ne peut être plus d'un thème incrémental par verbe, le résultatif pseudo-thématique avec un verbe inaccusatif est exclu :

- (79) *The river_i froze itself_i *solid*.

Puisque le verbe assigne déjà un rôle de thème incrémental à son argument en position de sujet, il n'y a de rôle thème disponible pour être assigné au pronom réfléchi.

Ensuite Rothstein se demande pourquoi il n'y a que deux types de prédicats secondaires, à savoir le décriptif et le résultatif ? Pourquoi il n'y a pas, par exemple, de prédicats secondaires inchoatifs, potentiellement envisageables ? La règle d'interprétation de la prédication secondaire par somme d'événements en (70) permet d'expliquer cela.

La contrainte sur la relation temporelle et le partage de l'argument entre l'éventualité matrice et l'éventualité secondaire TPCONNECT s'ajoute à l'opération qui additionne ces deux éventualités en (70). Cette opération traduit à la fois la prédication décriptive et résultative, avec la seule différence que pour les résultatifs, TPCONNECT renvoie explicitement à la culmination de l'accomplissement. Les distinctions entre les classes aspectuelles des verbes en (64) rendent disponible seulement le e « le plus haut » pour les trois classes et les deux types de sous-événements e₁ et e₂ pour les accomplissements. Aucune classe en (64) ne rend disponible un sous-événement inchoatif. Le sous-événement culminatif Cul (e) est rendu saillant seulement pour les accomplissements et TPCONNECT renvoie, en ce qui concerne les résultatifs, à Cul (e). C'est pour cette raison qu'une interprétation autre que descriptive ou résultative (par exemple, inchoative) n'apparaît jamais.

Finalement, pourquoi les résultatifs n'apparaissent pas avec les verbes d'état et d'achèvement ? Effectivement, les exemples en (80) montrent que les prédicats secondaires avec les verbes matrices d'état et d'achèvement n'ont pas de lecture résultative, seule apparaît la lecture dépicitive :

- (80) a. John_i was happy *drunk*_i.
b. John_i arrived *late*_i.

L'opération de *type-shifting*, en (74), a été conçu pour s'appliquer aux activités, afin de les transformer en accomplissements, qui, par définition, ont des culminations inhérentes, condition sine qua non pour qu'un prédicat résultatif puisse se produire. Mais cette restriction aux activités, jusqu'à maintenant simplement stipulée, s'ensuit naturellement des propriétés temporelles des classes aspectuelles. Seuls les événements non-statiques, c'est-à-dire dynamiques, peuvent avoir un point culminant, étant donné que la notion de culmination est intrinsèquement liée à la notion de développement. Ajouter une culmination à une activité, comme le fait l'opération de *type-shifting*, revient à créer une structure qui se développe progressivement en se basant sur l'activité. Puisque les états sont statiques, tout développement leur est étranger. Quant aux achèvements, ce sont des changements d'état quasi instantanés, c'est-à-dire consistant en une culmination seule. Dans ce cas, prédiquer une propriété à propos de cette culmination équivaut à la prédiquer à propos de tout l'achèvement. C'est pourquoi, il est impossible de distinguer une lecture dépicitive d'une lecture résultative en (80b).

En s'appuyant sur Rothstein 2004, nous avons vu que la prédication secondaire implique une opération qui additionne les éventualités qui sont étroitement liées l'une à l'autre temporellement et qui partagent un participant. Le prédicat secondaire adjectival dénote un état kimien (*K(imian)-state*), ou un «vrai» état, dans le *sens a temporally bound property exemplification* (cf. Maienborn 2005). Les prédicats matrices de la prédication secondaire sont des éventualités Davidsoniennes (*Davidsonian eventualities*), c'est-à-dire, les verbes dynamiques ou les verbes d'état comme *to stand*, *to sit* (états bornés), mais essentiellement pas les verbes statifs comme *to know*, *to hate* (états non-bornés) : **The pencil belongs to Mary sick*. **Mary knows French drunk*. vs. *Mary sits/is sittig here/in that chair tired*.

La lecture dépicitive se produit quand l'éventualité décrite par le prédicat secondaire est co-temporelle avec l'éventualité introduite par le prédicat matrice, autrement dit, pour le dépicitif, il suffit que les deux événements se chevauchent temporellement. En revanche, la lecture résultative apparaît quand seule la culmination du prédicat matrice (accomplissements lexicaux/non-dérivés et activités transformées (*shifted*) en accomplissements) est co-temporelle/coïncide avec l'éventualité (état), introduit par le prédicat secondaire. La propriété essentielle de l'interprétation résultative est qu'elle est possible uniquement quand le prédicat secondaire introduit une prédication à propos d'un thème incrémental ; aucune restriction de ce genre ne semble pas exister pour la prédication dépicitive.

De par sa nature même, la prédication résultative, contrairement à la prédication dépicitive, interagissent avec les propriétés aspectuelles des prédicats matrices : quand ce prédicat dénote un accomplissement, l'ajout d'un prédicat résultatif, qui fournit une information sur la culmination de

l'accomplissement, va de soi dans le sens sans aucune modification ou *shifting* entre les classes aspectuelles. Quand le prédicat matrice dénote une activité, alors l'ajout d'un résultatif demande en outre une création d'une structure d'accomplissement (essentiellement une échelle d'ordre basée sur une dimension spatiale ou une propriété mesurant le thème incrémental) sur la base de l'activité.

Il résulte de cette analyse que les prédicats secondaires ne sont pas intrinsèquement décriptifs ou résultatifs. Il s'agit de deux interprétations, une lecture décriptive et une lecture résultative. Laquelle des deux apparaîtra dépend des propriétés argumentales et aspectuelles du verbe matrice : si le sous-événement de culmination Cul (e) des accomplissements lexicaux et des activités shiftées en accomplissements n'est pas disponible (pour des raisons indépendantes), l'interprétation résultative ne peut pas émerger. Le décriptif a moins de contraintes que le résultatif, ainsi on prédit que si l'une des deux lectures peut être considérée comme une lecture disponible par défaut (étant donné qu'en surface la prédication résultative et la prédication descriptive ont la même forme), ça sera toujours la lecture descriptive, pas la lecture résultative. Autrement dit, l'existence d'adjectifs résultatif dans une langue prédit l'existence d'adjectifs descriptifs, mais pas vice versa, c'est-à-dire, une langue peut avoir des descriptifs, sans autoriser de résultatifs.

La Restriction sur l'Objet Direct dans les constructions résultatives

2.1 Analyse sémantique des adjectifs gradables

Il s'impose une brève excursion dans la sémantique des adjectifs, que nous allons faire en nous appuyant sur Kennedy et McNally 2005. L'analyse sémantique des adjectifs gradables s'appuie sur une typologie paramétrisée par deux traits de base. Le premier est la structure de l'échelle que la propriété gradable construit pour comparer et ordonner les objets dans le domaine de la propriété, notamment, si cette échelle est entièrement fermée (c'est-à-dire, a, à la fois, une valeur minimale et maximale), partiellement fermée (à une valeur minimale ou maximale, mais pas les deux) ou complètement ouverte (sans aucune borne). Le second paramètre est la nature du standard de la comparaison par rapport auquel la propriété gradable est évaluée dans chaque cas particulier – est-il fixé contextuellement (comme par exemple, avec les adjectifs *haut* ou *cher* qui peuvent être vrais à propos d'un objet dans un contexte, mais faux dans un autre contexte) ou est-il fixé sans aucune référence au contexte (comme par exemple, c'est le cas de l'adjectif *vide* qui exige simplement de son argument qu'il soit dépourvu de tout contenu).

La propriété notoire des emplois attributifs des adjectifs gradables comme *haut* ou *cher* est que leur interprétation dépend du contexte : ce qui compte comme *haut* ou *cher* peut varier d'un contexte à l'autre. Ainsi, la variabilité des conditions de vérité de ces prédicats s'explique par la variabilité de leurs standards de comparaison définis contextuellement. Le standard de comparaison est à son tour défini par rapport à une classe de comparaison des objets similaires sur un certain point à celui dont il est question à un moment donné de la conversation. Cette intuition peut être formalisée de la manière suivante : les adjectifs gradables font correspondre leurs arguments à des représentations abstraites de mesure, ou degrés, qu'on peut représenter comme des points ou intervalles ordonnés partiellement le long d'une dimension (par exemple, hauteur, prix, poids, etc.). L'ensemble de degrés ordonnés correspond à une échelle.

Les échelles des adjectifs ont trois paramètres cruciaux, dont chacun doit être spécifié dans l'entrée lexical de tout adjectif gradable : un ensemble de degrés représentant les valeurs de mesure ; une dimension indiquant la nature de mesure (prix, température, surface, vitesse, etc.) et une relation d'ordre (*ordering relation*). Les échelles peuvent donc se distinguer l'une de l'autre – ce qui a des conséquences linguistiques – de trois façons différentes : en termes de propriétés de l'ensemble de degrés, en termes de paramètre de dimension et en termes de relation d'ordre.

Tous les trois paramètres ont une signification linguistique, c'est-à-dire, se manifestent linguistiquement. La relation d'ordre est un facteur crucial de distinction entre les paires d'antonymes comme *tall/short*, *empty/full*, *expensive/inexpensive*, *pure/impure*, etc. qui utilisent les mêmes dimensions et les mêmes degrés. Par exemple, *tall* et *short* font correspondre leurs

arguments aux degrés correspondants de la hauteur, mais expriment les relations d'ordre inverses. Cela explique, par exemple, pourquoi l'exemple en (81) est tautologique :

(81) The Sears Tower is taller than the Empire State Building if and only if the Empire State Building is shorter than the Sears Tower.

Le paramètre de dimension est le trait primaire qui distingue les adjectifs gradables (non-antonymes) comme par exemple, *tall* et *flexible* : les deux expriment les ordres positifs, mais si pour le premier l'ordre positif concerne la hauteur, pour le second il concerne la flexibilité. Comme le montre l'exemple en (82), il est possible de construire des comparaisons complexes des adjectifs gradables distincts à condition qu'ils font correspondre leurs arguments aux échelles qui utilisent la même dimension. Ainsi, (82a) n'est pas contradictoire puisque *wide* et *tall* utilisent tous les deux l'ordre (*ordering*) le long d'une dimension d'étendue linéaire, mais (82b) n'est pas acceptable étant donné que *wide* et *punctual* ne partagent aucune dimension commune. Les dimensions différentes impliquent les échelles différentes, et la comparaison (plus précisément, la morphologie comparative) présuppose que les degrés à ordonner viennent de la même échelle.

(82) a. They call him 'The Bus' because he's kind of as wide as he is tall. .
b. ??They call him 'The Bus' because he's kind of as wide as he is punctual.

La structure de l'ensemble (ordonné) de degrés – l'échelle à proprement parler – a une signification linguistique. Le paramètre essentiel ici est si l'échelle est ouverte (il lui manque soit un élément minimal, soit un élément maximal, soit les deux) ou fermée (possède les éléments maximal et minimal). Cette distinction est au cœur de la classification des adjectifs en deux types en (83a et b) : les premiers décrivent les propriétés qui ont des valeurs minimale et maximale, tandis que les derniers décrivent les propriétés sans de telles valeurs.

(83) a. full, closed, invisible
b. long, expensive, old

Empiriquement, cette distinction s'appuie sur la distribution des modificateurs proportionnels comme *half* et *mostly* ou *most of the way*, qui sont acceptables avec les adjectifs à échelle fermée et inacceptables avec les adjectifs à échelle ouverte.

(84) a. The glass is *half/mostly* full.
b. These images are *half/mostly* invisible.
(85) a. ??The rope is *half/mostly* long.
b. ?? That car was *half/mostly* expensive.

On peut rendre compte de ces contrastes par les exigences sémantiques imposées par les modificateurs proportionnels. Supposons que les degrés de l'échelle sont des valeurs correspondant aux nombres réels entre 0 et 1. La raison pourquoi les adjectifs en (84) doivent être à échelle fermée est que si l'échelle associée à l'adjectif modifié par *half* ne possédait pas soit un élément maximal, soit un élément minimal, il serait évidemment impossible de calculer les différences relatives aux valeurs

maximales et minimales sur l'échelle et ainsi d'identifier le point au milieu exigé par le modifieur de degré.

Si les modifieurs proportionnels permettent d'identifier les adjectifs associés aux échelles fermées des deux côtés (*totally closed scale*), et si les échelles peuvent avoir ou ne pas avoir les éléments maximal et/ou minimal, il doit logiquement exister encore trois variantes, à savoir, une échelle ne possédant aucune limite (*totally open scale*), où les valeurs symboliques 0 et 1 sont approchées, mais jamais atteintes, une échelle possédant seulement soit un élément maximal, soit un élément minimal (*lower closed* ou *upper closed* respectivement), où soit la valeur 0 (mais pas 1), soit 1 (mais pas 0) sont atteintes. Ce sont les modifieurs de maximalité (*maximality modifiers*), appelés également modifieurs orientés vers l'extrémité (*endpoint-oriented modifiers*) comme *100 %*, *complètement* et *entièrement* qui identifient ces trois classes d'adjectifs restantes. Néanmoins, dans ce cas il faut, en plus, prendre en compte la polarité étant donné que dans les paires adjectivales l'adjectif négatif et l'adjectif positif se servent du même ensemble de degrés et de l'ordre le long de la même dimension, mais les ordres sont inversés. Si le membre positif d'une paire d'antonymes possède un degré maximal, il correspond au degré minimal de l'adjectif négatif, et vice versa. Pour une paire *full/empty*, si une tasse est maximalement remplie, elle est minimalement vide ; et de même, si une tasse est maximalement vide, elle est minimalement remplie. Les paires d'antonymes en (86) partagent la même échelle, et pour les paires d'adjectifs antonymes à échelle fermée (seuls avec lesquels les modifieurs *endpoint-oriented* sont acceptables) ou à échelle ouverte (avec lesquels les modifieurs *endpoint-oriented* ne sont pas acceptables), nous obtenons les patterns d'acceptabilité suivants :

(86) *Echelle ouverte* : Her brother is *completely* ??tall/??short.

Echelle fermée en bas : The pipe is *fully* ??bent/straight.

Echelle fermée en haut : This product is *100%* pure/??impure.

Echelle fermée : The room was *100%* full/empty.

L'importance de la structure scalaire ne ressort pas seulement dans la distribution des modifieurs proportionnels et des modifieurs *endpoint-oriented*, la distinction entre les échelles de type fermée vs. ouverte est pertinente pour la (non)légitimation (*licensing*) des prédicats résultatifs, mais aussi détermine l'(a)télicité des achèvements de degré désadjectivaux.

La structure de l'échelle affecte un trait majeur de l'interprétation des adjectifs gradables dans le contexte, notamment l'identification d'un standard de comparaison. La valeur standard (relative vs. absolue) est donc une autre propriété des adjectifs gradables qui est significative grammaticalement. L'analyse scalaire des prédicats gradables suppose que le standard de comparaison pour les prédicats gradables est déterminé contextuellement, comme la fonction d'une certaine variable dans la représentation sémantique, notamment la variable qui renvoie à la classe de comparaison et qui est, par hypothèse, introduite par un morphème spécialisé (il s'agit du morphème *pos*, voir ci-dessous). Néanmoins, il y a beaucoup d'adjectifs qui sont manifestement gradables mais dont les standards de comparaison ne dépendent pas du contexte de la même manière comme, par exemple, pour l'adjectif *tall* dans *Michael Jordan is tall*. (Cette phrase peut s'interpréter au moins de deux manières : que la taille de Jordan est supérieure à la taille moyenne des joueurs de basket, ou des

êtres humains en général.) Les adjectifs en (87) n'exigent de leurs arguments que de posséder un certain degré minimal de la propriété gradable qu'ils introduisent ; ils n'exigent pas que le degré de la propriété possédée par les arguments soit plus important qu'un certain standard déterminé contextuellement.

(87) Standards minimaux :

- a. The baby is awake.
- b. The rod is bent.

Sous une interprétation normale, (87a) ne signifie pas que le degré auquel le bébé est éveillé dépasse un standard de comparaison (pour les bébés), mais signifie simplement que le bébé est éveillé à un certain degré non-nul et (87b) est vrai à propos de la tige si elle n'est que très légèrement courbée.

Les adjectifs en (88) sont similaires en n'introduisant pas de standard dépendant du contexte, mais en n'exigeant de leurs arguments que de posséder un certain degré maximal de la propriété en question.

(88) Standards maximaux :

- a. The glass is full.
- b. The rod is straight.

L'exemple (88a) signifie typiquement que le verre est complètement rempli et non que son contenu dépasse un certain niveau dépendant du contexte, et (88b) est vrai seulement si la tige est absolument rectiligne sur toute sa longueur. Mais, fondamentalement, ces faits n'indiquent pas que ces adjectifs ne sont pas gradables. Ils sont parfaitement acceptables dans les comparatives en (89), contrairement aux authentiques adjectifs non-gradables, comme *nuclear* ou *extinct* en (90) :

- (89) a. The baby is more awake now than it was a few minutes ago.
b. Rod A is straighter than Rod B.

- (90) a. ??The energy we use these days is more nuclear than it was before they built that plant down the road.
b. ??Dinosaurs are more extinct than spotted owls.

Les adjectifs gradable en (87) et (88) sont *absolus*, contrairement aux adjectifs gradables 'ordinaires' avec les standards dépendant du contexte qui sont *relatifs*, mais tous les adjectifs gradables ont le même type sémantique puisqu'ils acceptent tous types de comparatifs : ils dénotent des relations entre degrés et individus. Plus particulièrement, un adjectif gradable comme *expensive* a une dénotation en (91), où **expensive** représente une fonction de mesure qui prend une entité et renvoie sa valeur en argent (son prix), c'est-à-dire son degré sur l'échelle associée à l'adjectif :

(91) $[[\text{expensive}]] = \lambda d \lambda x. \mathbf{expensive}(x) = d$

Ainsi, l'adjectif *expensive* dénote une relation entre les degrés du prix d et les objets x tels que le prix de x est égal à d .

La valeur de l'argument d est déterminé par la morphologie de degré – comparatifs, modificateurs de degré et les DPs de mesure – qui sature et impose des restrictions sur l'argument de degré. Par exemple, la morphologie comparative *more... than* réclame de l'argument de degré de l'adjectif gradable de dépasser un certain autre degré, celui introduit par le constituant *than*. Cela signifie que même les AdjPs non-modifiés contiennent un morphème nul de degré *pos* (pour *Positive form*)⁷, dont la fonction est de relier l'argument de degré de l'adjectif à un standard de comparaison pertinent. Spécifiquement, ce morphème encode la relation **standard**, à laquelle un degré d est égal (*holds of d*) dans le cas où d coïncide avec un standard de comparaison pour un adjectif G relativement à une classe de comparaison déterminée par C , variable sur les propriétés des individus, dont la valeur est déterminée contextuellement (du contexte vient la clôture existentielle de l'argument de degré non-saturé dans la dénotation d'un adjectif gradable 'nu' en (91), avant l'attachement de la morphologie comparative *pos*, nulle en anglais) :

$$(92) \quad [[pos]] = \lambda G \lambda x. \exists d [\mathbf{standard}(d)(G)(C) \wedge G(d)(x)]$$

Dans des phrases '*Michale Jordan is tall*' ou '*The Mars Pathfinder mission was expensive*', cette relation **standard** fait dépasser au degré une certaine norme ou une moyenne sur l'échelle associée à l'adjectif G calculées pour la classe de comparaison identifiée par la variable C . Étant donné que C est une variable libre dont la valeur doit être fixée contextuellement, c'est en fonction du contexte qu'on définit si un degré particulier dépasse la norme ou non. Ceci permet la variabilité des conditions de vérité typiques pour cette classe d'adjectifs.

Par exemple, la composition de *pos* avec *expensive* renvoie (93) comme la dénotation du prédicat (*is expensive* (alternativement à l'introduction du quantificateur existentiel par défaut par le morphème *pos* en (92), on pourrait proposer que la clôture existentielle vient de la combinaison de l'adjectif avec la copule):

$$(93) \quad [[pos]] ([[expensive]]) = \lambda x. \exists d [\mathbf{standard}(d) ([[expensive]])(C) \wedge [[expensive]](d)(x)]$$

Ainsi, c'est le contexte et lui seul qui détermine si « x is expensive » est vrai ou faux à propos de l'individu x , en fonction de la norme applicable à une classe d'individus *under discussion*.

Si les standards associés avec les adjectifs absolus impliquent des valeurs maximales et minimales, alors les dénotations des APs dont ces adjectifs sont à la tête sont données en (94), où S_A représente l'échelle associée avec la tête adjectivale et m_A est la fonction de mesure introduite par l'adjectif. (94a) est vrai à propos d'un objet s'il a un degré non minimal de la propriété gradable décrite par la tête adjectivale, tandis que (94b) exige de son argument d'avoir un degré maximal de la propriété en question. Ces dénotations sont différentes de celles des APs dont la tête est un adjectif relatif en (93), qui exigent de leurs arguments de dépasser une norme ou une moyenne de la propriété en question pour une classe de comparaison déterminée contextuellement. On prédit donc que les adjectifs absolus auront des implications différentes de celles des adjectifs relatifs.

$$(94) \quad \text{a.} \quad [[AP_{\min}]] = \lambda x. \exists d [d > \mathbf{min}(S_A) \wedge m_A(x) = d]$$

⁷ Ce morphème n'est pas universellement nul, mais peut être explicite, comme, par exemple, en mandarin où la forme positive est marquée morphologiquement.

$$b. \quad [[AP_{max}]] = \lambda x. \exists d [d = \mathbf{max}(S_A) \wedge \mathbf{m}_A(x) = d]$$

Il convient de rappeler que les adjectifs gradables non modifiés doivent se combiner avec un morphème nul de degré pour dériver une propriété des individus. Puisque les adjectifs absolus ont le même type sémantique que les adjectifs relatifs, comme le montre l'acceptabilité des adjectifs absolus dans les phrases comparatives, ils doivent aussi se combiner avec le morphème *pos*. Alors, suivant la sémantique pour le morphème *pos* en (92), on dérive les dénотations des APs maximal et minimal suivantes :

$$(95) \quad a. \quad [[pos]] ([[A_{min}]]]) = \lambda x. \exists d [\mathbf{standard}(d) ([[A_{min}]]]) (C) \wedge [[A_{min}]] (d)(x)]$$

$$b. \quad [[pos]] ([[A_{max}]]]) = \lambda x. \exists d [\mathbf{standard}(d) ([[A_{max}]]]) (C) \wedge [[A_{max}]] (d)(x)]$$

La nature de la relation entre *d* et **standard** (comment se fait-il qu'un degré *d* satisfait la relation **standard**) dépend de l'argument adjectival de *pos*. Si *G* est un adjectif relatif (cf. (93)), alors la relation **standard** exige au degré de dépasser une norme ou une moyenne sur l'échelle *G* basées sur la classe de comparaison fournie par *C*. Si *G* est un adjectif absolu avec un standard minimal, alors un degré *d* satisfait la relation **standard** s'il satisfait les conditions en (94a) (il doit dépasser une valeur minimale sur l'échelle *G*) et si *G* est un adjectif absolu avec un standard maximal, *d* doit satisfaire les conditions en (94b) (il doit être égal au maximum sur l'échelle *G*). C'est l'information lexicale incluse dans les adjectifs absolus et les adjectifs relatifs qui garantit que la relation **standard** est fixée de manière appropriée, c'est-à-dire dans le cas des adjectifs absolus, contrairement aux adjectifs relatifs, la valeur de la variable de la classe de comparaison n'est pas pertinente pour le calcul de leurs conditions de vérité.

Adjectifs relatifs vs. absolus: distinction sémantique confirmée par les patterns de conséquence nécessaire divergents

Empiriquement, ce sont les patterns implicatifs qui indiquent clairement que les adjectifs relatifs et absolus sont sémantiquement distincts. (94a) prédit que pour un adjectif absolu avec un standard minimal *adj*, la négation *x is not adj* a comme conséquence nécessaire (*entail*) que *x* a un degré zéro de la propriété *adj*, c'est-à-dire que *x* n'a aucune quantité de cette propriété ; parallèlement, (94b) prédit que pour un adjectif absolu avec un standard maximal *adj*, une assertion *x is adj* devrait avoir comme conséquence nécessaire que *x* a une quantité maximale de la propriété *adj*, c'est-à-dire que rien ne peut être plus *adj* que *x*. Les contradictions en (96 - 97) confirment que ces prédictions se vérifient :

(96) Adjectifs absolus avec un standard minimal :

- a. # The spot is not visible, but I can see a little bit of it.
- b. # My hands are not wet, but there is some water on them.

(97) Adjectifs absolus avec un standard maximal :

- a. # The plant is dead, though one part of it still appears to be alive.
- b. # The paper is complete, I just have to write the conclusion.

En revanche, puisque les conditions de vérité pour un adjectif relatif ont comme conséquence nécessaire seulement que son argument dépasse par le haut ou par le bas un standard de comparaison déterminé contextuellement, aucune de ces conséquences nécessaires ne devrait passer, ce qui est confirmé en (98) :

- (98) a. Sam is not tall, but his height is normal for his age.
b. That film is interesting, but it could be more interesting.

En outre, dans une paire d'adjectifs absolus antonymes, la négation d'un membre a comme conséquence nécessaire l'assertion de l'autre membre :

- (99) a. The door is not open (closed). \models The door is closed (open).
b. The table is not wet (dry). \models The table is dry (wet).

L'explication est la suivante : étant donné que les adjectifs positifs imposent des standards minimaux et des adjectifs négatifs des standards maximaux, dans une paire d'adjectifs absolus à polarité inversée, un degré minimal positif correspond à un degré maximal négatif, les conséquences nécessaires en (99) résultent donc des conditions de vérité en (94).

Les antonymes des adjectifs relatifs ne produisent pas de telles conséquences nécessaires, ce qui s'explique par ce que pour les adjectifs gradables relatifs, les standards pour le membre positif et pour le membre négatif d'une paire d'antonymes sont identifiés contextuellement et ne doivent pas nécessairement être des bornes (*endpoints*) (et, si les échelles sont ouvertes, ne peuvent pas être des bornes).

- (100) a. The door is not large (small). $\not\models$ The door is small (large).
b. The table is not expensive (inexpensive). $\not\models$ The table is inexpensive (expensive).

Puisqu'un standard dépendant du contexte est spécifié uniquement pour un contexte donné, il n'est pas obligatoire que le standard pour, par exemple, *large* soit exactement celui de son antonyme *small* : une certaine zone mal-définie entre les standards est permise où tombent des objets qui ne sont ni larges, ni étroits.

Avec les adjectifs absolus, autrement dit ceux qui ont des standards absolus, et non déterminés par le contexte, une version du même test de conséquence nécessaire peut déterminer si le standard correspond au point le plus haut ou le plus bas sur l'échelle. Si le standard est un degré maximal, alors une affirmation comme *x is half/partially adj* a comme conséquence nécessaire *x is not adj* en (101), et si le standard correspond au degré minimal, alors cette affirmation a comme conséquence nécessaire que *x is adj* en (102) :

- (101) Adjectif avec un standard maximal
a. The plant is half dead. \models The plant is not dead.
b. The glass is partially full. \models The glass is not full.

- (102) Adjectif avec un standard minimal

- a. The door is half open. \models The door is open.
- b. The table is partially wet. \models The table is wet.

La caractérisation des adjectifs absolus utilisées jusqu'à maintenant est, en réalité, à la fois trop forte et trop faible : intuitivement les adjectifs en (87) semblent en fait exiger considérablement plus qu'un standard minimal et ceux en (88) semble permettre significativement moins qu'un standard maximal. Les exemples en (103) semblent confirmer ces intuitions :

- (103) a. I'm not awake yet.
 b. The theater is empty tonight.

L'exemple (103a) peut être prononcé par une personne qui ne parle pas dans son sommeil et (103b) peut décrire une situation où très peu de gens assistent à un film dans un grand cinéma.

Ces exemples des emplois 'imprécis' des adjectifs absolus remettent en cause l'hypothèse que ces adjectifs forment une classe sémantique distincte des adjectifs gradables relatifs. Même si ces cas d'emploi imprécis reflètent un *shift* sémantique depuis un sens absolu par défaut vers un sens purement relatif, il y a néanmoins des arguments théoriques et empiriques pour garder la distinction entre les adjectifs relatifs et absolus. Du point de vue théorique, on peut maintenir l'hypothèse que malgré des acceptables emplois imprécis, les adjectifs absolus ont des standards maximal ou minimal fixes, c'est-à-dire, non-dépendants du contexte. Pour cela on peut soutenir que strictement parlant, ces phrases sont en réalité fausses, mais leur acceptabilité et informativité s'expliquent par des principes pragmatiques généraux qui gouvernent l'interprétation de '*loose talk*'. Autrement dit, on peut soutenir pour (103b) que la dénotation véritable du prédicat avec *empty* comme tête est une propriété qui est vraie seulement à propos des objets qui sont complètement vides, mais que pragmatiquement y sont incluses les propriétés qui sont vraies à propos des objets qui ne sont pas tout à fait vides. L'écart est déterminé par le contexte : dans ce cas, par des facteurs non-linguistiques comme la taille du cinéma, les attentes sur l'affluence, la popularité du film, etc.

La conclusion à tirer de ces faits est qu'il existe une distinction sémantique entre les adjectifs gradables avec les standards absolus et relatifs, même si certains (*full* ou *awake*), contrairement à d'autres (*dead* ou *complet*), permettent facilement des emplois imprécis ce qui les rend apparemment semblables aux adjectifs relatifs. Les patterns de conséquence nécessaire sont différents en fonction si un adjectif gradable possède un standard sensible au contexte ou un standard indépendant du contexte. La distinction absolu/relatif est donc linguistiquement significative.

Mais comment relier l'échelle de l'adjectif et son standard, autrement dit, y a-t-il un lien de principe entre la structure de l'échelle de l'adjectif et sa valeur standard ? Kennedy et McNally 2005 proposent la généralisation suivante : les adjectifs gradables associés aux échelles totalement ouvertes ont les standards relatifs, tandis que les adjectifs gradables qui utilisent des échelles totalement ou partiellement fermées ont les standards absolus. Étant donné que les échelles ouvertes n'ont pas de bornes, les adjectifs à échelle ouverte ne peuvent pas avoir de standards liés aux bornes, ou standards fixes (*endpoint standards*). En revanche, les standards pour les adjectifs à

échelle fermée correspondent par défaut aux bornes de l'échelle : à la borne basse pour les adjectifs avec des standards minimaux (par exemple, *awake* et *open*) et à la borne haute pour les adjectifs avec des standards maximaux (par exemple, *asleep* et *straight*). Les bornes d'une échelle totalement ou partiellement fermée fournit « gratuitement » une valeur fixe comme un standard potentiel, ce qui permet d'attribuer au prédicat les conditions de vérité indépendant du contexte (*greater than a minimum, equal to a maximum*). En revanche, la seule option disponible pour les adjectifs avec des échelles ouvertes est la solution alternative, notamment de calculer le standard sur la base d'une propriété gradable (*property of degrees*) dépendante du contexte. Dans l'hypothèse que les interprétations qui minimisent les dépendances du contexte sont privilégiées, les adjectifs à échelle fermée doivent favoriser une interprétation absolue.

De manière général, une propriété décrite par un adjectif gradable devient vraie à propos d'une entité en vertu d'avoir participé à un certain événement. En ce qui concerne les adjectifs déverbaux, il y a une corrélation sans exception entre la structure de l'événement, le rôle de l'entité dans l'événement et la satisfaction des conditions de vérité pour qu'une prédication adjectivale (avec sa structure d'échelle) puisse s'appliquer à l'entité au fur et à mesure du déploiement de l'événement. En fonction de la relation de l'argument à l'événement, on obtient un standard absolu maximal ou minimal.

Les facteurs déterminants des échelles et standards des adjectifs gradables

Pour voir comment prédit-on quel type de structure scalaire et quelle valeur de standard un adjectif gradable quelconque va utiliser, considérons un exemple des adjectifs déverbaux, dont la structure de l'échelle peut être prédite sur la base de la structure d'événement associé au verbe de base (en supposant, que les propriétés scalaires des adjectifs lexicaux, c'est-à-dire, non-déverbaux, sont encodées dans leurs entrées lexicales). Pour tous les adjectifs, et notamment pour les adjectifs déverbaux, un facteur crucial est la délimitation (*boundedness*) de l'argument de l'adjectif, thème affecté incrémental de l'événement dénoté par le verbe. L'orientation d'un standard absolu – s'agit-il d'un maximum ou d'un minimum – dépend des propriétés de la structure argumentale et aspectuelle du verbe de base.

La classe des adjectifs gradables déverbaux à échelle totalement fermée (ceux qui sont grammaticaux avec les modifieurs proportionnels *half*, *mostly* et les modifieurs *endpoint-oriented completely, fully*) correspond à la classe des verbes qui introduisent des arguments incrémentaux. Le trait caractéristique de cette classe verbale est une relation homomorphique entre les événements qu'ils dénotent et leurs arguments incrémentaux. Cet homomorphisme est formulé par Krifka 1989 dans sa notion de *Mapping to objects* ou MAP-O, définie en tant que propriété des rôles thématiques R (*the thematic relation R between an object in the denotation of the nominal predicate and an event in the denotation of V*), qui garantit que tous les sous-événements e' d'un événement donné e avec un participant x qui a le rôle R (appelé « thème incrémental » par Dowty 1991) impliquent des parties x' de x . Un thème incrémental typique est l'objet du verbe *to eat* puisque pour tous les sous-événements d'un événement de consommation d'une pomme, par exemple, on peut identifier des parties uniques de cette pomme consommées au cours de chacun de ces sous-événements.

Inversement, nous pouvons tracer le développement de l'événement de consommation en observant les parties disparues de la pomme ; l'homomorphisme dans cette direction inverse est formulé par la notion, analogue à MAP-O, celle de *Mapping to events* ou MAP-E.

(104) a. Mapping to Objets :

$$\forall R [\text{MAP} - \text{O}(R) \leftrightarrow \forall e, e', x [R(e, x) \wedge e' \subseteq e \rightarrow \exists x' [x' \subseteq x \wedge R(e', x')]]$$

(if an event bears *R* to an object, any subpart of the event bears *R* to some subpart of the object)

b. Mapping to Events :

$$\forall R [\text{MAP} - \text{E}(R) \leftrightarrow \forall e, x', x [R(e, x) \wedge x' \subseteq x \rightarrow \exists e' [e' \subseteq e \wedge R(e', x')]]$$

(if an event bears *R* to an object, any subpart of the object bears *R* to some subpart of the event)

En plus du thème incrémental « classique » du verbe *to eat*, il existe encore au moins deux autres types d'arguments incrémentaux, notamment ceux que Ramchand 1997 appelle Pat(ient)_{+/-}. (les arguments qui subissent un changement incrémental d'état, comme l'argument du verbe *to cool* dans *The soup cooled*) et Pat_{LOC} (les arguments, typiquement de trajectoire ou distance parcourues, qui permettent d'établir l'homomorphisme entre la progression de l'événement et l'emplacement d'un de ces participants, comme *the staircase* dans *Max descended the staircase*).

C'est la relation homomorphique entre (différents aspects de) leurs arguments incrémentaux et les événements correspondants que tous les verbes avec ce type d'argument ont en commun, et c'est cette relation qui sert de base pour construire une échelle fermée pour la forme adjectivale, elle est donc responsable pour les propriétés scalaires des adjectifs dérivés des verbes introduisant les arguments incrémentaux.

Le participe passif adjectival et participe passif verbal sont identiques morphologiquement en anglais et la distinction sémantique entre eux est la suivante : les passifs adjectivaux ont une lecture stative et les passifs verbaux une lecture événementielle. Il existe néanmoins des environnements morphologiques et syntaxiques, permettant soit les verbes, soit les adjectifs, qui séparent clairement les deux participes, distincts du point de vue catégoriel. Le préfixe négatif *un-* s'adjoint aux adjectifs – *unfriendly, unhappy, unspectacular* -, mais pas aux verbes (le *un-* négatif est à distinguer du *un-* d'inversion (*reversative*) qui s'adjoint aux verbes – *to unload the truck, to unbutton the shirt* – et qui n'a pas le même sens : par exemple '*John unloaded the truck*' signifie que d'abord le camion a été chargé par quelqu'un et après John l'a déchargé) et à un grand nombre de participes passifs – *unshaven, unmarked, untouched* – d'où leur statut catégoriel adjectival. Deuxièmement, les verbes *to seem, to remain, to sound, to look* prennent des compléments adjectivaux, jamais verbaux ; si ces verbes acceptent un participe passif, son statut catégoriel est adjectif. Troisièmement, seuls les adjectifs, pas les verbes, sont légitimes en tant que modificateurs prénominaux ; ainsi, tout participe passif prénominal est un adjectif.

Puisque les participes adjectivaux mesurent le degré de changement/d'altération de leur argument résultant de son participation dans l'événement dénoté par le verbe source, leurs échelles sont définies comme suit : le degré minimal sur l'échelle représente la participation (de la partie minimale

du) thème incrémental dans un (sous-)événement minimal correspondant ; le degré maximal de l'échelle représente la participation dans l'événement maximal (la somme de tous les sous-événements) (de la totalité) du thème incrémental, comme par exemple, dans *'The truck is loaded with hay'*, où la progression de l'événement de chargement et une propriété du camion, notamment le volume qu'il contient, sont projetés (*mapped*) incrémentalement l'un sur l'autre.

En général, si un adjectif est dérivé d'un verbe avec un argument incrémental, cet adjectif aura une échelle fermée, ce qui est confirmé par l'acceptabilité d'un tel adjectif avec les modificateurs de degré proportionnels et *endpoint-oriented* :

- (105) a. Les arguments thème incrémental « classique » :
 half eaten cookies, a partially written novel, a fully paid bill, a completely severed connection
- b. Les arguments Pat_{+/} :
 fully straightened teeth, partially frozen liquid, a completely covered terrace
- c. Les arguments Pat_{LOC} :
 a partially crossed desert, fully raised blinds, a half descended staircase

Si les adjectifs participiaux avec des échelles totalement fermées sont dérivés des verbes aux thèmes incrémentaux, alors les adjectifs dérivés des verbes sans de tels arguments n'auraient pas d'échelles fermées et ils ne seraient pas modifiables par les modificateurs proportionnels et les modificateurs *endpoint-oriented*. Cette prédiction est confirmée en (106), où les participes sont dérivés des verbes atéliques (statifs ou dynamiques) ou des verbes avec des arguments thèmes ou expérienceurs affectés entièrement (holistiquement) et non graduellement ou qui subissent un changement d'état qui est nécessairement projeté sur une échelle ouverte.

- (106) a. ??a completely hated/loved/envied/admired neighbor
 b. ??fully needed/wanted rest
 c. ?? a partially regretted action
 d. ??a partially kissed/met/punched young man
 e. ?? a fully worried mother

Puisque les verbes atéliques décrivent les situations sans telos, ou sans borne naturelle, il n'y a pas d'événement maximal ou d'état résultant évidents qui puissent correspondre à une borne haute de l'échelle adjectivale correspondante. Un (sous-)événement ou un état minimaux qui permettent à la propriété adjectivale de s'appliquer véridiquement à son argument fixera la borne du bas de l'échelle et les sous-événements progressivement plus étendus correspondront à des points de plus en plus hauts de l'échelle, sans jamais atteindre une quelconque borne du haut. Ainsi, l'échelle restera ouverte vers le haut.

Le paramètre de dimension de l'échelle adjectivale dérivée, comme la structure de l'échelle (son (non-)bornage) est également une fonction du sens lexical du verbe de base. Plus précisément, tout l'aspect parmi de nombreux aspects du sens verbal qui est mesurable (en termes de longueur temporelle, nombre d'occurrence, nombre de participants, intensité, etc.) peut être utilisé pour fixer

le paramètre dimensionnel de l'échelle de l'adjectif dérivé du verbe. Par exemple, les adjectifs dénotant la propriété d'être l'objet d'une émotion, comme *admired*, *loved* ou *hated*, ou l'expérienceur d'émotion, comme *worried*, permettent un nombre de lectures chacune avec sa propre dimension scalaire, où ce qui est mesuré est l'intervalle temporel, l'intensité, le nombre d'occurrences, etc. Chaque adjectif particulier (*needed*, *admired*, etc.) est compatible avec un nombre de dimensions, le contexte énonciatif particulier fixant une dimension précise. Ce processus est parallèle aux adjectifs lexicaux pour lesquels les emplois double, triple, etc. sont répandus, comme par exemple, l'adjectif *long* peut mesurer l'étendue temporel ou spatial, mais pas les deux en même temps dans un contexte particulier.

L'hypothèse que la structure d'événement est en corrélation avec la structure de l'échelle prédit qu'aucun adjectif déverbal n'est associé avec une échelle ouverte en bas, indépendamment de sa fermeture/ouverture en haut. La raison à cela est qu'il aura toujours un événement minimal, lié à la borne basse de l'échelle, pour vérifier la prédication adjectivale. Cela est confirmé par le fait que tous les adjectifs déverbaux préfixé par *un-*, qui renverse la polarité de l'échelle adjectivale, acceptent la modification par les modifieurs *endpoint-oriented* comme *completely*.

Délimitation des arguments des adjectifs crée des échelles bornées

Il est également possible que ce soit l'extension de l'argument de l'adjectif qui fournit une base pour construire une échelle fermée. Prenons par exemple le participe *known*. Même si le verbe *to know* est statif et donc atélique, et par conséquent, *known* doit être associé à une échelle bornée en bas et ouverte en haut, le participe *known* est néanmoins compatible avec le modifieur orienté vers l'extrémité haute (*upper endpoint-oriented*) *fully* :

(107) The effects of that drug are not fully known.

Comment le verbe *to know* devient associé à une échelle fermée, c'est-à-dire, d'où vient le *mapping* homomorphique pour le verbe non-incrémental par nature ? Dans ce cas, c'est extension de l'argument qui permet de construire l'échelle fermée : si, par exemple, un objet *x* est partiellement connu, alors une ou plusieurs personnes sont en relation de *knowing* avec au moins une partie de *x* ; si *x* est entièrement connu, alors une ou plusieurs personnes sont en relation de *knowing* avec toutes les parties de *x*, etc. Ainsi, tout adjectif qui peut s'appliquer non seulement à la totalité de l'entité, mais également à ses parties, peut être associé à une échelle dont la structure est basée sur la structure des parties (*part structure*) de cette entité.

La capacité de l'argument de l'adjectif à déterminer l'échelle utilisée pour interpréter cet adjectif est systématique, valable aussi pour les adjectifs non déverbaux. Même s'il rejette la modification par un modifieur *endpoint-oriented* quand son argument ne peut pas être délimité, comme en (108a), cette modification devient possible si l'adjectif s'applique à quelque chose clairement délimité, comme en (108b), paraphrasable par '*All of the baby's face is not.*'

- (108) a. ?? Outside it's completely hot.
 b. The baby's face is completely hot.

Ces exemples montrent que le type d'échelle des adjectifs est prédictible non seulement à partir de la structure algébrique en parties des événements, mais également, et de façon parallèle, sur la base de la structure algébrique en parties des arguments individus.

Nous avons constaté que la structure événementielle du verbe de base est étroitement liée à la structure d'échelle de l'adjectif dérivé : l'aspect lexical du verbe détermine formellement/sans ambiguïté si l'adjectif absolu dérivé aura un standard maximal ou minimal. L'orientation du standard dépend du rôle de l'argument de l'adjectif dans l'événement associé au verbe correspondant. Les adjectifs dont les arguments satisfont *Mapping to objects*, comme *cut* et *written*, ont systématiquement des bornes supérieures en tant que standards, tandis que ceux dont les arguments n'ont pas cette propriété comme *acquainted*, ont des bornes inférieures en tant que standards. Pour les premiers, cela est confirmé par une relation mutuelle de conséquence nécessaire entre '*The grass is half cut*' et '*Half of the grass is cut*', absente dans le cas des secondes : '*Beck is partially acquainted with the facts*' n'a pas comme conséquence nécessaire et n'est pas la conséquence nécessaire de '*Part of Beck is acquainted with the facts*', mais a plutôt comme conséquence nécessaire '*Beck is acquainted with part of the facts*'. Si l'argument (externe) du participe *cut* satisfait *Mapping to objects*, l'argument (externe) du participe *acquainted* ne le satisfait pas. Cette différence s'accompagne de la différence des standards : si *cut* a pour standard une valeur maximale sur l'échelle (ce qui est confirmé par l'absence de relation de conséquence nécessaire entre '*The grass is half cut*' et '*The grass is cut*'), *acquainted* a pour standard une valeur minimale sur l'échelle correspondante (contrairement à *cut*, '*Beck is partially acquainted with the facts*' a comme conséquence nécessaire '*Beck is acquainted with the facts*').

L'explication de ces corrélations se trouve dans la relation entre les conditions de vérité pour l'adjectif et celle pour la prédication verbale correspondante. Si l'argument satisfait *Mapping to objects*, alors on ne peut pas affirmer que l'éventualité correspondant au participe est terminée/réalisée avant que l'argument ne soit pas totalement affecté de manière pertinente, ce qui signifie que le participe adjectival ne s'applique pas à un tel argument que si l'argument possède une quantité maximale de la propriété (déverbale) en question. Le résultat est que le standard est maximal. En revanche, si la réalisation de l'éventualité correspondant au participe ne dépend pas du degré auquel l'argument correspondant est affecté (la question 'est-il affecté dans sa totalité ?' n'est pas pertinente), on peut affirmer que l'éventualité est réalisée quand cet argument n'a été que minimalement affecté. Il en résulte que le participe adjectival peut être véridiquement appliqué à un tel argument si l'argument n'en possède qu'un degré minimal de la propriété en question, ce qui donne un standard minimal.

2.2 Les propriétés des achèvements graduels héritées des propriétés des échelles associées à leurs adjectifs de base

En guise de rappel : il existe deux types d'adjectifs - les adjectifs gradables (qui acceptent des modificateurs de degré et des comparatifs) et non-gradables (qui n'en acceptent pas). Les adjectifs gradables s'interprètent par rapport à un étalon de comparaison, soit lexical inhérent à l'adjectif en

question, soit déterminé contextuellement. Les adjectifs gradables se divisent donc en adjectifs à échelle fermée (*closed-scale*), qui fournissent un standard lexical inhérent servant par-défaut, et à échelle ouverte (*open-scale*), sans standard inhérent et pour lesquels un standard relatif est fourni par le contexte. Les adjectifs à échelle fermée se subdivisent ensuite en adjectifs avec la borne (*end-point*) maximale et avec la borne minimale. La borne basse, autrement dit le minimum inhérent, des adjectifs avec la borne minimale a une valeur infinitésimale, c'est pourquoi ce standard absolu est presque toujours ignoré et un standard contextuel plus acceptable pragmatiquement le remplace. Ainsi, ces adjectifs se comportent en réalité comme des adjectifs à échelle ouverte, c'est-à-dire, sans bornes inhérentes.

Les adjectifs gradables acceptent des modificateurs de degré et des comparatifs, comme, par exemple, *long, flat* ou *expensive* : *very/quite/extremely {long/flat/ expensive}*; *longer, flatter, more expensive*. En revanche, les adjectifs non-gradable n'acceptent pas, normalement, de modificateurs et de comparatifs, comme *dead, triangular* ou *invited* : *??very/ quite/ extremely {dead/ triangular/ invited/};??more dead/ triangular/ invited*. Les adjectifs gradables renvoient à un standard de comparaison, déterminé contextuellement. Ainsi, *Michael Jordan is tall* peut s'interpréter au moins de deux manières : que la taille de Jordan est supérieure à la taille moyenne des joueurs de basket, ou des êtres humains en général.

Les adjectifs gradables à échelle fermée fournissent un standard de comparaison inhérent lexical, qui s'applique par défaut, si aucun standard contextuel n'aura pas été appliqué avant. Par exemple, pour *empty*, il y a toujours un moment où quelque chose ne peut plus s'évider davantage. En revanche, les adjectifs gradables à échelle ouverte du type *wide* ou *heavy* n'ont pas de limite intrinsèque, c'est pourquoi ils s'appuient toujours sur le contexte pour déterminer leur standard pertinent. La compatibilité avec les modificateurs *totally* ou *completely* (avec le sens 'totalement/maximalement') sert d'un test pour distinguer les adjectifs à échelle fermée des adjectifs à échelle ouverte (*completely* avec les adjectifs à échelle ouverte peut avoir une lecture 'significativement/très', non-pertinente pour la discussion. Les conséquences nécessaires (*entailments*) des deux lectures sont différentes, ce qui permet de les distinguer: (i) *#'The line is completely straight* (adjectif à échelle fermée), *but it could be straighter*'. vs (ii) *'I'm completely uninterested* (adjectif à échelle ouverte) *in finances, but Bob is even less interested*'.)

- (109) a. *completely full/ empty/ straight/ dry* (échelle fermée)
 b. *?? completely long/ wide/ short/ cool* (échelle ouverte)

Si les adjectifs à échelle fermée *full, empty, straight* et *dry* sont des adjectifs avec des standards maximaux (c'est-à-dire, avec des valeurs positives, non nulles), les adjectifs à échelle fermée comme *wet* ou *dirty* sont des adjectifs avec des standards minimaux (c'est-à-dire, avec des valeurs proches du zéro). Par exemple, pour *dirty* en vertu de son standard inhérent, n'importe quelle quantité de saleté, même infinitésimale, déjà qualifie un objet de *dirty*. Mais, presque toujours le standard minimal inhérent n'est pas pris en compte littéralement, parce qu'à sa place, un standard contextuel moins strict et plus permissif est privilégié : une serviette qui contient quelques molécules d'eau n'est jamais qualifiée de *wet*, même si stricto sensu elle devrait l'être. Ainsi, les adjectifs à échelle fermée avec des standards minimales se comportent de facto comme des adjectifs à échelle ouverte.

2.2.1 Les ambiguïtés aspectuelles des achèvements de degré désadjectivaux

Selon Hay et al. 1999, le caractère ouvert ou fermé de l'échelle associée à un adjectif est hérité par des verbes désadjectivaux appartenant à une classe d'achèvements graduels (l'appellation *degree achievements* est due à Dowty 1979), même s'il n'est pas du tout clair que ce sont des verbes d'achèvement puisqu'ils manifestent plutôt les propriétés des activités et des accomplissements, comme *to cool*, *to dim*, *to brighten*, *to redden*, *to widen*, *to darken*, etc. Ce sont des verbes appartenant à une classe très large de verbes de changement d'état (*COS verbs*), où le système traditionnel de classification aspectuel de Dowty/Vendler semble tomber en panne, puisque ces verbes présentent, selon les tests standards d'aspectualité, les propriétés à la fois téliques et atéliques.

Premièrement, les achèvements graduels peuvent avoir des propriétés des achèvements « standards », c'est-à-dire, ils dénotent des changements instantanés, comme en (110) et quand ils sont modifiés par des modificateurs téliques, comme par exemple, *in half an hour* en (111), ce modifieur localise le changement sur l'axe temporel, c'est-à-dire, à la fin d'une demi-heure, sans impliquer que le changement s'est produit graduellement tout au long de cette demi-heure (selon Rothstein 2008).

- (110) a. In an instant, the sky brightened.
b. When I switched off the light the room darkened.
- (111) a. The sky brightened in half an hour (= *at the end of half an hour*)
b. It took half an hour for the sky to brighten. (Rothstein 2008 : 190 (20, 21))

L'achèvement graduel *to cool* peut avoir une lecture typique d'achèvement, c'est-à-dire, dénoter un ensemble de changements quasi-instantanés de manière inhérente (= non étendus dans le temps), où le changement est une transition à partir d'une situation où *x* possède une valeur *d* sur l'échelle de 'coolness' vers une situation où *x* a une valeur plus basse que *d* (dans ces cas, *to cool* signifie 'become cooler', non 'become cool'). Par exemple, (112) est parfaitement acceptable :

- (112) When I dropped the ice in it, the liquid cooled instantly (although not very much).
(Rothstein 2008 : 193 (31))

Pourtant, contrairement aux achèvements normaux, comme *to reach*, *to spot*, *to die*, les événements de changement dans la dénotation du verbe *to cool* ne sont caractérisés lexicalement comme des changements de α à $-\alpha$ (comme c'est le cas pour les achèvements normaux : dans l'hypothèse que soit α soit $-\alpha$ sont vrai à un moment donné, un changement de α vers $-\alpha$ doit être (quasi-)instantané), mais comme des changements mesurés en degrés sur une échelle. Par conséquent, *d* peut être le degré de 'coolness' de *x* à la fin de *e*, mais en même temps le degré de 'coolness' de *x* au début de *e'*, où *e* et *e'* se chevauchent dans le temps. Si les (sous-) événements *e* et *e'* sont adjacents temporellement, alors la valeur assignée à *x* sur l'échelle au point final de *e* est en même temps le point de départ d'un autre événement de changement *e'* et la somme des deux (sous-)événements *e* et *e'*, où ils sont réunis en une seule entité puisqu'aucun autre événement ne s'intercale entre eux, doit manifester les propriétés d'un événement étendu dans le temps.

En plus de la lecture d'achèvement, c'est-à-dire, d'événement non-étendue, ou (quasi-)instantané, les verbes du type *to cool* peuvent donc dénoter des événements étendus. En tant qu'événements étendus, les achèvements de degré sont toujours ambigus entre deux lectures, celle d'activité et celle d'accomplissement, en fonction si la proposition est comprise comme assertant ou non que l'événement a atteint un certain point spécifique. Ainsi, (113a) peut s'interpréter comme *the soup became cooler* ou *the soup became cool*. La phrase en (113b) présente une ambiguïté semblable :

- (113) a. The soup cooled.
 b. The room/sky darkened.

Par conséquent, le test du paradoxe imperfectif appliqué au verbe *to cool* donne des résultats contradictoires, en fonction de la présence ou pas d'un point de culmination déterminé on aboutit à des conséquences nécessaires (*entailments*) différentes. Si *to cool* est interprété comme [BECOME (*cool(x)*)], alors la phrase '*The soup was cooling*' n'a pas comme conséquence nécessaire '*The soup cooled*', étant donné que le fait que la soupe était en train de se refroidir n'implique pas forcément qu'elle est devenue froide, mais si *cool* est interprété comme [BECOME (*cool-er(x)*)], où *adj-er* représente la forme comparative de l'adjectif, alors '*The soup was cooling*' a comme conséquence nécessaire '*The soup cooled*', étant donné que suite à un (bref) refroidissement la soupe est devenu (un peu) plus froide qu'avant, même si elle peut rester toujours trop chaude pour être consommée, par exemple. Ces faits indiquent que le verbe *to cool* et d'autres achèvement de degré sont alors systématiquement ambigus entre une lecture d'activité et celle d'accomplissement : l'interprétation télique, testée positivement par un modifieur de laps de temps *in x time*, correspond à la représentation sémantique [BECOME (*adj(x)*)] et l'interprétation atélique, testée par la compatibilité avec un modifieur duratif du type *for x time*, correspond à [BECOME (*adj-er(x)*)].

L'inconstance aspectuelle des achèvements de degré, en comparaison avec les autres classes aspectuelles de verbes dynamiques, se manifeste dans un nombre de tests standards de l'(a)télicité. Par exemple, les prédicats téliques mis au progressif ne sont pas nécessairement présentés comme ayant eu lieu (il s'agit du « paradoxe imperfectif »), contrairement aux prédicats atéliques, pour lesquels le progressif implique le passé accompli (Vendler 1957, Dowty 1979), autrement dit, le paradoxe imperfectif ne tient pas pour eux:

- (114) a. Kim is singing. ⇒ Kim has sung.
 b. Kim is writing a song. ≠/⇒ Kim has written a song.

En revanche, nous avons déjà vu que si le verbe *to cool* est interprété comme télique, acceptant la modification par un modifieur de laps de temps *in x time*, le progressif *is cooling* n'a pas comme conséquence nécessaire *has cooled*, tandis que si le verbe est interprété comme atélique, c'est-à-dire modifié par un adverbial duratif *for x time*, la forme progressive du verbe a comme conséquence nécessaire sa forme de parfait.

Avec les autres classes aspectuelles de verbes dynamiques, la compositionnalité entre le verbe et ses arguments influence la télicité du prédicat puisque grâce au caractère (non-)délimité d'une propriété physique (par exemple, le volume en (115)), de l'argument affecté, cet argument détermine la télicité du prédicat:

- (115) a. Pat is eating a plum. \neq/\Rightarrow Pat has eaten a plum.
 b. Pat is eating rice. \Rightarrow Pat has eaten rice.

En revanche, les achèvements graduels semblent appartenir à plus d'une classe aspectuelle, puisqu'ils ont une télicité variable indépendamment des propriétés - massique ou comptable – de leurs arguments internes. Si les verbes de changement d'état (*COS verbs*) comme *to break, to dry, to flatten* ou *to freeze* prennent un objet singulier défini, ils sont nécessairement téliques, mais le verbe *to cool*, avec le même type d'argument, se caractérise par une étonnante compatibilité, avec à la fois des adverbiaux *for x time* et *in x time*, montrant une télicité variable, indépendant de l'argument du verbe, quantisé/défini en (116a et b) :

- (116) a. The soup cooled *in 10 minutes*. (télique)
 b. The soup cooled *for 10 minutes*. (atélique)

La phrase en (116b) n'a pas d'interprétation de séquence d'événements momentanés mais distincts, c'est-à-dire d'achèvements itératifs, typique des verbes d'achèvement standards du type *to discover* (comme, par exemple '*Kim discovered crabgrass in the yard for six weeks*' (Dowty 1979)⁸).

Les propriétés aspectuelles variables, des achèvements de degré, notamment leur ambiguïté entre deux lectures, celle d'activité et celle d'accomplissement, s'expliquent essentiellement de la même manière que celles des verbes comme *to eat*. Pour les deux classes de verbes, les arguments affectés subissent un changement dans l'une de leurs propriétés. Ce qui est spécifique aux achèvements de degré désadjectivaux, c'est que ce changement est encodé dans la base adjectivale, puisque la structure événementielle de ces verbes est étroitement liée à la structure scalaire des adjectifs gradables dont ils sont dérivés. Essentiellement, quand le degré du changement d'une propriété physique de l'argument affecté peut s'interpréter comme borné (l'échelle associée à la base adjectivale est naturellement bornée), nous avons une interprétation télique de l'achèvement adjectival; quand ce degré est considéré comme non-borné, l'achèvement adjectival s'interprète de manière atélique (l'échelle de l'adjectif correspondant n'a pas de borne naturelle).

2.2.2 Comment la valeur différentielle est-elle déterminée ?

Les achèvements de degré mesurent « la quantité » (ou la valeur différentielle) du changement de l'argument du verbe – sujet des verbes intransitifs dans '*The soup cooled*' ou objet des verbes transitifs dans '*Kim lengthened the rope*' – quant à la propriété gradable introduite par la base adjectivale.

Nous avons déjà vu que les adjectifs gradables sont analysables comme des fonctions depuis les objets vers les représentations abstraites de mesure, ou degrés. De plus, pour refléter le fait que le

⁸ Le fait que les variantes causative et inchoative représentées par une paire transitive/intransitives (e.g., '*Kelly cooled the soup/The soup cooled*') ont le même comportement aspectuel variable – elles peuvent les deux être(a)télique – indique que la dimension de la causalité doit être orthogonale à la dimension de l'aspect lexical, la causalité est indépendante de l'(a)télicité (cf. McCawley 1976 et Van Valin et LaPolla 1997).

même objet x peut manifester des degrés différents de la même propriété dans des moments temporels différents, il est nécessaire d'incorporer une variable temporelle t . Ainsi, la dénotation d'une expression qui prend la forme $long(x)(t)$ est en (117) :

(117) $[[long(x)(t)]] = \text{the degree to which } x \text{ is long at time } t$

Le morphème pour dériver les achèvements adjectivaux $-en/\emptyset$ introduit une fonction INCREASE en (118), qui prend une propriété ϕ d'un adjectif gradable et fournit la description d'un événement e où un objet x subit un changement du degré d auquel cet objet est ϕ :

(118) $[[INCREASE(\phi)(x)(d)(e)]] = 1 \text{ iff } \phi(x)(SPO(e)) + d = \phi(x)(EPO(e)),$

où SPO et EPO sont des fonctions depuis l'événement vers l'axe temporel qui renvoient à son début (*starting point*) et à sa fin (*end point*). Ainsi, INCREASE $(\phi)(x)(d)$ est vrai à propos d'un événement e si et seulement si au cours de cet événement la propriété ϕ de x augmente de d . Par exemple, les représentations logiques (en faisant abstraction du component causatif) des phrases en (119a et b), avec leurs paraphrases en (120a et b), sont données en (121a et b) :

(119) a. Kim lengthened the rope.
b. Kim lengthened the rope 5 inches.

(120) a. Kim caused the length of the rope to increase by some amount.
b. Kim caused the length of the rope to increase by 5 inches.

(121) a. $\exists e, d [INCREASE(long(rope))(d)(e)]$
b. $\exists e [INCREASE(long(rope))(5 \text{ inches})(e)]$

La seule différence entre (121a et b) est qu'en (121b), la valeur différentielle est explicitement délimitée, tandis qu'en (121a), il faut recourir au contexte pour l'établir.

Ce sont les propriétés formelles de la valeur différentielle qui déterminent la télicité du prédicat. Si la valeur différentielle spécifie une quantité limitée du changement (*bounded amount of change*) dans le degré auquel l'argument affecté possède la propriété gradable identifiée par l'adjectif de base, alors un point terminal de l'événement entier peut être identifié. Mais si la valeur différentielle ne spécifie pas de mesure délimitée du changement (*bounded measure of change*), alors aucun point terminal ne peut être identifié. Un verbe d'achèvement de degré aura une interprétation télique quand la valeur différentielle correspond à une mesure délimitée (et donc identifiable) et une interprétation atélique quand la valeur différentielle ne spécifie pas de mesure du changement définie. Par exemple, en (119a), la valeur différentielle implicite, représentée comme une quantité indéfinie du changement en (120a), ne fournit pas de borne à la mesure du changement subi par l'argument affecté (*the rope*), et le prédicat est atélique. En revanche, le DP de mesure *5 inches* en (119b) introduit une mesure délimitée du changement, représentée par la quantité définie en (120b), résultant en une interprétation télique. Les conséquences nécessaires en (122) confirment l'(a)télicité des prédicats correspondants :

(122) a. Kim is lengthening the rope. \Rightarrow Kim has lengthened the rope.

- b. Kim is lengthening the rope 5 in. \neq/\Rightarrow Kim has lengthened the rope 5 in.

La télicité variable des achèvements de degré peut donc être expliquée par les propriétés sémantiques de la valeur différentielle (et non, par exemple, en introduisant une ambiguïté systématique dans la représentation sémantique de cette classe de verbes) : un achèvement de degré est télique quand la valeur est délimitée, c'est-à-dire précisément définie, mais atélique dans le cas contraire. On remarque que l'explication de l'effet de la distinction massique-comptable sur la télicité est exactement la même, puisque cette distinction se réduit essentiellement à la présence vs. absence de la délimitation de la propriété physique (par exemple, du volume de l'entité consommée pour le verbe *to eat*).

Pour résumer : la spécification (vs son absence) d'une valeur différentielle mesurant le changement qui permet (ou ne permet pas) d'identifier le point terminal est déterminante pour l'analyse. Un verbe d'achèvement de degré aura une interprétation télique quand la valeur différentielle correspond à un degré délimité du changement et une interprétation atélique quand il est impossible de définir, pour la valeur différentielle, un degré délimité.

Le moyen le plus simple de délimiter la valeur différentielle est de le faire soit par un DP de degré, comme en (123a), soit pas un modifieur de degré qui renvoie explicitement à un point terminal comme en (123b) :

- (123) a. They widened the road 5 m.
b. They straightened the rope completely.

Dans les deux cas, la télicité est confirmée par l'absence de relation de conséquence nécessaire entre le progressif et le parfait :

- (124) a. They are widening the road 5m. \neq/\Rightarrow They have widened the road 5m.
b. They are straightening the rope completely. \neq/\Rightarrow They have straightened the rope completely.

2.2.3 La télicité des achèvements de degré indépendante et dépendante du contexte

La distinction délimité/non-délimité a le même effet sur la télicité du prédicat quand la valeur différentielle n'est pas explicitée par du matériel linguistique ouvertement réalisé, mais doit être déduite d'une manière ou d'une autre. Elle peut l'être en fonction de la structure scalaire de la base adjectivale de l'achèvement de degré. Cependant, parfois les facteurs contextuels peuvent annuler le résultat calculé à partir de la structure scalaire de l'adjectif de base.

Nous avons déjà vu que les adjectifs appartiennent à deux classes en fonction de la structure de l'échelle à laquelle ils appartiennent leurs arguments. La première classe est celle des adjectifs à échelle fermée qui ont une échelle avec la valeur maximale, où la maximalité est relative à la polarité de l'adjectif (par exemple, pour l'adjectif positif *full*, la valeur maximale correspond au point le plus haut de l'échelle de volume, tandis que pour l'adjectif négatif *empty*, c'est le point le plus bas de cette

échelle). Les adjectifs à échelle fermée comme *straight*, *empty* et *dry* s'opposent aux adjectifs à échelle ouverte comme *long*, *wide* et *short*. Empiriquement les deux classes d'adjectifs se distinguent par leur (in)compatibilité avec certains types d'adverbes, comme, par exemple, *complètement* qui renvoie explicitement à un point terminal. Même si intuitivement il paraît que les adjectifs négatifs comme *short*, *narrow* ou *slow* ne sont pas à échelle ouverte (puisqu'il semble que l'absence de dimension, de largeur ou de vitesse doivent compter comme les points les plus bas des échelles respectives), ces adjectifs ne sont pas compatibles avec le modifieur orienté vers le point terminal *complètement*, ce qui indique que ces adjectifs utilisent les échelles sans valeurs maximales (qui seraient pour ces adjectifs, en réalité, des valeurs minimales). Les degrés auxquels ces adjectifs appartiennent leurs arguments ne peuvent que se rapprocher de plus en plus près du point zéro sans jamais l'atteindre, ce qui est illustré, par exemple, par le fait que *completely slow* ne peut pas signifier 'stationary'.

La distinction entre le caractère ouvert ou fermé de l'échelle de l'adjectif de base joue un rôle primordial pour l'(a)télicité des achèvements désadjectivaux. La présence d'une limite haute ou basse est un facteur déterminant : si l'échelle associée à l'adjectif possède une valeur maximale ou minimale, la valeur différentielle pour mesurer le changement (forcement jusqu'à la fin de l'échelle étant donné qu'il n'y a pas de DP de mesure réalisé) subi par l'argument affecté peut être délimitée et donc identifiée.

Hay et al. 1999 soutient qu'un verbe télique est dérivé d'un adjectif à échelle fermée, tandis qu'un verbe atélique d'un adjectif à échelle ouverte. Le contraste en (125) illustre ce point : le verbe *to lengthen* manifeste un comportement atélique puisque l'échelle associée à l'adjectif *long* n'a pas de borne, mais le verbe *to straighten* a un comportement télique étant donné que l'échelle associée à *straight* est fermée par une borne lexicale inhérente à l'adjectif :

- (125) a. Kim is lengthening the rope. \Rightarrow Kim has lengthened the rope.
 b. Kim is straightening the rope. \neq/\Rightarrow Kim has straightened the rope.

Les adjectifs à échelle fermée fournissent donc un possible point de référence – le point terminal de leur échelle, ce qui rend le prédicat télique, mais parfois si le contexte fournit une borne, c'est-à-dire, un standard de comparaison saillant, le verbe dérivé d'un adjectif à échelle ouverte sera néanmoins télique. Les facteurs contextuels peuvent intervenir et annuler le calcul pour délimiter la valeur différentielle sur la base du caractère ouvert ou fermé de l'échelle associée à l'adjectif dont dérive le verbe, comme par exemple en (126), où ce n'est pas la structure scalaire de l'adjectif de base qui détermine la délimitation de la valeur différentielle, mais nos connaissances encyclopédiques des propriétés des pantalons et des stores.

- (126) a. The tailor lengthened my pants.
 b. Kim lowered the blind. (Hay et al 1999 : 136 (28))

Nous savons de l'expérience qu'il existe une longueur maximale standard pour les pantalons et une hauteur minimale où on peut considérer les stores comme étant abaissés. Par conséquent, la valeur différentielle peut être délimitée et les prédicats deviennent téliques, même si leurs adjectifs de base ont des échelles ouvertes :

- (127) a. The tailor is lengthening my pants. \neq/\Rightarrow The tailor has lengthened my pants.
 b. Kim is lowering the blind. \neq/\Rightarrow Kim has lowered the blind
 (Hay et al 1999 : 136 (29))

Que ce sont nos connaissances extralinguistiques qui sont exploitées devient clair quand on change les objets des verbes en (126) et les prédicats deviennent atéliques en (127). S'il existe une longueur conventionnelle pour les pantalons, il n'y a pas de longueur standard pour un trajet du travail au domicile ; s'il y a une limite pour abaisser les stores, on peut baisser le chauffage indéfiniment. Ainsi, puisqu'il n'y a pas de moyen de délimiter la valeur différentielle, les achevements de degré basés sur les adjectifs aux échelles non-bornées, sont atéliques :

- (128) a. The traffic lengthened my commute.
 b. Kim lowered the heat. (Hay et al 1999 : 137 (30))
- (129) a. The traffic is lengthening my commute. \Rightarrow The traffic has lengthened my commute.
 b. Kim is lowering the heat. \Rightarrow Kim has lowered the heat. (Hay et al 1999 : 137 (31))

Il faut néanmoins noter que l'identification de la valeur différentielle pour mesurer explicitement le changement subi par l'argument affecté résulte dans ces cas d'une implicature conversationnelle, qui peut être annulée :

- (130) The tailor lengthened my pants, but not completely. (Hay et al 1999 : 137 (32))

Cette implicature émerge grâce à la maxime de quantité : l'interprétation la plus informative de '*They straightened the rope*' est celle où la corde a été étirée complètement. L'effet de l'implicature consiste à imposer sur la prédication une interprétation de l'action accomplie (*completely-like interpretation*), déclenchant l'inférence d'une mesure délimitée du changement. La non-redondance de la phrase '*They straightened the rope completely*' montre que la télicité déterminée contextuellement résulte d'une implicature.

Si aucun matériel ouvertement réalisé n'impose pas de limite à la valeur différentielle, c'est précisément cette implicature conversationnelle qui génère les interprétations téliques des achevements de degré. Nous avons déjà vu que l'ambiguïté aspectuelle, illustrée à nouveau en (131), est un trait caractéristique de cette classe de verbes :

- (131) a. The soup cooled in an hour.
 b. The soup cooled for an hour. (Hay et al 1999 : 138 (32))

L'ambiguïté apparaît seulement dans les cas où la valeur différentielle doit être déduite contextuellement puisque c'est seulement dans ces cas que l'implicature conversationnelle peut émerger. La phrase '*The soup cooled*' est la plus informative avec une interprétation télique en (131a), à savoir, que la soupe s'est refroidie à un certain degré saillant, notamment celui de la température ambiante. L'acceptabilité de l'adverbial duratif *for an hour* s'explique par le fait que l'implicature de la télicité est suspendue précisément par le modifieur, résultant en une interprétation atélique de la phrase, à savoir que la soupe s'est refroidie à un degré non-spécifié.

L'implicature ne peut pas être suspendue si un DP de degré délimite expressément la valeur différentielle :

- (132) a. The soup completely cooled *in an hour*.
b. ?? The soup completely cooled *for an hour*.
c. ?? The soup cooled 5 degrees *for an hour*. (Hay et al 1999 : 138 (35))

Puisque dans les exemples (132b et c) la télicité n'apparaît pas grâce à une implicature, mais grâce aux conditions de vérité associées au DP de degré, l'adverbe duratif ne peut plus annuler.

2.2.4 Thème incrémental et valeur différentielle

La possibilité du passage d'une interprétation d'activité vers une interprétation d'accomplissement n'est pas spécifique aux verbes dénotant les achèvements de degré. Tout verbe d'activité peut se trouver à la tête d'un VP télique, manifestant les propriétés d'un accomplissement. La télicité de ce VP est déterminée alors contextuellement ou via l'explicitation de la valeur différentielle. A cet égard, le comportement du verbe *to cool* est similaire à ce des verbes *to run* et *to swim*, par exemple : la phrase '*John swam/ran in half an hour*' est acceptable dans le contexte où l'on sait que John nage ou court une certaine distance tous les jours.

La dérivation de l'(a)télicité comme fonction de la délimitation, résultant de l'interaction des facteurs contextuels et linguistiques, de la valeur différentielle n'est pas spécifique aux achèvements de degré, mais facilement transposable à d'autres types de verbes, par exemple, aux verbes de consommation, création et mouvement. Le groupe verbal *eat the sandwich* est un exemple classique de prédicat télique, mais l'interprétation télique, la plus informative, de ce VP n'émerge que grâce à une implicature potentiellement annulable :

- (133) She ate the sandwich but as usual she left a few bites. (Hay et al 1999 : 139 (36))

Par conséquent, le prédicat de consommation doit avoir un comportement télique variable, c'est-à-dire, être compatible à la fois avec un adverbial de laps de temps *in x time*, et avec un adverbial duratif *for x time*, à la manière des achèvements de degré en (131). C'est effectivement le cas :

- (134) a. She ate the sandwich in 5 minutes.
b. She ate the sandwich for 5 minutes. (Hay et al 1999 : 139 (37))

Pour les verbes de création et de mouvement aussi, on observe le même comportement que celui des achèvements de degré en (132) : seulement si la délimitation de la valeur différentielle est linguistiquement spécifiée, l'interprétation télique devient non-annulable, mais si la délimitation n'est qu'inférée du contexte, l'interprétation télique due à l'implicature est suspendue :

- (135) a. ?? She ran a mile, but didn't quite finish it.
b. She ran a race, but didn't quite finish it. (Hay et al 1999 : 139 (38))

- (136) a. ?? She drew a 2cm line, but it wasn't quite 2cm long.
 b. She drew a house, but it was missing a door. (Hay et al 1999 : 139 (39))

Les verbes de mouvement dirigée, inchoatifs, comme *to rise*, *to fall* et causatifs, comme *to lower*, *to raise*, montrent également une dualité aspectuelle :

- (137) a. The submarine is rising. \neq/\Rightarrow The submarine has risen.
 b. The water level is rising. \Rightarrow The water level has risen.
 (Hay et al 1999 : 140 (42))

- (138) a. The plane descended *in 20 minutes*.
 b. The plane descended *for 20 minutes*. (Hay et al 1999 : 140 (41))

Comme les achèvements de degré, ces verbes décrivent un changement le long d'une échelle, à savoir le trajet du mouvement de l'argument affecté, auquel cas leur télicité dépend de la délimitation de la valeur différentielle, qui peut s'effectuer explicitement (*to descend 1000 meters* ; *to descend completely*) ou contextuellement. En (138a) la descente de l'avion sur terre fournit, contextuellement, une délimitation saillante au trajet parcouru par le sujet-thème, ce qui donne lieu à l'implicature de la télicité, annulée explicitement par l'adverbial duratif en (138b). De manière similaire, en (137a), la montée du sous-marin est délimitée contextuellement par le niveau de la mer, d'où l'interprétation télique de la phrase, étant donné que le parfait n'est pas la conséquence nécessaire du progressif, en revanche, en (137b) le niveau que l'eau peut atteindre n'a pas de limite intrinsèque, c'est pourquoi la phrase reçoit une interprétation atélique, et le progressif a pour conséquence nécessaire le parfait.

Pour conclure, la notion de « thème incrémental » introduite par Dowty 1991 pour désigner l'argument du verbe dont les propriétés sont déterminantes pour la télicité du groupe verbal, a été appliquée principalement aux verbes de création, consommation et destruction puisque leurs objets via l'étendue physique qui leur est propre, définissent un homomorphisme sur la progression temporelle de l'événement dénoté par le verbe. Par exemple, dans l'exemple de Dowty 1991 *to mow the lawn*, la pelouse est le thème incrémental puisqu'on peut suivre la progression de l'événement en regardant son état. D'autres types de prédicats qui figurent dans les analyses de la télicité sont des verbes de changement d'état (COS verbs) et les verbes de mouvement dirigé. Néanmoins, des homomorphismes de types distincts semblent nécessaires pour chacun des trois groupes principaux de verbes. Si pour les verbes à thème incrémental de Dowty, l'argument incrémental lui-même détermine la télicité du prédicat, pour les verbes de changement d'état, c'est la propriété gradable correspondant à l'état associé lexicalement avec le verbe et pour les verbes de mouvement, c'est la position sur le trajet traversé par l'argument. Mais de fait, les verbes à thème incrémental originaux, c'est-à-dire de création, consommation et destruction, impliquent aussi une propriété gradable, celle définie par l'étendue spatiale de l'argument thème incrémental, qu'on peut caractériser, en fonction du verbe, en termes de volume, de surface ou une autre dimension. Ces propriétés définies spatialement sont plus difficilement dissociables des arguments eux-mêmes que les propriétés déterminant l'homomorphisme pour les verbes de changement d'état et les verbes de mouvement. Par exemple, dans l'exemple de Dowty 1991 *to mow the lawn*, le vrai thème incrémental, ce n'est

pas la pelouse, mais sa surface, l'une des propriétés de la pelouse. Pour Hay et al. 1999, cela signifie que les trois types de télicité peuvent être définis comme une fonction de la délimitation de la valeur différentielle définie sur une échelle projetée correspondant à (une propriété de) l'argument du verbe, où la nature de l'échelle dépend du sens lexical du verbe.

2.3 Le modèle méréologique de l'(a)télicité appliqué aux constructions résultatives

Dans le cadre du modèle de la télicité de Krifka 1998 basé sur l'homomorphisme entre l'événement et son participant/argument thème incrémental, Wechsler 2005 propose une analyse aspectuelle des constructions résultatives en anglais où le résultatif implique un argument abstrait de trajet (*path*) correspondant aux différents degrés le long d'une échelle dénotée par le prédicat résultatif. Wechsler s'intéresse avant tout aux XPs résultatifs adjectivaux, donc scalaires (seuls possibles en tant que résultatifs), et s'appuie sur des analyses sémantiques de la scalarité des adjectifs.

Levin et Rappaport Hovav 1995, p. 34 définissent le groupe résultatif comme suit: "It is an XP that denotes the state achieved by the referent of the NP it is predicated of as a result of the action denoted by the verb in the résultative construction". Les résultatifs sont donc des prédicats secondaires indiquant le résultat de l'action décrite par le prédicat primaire : la proposition en (139) a comme conséquence nécessaire (*entails*) que la pièce métallique est devenue plate du fait de et grâce à l'action de *hammering*. Contrairement au déictif en (140) qui n'implique aucun résultat et dénote un simple chevauchement temporel, le résultatif en (139) – prédicat *flat* dont le sujet de prédication est *the metal* – implique formellement un résultat:

(139) John hammered the metal_i *flat*_i.

⇒ 'John hammered the metal; as a result, the metal became flat.'

(140) The chairman_i came to the meeting *drunk*_i.

'The chairman was drunk when he came to the meeting.'

D'où vient le sens résultatif de la construction ? Chaque verbe qui peut, en principe, avoir un état résultant, spécifie lexicalement une position argumentale (*argument slot*) pour cet état résultant. Les verbes imposent des restrictions sémantiques sortales sur le groupe résultatif, ces restrictions sont encodées comme faisant partie de la position de l'argument d'état résultant associée au verbe. Cet état résultant peut être décelé, par exemple, par les adverbiaux. Il est bien connu qu'en dehors des constructions résultatives, différents types de modificateurs adverbiaux peuvent sélectionner pour modification soit toute la situation dénotée par le prédicat ou expressément l'état résultant, par exemple, des verbes qui y renvoient lexicalement. Par exemple, l'adverbe *again* en (143) peut avoir deux lectures – celle où il modifie le résultat seul (ce qui s'appelle une lecture « réstitutive ») et celle où il modifie toute l'action (lecture « répétitive »), le préfixe *restorative re-* en (142) ajoute la présupposition que l'état résultant a été déjà atteint par le passé, ou, finalement, les modificateurs duratifs peuvent avoir portée sur l'état résultant en (141) (Dowty 1979) :

- (141) a. John went to Hawaii *for two weeks*.
 b. Let's open the window *for a few minutes*.

(142) The satellite *reentered* the atmosphere.

(143) John opened the door *again*.

- (i) présuppose 'it was open before' ;
 (ii) présuppose 'John opened it before'

Les prédicats secondaires sont partagés de la même manière : les prédicats décriptifs sont associés avec la totalité de la situation, mais les prédicats résultatifs sont associés avec l'état résultant exclusivement. Si En (144a), la pièce métallique est devenue plate seulement à la fin de l'événement, *flat* représentant le résultat du martèlement, lors duquel l'aplatissement de la pièce s'accroissait de manière (plus ou moins) constante, en (144b), l'ivresse de John est co-extensive avec tout le processus de martèlement.

- (144) a. John hammered the metal_i *flat*_i.
 b. John_i hammered the metal *drunk*_i.

La distinction entre résultatif en (144a) et décriptif en (144b) n'a donc rien d'unique, puisque, la distinction entre l'événement entier et son état résultant existe, tout à fait indépendamment de la prédication secondaire, comme le montre, par exemple, les deux lectures disponibles pour les modificateurs ci-dessus.

Quant à la Restriction sur l'Objet Direct, pour rappel, Simpson 1983 constate la première que «the following syntactic généralisation appears to hold for résultatives in English :

« The controller of a résultative attribute must be an OBJECT, whether the OBJECT is a surface OBJECT, as in transitive verbs, or an underlying OBEJECT, as in passives and intransitive verbs of the Unaccusative class, or whether the OBJECT is a fake reflexive, as in intransitive verbs of the Unergative class. »

Le résultatif doit donc toujours prédiquer à propos d'un objet, soit de surface soit « profond » (*'deep object'*). Le résultatif peut donc prédiquer à propos de l'objet d'un verbe transitif en (145a) ou du sujet d'un inaccusatif en (145b), mais non à propos du sujet d'un inergatif en (145c). Ce dernier exemple peut pourtant être sauvé par l'insertion d'un non-argument dans la position d'objet, à savoir, par un « faux » pronom réfléchi (*fake reflexive*). (Simpson 1983 note : « the controller cannot be the SUBJECT of a transitive sentence or of an UNERGATIVE intransitive verb, except indirectly, by means of a fake résultative. ») En (145e), le résultatif prédique bien à propos d'un objet, sauf il s'agit comme en (144d), d'un objet non-argument, c'est-à-dire non-sélectionné par le verbe.

- (145) a. John hammered the metal_i *flat*_i.
 b. The water_i froze *solid*_i.
 c. *The dog_i barked *hoarse*_i.

- d. The dog barked itself, *hoarse*_i.
- e. Mary ran the soles, *off her shoes*_i.

Si les propriétés de cette construction sont, en grande partie, explicables en termes sémantiques, l'hypothèse d'inaccusativité est invoqué là où une explication sémantique semble apparemment ne pas suffire, comme c'est le cas en (145c et d). Ainsi, la contrainte DOR semble être une contrainte purement syntaxique/structurale, le contraste entre (145c et d) rendant a priori toute explication sémantique non envisageable. Et pourtant la DOR est sévèrement contestée par, entre autres, Wechsler 1997, 2005 qui soutient que « the explanation turns out to be semantic after all ».

Par définition, le prédicat résultatif indique l'état résultant de l'événement, ce qui impose certaines restrictions aspectuelles sur le verbe à la base d'une construction résultative, comme par exemple le fait que le verbe doit être *eventive*, autrement dit, dynamique, et non stative : la phrase '*I live in Waco bored*' n'a pas de lecture résultative ('*As a result of living in Waco, I am bored*'), seule la lecture dépicitive (du type '*My residence in Waco and my boredom are contemporaneous*'). Plus spécifiquement, l'événement dénoté par une construction résultative appartient toujours au type aspectuel accomplissement, ce qui signifie que le verbe seul doit appartenir à cette classe d'aspect lexical (auquel cas le groupe résultatif spécifie l'état résultant), par exemple, '*The river froze solid*', ou le verbe seul doit dénoter une activité, à laquelle un état résultant peut toujours s'ajouter, transformant l'activité en un accomplissement, par exemple '*John hammered the metal flat*'. Aussi, il est évident que le groupe résultatif doit prédiquer à propos du participant qui subit un changement (dans son état où dans sa localisation/position) à cause et pendant de l'événement, il s'agit donc d'un thème affecté (*affected theme*). Wechsler appelle la contrainte qui dit que le sujet de prédication du prédicat résultatif est invariablement le thème affecté, la Restriction sur le Thème Affecté (*Affected Theme restriction*). Les exemples (145a et b) confirment cette restriction : les DP's *the metal* en (145a) et *the water* en (145b) sont des thèmes affectés, sans qu'il ait besoin de préciser, en plus, que le résultatif prédique à propos de l'objet direct (éventuellement sous-jacent). Mais, comme nous l'avons déjà noté, la DOR semble indispensable pour expliquer le contraste entre (145c et d) : si le DP *the dog* ne convient pas sémantiquement au rôle de thème affecté en (145c), pourquoi convient-il en (145d) ? L'hypothèse d'inaccusativité offre une solution : le réfléchi est dans la position d'objet direct et le groupe résultatif doit prédiquer à propos des objets directs. Cela signifie que *the water* en (145b) est un objet sous-jacent.

Effectivement, Levin et Rappaport-Hovav 1995 notent : « This construction [*résultative*] can be used to argue for the syntactic encoding of unaccusativity. ... a unified restriction on all *résultative* constructions, which we call the Direct Object Restriction (DOR), can be maintained assuming an unaccusative analysis of certain intransitive verbs. »

Les verbes de manière de mouvement comme *to run, to dance, to hop, to walk* et les verbes d'émission de son comme *to creak, to whistle, to ring* peuvent se trouver et dans le pattern à XP résultatif nu et dans le pattern à pronom réfléchi, comme l'illustrent les exemples en (145) :

- (146) a. The elevator_i creaked *to the ground floor*_i.
- b. Walk [yourself]_i *into the coma*_i and see what your subconscious comes up with.
- (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 773 (16,17))

Afin de réconcilier ces exemples avec la Restriction sur l'Objet Direct, Levin et Rappaport Hovav 1995 attribuent à ces verbes une double classification : ces verbes sont inergatifs quand ils participent au pattern réfléchi (*inergative-based pattern*), mais inaccusatifs dans le pattern à XP résultatif nu (*inaccusatif based pattern*), avec les différences correspondantes du sens entre les deux patterns : dans le pattern à XP nu en (145a), ce XP représente un but spatial, tandis dans le pattern réfléchi en (145b), ce XP décrit un état résultant.

2.3.1 Deux types fondamentaux de constructions résultatives : les résultatifs à contrôle et à marquage casuel exceptionnel

Néanmoins, selon Wechsler 1997, 2005, il existe une explication indépendante du contraste entre (145c et d), répétés ici, sans invoquer la DOR.

- (145) a. John hammered the metal_i flat_i.
 b. The water_i froze solid_i.
 c. *The dog_i barked hoarse_i.
 d. The dog barked itself_i hoarse_i.
 e. Mary ran the soles_i off her shoes_i.

Cette explication repose sur la distinction entre deux types de construction résultative : le groupe résultatif peut prédiquer à propos d'un argument du verbe, comme en (145a et b), ou à propos d'un non-argument, comme en (145d et e), où *itself* et *the soles* ne reçoivent pas de thème-rôle du verbe. Effectivement, ces DPs ne peuvent pas apparaître en position d'objet que dans la construction résultative : **'Mary ran the soles'* ou **'The dog barked itself'*, même si, par ailleurs, c'est-à-dire avec d'autres objets, ces verbes peuvent être employés transitivement.

Le résultatif avec le faux pronom réfléchi en (145d) et l'objet non-sélectionné en (145e) sont des exemples de la construction résultative à marquage casuel exceptionnel (*E(xceptional)C(ase)M(arking)*), c'est-à-dire, le cas où le sujet de prédication du XP résultatif n'est pas un argument sémantique du verbe, contrairement aux exemples (145a et b), qui sont des constructions résultatives à contrôle, où le sujet de prédication du XP résultatif est un argument sémantique du verbe. Cette distinction des constructions résultatives en deux groupes est faite par Simpson 1983 par analogie avec la distinction entre les prédicats à contrôle (*'John persuaded Mary to sing'*) et les prédicats à marquage casuel exceptionnel (*'John expected Mary to sing'*). Dans les constructions avec ces derniers, il s'agit d'une montée du sujet de la proposition infinitive vers la position d'objet (*Subject-to-Object Raising*°), notamment la position SpecArg_oP de la matrice, comme, par exemple, dans l'analyse de Lasnik 1998, ou dans le spécifieur du V, sélectionné par le v* de la matrice (Rouveret 2015).

Dans les constructions résultatives à contrôle, par exemple, dans *to wipe the table clean*, le DP *the table* est argument du verbe *to wipe*, tandis que dans les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel, par exemple, *to run the soles off one's shoes*, le DP *the soles* n'est pas argument

du verbe *to run*. Cela se voit clairement dans les patterns de conséquence nécessaire qui sont différents pour les résultatifs à contrôle par rapport à ceux à marquage casuel exceptionnel:

(147) Résultatifs à contrôle :

- a. He wiped the table_i *clean*_i. ⇒ He wiped the table.
 b. The water_i froze *solid*_i. ⇒ The water froze.

(148) Résultatifs ECM :

- a. The dog barked itself_i *hoarse*_i. =/⇒ *The dog barked.
 b. Mary ran the soles_i *off her shoes*_i. =/⇒ *Mary ran the soles.

Ici, on peut se rappeler des contrastes analogiques entre les constructions à marquage casuel exceptionnel et les constructions à contrôle (objet), qui montrent que dans les premières, le sujet de la proposition infinitive n'est pas argument du verbe matrice. Par exemple, en (149a), dans les constructions à contrôle objet, l'incompatibilité entre un PRO et un explétif, contrôleur de ce PRO, contraste avec l'acceptabilité de l'explétif, en tant que sujet de la proposition infinitive, dans les constructions à marquage casuel exceptionnel en (149b):

- (149) a. *I ordered/demanded/begged there_i [_{CP} PRO_i to be (no) riots].
 b. We expected/believed [_{TP} there [_T to be riots]] (Lechner 2006 : ex. 3, 4)

De plus, les prédicats à contrôle objet permettent des constructions elliptiques, notamment les constructions appelées *Null Complement Anaphora*, illustrées en (150), où le site d'ellipse (*ellipsis site*) se trouve après le verbe suivi de l'objet et la partie éliée s'interprète comme l'infinitif précédant, antécédent de l'ellipse.

- (150) Mary persuaded (/convinced/asked/ordered) Sam to leave,
 but I don't think she has persuaded (/convinced/asked/ordered) Bill Δ Δ = to leave
 (Lechner 2006 : ex.8)

En revanche, les prédicats à marquage casuel exceptionnel n'autorisent pas de *Null Complement Anaphora*, ce qui est illustré en (151) :

- (151) *Mary expected (/believed/imagined/reported/considered) Bill to be obnoxious,
 but I don't think she expected (/believed/imagined/reported/considered) Sam.
 (Lechner 2006 : ex.9)

Les résultatifs à contrôle se distinguent des résultatifs ECM à plus d'un égard. Premièrement, les restrictions sur les occurrences des adjectifs de diverses classes dans les résultatifs à contrôle et sur celles dans les résultatifs ECM sont de nature différente. Les résultatives à contrôle sont sujet à des restrictions sémantiques sortales imposées par le verbe sur le groupe résultatif, ces restrictions sont encodées dans la position de l'argument d'état résultant (*result state argument position*) associée avec le verbe. Notamment, les résultatifs à contrôle doivent représenter un résultat

canonique/normal/générique d'une action du type dénoté par le verbe (par exemple, le martèlement d'un objet est censé, normalement, soit changer sa position (*into the ground*), soit sa forme ou sa texture (*flat/smooth/shiny*), cf. (152a) ; les propriétés subjective comme *safe* ou *beautiful* sont inacceptables dans cette construction étant donné qu'ils ne sont pas liés intrinsèquement au martèlement) :

- (152) a. John hammered the metal *flat/ smooth/ (?)shiny/ into the ground / *beautiful/*safe*.
 b. Robert ran *clear of the fire/free of the car/*exhausted*.
 c. *John laughed *silly/off his chair*.
 d. *We yelled *hoarse*. (Wechsler 1997 : ex. 6, 7)

Ce lien très étroit entre le verbe et le prédicat résultatif a conditionné les analyses de cette construction comme une sorte de prédicat lexical complexe, par exemple *hammer-flat*, entre autres, par Dowty 1979. En (152b), le résultat normal associé avec l'action de courir consiste à se déplacer/se retrouver dans un endroit, mais non à devenir épuisé. Ainsi, les résultatifs locatifs ou de but (*clear of the fire, free of the car*) sont acceptables, tandis que le résultatif d'une autre catégorie comme *exhausted* ne l'est pas. Mais contrairement au verbe optionnellement télique *to run* qui dénote une relation avec des points finaux (*endpoints*) intrinsèques, les verbes *to yell* et *to laugh* sont exclusivement atéliques (c'est-à-dire, n'ont pas d'*endpoints* intrinsèques), mais peuvent optionnellement acquérir des *endpoints* extrinsèques imposés, comme dans *to laugh the speaker off the stage*. Puisque les verbes *to yell* et *to laugh* n'ont pas d'*endpoints* intrinsèques, ils n'autorisent pas de résultatifs à contrôle.

En revanche, les résultatifs ECM n'ont pas ce type de restriction : l'action de courir n'aboutit pas canoniquement à l'état d'épuisement, le même raisonnement s'applique aux verbes *to laugh* et *to yell*:

- (153) a. The joggers ran *(themselves_i) *exhausted_i*.
 b. We laughed *(ourselves_i) *silly_i*.
 c. We yelled *(ourselves_i) *hoarse_i*. (Wechsler 1997 : 311 (8))

Si des restrictions sur les résultatifs ECM existent, ces restrictions semblent être immotivées/arbitraires, puisque comme le montre l'exemple (154), un changement mineur dans le choix du verbe ou du groupe résultatif rend la phrase inacceptable. Il s'agit donc des collocations conventionnalisées.

- (154) a. We laughed/??giggled the speaker_i *off the stage_i*.
 b. We laughed the speaker_i *off the stage_i/*embarrassed_i*. (Wechsler 1997 : 311 (9))

Le fait qu'un résultatif à contrôle doit représenter un résultat canonique de l'action du type dénoté par le verbe (ce que Wechsler appelle la Restriction sur le Résultat Canonique (*Canonical Result Restriction*, CRR): « A control résultative must represent a 'canonical' or 'normal' result state of an action of the type denoted by the verb ») explique le contraste entre les phrases **'The dog barked hoarse'* et *'The dog barked itself hoarse'*, où dans la deuxième le réfléchi est inséré pour rendre le

résultatif *hoarse* acceptable puisqu'il n'existe pas de résultat canonique de l'aboiement, le verbe *to bark* étant *atélique* (sauf dans les cas où *to bark* est transitif (*to bark an order*), et *télique*, mais même dans ces cas, un pronom réfléchi ne fait pas partie de sa sélection).

La Restriction sur le Résultat Canonique a plusieurs corollaires. Puisqu'elle ne s'applique pas aux résultatifs à marquage casuel exceptionnel, leurs résultats indirects et accidentels peuvent ne pas être instantanés, c'est-à-dire, ils peuvent ne pas se développer/s'accumuler progressivement lors de l'activité dont ils résultent et ne pas suivre immédiatement la fin de cette activité, tandis qu'un résultat canonique doit obligatoirement être instantané, c'est-à-dire, il doit normalement commencer au fur et à mesure de l'activité à son origine et subvenir immédiatement à sa fin. C'est pourquoi les constructions résultatives hautement figuratives ou celles où la causalité est indirecte, ont la tendance d'appartenir au type ECM, comme, par exemple, '*Cory painted himself into a corner*', '*We laughed ourselves silly*', etc. De plus, contrairement aux résultatifs à contrôle, dans les résultatifs à marquage casuel exceptionnel l'événement principal et l'état résultant, n'étant pas forcément co-extensifs sur l'axe temporel, peuvent recevoir des modifications temporelles indépendantes :

- (155) Peter quickly read himself *into an inferiority complex*, after a few slow deliberate readings of his classmates' theses. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 776)

2.3.2 La télicité caractérise les constructions résultatives, d'où vient-elle ?

Les constructions résultatives sont invariablement *téliques* : elles décrivent des événements avec un point final (*end-point*) explicitement spécifié. C'est pour cette raison que pour Rothstein 2003, par exemple, les constructions résultatives appartiennent à la classe vendliérienne d'accomplissements par excellence. Puisque l'état résultant est explicité, se sont des accomplissements prototypiques.

Les tests standards de la télicité, pour le résultatif à contrôle en (156) et pour le résultatif à marquage casuel exceptionnel en (157), le démontrent. Si le progressif implique le perfectif correspondant pour le prédicat *atélique* en (156a) et (157a), l'ajout du résultatif apportant la télicité au prédicat complexe qui en résulte en (156b) et (157b) bloque l'implication. La compatibilité avec les adverbes temporels duratif *for x time* et de laps de temps *in x time* en (156 c, d) et (157 c, d) confirme le changement de la télicité après l'ajout du résultatif.

- (156) a. John is hammering the metal.
 ⇒ John has hammered the metal.
 b. John is hammering the metal_i flat_i.
 ⇒ John has hammered the metal_i flat_i.
 c. John hammered the metal (for an hour /*in an hour).
 d. John hammered the metal_i flat_i (*for an hour / in an hour).
- (157) a. John is drinking.
 ⇒ John has drunk.

- b. John is drinking himself_i *to death*_i.
 ⇒ John has drunk himself_i *to death*_i.
- c. John drank (for an hour / *in an hour).
- d. John drank himself_i *to death*_i (*for a year / in a year).

Ainsi, la télélicité est une propriété intrinsèque des résultatifs, c'est une contrainte absolue imposée à la sortie (*output*) de la composition sémantique de la phrase. La question est comment la phrase devient télélique : par quel mécanisme l'ajout d'un prédicat secondaire résultatif génère la télélicité ?

Si le résultatif transforme invariablement une activité en accomplissement (en termes de structure aspectuelle d'événement, on peut dire que le groupe résultatif augmente le gabarit d'activité ('*an activity template*') jusqu'au gabarit maximalement complexe permis, celui d'accomplissement), le contraire se produit avec les prédicats secondaires décriptifs : une activité modifiée par un décriptif n'est plus interprétable comme(/transformable en) un accomplissement. Contrairement aux prédicats résultatifs qui renvoient exclusivement à la fin de l'intervalle temporel où s'opère l'activité à l'origine de l'état résultant, la modification par les prédicats décriptifs est censée s'appliquer à l'entité sujet de la prédication secondaire décriptive pendant tout le temps de l'action dénotée par le verbe. Plus précisément, le prédicat décriptif doit modifier l'entité en question au moins pendant l'initiation de l'action dénotée par le verbe, étant donné que la situation n'est exclue où l'entité change considérablement au cours de cette action au point que le modifieur qui était vrai au début de l'événement ne l'est plus à la fin. Il suffit de comparer '*Jones_i boiled the lobster angry_i*' et '*Jones boiled the lobster_i alive_i*', où, dans la deuxième phrase, l'objet est modifié seulement au début de l'action : le homard vivant au début de la préparation ne l'est, de toute évidence, plus à la fin du processus. Ainsi, un prédicat décriptif est compatible avec un adverbial duratif (*for x time*), ce qui indique la focalisation sur la partie de l'activité (y inclus son point initial) dans une structure aspectuelle complexe de l'accomplissement, excluant, par conséquent, la possibilité de focaliser le point terminal de tout l'événement complexe (c'est-à-dire, activité + état résultant):

- (158) a. Jones_i painted the picture drunk_i *for an hour* (and then sketched the rest of it sober).
- b. Jones_i ran to the store drunk_i *for three minutes* and then walked the rest of the way sober. (Rapoport 1999 : 21(661))

Le prédicat décriptif ne doit donc pas être compatible avec un adverbial de laps de temps (*in x time*) qui, par définition, est relié à et focalise l'état final de l'action dénoté par le verbe. Bien évidemment, sans les prédicats décriptifs, la situation est inversée – la modification par *in x time* devient possible :

- (159) a. *Jones_i painted the picture drunk_i *in an hour*. vs.
 Jones painted the picture *in an hour*.
- b. *Jones_i ran to the store drunk_i *in half an hour*. vs.
 Jones ran to the store *in half an hour*. (Rapoport 1999 : 22(661))

Par conséquent, si le prédicat secondaire résultatif télélicise invariablement le prédicat primaire (le verbe à la base de la construction), le prédicat secondaire décriptif est un détéléliciseur intrinsèque.

Les approches traditionnelles des constructions résultatives s'appuient sur le modèle de l'(a)télicité basé sur la notion d'état résultant : le point final d'un événement est défini en termes de réalisation de/aboutissement sur un état résultant spécifique. Par exemple, la représentation de cet état résultant (où John est réveillé) fait explicitement partie de la décomposition en prédicats primitifs de Dowty (1979) en (160b) pour la phrase causative transitive en (160a) :

- (160) a. Mary shakes John awake.
 b. [shake'(m,j) CAUSE BECOME awake'(j)]

Dans le modèle alternatif de Krifka 1987, 1992, 1998, l'événement et un participant dans cet événement sont conçus en termes méréologiques (autrement dit, de structure en parties), ce qui permet de définir différentes relations entre les deux. L'événement et son participant thème sont étroitement liés dans le sens que, premièrement, l'événement doit commencer quand le thème qui sera affecté tout au long de l'événement est au tout début de l'échelle ou du trajet qui vont enregistrer le changement graduel et progressif que le thème va subir et doit se terminer quand le thème aura été totalement affecté (il s'agit de la co-extensivité entre l'événement et l'argument thème affecté lors de l'événement) et, deuxièmement, que les parties temporelles de l'événement correspondent à une dimension physique (volume, surface, longueur, etc.) du thème incrémentalement affecté et vice versa (il s'agit de l'homomorphisme entre l'événement et l'argument thème affecté). Grâce à la co-extensivité et l'homomorphisme entre, par exemple, le volume du vin et l'événement de *wine-drinking* dans '*John drank a glass of wine (in an hour/*[?]for an hour)*', la quantification est transférée depuis le domaine nominal vers le domaine verbal : quand le volume du vin est quantifié (il s'agit d'une quantité spécifique), comme *a glass of wine*, l'événement devient pareillement quantifié, autrement dit, télique. En revanche, si le volume du vin est cumulatif (ou d'une quantité indéfinie), l'événement est atélique : '*John drank wine (for an hour/*in an hour)*'.

Pour pouvoir mesurer l'événement, c'est-à-dire, enregistrer son développement progressif, l'argument thème affecté change par degrés le long d'une échelle. La propriété physique du thème (le volume du vin consommé, dans le cas en question) doit être scalaire (ou gradable), c'est-à-dire, la propriété en question doit se mesurer par et sur un trajet abstrait, autrement dit, doit correspondre à une échelle. Dans le cas du nom massique 'vin', cette échelle n'a pas de borne, tandis que pour le DP 'un verre de vin' une borne est atteinte quand le volume du vin dans le verre devient égal à zéro. Ainsi, un événement télique réclame trois composantes : un thème (incrémentalement) affecté, une échelle pour mesurer la propriété physique du thème et une borne sur cette échelle. Selon Krifka 1998, « *Some property of the affected theme argument changes by degrees along a scale due to the action described by the verb, until it reaches a bound* ». Cela inclut la co-extensivité et l'homomorphisme entre l'événement et son participant thème affecté et sous-entend que ce participant incrémentalement affecté doit être un argument du prédicat dénotant l'événement.

L'échelle graduant la propriété du thème peut correspondre au volume physique du thème, mais pas seulement, d'autres propriétés mesurables du thème sont, par exemple, la température, l'intensité, la surface, la longueur, la distance, etc. Dans tous ces cas, une échelle (quelle que soit la propriété qui est à sa base) est indispensable pour établir une relation homomorphique entre l'événement et le thème affecté, puisque l'argument thème change par degrés successifs le long de l'échelle/du trajet co-extensifs avec l'événement : l'événement commence là où l'échelle commence et il s'arrête là où

l'échelle s'arrête. Si l'échelle se termine par une borne ou un *end-point*, l'événement est télique ; si l'échelle fixe des bornes successives, il s'agit d'un événement cyclique ou itératif ; si l'échelle n'a pas de borne, l'événement est atélique.

Les constructions résultatives se caractérisent particulièrement par le fait que l'échelle de la propriété est exprimée directement et explicitement par le prédicat résultatif. Si ce prédicat est un adjectif, on prédit immédiatement que cet adjectif doit être gradable.

En général, il existe deux types d'adjectifs : les adjectifs gradables (qui acceptent des modificateurs de degré et des comparatifs) et non-gradables (qui n'en acceptent pas). Les adjectifs gradables s'interprètent par rapport à un étalon de comparaison, soit lexical inhérent, soit déterminé contextuellement. Les adjectifs gradables se divisent, par conséquent, en adjectifs à échelle fermée (*closed-scale*), c'est-à-dire ceux qui fournissent un standard (le maximum ou le minimum) lexical inhérent servant par-défaut, et à échelle ouverte (*open-scale*), c'est-à-dire, sans standards inhérents et pour lesquels le contexte d'emploi fournit les standards relatifs à une classe pertinente de comparaison. Les adjectifs à échelle fermée se subdivisent en adjectifs avec la borne (*end-point*) maximale et avec la borne minimale. Le minimum inhérent des adjectifs avec la borne minimale se positionne extrêmement bas, juste au-dessus du zéro, c'est pourquoi ce standard infinitésimal absolu est presque toujours ignoré et, à sa place, s'applique un standard contextuel considérablement moins stricte et plus acceptable pragmatiquement. Ainsi les adjectifs à échelle fermée en bas par une borne minimale se comportent de facto comme des adjectifs à échelle ouverte, c'est-à-dire, sans minima/maxima inhérents. Puisqu'on ne parle que très rarement du zéro absolu, c'est le cas, par exemple, de l'adjectif *froid*.

La (non-)gradabilité des adjectifs joue donc un rôle essentiel dans les constructions résultatives. Étant donné l'homomorphisme entre l'événement et l'échelle d'une propriété que l'adjectif dénote, la télicité de l'événement dépend directement de la structure scalaire de l'adjectif, c'est-à-dire, d'un caractère ouvert ou fermé de l'échelle. De plus, la contrainte de la co-extensivité de l'échelle et de l'événement impose que l'échelle soit pertinente pour la durée de l'événement : grâce à la co-extensivité la durée de l'événement est définie par la longueur de l'échelle.

Selon Wechsler 2005, il peut exister trois variantes de combinaison entre le verbe et l'adjectif pour aboutir à la sortie à une construction résultative télique interprétée compositionnellement :

Type I : le verbe est duratif (décrit un événement étendu dans le temps) ; le prédicat résultatif est un adjectif gradable à échelle fermée avec la borne maximale.

Type II : le verbe est ponctuel ; le prédicat résultatif est un adjectif non-gradable ;

Type III : le prédicat résultatif est un PP de trajet (path PP) avec à la tête des prépositions *to* ou *into* et dont l'objet spécifie la borne. Le verbe est normalement duratif (si seulement le trajet n'est pas trop court).

Dans '*Mary hammered the metal flat*', le verbe *to hammer* est duratif et l'adjectif *flat* est gradable à échelle fermée par une borne maximale (*closed scale maximal end-point adjective*): il y a un point où la pièce métallique devient tellement plate, qu'elle ne pourra devenir plus plate. Ainsi, dans le cas de *flat*, le telos de l'événement est fourni par la borne maximale de l'adjectif à échelle fermée en haut,

bien que la correspondance (*mapping*) entre le temps et l'échelle de la propriété, c'est-à-dire la projection du développement de l'événement sur la structure scalaire de l'adjectif peut s'effectuer sans contraintes particulières. Autrement dit, la correspondance entre le degré de platitude de la pièce et le temps écoulé depuis le début de l'événement peut ne pas être (strictement) linéaire. Ce qui compte en revanche, c'est que l'échelle de propriété doit avoir obligatoirement un maximum inhérent qui servira à l'événement de telos.

C'est pourquoi, les adjectifs à échelle fermée en haut par une borne maximale comme *clean, smooth, dry* fournissent des bornes naturelles à l'événement. Par contraste, les adjectifs à échelle fermée avec la borne minimale comme *damp, dirty, stained, wet* se comportent comme des adjectifs à échelle ouverte. Ce type d'adjectif est agrammatical dans les constructions résultatives puisque leurs standards inhérents, c'est-à-dire, leurs bornes lexicales, sont trop bas pour être d'une quelconque utilité. (A partir de quel degré d'humidification ou de salissement peut-on affirmer qu'un objet est humide ou sale ? Combien de gouttes, de molécules ou de particules suffit-il de prendre en compte ?) Quand ces adjectifs sont employés dans le contexte de tous les jours, on utilise, comme standards que ces adjectifs exigent étant gradables à échelle fermée, plutôt des standards contextuels. Mais seuls les adjectifs avec des standards inhérents peuvent fournir un telos naturel à l'événement dénoté par la construction résultative, qui comme on l'a constaté, doit toujours être téléologique. Pour cette raison, les adjectifs à échelle fermée en bas par une borne minimale *damp, dirty, stained, wet*, qui sont donc de facto les adjectifs à échelle ouverte, sont agrammaticaux comme résultatifs, contrairement aux adjectifs fermée en haut par une borne maximale *clean, smooth, dry*:

(161) He wiped it *clean / dry / smooth / *damp / *dirty / *stained / *wet*.

(Wechsler 2005 : 265 (19))

Cela ne signifie pas pour autant qu'il est impossible d'exprimer le sens de la construction résultative avec un adjectif aux bornes minimales, c'est-à-dire d'exprimer l'idée que les choses deviennent sales, mouillées ou entachées comme résultat d'une action. Les adjectifs *damp, dirty, etc.*, agrammaticaux dans les résultatifs, participent typiquement dans les constructions causatives ('*John made his hair wet*'). Le fait que *to make something dry/warm/wet* ne sont pas des constructions résultatives se voit par l'absence d'implications des résultatives : '*John made his hair wet*' n'implique ni '*John made his hair*' (ce qui devrait être le cas si c'était une construction résultative à contrôle), ni '**John made*' (ce qui devrait être le cas pour une résultative à marquage casuel exceptionnel). Ainsi, Wechsler constate que la stratégie causative remplace la stratégie résultative en ce qui concerne les adjectifs à échelle fermée en bas par des bornes minimales, qui se comportent en réalité comme des adjectifs à échelle ouverte. La même stratégie causative s'applique aux adjectifs à échelle ouverte, autrement dit sans aucune borne inhérente : *make famous/ill/sleepy/tired, etc.*

Le deuxième type de construction résultative est représenté par des verbes instantanés *to kill, to strike, to knock, to shoot, etc.* combinés, typiquement, avec l'adjectif résultatif non-gradable *dead*. (*Dead* est un exemple standard de l'adjectif non-gradable puisqu'il n'accepte ni les comparatifs, ni les modificateurs d'intensité: ?? '*Nixon is etremely dead/ is more dead than Reagan*'.) Cette incompatibilité indique qu'il manque à cet adjectif une borne lexicale inhérente, maximale ou minimale. A cause de la contrainte de la co-extensivité entre l'événement et le changement subi par le thème affecté, le verbe dans la construction résultative avec un adjectif non-gradable ne peut qu'être ponctuel (qui

décrit une transition entre deux états quasi-instantanée), c'est-à-dire conceptualisé comme étant (presque) sans durée : *to shoot the miller dead vs. *to bore the students dead*.

Le troisième type de construction résultative consiste en un verbe duratif combiné avec un PP de trajet/de but (*path/goal PP*) dont l'objet NP spécifie la borne : le PP résultatif *to death* dénote « un trajet » dont le point final est la mort. Contrairement aux adjectifs dont l'absence ou la présence de l'échelle, c'est-à-dire, de la gradabilité, conditionne la comptabilité soit avec les verbes duratifs, soit ponctuels, les PPs de trajet se combinent avec les verbes duratifs ou ponctuels dans la même mesure. Par exemple, le trajet dénoté par le groupe prépositionnel de but *to death* peut être « court » ou « long ». Ainsi, *to death* se combine à la fois avec *to batter* et avec *to shoot*, contrairement à l'adjectif *dead*, agrammatical avec un verbe duratif :

- (162) a. The rabbits had apparently been battered {**dead / to death*}.
b. He and a confederate shot the miller {*dead / to death*}. (Wechsler 2005 : 267 (26))

La typologie des constructions résultatives montre que le bornage (*boundedness*) doit faire partie de la structure lexicale-sémantique de l'adjectif candidat pour un prédicat secondaire dans une construction résultative. L'adjectif doit avoir une échelle lexicale inhérente, indépendante du contexte et bornée (la borne inhérente est détectable par la compatibilité avec certains modificateurs, notamment *absolutely, totally ou completely*⁹). Une borne fournie par le contexte pragmatique ne suffit pas, comme le montre l'exemple (161), où les adjectifs à échelle fermée en bas par une borne minimale (de facto les adjectifs à échelle ouverte) *damp, dirty, stained, wet* ne sont pas compatibles avec une construction résultative. La *felicitousness* de la composition sémantique de la phrase avec une construction résultative impose la contrainte de bornage inhérent (*boundedness requirement*) sur l'adjectif qui sert de prédicat secondaire. On note, en plus, que cette contrainte sur l'adjectif prédicat résultatif s'applique de manière obligatoire et au niveau le plus bas du calcul compositionnel. Nous avons dit que toutes les constructions résultatives sont invariablement téliques. Ce n'est pas tout à fait vrai puisque les résultatifs atéliques existent bel et bien. Ce sont les constructions résultatives avec des objets pluriels ou massiques (*'John hammered metal/cans flat (for an hour / (#)in an hour'*), mais la phrase qui en résulte reçoit inévitablement une interprétation itérative/habituelle (c'est-à-dire, d'ensemble d'événements), et non une interprétation d'activité continue (c'est-à-dire, d'un événement unitaire). Grâce à l'objet *unbounded* la phrase s'interprète itérativement, c'est-à-dire devient *unbounded*. La construction résultative n'exige donc pas que la phrase *per se* soit télique. L'interprétation itérative suggère que la contrainte de bornage inhérent de l'adjectif s'applique obligatoirement et tout de suite/en premier lieu (au niveau du prédicat complexe que, par hypothèse, le résultatif forme avec le verbe et avant l'introduction de l'objet), et ensuite seulement, l'(a)télicité (=l'itérativité) de toute une phrase est calculée en fonction du

⁹ A ne pas confondre avec *completely* avec le sens 'très', qui peut parfois s'employer avec les adjectifs à échelle ouverte, comme par exemple *uninterested* : *completely uninterested = very uninterested*, puisque on peut continuer par un comparatif sans contradiction :

I'm completely uninterested in finances, but Bob is even less interested,
contrairement à *completely* modifiant un adjectif à l'échelle fermée comme *straight* :
#The line is completely straight, but it could be straighter.

caractère (non-)quantifié de l'objet direct. S'agissant d'un objet non-quantifié (pluriel ou massique), une interprétation itérative apparaît par multiplication d'un événement télique singulier. Puisque ce n'est pas la télicité en tant que celle de la phrase qui est exigée par la construction résultative, l'interprétation itérative montre que la contrainte de bornage est une condition sur la structure lexicale sémantique des composantes de la construction et non une contrainte sur l'output finale de la phrase.

Tout ce qui vient d'être dit se rapporte aux résultatifs à contrôle. S'agissant, en revanche, des résultatifs à marquage casuel exceptionnel, dont certains sont répétés en (163), leur sujet de prédication secondaire résultative n'est pas argument du verbe, par conséquent, les contraintes de l'homomorphisme ou de la co-extensivité ne s'imposent pas sur les événements d'activité et de changement d'état/de lieu dénotés par le prédicat primaire et secondaire.

- (163) a. The dog barked itself_i *hoarse*.
 b. I ate myself_i *sick*.
 c. I danced myself_i *tired*.

Dans l'exemple en (164), l'événement principal dénoté par le verbe dénomiatif *to laughter* et le changement le long du trajet, notamment de la sortie de l'orateur de la scène, dénoté par *off the stage*, ne sont pas nécessairement en relation d'homomorphisme stricte où le déploiement de l'événement est incrémentalement lié au changement sur l'échelle d'une propriété ou en relation de co-extensivité où l'événement commence et se termine là où le trajet commence et se termine respectivement. En revanche, ces deux relations caractérisent obligatoirement les résultatifs à contrôle.

- (164) We laughed the speaker *off the stage*. (Wechsler 2005 : 270 (30))

Par exemple, contrairement aux résultatifs à contrôle, dans les résultatifs à marquage casuel exceptionnel, l'événement principal et l'événement résultatif peuvent recevoir des modifications temporelles indépendantes :

- (165) Peter quickly read himself *into an inferiority complex*, after a few slow deliberate readings of his classmates' theses. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 776)

En parallèle, si les adjectifs à échelle ouverte n'apparaissent jamais dans les résultatifs à contrôle, ils sont possibles dans les résultatifs à marquage casuel exceptionnel, comme, par exemple, les adjectifs *hoarse*, *tired* et *sick* en (163). Le test de compatibilité avec le modifieur *completely* confirme que ce sont bien les adjectifs sans minima/maxima inhérents. Même si l'on peut dire *completely sick*, etc. ce modifieur signifie ici 'très', comme le montre le fait que *'I'm completely sick, but Susan is even sicker'* n'est pas contradictoire. *Completely* ne signifie pas dans ce cas 'absolument' ou 'totalement', comme il devrait s'il s'agissait d'un adjectif à échelle fermée. Les résultatifs formés sur les adjectifs à échelle ouverte devraient être atéliques. Cette prédiction est confirmée par le test d'implication imperfective :

- (166) a. We were worrying ourselves *sick*. ⇒ We worried ourselves *sick*.
 b. We were laughing ourselves *silly*. ⇒ We laughed ourselves *silly*.
 (Wechsler 2005 : 271 (32))

Tout cela indique que les conditions aspectuelles sur les résultatifs à marquage casuel exceptionnel sont plus relâchées que celles sur les résultatifs à contrôle. Les restrictions strictes dictées par l'homomorphisme entre événement et son participant argument ne s'appliquent pas aux résultatifs à marquage casuel exceptionnel parce que par définition du marquage casuel exceptionnel, le sujet de prédication des prédicats résultatifs à marquage casuel exceptionnel n'est pas argument du verbe dénotant l'événement principal, d'autant plus que les objets nominaux et pronominaux de ce type s'appellent traditionnellement « objets non-sélectionnés ».

2.3.3 Objet ou thème affecté en tant que sujet du prédicat résultatif ? La Restriction sur l'Objet Direct ou la Restriction sur le Thème Affecté°?

Sur la base des exemples en (167), qui montrent que le prédicat résultatif ne peut être prédiqué qu'à propos d'un objet (éventuellement, sous-jacent) : objet du verbe transitif, sujet de l'inaccusatif, mais pas le sujet de l'inergatif, Simpson 1983 a introduit la contrainte DOR:

- (167) a. *I_i ate the food *sick*_i.
 b. *I_i danced(/laughed/jogged/walked/worked) *tired*_i.
 c. I ate myself_i *sick*_i.
 d. I danced myself_i *tired*_i.

Ainsi, les adjectifs *sick* et *tired* ne peuvent pas être prédiqués directement à propos des sujets en (167a et b) sans insertion d'un faux pronom réfléchi. Mais Wechsler remarque que « there is something wrong with this story » parce que *sick* et *tired* ne peuvent servir de prédicats résultatifs sur aucun des arguments sélectionnés, pas seulement sur le sujet en (167a et b), mais également sur l'objet en (168 a et b) où la DOR semble pourtant pleinement satisfaite:

- (168) a. *I fed the cat_i *sick*_i.
 b. *The coach trained us_i *tired*_i.

Aussi, les adjectifs *sick* et *tired*, qui appartiennent à la classe des adjectifs à échelle ouverte, ne sont pas acceptables comme prédicats résultatifs sur tout argument sélectionné par le verbe, mais acceptables avec les objets non-sélectionnés en (167 c et d). Par ailleurs, nous savons que les exemples (167 c et d) sont des constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel, contrairement aux exemples (167 a et b) et (168 a et b), qui sont censés être, s'ils avaient été acceptables, des résultatifs à contrôle. La différence entre les constructions résultatives à contrôle et les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel est que ces dernières n'ont pas de contraintes aspectuelles résultant d'une relation très spécifique entre l'événement et son participant affecté (réalisé par l'argument thème incrémental du verbe dénotant l'événement en question), à savoir les contraintes de la co-extensivité et de l'homomorphisme entre l'échelle d'une propriété de l'argument thème et l'événement, ce qui fait que les conditions aspectuelles sur les résultatifs à marquage casuel exceptionnel sont plus relâchées que celles sur les résultatifs à contrôle.

Par conséquent, selon Wechsler, la vraie séparation conditionnant le contraste entre (167a, b), résultatifs à contrôle agrammaticaux, et (167 c, d), résultatifs à marquage casuel exceptionnel, n'est

pas entre le sujet et l'objet, mais entre l'argument et le non-argument du verbe, en tant que sujet de la prédication résultative.

Néanmoins, comme Wechsler remarque lui-même, les cas où les adjectifs résultatifs prédisent directement, sans intervention d'un réfléchi, à propos du sujet existent : c'est le cas de tous les verbes inergatifs de mouvement :

(169) a. She danced/swam *free of her captors*.

b. The driver and the fireman had jumped *clear before the crash*.

(Wechsler 2005 : 272 (33))

Mais, contrairement à la prédiction de Wechsler, les adjectifs *free* et *clear*, dans ces constructions résultatives, qui, selon lui, devraient être à contrôle, étant donné que les DPs *she* et *the driver* sont bien des arguments des verbes correspondants, sont pourtant des adjectifs à échelle ouverte, parce que s'ils sont modifiés par *completely*, cet adverbe prend le sens de 'très', et non le sens littéral 'absolument/totalement/à cent pour cent'. Ainsi, si la distinction entre les résultatives à contrôle, c'est-à-dire avec un argument du verbe, et les résultatives ECM, c'est-à-dire, avec un non-argument du verbe, semble expliquer pourquoi les exemples en (167c, d) sont grammaticaux, tandis que ceux en (168 a, b) sont agrammaticaux, où, dans les deux cas, les résultatifs prédisent des objets, cette distinction ne peut pas expliquer pourquoi, quand il s'agit des sujets, les exemples en (167 a, b) ne sont pas acceptables, tandis que ceux en (169 a, b) le sont. Le recours à la distinction entre sujet et objet, en termes strictement configurationnels, semble inévitable (autrement dit, le recours à la DOR) pour expliquer les différences dans l'acceptabilité entre (167 a, b) et (169 a, b), au lieu d'invoquer les différences entre sélection vs. non-sélection de l'argument par le verbe (la DOR est intentionnellement aveugle quant au caractère sélectionné vs non-sélectionné de l'objet contrôleur obligatoire du prédicat résultatif).

Cela indique que, même si la distinction entre les constructions résultatives à contrôle et celles à marquage casuel exceptionnel est très utile étant donné les différences sémantiques/temporelles (qui s'expliquent par les différences de leurs structures aspectuelles respectives) entre les deux types sont indéniables, cette distinction ne fait que exploiter les différences, elles aussi indéniables, entre l'objet argument interne du verbe et l'objet non-argument. Bien évidemment, le comportement d'un argument authentique thème incrémentalement affecté sera très différent de celui d'un non-argument, mais le problème consiste en ce que les verbes avec un parfait thème incrémentalement affecté sont peu nombreux (ce sont, avant tout, les verbes de création/consommation/destruction comme *to eat, to drink, to draw, to demolish*, etc.), et tous les autres thèmes incrémentaux ne sont que des approximations, de ce thème incrémental idéal, parfait candidat pour une construction résultative à contrôle. C'est pour cette raison que la Restriction sur le Résultat Canonique (*Canonical Result Restriction CRR*) de Wechsler, qui est censée distinguer les constructions résultatives en fonction de leur canonicité de l'affectation du thème (même si c'est juste qu'elle ne peut pas s'appliquer aux résultatives ECM, où le verbe n'impose pas de restrictions sortales sur l'état résultant), reste néanmoins une notion assez vague, puisque la notion du thème incrémentalement affecté est lui-même relativement vague, sauf dans quelques cas idéalisés.

Selon Wechsler, c'est la Restriction sur le Résultat Canonique qui est responsable de la présence du pronom réfléchi dans '*The dog barked (*itself) hoarse*' étant donné qu'il n'existe pas de résultat prototypique de l'aboiement, nous dispensant ainsi de la justification de la présence du pronom en

terme configurationnels de la DOR. Cela signifie que dans les cas où un verbe peut participer dans deux patterns alternatifs (avec ou sans réfléchi), dont de nombreux exemples sont attestés, le pattern direct impliquerait une plus grande canonicité de l'affectation du thème que dans un pattern avec le réfléchi. Effectivement, les verbes comme *to kick*, *to wriggle* ou *to wiggle*, ou le verbe de changement de forme comme *to curl* (*'The cat curled (itself) into a ball'*) peuvent se produire alternativement avec ou sans pronom réfléchi (ces verbes sont considérés capables de participer dans deux configurations, inaccusative et inergative, si on garde l'explication de l'alternance - avec ou sans réfléchi - par la DOR). Si la DOR n'est plus valable, selon Wechsler, qui prône l'analyse de la distribution des patterns résultatifs exclusivement en termes de relation sémantique entre le verbe et le XP résultatif, on doit pouvoir justifier la présence du réfléchi dans les exemples en (170b) et (171b), par le moindre degré de canonicité du résultat atteint, au lieu d'attribuer l'optionnalité du réfléchi au statut (in)accusatif variable des verbes. Pourtant, on voit mal pourquoi en (170a) et (171a), patterns à XP résultatif nu, le thème serait plus canoniquement affecté qu'en (170b) et (171b), patterns à réfléchi :

- (170) a. A man grabbed and groped her and tried to get under her clothing, but she kicked *free* and fled.
 b. Laughing uproariously, Beckett lunged around the office with one leg of his pants on fire, trying to kick [himself] *free*. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 774 (21))
- (171) a. ... one of his race cars wiggled *loose* inside the transporter and caused damage to both of his cars.
 b. I had it [the snake] pinned and when I lifted it up into the bag, it wiggled [itself] *loose* and just sank its fangs on my knuckle' (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 774 (23))

Ces paires minimales où le même verbe et le même XP résultatif participent tout aussi bien au pattern à XP nu qu'au pattern à pronom réfléchi, montrent qu'on ne peut pas expliquer la présence optionnelle du réfléchi par la restriction en termes de la relation sémantique entre le verbe et le résultatif, puisqu'apparemment c'est la même. Autrement dit, la Restriction sur le Résultat Canonique pour expliquer la présence vs. absence du réfléchi semble parfaitement stérile ici, puisque si la différence de sens entre les deux patterns il y a, ce n'est certainement pas la différence dans la canonicité du résultat atteint. Par exemple, selon Mezhevich 2003, la présence (comparée à l'absence) du pronom réfléchi dans les exemples en (172) a un effet pragmatique : dans les exemples en (172a et b), avec le pronom réfléchi, l'agent est décrit comme surmontant un obstacle dont le franchissement demande une véritable intention de se retrouver dans un lieu souhaité, par comparaison avec les mêmes phrases en (172a' et b'), mais sans pronom (ce qui suggère apparemment son statut en tant qu'argument externe dans une configuration inergative en (172a et b), par opposition à (172a' et b'), où il s'agirait d'une configuration inaccusative) :

- (172) a. The boy walked [himself] thirty-seven blocks *to the emergency room*. vs.
 a'. The boy walked thirty-seven blocks *to the emergency room*.
 b. After school I marched [myself] down *to the public library*. vs.
 b'. After school I marched down *to the public library*. (Mezhevich 2003 : 173 (29, 30))

Rothstein 2004 adresse la même critique que nous sur la notion de canonicité du résultat atteint de Wechsler. Elle note : « While the constraints on thematic resultatives are tighter than those on non-thematic resultatives, the issue is one of degree, and non-thematic resultatives too are subject to a plausibility constraint. Secondly, the notion of “canonical result” is not sufficiently well defined to allow us to make predictions. If it is a semantic notion, then we need a precise theoretical account of canonicity. If it is a pragmatic account, then it is difficult to see how it works. » A propos du contraste en (173), elle dit qu'on ne peut pas l'expliquer par une relation de canonicité entre le prédicat résultatif et le verbe, déterminée lexicalement par des propriétés idiosyncratiques de ce dernier, mais par le fait qu'en (173a), il s'agit d'une expression locative (*across the room*), par contraste avec (173b), avec un groupe adjectival dénotant un changement d'état (*dizzy*).

- (173) a. She danced [herself] *across the room*. vs. She danced *across the room*.
 b. She danced [herself] *dizzy*. vs. *She danced *dizzy*.

(Rothstein 2004 : 85 (76, 77))

En proposant, au lieu de la contrainte DOR, une explication des contraintes qui pèsent sur les résultatives basée, en définitive, sur la sélection verbale, Wechsler doit démontrer pourquoi la DOR semble néanmoins se vérifier si souvent. Selon lui, de la Restriction sur le Résultat Canonique (*Canonical Result Restriction, CRR*), on déduit la Restriction sur le Thème Affecté (*Affected Theme Restriction, ATR*), qui dit, pour rappel, que le sujet de prédication du résultatif doit être argument thème affecté du verbe (considéré à l'état isolé, c'est-à-dire en dehors de la construction résultative). La Restriction sur le Thème Affecté résulte de la Restriction sur le Résultat Canonique puisque le thème affecté correspond toujours au rôle thématique du participant impliqué dans le résultat canonique de l'action dénotée par le verbe : si le résultat du changement est canonique, il doit nécessairement s'agir de ce participant.

Etant donné que selon toutes les hiérarchies thématiques existantes, les thèmes affectés se trouvent en bas des hiérarchies thématiques, et qu'un thème affecté a une très forte tendance d'apparaître comme l'objet d'un verbe transitif (tandis que les agents sont habituellement des sujets, cf. par exemple, *Uniform Thematic Alignment Hypothesis (UTAH)* de Baker 1988 ou les rôles *Proto-Agent* et *Proto-Patient* de Dowty 1991) – Wechsler appelle cette corrélation '*theme–objet tendency*' – les résultatifs ont une très forte tendance d'être prédiqués à propos de l'objet. A partir donc de la Restriction sur le Thème Affecté et l'UTAH, la DOR se déduit automatiquement (ce que proposent essentiellement Levin et Rappaport-Hovav 1995). La contrainte DOR se base-t-elle uniquement sur cette tendance thème – objet, ou, y a-t-il, de plus, des contraintes syntaxiques responsable pour la DOR dans les constructions résultatives ? Selon Wechsler, il n'y en a pas, c'est pourquoi il propose une hypothèse plus simple de ne pas passer par l'UTAH et la DOR, mais de considérer que la Restriction sur le Résultat Canonique est la seule contrainte pour les constructions résultatives en anglais. Le choix de ne pas passer par l'UTAH et la DOR, donne, selon lui, l'avantage suivant (qui exploite une différence entre les représentations sémantique et syntaxique) : tandis que le même argument ne peut pas être à la fois sujet et objet sous-jacents, le même argument peut être à la fois agent et thème affecté. Une preuve très forte donc contre une contrainte structurelle du type DOR est que les exceptions à la tendance thème – objet sont également des exceptions à cette contrainte. Par exemple, toutes les verbes inergatifs de mouvement (où l'agent initie volontairement son mouvement) sont des exceptions :

- (174) a. John ran/walked/danced *into the room*.
 b. She danced/swam *free of her captors*.
 c. The driver and the fireman had jumped *clear before the crash*.

Levin and Rappaport Hovav 1995 notent que ces verbes passent leurs tests d'inergativité, par conséquent, ces verbes violent la DOR. L'un de leur critère consiste en ce qu'un verbe permet, optionnellement, les résultatifs ECM (c'est un diagnostic de l'inergativité pour essentiellement la même raison que la possibilité d'un objet *cognate* diagnostique l'inergativité du verbe, à savoir, si la position d'objet est occupée par un NP réalisé (*overt*), la trace du sujet sous-jacent ne peut pas y figurer.) Tous ces verbes permettent des objets non-sélectionnés : réfléchis faux ou NPs non-sélectionnés :

- (175) a. He danced his feet_i *sore_i*.
 b. Don't expect to swim/jog yourself_i *sober_i!*
 c. The joggers ran their Nikes_i *threadbare_i*.

Si les verbes en (174) sont inergatifs, alors ces exemples enfreignent la DOR. Pour « sauver » la DOR, la solution de Levin and Rappaport Hovav 1995 consiste à poser une règle lexicale qui transforme un verbe inergatif en inaccusatif, mais sans explication, selon Wechsler, pourquoi cette règle s'applique seulement aux verbes agentifs de manière de mouvement (*agentive manner of motion verbs*), inergatifs, les transformant en verbes de mouvement (*verb of directed motion*), inaccusatifs. Si cette règle de conversion n'est pas restreinte, ce qui est le cas selon Wechsler, ce type de règle mine fortement toute justification de la contrainte DOR basée sur l'inaccusativité.

Et pourtant, l'existence des verbes à comportement inergatif/inaccusatif variable, en fonction du contexte immédiat, est largement attestée dans les langues, qui manifestent la distinction entre les verbes inaccusatifs et inergatifs morphologiquement, par exemple, par le choix de l'auxiliaire, comme en italien :

- (176) a. Gianni {è/*ha} volato *a Mar de Plata* vs. Gianni {ha/*è} volato molto.
 Gianni {is/*has} flown prep. Mar de Plata
 b. Gianni {è/*ha} saltato *dalla finestra* vs. Gianni {ha/*è} saltato molto.
 Gianni {is/*has} jumped from-the window

De plus, ce sont précisément et exclusivement les verbes inergatif de manière de mouvement (comme *to dance, to swim, to walk*, etc.) ou les verbes d'émission de son (comme *to buzz, to click, to rumble*, etc.), qui, contrairement au verbe inergatif, par exemple, *to laugh* ou *to hesitate* peuvent être inaccusativisés en présence d'un XP résultatif. Il semble exister une explication intuitive simple pourquoi, par contraste avec les verbes *to hesitate* ou *to laugh*, les verbes *to dance* ('*John_i danced into the room_i*') ou *to rumble* ('*The garage door_i rumbles open_i*') sont aptes à participer dans les événements de mouvement dirigé de manière interne, typiquement dénotés par la configuration inaccusative.

Selon Wechsler, si de nombreuses données montrent que la Restriction DOR (le fait que les sujets de la prédication résultative sont des objets directs, de surface ou sous-jacents) se vérifie si souvent, il

s'agit d'un épiphénomène – un *side-effect* des règles générales du *mapping* des rôles thématiques sur les positions structurales. Le fait que les sujets de la prédication résultative ont une forte tendance à être objets directs est conditionnée par la sémantique de la construction, notamment, par sa télicité intrinsèque, couplée avec la généralisation indépendante que les thèmes affectés sont presque toujours des objets. Selon Wechsler, la DOR en tant qu'une contrainte syntaxique semble ne pas exister, puisque maintenant on peut expliquer le contraste en (177), sans recourir à la DOR :

- (177) a. *We danced *tired*.
b. We danced ourselves *tired*.

(177a) serait inacceptable parce que c'est une construction résultative (qui a été conçu comme) à contrôle, mais avec l'adjectif à échelle ouverte *tired*. En revanche, (177b) est acceptable puisque c'est une construction résultative à marquage casuel exceptionnel. Par conséquent, selon Wechsler, les contrastes entre les résultatifs à contrôle et les résultatifs avec des « faux » réfléchis reçoivent une explication indépendante et ne portent pas atteinte à la conclusion que la DOR n'est pas une contrainte structurelle, mais la conséquence de la sémantique de la construction, notamment de sa télicité intrinsèque et des règles générales du *mapping* entre rôles thématiques et positions structurales.

Néanmoins, le danger le plus sérieux pour la Restriction sur l'Objet Direct, vient de quelques exemples des verbes transitifs, où malgré la présence des bona fide objets directs, les XP résultatifs prédisent (ou semblent prédisent) à propos des sujets. Selon Wechsler, il s'agit des sujets thèmes affectés (où le même argument réunit l'agentivité et l'affectation du thème), qui permettent des prédicats résultatifs. De tels exemples seraient rares (Levin et Rappaport Hovav 1995 notent, par exemple, que « we are not aware of any counterexamples to the DOR that involve transitive verbs »), étant donné que les thèmes affectés sont typiquement tout en bas de la hiérarchie pour sélectionner le sujet :

- (178) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
b. The sailors managed to catch a breeze and ride it *clear of the rocks*.
c. He followed Lassie *free of his captors*.

Selon Wechsler, les exemples transitifs exceptionnels en (178) démontrent que les résultatifs peuvent prédisent à propos des sujets qui n'ont jamais occupé la position d'objet, dans l'hypothèse que ces prédicats (agentivaux ?) ne sont pas inaccusatifs (ce qui n'est pourtant pas impossible, étant donné le caractère tout au plus faiblement agentif de leurs sujets (de surface) et le caractère complètement non-affecté de leurs thèmes (de surface)).

Nous ne pouvons donc pas accepter la conclusion de Wechsler selon laquelle : « There is no Direct Object Restriction on English résultatives. Instead, the Canonical Result Restriction explains the facts adduced in support of the DOR. Where the two theories make divergent predictions, as with verbs of motion, the facts are problematical for the DOR but not for the CRR. Moreover, the account presented here moves towards an explanation of the selectional restrictions on résultatives, which is needed anyway. » Nous avons vu que les restrictions sélectionnelles, qui distinguent les résultatifs à contrôle des résultatives à marquage casuel exceptionnel, ne sont pas en mesure d'expliquer la

distribution des sujets autorisés vs. non-autorisés pour la prédication résultative. En outre, la Restriction sur le Résultat Canonique, d'où Wechsler déduit la Restriction sur le Thème Affecté dans le but de court-circuiter la contrainte DOR, n'étant pas basée sur des critères tangibles, est particulièrement inapplicable pour expliquer les cas où le même verbe avec le même XP résultatif manifestent deux patterns de construction résultative concurrents, celui à XP résultatif nu et celui à pronom réfléchi. A condition de proposer une solution indépendante pour de « vrais » contre-exemples à la DOR en (178), le recours aux notions configurationnelles, celle de sujet et d'objet, indépendamment de toute motivation d'ordre sélectionnel, semble inévitable pour pouvoir rendre compte de différents patterns de la construction résultative.

2.4 Analyse des constructions résultatives en termes de structure événementielle

Nous avons vu que les verbes intransitifs se combinent avec les XPs résultatifs de deux manières différentes : le XP résultatif peut prédiqué à propos de leur sujet directement, comme en (179), ce que Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 appellent la pattern à XP nu (*bare XP pattern*), ou le XP résultatif peut prédiquer à propos du sujet via la médiation d'un « faux » objet réfléchi, comme en (180), ce que Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 appellent le pattern réfléchi (*reflexive pattern*).

- (179) a. The clothes_i steamed *dry*_i on the radiator.
 b. The kettle_i boiled *dry*_i.
- (180) a. The fans screamed themselves_i *hoarse*_i.
 b. The tourists walked themselves_i *tired*_i. (Rappaport Hovav et Levin 2004 : 478 (1, 2))

La différence entre les deux patterns s'explique traditionnellement par configurations syntaxiques différentes où on peut trouver deux types de verbes : les verbes inaccusatifs forment le pattern à XP nu, tandis que les verbes inergatifs forment le pattern réfléchi. Dans l'hypothèse d'une restriction syntaxique (DOR) qui dit que le XP résultatif doit être prédiqué à propos d'un objet (profond), il s'ensuit qu'avec les verbes inaccusatifs un XP résultatif prédique directement à propos du sujet dérivé, tandis qu'avec les verbes inergatifs un XP résultatif ne le peut pas.

Il convient de noter que tous les verbes en (179, 180) sont atéliques isolés, comme le montrent les exemples en (181, 182). Indépendamment du pattern résultatif (à XP résultatif nu ou avec un réfléchi) dans lequel le verbe participe, les deux types de construction résultative sont invariablement téliques, comme le montrent (183, 184) :

- (181) a. The clothes steamed on the radiator *for half an hour/*in half an hour*.
 b. The kettle boiled *for half an hour/*in half an hour*.
- (182) a. The crowd screamed *for an hour/*in an hour*.

- b. The tourists walked *for two hours*/**in two hours*.
- (183) a. The clothes_i steamed dry_i *in ten minutes*.
- b. The kettle_i boiled dry_i *in ten minutes*.
- (184) a. The fans screamed themselves_i hoarse_i *in no time*.
- b. The tourists walked themselves_i tired_i *in two hours*.

(Levin et Rappaport Hovav 2004 : 480 (3-6))

Selon Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004, qui souhaitent rejeter la DOR sur la base d'un petit nombre d'exemples, où le groupe résultatif prédique (ou, plutôt, semble prédiquer à propos du sujet du verbe transitif), il faut trouver une explication alternative à cette distribution des XPs résultatifs nus et avec un pronom réfléchi. Si l'expression des arguments est déterminée sémantiquement (selon une hypothèse standard), quelle est la propriété sémantique qui distingue entre les verbes participant dans les deux patterns résultatifs différents ? Selon Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004, la différence est dans la complexité des événements dénotés par les deux patterns résultatifs. En résumé, la distinction entre les événements complexes (qui consistent en deux sous-événements, chacun desquels est un événement qui peut potentiellement se produire comme un événement indépendant) vs. simples (qui consistent en un seul sous-événement) est, selon elles, cruciale en ce qui concerne la réalisation des arguments via la condition *Argument-per-Subevent*, qui dit qu'il doit y avoir au moins un argument XP dans la syntaxe par sous-événement dans la structure événementielle. (« There must be at least one argument XP in the syntax per subevent in the event structure. ») (La notion d'événement complexe ne s'identifie pas avec la notion aspectuelle d'accomplissement ou d'événement télique. Levin et Rappaport montrent qu'il y a des événements complexes qui ne sont pas accomplissements et des accomplissements qui ne sont pas des événements complexes.)

Par conséquent, les patterns de réalisation des arguments reflètent la complexité des événements : les événements simples et complexes choisissent des options d'expression des arguments distinctes, en fonction de leur structure d'événement. Les résultatives réflexives ont une structure événementielle complexe dans le sens qu'elles leur manque la dépendance temporelle entre les sous-événements dans l'événement dénoté par de telles résultatives (c'est-à-dire, les deux sous-événements ne doivent pas nécessairement se déployer ensemble dans le temps, ce qui a pour résultat une certaine flexibilité dans la relation temporelle entre eux). Les résultatives réflexives partagent cette propriété avec les causatifs lexicaux (*transitive change-of-state verbs*), dont le statut d'événements complexes n'est pas contesté. L'indépendance temporelle est illustrée pour les résultatives réfléchies en (185) et pour les causatives lexicaux en (186) :

- (185) Sam sang enthusiastically during the class play. He woke up hoarse the next day and said, "Well, I guess I've sung myself_i hoarse_i."
- (186) a. The widow murdered the old man by putting arsenic in his coffee.
- b. Casey's persistent banging broke the window.

(Rappaport Hovav et Levin 2004 : 481 (8, 9))

L'indépendance temporelle entre les sous-événements dans la même phrase impose une structure d'événement complexe, ce qui à son tour impose le pattern résultatif réfléchi.

Par contraste avec les résultatives réfléchies, les résultatives à XP résultatif nu ont des sous-événements qui sont nécessairement dépendants temporellement : ils doivent se déployer ensemble en même temps, comme par exemple '*Kim danced to the other side of the stage*', où il s'agit des événements de *dancing* et de traversée de la scène. Par conséquent, les deux sous-événements, tout comme l'événement dans sa totalité, doivent avoir la même durée. Les sous-événements doivent satisfaire les conditions sur l'identité des événements : d'être nécessairement dépendants leur permet d'être co-identifiés. Les événements co-identifiés peuvent être vus comme des propriétés lexicalisées dans des prédicats différents, mais prédiqué à propos de la même variable événementielle. Par exemple, un adverbe de type *quickly* inséré dans une résultative à XP nu '*Tracy quickly ran to the library*' est nécessairement interprété comme modifieur des deux sous-événements, celui du parcours réalisé *Tracy got to the library quickly* et celui de la manière de mouvement *Tracy ran quickly*, indiquant qu'ils sont prédiqués à propos de la même variable *e*. C'est pourquoi (187) est interprété comme une contradiction :

(187) Tracy ran *quickly* to the library, but it took her a long time to get there since she took a circuitous route. (Rappaport Hovav et Levin 2004 : 483 (11))

D'après Levin et Rappaport Hovav 2001 et 2004, c'est la complexité de l'événement qui explique la distribution du pronom réfléchi – sa présence vs. son absence – dans les exemples en (179) et (180). Les sous-événements dénotés par les résultatives à XP nu en (179) sont nécessairement dépendants temporellement : la vaporisation et l'ébullition doivent être temporellement co-extensifs avec l'événement de *becoming dry*. En revanche, les sous-événements dans les résultatives réfléchies en (180) ne sont pas nécessairement dépendants temporellement : *screaming* et *walking* ne doivent pas être coextensifs avec *becoming hoarse* ou *becoming tired*. Qu'est-ce qui détermine la dépendance temporelle entre les deux sous-événements ? Selon Levin et Rappaport, ce sont nos connaissances du monde sur la nature des événements dénotés par les verbes et les XPs résultatifs et sur leur interdépendance.

Contrainte sur la construction résultative formulée en termes (exclusivement) syntaxiques

Le succès des approches syntaxiques, notamment celles qui invoquent la Restriction sur l'Objet Direct (DOR), dans l'analyse des constructions résultatives, est dû à l'adoption de l'hypothèse inaccusative (Perlmutter 1978, Burzio 1981, etc.). L'encodage syntaxique de la distinction entre les verbes intransitifs inaccusatifs et inergatifs permet d'induire cette généralisation uniforme qui régit les différents types/patterns de la construction résultative. En même temps la distribution des NPs dont les XPs résultatifs peuvent prédiquer, en conformité avec la DOR, fournit la preuve la plus solide pour l'encodage syntaxique de l'inaccusativité en anglais, qui n'a pas d'indicateurs morphosyntaxiques de l'inaccusativité comme ils en existent dans d'autres langues, par exemple le choix de l'auxiliaire dans certaines langues romanes et germaniques.

Simpson 1983 observe que les XPs de résultat en anglais semblent prédiquer systématiquement sur les NPs en position d'objet, argument ou non argument du verbe à la tête de la construction. Dans le

cas le plus simple, la DOR s'observe dans les constructions résultatives dont la tête est un verbe transitif, en (188), où le XP résultatif est prédiqué à propos de l'objet du verbe, mais jamais à propos de son sujet. Le résultatif de ce type exemplifie ce que Rappaport Hovav et Levin appellent *Object-oriented transitive-based pattern*.

(188) Lancelot had discovered my empty yogurt container and was working hard to lick it, *clean*.

La DOR se manifeste également dans les résultatifs basés sur les verbes intransitifs. Beaucoup de verbes intransitifs ne permettent pas aux XPs résultatifs de prédiquer directement à propos de leurs sujets, et le XP résultatif prédiqué à propos de l'objet direct réalisé par un pronom réfléchi, apparemment pour satisfaire la DOR, et, étant donné la co-référence entre l'objet et le sujet, ce groupe résultatif est finalement prédiqué à propos du sujet. (189) exemplifie ce pattern, appelé par Rappaport Hovav et Levin *Reflexive transitive based pattern* :

(189) Are you mad to let your niece sing herself, *hoarse*, in this manner ?

(190) montre que le XP résultatif en (190a) ne peut pas être prédiqué directement à propos du sujet du verbe et (190b) montre que le verbe ne prend pas d'objet réfléchi si le résultatif est absent.

- (190) a. *Your niece sang hoarse.
b. *Your niece sang herself.

Toutefois, enfreignant la DOR, au moins en apparence, certains verbes intransitifs peuvent prédiquer un XP résultatif directement à propos de leurs sujets, dans le pattern présenté en (191), appelé par Rappaport Hovav et Levin *Bare XP intransitive based pattern*.

- (191) a. The pond froze *solid*.
b. The garage door rumbles *open*.
c. Sitting with our damp outer clothes steaming *dry* on the radiators...

Il faut donc expliquer pourquoi ces deux patterns syntaxiques différents émergent quand des XPs résultatifs s'ajoutent aux verbes intransitifs. Une explication syntaxique basée sur la classification des verbes à pattern réfléchi comme inergatifs et des verbes à pattern XP résultatif nu comme inaccusatifs a été proposée : la DOR doit être formulée en termes d'objet sous-jacent et non en termes d'objet de surface, étant donné que les XPs résultatifs peuvent être prédiqués à propos des sujets passifs, comme en (192), suivant *Object-oriented transitive pattern*.

- (192) a. The table was wiped *clean*.
b. The baby was rocked *to sleep*.
c. The metal was pounded *flat*.

Si le sujet d'un verbe inaccusatif est son objet sous-jacent, comme le propose l'hypothèse inaccusative, alors les XPs résultatifs sont bel et bien prédiqués à propos des objets, au stade ultérieur de la dérivation. De cette manière, ces exemples satisfont la contrainte sur l'objet direct. En revanche, si le sujet d'un verbe inergatif n'est son objet à aucun moment de la dérivation, ceci explique pourquoi les verbes inergatifs ne participent pas dans le pattern à XP résultatif nu, comme en (190). La pertinence de la distinction des verbes intransitifs en deux classes - inergatifs et

inaccusatifs - reçoit donc un appui indépendant de la distribution des verbes dans les patterns résultatifs différents, en fonction de leur appartenance à l'une ou à l'autre classe.

De plus, cette analyse syntaxique explique pourquoi les verbes inergatifs figurent dans encore un autre pattern résultatif, notamment celui où l'objet NP est non sous-catégorisé par le verbe (*nonsubcategorized NP intransitif based pattern*), illustré en (193). La construction ressemble au pattern réfléchi, mais le NP postverbal n'est ni un réfléchi, ni sous-catégorisé par le verbe:

- (193) a. She winked us *past*. (vs *She winked us.)
b. The dog barked him *awake*. (vs *The dog barked him.)

Si les verbes qu'on trouve dans le pattern à NP non sous-catégorisé, comme ceux qu'on trouve dans le pattern à pronom réfléchi, sont inergatifs, alors les NPs postverbaux en (193) reçoivent le cas de leurs verbes, étant donné que les verbes inergatifs peuvent potentiellement assigner un cas. En revanche, les verbes inaccusatifs, incapables d'assigner un cas à un objet, ne participent pas dans le pattern à NP non sous-catégorisé :

- (194) a. *The bomb exploded the watermelons *into the air*.
b. *The ice melted the floor *clean*.
c. *The water evaporated the pan *dry*.

Certains verbes, qui permettent à leur objets « normaux » de ne pas être réalisés, notamment les verbes typiques à thème incrémental, peuvent apparaître également avec des objets non sous-catégorisés ou avec un réfléchi, mais pas dans le pattern à XP résultatif nu, réservé uniquement pour les verbes intransitifs :

- (195) a. They drank themselves *insensible*. (vs. They drank wine.)
b. The horses ate the field *bare*. (vs. The horses ate the grass.)

Ce type de construction est très proche des résultatifs avec les verbes inergatifs : la présence du réfléchi ou d'un NP non sous-catégorisé s'explique de la même manière que pour les verbes inergatifs.

En outre, il a été remarqué que les verbes d'émission sonore comme *rumble*, *whistle*, *screech*, etc. participent à la fois au pattern réfléchi et à celui à XP résultatif nu (les verbes de manière de mouvement comme *run*, *dance*, *hop* ont la même propriété) :

- (196) a. The dogs padded behind him *up the path to the cottage*.
b. Walk yourself *into the coma* and see what your subconscious comes up with.

- (197) a. The elevator creaked *to the ground floor*.
b. If the telephone bell rang, it could ring itself *silly*.

(Rappaport Hovav et Levin 2001 : 773 (16, 17))

Afin de réconcilier ces exemples avec l'approche syntaxique et préserver la DOR, il est inévitable d'attribuer à ces verbes une double classification : ces verbes sont inergatifs quand ils participent au pattern réfléchi, mais inaccusatifs dans le pattern à XP résultatif nu. Cette double classification est confirmée par des différences de sens entre les deux patterns, étant donné que leurs XPs résultatifs sont de deux types différents. Dans le pattern à XP nu (*inaccusatif based pattern*) en (196a) et (197a), ce XP représente un but spatial, tandis que dans le pattern réfléchi (*inergative-based pattern*) en (196b) et (197b), ce XP décrit un état résultant. Par ailleurs, les corrélations entre la classe sémantique du verbe et sa classification syntaxique sont bien connues : les verbes de mouvement dirigé sont inaccusatifs, tandis que les verbes de manière de mouvement (sans spécification de but du mouvement) et les verbes d'émission sonore sont inergatifs.

Cette analyse des patterns résultatifs est syntaxique parce qu'elle invoque les différences structurelles syntaxiques des verbes intransitifs pour expliquer pourquoi un XP résultatif peut être prédiqué à propos d'un sujet directement avec certains verbes, mais pas avec d'autres. La capacité d'un NP d'accueillir le prédicat résultatif est déterminé exclusivement par son statut d'objet direct, sans recourir à son rôle thématique ou à la sémantique du verbe.

Néanmoins, Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 souhaitent démontrer que la DOR n'est pas correcte, malgré sa simplicité de formulation, et le très grand nombre de cas qu'elle couvre. Elles considèrent que la syntaxe des constructions résultatives est définie plutôt par des principes de la projection de la structure d'événement vers la syntaxe, ce qui permet de comprendre, entre autres, pourquoi « the DOR is so nearly correct ».

2.4.1 Les résultatifs orientés sujet avec les verbes transitifs – un défi pour la DOR

L'universalité et l'uniformité de la DOR ont été défiées par les résultatifs sur la base des verbes transitifs où le verbe retient son objet sous-catégorisé mais où, néanmoins, le XP résultatif est prédiqué à propos du sujet du verbe. Ce pattern des constructions résultatives orienté sujet (*subject-oriented transitive-based pattern*), en contraste frappant avec *object-oriented transitive-based pattern*, le seul qui se base sur un verbe transitif avec un argument NP postverbal, est en contradiction apparente avec la DOR :

- (198) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
 b. The sailors managed to catch a breeze and ride it *clear of the rocks*.
 c. He followed Lassie (fem.) *free of his captors*.
 d. The children played leapfrog *across the park*.
 e. Fly American Airlines *to Hawaii* for your vacation.
 f. We took the IRT (a subway line) *from Grand Central to the Brooklyn Fine Arts Museum*.
 g. We drove the Blue Ridge Skyway *from beginning to end*.

(Rappaport Hovav et Levin 2001: 770 (10-12))

Le fait remarquable est que les constructions résultatives de changement d'état et les constructions résultatives de changement de lieu ont la même structure aspectuelle : les XPs de résultat et les PPs de but affectent les propriétés aspectuelles du prédicat matrice de la même manière – ils dérivent les accomplissements à partir des activités en délimitant l'événement dénoté par le verbe matrice. On le vérifie aisément par la compatibilité avec l'adverbial *in x time*, seul compatible avec les prédicats téliques. *In x time* est acceptable seulement à condition d'être précédé par un XP de résultat ; les PPs de but ont le même comportement que les AdjP résultatifs :

- (199) a. Susan hammered the metal [**in an hour*].
 a'. Susan hammered the metal *smooth* [*in an hour*].
 b. Terry watered her lawn [**in an hour*].
 b'. Terry watered her lawn *soggy* [*in an hour*].
- (200) a. John walked [**in an hour*].
 a'. John walked *to the river* [*in an hour*].
 b. The wise men followed the star [**in an hour*].
 b'. The wise men followed the *star out of Bethlehem* [*?in an hour*].

(Mezhevich 2003 : 168 (7-10))

Pour confirmer qu'il s'agit effectivement d'une prédication par le XP résultatif à propos du sujet et non à propos de l'objet, Rappaport Hovav et Levin introduisent un diagnostic basé sur la généralisation de Visser qui dit que les verbes avec les compléments prédiqués du sujet ne peuvent pas passiviser. Cette généralisation permet d'expliquer l'agrammaticalité de la phrase **Sam was promised to leave the country*, où le contrôleur du sujet non-réalisé de la clause enchâssée est l'agent du verbe matrice en forme active. Autrement dit, les verbes à contrôle sujet ne permettent plus ce contrôle au passif :

- (201) a. Santa promised me to bring me gifts. vs.
 b. **I was promised to bring me gifts.*

Mais, essentiellement, le problème n'est pas que les sujets implicites ne peuvent pas contrôler (202a), ni que les verbes à contrôle sujet sont incompatibles avec la passivisation (202b) :

- (202) a. It was decided (by them) to have brunch.
 b. I was promised to be allowed to open the gifts.

Ce qui distingue la phrase grammaticale en (202a) de l'agrammaticale en (201b), c'est le fait qu'en (202a), qui est le passif du verbe intransitif à contrôle *to decide*, le T ne s'accordant pas avec un DP lexical, peut s'accorder avec le sujet implicite et, par conséquent, établir une relation de contrôle (comme si l'accord par défaut « cachait » l'accord entre le T et le sujet implicite), contrairement à (201b), où l'objet direct (le DP lexical *I*) a été « promu » pour s'accorder avec le T, excluant l'accord avec l'agent implicite (VanUrk 2013).

La généralisation de Visser dit donc que les verbes avec les compléments prédiqués du sujet ne peuvent pas passiviser. Levin et Rappaport notent que, par ailleurs, d'après un nombre de tests syntaxiques, les XPs résultatifs se comportent comme compléments du verbe. Alors, elles considèrent que dans l'hypothèse que les XPs résultatifs ont un comportement syntaxique identique à ce des compléments ordinaires, les variantes passives des phrases en (198) doivent être agrammaticales, par analogie avec (201b), s'il s'agit vraiment des XPs résultatifs prédiqués à propos du sujet. La prédiction est confirmée – la passivisation résulte clairement en agrammaticalité, ce qui semble confirmer l'argument de Levin et Rappaport.

- (203) a. *The star was followed *out of Bethlehem*.
 b. *The breeze was ridden *clear of the rocks*.
 c. *Lassie was followed *free of his/the captors*.
 d. *Leapfrog was played *across the park*.
 e. *American Airlines was flown *to Hawaii*.
 f. ??The IRT subway line was taken *to the Brooklyn Museum*.

Rappaport Hovav et Levin 2001 : 771 (13))

Nous notons que l'argument basé sur la généralisation de Visser ne peut pas être retenu pour au moins deux raisons : premièrement, les compléments des verbes à contrôle sujet comporte un PRO (qui a besoin d'être identifié par les traits ϕ du sujet implicite ou explicite), mais les XPs résultatifs n'ont pas de PRO (contrairement aux XPs dépicatifs qui doivent en comporter un pour pouvoir être contrôlés par le sujet ou l'objet direct) ; deuxièmement, Rappaport et Levin reconnaissent elles-mêmes que même sans le groupe résultatif, les passifs de ces verbes ne sont pas acceptables ou « at best sound awkward » : *'The star was followed', *'The breeze was ridden', ??'Leapfrog was played'. (mais, en même temps, elles remarquent qu'un contexte modal ou générique améliorent les exemples en question, sans pour autant améliorer les variantes avec les XP résultatifs : 'Lassie could be followed' vs. *'Lassie could be followed free of the kidnappers' ; 'Leapfrog can be played in this park' (avec un PP locatif) vs. *'Leapfrog can be played across this park' (avec un XP résultatif)).

Ainsi, même si l'argument de Visser de Levin et Rappaport ne peut pas être retenu, l'existence des XPs résultatifs prédiqués à propos des sujets des verbes transitifs (avec un objet direct sélectionné et réalisé) compromet clairement la validité de la DOR. Mais étant donné l'omniprésence des constructions résultatives qui lui sont conformes, par rapport à la minorité qui ne lui est pas conforme, la contrainte reste néanmoins très attractive. D'autant plus qu'elle s'appuie sur les différences syntaxiques entre les types de verbes intransitifs, elle découle notamment de l'encodage syntaxique de la distinction entre les verbes intransitifs inaccusatifs et inergatifs, qui ne peut plus être mise en doute, en prenant en compte de nombreux diagnostics de l'inaccusativité dans d'autres langues, qui utilisent, par exemple, deux auxiliaires différents en fonction du statut (in)accusatif des verbes.

Si la contrainte n'est effectivement pas valide, les différents patterns de la construction résultative n'ont rien à voir avec l'inaccusativité vs. l'inergativité, et la présence des réfléchis dans certaines constructions, comparée à leur absence dans d'autres, doivent être expliquées autrement. De plus, la présence optionnelle du réfléchi avec certains verbes, comme *to wriggle* ou *to wiggle*, considérés

capables de participer dans les deux configurations, inaccusative et inergative, ne peut plus être attribuée au statut (in)accusatif variable de ces verbes. En outre, si l'explication par la DOR du choix du sujet de prédication pour le résultatif, à savoir l'objet et non le sujet, dans les constructions résultatives où un verbe transitif apparaît avec un NP sous-catégorisé postverbal (par exemple, '*Pat wiped the table clean*'), n'est plus valable, alors ce choix ne dépend plus de la fonction grammaticale au sein de la phrase du groupe nominal en question.

2.4.2 Relations temporelles entre sous-événements dans la structure événementielle des résultatifs

Wechsler 1997 a été le premier à proposer que la distribution des patterns résultatifs est déterminée par la relation sémantique entre le verbe et le XP résultatif. La combinaison verbe – XP résultatif décrit un événement complexe qui consiste en deux sous-événements, le premier représenté par le verbe et le second par le XP résultatif. En termes de structure événementielle, existe-t-il une différence dans la relation sémantique entre le (sous-)événement dénoté par le verbe et le (sous-)événement représenté par le XP résultatif quand ce XP est rajouté au verbe avec et sans médiation d'un réfléchi ? Même si '*Kelly sang herself hoarse*' implique un événement de *singing* et un événement où elle devient enrouée, et '*The couple waltzed out of the room*' également implique un événement de *waltzing* et un événement où le couple parcourt un trajet qui finit en-dehors de la chambre, les relations temporelles entre les deux événements sont différentes dans ces deux patterns, associés avec deux structures événementielles distinctes. Les constructions résultatives avec le réfléchi ont une structure événementielle complexe, tandis que les constructions résultatives avec un XP nu (*bare XP résultatives*) ont une structure événementielle simple. Dans le pattern à XP nu la progression de l'événement dénoté par le verbe et la progression vers la réalisation de l'état résultant sont temporellement dépendants, tandis que dans le pattern réfléchi ils ne le sont pas nécessairement. La dépendance temporelle signifie que les deux sous-événements sont temporellement co-extensifs et se déploient avec la même vitesse : l'événement dénoté par le verbe commence quand commence la progression vers le résultat et s'étend nécessairement jusqu'à ce que le résultat ne soit atteint. Par exemple, dans '*Tracy danced to the other side of the stage*' la danse doit continuer jusqu'à ce que Tracy ne se retrouve de l'autre côté de la scène. En revanche, dans le pattern réflexif, la dépendance temporelle n'est pas obligatoire dans le sens que les sous-événements peuvent ne pas être co-extensifs, ni se déployer en parfaite synchronie. Les exemples en (204) illustre cela : en (204a), l'enrouement survient un certain temps après que le chant est terminé et en (204b), le « trajet » vers le licenciement ne coïncide sûrement pas avec la première soirée, mais commence vraisemblablement plus tard :

- (204) a. Sam sang enthusiastically during the class play. He woke up hoarse the next day and said, 'Well, I guess I've sung myself *hoarse*.'
- b. Matt Leblanc has his Friends' co-stars worried he is about to party himself *out of a job*.
(Rappaport Hovav et Levin 2001 : 775 (24, 52))

D'après Rappaport Hovav et Levin, la modification adverbiale peut distinguer les constructions résultatives avec les sous-événements temporairement dépendants de celles où ce n'est pas le cas.

Puisque par hypothèse les sous-événements d'une construction résultative à XP nu sont dépendants temporellement, l'adverbe *quickly* modifiant la construction résultative de ce type, s'applique à deux sous-événements simultanément. Ainsi, '*Tracy quickly ran to the library*' a comme conséquence nécessaire (*entail*) que Tracy s'est retrouvé vite dans la bibliothèque et qu'elle a couru vite. Si les sous-événements n'étaient pas nécessairement dépendants temporellement, alors *quickly* pourrait modifier un seul sous-événement, par exemple, la course, permettant à un autre adverbial de temps de spécifier séparément le temps que Tracy a utilisé pour atteindre la destination. Mais, la phrase qui en résulte en (205a) devient contradictoire, et il suffit d'omettre le XP de but dans la première clause pour que la contradiction disparaisse en (205b):

(205) a. # Tracy ran quickly to the library, but it took her a long time to get there since she took a circuitous route.

b. Tracy ran quickly, but it took her a long time to get to the library since she took a circuitous route. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 776 (28, 29))

Cela signifie que dans '*Tracy quickly ran to the library*', l'adverbe *quickly* s'applique à la fois à *running* et à *going to the library* : ses sous-événements sont à la fois simultanés et rapides. En revanche, dans le pattern réfléchi, un adverbe ne modifie nécessairement les deux sous-événements ensemble, puisque, par hypothèse, ils ne sont pas nécessairement dépendants temporellement et peuvent ne pas se déployer simultanément à la même vitesse. Effectivement, dans (206), *slowly* s'applique au temps qu'il faut pour atteindre l'état résultant, mais la vitesse de l'action de tousser n'est pas spécifiée ; vraisemblablement, cette vitesse n'est ni rapide, ni lente, elle n'est même pas constante, étant donné que l'action de tousser ne se produit pas en continu :

(206) ...a disabled miner, who spends his days coughing himself slowly to death.

(Rappaport Hovav et Levin 2001 : 777 (30))

Ainsi, d'après Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004, le choix du pattern résultatif reflète directement la structure temporelle de l'événement et non la classification syntaxique du verbe ou le type sémantique du XP résultatif. Si une combinaison particulière d'un verbe et d'un XP résultatif peut représenter à la fois les événements dépendants et les événements indépendants, alors cette combinaison doit être possible dans les deux patterns. Effectivement, par exemple, la combinaison du verbe *to wriggle* avec l'adjectif *free* existe en deux variantes de la construction résultative, avec (*unergative-based pattern*) ou sans (*unaccusative-based pattern*) le pronom réfléchi : '*She wriggled free*' et '*She wriggled herself free*', avec une différence dans l'interprétation entre les deux, notamment celle de la relation temporelle entre les sous-événements.

Structure événementielle et syntaxe des constructions résultatives avec les pronoms réfléchis

Les constructions résultatives sont traditionnellement analysées comme des événements complexes. '*Tracy wiped the table clean*' peut effectivement être paraphrasé pour faire une référence explicite à deux événements '*Tracy cleaned the table by wiping it*'. Si le pattern réfléchi est également analysé comme un événement complexe, l'émergence d'un « faux » réfléchi s'explique par la théorie du *mapping* entre la structure d'événement et la syntaxe (ou de la projection de la structure événementielle sur la structure syntaxique), introduite dans Rappaport Hovav et Levin 1998 (d'autres

auteurs ont fait des propositions comparables), où ce *mapping* est soumis aux certaines conditions sur la réalisation des arguments, qui prennent en compte la complexité de l'événement dénoté. L'une des conditions de bonne formation sur la réalisation des arguments est la présence d'au moins un argument XP en syntaxe par sous-événement dans la structure événementielle. La présence du pronom réfléchi dans le pattern résultatif réfléchi est nécessaire précisément pour satisfaire cette condition.

Les patterns de réalisation des arguments doivent donc refléter la complexité de l'événement : les structures événementielles à deux sous-événements doivent donner lieu aux phrases avec, à la fois, le sujet et l'objet, tandis que les structures événementielles simples donnent lieu aux phrases où seul le sujet est nécessaire. Par exemple, les différences dans la complexité événementielle sont à la base des différences syntaxiques entre les verbes de contact de surface (*to wipe, to rub, to sweep, to brush, to strip*) et les verbes de changement d'état (*to break, to open, to widen, to freeze*), appelés verbes COS (*change of state*). Les premiers spécifient/lexicalisent la manière dont l'action dénotée par le verbe est menée, sans impliquer un changement, qui en résulterait, de la surface contactée ; ils ont une structure événementielle simple avec un seul sous-événement. Les derniers impliquent/lexicalisent un certain état atteint résultant de l'action dénotée par le verbe, mais pas sa manière (ils laissent non spécifiée la nature de l'activité qui a engendré cet état) ; ils ont une structure événementielle complexe avec deux sous-événements. Selon la condition *Argument-per-Subevent*, qui dit qu'il faut au moins un argument XP en syntaxe pour chaque sous-événement dans la structure événementielle¹⁰, les verbes de changement d'état seront toujours transitifs, contrairement aux verbes de contact de surface, même si ces derniers décrivent des événements avec deux participants. Cela se traduit par le fait que syntaxiquement les verbes de résultat sont beaucoup plus contraints que les verbes de manière. Effectivement, les verbes de contact de surface permettent des objets nuls non-spécifiés (même en l'absence de tout contexte), tandis que les verbes de changement d'état ne les permettent pas même dans un contexte approprié :

- (207) a. Leslie swept yesterday.
 b. *Kelly broke again tonight/yesterday when she did the dishes.

Les verbes de contact acceptent des objets non sous-catégorisés, c'est-à-dire non-patients/non-thèmes, par exemple, instruments, en (208a), contrairement aux verbes de changement d'état, dont l'objet est toujours patient/thème, en (208b), où même l'instrument prototypique *the stick* est néanmoins interprété comme un patient :

- (208) a. Leslie wiped the cloth over the table. vs Leslie wiped the table with the cloth.
 b. Kelly broke the stick over the fence. vs Kelly broke the fence with a stick.

Finalement, les verbes de contact de surface peuvent prendre des objets non sous-catégorisés caractéristiques des constructions résultatives – en (209a) *her fingers/her knees* sont des objets non sous-catégorisés puisque ces DPs ne dénotent pas la surface qui était frottée ; ce qui était frotté c'est

¹⁰ Pustejovsky 1991 formule un principe identique, parmi ses six autres principes régissant le *mapping* de la structure d'événement sur la structure argumentale : « Each subevent must be associated with at least one argument position at lexical structure. »

probablement le plancher, jusqu'à ce que les doigts/les genoux de Leslie ne deviennent écorchés – , contrairement aux verbes de changement d'état en (209b et c), avec lesquels une interprétation parallèle est impossible :

- (209) a. Leslie scrubbed her knees_i, sore_i/her fingers_i, to the bone_i.
 (Rappaport et Levin 2001 : 780 (40)), Rappaport Hovav et Levin 1998 : 103 (6))
- b. *The clumsy child broke his parents_i, to distraction_i/his knuckles_i, to the bone_i.
- c. *The sun melted the roads_i, slippery_i/dirty_i/runny_i. (Mezhevich 2003 : 171 (17))

Avec un verbe de contact de surface seul l'agent doit être exprimé pour satisfaire la contrainte *Argument-per-Subevent*. Par conséquent, le verbe peut prendre des objets « anormaux », c'est-à-dire non-patients, tandis qu'un verbe de changement d'état qui doit réaliser deux arguments ne peut que prendre un objet « normal », c'est-à-dire, patient.

Les verbes de changement d'état, même avec leurs objets directs sélectionnés, ne peuvent participer dans des constructions résultatives à la manière des verbes de manière :

- (210) a. Kelly broke the dishes *off the table/ *into a pile.
 b. Kelly swept the leaves off the sidewalk/ into a pile.
- (211) a. Kelly broke the dishes *valueless.
 b. Kelly wiped the table clean. (Rappaport Hovav et Levin 1998 : 103 (8, 9), 122 (43))

L'argument patient des verbes de changement d'état est le seul participant du second sous-événement dans la structure d'événement de ces verbes et doit, en tant que participant structurel, être réalisé par un XP en syntaxe. Ces verbes, dans leur variante causative, ne peuvent qu'être associés avec le pattern de structure événementielle d'un accomplissement : [[x ACT _{<manner>} y] CAUSE [BECOME [y <BROKEN>]]] pour *to break*, c'est pourquoi le verbe ne se trouve jamais dans les constructions comme en (210b) et (211b). Le pattern associé au verbe *to break* ne peut pas être augmenté – aucun autre état (*valueless*) ou emplacement (*off the table, into a pile*) atteints ne sauraient être ajoutés au verbe *to break*, même avec l'objet direct sous-catégorisé, puisque le verbe spécifie lexicalement le changement d'état de l'objet résultant de l'action qui ne peut qu'être « cassé ».

En revanche, la structure d'événement basique du verbe *to sweep* [x ACT _{<SWEEP>} y], avec ou sans réalisation de l'objet sous-catégorisé prototypique ('*Phil swept the floor/Phil swept.*') peut être augmentée de deux manières : [[x ACT _{<SWEEP>} y] CAUSE[BECOME[y <STATE>]]] ('*Phil swept the floor clean*') ou [[x ACT _{<SWEEP>} y] CAUSE[BECOME [z <PLACE>]]] ('*Phil swept the crumbs onto the floor/off the table*'), ces augmentations s'accompagnant du changement de l'aspect lexical: '*Phil swept (the floor) for an hour*' vs *'*Phil swept the floor clean for an hour*'. Quant aux constructions résultatives (avec une cause externe) d'apparence « ordinaires » comme '*Kelly broke the dishes to pièces*', il s'agit d'un « faux » résultatif, où le groupe résultatif ne fait que spécifier d'avantage le changement déjà lexicalisé par le verbe ; aucun état résultant qui ne soit déjà spécifié lexicalement par le verbe n'est rajouté. Cela est confirmé par l'absence de changement, avec l'ajout du modifieur, de l'aspect lexical de la phrase : '*Kelly broke dishes (to pièces) in 30 seconds.*'

C'est précisément la condition *Argument-per-Subevent* qui explique l'émergence d'un pronom réfléchi coréférentiel avec le sujet dans le pattern réfléchi, ce qui revient à exprimer deux fois le seul et unique participant, notamment le sujet de la construction résultative, partagé par les deux sous-événements. L'expression d'un événement entier en (212) ne peut pas inclure simplement un seul NP réalisant ce participant : un événement où une personne tousse beaucoup et qui résulte en une hémorragie, doit être décrit comme en (212a), et non comme en (212b) :

- (212) a. poor Sam ... had coughed himself *into a haemorrhage* ...
 b. *Poor Sam had coughed *into a haemorrhage*.

(Rappaport Hovav et Beth Levin 2001 : 780 (41))

Un objet est nécessaire pour satisfaire la condition *Argument-per-Subevent*, qui exige qu'une structure événementielle complexe soit associée avec deux participants, un pour chaque sous-événement. Puisque le même participant se retrouve dans les deux sous-événements, l'objet, qui représente le participant dans le second sous-événement, est réalisé par un pronom réfléchi. Ainsi, l'insertion du réfléchi est exigée précisément par la condition *Argument-per-Subevent*, et malgré son manque d'une contribution sémantique apparente, ce n'est pas un simple tenant-lieu syntaxique.

Structure d'événement et syntaxe des résultatifs à XP résultatif nu

Contrairement au pattern résultatif avec un pronom réfléchi, le pattern à XP résultatif nu, comme son nom indique, ne contient pas d'objet non-sélectionné (pronom réfléchi ou objet non sous-catégorisé par le verbe), ce qui s'explique par le fait que les résultatives de ce type ne sont pas associées à une structure d'événement complexe. L'analyse en termes des deux sous-événements est particulièrement inappropriée pour les constructions résultatives à XP nu où ce XP ne fait que spécifier plus précisément le résultat impliqué lexicalement par le verbe. Par exemple, dans '*The pond froze solid*', il n'y a qu'un seul événement, notamment celui de l'étang devenant gelé (*coming to be in a frozen state*) et le XP résultatif détaille cet état, notamment que l'état gelé s'applique à tout le contenu de l'étang et non seulement à sa surface. La même analyse s'applique à '*The bottle broke open*'.

Mais il existe des constructions résultatives à XP nu où le XP de résultat n'est pas lexicalement impliqué par le verbe, comme par exemple '*Kim danced out of the room*' ou '*The coats steamed dry*'. Que les résultatives à XP nu qui n'est pas lexicalement impliqué par le verbe aient néanmoins la même structure événementielle simple et donc la même structure syntaxique que les résultatives à XP nu où l'état résultant est lexicalement impliqué vient de l'observation que dans toutes les résultatives à XP nu, il n'y a pas d'unique et immuable association entre la forme et le sens pour le verbe et le XP résultatif. Si dans '*Kim ran into the room*', la course est la cause apparente du mouvement vers l'intérieur de la chambre, dans '*Terry rustled into the room*' le bruissement n'est pas la cause du mouvement, mais c'est le mouvement qui provoque le bruissement. Cela signifie que le pattern à XP résultatif nu n'a pas d'association fixe des notions de cause et de résultat avec le verbe et le XP. Par contraste, dans le pattern réfléchi, le verbe représente invariablement la cause et le XP le résultat : dans '*Sam sang himself hoarse*', le chant est l'événement qui est la cause (*causing event*) de l'événement résultant *becoming hoarse*. La variabilité dans la correspondance entre la forme et le sens dans les résultatifs à XP nu est possible dans une structure événementielle simple, où les

composants de sens spécifiques (CAUSE, etc.) ne sont pas à appairer avec des expressions particulières. Dans cette construction, les composants de sens pertinents sont associés avec l'événement dans sa totalité. En revanche, dans les constructions résultatives réfléchies, qui ont une structure événementielle complexe, les sous-événements apparaissent dans une corrélation sens-forme invariable.

La syntaxe des résultatives à XP nu où le résultat n'est pas lexicalement impliqué suggère qu'ils ont une structure d'événement simple (consistant en un seul sous-événement), mais ils représentent néanmoins des descriptions des événements dérivées compositionnellement. Puisque dans '*Kim danced out of the room*' ou dans '*The coats steamed dry*', il y a deux prédicats distincts, c'est-à-dire lexicalisés différemment, ces phrases sont potentiellement conceptualisables comme comportant deux sous-événements. '*Kim danced out of the room*' est susceptible d'avoir une paraphrase faisant référence à deux sous-événements ('*Kim went out of the room by dancing*'). Ces deux sous-événements différenciables doivent satisfaire les conditions sur l'identité des événements (*conditions on event identity*) : ils doivent être dépendants temporellement et se produire au même endroit. Selon Rappaport Hovav et Levin, les sous-événements des résultatifs à XP nu où le résultat n'est pas lexicalement impliqué, sont 'co-identifiés', c'est-à-dire représentés comme un seul et unique événement dans les termes de la structure événementielle. Autrement dit, l'événement dans le monde décrit par une construction résultative à XP nu n'est pas construit linguistiquement comme deux événements distincts, même s'il implique les propriétés lexicalisées par deux prédicats distincts et il est, par conséquent, conceptualisable comme impliquant deux (sous-)événements. Formellement, les événements co-identifiés peuvent être vus comme prédiqués à propos d'une même variable d'événement, comme dans la représentation néo-Davidsonienne de '*Kim ran into the room*' en (213), où le label RUN-INTO suggère que les deux descriptions d'événement ('*Kim s'est retrouvé dans la chambre en courant*') sont devenues la même et unique représentation et le label AGENT-THEME indique que le même participant a deux rôles :

(213) $\exists e$ [RUN-INTO(e) & AGENT-THEME(e, Kim) & GOAL(e, room)]

Ainsi, une résultative à XP nu est systématiquement préférée à une résultative réfléchie ('*Robin danced out of the room*' vs ??'*Robin danced herself out of the room*') quand les sous-événements remplissent les conditions de l'identité des événements.

En ce qui concerne les verbes lexicaux causatifs, ces verbes et les constructions résultatives avec les pronoms réfléchis ont essentiellement la même structure événementielle, qui consiste en un sous-événement de cause et un sous-événement de résultat. Effectivement, pour un grand nombre de résultatifs, une paraphrase explicitement causative convient parfaitement : par exemple, '*The searchers yelled themselves hoarse*' est paraphrasable par 'Le hurlement des chercheurs a provoqué leur enrouement'.

De plus, on attribue traditionnellement une structure événementielle où deux sous-événements sont reliés de la manière que le premier est à l'origine ou la cause du deuxième, aux verbes lexicaux causatifs de changement d'état comme *to open*, *to break*, *to melt*. En revanche, une analyse causative ne convient pas pour les résultatifs à XP nu.

Parmi les propriétés communes aux verbes causatifs et les constructions résultatives réfléchies, il y a celle que les verbes causatifs, comme les constructions résultatives réfléchies, manifestent la même relation temporelle entre les sous-événements, à savoir, ils peuvent ne pas être dépendants temporellement l'un de l'autre, comme par exemple dans *'The widow murdered her guest by putting arsenic in his coffee'*, où l'action de mettre le poison dans le café ne dure très probablement pas jusqu'au moment où celui qui le boit meurt.

Selon Rappaport Hovav et Levin, la condition sine qua non pour que deux événements soient encodés dans une langue par la morphosyntaxe causative, consiste en ce qu'ils ne soient pas nécessairement dépendants temporellement. C'est pour cette raison qu'on peut ne pas inclure l'opérateur explicite CAUSE dans une structure d'événement (complexe) parce que la seule relation de dépendance non-temporelle entre les événements dans la langue naturelle est celle de la causalité.

L'analyse complexe/causative couvre donc toutes les constructions résultatives dont les sous-événements ne sont pas nécessairement dépendants temporellement et l'analyse simple/non-causative s'applique aux constructions résultatives dont les sous-événements sont nécessairement dépendants temporellement.

2.4.3 Le choix de l'argument d'un verbe transitif à propos duquel le groupe résultatif peut prédiquer

Après avoir expliqué les deux patterns résultatifs – à XP résultatif nu et avec un pronom réfléchi – par la complexité de l'événement plutôt que par la DOR, il faut expliquer à propos de quel argument d'un verbe transitif un XP de résultat peut prédiquer. Il s'agit maintenant des constructions résultatives avec des NPs sous-catégorisés (*subcategorised NP résultatives*) qui englobent les résultatifs orientés sujet et orientés objet. L'approche syntaxique basée sur la DOR suggère que les XPs résultatifs sont toujours prédiqués à propos des objets directs, mais, comme précisé ci-dessus, l'existence des résultatifs *subject-oriented* avec des verbes transitifs remet en question l'approche par la DOR. S'il faut abandonner la DOR, le choix de l'argument du verbe transitif pour servir de sujet à la prédication résultative redevient la question centrale. D'après Rappaport Hovav et Levin 2001, le choix de l'argument-sujet de la prédication résultative se fait également en termes de structure événementielle et renvoie à la représentation de la chaîne causale encodée dans un événement.

La généralisation sans exception semble être la suivante : si un argument d'un verbe transitif subit un changement d'état impliqué lexicalement par le verbe, le XP résultatif est invariablement prédiqué à propos de cet argument, par exemple : *to flatten something wafer-thin, to stretch one's spine into realignment*. Mais dans de nombreuses constructions résultatives sur la base des verbes transitifs, ces verbes n'impliquent pas de changement dans l'entité dénotée par le NP à propos de laquelle le XP résultatif est prédiqué, comme par exemple avec les verbes de contact de surface (*to strip wet clothes off someone, to rub one's hair dry, to wipe a mirror free of steam*) ou les verbes d'exercice de force (*to pull someone free of the wreckage, to tug something from the soil, to yank something out of his hands*). Même si ces verbes n'impliquent pas de changement d'état de leur argument objet, dans les résultatifs de ce type, il est tout aussi impossible que le XP résultatif prédique à propos du sujet,

et non à propos de l'objet : *'The men pushed the piano off the stage'* ne peut pas signifier que les gens ont quitté la scène et non le piano.

En quoi alors les résultatives avec les NPs objets sous-catégorisés où les XPs résultatifs peuvent être prédiqués à propos du sujet, répétées en (214) sont fondamentalement différentes ?

- (214) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
b. The sailors managed to catch a breeze and ride it *clear of the rocks*.
c. John danced mazurkas *across the room*.
d. Fly American Airlines *to Hawaii* for your vacation!

D'après Rappaport Hovav et Levin, la généralisation est la suivante : dans les résultatives avec les NPs sous-catégorisés, le XP résultatif doit être prédiqué à propos d'un argument du verbe qui est récipiendaire d'une force transmise. Puisque la grande majorité des verbes transitifs décrivent des événements qui impliquent la transmission d'une force et cet argument est normalement exprimé par l'objet direct du verbe, la grande majorité des constructions résultatives sur la base des verbes transitifs ont des XPs de résultat prédiqués des objets directs. Ceci explique pourquoi la DOR est si souvent empiriquement correcte. Néanmoins, avec les verbes transitifs non-canoniques auxquels il manque un NP dénotant l'entité récipiendaire d'une force, le XP de résultat peut être prédiqué du sujet, et ce sont précisément les résultatives en (214).

Le statut spécial des NPs dénotant les récipiendaires d'une force est vérifiable par leur capacité d'apparaître comme une entité affectée Y (dans le sens 'ayant subi un changement d'état') dans le contexte *What X did to Y was...* :

- (215) a. What they did to her spine was stretch it.
b. What they did to their children's hair was rub it.
c. What she did to the mirror was wipe it.
d. What they did to the stalks is tug them. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 786 (50))

Les arguments qui ne qualifient pas en tant que récipiendaires d'une force ne sont pas acceptés dans ce contexte :

- (216) a. *What they did to the star is follow it.
b. *What they did to the mazurkas is dance them.
c. *What they did to the breeze is ride it.
d. *What they did to American Airlines was fly it. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 787 (51))

Pourquoi c'est l'argument récipiendaire d'une force dans les constructions basées sur un verbe transitif qui devient systématiquement sujet du XP résultatif ? Selon Rappaport Hovav et Levin, l'événement décrit par un verbe transitif peut être représenté comme (des segments d')une chaîne causale, c'est-à-dire une série des relations '*force-dynamic*' qui décrivent les interactions en termes de force, entre deux participants de l'événement. (Talmy 1988 établit une famille des relations

'force-dynamic'.) La transmission de force et le changement d'état/de lieux sont deux relations 'force-dynamic' les plus importantes pour les verbes transitifs.

La restriction qui dit que c'est le récipiendaire d'une force dont doit prédiquer le groupe résultatif résulte de ce que les événements sont nécessairement des chaînes causales non-branchantes. Par exemple, dans deux interprétations potentielles de *'Tracy wiped the table clean'* (la première où *clean* est prédiqué à propos de l'objet et la seconde où il est prédiqué à propos du sujet), seulement dans la première le segment résultatif de la chaîne complète, celui du changement d'état de la table, prolonge le segment initial déjà en place, celui de la transmission de la force de Tracy vers la table. En revanche, dans la seconde interprétation, la chaîne causale bifurque nécessairement. Le premier segment représente la transmission de la force de Tracy vers la table et le second représente le changement d'état de Tracy. Cette chaîne où les segments ne se suivent pas l'un l'autre, mais forment deux branches qui ont le même point d'encrage, mais deux points d'arrivée non liés, rend indisponible l'interprétation où c'est le sujet Tracy qui subit un changement d'état, c'est-à-dire où le XP résultatif prédique à propos du sujet.

Cet exemple clarifie également pourquoi le groupe résultatif peut prédiquer à propos du sujet d'un verbe transitif dont l'objet n'est pas récipiendaire d'une force : c'est la transmission de la force du sujet vers l'objet qui crée le premier segment qui interdit l'interprétation où le XP résultatif prédique du sujet dans *'Tracy wiped the table clean'*. Sans transmission d'une force, ce premier segment n'est pas créé, l'objet NP sous-catégorisé n'est pas récipiendaire d'une force et la prédication résultative à propos du sujet devient possible, comme dans les exemples en (214), discutés plus haut. De cette manière, la contrainte sur le sujet possible de prédication pour un XP résultatif dans les constructions résultatives avec des NPs sous-catégorisés résulte des contraintes indépendantes sur la bonne formation des événements, selon Rappaport Hovav et Levin.

Qu'est-ce qui se passe alors dans les résultatives basées sur un verbe transitif mais où le NP postverbal n'est pas sous-catégorisé par le verbe, comme dans *'They drank the pub dry'*? Dans les résultatives de ce type, l'objet « normal » d'un verbe transitif, compris ici comme étant quantifié existentiellement, demeure implicite et la phrase est comprise comme impliquant une situation où l'action du sujet affecte de manière « négative » le pub, mais où le récipiendaire de cette force n'étant pas lexicalement spécifié par le verbe est néanmoins identifié pragmatiquement, comme le montre la construction *What they did to the pub was drink it dry*, qui est censée tester si l'objet (dans ce cas, l'objet non sous-catégorisé) qualifie comme récipiendaire d'une force.

En soutenant que la notion de récipiendaire d'une force est préférable à celle de thème incrémental en ce qui concerne le choix du sujet pour un prédicat résultatif, Rappaport Hovav et Levin critiquent la proposition de Rothstein 2000, formulée également en termes de structure événementielle, notamment que le XP résultatif d'un verbe transitif prédique toujours à propos du thème incrémental du verbe. Nous avons déjà vu que les XPs résultatifs sont nécessairement prédiqués à propos des objets des verbes de changement d'état, des verbes de contact de surface, ainsi que des verbes d'exercice de force. Tandis que les objets des verbes de changement d'état sont à juste titre considérés comme des thèmes incrémentaux impliqués lexicalement par ces verbes (puisque un changement de l'objet au cours de l'événement est lexicalement impliqué par le verbe), ceux des autres classes verbales ne le sont pas, ce qui constitue un problème pour l'approche par le thème incrémental. Il y a néanmoins des propositions contraires qui se basent sur Tenny 1992 qui note que certains verbes transitifs – y inclus les verbes de contact de surface et les verbes d'exercice de force–

ont une structure aspectuelle latente (*latent aspectual structure*), c'est-à-dire que même si certains verbes n'impliquent pas lexicalement de thèmes incrémentaux, ils apparaissent néanmoins avec le modifieur *in x time* ('*I wiped the counter in 30 seconds flat*'), propriété caractéristique des verbes à thèmes incrémentaux. D'après Rappaport Hovav et Levin, cette structure aspectuelle latente surgit parce que ces verbes ont des objets récipiendaires d'une force, et que les verbes avec ces objets sont associés avec une implicature résiliable que les récipiendaires d'une force subissent un changement lié au résultat de l'action, attendu conventionnellement. Cette implicature crée l'impression que ces verbes ont un thème incrémental, mais en réalité c'est la propriété de ces verbes d'avoir le récipiendaire d'une force qui serait à la base de cette perception.

Selon Rappaport Hovav et Levin, l'approche par le récipiendaire d'une force s'avère supérieure à celle par le thème incrémental étant donné qu'il y a des verbes dont l'objet est un thème incrémental (et non un récipiendaire d'une force) et qui néanmoins n'apparaissent pas avec des XPs résultatifs prédiqués à propos de l'objet, par exemple, *to memorize, to study, to read, to sing*. Une exception apparente ne fait que confirmer cette conclusion : dans la construction résultative orientée-objet '*Shelly read Jane Eyre to tatters*', l'objet direct du verbe est un roman, entité non-susceptible d'être affecté par une force. Pourtant, dans cet exemple l'objet direct réfère à un objet matériel – livre – usé par l'application d'une force physique, puisque le XP résultatif décrit son apparence physique résultante.

Distribution des verbes dans les constructions résultatives avec les NPs non sous-catégorisés

La dernière particularité distributionnelle invoquée pour appuyer l'analyse syntaxique par la DOR des constructions résultatives ce sont les verbes inergatifs en (217), qui, contrairement aux verbes inaccusatifs en (218), participent à un autre pattern qui ressemble le pattern réfléchi, celui des NPs non sous-catégorisé par le verbe :

- (217) a. Miss Kitty talked seven warts_i *off my hands*_i.
 b. She winked us_i *past*_i.
 c. The dog barked him_i *awake*_i.
- (218) a. *The bomb exploded the watermelons *into the air*.
 b. *The ice melted the floor *clean*.
 c. *The water evaporated the pot *dry*. (Rappaport Hovav et Levin 2001 : 790 (60, 61))

Rappaport Hovav et Levin proposent deux explications complémentaires de ce comportement contrastant des verbes inaccusatifs et inergatifs en termes de structure événementielle : la première est basée sur l'impossibilité d'événements à deux thèmes incrémentaux et la deuxième sur la limitation de la complexité d'une structure d'événement bien formée.

Selon Rappaport Hovav et Levin, les constructions résultatives grammaticales avec les NPs non sous-catégorisés en (217) se basent sur les verbes à causalité interne, c'est-à-dire qui décrivent des événements conceptualisés comme résultant des propriétés inhérentes de l'argument verbal (ce sont des verbes comme *to laugh, to play, to speak, to walk, to glow*, ainsi que certains verbes de

changement d'état, comme *to bloom, to rot*) dont la structure d'événement consiste en un seul sous-événement avec un seul participant, puisqu'il n'y a pas d'événement causal externe. Cela permet d'augmenter leur structure événementielle pour former une structure complexe (puisque causale), celle associée aux résultatives à NPs non sous-catégorisé.

En revanche, les exemples agrammaticaux en (218) sont des constructions résultatives basées sur les variantes intransitives des verbes de changement d'état à causalité externe. (Rappaport Hovav et Levin précisent qu'un contraste en termes de causalité externe vs. interne est préférable à un contraste en termes d'agentivité ou de caractère animé du sujet, étant donné qu'il existe des verbes à causalité interne avec des arguments inanimé : *The phone jangled me into consciousness*. De même le contraste n'est pas attribuable au changement d'état vs. son absence, puisqu'il existe des verbes de changement d'état à causalité interne : *Gardeners allowed their hanging flower basket to bloom itself into oblivion*.) Par définition, les verbes à causalité externe décrivent des événements conceptualisés comme étant déclenchés par une cause externe possédant un contrôle immédiat sur l'événement. Les verbes typiques de cette classe sont les verbes de changement d'état comme *to break, to close, to thicken*. Ces verbes ont une structure d'événement complexe, causative. Leurs variantes intransitives ont la même structure d'événement, mais le sous-événement causal, lié lexicalement, ne reçoit pas d'expression syntaxique directe. Les résultatives agrammaticales en (218) ont une structure causative complexe, où le sous-événement de cause est lié lexicalement. Si la structure d'événement ne peut avoir que deux sous-événement tout au plus, ces verbes, même sans ajout d'un NP non sous-catégorisé dont prédique le résultatif, ont déjà une structure d'événement maximale développée. Puisque le XP résultatif rajoute encore un sous-événement, ces résultatives sont exclues par la contrainte sur la complexité maximale de la structure d'événement.

Une explication alternative est que les résultatives agrammaticales du type en (218) violent la contrainte qu'un événement ne peut avoir qu'un seul thème incrémental, puisque l'événement n'est délimité qu'une seule fois. Étant donné que les verbes de changement d'état, à causalité externe, sont associés avec les thèmes incrémentaux, mais que dans les résultatives à NP non sous-catégorisé, le groupe résultatif, en additionnant un deuxième sous-événement de changement, ajouterait un autre thème incrémental, la contrainte en question est violée dans les exemples en (218).

Pour résumer, Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 réexaminent l'approche syntaxique de la construction résultative en anglais pour démontrer que l'explication syntaxique des restrictions sur la distribution des XPs résultatifs, autrement dit, la contrainte DOR, ne tient finalement pas. Pour remplacer la DOR, elles proposent une explication basée sur les structures événementielles associées à différents patterns résultatifs et une théorie du *mapping* entre la structure d'événement et la structure syntaxique. Leur analyse est censée expliquer pourquoi la DOR, à la base de la plupart des analyses des constructions résultatives, est si proche de la vérité et semble, par conséquent, si attractive. Selon elles, le fait que la DOR explique beaucoup de données, est dû à deux raisons liées. Premièrement, la structure événementielle causative associée aux résultatifs qui décrivent les événements qui ne sont pas nécessairement dépendants temporellement, exige la réalisation de deux arguments en syntaxe, ayant comme résultat l'introduction d'un réfléchi quand les deux sous-événements partagent le même participant/argument. Deuxièmement, la plupart des verbes transitifs décrivent des événements impliquant la transmission d'une force. Pour cette raison ces

verbes forment des constructions résultatives avec des NPs objets sous-catégorisés dont prédisent les XPs de résultat. Par conséquent, il n'existe que très peu de XPs résultatifs avec des verbes transitifs qui prédisent sur le sujet et pas sur l'objet.

Réceptaire d'une force ou thème incrémental en tant que sujet de la prédication secondaire résultative ?

La première critique qu'on peut adresser à l'analyse des constructions résultatives de Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004, en termes de distinction entre les événements complexes (qui consistent en deux sous-événements, chacun desquels peut potentiellement se produire comme un événement indépendant) vs simples (qui consistent en un seul sous-événement), cruciale pour expliquer, via la condition *Argument-per-Subevent* (qui dit qu'il doit y avoir au moins un argument XP dans la syntaxe par sous-événement dans la structure événementielle) différents patterns de la réalisation des arguments dans les constructions résultatives, consiste en ce que le choix de privilégier l'argument réceptaire d'une force, au lieu de l'argument thème incrémental, en tant que sujet de prédication pour un groupe résultatif, ne résout pas le problème posé à la DOR par les exemples transitifs (dont l'exemple type, pour rappel, est *'The wise men followed the star out of Bethlehem'*), où le résultatif semble prédiquer à propos du sujet et non à propos de l'objet, en infraction avec la DOR.

Effectivement, en ce qui concerne le choix du sujet de prédication pour un XP résultatif, l'analyse de Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 se résume essentiellement en deux généralisations :

- (i) Le XP résultatif est prédiqué de l'argument DP du verbe transitif qui dénote le réceptaire d'une force transmise, s'il y a en un ;
- (ii) Quand il n'y a pas de DP dénotant une entité réceptaire d'une force transmise, le XP de résultat peut être prédiqué du sujet.

Par conséquent, étant donné que ce sont les DPs dénotant les entités réceptaires d'une force transmise qui sont typiquement exprimés comme des objets directs, il s'ensuit que les XPs résultatifs prédisent à propos des objets directs, dans la grande majorité de constructions résultatives basées sur les verbes transitifs. Or la DOR ne fait que constater cela. Cela étant, avec les verbes transitifs non-canoniques auxquels il manque un DP dénotant l'entité réceptaire d'une force, le XP de résultat peut être prédiqué du sujet, et ce sont précisément les constructions résultatives contre-exemples à la DOR.

Les verbes qui n'expriment pas la transmission d'une force vers une entité dénotée par l'objet, mais possèdent néanmoins des objets thèmes incrémentaux, comme, par exemple, *to memorize, to study, to read, to sing*, ne peuvent pas être à la base des constructions résultatives, où le XP de résultat prédique à propos de l'objet direct. Ce fait semble confirmer la première généralisation (i) de Rappaport Hovav and Levin, mais, contrairement à la deuxième généralisation, ces verbes, *noncanonical transitive verbs* dans la terminologie de Rappaport Hovav et Levin, sont tout aussi introuvables à la base des constructions résultatives où le XP de résultat prédique à propos du sujet. Les exemples en (219), prédits grammaticaux par la deuxième généralisation, sont inacceptables :

(219) a. *They_i read somniferous poems asleep_i.

- b. *They_i sang somniferous songs *asleep*_i.

Ainsi, si la deuxième généralisation (ii) ne couvre pas les exemples agrammaticaux en (219), mais semble pouvoir couvrir les cas exceptionnels (c'est-à-dire, les contre-exemples à la DOR) répétés à nouveau en (220), le changement pour l'argument récipiendaire d'une force au lieu de l'argument thème incrémental en tant que le DP prédestiné à devenir le sujet de la prédication secondaire résultative, ne semble pas convaincant. On pourrait tout aussi bien proposer que le thème incrémental des verbes *to memorize*, *to study*, *to read*, *to sing* semble exclu en tant que sujet de prédication par un XP résultatif parce qu'il s'agit d'un thème incrémental non-affecté, contrairement aux thèmes incrémentaux affectés dans les exemples canoniques de la construction résultative comme *to hammer the metal flat*, ou *to wipe the table clean*. D'ailleurs, dans ces derniers exemples, ce n'est pas une incrementalité du thème qui compte, mais surtout une affectation du thème. (Puisque dans les situations où la pièce métallique ou la table sont devenus, respectivement, plate ou propre, pas de manière progressive et graduelle au cours de l'activité, mais de manière soudaine, seulement à la fin de l'activité, respectivement, de martèlement ou d'essuyage, pour une raison technique inconnue, les constructions '*to hammer the metal flat*', ou '*to wipe the table clean*' seraient tout aussi vraies).

- (220) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
b. John danced mazurkas *across the room*.

En outre, la non-affectation du thème est un trait commun des objets directs pour les exemples agrammaticaux en (219) (*somniferous poems* et *somniferous songs*) et pour les exemples grammaticaux, exceptions pour la DOR, en (220) (*the star* et *mazurkas*). La propriété de (non-)affectation du thème peut donc tout aussi bien exclure les verbes *to memorize*, *to study*, *to read*, *to sing*, ensemble avec les verbes *to follow (the star)* et *to dance (mazurkas)* des constructions résultatives avec l'objet direct comme sujet de la prédication secondaire résultative. Mais, la (non-)affectation du thème n'explique toujours pas pourquoi la prédication secondaire résultative est possible dans les exemples en (220), mais reste impossible dans les exemples en (219). Ainsi, le recours au thème affecté au lieu du thème incrémental pourrait avoir le même pouvoir explicatif, mais tout aussi insuffisant, que le recours au récipiendaire d'une force transmise au lieu du thème incrémental.

En définitive, nous devons admettre que le passage de la notion de thème incrémental vers celle de récipiendaire d'une force transmise, ou celle de thème affecté, comme propriété décisive pour qu'un DP deviennent éligible en tant que sujet de prédication par un XP de résultat, ne résout pas le problème du choix du sujet de la prédication secondaire résultative dans les cas où ce choix est (ou semble) problématique pour la DOR, notamment dans les exemples en (214). De plus, on n'a pas pris en compte les difficultés considérables et habituelles pour toutes les approches qui se basent sur les distinctions trop détaillées et délicates entre (un grand nombre de) rôles thématiques : par exemple, comment proprement distinguer entre patient et thème ou entre but et récipient ? s'agit-il d'un objet thème affecté, incrémental ou non-incrémental, ou d'un objet récipiendaire d'une force transmise dans les exemples types de la construction résultative *to hammer the metal flat* ou *to wipe the table clean* ?

En tout et pour tout, on ne peut que conclure que c'est néanmoins la Restriction sur l'Objet Direct qui réussit le mieux, contrairement aux explications renvoyant à divers rôles thématiques, à exclure les exemples inacceptables en (219) : quelque soit le rôle thématique exact des objets des verbes transitifs *to memorize, to study, to read, to sing*, le sujet ne peut servir de sujet de prédication aux XPs résultatifs. Bien évidemment, ce qui vient d'être dit ne peut s'appliquer qu'à condition de trouver une explication indépendante, mais apparemment pas en termes de rôles thématiques, pour les exemples transitifs en (214), exceptionnels dans le sens que, malgré la présence des bona fide objets directs (quelque soit leurs rôles thématiques exacts), les XP résultatifs prédisent (ou semblent prédiquer) à propos des sujets, en contradiction flagrante avec la contrainte DOR.

Cela suggère que l'approche en d'autres termes que syntaxiques/configurationnels, notamment en termes sémantiques, ceux de rôles thématiques du sujet du XP prédicatif résultatif et ceux de structure temporelle (simple vs. complexe) de l'événement dénoté par la construction résultative, proposée par Rappaport Hovav and Levin ne soit pas plus efficace pour pouvoir expliquer l'acceptabilité des contre-exemples, fictifs ou réels, à la DOR.

2.4.4 Les constructions résultatives de changement d'état vs. celles de changement de lieu : en quoi sont-elles différentes ?

Tous les exemples qui contredisent (au moins, à première vue) la DOR, à savoir, ceux avec les verbes transitifs où le résultatif prédique à propos du sujet, répétés en (222) sont des constructions résultatives de changement de lieu, et non de changement d'état. Malgré le fait qu'ils partagent certaines propriétés, un changement de lieu et un changement d'état représentent deux notions fondamentalement différentes: le second est plus complexe conceptuellement que le premier. Or si ces deux types de changement sont différents, on ne peut pas analyser de la même manière les constructions qui les mettent en place.

En guise de rappel : dans une construction résultative standard, le verbe dénote une activité et le groupe résultatif dénote un état atteint résultant de l'activité. La contrainte DOR dit qu'en anglais, le XP résultatif prédique toujours à propos de l'objet syntaxique. Sauf l'objet sous-jacent des verbes inaccusatifs et passifs, cet objet peut se réaliser de trois manières différentes : en tant qu'objet sélectionné par un verbe transitif, mais aussi en tant qu'objet non-sélectionné ou comme un « faux » pronom réfléchi avec des verbes inergatifs et transitifs, employés intransitivement.

- (221) a. Mary wiped the table, *clean*.
b. Philemon drank [the coffee pot], *empty*.
c. John screamed himself, *hoarse*.

En (221a), le XP résultatif est prédiqué à propos de l'objet thématique du verbe ; en (221b), le sujet de prédication de ce XP est un objet non-sélectionné, c'est-à-dire, non sous-catégorisé par le verbe ailleurs que dans cette construction; en (221c), le XP résultatif est prédiqué d'un « faux » réfléchi, qui est introduit, avec un verbe inergatif, pour satisfaire la DOR.

Néanmoins, il existe des exemples des constructions transitives résultatives où, en violation de la Restriction DOR, le XP résultatif semble prédiquer à propos du sujet :

- (222) a. The wise men followed [the star] *out of Bethlehem*.
b. John danced [mazurkas] *across the room*.
c. (you) Fly [American Airlines] *to Hawaii* for your vacation!

Il y a pourtant une différence importante entre les exemples en (221) et en (222) : les premiers expriment un changement d'état, et les secondes un changement de lieu. D'après Mezhevich 2003, les exemples en (222) ne violent pas la DOR puisque ce ne sont pas de « vraies » constructions résultatives, dénotant un changement d'état, mais, selon elle, des « constructions à PP de but ». Malgré des similitudes conceptuelles, sémantiques et aspectuelles, le changement d'état et le changement de lieu ne relevant pas du même type de changement, ces deux types de construction sont susceptibles de recevoir des analyses différentes.

Les notions de changement d'état et de changement de lieu ont beaucoup de propriétés en commun : et le changement physique de lieu, et le changement abstrait d'état impliquent la notion de transition de l'état A/lieu A vers l'état B/lieu B et les deux types de construction expriment un changement résultant d'une activité. C'est pourquoi les deux constructions ont la même structure aspectuelle. Les XPs résultatifs et les PP de but affectent aspectuellement le prédicat de base de manière identique : ils dérivent des accomplissements à partir d'activités en délimitant l'événement dénoté par le verbe de base. En (223), l'adverbial de laps de temps *in x time* est possible s'il est précédé par un XP de résultat ou un PP de but :

- (223) a. Terry watered her lawn [**in an hour*].
b. Terry watered her lawn *soggy* [*in an hour*].
a'. John walked [**in an hour*].
b'. John walked *to the river* [*in an hour*].
a''. The wise men followed the star [**in an hour*].
b''. The wise men followed the star *out of Bethlehem* [*?in an hour*].

Néanmoins, il y a des différences importantes entre les deux types de construction. Dans la littérature, une distinction est faite entre les résultatifs « vrais » et « faux » (par exemple, Pustejovsky 1991; Rapoport 1999). Dans les vraies constructions résultatives en (224), le XP résultatif décrit un (sous-)événement – état résultant - non-spécifié lexicalement par le verbe, tandis qu'avec les « faux » résultatifs, comme en (225), le XP final pseudo-résultatatif ne fait que modifier l'état final déjà lexicalement spécifié par le verbe.

- (224) a. Terry watered the daffodils *flat*.
b. Birthdays provide the perfect excuse to flatter Libras *silly*.

(225) a. John cut the bread *into thick slices*.

- b. Mary melted the snowman *into a puddle*.

(Mezhevich 2003 : 169)

En (224), il n'a rien dans le sens lexical des verbes *to water* et *to flatter* qui suggère que les actions dénotées par ces verbes résultent en états d'aplatissement ou de niaiserie, respectivement. En revanche, en (225) quand un objet est coupé ou fondu, il finit inévitablement en plus d'une pièce ou en état liquide, respectivement.

Même si la distinction peut sembler subtile, seuls les XPs résultatifs dans de vraies constructions résultatives change l'aspect lexical du prédicat, contrairement aux XPs finaux pseudo-résultatifs :

- (226) a. Terry watered her lawn [**in an hour*]. vs. Terry watered her lawn *soggy* [*in an hour*].
 b. Smith melted the statue (*into a puddle*) [*in five minutes*].

Cette différence entre le XP résultatif en (226a) et le XP pseudo-résultatif en (226b) vient de la différence dans la configuration syntaxique de ces éléments : le premier est complément, le second – adjoint optionnel. Ainsi, même si les constructions avec un vrai XP résultatif et un XP pseudo-résultatif décrivent une activité et le résultat auquel l'activité aboutit, les constructions avec le deuxième ne sont pas des vraies constructions résultatives puisque le XP pseudo-résultatif ne décrit pas un (sous-)événement lexicalement indépendant, mais ne fait que détailler l'état résultant, lexicalement encodé par la variante causative du verbe de changement d'état *to melt*. Parallèlement, les constructions à PP de but en (222) ne sont pas de vraies constructions résultatives puisque leurs PPs de but ne décrivent pas des (sous-)événements indépendants, mais seulement des lieux résultants, c'est-à-dire, les points d'arrivée du mouvement dirigé.

En plus du fait que dans de vraies constructions résultatives, l'activité et le résultat dont l'activité est la cause décrivent deux (sous-)événements indépendants, l'ajout d'un vrai XP résultatif affecte seulement la classe lexicale aspectuelle du verbe principal qui ne change pas de sens et préserve sa structure argumentale. En revanche, dans les résultatifs de changement de lieu, l'ajout d'un PP de but affecte le sens du verbe, puisque son interprétation change. Par exemple, les verbes de mouvement *to run* ou *to dance* sont ambigus entre deux lectures : de manière pure de mouvement et de mouvement dirigé. Ces verbes suivis d'un XP résultatif dénotant un changement d'état, gardent leur ambiguïté : en (227), la phrase continue d'être ambiguë entre les deux lectures :

(227) Jane danced her feet *black and blue*...

- | | |
|---------------------------|-----------------------------|
| → dancing around the room | <i>mouvement dirigé</i> |
| → dancing on the spot | <i>manière de mouvement</i> |

En revanche, le même verbe suivi par un PP exprimant un changement de lieu n'a plus de lecture de manière de mouvement. Le PP de but n'est pas compatible avec la lecture de manière de mouvement :

(228) Jim danced Agnes *into the hallway*...

- | | |
|---------------------------|-----------------------------|
| → dancing across the room | <i>mouvement dirigé</i> |
| → # dancing on the spot | <i>manière de mouvement</i> |

De plus, seuls les verbes interprétés comme des verbes de mouvement dirigé peuvent figurer avec les PPs de but. Par exemple, le verbe *to push* est un verbe de transmission de force qui peut, ou ne peut pas, résulter en un changement de lieu de l'entité dénotée par l'objet direct. Le PP de but est

compatible seulement avec les objets compatibles avec une lecture de changement de lieu, c'est-à-dire, avec un objet qui se déplace :

- (229) a. Terry and Bonnie pushed the elevator button/the piano.
b. Terry and Bonnie pushed *the elevator button/the piano *into the room*.
(Mezhevich 2003, 169)

Revenons aux contre-exemples à la contrainte DOR, qui expriment toujours un changement de lieu, jamais un changement d'état, répétés en (230)

- (230) a. The wise men followed [the star] *out of Bethlehem*.
b. John danced [mazurkas] *across the room*.
c. (you) Fly [American Airlines] *to Hawaii* for your vacation!

En s'appuyant sur ces exemples, Levin et Rappaport Hovav 2001 et 2004 rejettent la Restriction DOR et proposent une analyse événementielle des constructions résultatives, qui, selon elles, peuvent avoir une structure événementielle simple ou complexe. Les événements avec une structure complexe impliquent deux événements temporellement indépendants : l'événement dénoté par le verbe commence avant la progression vers l'état résultant et ne s'étend pas jusqu'à ce que le résultat soit atteint. Par exemple, en (231a), Philemon et Mary ont pu devenir étourdis seulement après avoir fini de danser et en (231b) le bébé a pu s'endormir 15 minutes après avoir fini de pleurer:

- (231) a. Philemon and Mary danced (#themselves) *dizzy*.
b. The baby cried (*itself) *to sleep*.
(Mezhevich 2003 : 172 (22))

En revanche, la structure événementielle simple consiste en deux événements temporellement dépendants : la progression vers le résultat commence simultanément avec l'événement dénoté par le verbe qui s'étend jusqu'à ce que le résultat ne soit atteint :

- (232) a. Tracy danced *to the other side of the stage*.
b. Kelly ran *to the library*.
(Mezhevich 2003 : 173 (23))

L'approche en termes de structure d'événement explique le contraste entre les résultatifs basés sur les verbes intransitifs avec le pronom réfléchi (le pattern réfléchi) en (231) et sans pronom (le pattern à XP résultatif nu) en (232) : les résultatifs avec le pronom réfléchi ont une structure événementielle complexe et ceux sans pronom – une structure simple. Le postulat essentiel dans l'analyse de Levin et Rappaport Hovav est que la situation du monde décrit par une construction résultative avec un XP nu est toujours construit linguistiquement comme un événement simple. Couplé avec la condition *Argument-per-Subevent*, qui dit qu'il doit y avoir au moins un argument XP dans la syntaxe par chaque sous-événement dans la structure événementielle, cela signifie que le pronom réfléchi doit être présent quand l'événement est complexe, puisque le verbe et le XP résultatif dans une structure événementielle complexe doivent chacun prédiquer à propos d'un constituant syntaxique distinct. Par conséquent, même si les contre-exemples pour la DOR sont basés sur les verbes transitifs avec d'authentiques objets directs, ils ont une structure événementielle simple où le verbe et le XP résultatif prédisent à propos du même constituant syntaxique, à savoir, le sujet.

Selon Mezhevich 2003, le problème avec cette explication est que les vrais résultatifs et les constructions à PP de but se comportent différemment dans les deux patterns - à pronom réfléchi et à XP nu -, et cela indépendamment des caractéristiques temporelles de la construction.

D'un côté, seul le pattern réfléchi est possible avec les vraies résultatifs : *to sing oneself hoarse* vs **to sing hoarse* ; *to party oneself out of a job* vs **to party out of a job* ; *to read oneself into an inferiority complex* vs **to read into an inferiority complex*. Pourtant, il est facile d'imaginer une situation où ces résultatifs auraient une structure d'événement simple : par exemple, on peut devenir enrôlé exactement au moment quand on finit de chanter. Si la présence vs. l'absence du pronom réfléchi avait été déterminée par la relation temporelle entre les deux sous-événements, les deux patterns (avec ou sans pronom) auraient été disponibles en fonction de la situation décrite par la construction en question, mais ce n'est pas le cas. De l'autre côté, les deux patterns existent pour les constructions à PP de but, mais ici aussi la présence (vs. l'absence) du pronom réfléchi ne reflète pas la relation d'indépendance temporelle entre les deux sous-événements, mais a plutôt un effet pragmatique. Par exemple, en (233a et b), où le pronom est présent, l'agent est décrit comme surmontant un obstacle dont le franchissement demande beaucoup d'efforts et une véritable intention de se retrouver dans un lieu souhaité (ce qui suggère apparemment son statut en tant qu'argument externe dans une configuration inergative), par comparaison avec les mêmes phrases sans pronom (où, par opposition, il s'agirait d'une configuration inaccusative):

- (233) a. The boy walked [himself] thirty-seven blocks *to the emergency room*. vs
 a.' The boy walked thirty-seven blocks *to the emergency room*.
 b. After school I marched [myself] down *to the public library*. vs
 b'. After school I marched down to the public library. (Mezhevich 2003 : 175 (29, 30))

Selon Mezhevich, tout cela suggère que les vraies constructions résultatives et les constructions à PP de but ne peuvent pas recevoir d'analyse unifiée basée sur la différence des propriétés temporelles entre deux types de structure événementielle, simple et complexe. Si la distinction entre les deux types de structure d'événement des constructions résultatives semble correcte, la relation temporelle entre les deux (sous-)événements n'est pas pertinente pour cette distinction et la présence comparée à l'absence du pronom réfléchi ne reflète pas l'indépendance comparée à la dépendance temporelle entre les (sous-)événements. Quant à la complexité par rapport à la simplicité de la structure événementielle de la situation correspondante, ce n'est pas la relation temporelle entre les sous-événements qui compte, mais la relation entre le changement et l'activité à l'origine de ce changement.

Puisque dans le monde réel, le changement d'état peut ne pas suivre immédiatement l'activité à son origine, le lien entre le changement et l'activité à l'origine de ce changement n'est pas toujours évident, puisque déterminé pragmatiquement, non lexicalement. Le changement d'état peut ne pas suivre immédiatement l'activité à son origine. C'est pourquoi, le changement d'état est toujours conceptualisé comme un événement avec la structure complexe, indépendamment de la relation temporelle entre les deux sous-événements. Les vraies constructions résultatives, celles de changement d'état, sont donc toujours associées avec la structure événementielle complexe.

En revanche, dans le monde réel, le lien entre le changement de lieu et l'activité qui l'a provoqué, c'est-à-dire le mouvement dirigé de l'entité en question, est toujours direct et immédiat : le changement de lieu ne peut que coïncider temporellement avec le mouvement qui l'a provoqué. Par conséquent, le changement de lieu est conceptualisé comme un événement simple et les constructions avec le PP de but sont toujours associées avec une structure événementielle simple.

Il faut se rappeler que le changement de lieu est le seul type de changement d'état qui peut être prédiqué à propos d'une entité (qui a les propriétés de l') agent, avec les verbes de manière de mouvement. Le changement de lieu n'est pas exactement la même chose que le changement d'état : une entité peut changer sa position par ses propres efforts, sans avoir à agir réflexivement sur soi (il y a une différence entre les événements de se déplacer dans une pièce, par exemple, en marchant, et de se raser), c'est-à-dire, sans recourir au pronom réfléchi dans la syntaxe. De ce fait, dans cette seule situation, un XP résultatif peut exceptionnellement s'appliquer au participant qui correspond à l'agent du prédicat d'activité : *'Kim danced ??(herself) out of the room'*. Dans toutes les autres situations, on doit prédiquer un changement d'état du type qui peut arriver à un thème/patient seulement (le XP résultatif de changement d'état est toujours prédiqué à propos de l'entité thème ou patient), d'où la nécessité du pronom réfléchi dans la syntaxe : *'Philemon and Mary danced (??themselves) dizzy'* ou *'The baby cried (*itself) to sleep'*.

Dans les termes de proto-rôles thématiques de Dowty 1991, l'entité qui subit un changement d'état quelconque doit avoir plus d'implications (*entailments*) du proto-thème, que celles du proto-agent, sinon elle ne serait pas susceptible de subir un changement au cours de l'événement dénoté. Si cette entité est aussi un agent, alors les propriétés du proto-agent et les propriétés du proto-thème sont prédiquées à propos d'une seule et même entité. Cela serait possible seulement avec les prédicats de changement d'état si l'entité agit sur soi-même afin d'effectuer son propre changement d'état, produisant en syntaxe une construction réfléchie. Cela explique pourquoi le réfléchi ne peut pas être considéré comme un tenant-lieu syntaxique vide de tout contenu.

La seule exception est celle où le changement d'état est en fait le changement de lieu qui s'est produit grâce à la locomotion de l'agent lui-même. Une telle entité aurait suffisamment d'implications du proto-thème pour se définir comme une entité déplacée mais gardant en même temps son statut d'agent. En se rasant on traite son propre corps comme un thème, mais en se déplaçant soi-même, on a à la fois les implications du proto-agent et du proto-thème. C'est pourquoi les verbes de manière de mouvement (comme par exemple, *courir*) sous une lecture d'activité seraient, dans certaines langues germaniques et romanes, inergatifs (en jugeant par leur choix de l'auxiliaire), mais comme des verbes de mouvement dirigé, avec un complément directionnel, auraient les propriétés des verbes inaccusatifs.

Pour conclure, les constructions exprimant le changement d'état et les constructions exprimant le changement de lieu doivent être appréhendées différemment, en termes de structure d'événement complexe pour les premières et simple, pour les secondes. Cela signifie que les constructions avec les PP de but en (230), qui ne sont effectivement pas de vraies constructions résultatives et qui ne doivent pas être analysées comme telles, ne sont pas sous la portée de la DOR. Par conséquent, ces exemples ne violent pas cette contrainte. Si, effectivement, ces constructions correspondent à une structure événementielle simple, cela suggère une configuration inaccusative, malgré les apparences d'une configuration transitive de ces exemples, avec le groupe prépositionnel de but comme un

adjoint optionnel. En outre, si le pronom réfléchi n'est pas présent dans les constructions résultatives pour distinguer un événement complexe d'un événement simple, dans les termes de l'(in)dépendance temporelle des sous-événements dans la construction résultative, la présence du pronom réfléchi, dans certaines résultatives, est alors due aux facteurs configurationnels, purement syntaxiques, autrement dit, à la Restriction sur l'Objet Direct.

2.5 Syntaxe – l(exicale) des constructions résultatives complexes

Mateu 2005 soutient que la Restriction DOR dans les constructions résultatives doit être «reinstated, despite Rappaport Hovav and Levin's (2001) claims to the contrary.» Il analyse les constructions résultatives qui semblent poser problème à la Restriction DOR, notamment les constructions résultatives semi-idiomatiques en *his/her/... way* et les constructions où le résultatif semble prédiquer à propos du sujet des verbes inergatifs directement, sans recours à un « faux » pronom réfléchi (*'The boy danced into the room'*) et à propos du sujet des verbes transitifs (*'They followed the star out of Bethlehem'*) pour aboutir à la conclusion que la DOR n'est pas enfreinte dans les exemples de ce type. De plus, nous allons voir que les objets non-sélectionnés – pronoms réfléchis et autres DPs – dans les constructions résultatives avec des verbes inergatifs ou transitifs employés comme inergatifs (*to drink the bar dry*), ont le statut de vrais objets directs, également en conformité avec la DOR.

2.5.1 Les résultats et les trajets dans la décomposition syntaxique des groupes verbaux

Mateu 2005 propose une analyse des constructions résultatives, formées par le processus de *conflation* (l'amalgamation), dans les termes de *l(exical)-syntax* de la structure argumentale de Hale et Keyser (1997, 1998, 2002). Il soutient que les constructions du type *'John danced into the room'*, *'He talked us into a stupor'* ou *'John hammered the metal flat'* impliquent la conflation qui amalgame deux structures syntaxiques-*l* différentes, notamment la conflation d'un verbe subordonné d'activité dans le verbe phonologiquement nul de la construction qui exprime un changement de lieu/d'état (éventuellement causé, si le verbe léger *v* est également présent dans la structure).¹¹

La syntaxe-*l*(exicale) se définit par opposition à la syntaxe-*s*(entencial), qui fait référence à la structure syntaxique de la phrase avec à la fois les items lexicaux et ses arguments, mais aussi la « projection étendue » dans le sens de Grimshaw 1990, 2005 qui inclut toute une gamme de projections des catégories fonctionnelles impliquées dans la formation de la phrase interprétable en *PF* et *LF*.

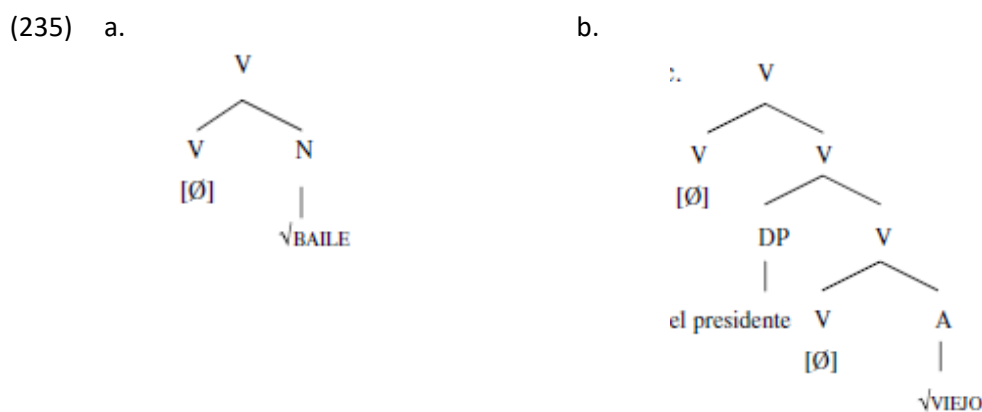
Le principe majeur de l'approche de Hale et Keyser est que la sémantique de la structure argumentale et de la structure d'événement peut être lue directement à partir des structures syntaxiques. Il y a quatre rôles thématiques qui sont lus sur les structures argumentales basiques :

¹¹ Le terme 'conflation' a été initialement introduit par Talmy 1985, dans le sens de synthèse *manière-mouvement*.

Originator dans le spécifieur d'une projection fonctionnelle correspondante (du verbe léger causatif qui introduit l'argument externe), au niveau syntaxique-s, d'après Hale et Keyser ; *Figure* dans le spécifieur du prédicat interne, dont la tête est Adj (prédication interne stative) ou P(ath) (prédication interne locative); *Ground* dans le complément de P(ath) et *Incremental Theme* dans le complément nominal de V. Ainsi, une différence importante est établie entre objet thème incrémental (complément dans une structure inergative) et objet figure (sujet/spécifieur dans la prédication interne locative ou stative. Si dans les exemples espagnols en (234), l'objet thème incrémental des verbes de création/consommation en (234a et b) peut ne pas être réalisé, l'objet figure, c'est-à-dire sujet interne des verbes de changement de lieu/d'état en (234c et d) ne peut pas être omis:

- (234) a. Juan pintó (un cuadro).
 Juan painted a picture.
- b. Juan comió (una pizza).
 Juan ate (a pizza).
- c. Los malos resultados envejecieron *(al presidente).
 The bad results aged the president.
- d. Los fuertes vientos rompieron *(la ventana).
 The strong winds broke the window. (Mateu 2012b : 341 (7))

Ce contraste est dû à ce que les verbes de création, production, consommation (DO x), auxquels est assignés la structure inergative en (235a) peuvent incorporer leur complément, tandis que les verbes de changement d'état/de lieu dont la structure (pour la variante causative) est présentée en (235b), ne peuvent pas incorporer le spécifieur/sujet interne :



Les différentes structures VP (par exemple, inergative, inaccusative, transitive et causative) sont considérées comme associées aux différents sens abstraits structurels, qu'on doit séparer des sens conceptuels/encyclopédiques fournis par les racines. Les têtes des VPs sont des verbes légers (CAUSE, DO, CHANGE, BECOME, etc.) qui sont associées avec des racines lexicales via les opérations de conflation ou d'incorporation. Quant aux fonctions sémantiques associées à l'élément événementiel (c'est-à-dire, V), elles émergent structurellement, c'est-à-dire s'interprètent à partir d'une configuration : DO est lu/identifié à partir de la structure du V inergatif, CHANGE est lu à partir

de celle du V inaccusatif et CAUSE correspond à V qui sous-catégorise un complément prédicatif interne.

Il est bien connu qu'en anglais (contrairement aux langues slaves et romanes) l'ajout d'un P(ath)P spatial (*comme, par exemple, under the bridge*) convertit un verbe de manière pure de mouvement (prédicat d'activité : '*Sue swam for/*in 15 minutes*'), inergatif à la base, en verbe télique (prédicat d'accomplissement : '*Sue swam under the bridge in 15 minutes*'). L'anglais permet de créer un VP dénotant un accomplissement simplement en combinant un P(ath)P de trajet ou de but avec un verbe de manière de mouvement ou encore un verbe d'émission sonore, comme par exemple, '*The garage door rumbled open*'. Seuls ces deux types de verbes, ceux de manière de mouvement (*to dance, to swim, to walk, etc.*) et ceux d'émission sonore (*to buzz, to click, to rumble, etc.*) peuvent être « inaccusativisés » en présence d'un XP résultatif. Seuls ces deux types de verbes ont la capacité intrinsèque de pouvoir participer aux événements de mouvement dirigé de manière interne interprétés à partir des constructions inaccusatives, tandis que un verbe inergatif comme *to laugh* n'a pas cette capacité. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le comportement des verbes inergatifs inaccusativisés en présence du P(ath)P de but ou de trajet abstrait avec celui du verbe *to laugh* exclu (avec une lecture résultative) dans les mêmes configurations :

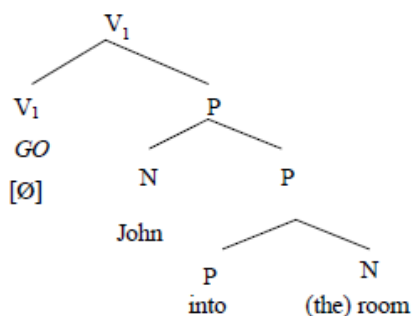
- (236) a. #John_i laughed silly_j. vs. The garage door_i rumbles open_i.
 b. #John_i laughed into the room_i. vs. John_i danced into the room_i.

(Mateu 2005 : 61 (11))

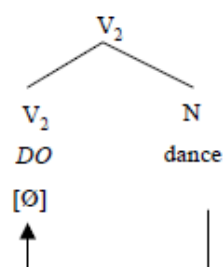
Ni les langues romanes, ni les langues slaves n'ont pas la possibilité de combiner un verbe d'activité de manière de mouvement ou d'émission sonore avec un P(ath)P dénotant un trajet ou un but pour créer un prédicat d'accomplissement.

Mateu 2005 étudie la formation de ces constructions complexes téliques décrivant un trajet de mouvement (*Path of motion construction*) du type '*John danced into the room*', typiques de l'anglais, mais absentes dans les langues slaves ou romanes. Il soutient que la formation de ces constructions implique deux structures syntaxiques-l(exicales): la principale est inaccusative en (237a), avec une petite proposition au prédicat interne P(ath)P (*into the room*) et le sujet interne (*John*) et la subordonnée – inergative en (237b). La structure inaccusative est associée avec l'événement de déplacement dans une direction (*Directed Motion event*) et le verbe reçoit dans cette configuration le sens CHANGE/GO, tandis que la structure inergative est associée à une activité DO, ou au co-événement (*Manner co-event*).

- (237) a.



- b.



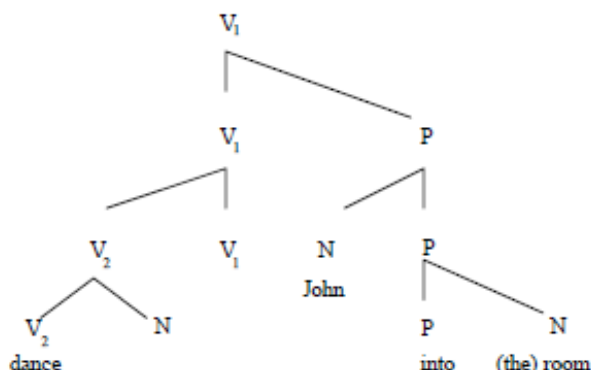
(Mateu 2005 : 59 (8))

Leonard Talmy 1985, 1991, 2000 propose une typologie bien connue entre les langues à cadre verbal (*verb-framed*) et à satellites (*satellite-framed*) qui se différencient par l'encodage du trajet de mouvement/résultat de changement (*path/result*) dans le verbe principal dans les premières (*path/result* est incorporé dans le verbe) ou par son expression en dehors du verbe pour les secondes (*path/result* n'est pas incorporé dans le verbe, mais exprimé par un « satellite » autour du verbe). Et les constructions verbe-particule, où la particule peut être séparée du verbe par un groupe nominal ('*Mary pulled the lid off*'), et les constructions résultatives adjectivales ('*John wiped the table clean*'), les deux du type anglais, sont représentatives des langues à satellites, tout comme les constructions basées sur un verbe de manière pure de mouvement, converti en accomplissement par l'ajout d'un P(ath)P spatial ('*Sue swan under the bridge*'). Les langues romanes contrastent avec les langues germaniques en ce qu'elles ne permettent ni les constructions résultatives, ni les constructions verbe-particule qu'on trouve en anglais.

Suivant la distinction typologique de Talmy, en anglais, langue germanique à satellites, c'est l'élément P(ath), satellite par sa nature (c'est-à-dire, qui n'est pas susceptible de s'incorporer au verbe), qui permet à la tête verbale inergative en (237b) d'être fusionnée (*merged*) (voir ci-dessous) dans le verbe inaccusatif phonologiquement nul en (237a).

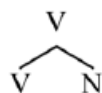
(238)

(Mateu 2005 : 60 (9))

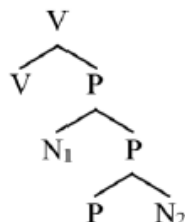


Dans cette proposition en (238), Mateu 2005 suit le modèle de la structure composite en (239c), de Hale et Keyser 1997, composée de celle d'un verbe inergatif simple comme *run*, *jump* ou *slide* en (239a) et celle d'un verbe de changement de lieu comme *go* ou *get* en (239b) :

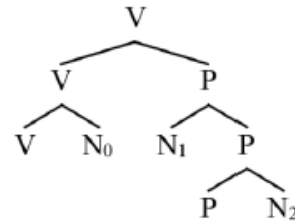
(239) a.



b.



c.



Hale et Keyser proposent que c'est effectivement de cette manière que sont dérivés les verbes dans les phrases en (240), qui exemplifient la conflation telle qu'elle a été introduite par Talmy 1985, notamment la conflation de la manière de mouvement (*action as means* : 'running', etc) avec le mouvement vers un point final (*mouvement to an end point* : 'getting into the room', etc) :

(240) a. The kids ran *into the room*.

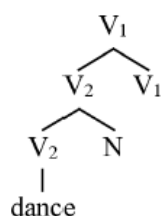
b. The horse jumped *over the cattleguard*.

c. Rizzuto slid *into third base*.

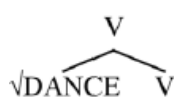
(Hale et Keyser 1997 : 228 (59))

En ce qui concerne les « détails techniques » de l'opération de conflation, représentée en (238) et (239), il convient de préciser, même si cela ne change rien à l'idée principale de l'analyse, qu'initialement chez Hale et Keyser la « réunification » des deux structures en une structure composite est définie en termes de transformation généralisée, qui substitue (239a) pour le verbe en (239b) (le verbe en (239b) est remplacé par (239a)), suivi par incorporation du N, objet *cognate*, dans le verbe V. Mateu 2005 remarque qu'il ne s'agit pas d'une substitution comme en (239), mais plutôt d'une adjonction, en conformité avec les représentations en (238). Mateu 2008 note que la conflation en (238) ne s'effectue pas par une subordination d'un vrai verbe inergatif à un verbe nul inaccusatif: il ne s'agit pas de représenter le processus de subordination lexicale par un « plug-in » syntaxique d'une structure dans une autre. Il s'agit plutôt de l'insertion d'une racine verbale dans le verbe léger nul, ce qui simplifie légèrement l'analyse : au lieu de s'effectuer de manière illustrée en (241a), la conflation se produit comme en (241b), où la racine s'adjoint au verbe léger nul. Mateu 2008 note : « ... due to their relational nature, verbal heads can only be directly associated with so-called 'light' stuff: cf. 'light verbs', we posit that the nominal root ... is introduced via a root-V compound strategy. ... Verbal heads and, more generally, relational heads cannot be directly associated with potentially open-ended encyclopedic stuff ».

(241) a.



b.



En revanche, dans les langues à cadre verbal, que sont, par exemple, les langues romanes, l'incorporation de l'élément P(ath) dans le V(erbe) de mouvement empêche le processus de conflation représenté en (238) d'avoir lieu : *'John danced into the room'* serait traduit en espagnol par *'John entró en la habitación bailando'*, traduit littéralement par *'John entered the room dancing'*.

2.5.2 Langues à cadre verbal et à satellites de la typologie de Talmy. Conflation et incorporation dans les constructions résultatives

Dans les termes de syntaxe-*l*, la distinction typologique de Talmy 1991, 2000 entre les langues à satellites, celles où le trajet abstrait (*Path*) est typiquement exprimé par un « satellite » autour du verbe, c'est-à-dire, une préposition à la tête d'un groupe prépositionnel, une particule ou un préfixe directionnels et les langues à cadre verbal, celles où ce trajet est typiquement incorporé dans le verbe, est présentée par Mateu 2005 de manière suivante (où nous avons remplacé le terme *conflated* par *incorporated* (la raison en est expliquée ci-dessous) dans le sens de l'incorporation

utilisée par Hale et Keyser pour expliquer la dérivation des verbes dénommatifs (*to box*) et désadjectivaux (*to empty*) :

- (242) a. *Verb-framed languages*: the relevant P(ath) is incorporated into the motion V(erb): what corresponds to P and what to V cannot be distinguished any longer; cf. *John entered the room dancing* ;
 b. *Satellite-framed languages*: the relevant P(ath) is not incorporated into the motion V(erb), i.e., P='satellite'; cf. *John danced into the room*.

Des exemples paradigmatiques de la distinction de Talmy entre le pattern d'incorporation de l'élément *Path* dans le verbe et le pattern de *co-event conflation* sont illustrés en (243), où *Path* est encodé par une préposition en anglais en (243a et c), tandis qu'il est incorporé dans le verbe en espagnol en (243b et d) :

- (243) a. John danced *into* the room.
 b. Juan *entró* en la habitación bailando (vs. * Juan bailó a la cocina.)
 'John entered the room dancing' 'John danced to the kitchen.'
 c. The bottle floated *into* the cave.
 d. La botella *entró* en la cueva flotando.
 'The bottle entered the cave floating.'

Selon Mateu 2012a, ces différences structurelles de base ne doivent pas être exprimées en termes descriptifs de Talmy (langues à cadre verbal vs. langues à satellites), mais en termes syntaxiques d'incorporation/*copying* vs conflation/*compounding*, deux moyens de dériver des verbes dénominaux et désadjectivaux. Cela signifie que la typologie descriptive de Talmy 1991, 2000 qui distingue deux types de langues dérive des propriétés morphosyntaxiques différentes associées lexicalement à l'élément en question P(ath).

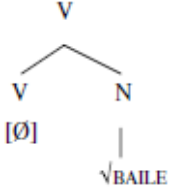
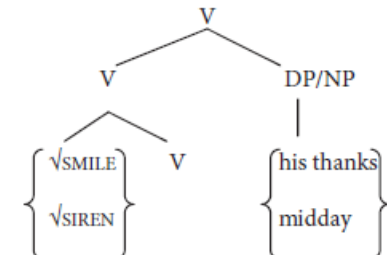
Dans ce cadre, l'incorporation est conçue comme un mouvement de tête (en conformité avec la contrainte sur le mouvement de tête de Baker 1988) et se produit via l'opération syntaxique de *Copie* : il s'agit de l'opération qui copie une matrice phonologique pleine dans une matrice vide et qui se produit en configuration strictement locale, c'est-à-dire, dans une configuration tête - complément, tandis que la conflation s'effectue directement par *Merge* (=compounding). Dans les cas d'incorporation dans, par exemple, '*Juan bailo*' ('Juan a dancé. '), le verbe dénommatif est formé via *copying* de l'ensemble correspondant des traits du complément nominal [_V [_V [_N √BAILE]]] dans le verbe nul. La même opération d'incorporation est utilisée dans la formation des verbes désadjectivaux comme, par exemple, *to clear* en (244). L'application de l'opération d'incorporation en (244b) se traduit par *copying* de la matrice phonologique réalisée de la racine adjectivale √CLEAR dans la matrice vide qui correspond au V interne (de changement) qui monte ensuite dans le V externe (causative). La variante inaccusative/anticausative correspond à la seule configuration verbale interne :

- (244) a. The strong winds cleared the sky. vs. The sky cleared.
 b. [_V V [_V DP [_V V √CLEAR]]] vs. [_V DP [_V V √CLEAR]]]

En revanche, dans les cas de conflation en (245), le deuxième processus de formation des verbes dénominatifs et désadjectivaux, le verbe dénominatif *to siren* en (245b) est formé par *compounding* de la racine nominale avec le verbe nul, tout comme le verbe dénominatif *to smile* dans '*John smiled his thanks*'. *To siren midday* ou *to smile his thanks* représentent une construction inergative, interprétée configurationnellement comme une création/production de l'objet :

- (245) a. The factory horns sired midday (and everyone broke for lunch). (Borer 2005 : 347 (4))
 b. [_{FP} [_{DP} the factory horns] ... [_V [_V√SIREN V] [_{DP} midday]]]

Les deux procédés doivent être distingués. Dans le cas de *copying* l'élément en question est déjà présent dans la structure, en tant que complément nominal du verbe, comme en (246a), ou en tant que complément adjectival √CLEAR dans '*The sky cleared*'. Mais dans le cas de *compounding*, l'élément en question n'est pas encore présent dans la structure, mais doit y être *first merged* en (246b) :

- (246) a.  b. 

C'est le processus de conflation qui permet de rendre compte de la manière dont le composant de manière est introduite dans les constructions résultatives, typiques de l'anglais, mais impossibles dans les langues romanes. Par exemple, dans '*The boy danced into the room*', la conflation (c'est-à-dire, *compounding* de la racine √DANCE avec un verbe nul léger) se produit dans les constructions qui impliquent le pattern de *co-event conflation* de Talmy 1991, 2000, c'est-à-dire, celui de conflation de {*causation/motion*} avec l'événement subordonné portant (*subordinate supporting event*) ou dans les termes de Talmy 1985, la conflation de *Directed Motion* avec *Manner*. Le pattern de *co-event conflation* se traduit par la fusion de la racine √DANCE, exprimant le co-événement de Talmy avec le verbe nul inaccusatif. Comme résultat, le verbe nul inaccusatif dont le sens dans cette configuration est CHANGE/GO devient associé à un sens additionnel enchâssé *dancing*, celui de l'événement portant. Ce processus de conflation devient possible parce que l'élément complexe P(ath) *into* ne s'incorpore pas dans le verbe, à comparer avec '*The boy entered the room dancing*', où le verbe *enter* implique l'incorporation de P(ath) dans V.

Selon Mateu 2012a, l'opération de conflation permet d'expliquer comment le composant de manière (essentiellement non-directionnel) est introduit dans les constructions résultatives complexes de l'anglais du type en (247), impossibles dans les langues romanes et slaves :

- (247) a. The boy danced [_{SC/PP} into the room]. b. The boy danced [_{SC/PP} away].
 c. The boy danced [_{SC/PP} the puppet across the stage]. d. The boy danced [_{SC/PP} the night away].

- e. John outdanced [_{SC/PP} Mary].
- f. John danced [_{SC/PP} his butt off].
- g. John danced [_{SC/PP} his feet sore].
- h. John danced [_{SC/PP} his way into a wonderful world]. (Mateu 2012b : 343 (12))

Dans ces constructions, le verbe inergatif de manière (pure) de mouvement, intrinsèquement atélique, apparaît dans une structure complexe télique de trajet du mouvement, c'est-à-dire, avec en complément une petite proposition P(ath)P contenant un prédicat interne de changement de lieu/d'état adjectival ou prépositionnel. En revanche, dans les langues romanes et slaves, les verbes de manière (pure) non-directionnels ne prennent pas de petite proposition en complément en (238) : les constructions [*pure/non-directional Manner verb + argumental Small Clause Result*] sont typiquement absentes dans ces langues. Par conséquent, elles n'ont pas toutes les constructions résultatives complexes en (247) avec les verbes non-directionnels. Ces exemples des constructions résultatives complexes représentent le pattern de *co-event conflation* de Talmy ou de la « subordination lexicale » de Levin et Rapoport 1988 des langues germaniques, par opposition au pattern de *path incorporation* des langues romanes.

Les prétendues exceptions à l'affirmation de Talmy que les langues romanes sont à cadre verbal en (248a et b), notamment celles où les groupes prépositionnels avec à la tête *hasta* ('*jusqu'à/jusqu'en*', trajet télique) ou *hacia* ('*vers*', trajet atélique) se trouvent dans la même phrase que des verbes de manière de mouvement, contiennent en réalité des adjoints, et non des petites propositions argumentales de trajet/résultat, dont la tête est le P(ath)P en (238). Essentiellement, les PP de but [_{PP} *hasta* DP] ou de direction [_{PP} *hacia* DP] ne sont pas la réalisation de P(ath), puisque, par exemple, sa présence dans les exemples italiens ne déclenche pas de *shift* vers l'auxiliaire *be*, ce qui montre que (248c) n'est pas une structure inaccusative, mais inergative avec un adjectif optionnel PP, qui ne change pas l'aspect lexical de son prédicat de base. Cela signifie que ce type d'exemples n'est pas problématique pour la typologie de Talmy où l'élément *Path(/Result)* qui compte n'est pas l'adjectif, mais la tête de la petite proposition argumentale en (238).

- (248) a. La botella flotó *hasta la cueva*. (espagnol)
'The bottle floated until the cave.'
- b. Juan caminó *hacia/hasta el mar*.
'Juan walked towards/up-to the sea.'
- c. Gianni {ha/*è} camminato *fino a casa/verso il mare*. (italien)
'Gianni {has/*is} walked until to home/towards the sea.'
(Mateu 2012b : 345 (18), 346 (19))
- d. Gianni {ha/*è} danzato *fino alla cucina*.
'Gianni danced up to the kitchen.'
(Mateu 2012a : 255 (n. 6))

La généralisation que les constructions [*pure/non-directional Manner verb + argumental Small Clause Result*] sont typiquement absentes dans les langues romanes confirme le statut de ces langues comme langues à cadre verbal dans la typologie de Talmy. Les exemples en (249), avec les verbes directionnels de manière comme *correre* 'run', *saltare* 'jump', *volare* 'fly' et quelques autres ne peuvent pas être analysés comme des structures inergatives des verbes de manière pure (c'est-à-

dire, non directionnels) comme *danzare*, *ballare* ou *camminare* en italien plus un adjectif prépositionnel, mais ont effectivement une structure inaccusative, étant donné leur choix de l'auxiliaire *essere* ('être') :

- (249) a. Gianni {è/*ha} volato *a Mar de Plata* (vs. Gianni {ha/*è} volato molto)
 Gianni {is/*has} flown prep. Mar de Plata
- b. Gianni {è/*ha} saltato *dalla finestra* (vs. Gianni {ha/*è} saltato molto)
 Gianni {is/*has} jumped from-the window (Mateu 2012a : 276 (10.45))

Les verbes de manière pure qui n'ont pas de composant directionnel, contrairement aux verbes directionnels de manière, sont effectivement systématiquement exclus dans ces langues du contexte inaccusatif :

- (250) a. Gianni {è/*ha} corso *a casa*.
 'Gianni ran home.'
- b. *Gianni è danzato/è ballato *alla cucina/alla stanza*.
 'Gianni danced to the kitchen/room.' (Mateu 2012a : 255 (n. 6))

Les exemples en (249) n'impliquent pas l'analyse par conflation en (238) du pattern co-eventif des langues germaniques, mais l'analyse par incorporation : l'élément abstrait P(ath) que le PP *a Mar de Plata* spécifie s'est incorporé (c'est-à-dire, a été copié par mouvement de tête) à partir de la tête Prep° *a* dans le verbe de mouvement situé plus haut dans l'arbre. Puisque cet élément s'est incorporé dans le verbe, ce verbe ne peut plus encoder la manière pure, mais devient un verbe directionnel.

Pour résumer, revenons aux exemples qui illustrent la typologie de Talmy, répétés en (251), où P(ath) est réalisé par la préposition en anglais, mais incorporé dans le verbe en espagnol :

- (251) a. The boy danced *into the room*.
- b. John entró *en la habitación* bailando
 'John entered the room dancing
- c. The bottle floated *into the cave*.
- d. La botella entró *en la cueva* flotando.
 'The bottle entered the cave floating.

L'anglais étant langue à satellites, en (251a et c), on observe le pattern co-eventif des langues germaniques (*germanic co-event pattern*), notamment, l'élément complexe P(ath) *into* n'est pas incorporé au verbe, permettant à ce verbe inaccusatif phonologiquement nul de fusionner (*compound*) avec le composant de manière, à savoir, les racines √DANCE ou √FLOAT, qui expriment les co-événements, cf. (253b). Dans les termes de Talmy 1985, en (251a et c) on a affaire avec la conflation de *Motion* avec *Manner*, c'est-à-dire, le verbe inaccusatif qui dans cette configuration reçoit une interprétation CHANGE/GO (cf. (253b), devient associé à un sens supplémentaire

enchâssé, celui de manière *dancing* ou *floating*. Ainsi, le pattern co-éventif de l'anglais implique un compound V-V.

En revanche, en espagnol, langue à cadre verbal, l'incorporation de l'élément directionnel P(ath) dans le verbe nul inaccusatif produit un verbe directionnel *entrar* ; les modifieurs *bailando* en (251b) ou *flotando* en (251d) sont adjoints à l'extérieur de la structure argumentale principale. Par conséquent, les variantes espagnoles en (251b et d) réalisent un pattern de lexicalisation différent : dans les termes de Talmy 1985, *Motion* est fusionné avec *Path* et le composant de manière (ou le co-événement portant) est exprimé comme un adjectif, cf. (253a). La même analyse s'applique aux traductions anglaises des exemples espagnols en (251b et d), c'est-à-dire, au pattern roman '*enter the cave floating*' (vs. le pattern germanique '*float into the cave*'). Ainsi, le pattern de lexicalisation de *Path* peut être trouvé dans le lexique de l'anglais d'origine romane, ce qui signifie que la distinction de Talmy entre le pattern d'incorporation de l'élément P(ath) dans le verbe et le pattern de co-évent *conflation* ne signifie pas nécessairement que l'un exclut l'autre dans la même langue.

Selon Mateu 2012a, c'est donc la distinction entre conflation (par *compounding*) et incorporation (par *copying*) qui permet d'expliquer la différence paradigmatique entre le pattern de *co-event conflation* germanique de la typologie de Talmy, en (252a), et le pattern roman d'incorporation de trajet (*path incorporation*) de cette typologie en (252b). Si la racine de la préposition est incorporée dans le V dans le pattern roman en (253a), la racine du verbe (de manière) est fusionnée (*conflated/compounded*) avec le V dans le pattern germanique en (253b) :

- (252) a. The bottle floated *into* the cave.
 b. La botella entró *en la cueva* flotando.
 the bottle entered in the cave floating
 'The bottle entered the cave floating.
- (253) a. The bottle_j [_V enter_i [_{PP/SC} t_j √ ~~INTO~~_i the cave]]
 b. The bottle_j [[_V √ FLOAT-GO] [_{PP/SC} t_j into the cave]]

2.5.3 Conflation dans les constructions résultatives adjectivales et à preverbe dans les langues germaniques

Finalement, la distinction entre conflation et incorporation s'applique également aux verbes à particules et aux constructions résultatives adjectivales, présents dans les langues à satellites, mais absents dans les langues à cadre verbal.

L'opération de conflation (vs. incorporation) s'applique aux constructions résultatives adjectivales comme en (254a), où l'élément abstrait nul P(ath), également présent dans la structure syntaxique-*I* de la construction, se trouve à la tête de la petite proposition [*the metal flat*] et est réalisé phonologiquement par incorporation de la racine adjectivale. L'insertion de la racine nominale √ HAMMER dans le verbe léger nul en (255a) (ou leur conflation, formant le pattern de *co-event conflation*, typique de l'anglais) s'effectue par cette opération. Les constructions résultatives typiques comme '*She wiped the table clean*', avec l'objet sélectionné, ou '*She danced her feet sore*',

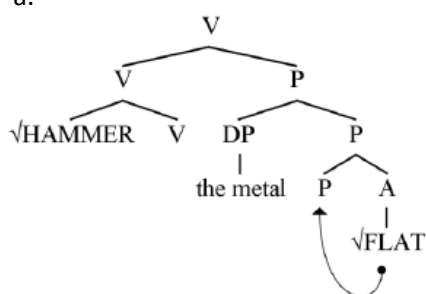
avec l'objet non-sélectionné, reçoivent exactement la même analyse. On prédit immédiatement que puisque cette opération n'est pas disponible dans les langues à cadre verbal, ce type de construction n'est pas possible en espagnol, et, plus généralement, dans les langues romanes, cf. (254b) qui n'est pas grammatical sous une lecture résultative de l'adjectif, mais seulement sous une lecture déictive. En revanche, la construction résultative simple de l'espagnol en (254c), implique l'incorporation de l'élément abstrait P(ath) dans le verbe léger en (255b) :

- (254) a. María hammered the metal_i flat_i.
 b. *María martilleó el metal *plano*.
 c. María dejó el metal *plano* (con un martillo).

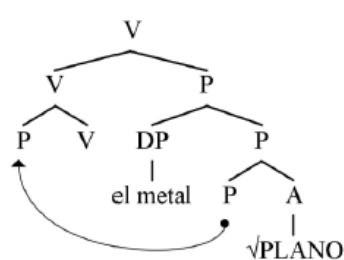
'Maria got the metal flat with a hammer.'

(Mateu 2012b : 348 (24))

- (255) a.



- b.



La typologie de Talmy 1991, 2000 explique pourquoi les langues romanes (et les langues à cadre verbal en général) n'ont typiquement pas de constructions complexes de trajet du mouvement du type 'The boy danced into the room', mais aussi de constructions résultatives à préverbe, comme par exemple en allemand, en (256). Dans cet exemple, par *conflation* (par *compounding/merge*) de la racine nominale √GARTNER dans le verbe léger nul d'activité DO est formé un verbe atélique *gärtnern*, dénotant la manière, qui est ensuite télicisé en accomplissement par la particule *ver*.

- (256) a. Er ver- gärtner-te sein gesamtes Vermögen.
 he ver(away)- √gardener-ed his whole fortune
 'In gardening, he used up all his fortune'.

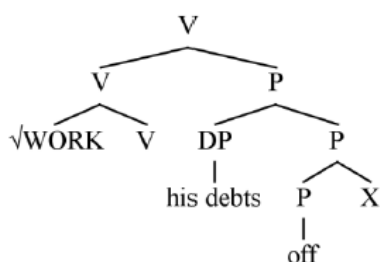
Ce pattern par conflation n'est pas disponible pour les langues à cadre verbal étant donné que dans ces langues c'est P(ath) et non une racine nominale ou adjectivale indépendante qui fournit, par incorporation (*copying*), au verbe léger nul correspondant son contenu phonologique.

Le pattern de *co-event conflation* typique des langues germaniques est également représenté par les constructions avec les verbes à particule en (257) et leur structure syntaxique-*l* en (258), qui, à juste titre, ne contient aucune relation structurelle entre la racine verbale √WORK et la particule *off*, satellite dans la terminologie de Talmy ; la particule peut être analysée comme une préposition ayant incorporée son complément *Ground* :

- (257) a. John worked his debts *off*.
 b. John danced the night *away*.

c. John danced *away*.

(258)



2.5.4 Les constructions résultatives semi-idiomatiques en *his/her/... way* et avec un « faux » pronom réfléchi

En revenant au sujet de notre préoccupation initiale, à savoir la Restriction sur l'Objet Direct, après avoir appris comment le recours à l'opération de conflation peut expliquer la formation de différents types de construction résultative, nous pouvons regarder comment l'approche syntaxique-*I* peut élucider les contre-exemples apparents à la DOR, notamment ceux où un groupe résultatif semble prédiquer à propos du sujet d'un verbe transitif. Nous allons d'abord voir qu'en réalité le « faux » pronom réfléchi est loin d'être un faux puisqu'on peut lui attribuer un rôle thématique, comme à tous les autres objets non-sélectionnés des constructions résultatives complexes. L'analyse syntaxique-*I* permet de voir que la DOR s'applique aussi aux constructions résultatives (presque) idiomatiques en *his/her way*, qui semblent également poser problème à la contrainte DOR puisque dans cette construction le groupe prépositionnel résultatif semble prédiquer à propos du sujet à cause d'une relation sémantique transparente entre le sujet et l'objet direct. Ces constructions seront analysées ensemble avec les phrases du type '*John laughed himself silly*' comme des structures causatives transitives où les objets non-sélectionnés (*his way* et *himself*) sont interprétés respectivement comme thèmes du changement d'état ou de lieu.

Mateu 2005 soutient, contre Simpson 1983, que l'objet réfléchi en (259) ne doit pas être analysé comme un simple élément de substitution, un tenant-lieu syntaxique, inséré pour être en conformité avec la DOR. Ce « faux » pronom réfléchi a le même thème-rôle que les objets non-sélectionnés du verbe inergatif *to laugh* en (259b) et du verbe transitif *to eat* employé comme inergatif en (259c), notamment celui de figure dans la projection de l'élément *Path/Result* en (260) :

(259) a. John laughed himself *silly*.

b. The Germanic audience laughed the Romance actor *off the stage*.

c. They drank the pub *dry*.

(Mateu 2005 : 62 (15))

Au lieu d'être un simple tenant-lieu syntaxique, la fonction sémantique de *himself* en (259a) est claire puisque son thème-rôle correspond à sa position, à savoir celle du spécifieur interne dans la structure argumentale complexe en (260).

Il y a donc une restriction syntaxique de principe que les prédicats subordonnés impliqués dans une opération de conflation ne sont jamais inaccusatifs. En revanche, cette condition d'exhaustivité (la structure subordonnée doit être « vidée ») est remplie quand l'opération de conflation affecte une structure argumentale subordonnée inergative en (260), où et la tête verbale inergative, et son complément nominal sont affectés par l'opération de conflation. Ainsi, seuls les verbes inergatifs ou les verbes transitifs inergativisés peuvent fonctionner comme des prédicats syntaxiques-/subordonnés.

A première vue, les « résultatifs inaccusatifs » en (263) semblent se présenter comme des contre-exemples pour la restriction syntaxique en question : il s'agit des verbes inaccusatifs prétendument en tant que prédicats subordonnés dans les constructions résultatives :

- (263) a. The potatoes fried *crisp*.
 b. The juice froze *solid*.
 c. The lobster boiled *soft*. (Mateu 2005 : 64 (20))

Mais il ne s'agit pas de « vrais », mais de « faux » résultatifs » dans le sens de Rapoport 1999 : ces XPs résultatifs – *crisp, solid, soft* – sont ajoutés aux prédicats qui impliquent lexicalement la réalisation d'un état résultant (contrairement aux verbes de manière pure) et ne font que spécifier cet état. Ces XPs résultatifs sont mieux analysés comme des adjoints modificateurs de l'état final encodé par le verbe. Par conséquent, ces phrases ne peuvent pas être considérés comme des contre-exemples à la restriction syntaxique contre les verbes inaccusatifs en tant que prédicats subordonnés dans une opération de conflation. Les exemples en (263) seraient mieux analysés comme une structure inaccusative de base avec un adjectif modificateur de l'état résultant.

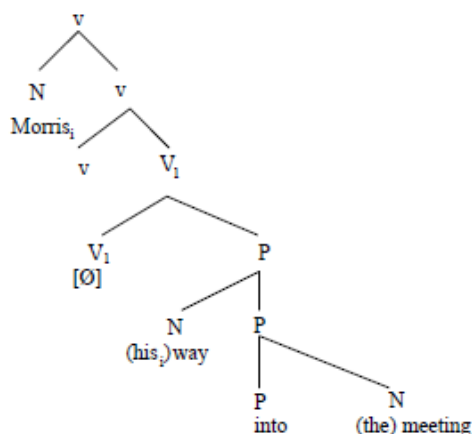
Les exemples de ce qu'on appelle construction en *way* (*his/her/... way-construction*), qui ont également été invoqués comme ne pas respectant la Restriction DOR, sont présentés en (264) :

- (264) a. Morris joked his way *into the meeting*.
 b. Pat pushed her way *through the crowd*. (Mateu 2005 : 67 (29))

Selon Mateu 2005, le groupe PrepP directionnel obligatoire de la construction en *way* doit être analysé comme prédiqué à propos du NP *way*, malgré l'impression que ce PrepP résultatif est prédiqué à propos du sujet à cause d'une relation sémantique transparente entre le sujet et l'objet direct qui peut être interprété comme un NP possédé de manière inaliénable (puisque le sujet lie obligatoirement l'objet). Si cet objet n'a aucune existence ou signification propres, cela signifie, à son tour, que cette construction résultative contredit la DOR.

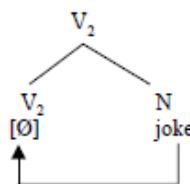
La construction en *way* a un composant de sens causatif, ce qui en fait une construction causative transitive qui exprime un changement volontaire et provoqué, autrement dit, causé, de lieu, ce qui permet de faire de l'objet *his/her way* un élément porteur de sens. Pour Mateu 2005, dans cette construction, il s'agit d'une tête verbale inergative subordonnée, dans une structure interprétée aspectuellement comme une activité *making (a) joke(s)* en (265b), qui est *conflated* dans une tête verbale nulle de la structure principale transitive en (265a), résultant en structure argumentale complexe en (266), interprétée comme un accomplissement.

(265) a.



b.

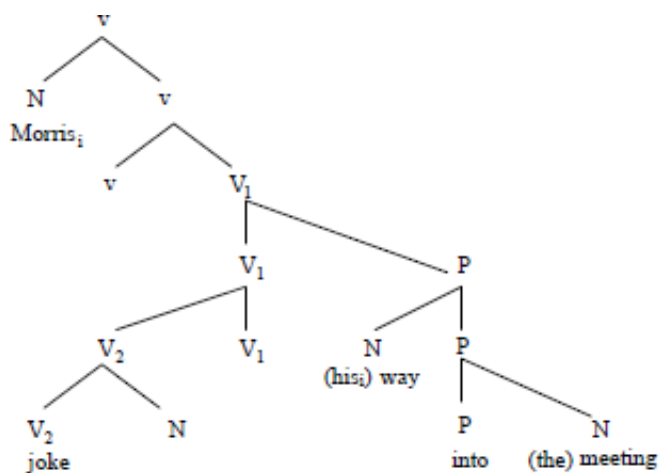
(Mateu 2005 : 69 (31))



Essentiellement, grâce au statut de « satellite » (qui ne peut pas, par définition, *conflate*) de la tête P(ath) *into*, la tête transitive nulle à la base de la structure transitive en (265a) peut être réalisée phonologiquement grâce au contenu phonologique fournit par la tête V_2 , essentiellement la racine $\sqrt{\text{JOKE}}$, adjointe à la tête V_1 en (266) :

(266)

(Mateu 2005 : 70 (32))



Étant donné la structure en (266) pour la construction en *way*, il devient clair qu'elle n'enfreint pas la DOR puisque le XP résultatif n'est pas prédiqué à propos du sujet externe (*Morris*), mais à propos du sujet interne (*his way*), dans le spécifieur de la projection P(ath)P avec la tête *into*. Erteschik-Shir and Rapoport (2004) proposent une analyse similaire pour les constructions en *way* en (264). Pour elles, une interprétation agentive des sujets résulte de la projection d'une structure causative transitive d'accomplissement, où le sujet est agent d'une certaine activité (de *joking* ou de *pushing*) rendue téléquie par l'objet quantifié *his/her way* associé avec un trajet vers le but exprimé par le groupe prépositionnel (*into the meeting* ou *through the crowd*).

Il faut noter le parallélisme entre la construction en *way* et les constructions résultatives complexes du type *John laughed himself silly*, également causatives transitives. Les deux objets directs (*his way* et *himself*) sont interprétés comme thèmes du changement d'état ou de lieu, tandis que les groupes résultatifs (*into the meeting* et *silly*) sont interprétés comme encodant le but.

2.5.5 Réintroduction de la Restriction sur l'Objet Direct

Finalement, les derniers contre-exemples à la DOR sont répétés en (267). Ce sont les exemples qui ont fait Rappaport Hovav et Levin 2001 abandonner la Restriction sur l'Objet Direct, en tant que contrainte formulée en termes exclusivement syntaxiques, pour adopter une approche en termes de relation temporelle entre les sous-événements dans une structure d'événement dénoté par la construction résultative. Ces exemples sont du type présenté en (267):

- (267) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
 b. The sailors managed to catch a breeze and ride it *clear of the rocks*.
 c. John danced mazurkas *across the room*.
 d. The children played leapfrog *across the park*.

Pour « sauver » la contrainte DOR, Mateu 2005 soutient que l'incompatibilité de ces exemples avec la DOR reste superficielle. Il considère que ces exemples ne sont pas incompatibles avec le statut d'adjoint pour les XPs « résultatifs » correspondants. Par conséquent, ce ne sont pas des constructions résultatives canoniques du type '*Mary wiped the table clean*.'

Les verbes du type *to follow* peuvent appartenir, à travers les langues, à deux types : les verbes inaccusatifs et les verbes (véritablement) transitifs. Par exemple, en néerlandais l'appartenance du verbe *to follow* à la classe des verbes inaccusatifs est démontrée par le choix de l'auxiliaire *être* et par la position prénominale de son participe. En allemand, il y a deux verbes *to follow* : l'équivalent inaccusatif de *to follow folgen* choisit *sein* et assigne le datif, mais préfixé *verfolgen* (où le préfixe *ver-* fonctionne comme un transitiviseur), ce verbe choisit *haben*, assigne à son objet l'accusatif et se traduit par 'poursuivre' :

- (268) a. Die Polizei ist dem Dieb zu seinem Haus gefolgt. (allemand)
 the police is the thief-DAT to his house followed
 b. Die Polizei hat den Dieb zu seinem Haus ver-folgt
 the police has the thief-ACC to his house VER-followed

(Mateu 2005 : 73 (39))

Par conséquent, pour Mateu la configuration de (267a) en anglais serait NP_{1i} GO [_{SC/PrepP} t_i AFTER NP_{2j}]_[adjunct PrepP out of Bethlehem]. Il s'agit d'une configuration inaccusative, où l'incorporation d'une relation de coïncidence centrale (AFTER) dans le verbe inaccusatif (GO) est épelée *follow*.

L'impossibilité de passiviser la phrase illustrée en (269a) n'est pas liée à ce qu'elle comporte un groupe résultatif prédiqué du sujet, mais s'explique par l'inaccusativité de la construction. En revanche, Rappaport Hovav et Levin 2001 invoquent la généralisation de Visser pour démontrer que le XP de résultat est prédiqué à propos du sujet et non à propos de l'objet sur la base de l'exemple *'*Sam was promised to leave the country*' qui est agrammatical étant donné que le sujet manquant du verbe matrice au passif est le contrôleur du complément clause enchâssée. Par contraste, le passif en (269b) de la phrase '*The police followed the thief to his house*' est tout à fait grammatical puisqu'il s'agit d'une variante transitive de *to follow* (qui sélectionnerait HAVE en allemand).

- (269) a. *The star was followed *out of Bethlehem*.
 b. The thief was followed *to his house*. (Mateu 2005 : 73 (37))

D'après Mateu 2005, il existe donc deux verbes *to follow* en anglais : *to follow* en configuration inaccusative (qui choisirait l'auxiliaire *be* en allemand) avec le sens de mouvement corrélatif (*correlated motion sense*) et en configuration transitive causative avec le sens de poursuite volontaire (*detective-suspect/causative sense*). Le passif de ce verbe est acceptable seulement avec le sens causatif « détective-suspect » du verbe, mais la version active est ouverte aux deux interprétations.

Finalement, les exemples en (267 c et d) qui se prêtent aussi à l'interprétation où le groupe résultatif prédique à propos du sujet, au lieu de prédiquer de l'objet, semblent enfreindre la DOR. Selon Mateu 2005, ces exemples sont aussi mieux analysés comme contenant un adjectif prépositionnel, au lieu du résultatif prédiqué du sujet.

Comme dans les cas précédents, Rappaport Hovav et Levin 2001 invoquent la généralisation de Visser pour démontrer qu'il s'agit d'un groupe résultatif prédiqué du sujet et non de l'objet. Elles présentent le contraste en (270) :

- (270) a. *Leapfrog can be played *across the park*.
 b. ^{ok}Leapfrog can be played *in this park*. (Mateu 2005 : 74 (43))

Mateu présente à son tour des exemples tout à fait acceptables et ayant été produits, selon lui, naturellement en (271), similaires au passif inacceptable en (270a). Nous avons déjà noté plus haut que la généralisation de Visser n'est pas pertinente pour les cas en question, ce que confirment les exemples de Mateu :

- (271) a. One recorded Iroquois lacrosse game was played with over 6000 players per team, and was played *across miles*.
 b. Field four was played *across a wide open slope and the surrounding woodland*.
 (Mateu 2005 :75 (44))

En principe, deux solutions pour le statut du groupe « résultatif » en (267c et d) sont envisageables : cela peut être soit un adjectif directionnel XP, du type '*John swam laps to (the point of) exhaustion*' (pour '*John swam laps to exhaustion*', construction « résultative » qui semble aussi contredire la DOR), soit un XP résultatif (de direction) prédiqué à propos de l'objet direct, à la manière de '*John danced his way across the US*', où le XP de résultat semble également prédiquer à propos du sujet à cause d'une relation étroite entre le sujet et l'objet. L'explication intuitive en faveur du XP résultatif de direction prédiquée à propos de l'objet direct peut être la suivante : c'est bien la performance elle-même (le jeu *leapfrog* ou la mazurka en (267c et d)) qui traverse le trajet vers un but (*across the park/ across the room*) qui est créé au fur et à mesure par le sujet engagé dans la performance, le trajet du sujet est donc déterminé par sa performance. Néanmoins, contrairement aux exemples en (272a et b), où il s'agit effectivement des XPs résultatifs prédiqués à propos de l'objet non-sélectionné par le verbe inergatif et où ce XP est obligatoire, en (272c) avec un objet *cognate*, ce XP « résultatif » est optionnel.

- (272) a. John danced his way *(*across the US*).
 b. John danced Sue *(*across the room*).
 c. John danced mazurkas (*across the room*). (Mateu 2005 : 75 (45))

Cela plaide finalement en faveur d'une analyse en tant qu'adjoints optionnels de direction pour les groupes « résultatifs » dans les prétendus cas problématiques pour la DOR, répétés en (273), où ces XPs semblent prédiquer à propos du sujet :

- (273) a. John danced mazurkas *across the room*.
 b. The children played leapfrog *across the park*. (Mateu 2005 : 57 (4))

En fin de compte, il s'avère que tous les XPs « résultatifs » qui semblent prédiquer à propos des sujets dans tous les prétendus contre-exemples à la DOR en (267) sont des adjoints directionnels optionnels réalisés par des groupes prépositionnels.

Il faut noter que cette conclusion, issue du raisonnement en termes exclusivement configurationnels, sur la base du modèle syntaxique-*l* de la structure argumentale, coïncide avec la conclusion de Rothstein 2004, dont l'analyse est purement sémantique, notamment celle de l'interprétation temporelle de la prédication secondaire résultative qui implique une opération sémantique additionnant deux éventualités qui partagent un participant et qui sont liées temporellement l'une à l'autre de manière spécifique. Elle note à propos de tous les patterns à XP résultatif nu, c'est-à-dire où ce XP prédique (ou semble prédiquer) directement à propos du sujet, y inclus les « contre-exemples à la DOR » en (267) : « The XPs which are possible as bare subject-oriented résultatives are restricted to expressions of location, and more precisely of direction... The bare XP locative predicates are acceptable only with verbs which allow a motional interpretation, and which therefore allow a path argument giving the location of movement. ». Rothstein suggère que ces prédicats résultatifs apparemment orienté sujet ne sont pas des prédicats après tout, mais ce sont « internal path arguments of the verb, in the sense of Krifka (1998) ». Ce qui définit les arguments de trajet (*path arguments*) de Krifka, c'est précisément la manière dont cet argument détermine la structure incrémentale de l'événement : au fur et à mesure que l'événement matrice progresse, la portion de l'argument-trajet s'allonge. Selon Rothstein, dans l'exemple '*John danced across the room*', le verbe *to dance* est doté d'un argument de trajet incrémental *across the room*. L'effet interprétatif est analogue à un prédicat XP résultatif dans une « vraie » construction résultative '*John danced himself across the room*.' Mais si '*John danced across the room*' et '*John danced himself across the room*' constituent une paire minimale, quand le PP directionnel détermine un trajet, mais un trajet non-borné, la version orientée objet devient moins bonne, puisque le PP directionnel non-borné n'est pas un bon candidat pour dénoter un état résultant dans une vraie construction résultative :

- (274) a. John danced *about the house*.
 b. ?John danced [himself] *about the house*. (Rothstein 2004 : 88 (79))

Une autre différence entre une vraie construction résultative orientée objet et la construction avec l'argument de trajet de Krifka est que la première, contrairement à la seconde, permet une interprétation « métaphorique ». Cela s'explique par le fait qu'en (275b), le PP ne peut que

s'interpréter littéralement, dénotant un trajet spatial, tandis qu'en (275a), le XP résultatif n'est pas contraint d'avoir une interprétation spatiale.

- (275) a. She danced [herself] *over the edge*.
b. She danced *over the edge*. (Rothstein 2004 : 88 (80))

La perspective de Rothstein étant exclusivement sémantique, elle ne précise pas comment cet argument interne verbal de trajet (*internal path argument of the verb*) doit être réalisé en syntaxe. Bien évidemment le fait qu'il prend forme d'un groupe prépositionnel pose pour Rothstein un problème de *mapping* vers la syntaxe, étant donné que tout argument incrémental (thème ou trajet) doit normalement être réalisé en tant qu'objet direct, comme par exemple il l'est dans la construction en *his/her way*. Néanmoins, la conclusion de Rothstein que les groupes prépositionnels dans les constructions « résultatives » problématiques pour la DOR illustrées en (267) ne sont pas des XPs résultatifs prédiqués du sujet, puisque, selon elle, ces cas ne représentent pas de vraies constructions résultatives, va dans la même direction que notre conclusion (ou, au moins ne lui contredit pas) que ces groupes sont des adjoints de direction et que, par conséquent, les exemples en (267), n'étant pas sous la portée de la Restriction DOR, ne la contredisent pas.

Pourquoi la Restriction DOR est considérée comme une généralisation importante ? Qu'est-ce qui semble motiver l'approche syntaxique dont la DOR formule le principe essentiel ? Réexaminons les propriétés principales des constructions résultatives que l'analyse en termes syntaxiques-*I* du processus de conflation a pour but d'expliquer.

La DOR circonscrit la distribution des XPs résultatifs en anglais, qui sont définis, par exemple par Levin and Rappaport Hovav comme suit : « It is an XP that denotes the state achieved by the referent of the NP it is predicated of as a result of the action denoted by the verb in the résultative construction ». La restriction initialement formulée par Simpson 1983 et appelée DOR par Levin and Rappaport Hovav 1995 dit que les XPs résultatifs sont systématiquement prédiqués des DPs en position d'objet, qu'ils soient ou non arguments du verbe à la tête de la construction.

Par exemple, une paire minimale en (276), où la phrase en (276b) est grammaticale seulement sous une lecture non pertinente, à savoir, dépicative de *tired*, mais agrammaticale sous une lecture résultative appliquée au sujet, est tout de suite expliquée par la DOR.

- (276) a. John hammered the metal_i *flat*_i.
b. John_i hammered the metal *tired*_i.

Ensuite, pour Levin et Rappaport Hovav 1995, les contrastes en (277) appuient l'hypothèse de l'encodage syntaxique de l'inaccusativité en anglais.

- (277) a. John laughed *(himself) *silly*.
b. The metal_i was hammered t_i *flat*.
c. The garage door_i rumbles t_i *open*.
d. The river_i froze t_i *solid*.

Les verbes en (277c, d) avec lesquels les XPs résultatifs prédiquent à propos des sujets sont considérés comme inaccusatifs, leurs sujets dérivés étant en réalité des objets sous-jacents. Le même raisonnement s'applique à (277b) puisque le passif est analysé comme une construction inaccusative. En revanche, le verbe avec lequel le XP résultatif prédique à propos du sujet en (277a) est inergatif exigeant un pronom réfléchi en tant qu'objet direct pour satisfaire la DOR. Suite à Simpson 1983, Levin and Rappaport Hovav 1995 notent que « As Simpson (1983) point out, the fake reflexive NP could be viewed as a syntactic device for allowing a résultative phrase to be interpreted as if it were predicated of the subject of an unergative verb, while still conforming to the DOR. »

En outre, Levin and Rappaport Hovav 1995 invoquent la théorie du cas pour expliquer les contrastes comme en (278a, b vs. c, d) : les DPS postverbaux en (278 a, b) reçoivent le cas du verbe inergatif et le thème-rôle du XP résultatif, en revanche, les verbes inaccusatifs ne peuvent pas se trouver dans les constructions avec des DP non sous-catégorisés (*nonsubcategorized NP intransitive-based pattern*) étant donné qu'ils n'assignent pas de cas :

- (278) a. The dog barked the chickens *awake*.
 b. They talked us *into a stupor*.
 c. *The river froze the fish *dead*.
 d. *The ice melted the floor *clean*.

Si finalement la contrainte du type DOR n'est pas correcte, comme l'affirment Rappaport Hovav et Levin 2001 sur la base des exemples répétés en (279), alors l'hypothèse de l'inaccusativité en anglais ne peut plus recevoir d'appui majeur¹².

- (279) a. The wise men followed the star *out of Bethlehem*.
 b. The sailors managed to catch a breeze and ride it *clear of the rocks*.
 c. John danced mazurkas *across the room*.

¹² Un autre diagnostic souvent cité de l'inaccusativité en anglais concerne les participes parfaits/passifs pronominaux, possibles avec les sujets des verbes passifs (*a badly written letter*) et inaccusatifs (*a recently appeared book*), mais pas avec les sujets des verbes inergatifs (**a hard-worked lawyer*) et transitifs (**a much-painted artist*). On observe la même situation en allemand, par exemple : les participes des verbes transitifs peuvent se produire comme des épithètes avec les noms correspondant à leur objets directs (i), mais les verbes inergatifs ne peuvent pas être convertis dans ces formes adjectivales (ii), contrairement aux verbes inaccusatifs (iii) :

- | | | | |
|-------|------|----------------|---------|
| (i) | der | geküßte | Student |
| | the | kissed | student |
| (ii) | *der | gearbeitete | Student |
| | the | worked | student |
| (iii) | der | eingeschlafene | Student |
| | the | fallen asleep | student |

Levin et Rappaport Hovav 1995 proposent également que la participation d'un verbe dans l'alternance causative/inchoative est un autre diagnostic de l'inaccusativité en anglais :

- (i) The vase broke./He broke a vase. vs.
 The crowd laughed./*The comedian laughed the crowd.

d. The children played leapfrog *across the park*.

Affirmant dans Levin et Rappaport Hovav 1995 que « we are not aware of any counterexamples to the DOR that involve transitive verbs », Rappaport Hovav et Levin 2001 soutiennent que leur approche syntaxique des résultatives doit être abandonnée en faveur d'une analyse basée exclusivement sur la différence des propriétés temporelles des événements complexes vs. simples dénotés par deux types de construction résultative, notamment les constructions, majoritaires, où, conformément à la DOR, le résultatif prédique à propos de l'objet et celles, minoritaires, où enfreignant la DOR, le résultatif prédique (ou faut-il dire, semble prédiquer) à propos du sujet.

Finalement, considérant la DOR comme un principe descriptif essentiel des approches syntaxiques des constructions résultatives, cette contrainte ne semble pas défiée par les données présentées plus haut, notamment par les constructions résultatives basés sur les verbes transitifs, mais où le groupe résultatifs semble prédiquer à propos du sujet, et non à propos de l'objet. On peut donc conclure avec Mateu 2005, que « the so-called 'Direct Object Restriction' (DOR) on English resultatives must be reinstated, despite Rappaport Hovav and Levin's (2001) claims to the contrary. »

Dans le cadre de la théorie de la structure argumentale de Hale et Keyser 1997, 1998, 2002, on peut analyser la syntaxe des constructions résultatives complexes (avec des « faux » pronoms réfléchis, avec des objets DPs non-sélectionnés), mais aussi des constructions résultatives (presque) idiomatiques en *his/her way* comme impliquant le processus de conflation de deux structures syntaxiques-*l* différentes, notamment la conflation d'un verbe dénominatif subordonné d'activité, dans le verbe phonologiquement nul de la structure interprétée comme un changement (éventuellement causatif, si la tête *v* est également présente) de lieu ou d'état. Plus spécifiquement, la conflation des deux structures se réalise via *a root-V compound*, c'est-à-dire, le *compounding* (la composition) de la racine nominale avec le verbe nul. Cette approche permet d'expliquer pourquoi les « faux » pronoms réfléchis ne sont pas de simples tenants-lieu insérés dans les structures pour les rendre conformes à la DOR, ainsi que d'expliquer pourquoi seuls les verbes inergatifs (y inclus les verbes transitifs inergativisés) peuvent fonctionner en tant que prédicats subordonnés dans une opération de conflation impliquée dans la formation des résultatives complexes, c'est-à-dire, avec différents objets non-sélectionnés.

On ne peut donc pas être d'accord avec Wechsler 1997 que l'inaccusativité n'est pas impliquée dans les résultatifs du type '*The garage door rumbled open*' ou '*John danced into the room*' étant donné que ces deux constructions instancient une structure inaccusative. Si la Restriction DOR n'est pas remise en question par les contre-exemples du type en (279) qui ont poussé Rappaport Hovav et Levin 2001 à abandonner la DOR en tant que principe de la syntaxe des constructions résultatives en anglais (et dans les langues germaniques en général), cela signifie à son tour que l'inaccusativité est encodée syntaxiquement en anglais, comme dans beaucoup d'autres langues.

2.6 Le russe encode-t-il la trajectoire (*path-of-motion*) sur le verbe ou par les satellites autour du verbe ?

Spencer et Zaretskaya 1998 comparent les verbes préfixés lexicalement russes avec les constructions résultatives adjectivales et prépositionnelles et les verbes à particule séparable en anglais du type ‘*Mary wiped the table clean*’ et ‘*John pushed the ball out*’ et concluent qu’en russe et en anglais, le préverbe, la particule ou le groupe résultatif peuvent être considérés comme des prédicats noyaux (*core predicate*), autrement dit, prédicats sémantiquement primaires, et les verbes comme des prédicats subordonnés, autrement dit, prédicats sémantiquement secondaires.

Ils fournissent une description sémantique de la préfixation verbale en russe et d’après eux, certains verbes préfixés (notamment ceux avec des préfixes lexicaux), par exemple, en (280a), reçoivent la même analyse dans les termes de la structure lexicale-conceptuelle (*L(exical)C(onceptuel)S(tructure)*) en (280b) que Levin et Rapoport 1988 proposent pour la construction résultative anglaise ‘*They drank the pub dry*’ en (281). Les deux sont formés via une opération de « subordination lexicale » (Levin et Rapoport 1988), (qui ressemble exactement à la subordination syntaxique-*I* de Mateu), introduite par l’opérateur sémantique *BY* dont la tâche consiste à introduire la manière (dénotée par un verbe inergatif d’activité) dont l’action principale, causée et agentive, a été exécutée (même s’ils ne précisent pas la nature et le fonctionnement du prédicat *BY*). Par exemple, avec le verbe préfixé en (280), il s’agit de l’activité *writing*, grâce à laquelle le stylo s’est épuisé, ce qui en tout point identique à l’analyse qu’ils proposent en (281b) pour la construction résultative anglaise en (281a) :

- (280) a. Ona is-pisala svoju ručku. (russe)
she iz(out)-write her penACC
“Her pen has run out of ink” (lit. She has written her pen out (of ink)).
- b. [[CAUSE [ACT (*she*)], **IZ** (*pen*)], BY [**WRITE** (*she*)], (i.e. ‘she caused her pen to become out (of ink) by writing.’)
- (281) a. They drank the pub dry.
- b. [[CAUSE [ACT (*they*)], BECOME [**DRY** (*the pub*)], BY [**DRINK** (*they*)], (i.e. ‘they caused the pub to become dry by drinking.’)

L’avantage essentiel de l’analyse par la subordination lexicale consiste en ce qu’elle permet une explication uniforme de toutes les constructions à objet non-sélectionné (à condition, bien évidemment, de considérer comme tels les objets directs *the pub* et *ručka* ‘stylo’). Par exemple, en (280), le statut non-sélectionné de l’objet est dû au fait que c’est uniquement préfixé par *iz-* (‘out’) que le verbe *pisat’* (‘écrire’) peut prendre un instrument d’écriture en objet direct, ce qu’il ne ferait pas sans préfixe (le verbe simple exigerait l’instrumental sur l’argument instrument *ručka*). De même pour l’objet non buvable *the pub* en (281).

L’analyse par la subordination lexicale de Spencer et Zaretskaya où le prédicat noyau, dans le prédicat complexe, correspond au préverbe *iz-* en russe, ou au constituant résultatif *dry* en anglais, ou au préfixe *ver* en allemand, tandis que le prédicat subordonné correspond aux verbes *to write*, *to drink* ou *gärtnern* (‘jardiner’), s’étend naturellement aux verbes complexes dénominatifs (de *gärtner*_N

‘jardinier’) préfixé en allemand en (282a), dont la structure lexicale-conceptuelle est présentée en (282b). C’est également un exemple de construction à objet non-sélectionné : le verbe non-préfixé *gärtnern* est intransitif et en plus, s’il était transitif, on ne peut pas jardiner une fortune. Les trois types de construction semblent donc avoir la même sémantique structurelle, les différences se réduisant aux sens idiosyncratiques des éléments résultatifs.

L’analyse syntaxique-*l* de l’exemple (282a) implique une composition de deux structures : de la principale, transitive causative de changement de lieu, et de la subordonnée, inergative. Plus précisément, après avoir incorporé son complément nominal *Ground* nul, l’élément P(ath) *ver-*, préfixe résultatif à la tête de la petite proposition complément du verbe léger, grâce à son statut de proclitique, s’adjoint au verbe dénominatif formé par le *merge* de la racine $\sqrt{\text{GARTNER}}$ avec le verbe léger nul.

- (282) a. Er ver- gärtner-te sein gesamtes Vermögen.
 he ver(away)- vgardener-ed his whole fortune
 ‘In gardening, he used up all his fortune’. (Mateu 2008 : 235 (18))
- b. [[CAUSE [ACT (*he*)], **VER** (*all his fortune*)], BY [**GARDEN** (*he*)]]
 (i.e. ‘he caused all his fortune to go away by gardening’) (Mateu 2008 : 238 (23))

Dans cet exemple, le préverbe *ver-* doit être considéré comme faisant partie intégrante de la structure thématique principale et le verbe *gärtnern*, intransitif lorsqu’il est non-préfixé, comme un prédicat subordonné de manière. Pour Mateu 2008, c’est précisément une analyse uniforme des objets non-sélectionnés en (283) qui est rendu possible par l’analyse en termes de subordination lexicale.

- (283) a. They drank the pub dry.
 b. They danced the night away.
 c. Daniel slept his way to the top.
 d. On pro-pil vsju svoju zarplatu (russe)
 he *pro*-drank all his wages
 ‘He’s drunk his way through all his wages.’
 e. Rebënok do-kričal-sja do xripoty
 baby do-cried-sja(itself) to hoarseness
 ‘The baby cried itself hoarse.’

Pour Spencer et Zaretskaya 1998, « résultatives are complex predicates formed at a semantic level of representation and not constructions formed in the syntax ». Leur analyse de la préfixation verbale en tant que subordination lexicale faite en termes de la SLC, est reformulée par Mateu 2008 dans les termes de syntaxe-*l* de Hale et Keyser, qui représente un outil de paramétrisation des faits morphosyntaxiques qui affectent la structure argumentale. Au lieu d’analyser les prédicats complexes en question – résultatifs – dans les termes purement lexico-conceptuels, il convient mieux de le faire en termes de structures syntaxiques-*l*. Mateu 2008 écrit : « to the extent that this kind of

linguistic variation [entre les verbes préfixés russe et les verbes dénominatifs à preverb en allemand] cannot be explained in purely lexical-conceptual terms, it is natural to transfer the responsibility of the formation of these complex predicates to the realm of syntax. »

2.6.1 La typologie de Talmy des procédés de *conflation* et le paramètre de *compounding* de Snyder 2001

Le pattern de *co-event conflation* de Talmy 1991, 2000, c'est-à-dire, la conflation d'une racine avec un verbe léger nul (autrement dit, conflation de {causation/motion} avec un événement portant enchâssé), typique des langues à satellites germaniques, implique le *compounding* V-V d'une racine avec le verbe léger nul comme illustré en (253b).

La conception de conflation en tant que V-V *compounding* qui compose *Manner* avec *Directed Motion* de Talmy, peut être comparée avec un autre type de *compounding*, notamment le pattern des composés N-N (*N-N compounds*), productif et compositionnel dans les langues germaniques, mais non productif dans les langues romanes. Il s'agit du « paramètre de *compounding* » en (284) de Snyder 2001, 2012 responsable de la pour une formation des composés N-N endocentriques des racines :

(284) The grammar {disallows*, allows} formation of endocentric root compounds during the syntactic derivation. [*unmarked value] (Snyder 2001)

L'idée principale de la formulation en (284) est que les composés (*compounds*) morphologiques peuvent être créés de deux manières : comme des néologismes ordinaires/habituels avec un sens fixe/lexicalisé, existants dans toutes les langues, indépendamment du réglage du paramètre en (284) et comme des produits automatiques de la dérivation syntaxique (quand le paramètre est réglé positivement). Ce dernier cas correspond à la situation en anglais, où la formation des composés N-N du type *frog man*, qui peut désigner un homme ayant tous types de lien, en fonction du contexte, avec les grenouilles, est particulièrement productive. Selon Snyder, les résultatifs adjectivaux (et d'autres classes de prédicats complexes) du type anglais/germanique ne se trouvent que dans les langues avec le *compounding* endocentrique productif.

Dans l'hypothèse que la conflation est définie comme (un sous-type de) *Merge (compounding)* et que le pattern de Talmy de *co-event conflation* implique précisément la conflation, comme son nom l'indique, une corrélation évidente s'établit entre la typologie de Talmy en (242) et le paramètre de *compounding* de Snyder en (284).

Mais il s'avère néanmoins que la corrélation de Snyder entre le *compounding* productif des racines (par exemple, les *compounds* N-N du type *banana box*) et la formation des prédicats complexes (par exemple, les résultatifs complexes et les constructions verbe-particule) ne peut pas se maintenir stricto-sensu. Par exemple, les composés endocentriques sont nombreux et productifs en basque, mais il n'y a pas de résultatifs complexes. Egalement en russe, il n'y a pas de composés N-N productifs du type anglais, mais, le russe a une (espèce de) construction résultative avec des objets

« non-sélectionnés » en (285), qui ressemblent à celle qu'on trouve en anglais et en allemand, mais pas dans les langues romanes, par exemple :

- (285) a. Ona is-pisala svoju ručku. (russe)
she-NOM iz(out)-write her pen-ACC
“Her pen has run out of ink” (lit. She has written her pen out (of ink)).
- b. Rebënok do-kričal-sja do xriputy.
baby-NOM do(till)-cried-sja(itself) to hoarseness
“The baby cried itself hoarse.”

Effectivement, les verbes préfixés russes peuvent sembler très proches des verbes à particule ou constructions avec un « faux » réfléchi : on note que ces exemples russes sont traduits soit par une construction avec un verbe à particule séparable, comme par exemple ‘*John pushed his tummy out*’ ou par une construction avec un « faux » réfléchi, où dans les deux cas on peut soutenir qu’il s’agit des objets non-sélectionnés par le verbe correspondant à l’état isolé.

Ainsi, selon Mateu 2012a, le paramètre de *compounding* de Snyder en (284) ne doit être formulé dans les termes d’interdiction/d’autorisation de *compounding* productif des racines, mais dans le sens plus réduit, notamment, en termes d’interdiction/ d’autorisation de *conflate* une racine avec un verbe léger, de manière suivante :

- (286) The grammar {disallows*, allows} conflation/compounding of a root with a null light verb during the syntactic derivation. [*unmarked value] (Mateu 2012a)

Si le *compounding parameter* de Snyder est modifié de cette manière, il émerge un lien très intéressant entre le pattern typologique de *co-event conflation* et le paramètre en (286). Notamment, la valeur non-marquée du paramètre autorisant le procédé de *compounding* dans les langues romanes permettra de rendre compte de l’absence dans ces langues de tous les cas répétés en (287) où il s’agit du *compounding* autorisé en anglais, où le paramètre est réglé sur la valeur marquée (c’est-à-dire, positivement) :

- (287) a. The factory horns sired midday.
b. John smiled his thanks.
c. John danced into the room/ away/ the puppet across the stage/ the night away/ his butt off/ danced his feet sore/ his way into a wonderful world.
d. The bottle floated into the cave.

Selon Mateu, c’est donc précisément le russe, parmi quelques autres exceptions au paramètre de *compounding* formulé initialement comme en (284) qui montre que le paramètre de *compounding* doit être reformulé en termes de conflation de la racine avec un verbe léger, puisque conformément aux prédictions de la classification typologique de Talmy 1991, 2000, le russe semble permettre des constructions résultatives complexes (c’est-à-dire, celles qui impliquent la conflation d’une racine avec un verbe léger), contrairement aux langues romanes.

Snyder 2001, 2012 soutient, en revanche, que le russe doit être classée avec les langues romanes, puisque, comme les langues romanes, il n'a pas de composés productifs N–N du type anglais et de constructions verbe – particule séparée.

Par son paramètre de *compounding* formulé comme en (284), Snyder 2001 propose que les langues se différencient paramétriquement en fonction de leur capacité de permettre le processus pleinement productif de *compounding* endocentrique des racines nues et que le réglage positif du paramètre responsable pour ce type de *compounding* est aussi l'une des conditions préalables grammaticales pour les constructions résultatives adjectivales et les constructions verbales à particule séparée.

Dans les langues où le paramètre a la valeur marquée, par exemple, en anglais, les locuteurs natifs peuvent créer librement des composés endocentriques à l'occasion (« to fit the occasion »), c'est-à-dire, appropriés au contexte et interprétés selon le contexte, comme, par exemple, un composé complexe *faculty lab space committee*, pour désigner un comité qui attribuerait des espaces de travail à des membres d'une faculté pour leurs laboratoires. En revanche, même si les composés endocentriques des racines nues existent dans les langues romanes, ils sont entièrement lexicalisés de manière figée, c'est-à-dire ne sont jamais librement créés pour être interprétés en fonction d'un contexte particulier.

Une langue est considérée comme [+T(he)C(ompounding)P(arameter)], c'est-à-dire, comme permettant les composés N-N de manière productive si seulement elle produit de nouveaux (=non-lexicalisés/non-figés) composés N-N, sans avoir recours à un « connecteur » morphologique ou syntaxique ouvertement réalisé pour combiner les noms, par exemple, les prépositions *de* ou *à* en français, comme dans *sortie de secours* ou *signal d'alarme* ou le marquage casuel oblique correspondant, comme par exemple dans *prazdnik-NOM pjesni-GEN* 'fête de la chanson' ou *den'-NOM učitelja-GEN* en russe 'journée(/fête professionnelle) des professeurs'.

Sur la base d'une étude translinguistique et des données d'acquisition de l'anglais, Snyder propose que la disponibilité morphologique du *compounding* productif des racines, en tant qu'une propriété globale de la langue, constitue une condition préalable et cruciale pour la disponibilité syntaxique de divers types de prédicats complexes, y compris les constructions résultatives adjectivales et à particules.

Son paramètre TCP est formulé comme suit (=284):

(288) The grammar { disallows*, allows } formation of endocentric compounds during the syntactic derivation. [*unmarked value] (Snyder 2001)

Ainsi, les langues se différencient en fonction du réglage (*setting*) du paramètre autorisant (vs. interdisant) la composition (le *compounding*) endo-centrique des racines nues comme un processus non-contraint et créatif. La valeur positive du paramètre est également un prérequis grammatical pour les constructions résultatives ('*John wiped the table clean*') et les constructions à particule séparable ('*Mary puled the lid off*') en anglais, les deux types de construction typiques pour une langue à satellites de Talmy. De même, le fait d'être une langue [+TCP], et donc à satellites, se traduit pour l'anglais, par sa capacité de créer un VP dénotant un accomplissement simplement en

combinant un PP de trajet ou de lieu avec un verbe de manière de mouvement (‘*Sue swam for/*in 15 minutes*’ vs. ‘*Sue swam under the bridge in 15 minutes*’)

Pour résumer : les résultatifs adjectivaux et les particules verbales séparables ne se trouvent que dans les langues qui permettent un *compounding* endocentrique productif des racines. Snyder aboutit à cette conclusion, notamment de l’existence d’une forte association entre les prédicats complexes et les compounds morphologiques, sur la base des données de la variation interlinguistique et de l’acquisition du langage.

2.6.2 Les constructions résultatives en russe ?

Le russe n’a pas d’opération de formation productive des composés endocentriques des racines (autrement dit, il paraît être une langue [-TCP]), mais semble permettre (une espèce de) construction résultative complexe. Plus précisément, les verbes préfixés lexicalement ressemblent aux verbes à particule séparable, puisque et les préfixes, et les particules proviennent des prépositions, par hypothèse, têtes des groupes prépositionnels résultatifs ou de trajet P(ath)Ps, avec les compléments DPs *Ground* nuls, puisqu’incorporés dans les têtes.

- (289) a. Ona is-pisala svoju ručku.
 she-NOM *IZ*-write her pen-ACC
 “Her pen has run out of ink.” (lit. She has written her pen out (of ink))
- b. On pro-pil vsju svoju zarplatu.
 he-NOM *PRO*-drank all his wages-ACC
 “He’s drunk his way through all his wages.”

Ces exemples impliquent des préfixes prépositionnels (*iz-* “out,” *pro-* “through”), adjoints aux verbes inergatifs d’activité les transformant en accomplissements. Mateu 2008 et 2012 rapproche les verbes préfixés russes et les verbes à particule, en suivant l’analyse de ces constructions en termes de structure lexico-conceptuelle, de Spencer et Zaretskaya 1998, où les préfixes (directionnels) sont traités comme des « prédicateurs noyaux » et les verbes d’activité comme des « prédicateurs subordonnés ». Dans cette analyse, les verbes préfixés, les verbes à particule et les constructions résultatives instancient le même pattern de subordination lexicale (introduit dans Levin et Rapoport 1988 pour les résultatifs anglais), où les préfixes, de pair avec les particules et les prépositions à la tête des groupes résultatifs (c’est-à-dire, les éléments *Path/Result*), fonctionnent comme des prédicats primaires qui prennent le verbe principal comme un argument. Ainsi, (289a) signifie littéralement « elle a épuisé son stylo (en écrivant) » et (289b) « Il a dilapidé toute sa paye (en buvant) ». De cette manière, le russe a un système d’éléments qui ressemblent aux prépositions et qui sélectionnent les verbes (et, de par leur statut phonologique de préfixes, s’attachent à eux) ; ces éléments sont spécifiés lexicalement comme prenant des objets directs « non-sélectionnés » en (289a et b) comme arguments. De ce point de vue, on peut soutenir qu’en russe, l’information sur le *Path/Result* est encodé sur la tête du groupe verbale, ce qui en fait une langue à cadre verbal.

Même si la préfixation lexicale des verbes semble grouper le russe avec les langues germaniques, le russe n'a pas de « plasticité » de l'anglais, langue [+TCP] (due à ce que l'anglais permet l'opération de conflation (par *compounding*) des racines nominaux avec les verbes nuls), où le même verbe peut apparaître comme un verbe inaccusatif de mouvement dirigé avec un complément directionnel en (290) ou comme un verbe inergatif de manière (pure) de mouvement avec un prédicat résultatif en relation de prédication avec un objet non-sélectionné en (291) :

- (290) a. She jumped *clear of the lorry*.
 b. The boy danced *away*.

- (291) a. She danced her feet *off*.
 b. She jumped herself *into a frenzy*.

Il est à noter que les types de compléments qui se co-produisent (*collocate*) avec les verbes employés inaccusativement ne se combinent pas avec les emplois inergatifs de ces verbes et vice versa :

- (292) a. *She jumped herself *clear of the lorry*.
 b. *She jumped *into a frenzy*.

Le russe n'a donc pas de constructions où, dans les langues germaniques, un verbe de manière (pure) de mouvement conflète (*compounds*) avec un verbe directionnel nul avec le sens CHANGE/GO et où ce verbe nul sélectionne comme argument une SC/PP de trajet du mouvement. La phrase '*The boy danced into the room*' serait traduit en russe de la même manière qu'en espagnol, c'est-à-dire, avec l'équivalent russe du verbe *entrar* accompagné d'un gérondif, adjectif de manière, mais en russe ce sera un verbe obligatoirement préfixé, comme probablement l'est le verbe latin *intrare* qui a donné *entrar*.

En russe, les verbes de manière (pure) de mouvement employés dans un contexte de mouvement dirigé sont obligatoirement préfixés lexicalement. Les verbes directionnels de manière de mouvement (*directed verbs of manner of motion*) comme *run* ou *crawl* en (293) seraient traduits en russe par des verbes obligatoirement préfixés, où les préfixes sont homophones avec des prépositions correspondantes. Avec les verbes non-préfixés employés au lieu des verbes préfixés en (294), les groupes prépositionnels auront une (simple) lecture de direction de mouvement, pas une lecture de but.

- (293) a. She ran *into the shop*.
 b. The baby crawled *under the table*.

- (294) a. Ona v-bezala v magazin.
 she.NOM V-ran into the shop.ACC
 'She ran into the shop'
 b. Rebenok pod-lez pod stol.
 baby.NOM POD-crawled under table.ACC
 'The baby crawled under the table.'

Ainsi, les verbes inergatifs atéliques d'activité avec une lecture de manière de mouvement ne se transforment pas en russe, contrairement à l'anglais, par un simple ajout d'un groupe prépositionnel en verbes inaccusatifs téliques d'accomplissement avec une lecture de mouvement dirigé. Les préfixes en (294) sont facilement identifiables comme directionnels/locatifs puisqu'ils sont identiques à/homophones avec les prépositions porteuses du même sens (*v-* 'dans', *pod-* 'sous') des groupes prépositionnels présents (optionnellement) dans les exemples. Comme les exemples anglais en (293), les exemples russes où le sujet change d'emplacement en (294) sont téliques. La direction du changement de lieu est marquée doublement en (294) : par le préfixe et par la préposition, mais le préfixe est obligatoire, tandis que les groupes prépositionnels ne le sont pas, contrairement aux exemples anglais avec la lecture identique, celle d'accomplissement. Les verbes préfixés directionnels de manière de mouvement peuvent exprimer le changement de lieu sans aide d'un adjectif de but, qui ne fait que spécifier la dénotation (abstraite) du préfixe. Sans présence de l'adjectif de but, l'identification du lieu d'arrivée/de départ se fait en fonction du contexte.

De plus, le russe ne permet pas de prédicats secondaires résultatifs (ni avec les verbes transitifs, ni avec les inergatifs, ni avec les objets sélectionnés, ni non-sélectionnés) : la phrase russe en (295a) est grammaticale si et seulement si une préposition est présente, transformant le groupe résultatif en adjectif (à comparer avec *'John painted the house green'*). La construction en (295a) serait inacceptable sans préposition *v* ('in/into') et avec le verbe non-préfixé, et avec le verbe préfixé :

- (295) a. Ivan (po-)krasil dom *(v) krasnyj tsvet.
 John paintPST house in red color
 'John painted/was painting the house *(in) the color red.'
- b. Juana batió la mezcla (*suave)
 Jane beat3SG·PRET theFSG mixtureFSG (smooth)
 'Jane beat the mixture (smooth).' [*sous lecture résultative de *suave*]
- (296) a. Juana se volvió loca
 Jane 3SG·REFL turn3SG·Pret crazy·FSG
 'Jane went crazy.'

Ainsi, en ce qui concerne l'impossibilité des résultatifs, le russe est similaire à l'espagnol en (295b) où le prédicat secondaire adjectival n'est pas acceptable sous une lecture résultative, seule lecture disponible est dépicative. Les seuls « résultatifs » possibles en espagnol ne peuvent que se construire avec les verbes sémantiquement blanchis – la pseudo-copule aspectuelle *volverse* 'devenir' ou le verbe *dejar* 'laisser' – qui prennent comme argument, entre autres, des groupes adjectivaux. On en conclut que ni en russe, ni en espagnol, qui sont donc les langues [-TCP], l'opération de *root compounding* ne peut pas s'effectuer lors de la dérivation syntaxique et, par conséquent, un prédicat d'activité ne peut pas se combiner avec un prédicat statif pour créer la description d'un événement d'accomplissement.

Concernant la question de la « séparabilité » des particules/préverbes d'avec leurs verbes correspondants, Snyder constate qu'à travers les langues, les particules séparables, comme en

germaniques. Dans ce sens, l'analyse paramétrique de Snyder diverge du système typologique de Talmy, pour qui les préfixes russes et les particules germaniques relèvent de la même catégorie de satellites. Le fait que le russe se comporte de la même manière que les langues à cadre verbal (non seulement le russe n'autorise pas les résultatifs adjectivaux/prépositionnels, mais également les P(ath)Ps avec les verbes de manière (pure) de mouvement, c'est-à-dire non-préfixés) ont amené certains auteurs (Snyder and Lillo-Martin 2005; Gehrke 2008) à proposer qu'il est à reclassifier comme une langue à cadre verbal, et non à satellites, dans la typologie de Talmy. Autrement dit, le russe encode l'information exprimée par le satellite P(ath)P dans les langues à satellites, dans le groupe verbal, avec et sur le verbe (en tant que préfixe lexical) et non sur le satellite. Ainsi, le composant Path et le composant Manière ne sont pas partagés entre le préfixe et le verbe, mais il est impossible de dire s'ils restent discernables, puisque le verbe, devenu accomplissement après la préfixation, exprime les deux à la fois.

L'argument décisif en faveur de l'analyse du russe comme une langue à cadre verbal (soutenue par Snyder) et contre son analyse en tant que langue à satellites (défendu par Mateu et Talmy) vient des différences fondamentales des propriétés des objets directs « non-sélectionnés » en russe par rapport à ceux des constructions résultatives avec les verbes inergatifs ou transitifs inergativisés en anglais. Si les objets non-sélectionnés des constructions résultatives en anglais portent cette qualification de manière tout à fait justifiée, les objets « non-sélectionnés » des verbes préfixés lexicalement en russe ne méritent pas du tout cette appellation. Les objets directs des verbes préfixés lexicalement en russe sont des arguments internes tout à fait ordinaires dans le sens qu'il est impossible de trouver la moindre différence dans le comportement syntaxique des objets directs des verbes préfixés et ceux des verbes non-préfixés correspondants. En revanche, en anglais, les objets non-sélectionnés des constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs et transitifs inergativisés ne passent pas les tests standards qui déterminent le statut argumental de l'objet. Et quant aux verbes à particule en anglais, leurs objets semblent avoir un statut intermédiaire entre ceux des constructions résultatives en anglais et ceux des verbes préfixés en russe.

2.6.3 La préfixation lexicale en russe en tant qu'opération de subordination lexicale

Spencer et Zaretskaya 1998 soutiennent que la structure sémantique des verbes lexicalement préfixés en russe est essentiellement la même que celle des résultatifs anglais du type *to paint the door green*. Ils analysent les deux phénomènes comme des occurrences de la subordination lexicale. (La notion de subordination lexicale a été introduite par Levin et Rapoport 1988, qui analysent la phrase '*Jane run to the store*' comme signifiant '*Jane got to the store by running*', où la manière par laquelle Jane s'est retrouvée dans le magasin – *by running* – est subordonnée à l'interprétation basique de changement de lieu '*Jane got to the store*').

Dans cette analyse, les résultatifs transitifs sont considérés comme un type particulier des causatifs où le prédicateur (*predicator*) syntaxique secondaire représente l'événement noyau (*core eventuality*) et donc le prédicat sémantique primaire. Le verbe est alors subordonné comme une clause de manière ou de moyen dans une structure lexicale conceptuelle (SLC). Dans *to paint the door green*, même si syntaxiquement *green* est un prédicateur secondaire, il exprime la prédication sémantique primaire ou noyau, tandis que *to paint* est un prédicat sémantique subordonné

secondaire, et l'expression signifie '*cause to become green by painting*'. Ainsi, le verbe est subordonné au prédicat primaire et cette subordination prend la forme d'une clause subordonnée dans une représentation lexicale des constructions résultatives, notamment la SLC.

La structure sémantique consiste donc en une prédication noyau (*core predication*) qui exprime le changement d'état et une prédication subordonnée décrivant la manière par laquelle ce changement intervient. Ainsi, dans la SLC des constructions résultatives, l'objet transitif ou le sujet intransitif sont simultanément l'argument sémantique des deux prédicats, qui sont liés d'une certaine manière, à savoir par un opérateur de subordination.

La prédication noyau est réalisée par un préfixe, une particule ou un adjectif gradable et la prédication subordonnée par le (radical/thème (*stem*) du) verbe. Le sens du complexe dérivé est déterminé conjointement par les deux prédicats, souvent d'une manière non-compositionnelle. Par conséquent, les composants de la SLC résultative suivent tous le même pattern '(cause to) change state to X by Y'.

Dans les constructions résultatives (y compris les verbes à particule et les verbes préfixés), le sens du prédicat noyau peut être spécifique, avec une prédication secondaire adjectivale ou prépositionnelle, ou très vague, comme dans les combinaisons verbe-particule/préfixe. Le prédicat noyau doit indiquer la fin d'un trajet ou l'état résultant, qui doit se produire au moment où s'arrête l'action dénotée par le verbe. Là où le contenu sémantique du prédicat noyau est particulièrement vague, il se réduit à un constat qu'un point terminal a été atteint, se confondant avec un simple marqueur aspectuel de télicité (comme dans *to eat one's porridge up*), mais les particules en anglais ne sont pas des véritables marqueurs d'aspect puisqu'elles exigent que l'objet subisse un changement d'état. Effectivement, au moins superficiellement, les verbes à particules exemplifient essentiellement le même type de construction que les résultatifs parce que le prédicat secondaire doit nécessairement exprimer un changement d'état ou de lieu de l'objet. Par contraste avec les exemples en (298a et c), les objets en (298b et d) ne subissent aucun changement, ce qui rend ces exemples agrammaticaux :

- (298) a. She broke the planks *apart*.
b. *She walked the street *across*.
c. She wiped the table *clean*.
d. *She described the accident *terrifying*. (Spencer et Zaretskaya 1998 : 2 (5), 3 (6))

Spencer et Zaretskaya utilisent un modèle - structure lexicale conceptuelle SLC (suivant Jackendoff 1990) - où le prédicat a une représentation sémantique qui doit refléter tous les aspects du sens lexical qui sont reflétés dans la morphosyntaxe, d'une manière ou d'une autre (« *LCS representation is a representation of the grammatically relevant aspects of semantic structure, not a complete semantic representation.* »), qui est ensuite mappée sur la structure syntaxique via une gamme de règles de *linking* (éventuellement via la médiation d'un niveau séparé de structure argumentale du prédicat). Une structure lexicale conceptuelle peut être réalisée morphosyntaxiquement soit par un mot morphologique simple ou complexe, soit par un constituant/groupe syntaxique, soit par une expression morphosyntaxique qui montre certaines propriétés d'un mot et certaines d'un groupe (comme par exemple, les préverbes du hongrois, les verbes à particules dans les langues germaniques et les constructions à verbe léger dans le coréen, le japonais, etc.)

Dans ce modèle, les composants de la structure lexicale conceptuelle des constructions résultatives (y compris les verbes à particule et les verbes préfixés) suivent le même pattern « (cause to) change state to X by Y ». Plus précisément, pour les verbes transitifs et pour les verbes inaccusatifs, la construction résultative aurait des représentations de la structure lexicale conceptuelle comme en (299a et b), où W est le prédicat résultatif noyau et V est le prédicat d'activité subordonné :

- (299) a. [[CAUSE [ACT (x)], BECOME [W(y)]], BY [V(x)]
 b. [[BECOME [W (x)], BY [V(x)]]

Par exemple, pour 'She painted the door green' et 'The river froze solid', les représentations auront la forme en (300) :

- (300) a. [[CAUSE [ACT (they)], BECOME [GREEN(door)]], BY [PAINT(they)]
 b. [[BECOME [SOLID (river)], BY [FREEZE(river)]]

Il y a des contraintes sur les types de la structure. Ainsi, les structures du type de (302), représentant des phrases transitives comme en (301), pour lesquelles une lecture résultative n'est pas disponible, sont impossibles, puisque dans une SLC résultative bien-formée les prédicats BECOME [W (x)] et ACT(x) ne doivent pas s'appliquer à la même variable, mais à deux variables différentes, notamment celles du verbe transitif V (x, y). Il s'agit de la restriction sur le choix du sujet de la prédication secondaire résultative, notamment la DOR, qui dit que la prédication résultative ne s'applique qu'aux seuls objets transitifs (et certains sujets intransitifs):

- (301) a. She_i dug the ditch *exhausted*_i.
 b. She_i painted the picture *satisfied*_i. (Spencer et Zaretskaya 1998, 6 (14))

- (302) *[[CAUSE [ACT (x)], BECOME [W(x)]], BY [V(x, y)]]

Les prédicats secondaires adjectivaux dans les exemples en (301) ne peuvent s'interpréter que comme des décriptifs, qui ne sont pas soumis à cette contrainte. L'introduction d'un objet réfléchi non-sélectionné peut introduire une lecture résultative, par exemple : 'She dug herself into the ground'.

Pour qu'un verbe inergatif comme *to sing* puisse se produire dans une construction résultative, il faut introduire un objet réfléchi non-sélectionné : 'She sang herself hoarse'. Sans pronom, pour 'She sang hoarse', l'interprétation résultative n'existe pas : le prédicat secondaire *hoarse* n'est interprétable que comme décriptif. Cela signifie que sans médiation d'un objet non-sélectionné (puisque'il s'agit du verbe inergatif), la représentation SLC en (303) ne peut pas être projetée sur une représentation syntaxique bien-formée, puisque encore une fois BECOME et ACT utilisent la même variable, notamment celle du sujet:

- (303) *[[CAUSE [ACT (x)], BECOME [W(x)]], BY [V(x)]]

Pour faire intervenir l'objet, il faut que l'unique argument de la prédication subordonnée corresponde au participant de CAUSE, mais non à l'argument de l'inchoatif BECOME. Changée de cette manière, la SLC conviendrait pour représenter tous les cas avec un objet non-sélectionné,

comme dans *'They drank the pub dry'*. Cette construction aurait la représentation en (304), qui est en effet conforme au pattern général répété en (305) :

(304) [[CAUSE [ACT (*they*)], BECOME [DRY (*pub*)], BY[DRINK (*they*)]]

(305) [[CAUSE [ACT (*x*)], BECOME [W(*y*)], BY [V(*x*)]]

Spencer et Zaretskaya font le choix de ne pas faire figurer dans la SLC dans la clause subordonnée introduite par le prédicat BY de manière l'argument thème du verbe, c'est-à-dire de le représenter exclusivement comme un verbe d'activité inergatif ou transitif inergativisé dans le but de réunir sous le même pattern général les objets sélectionnés et non-sélectionnés. Le choix est justifié dans la mesure que les verbes transitifs et les verbes inergatifs appartiennent essentiellement à la même classe de verbes, ceux où la tête verbale V prend un complément nominal N (dans l'hypothèse que l'argument externe est introduit séparément, dans la projection suivante). Les inergatifs sont donc des transitifs cachés puisque leur complément s'incorpore dans la tête verbale. Ce complément peut correspondre soit à l'argument sélectionné (objet sous-catégorisé des transitifs et objets *cognate* des inergatifs) ou à l'argument non-sélectionné dans les constructions résultatives (pour les inergatifs et pour les transitifs inergativisés, c'est-à-dire, employés intransitivement). Selon Hale et Keyser 2002, la structure syntaxique-*I* des inergatifs (tête verbale V avec un complément DP) est typiquement associée avec le sens de création/production.

De plus, pour justifier leur choix de ne pas représenter l'objet du verbe dans la clause subordonnée de la SLC du pattern général représentant toutes les constructions résultatives, Spencer et Zaretskaya remarquent que dans les cas de l'objet non-sélectionné par un verbe inergatif (*to sing oneself hoarse*) ou un verbe transitif employé inergativement (*to drink the bar dry*), l'option d'une lecture « accidentelle » est toujours présente. Cette lecture apparaît puisque le prédicat subordonné dénote une activité généralisée sans objet spécifique (*to sing*) ou avec un objet (*to drink*) mais qui n'est pas le même que l'argument du prédicat BECOME, à savoir *the bar*, entité non-buvable, dans *to drink the bar dry*. Il y a, bien sûr, des prédicats subordonnés dans les constructions résultatives qui dénotent des changements d'état survenus intentionnellement, comme par exemple, *to paint the door green*, mais ce n'est pas une nécessité conceptuelle. La possibilité d'une lecture « accidentelle » existe toujours, puisque la phrase comme *'She painted the door green'* n'est pas exclue dans une situation où la porte devient verte par accident, résultant, par exemple, de la peinture d'un mur à côté.

En comparant les SLC des verbes préfixés en russe, par exemple en (306), avec celles de la construction résultative et des verbes à particule en anglais, Spencer et Zaretskaya remarquent qu'ils appartiennent au même type du prédicat complexe, notamment ils instancient tous le même pattern général en (305), cf. la discussion des exemples (280) et (281) ci-dessus. Se basant sur le fait que les trois constructions ont la même structure sémantique et qu'en russe les DPs qui suivent le verbe préfixé ont toutes les propriétés d'un objet direct régulier, ils soutiennent que les objets DPs (pour lesquels ils récuse l'appellation « faux », en insistant qu'il est plus justifié de les appeler « non-sélectionnés ») dans les trois constructions sont d'authentiques arguments du prédicat complexe.

(306) Ona *is*-pisala svoju ručku.

she *I*Z-write her pen-ACC

'Her pen has run out of ink.' (lit. She has written her pen out (of ink))

En russe, le statut argumental des compléments des verbes préfixés transitifs ne fait aucun doute, parce qu'ils ne montrent pas de différences avec tous les autres objets directs. Ils sont marqués par l'accusatif, prennent le génitif dans les contextes négatifs, peuvent être passivisés, sont sujets de surface dans les constructions réfléchies moyennes et objets dans les nominalisations déverbales. Quant aux verbes à particule à l'anglais, pour pouvoir définir leur objet comme sélectionné ou non-sélectionné, il faut choisir les combinaisons verbe-particule où un verbe, en se combinant avec une particule, retient suffisamment son sens afin de comparer la sélection du verbe à l'état isolé et avec la particule. Or il n'est pas le cas que dans toutes les combinaisons verbe-particule le verbe retient son sens : par exemple, dans *to run up a bill*, peut-on appeler *a bill* un objet non-sélectionné ? Néanmoins, dans les cas où le verbe retient au moins une partie de son sens original dans les constructions à particule, le complément du verbe combiné avec la particule n'est pas celui que ce verbe aurait sélectionné seul :

- | | | | | |
|-------|----|-------------------------------|----|--------------------|
| (307) | a. | Fido dug a bone <i>up</i> . | vs | *Fido dug a bone. |
| | b. | He ran Fido <i>over</i> . | vs | *He ran Fido. |
| | c. | He wrote his car <i>off</i> . | vs | *He wrote his car. |
| | d. | They drew a list <i>up</i> . | vs | *They drew a list. |
- (Spencer et Zaretskaya 1998 : 10 (33-36))

Dans ces exemples, les objets des verbes à particule (*phrasal verbs*) ne peuvent qu'être d'authentiques arguments directs.

Dans les constructions résultatives, il est beaucoup moins aisé de démontrer que l'objet non-sélectionné est un vrai argument du verbe. Puisque, normalement, l'objet non-sélectionné dans les constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs ne passe pas les tests standards de *argumenthood*, contrairement à l'objet sélectionné des verbes transitifs. Par exemple, les nominalisations du verbe accompagné d'une particule donnent des résultats inacceptables, ce qui semble indiquer que *herself* et *the pub* ne sont pas de vrais arguments :

- | | | | |
|-------|----|--------------------------------|---------------------------------------|
| (308) | a. | the painting of the door red | |
| | b. | *the singing of herself hoarse | |
| | c. | *the drinking of the pub dry. | (Spencer et Zaretskaya 1998 : 9 (27)) |

Néanmoins, pour aligner les objets non-sélectionnés des constructions résultatives en anglais avec les objets non-sélectionnés des verbes à particule en anglais et des verbes préfixés en russe, c'est-à-dire pour démontrer leur statut argumental, Spencer et Zaretskaya remarquent que, premièrement, tout réfléchi, même sélectionné par le verbe, est exclu en tant qu'objet de la nominalisation en *-ing* et, deuxièmement, le changement d'ordre des mots améliore leur acceptabilité : en (309), les nominalisations du résultatif et du verbe à particule semblent se comporter de la même façon :

- | | | | | |
|-------|----|-------------------------------|----|-------------------------------|
| (309) | a. | *the drinking of the pub dry | vs | ?the drinking dry of the pub |
| | b. | *the wiping of the table down | vs | ?the wiping down of the table |
- (Spencer et Zaretskaya 1998 : 9 (27, 29), 10 (30))

En ce qui concerne l'inacceptabilité des participes passifs adjectivaux formés sur les résultatifs avec les verbes inergatifs, quand ils sont placés après le nom modifié, ils deviennent acceptables :

- (310) a. *a drunk dry teapot
b. The pub, drunk dry by an entire football team, looked a sorry place.

Le dernier et principal argument pour démontrer que la construction résultative est effectivement formée au niveau lexical comme un prédicat complexe, vient du constat que les résultatifs sont lexicalement restreints, c'est-à-dire seuls certains types de lexème peuvent réaliser le prédicat sémantique primaire/prédicateur syntaxique secondaire. Ainsi, la majorité d'objets non-sélectionnés comme par exemple, *to work one's fingers to the bone* ou *to drink the pub dry* viennent des prédicats idiomatiques ou non-compositionnels. Même les résultatifs interprétés compositionnellement ne sont pas productifs à cent pour cent, puisqu'il semble qu'il existe des restrictions lexicales apparemment arbitraires sur les prédicats qui peuvent y figurer : *to wipe the glasses clean* vs. **to wipe the glasses shiny*. Spencer et Zretskaya concluent que les résultatifs en anglais sont également dérivés du pattern SLC en (305) où l'argument du prédicat inchoatif dans la SLC est projeté sur une position argumentale, irrespectivement du fait s'il est également un argument du prédicat subordonné, afin de pouvoir réunir dans le même pattern général les objets sélectionnés et non-sélectionnés.

Spencer et Zaretskaya plaident donc en faveur d'une analyse des constructions résultatives adjectivales, ensemble avec les constructions verbe-particule et verbe préfixé (avec une différence importante que les adjectifs résultatifs comme *dry* dans *to drink the pub dry* sont sémantiquement beaucoup plus spécifiques que les particules/préfixes, dont le sens est très vague) en termes de subordination lexicale, c'est-à-dire, en termes de prédicat complexe formé lexicalement avec une option d'être réalisé *phrasally* en syntaxe. Selon eux, les parallélismes entre les constructions résultatives, à verbe à particule et à verbe préfixé en anglais et en russe ne sont pas accidentels, mais s'expliquent par leur approche commune en tant que prédicats complexes formés par la subordination lexicale, au niveau de la représentation sémantique et non en syntaxe. Spencer et Zaretskaya défendent l'analyse unifiée des résultatifs anglais, des verbes à particule anglais et des verbes lexicalement préfixés russes puisqu'un phénomène commun à ces trois constructions est l'objet non-sélectionné, dont l'existence même peut être mieux compris si les verbes à particule et les verbes préfixés partagent le même pattern SLC avec les résultatifs.

2.6.4 Groupes résultatifs, préfixes lexicaux et particules séparable et la structure argumentale du verbe à la base de la construction

Mezhevich 2002 compare le statut argumental des DPs postverbaux, dans la construction résultative en anglais, des verbes à particule anglais et des verbes préfixés russes. Les trois constructions sont présentées en (311) :

- (311) a. Jane wiped the table *clean*.
b. Jane wiped the table *down*.

- c. Masha vy-terla stol.
 Masha-NOM VY-wiped.PF table-ACC
 'Masha wiped the table (clean).'

En guise de rappel : la construction résultative se compose d'un verbe principal dénotant une activité et un groupe résultatif (PathP ou ResP) prédiqué à propos du DP postverbal qui dénote un état de ce DP résultant de l'activité dénotée par le verbe principal. Ainsi, l'ajout du groupe résultatif, en spécifiant l'état résultant, transforme une activité en un accomplissement. Les constructions à particule en (311b) considérées comme apparentées à la construction résultative (par exemple, par Spencer and Zaretskaya 1998) sont similaires : le verbe *to wipe* dénote une activité et l'ajout d'une particule, tout comme l'ajout d'un groupe résultatif en (311a), transforme l'activité en l'accomplissement *to wipe down*.

En russe, il n'a y pas de constructions résultatives ni avec un groupe résultatif adjectival ou prépositionnel, ni avec une particule. Mais le russe utilise massivement la préfixation lexicale pour dériver de nouveaux verbes à partir des verbes simples. L'ajout d'un préfix à une base verbale change les propriétés aspectuelles de la base en lui ajoutant un point résultant/culminant. Ce procédé crée donc des verbes téléliques, à partir des verbes atéliques, notamment en ajoutant un *end point* aux verbes d'activité transformés en accomplissements. Simultanément, l'aspect grammatical du verbe change - un verbe imperfectif devient perfectif - bien que la télélicité n'est pas assimilable à la perfectivité. En (311c), le verbe de base *teret'* ('frotter') est un verbe d'activité, transformé par le préfixe lexical *vy-* en accomplissement : (311c) affirme que la table (toute la surface ou juste une partie) a été nettoyée.

Une propriété remarquable commune aux trois constructions est la présence des arguments internes directs différents de ceux sélectionnés par leurs verbes de base, comme le montrent les exemples en (312-314).

- (312) a. We danced our feet *black and blue*.
 b. *They danced their feet.
- (313) a. They blew the bridge *up*.
 b. *They blew the bridge. (Mezhevich 2002 : 10 (2, 3))
- (314) a. Masha *is*-pisala svoju ručku.
 Masha-NOM *iz*-wrote [her pen]-ACC
 'Masha's pen has run out of ink'
 b. Masha pisala *svoju ručku/svoej ručkøj.
 Masha-NOM wrote [her pen]-*ACC/INS
 'Masha wrote her pen.'

Les trois verbes en (312-314) ont en commun le fait qu'à l'état isolé, ils ne prennent pas les mêmes objets que lorsqu'ils sont suivis d'un groupe résultatif, d'une particule ou précédés d'un préfixe lexical. En anglais, les DPs postverbaux dans les constructions résultatives basées sur les verbes

intransitifs (qui peuvent, par ailleurs, s'employer transitivement avec des objets apparentés (*cognate objects*): *to dance a beautiful dance, to laugh a mad laughter*) et sur les verbes transitifs, mais avec un objet non-spécifié (par exemple, *to eat, to drink*) ne sont pas arguments sous-catégorisés par le verbe, mais des objets non-sélectionnés (Levin and Rappaport Hovav 1995), par exemple *to drink the bar/the teapot dry*. En revanche, Spencer et Zaretskaya 1998, en se basant sur la similitude de la structure sémantique (où, plus précisément, de la structure lexicale conceptuelle SLC (Jackendoff 1990)) des trois constructions (construction résultative et verbes à particule en anglais et verbes préfixés russes), soutiennent qu'elles représentent le même type de prédicat complexe. Par conséquent, puisque les DPs objets directs des verbes préfixés en russe sont des bona fide arguments internes, Spencer et Zaretskaya 1998 suggèrent que les DPs postverbaux dans les trois constructions – résultatives, verbes à particule et verbes préfixés - sont arguments du prédicat complexe.

Mezhevich 2002 montre que les DPs postverbaux dans les constructions résultatives en anglais, d'un côté, et les DPs objets des verbes préfixés en russe, de l'autre, ont des statuts argumentaux différents. Cela indique que les constructions résultatives en anglais et les verbes préfixés en russe doivent être analysés différemment, contrairement aux conclusions de Spencer et Zaretskaya qui leur attribuent le même pattern de la structure lexicale conceptuelle SLC, invoquant l'opération de la subordination lexicale du verbe d'activité, prédicat sémantique secondaire/prédicateur syntaxique primaire, au résultatif, prédicat sémantique primaire/prédicateur syntaxique secondaire. Quant aux objets des verbes à particule en anglais, ils semblent avoir un statut intermédiaire entre ceux des constructions résultatives en anglais et ceux des verbes préfixés en russe, étant donné que les verbes à particule en anglais partagent certaines propriétés avec les verbes préfixés en russe et d'autres avec les verbes dans les constructions résultatives.

Pour Mezhevich 2002, les constructions résultatives sont dérivées en syntaxe, tandis que la préfixation lexicale verbale en russe est censée avoir lieu en lexique. La raison à cela est que la dérivation lexicale, par contraste avec la dérivation syntaxique, tout en étant moins productive, change le sens du verbe (et, par conséquent, sa structure argumentale) de manière complètement imprévisible. En revanche, l'ajout d'un groupe résultatif n'affecte ni le sens, ni la structure argumentale du verbe de base dans la construction résultative. Même si aussi bien les préfixes, que les groupes résultatifs changent la classe aspectuelle lexicale du verbe, les DPs postverbaux des deux constructions ne peuvent pas avoir le même statut : si dans les constructions résultatives, se sont bien des objets non-sélectionnés, avec les verbes préfixés, ce sont leurs vrais arguments.

En ce qui concerne les verbes à particule (où la particule change aussi considérablement le sens basique du verbe simple et, par conséquent, sa structure argumentale), le statut de leur objet n'est pas aussi clair que celui des verbes préfixés russes, mais ces verbes ont plus de propriétés des mots morphologiques que des constituants en syntaxe, ils sont donc plus proches des verbes préfixés que des constructions résultatives.

Les tests pour déterminer le statut argumental d'un objet

Il existe un nombre de tests détectant le statut argumental (*argumenthood*) d'un constituant objet, notamment, le test de nominalisation, le test de passif adjectival et le test de formation du moyen, à l'aide desquels on peut déterminer le statut de l'objet : s'agit-il d'un argument interne direct du

verbe ou non. Les trois constructions relevant d'une configuration stative, ont en commun la suppression de l'argument externe et l'extériorisation de l'argument interne direct. Aussi, la condition *siné qua non* pour pouvoir former les trois est la présence de l'argument externe et de l'argument interne direct. Autrement dit, on doit pouvoir former les moyens, les passifs adjectivaux et les nominaux de processus seulement à partir des constructions résultatives à la base des verbes transitifs (c'est-à-dire, avec les objets sélectionnés), et non à partir des constructions résultatives à la base des verbes inergatifs ou transitifs employés intransitivement, c'est-à-dire, avec les objets non-sélectionnés.

Le moyen ne décrit jamais un événement particulier/référentiel, mais un ensemble d'événements potentiels que le sujet a la capacité de subir (*'Rye bread cut' vs 'Rye bread never cuts'). Le moyen décrit donc une propriété caractéristique du sujet en rapport avec cet ensemble d'événements potentiels. Même si c'est une construction stative, elle inclut néanmoins la description d'un événement dynamique potentiel. Le moyen n'implique pas de *causer* particulier, mais seulement un générique. Tout comme les arguments non-sujets sous la quantification générique peuvent être supprimés (*Jane draws (pictures). vs. Jane has drawn *(pictures)*), l'initiateur (*causer*) générique peut l'être aussi.

La formation des constructions moyennes, tout comme la formation du passif, supprime l'argument externe du verbe et sa capacité d'assigner l'accusatif. Mais la formation du moyen et la formation du passif ne s'appliquent pas à la même classe de verbes : il y a des verbes qui forment le passif, mais pas le moyen :

- (315) a. The politician was laughed at.
 b. *Politicians laugh at easily.

Pour expliquer le contraste entre (315a et b), il a été proposé qu'on peut former le moyen sur un verbe en question seulement si le verbe a un argument interne direct, ce qui prédit que la formation du moyen peut s'appliquer aux constructions résultatives basées sur les verbes transitifs, mais pas aux constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs. Les exemples suivants montrent que cette prédiction est confirmée :

- (316) a. She wiped the table *clean*.
 b. This table wipes *clean* easily.

- (317) a. They drank the teapot *dry*.
 b. *This teapot drinks *dry* in no time at all. (Mezhevich 2002 : 12 (7, 8))

Deuxièmement, quant à la formation du passif adjectival, cette opération externalise l'argument interne direct du verbe (quel que soit, par ailleurs, son thème-rôle, pas forcément un thème (Levin and Rappaport (1986))). On ne peut donc former un passif adjectival que si le verbe a un tel argument.

Par exemple, le verbe *to read* a deux arguments internes optionnels (thème et but) en (318), mais un seul argument interne (ici, thème) peut être externalisé : *to read the books to kids* peut donner *the recently read books vs *the recently read kids*. Le premier output est grammatical étant donné que l'argument but est optionnel avec *to read*, mais dans le deuxième output, l'argument interne but est

externalisé, mais l'argument thème, obligatoire si le but est présent, n'a pas survécu dans le passif adjectival (*to read Jane the book*, mais **to read Jane*).

(318) read : agent [(theme) (goal)]

They read the book to Jane/the book/to Jane/Jane the book/*Jane.

Appliqué aux DPs postverbaux dans les constructions résultatives, le passif adjectival peut être formé seulement à partir des constructions résultatives basées sur les verbes transitifs, et non à partir des celles basées sur les verbes intransitifs :

(319) a. a wiped-clean table

b. *a drunk dry teapot

(Mezhevich 2002 : 14 (13))

Finalement, quant aux nominalisations, leur formation est également possible à partir des constructions résultatives basées sur les verbes transitifs, comme la formation des passifs adjectivaux et des constructions moyennes, mais non à partir des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs. La règle de formation des nominalisations qui retiennent la structure argumentale du verbe de base, comme, par exemple, celle des noms de processus en *-ing* (*process nominals*)(contrairement aux noms de résultat (*result nominals*) qui ne retiennent pas la structure argumentale du verbe) est identique à celle du passif, à savoir, il s'agit de la suppression de l'argument externe du verbe de base. L'interprétation du DP dans *of-DP* immédiatement postverbal (et obligatoire), dans les nominaux dérivés à partir des verbes transitifs, est obligatoirement celle du thème/patient, c'est-à-dire de l'argument direct interne, hérité du verbe de base : *to devour vast quantities of junk food* donne *the devouring of vast quantities of junk food*. En revanche, dans les nominaux dérivés des verbes intransitifs, ce DP est un adjectif PP optionnel qui correspond à l'argument externe supprimé : '*The rejoicing (of the villagers) lasted for days*'. La troisième interprétation possible du *of-DP* est celle d'un adjectif adverbial (de lieu, temps, etc.) : '*The constant rejoicing of the holiday season makes me nervous*' ou '*The quick cooking of the 1990s requires a microwave*'.

Ainsi, l'interprétation du *of-DP* dans le nominal dérivé des constructions résultatives permet de déterminer le statut argumental du DP postverbal dans ces constructions. Cette interprétation du *of-DP* d'un nominal en *-ing* dérivé dépend de la transitivité du verbe de base : elle est celle de l'argument direct interne pour les nominaux dérivés des résultatifs construits sur les verbes de base transitifs, étant donné que le nominal préserve l'argument interne direct du verbe de base : *to water the tulips flat* : *the watering of tulips flat*. Mais quand le nominal est dérivé d'un résultatif basé sur le verbe de base intransitif, ce DP ne peut être interprété que comme un adjectif adverbial puisque le verbe n'a pas d'argument interne direct à faire hériter au nominal. Par conséquent, il n'est pas possible de dériver un nominal de processus en *-ing* à partir d'un verbe intransitif : *to run one's Nikes threadbare* : **the running of one's pair of Nikes threadbare*.

Puisque les moyens, les passifs adjectivaux et les nominalisations sont dérivables des constructions résultatives basées sur les verbes transitifs, contrairement à celles basées sur les verbes intransitifs, les DPs postverbaux dans ces dernières ne sont pas des vrais arguments, contrairement à ceux des premières (ce que nous avons déjà noté au début du premier chapitre).

Structure argumentale et aspectuelle du verbe russe simple par rapport à celles du verbe préfixé

Quant à la préfixation lexicale en russe, elle alterne de manière imprévisible le sens original du radical (*stem*) simple : le sens du verbe préfixé n'est jamais dérivé compositionnellement à partir de ceux du préfixe et du radical. Un préfixe lexical crée toujours un nouveau lexème, qui est (plus ou moins) reliée sémantiquement au radical non-préfixé. En fonction du préfixe et du radical, le nouveau lexème développe, de manière concrète/physique ou abstraite/qualitative le sens de base du radical. Par exemple, le verbe russe *pisat'*^{Imp} ('écrire') peut se combiner avec un nombre de préfixes lexicaux (*za-pisat'*^{Perf} ('noter'), *is-pisat'*^{Perf} ('user, épuiser en écrivant'), *pod-pisat'*^{Perf} ('signer'), *o-pisat'*^{Perf} ('décrire'), *s-pisat'*^{Perf} ('copier'), *vy-pisat'*^{Perf} ('relever'), *pri-pisat'*^{Perf} ('attribuer'), etc.). Tous ces verbes dérivés forment leurs propres imperfectifs secondaires.

Il y a deux types de préfixation en russe: préfixation lexicale et supra-lexicale. Les préfixes supra-lexicaux (homonymes avec les lexicaux) – avec les sens inchoatif, terminatif, cumulatif, atténuatif, distributif, etc. - ne créent pas de nouveau lexème, mais modifient le sens du radical de manière prévisible, il s'agit de modifier le mode de l'action (*Aktionsart*) dénotée par le radical de base. Les verbes créés par la prédication supra-lexicale forment, normalement, un couple perfectif/imperfectif avec le verbe correspondant simple, c'est pourquoi ce type de verbes préfixés ne dérivent pas encore une forme d'imperfectif secondaire. En revanche, puisque à un radical simple peut correspondre une dizaine ou plus de verbes lexicalement préfixés, chacun avec un sens nouveau, le verbe créé par la préfixation lexicale n'est pas le double perfectif du verbe non-préfixé, contrairement donc aux verbes créés par la préfixation supra-lexicale. Le principe général est simple, plus le nouveau verbe perfectif est ressenti comme ayant un sens nouveau et indépendant, et non seulement modifié dans l'un de ses aspects *Aktionsart*, plus il aura des chances de dériver son propre imperfectif secondaire pour former un couple perfectif/imperfectif. Le verbe préfixé lexicalement perfectif dérive sa forme imperfective via la suffixation de la forme préfixé. Il s'agit du suffixe d'imperfectivisation secondaire, applicable dans la grande majorité de cas, *-yva-/-iva-* et dont l'imperfectivisation des verbes lexicalement préfixés est l'unique fonction. Étant donné que les verbes préfixés supra-lexicalement ne dérivent pas de forme imperfective secondaire, le suffixe *-yva-/-iva-* ne s'y attache pas.

Puisque la préfixation lexicale change le sens lexical du verbe, la structure argumentale et la classification aspectuelle du verbe se transforment complètement. Typiquement, les états et les activités se transforment en accomplissements/achèvements et le verbe atélique, intransitif ou optionnellement transitif (et imperfectif), devient obligatoirement télique et transitif (et perfectif), même si la télicité ne doit être confondu avec la perfectivité, et l'atélicité avec l'imperfectivité.

Par exemple, le verbe de base $\sqrt{\text{pis-a-t'}}$, optionnellement transitif, est un verbe d'activité de création qui prend comme complément tout objet susceptible d'entrer en existence grâce à l'activité d'écrire : un signe, un roman, une reconnaissance de dette, etc. Le préfixe *iz-/is-* change le sens du verbe : ce n'est plus un verbe de création, mais un verbe de « destruction », dans le sens de remplissage, d'usure ou de dégradation moyennant l'activité d'écriture d'un objet matériel déjà existant. Avec ce préfixe, le verbe sous-catégorise pour des objets différents de ceux du verbe sans préfixe, maintenant c'est tout objet ou surface susceptibles d'être remplis ou usés par l'écriture : *is-pisat' ruchku/tetrad'/talant* ('user un stylo/un cahier/un talent') vs. **pisat' ruchku/tetrad'/talent*. Cela suggère-t-il que le statut argumental des compléments DPs des verbes préfixés doit être différent de celui des compléments DPs des verbes simples, comme c'est le cas des objets DPs

postverbaux dans les constructions résultatives avec les verbes inergatifs ou transitifs employés intransitivement, par rapport aux DPs objets des mêmes verbes employés seuls, en dehors de la construction résultative ?

Spencer et Zaretskaya 1998 indiquent que quand un verbe préfixé prend un objet direct différent de celui du verbe simple, cet objet a toutes les propriétés d'un objet direct ordinaire. L'application des tests d'*argumenthood* mentionnés plus haut, notamment, la dérivation du passif adjectival, du moyen (construit en russe à l'aide du suffixe réfléchi *-sja*) et du nominal de processus/d'événement au verbe préfixé *is-pisat'*, montrent que c'est effectivement le cas :

- (320) a. *is-pisannaja ruchka*
IZ-written pen
'a pen that has run out of ink'
- b. *Takie ruchki ochen' bystro is-pis-yva-jut-sja.*
such pens very quickly IZ-write- REFL
'This sort of pen runs out of ink quickly.'
- c. *is-pisyvanie ruchek*
IZ-writing pens-OEN
'the using up of pens'

Les tests confirment qu'en russe, l'objet direct d'un verbe préfixé lexicalement est un vrai argument direct de l'unité complexe formée par le préfixe et le radical verbal d'origine.

Mezhevich 2002 note que la compositionnalité et la productivité d'une construction donnent des indications sur la nature de sa dérivation, syntaxique ou lexicale : le sens d'une construction dérivée en syntaxe se compose des sens de ses parties, par opposition à un prédicat complexe dérivé au niveau lexical dont le sens n'est pas dérivé compositionnellement. En outre, une dérivation syntaxique se distingue d'une dérivation lexicale par sa productivité beaucoup plus importante. Le fait remarquable de la sémantique des constructions résultatives en anglais est qu'elles sont interprétées compositionnellement, c'est-à-dire, leur sens est entièrement prédictible des sens du verbe et du constituant résultatif.

Même si les verbes imposent des restrictions sémantiques diverses sur les constituants résultatifs qui peuvent co-figurer avec eux – par exemple, si *to wipe the glasses clean* est acceptable, **to wipe the glasses shiny* ne l'est pas – si néanmoins le verbe et l'adjectif sont choisis de manière appropriée, en fonction de nos connaissances du monde, le sens de la combinaison est (presque) toujours dérivé compositionnellement. Cela est dû à ce que le verbe et le PathP/ResP ont des sémantiques bien spécifiques puisque, par définition une construction résultative doit spécifier deux composants : un changement d'état et une activité qui aboutit à ce changement d'état. Ainsi, les expressions *to paint the door green* ou *to wipe the table clean* dérivent, de manière sémantiquement transparente, des verbes d'activité *to paint* ou *to wipe*, dénotant l'activité, et des propriétés *green* ou *clean*, spécifiant le changement d'état résultant. L'ajout du XP résultatif change seulement les propriétés aspectuelles du prédicat (il devient télique), mais le sens et la structure argumentale du verbe sont préservés.

En revanche, en russe, le sens d'un verbe préfixé lexicalement n'est pas dérivé compositionnellement, puisqu'on ne peut pas attribuer aux préfixes russes de sens précis, seulement de vagues sens directionnels ou spatiaux, proches de ceux des prépositions, auxquelles ils sont liés historiquement, bien qu'il existe des prépositions qui ne sont pas préfixes et vice versa. En plus de ses sens primaires, les préfixes ont chacun un ou plusieurs sens abstraits, qui peuvent soit être très éloignés des sens de base, soit être liés aux sens primaires d'une manière plus ou moins évidente. Même dans l'hypothèse que la catégorisation d'un préfixe particulier soit envisageable, il aurait un nombre prohibitif de significations, étant donné que son sens change en fonction du radical auquel il s'attache. L'analyse des verbes préfixés dans les termes de possibles sens des préfixes serait, par conséquent, trop fastidieux et peu fiable.

Le critère de productivité est plus complexe à appliquer, mais il indique dans la même direction que le critère de compositionnalité. D'un côté, le procédé de préfixation en russe peut sembler très productif : (presque) chaque radical verbal peut être augmenté d'au moins un préfixe, même si le plus souvent, il y a plus de deux préfixes qui peuvent être combinés avec le même radical. Étant donné que chaque verbe doit avoir deux formes – imperfective et perfective (même si parfois il n'est aisé de constituer le bon couple) – et que la préfixation entraîne automatiquement la perfectivisation, il n'y a pratiquement pas de radicaux verbaux n'acceptant aucun préfixe, sauf un très petit nombre de verbes bi-aspectuels, c'est-à-dire, qui ont la même forme pour perfectif et imperfectif. Ce sont des verbes plurisyllabiques nouvellement formés ou empruntés, comme, par exemple, *likvidirovat'* ('liquider') ou *kollektivizirovat'* ('collectiviser') et des verbes anciens bisyllabiques comme, par exemple, *kaznit'* ('executer') et *ženit'* ('marier').

Par quoi sont motivées les restrictions sur les classes verbales susceptibles d'apparaître dans une construction résultative ?

De l'autre côté, les constructions résultatives en anglais, où les verbes imposent certaines restrictions sémantiques (qui, pour la plupart, ne sont que des restrictions de bon sens) sur les constituants résultatifs susceptibles d'apparaître avec eux, semblent moins productives. Mais s'il y a un nombre énorme de combinaisons préfixe-radical possibles, n'importe quel radical ne peut pas se combiner avec n'importe quel préfixe et il n'y a pas de raisons évidentes pourquoi certains radicaux seraient impossibles à combiner avec certains préfixes. Il serait donc non-envisageable de formuler des contraintes sur les combinaisons radical-préfixe possibles, contrairement aux constructions résultatives de l'anglais, pour lesquelles peuvent être formulées des restrictions sur les groupes résultatifs qui peuvent figurer avec différents verbes.

Par exemple, les verbes de changement d'état (*Change-Of-State verbs*) sont impossibles dans les constructions résultatives avec des objets sous-catégorisés en (321a), où les phrases avec *to break* sont agrammaticales avec le sens voulu que les débris de la vaisselle se sont retrouvés sous la table, ou entassés dans une pile, ou que la vaisselle cassée est devenu sans valeur ; et, d'autant plus, avec des objets non sous-catégorisés en (321b) :

- (321) a. Kelly broke the dishes_i *off the table_i/ *into a pile_i/ *valueless_i. (Mezhevich 2002 : 25(21))
 b. *My kids broke me_i into the poorhouse_i./ *The stage-hand dimmed the scene_i dark_i.
 (Levin et Rappaport Hovav 2005 : 277 (5))

En ce qui concerne leur capacité de figurer dans une construction résultative, les verbes COS contrastent avec les verbes à thème incrémental (verbes de consommation/création/destruction), qui peuvent participer dans des constructions résultatives à « faux » NP (*Fake NP Resultative construction* de Croft 2012), autrement dit, non-sélectionné (appelé « faux » NP par analogie avec les « faux » pronoms réfléchis) :

- (322) a. The teacher read us_i *into a stupor*_i.
 b. I wrote myself_i *out of a job*_i. (Rappoport Hovav et Levin 2005 : 280 (15))
 c. The grasshoppers ate [the whole prairie]_i *bare and brown*_i.
 (Levin et Rappoport Hovav 2004 : 488 (25))

Cette capacité de prendre des objets non-sélectionnés, contrairement aux verbes COS, est due à ce que les verbes à thème incrémental, essentiellement verbes d'activité, mais pas les verbes COS, peuvent s'utiliser intransitivement, ou plus précisément, inergativement, cf. (323), auquel cas ils peuvent prendre des objets non-sélectionnés.

La propriété remarquable des verbes COS, qui les distingue des verbes d'autres classes, consiste en ce que leur argument patient – l'entité qui subit le changement d'état – doit être obligatoirement réalisé et seulement en tant qu'objet direct. Contrairement aux verbes à thème incrémental classiques qui sont beaucoup plus flexibles dans l'expression de leurs arguments (l'argument qui représente la matière consommée ou détruite au cours de l'événement peut ne pas être exprimée), les objets non-spécifiés des verbes COS ne sont pas permis en (323) et l'objet ne peut pas être un oblique en (324). Les verbes COS n'acceptent pas la préfixation par *out-* en (325), contrairement aux verbes à thème incrémental, qui préfixés par ce préfixe, acceptent des objets non-sélectionnés :

- (323) a. Dana read/ate/wrote yesterday. vs *Pat broke/dimmed yesterday. (où Pat=agent)
- (324) a. Dana read the book./Dana read *from* the book.
 b. I wrote my book./I wrote *at* my book.
 c. Alex broke the vase./*Alex broke *at* the vase.
 d. Sam dimmed the lights. /*Sam dimmed *at/from* the lights.
- (325) a. Pat *out-read/out-ate/out-wrote* Chris.
 b. *The two-year old *out-broke* the three-year-old./*The stage-hand *out-dimmed* the director.

Cela s'explique par le fait que les verbes de changement d'état comme *to break*, dans les deux variantes, causative (accomplissements) et inchoative (achèvements), ont déjà un état résultant (*broken* pour *to break*) comme partie de leur représentation lexicale, contrairement aux verbes de manières qui sont des verbes d'activité (par exemple, *wipe* ou *clean*) sans aucun état résultant dans leur représentation lexicale. Puisque la construction résultative implique l'augmentation d'une activité vers un accomplissement (l'ajout d'un constituant résultatif étend le sens du verbe d'activité pour inclure un état résultant), le verbe *break* est agrammatical dans une construction résultative : il est impossible d'introduire un changement d'état là où un changement d'état est déjà spécifié

lexicalement. Les accomplissements ont déjà une représentation maximale spécifiée lexicalement et il est impossible d'élargir une représentation déjà maximale permise. Rappaport Hovav et Levin (1998) proposent que le sens du verbe est construit de manière monotone (*Template Augmentation* : « *Event structure templates may be freely augmented up to other possible templates in the basic inventory of event structure templates* »), ce qui fait qu'il est impossible d'éliminer tout élément basique de sens et d'étendre le sens au-delà d'une représentation maximale spécifiée lexicalement. Cela signifie que les activités peuvent devenir des accomplissements, mais les accomplissements ne peuvent pas devenir des activités parce que cela impliquerait l'élimination de l'état résultant qui fait partie inhérente du sens d'un verbe d'accomplissement.

Le contraste en (326) s'explique par la différence des gabarits basiques de structure événementielle entre le verbe de manière *to wipe* et le verbe COS *to break* : [X ACT <manner : *wipe*> Y] vs. [CAUSE X [BECOME [Y <state : *broken*>]]]. Ainsi, le template basique du verbe *to wipe* peut être augmenté, de manière monotone, jusqu'à [[X ACT <manner :*wipe*> Y] CAUSE [BECOME [Z <place : *off the table/state* : *clean*>]]], mais pas le template basique du verbe *to break*, qui est déjà maximale complet.

- (326) a. Kelly wiped the crumbs_i *off the table*_i. vs *Kelly broke the crumbs_i *off the table*_i.
 b. Kelly wiped the table_i *clean*_i. vs *Kelly broke the dishes_i *valueless*_i.

Si en (326b), le thème incrémental est le DP *the table*, en (326a) c'est le DP *the crumbs*, qui, ne dénotant pas une surface, doit être considéré comme un objet non-sélectionné par le verbe de contact de surface *to wipe*.

On observe le même contraste entre les verbes de manière *to scrub*, *to rub*, avec toute une gamme d'objets non-sélectionnés, et les verbes COS :

- (327) c. Cinderella scrubbed her fingers_i *to the bone*_i. vs
 *The clumsy child broke his knuckles_i *to the bone*_i.
 d. The child rubbed the tiredness_i *out of his eyes*_i. vs
 *The clumsy child broke the beauty_i *out of the vase*_i.

Les verbes de contact de surface partagent toutes les propriétés communes avec les verbes à thème incrémental classiques (verbes de création/consommation/destruction) en ce qui concerne les diverses possibilités d'exprimer l'objet: préfixés par *out-* en (328b) ou dans les constructions résultatives en (326) et (327), ils prennent des objets non-sélectionnés, ils n'exigent pas l'expression obligatoire de leur objet en (328a) et leurs objets peuvent être exprimés comme des obliques en (328c) :

- (328) a. Lee swept/wiped/scrubbed.
 b. Cinderella *out-swept/out-scrubbed* her stepsisters.
 c. Lee scratched at her arm.

La seule différence entre les verbes de contact de surface (verbes à thème incrémental potentiel (ou latent)) et les verbes de création/consommation/destruction (verbes à thème incrémental

obligatoire), est que si avec les derniers l'objet direct quantifié est toujours interprété comme un thème incrémental, cf. (329), avec les premiers, l'objet direct quantifié ne doit pas s'interpréter obligatoirement comme un thème incrémental, puisque les verbes de contact de surface peuvent décrire un processus qui peut s'appliquer à une surface de manière indéfinie, cf. (330). L'interprétation de télicité apparaît parce que les actions qu'ils décrivent sont normalement exécutées avec des résultats précis recherchés, même si ces verbes n'impliquent pas l'achèvement d'un résultat quelconque.

- (329) a. Dana read poetry *for/in an hour*. (atélique)
 b. Dana read the newspaper *for/in an hour*. (télique)
- (330) a. Lee scrubbed the tub *for hours*. (atélique)
 b. Lee scrubbed the tub *in three minutes flat*. (télique)

En ce qui concerne les cas en (331-332), qui ressemblent les constructions résultatives, avec les verbes COS causatifs en (331) ou inchoatifs en (332), il s'agit de ce qu'on appelle « faux » résultatifs ou *modified result construction* (Pustejovsky 1991; Rapoport 1999; Rappaport Hovav and Levin 1998, Mateu 2005) :

- (331) a. John cut the bread *into thick slices*.
 b. Mary melted the snowman *into a puddle*.
 c. Jack broke the bottle *open*.
- (332) a. The potatoes fried *crisp*.
 b. The juice froze *solid*.
 c. The bottle broke *open*.

Dans ces exemples, aux verbes COS, qui impliquent lexicalement les états résultants atteints dans les événements dénotés par les phrases en question, sont ajoutés, pour simplement spécifier cet état davantage, des XPs résultatifs adjectivaux ou prépositionnels. Ces groupes sont, par hypothèse, des adjoints modificateurs de l'état final encodé lexicalement dans le verbe. Par conséquent, ce sont des structures inaccusatifs initialement téliques (plus un adjectif optionnel), ce ne sont pas de « vraies » constructions résultatives, qui sont toujours des structures téliques dérivées, construits sur la base d'un verbe de manière initialement atélique. Par conséquent, ces exemples ne sont pas des contre-exemples pour la règle qui exclue les verbes COS des constructions résultatives.

Les constructions à résultat modifié avec les verbes COS se distinguent des « vraies » constructions résultatives avec les verbes de manière comme *to wipe* en (326) par ce que dans les premières, l'ajout du résultatif ne change pas le statut aspectuel de la phrase (ce qui en fait un constituant optionnel):

- (333) a. Smith melted the statue *into a puddle* [in five minutes].
 b. Smith melted the statue [in five minutes].

- (334) a. The juice froze *solid* [in five minutes].
 b. The juice froze [in five minutes].
- (335) a. Terry watered her lawn [*in an hour].
 b. Terry watered her lawn *soggy* [in an hour].

Si avec les verbes COS le groupe résultatif ne fait que spécifier le changement déjà lexicalisé dans le verbe, avec les verbes de manière le résultatif dénotant un état résultant ajoute à la structure événementielle un sous-événement indépendant, non spécifié lexicalement par le verbe. Il n'y a rien dans le sens lexical du verbe *to wipe* ou *to water* qui suggère que l'activité dénotée par ce verbe débouche sur les états *clean/off the table* ou *soggy* dénotés par les XPs résultatifs correspondants.

Ainsi, et en russe n'importe quel préfixe ne peut pas se combiner avec n'importe quel radical pour aboutir toujours à un résultat légitime, et en anglais n'importe quel verbe - avec n'importe quel adjectif, pour aboutir à une construction résultative acceptable. Mais si en russe les combinaisons d'un préfixe avec un radical semblent complètement arbitraires, en anglais, il est possible de prédire l'(in)compatibilité entre les verbes et les groupes résultatifs. A condition de choisir seulement les verbes d'activité et, en conformité avec nos connaissances du monde, de leur ajouter des états résultants qui peuvent découler de ces activités, on peut former de manière productive des constructions résultatives, interprétés compositionnellement.

Nous avons donc une restriction, facilement formulable, sur la classe des verbes capables de participer dans une construction résultative avec un objet non-sélectionné : seuls les verbes inergatifs ou transitifs inergativisés sont susceptibles d'apparaître dans ce type de construction. (Dans l'analyse structurelle syntaxique-*I* de Mateu, seuls les verbes inergatifs ou transitifs inergativisés peuvent servir de prédicats subordonnés, tout comme dans l'approche en termes de SLC de Spencer et Zaretskaya, seuls les prédicats inergatifs ou inergativisés peuvent être subordonnés lexicalement aux prédicats résultatifs syntaxiquement secondaires, mais lexicalement primaires). De cette manière, la formation des constructions résultatives en anglais paraît suffisamment productive, contrairement à la préfixation lexicale en russe.

Comparaison des objets des verbes anglais à particule séparable et ceux des verbes russes préfixés lexicalement

En ce qui concerne les verbes anglais à particule, leurs propriétés semblent être plus proches des celles des verbes préfixés russes, que de celles des constructions résultatives, puisqu'ils partagent une caractéristique sémantique cruciale, à savoir : et les préfixes, et les particules n'ont pas de contenu sémantique propre, ils forment, avec leur verbe de base, une unité sémantique nouvelle, dont le sens ne peut pas être dérivé compositionnellement. Comme résultat, les verbes préfixés et les constructions verbe-particule nouvellement formées acquièrent des propriétés syntaxiques différentes de celles des verbes de base.

Effectivement, les particules et les préfixes ont souvent le même sens directionnel que les prépositions homophones : il y a une certaine similitude de sens de *UP* dans *to blow/rise/pile up* et *up the hill/road/stairs*. En russe, le préfixe *s-* dans *s-teret*^{Perf} (« DE »-essuyer), *s-smyt*^{Perf} (« DE »-

laver), *s-njat*^{Perf} (« DE »-mettre) et la préposition *s* dans les groupes *s polki* (« DE » l'étagère), *s okna* (« DE » la fenêtre), etc. ont le même sens et peuvent figurer dans la même phrase : '*Maria s-terla pyl' s polki*'. ('Marie a enlevé la poussière de l'étagère'). Mais cela ne signifie pas que le sens du verbe préfixé et du verbe à particule peut être dérivé compositionnellement : il y des combinaisons des verbes avec la particule *up* où elle a perdu toute connexion avec la préposition homophone : *to dress/add/cover up*. Il y des verbes préfixés par *s-* où ce préfixe n'a aucun contenu propre, mais sert uniquement à dériver le perfectif, comme par exemple dans *s-žeč*^{Perf} (« S »-bruler). On remarque qu'il y a des verbes COS qui prennent des particules, comme les verbes inaccusatifs *to break/grow/widen/fry up*, mais qui ne forment pas de constructions résultatives, comme tous les verbes COS (ils participent dans les constructions qui ressemblent superficiellement aux résultatifs, notamment les *modified result constructions*).

Les particules en anglais tout comme les préfixes lexicaux en russe affectent la classification aspectuelle du verbe et sa structure argumentale. Il suffit de comparer :

(336) Sally wiped the table. vs *Sally wiped.

(337) Sally wiped out on the ski hill. vs *Sally wiped out the man/wiped the man out.

En (336), le verbe *wipe* est obligatoirement transitif, mais en (337) tout objet direct est exclu ; ces exemples montrent que le changement, avec l'ajout de la particule, dans la structure argumentale du verbe est considérable : le verbe, obligatoirement transitif avec l'argument externe agent, change en intransitif avec l'unique argument interne en (337), avec le sens 'tomber'. (En outre, *to wipe out* peut se traduire par 'détruire', auquel cas il est transitif, comme dans '*With this new weapon we'll be able to wipe out our enemies*'.)

Les constructions verbe-particule et les verbes préfixés forment l'infinitif, qui peut être joint avec les infinitifs des verbes morphologiquement simples. En revanche, les constructions résultatives infinitivales ne le peuvent pas parce que leur objet ne s'élide pas :

(338) a. I need to write off or fix my car.

b. Oni sobirajutsja *po-činit'* ili *s-pisat'* staruju mashinu.

they.NOM are going *Po-fix.INF* or *s-write.INF* old.ACC car.ACC

'They are going to fix or write off the old car.'

(339) *She wants to wipe clean or wash the table.

Les constructions verbe-particule peuvent être remplacées par des verbes morphologiquement simples, sans perte de sens : *to blow up* = *to explode*. En revanche, en remplaçant une construction résultative par un verbe simple, la composante d'activité se perd définitivement, seule la composante résultative survit : *to hammer the metal flat* ≠ *to flatten the metal*.

Les arguments internes directs dans les constructions verbe-particule en anglais ont des propriétés d'un objet direct tout à fait régulier. L'application des tests *d'argumenthood* montre que le moyen, le passif adjectival et les nominalisations sont plus facilement dérivables à partir des constructions verbe-particule qu'à partir des constructions résultatives basées sur les verbes transitifs :

- (340) a. Wooden bridges blow up more easily than stone ones.
 b. the blown-up bridge
 c. The blowing up of bridges is prohibited.
- (341) a. ?The cars of this type write off often.
 b. ?the written-off cars
 c. ?The writing off of cars is a common thing.

Même si certains cas sont problématiques, cf (341), ces dérivés sont considérablement plus acceptables que le moyen, le passif adjectival et le nominal en *-ing* dérivés à partir des résultatifs intransitifs (cf. 317b, 319b), ce qui suggère que les verbes à particule en anglais se trouvent au milieu entre les verbes préfixés russes, qui sont, par hypothèse, des mots morphologiques, et des constructions résultatives, qui sont des prédicats complexes dérivés en syntaxe. Puisque le moyen, le passif adjectival et les nominaux de processus dérivés les verbes à particule ne sont aussi bons que ceux formés à partir des verbes préfixés en russe, mais considérablement meilleurs que ceux formés à partir des constructions résultatives intransitives, dans les constructions verbe-particule, qui sont, par hypothèse, *phrasal verbs* dérivées en lexicale, le verbe semble avoir préservé certaines caractéristiques du verbe de base, employé sans particule. Le degré de préservation peut varier : *to blow up* semble être moins éloigné sémantiquement de *to blow*, que *to write off* de *to write*. Ainsi, l'acceptabilité du moyen, du passif adjectival et des nominaux de processus peut dépendre de l'éloignement sémantique du verbe à particule du verbe de base, c'est pourquoi les cas en (340) peuvent sembler plus acceptable que ceux en (341).

La comparaison entre trois types de construction montre que ni les verbes préfixés en russe, ni les constructions verbe-particule en anglais ne peuvent être analysés comme des pendants des constructions résultatives en anglais. Cela est dû, avant tout, à ce que le sens des préfixes en russe et des particules en anglais est tellement vague qu'ils ne peuvent pas spécifier l'état résultant, contrairement aux groupes adjectivaux ou prépositionnels dans les constructions résultatives. Même si les préfixes et les particules (tout comme les constructions résultatives) transforment les activités en accomplissements, ce sont des accomplissements simples (non-compositionnels) où l'état résultant n'est pas spécifié lexicalement. En revanche, dans les constructions résultatives, les sens des deux composantes – le verbe et le groupe résultatif – sont précisément définis, la composante d'activité et l'état résultant sont spécifiés lexicalement tous les deux.

Par exemple, si *vy-teret^{Perf} stol* ('VY-frotter la/une table') recevait la même analyse que *to wipe the table clean*, alors cela signifierait que la table est devenue *vy-* (signifiant approx. « dehors ») du fait de l'essuyage, ce que n'a pas de sens puisque le préfixe *vy-* est beaucoup trop vague pour définir le changement d'état subi par la table. De la même manière, la construction verbe-particule *to wipe the table down* signifierait que la table serait devenue *down* suite à l'activité d'essuyage, ce qui n'a pas de sens non plus.

L'absence de contenu sémantique propre, commune aux préfixes et aux particules joue le rôle essentiel dans les implications, qui ne sont pas les mêmes pour les verbes à particule et les verbes préfixés d'un côté et les constructions résultatives de l'autre. La phrase avec la construction

résultative en (342a) est contradictoire, tandis qu'en (342b, c) les phrases avec le verbe préfixé et le verbe à particule ne le sont pas.

- (342) a #Morris wiped the table clean but it is still dirty.
b. Masha vy-terla stol, no on ostalsja grjaznym.
Masha VY-wiped table-Ace but it remained dirty.
'Masha wiped the table but it remained dirty.'
c. Mary wiped the table down but it is still dirty.

Si la construction résultative spécifie explicitement l'état résultant, à savoir que la table est devenue propre, le verbe préfixé et le verbe à particule ne l'assertent pas : il s'agit d'une implicature (grâce au perfectif passé du verbe russe et au prétérit du verbe anglais), facilement annulable. La non-spécification de l'état résultant est due à l'impossibilité d'attribuer un quelconque sens lexical, même vague, à la particule et au préfixe. Pour cette même raison, contrairement aux constructions résultatives, qui ont nécessairement une structure aspectuelle d'accomplissement donnant inévitablement lieu à un changement d'état, les verbes russes préfixés et les verbes anglais à particule n'expriment pas nécessairement un changement d'état. Par exemple, dans *to look the information up* ou *to think the matter over*, les objets ne semblent subir aucun changement d'état facilement formulable. Parallèlement, les préfixes lexicaux pures perfectivisateurs (c'est-à-dire, qui ne font que changer l'aspect grammatical, ayant perdu tout contenu sémantique), comme par exemple, *delat^{imp} rabotu – s-delat^{perf} rabotu* ('faire un travail') ou les préfixes lexicaux qui changent complètement le sens du verbe non-préfixé, comme par exemple *igrat^{imp} ('jouer') – pro-igrat^{perf} ('perdre à un jeu')* n'apportent aucune information sur un état résultant quelconque.

Néanmoins, il faut se rappeler que même si la particule en anglais n'a pas de contenu lexical propre et peut, par conséquent, ressembler à un marquer aspectuel (*to eat one's porridge up*), ce n'est pas un marquer de l'aspect grammatical comme en russe, où toute préfixation s'accompagne d'un changement de l'aspect de l'imperfectif vers le perfectif, indépendamment de tout changement éventuel de la structure argumentale et de la classe d'aspect lexical du verbe.

Le statut de l'objet « non-sélectionné » dans les trois types de construction montre que ni les verbes préfixés en russe, ni les constructions verbe-particule en anglais ne peuvent être analysés comme des pendants des constructions résultatives en anglais. Cela est dû à ce que les préfixes et les particules, n'ayant pas de sens propre, composent avec le verbe une unité sémantique nouvelle, qui, acquérant un nouveau sens, change, de manière drastique, la structure argumental et aspectuelle du verbe de base. En revanche, dans les constructions résultatives, les sens des deux composantes, celle de l'activité et celle de l'état résultant de l'activité, sont structurellement définis et distribués entre les deux éléments – le verbe et le XP résultatif - chacun porteur de son sens propre. Par conséquent, le verbe ne change pas de sens suite à l'ajout du XP résultatif et continue à sélectionner (ou à ne pas sélectionner, en fonction de son statut transitif) les mêmes arguments qu'à l'état isolé. Par conséquent, les DPs postverbaux dans les constructions résultatives en anglais, d'un côté, et des verbes à particule séparable en anglais et des verbes préfixés en russe, de l'autre, ont des statuts

argumentaux différents. Dans le cas des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs, ils ne sont pas arguments, mais objets non-sélectionnés, mais en russe, ce sont d'authentiques arguments des verbes préfixés qui exhibent toutes les caractéristiques des objets directs ordinaires. Dans les constructions verbe-particule en anglais, le statut argumental des DPs postverbaux n'est pas bien défini, puisque les constructions verbe-particule sont des verbes prépositionnels (*phrasal verbs*) qui constituent une catégorie intermédiaire entre les résultatives syntaxiques en anglais et les verbes préfixés dérivés, par hypothèse, en lexique.

Essentiellement, le paradoxe, pour le russe, consiste en ce qu'il se rapproche de l'anglais, langue à satellites, en (343) par leur capacité commune d'introduire un objet « non-sélectionné » grâce à un préfixe (*is-* en russe) ou une particule (*off* en anglais), mais en même temps, il ressemble à l'espagnol, langue à cadre verbal : les deux langues n'ont pas de construction résultative en (344) ((344 b et c) ne sont acceptables que sous une lecture dépicative), mais font recours à un verbe désadjectival (d'achèvement de degré) accompagné d'un adjectif optionnel d'instrument en (345). Dans les deux langues, ce verbe est construit sur la base d'un adjectif gradable à échelle fermée *prjam-/plan-*, ce verbe est télélique étant donné que l'échelle associée à l'adjectif est fermée par une borne lexicale inhérente à l'adjectif. Cela signifie que (345 a et b) sont des accomplissements, comme l'est la construction résultative anglaise en (344a). De plus, en russe, ce verbe est obligatoirement préfixé (et donc perfectif), comme tous les accomplissements en russe, et la construction résultative est un accomplissement par excellence.

- (343) a. Masha *is*-pisala svoju ručku.
Masha *iz*-wrote [her pen]-ACC
'Masha's pen has run out of ink'
- b. John worked his debts *off*.
- (344) a. María hammered the metal *flat*.
b. * María martilleó el metal *plano*.
c. * Maria vy-kov-a-la^{Perf}/kov-a-la^{Imp} metal plosk-im.
Maria-NOM ('OUT')-vhammer-PAST-FEM metal-ACC flat-INS-MASC
- (345) a. Maria vy-prjam-i-la metal (molot-om)
Maria-NOM 'OUT'-vstraight-PAST-FEM metal-ACC hammer-INS
'María hammered the metal flat.'
- b. María aplanó el metal ({con un martillo / martilleándolo}).
María flattened the metal ({with a hammer / hammering=it})
(Mateu 2012a: 258 (10.12))

Les différences fondamentales entre les propriétés des objets directs « non-sélectionnés » des verbes préfixés en russe par rapport à ceux des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs en anglais apportent néanmoins un argument décisif en faveur de l'analyse du russe comme une langue à cadre verbal (soutenue par Snyder 2012) et contre son analyse en tant que langue à satellites (défendu par Mateu 2012a et Talmy 2000).

Les objets directs des verbes préfixés lexicalement en russe sont des arguments internes tout à fait ordinaires dans le sens qu'il est impossible de trouver la moindre différence dans le comportement syntaxique des objets directs des verbes préfixés et ceux des verbes simples correspondants. En revanche, en anglais, les objets non-sélectionnés des constructions résultatives basées sur les verbes inergatifs et transitifs inergativisés ne passent pas les tests standards qui vérifient le statut argumental de l'objet. Et quant aux verbes à particule en anglais, leurs objets semblent avoir un statut intermédiaire entre ceux des constructions résultatives en anglais et ceux des verbes préfixés en russe.

Il faut se rappeler l'analyse de Mateu 2008 des constructions résultatives et à préverbe dans les langues germaniques en termes de subordination syntaxique- / avait comme point de départ l'analyse sémantique de Spencer and Zaretskaya 1998 de la préfixation lexicale en russe en utilisant l'opération de subordination lexicale, proposée initialement par Levin et Rapoport 1988. Selon Mateu, l'avantage principal de l'analyse par la subordination lexicale consiste en ce qu'elle offre une explication unifiée pour tous les types d'objets non-sélectionnés. Or, après l'application des tests pour vérifier le statut argumental de l'objet, il s'avère que les objets des verbes préfixés en russe, contrairement aux objets des constructions résultatives intransitives en anglais, ne relèvent pas de la classe d'objets non-sélectionnés ou « faux », mais sont d'authentiques arguments du verbe préfixé.

2.7 Réalisation morphémique des distinctions à la base de la typologie de Talmy et complémentarité dans la lexicalisation entre manière et résultat

Talmy (1985, 1991, 2000) décompose les événements de mouvement (*motion events*) en un nombre de composants sémantiques et étudie comment les langues varient typologiquement en ce qui concerne l'expression syntaxique de ces composants. Quels sont les composants d'un événement de mouvement ? Avant tout, le fait même de mouvement doit être indiqué : l'événement doit inclure un objet déplacé et le cadre ou le point de référence par rapport auxquels la position de l'objet déplacé est évaluée. Pour l'objet qui se déplace et le point de référence Talmy utilise les termes 'figure' (*Figure*) et 'fond' (*Ground*). L'objet qui se déplace est la figure et l'objet qui est considéré comme un point de repère pour le mouvement de la Figure est le Fond. La Figure et le Fond sont spatialement reliés l'un à l'autre par le composant Path, qui dans '*The cat walks into the basket*' est exprimé par (*in*)to. La trajectoire du mouvement, désigné donc chez Talmy par 'Path' dans le sens général du terme, inclut le point de départ, le trajet intermédiaire et le but. Le composant de mouvement (*Motion component*) est encodé par *walks*, son type est MOVE, c'est-à-dire, le mouvement à proprement parler. De plus, les descriptions des mouvements peuvent, éventuellement, spécifier la manière du mouvement et sa cause.

Pour Talmy la partie essentielle de l'événement de déplacement, celle qui distingue différents événements, réside dans le composant Path (plus, éventuellement, l'élément Fond), ce qu'il appelle le schéma central (*Core Schema*). Le dernier élément important, même s'il n'est pas strictement parlant un composant de l'événement de mouvement, mais néanmoins associé avec lui, c'est ce que

Talmy désigne comme un co-événement (*Co-event*), c'est-à-dire, un événement qui est lié d'une certaine façon à l'événement de mouvement, qui est, à son tour, considéré comme un événement encadrant (*Framing event*). Cette relation peut être de différents types : manière, causalité, etc. Dans 'The cat walks into the basket', le co-événement exprime la manière, ou plus précisément le moyen, grâce auxquels le mouvement est exécuté. Il s'agit notamment d'un événement de *walking*, ce co-événement est exprimé via le verbe (ou plutôt, sa racine), ensemble avec le composant de mouvement MOVE.

Différentes combinaisons de ces composants peuvent être fusionnées (ou *conflated*, c'est-à-dire assemblées en un seul « morceau ») dans le sens du verbe, ou, de manière alternative, des composants peuvent être encodés séparément dans des adpositions ou d'autres dépendants du verbe. La typologie de Talmy distingue les langues à cadre verbal et à satellites, en fonction de l'encodage de la trajectoire du mouvement, notamment du composant sémantique Path, par une préposition, une particule ou un affixe. Dans les langues à satellites, cet élément est exprimé par les satellites du verbe, tandis que la manière du mouvement est dans la racine du verbe : ce sont des amalgamations mouvement+manière (*Motion+Manner confluations*). Les verbes de mouvement en (346) typiques de l'anglais sont de ce type, tandis que l'allemand et le russe illustrent l'encodage de l'élément Path par un affixe :

- (346) a. John walked *into the room*.
 b. Mary climbed *down*.
 c. weil da eine Eule plötzlich *raus-flattert* (allemand)
 because there an owl suddenly out-flaps
 'because an owl suddenly flaps out.'
 d. Tam vy-skočila sova. (russe)
 there out-jumped owl
 'An owl jumped out.' (Wechsler 2015 : 111 (125))

Dans les langues à cadre verbal, le verbe principal d'une phrase dénotant un mouvement n'encode pas la manière, mais la trajectoire (ou Path). Toute spécification de la manière n'est possible que via un adjoint optionnel subordonné. Les exemples espagnols en (347) illustrent des amalgamations mouvement+trajectoire (*motion+path confluations*) :

- (347) a. La botella *entró a la cueva (flotando)*. (espagnol)
 the bottle moved-in to the cave floating
 'The bottle floated into the cave.'
 b. La botella *pasó por la piedra (flotando)*.
 the bottle moved-by for the rock floating.
 'The bottle floated past the rock.'

- c. El globo *subió* por la chimenea (flotando).
 the bottle moved-up for the chimney floating.
 'The ballon floated up the chimney.' (Wechsler 2015 : 111 (126))

Ainsi en (348), s'il est impossible d'exprimer le déplacement et la manière par un seul verbe en espagnol, l'anglais permet la conflation de ces composants sémantiques dans le même verbe :

- (348) a. ??La botella *flotó* a la cueva.
 the bottle floated to the cave.
 'The bottle floated to the cave.'
- b. The bottle *floated* (in)to the cave.' (Wechsler 2015 : 111 (127))

Il faut noter que l'anglais possède néanmoins un certain nombre de verbes de mouvement du type romain en (347) qu'il a empruntés au français, comme *to enter, to exit, to pass, to descend, to return, to cross, to traverse, to ascend, to escape, to recede*, etc. Il y beaucoup moins de verbes germaniques de ce type, comme, par exemple, *to rise* et *to leave*.

Talmy voyait les différences observées entre les langues comme une manifestation de la variation paramétrique à l'intérieur d'un ensemble d'alternatifs typologiques existants pour les langues (ou pour les groupes de langues).

Pour résumer : dans la théorie de Talmy (1985, 1991, 2000) des événements de changement et de mouvement, autrement dit, des événements de transition (*transition events*), la distinction fondamentale est faite entre les langues à cadre verbal et les langues à satellites. Dans les langues à satellites, à l'intérieur du prédicat dénotant une transition, l'élément dénotant précisément la transition elle-même et le verbe correspondent à des unités phonologiques différentes, par contraste avec les langues à cadre verbal où la transition ne peut pas être exprimée par un élément différent du verbe.

Étant donné que les constructions complexes de mouvement dirigé et les constructions résultatives en ont beaucoup de traits en commun : ils partagent, entre autres, la complémentarité, dans l'expression linguistique, entre la manière et le résultat et elles ont la même structure aspectuelle en (349), il semble justifié de leur proposer des structures syntaxiques semblables, comme en (350):

- (349) Contraste télélique/atélique dans les constructions de mouvement :
- a. Sue danced *for/*in an hour*.
 b. Sue danced into the room *in/*for five minutes*.
 c. Sue danced towards the room *for/*in some minutes*.

Contraste télélique/atélique dans les constructions résultatives :

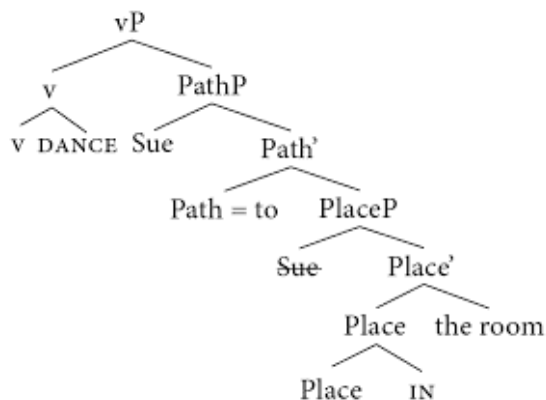
- a'. Jones hammered the metal *for an hour/*in an hour*.

- b'. Jones hammered the metal flat **for an hour/in an hour*.
 c'. Jones hammered metal/cans flat *for an hour / *in an hour*.

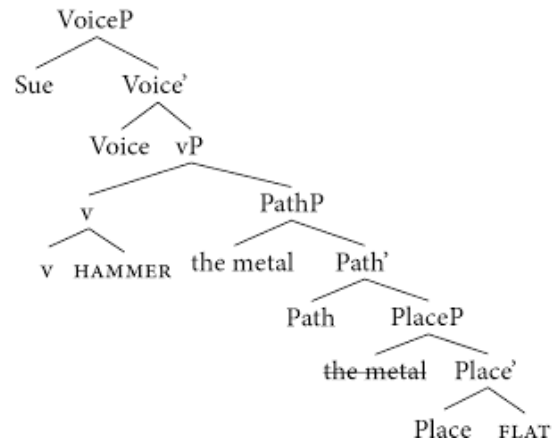
En (350) la relation syntaxique et l'interprétation Figure-Fond entre le DP sujet et le groupe prépositionnel de but dans les constructions de changement de lieu ou entre le DP objet et le groupe résultatif adjectival dans les constructions de changement d'état correspondent à une configuration de petite proposition où ce DP est le sujet de la petite proposition et le groupe prépositionnel ou adjectival est son prédicat.

Le vP de transition comporte une couche basse exprimant une configuration Figure-Fond, à savoir, la projection PlaceP, et une couche intermédiaire, à savoir le PathP, qui exprime la transition à proprement parler et qui est responsable pour la télicité du prédicat de la phrase dans son ensemble. Les constructions complexes de mouvement dirigé (inaccusatives) et les constructions résultatives (causatives transitives) sont donc interprétées à partir des structures construites avec un verbe léger qui prend en complément la projection PathP. La tête Path prend comme complément la projection PlaceP, introduisant une transition et déclenchant la télicité du prédicat si un DP quantifié (*a quantity DP*) est fusionné de manière interne (*internally merged*) dans son spécifieur, comme *Sue* ou *the metal* en (350), où dans le spécifieur de PathP ils reçoivent l'interprétation (les interprétations des DPs résultent de leur position dans la structure, elles ne correspondent pas exactement aux rôles thématique traditionnels) de mesureur, défini comme un DP monté depuis le Spec-Place dans le Spec-Path (*Measurer : a DP raised from Spec-Place to Spec-Path*), de la transition/de l'événement (essentiellement, thème incrémental ou déplacé). De plus, dans la structure causative, l'initiateur (*Originator*) est introduit dans le spécifieur de la tête Voice.

(350) a. Sue danced *into the room*.



b. Sue hammered the metal *flat*.



(Acedo-Matellán 2016 : 39 (50))

Le modèle est fait de telle manière que les racines adjointes aux catégories fonctionnelles, comme *v* ou *Place*, fournissent une spécification conceptuelle à leurs sens abstraits. Une racine adjointe au *v* est interprétée comme un co-événement (de manière) (*Manner Co-event*) qui spécifie la manière dont l'événement introduit par le *v* a été accompli. Ainsi, dans (350b), l'événement de changement d'état (de la pièce métallique que devient plate) provoqué de l'extérieur (*externally originated*) est identifié avec une activité de martèlement (*hammering*), puisque le petit *v* forme une structure

d'adjonction avec la racine $\sqrt{\text{HAMMER}}$. De la même manière, une racine adjointe à Place identifie le type de la relation spatiale que la Figure entretient avec le Fond (la relation désignée dans Talmy 2000 comme *Conformation*).

L'adjonction de la racine au *v* est censée refléter le procédé de subordination lexicale (Levin et Rapoport 1988). Les constructions à subordination lexicale (*lexical subordination constructions*) expriment un événement complexe, où l'événement principal ou encadrant, de changement de lieu ou d'état (*Framing event* de Talmy) est identifié avec un co-événement (*Co-event* de Talmy) accompagnant d'activité. Par exemple, en (350a) l'événement inaccusatif où Sue entre dans la pièce est accompagné par un événement subordonné de *dancing* (même si cet événement de *dancing* n'est pas représenté linguistiquement comme un événement séparé, c'est-à-dire, via une tête *v* séparée).

Talmy propose donc que les langues peuvent être séparées en deux groupes, où au sein de chaque groupe, on constate un encodage systématique, par un seul morphème, des mêmes composants d'un événement de mouvement. Plus précisément, il y a deux possibilités pour exprimer syntaxiquement le schéma central (*Core Schema*) d'un événement de mouvement : il peut être exprimé dans le verbe, amalgamé (*conflated*) avec le composant de mouvement, ou il peut être exprimé par un élément indépendant du prédicat, notamment un satellite, « the grammatical category of any constituent other than a noun phrase or prepositional-phrase complement that is in a sister relation to the verb root » (Talmy 2000). Les langues qui optent pour le premier façon de l'encodage du schéma central sont désignées comme langues à cadre verbal, tandis que celles qui choisissent la deuxième façon comme langues à satellites.

Il y a une sorte de distribution complémentaire entre l'expression du schéma central (*Core Schema*), pris en charge par le composant Path, et l'expression du co-événement (*Co-event*) qui exprime la manière. Dans les langues à cadre verbale le co-événement n'est pas *conflated* avec le verbe, mais apparaît souvent en tant qu'adjoint optionnel, tandis que dans les langues à satellites, le co-événement est exprimé directement dans le verbe. Par exemple, (351) introduit une paire minimale, en catalan, langue à cadre verbal, et en anglais, langue à satellites, exprimant un événement de mouvement avec un co-événement de manière (de mouvement) :

- (351) a. La pilota va [entrar]_{verbe : Mouvement+Schéma central} [rodolant]_{adjectif : co-événement (manière)}
the ball Past-3Sg go-in.Inf rolling (catalan)
- b. The ball [rolled]_{verbe : Mouvement+Co-événement (manière)} [in]_{satellite : Schéma central}
(Acedo-Matellán 2016 : 72 (4))

Dans la phrase catalane, le schéma central de Talmy, ici la trajectoire de la balle qui, à la fin de l'événement et comme son résultat, se retrouve dans un certain endroit, est exprimée au sein du verbe, tandis que la manière dont elle se déplace le long de la trajectoire est encodée par le gérondif, constituant indépendant et optionnel. Par contraste, en anglais, les mêmes composants du mouvement (le co-événement et le schéma central de Talmy) sont exprimés différemment : le schéma central est séparé du verbe et exprimé par un satellite, tandis que le co-événement de

manière (*Co-event*) est fusionné ensemble avec le déplacement (*Motion*) dans le verbe. Cette structuration morphosyntaxique de l'événement de déplacement qui diverge en catalan et en anglais est corrélée, selon Talmy 2000, avec certains faits quant aux lexiques de chaque type de langue. Par exemple, le catalan possède une grande variété de racines dénotant le mouvement dirigé, chacune correspondant à un composant particulier du schéma central, tandis qu'en anglais, beaucoup de ces verbes spécialisés sont absents : *entrar* (catalan) – *go in* (anglais), *sortir* – *go out*, *treure* – *take out*, *off*, *ficar* – *put in*, etc.

La théorie de Talmy peut être interprétée syntaxiquement et la distinction entre les langues à satellites et à cadre verbal peut être expliquée en termes morphologiques. D'après Acedo-Matellán 2016, la distinction qui est souvent considérée comme ayant trait à la question comment la sémantique des items lexicaux est structurée, est fondamentalement celle de la représentation morphologique (*morphological exponence*) des têtes syntaxiques présentes dans la syntaxe. L'explication de la variation trans-linguistique est la suivante : les langues sont différentes parce que les propriétés morphologiques des têtes fonctionnelles sont différentes d'une langue à l'autre.

Ainsi, la variation est due aux propriétés morphologiques idiosyncrasiques des têtes fonctionnelles en question, notamment, en ce qui concerne la typologie de Talmy, de la tête Path. Cela signifie que la syntaxe, plus précisément, les étapes de la dérivation syntaxique et leur interprétation en Forme logique (LF), des événements de changement d'état/de lieu (autrement dit, des événements de transition), qui sont au cœur de la distinction de Talmy, sont essentiellement les mêmes dans/communes à toutes les langues, et ce qui varie d'une langue à l'autre c'est comment les structures syntaxiques sont interprétées morphologiquement en Forme phonologique (PF).

Selon Acedo-Matellán 2016, la possibilité d'une explication de la variation translinguistique émerge donc naturellement si sont prises en compte les propriétés irrémédiablement idiosyncrasiques, spécifiques pour une langue ou, au moins, pour une famille de langues, des items qui réalisent morphologiquement/interprètent en PF les nœuds fonctionnels de la structure syntaxique : si les conditions pour l'insertion de l'exposant d'un nœud fonctionnel ne sont pas remplies, ce nœud ne peut pas être interprété en PF, résultant dans une dérivation qui ne peut pas aboutir (*crashed derivation*).

La distinction des langues à cadre verbal vs. celles à satellites concerne les morphes (dans le sens structuraliste du terme, c'est-à-dire, la réalisation graphique ou phonique d'un morphème), ce que suggère la définition de Talmy de *conflation* : dans les langues à satellites, le même morphe correspond aux composants de mouvement et de co-événement de manière (*Motion* et *Co-event components*), dans le modèle cela correspond respectivement aux éléments *v* et à la racine dénotant la manière qui s'adjoint au *v* ; en revanche, dans les langues à cadre verbal, le même morphe correspond aux composants de mouvement et de schéma central (*Motion* et *Core Schema components*), ce qui correspond dans le modèle aux *v* et PathP. Puisque les langues à satellites admettent la stratégie des langues à cadre verbale, mais non vice versa, pour rendre compte de cette asymétrie, le mécanisme doit être plus restrictif dans les langues à cadre verbal par rapport à celles à satellites. Par conséquent, Acedo-Matellán 2016 postule que dans les langues romanes, contrairement à l'anglais, les éléments *v* et Path doivent obligatoirement être immédiatement

adjacents l'un à l'autre en (352) (où *e* représente différents exposants de Path) et afin de satisfaire cette condition d'insertion, Path doit obligatoirement monter dans *v* :

(352) Path \leftrightarrow *e*/₋*v*

L'exposant (*exponent*) de la tête fonctionnelle Path dans les langues à cadre verbal est défectif dans le sens que sa réalisation, ou plus précisément son *exponence* (c'est-à-dire, le mapping de la structure morphosyntaxique sur les représentations phonologiques) dépend systématiquement de l'association avec une autre tête fonctionnelle. Si une structure donnée ne fournit pas de conditions contextuelles pour la réalisation d'une tête dont l'exposant est défectif, cette structure ne peut pas être épelée, autrement dit on aboutit à un '*PF crash*', ou un échec de l'interprétation morphologique d'une expression linguistique donnée. Si le nœud Path ne reçoit pas d'exposant, la structure ne peut pas être interprétée morphologiquement, c'est-à-dire, réalisée phonologiquement. Dans le cas des langues à cadre verbal, la tête Path a une condition sine qua non pour l'insertion de son exposant (qui est le plus souvent \emptyset dans ce type de langue), à savoir, le Path doit être immédiatement adjacent à gauche à la tête *v*, comme un préfixe. Le fait que le nœud Path est *exponent-defective* est encodé dans le cadre d'insertion de l'exposant du Path en (352) pour les langues à cadre verbal. L'adjacence stricte bloque tout matériel intervenant entre Path et *v* empêchant le *v* de s'associer avec une racine indépendante et a pour effet que ces deux têtes sont toujours lexicalisées comme un morphème portemanteau, c'est-à-dire le Path est indistinguishable de la racine.

La défectivité de l'exponence du Path fait que si l'élément Path n'est pas immédiatement adjacent au *v*, aucun autre exposant de remplacement/par défaut ne peut pas être inséré dans la structure puisque l'élément Path n'a pas de telle forme, c'est-à-dire, forme sans cadre spécifique d'insertion, qui conviendrait en dernier recours, quand aucun autre exposant plus spécifique ne peut pas s'insérer, pour sauver son interprétation phonologique (*elsewhere Vocabulary Item to rescue its phonological interpretation*).

Comment le scénario en (352) explique le fait que les langues à cadre verbal ne permettent pas de prédicats de changement de lieux/d'état (appelés, de manière plus générale, prédicats 'de transition') qui expriment simultanément la manière ? Puisque selon l'hypothèse, cette construction dans une langue à satellite est analysée comme impliquant l'adjonction au *v* de la racine dénotant la manière, dans une langue à cadre verbal une telle adjonction serait incompatible avec la règle en (352). L'adjonction de la racine au *v* créerait une séquence où cette racine intercalerait entre Path et *v* : étant donné que la racine est toujours réalisée phonologiquement, elle bloquerait l'insertion d'un exposant du Path, qui, selon la règle en (352), doit toujours être immédiatement adjacent au *v*. L'étape de la linéarisation de la structure fait en sorte que deux éléments ne peuvent pas s'adjoindre simultanément à gauche du *v* : la linéarisation rend donc une telle adjonction impossible.

Ainsi, la règle en (352) explique l'agrammaticalité, en catalan, de la construction de mouvement dirigé avec un verbe de manière pure en (353) et de la construction résultative complexe avec un groupe adjectival en (354a) où dans la première, la racine $\sqrt{\text{BALL}}$ adjointe, par hypothèse, au *v*, enfreint la condition obligatoire d'adjacence stricte opérante dans le catalan et rend impossible l'interprétation morphologique du nœud Path. Par conséquent, la construction ne peut pas être réalisée phonologiquement. Dans la deuxième construction, c'est la racine $\sqrt{\text{BORD}}$ réalisant le composant de manière (*Co-event component*), qui du fait de son adjonction au *v*, en intervenant

entre Path et *v*, empêche l’insertion de l’exposant du Path. Cependant, s’il s’agit d’une construction résultative simple avec un groupe adjectival et on prédit que la dérivation doit aboutir (la construction est simple dans le sens que le composant indépendant de co-événement est absent, autrement dit, la manière dont le changement d’état/la transition s’est produit(e) reste non-spécifiée. C’est effectivement le cas en (354b), où on a affaire à une construction résultative avec un simple verbe causatif, où la manière est exprimée par un adjectif périphérique de manière *a lladrucs* :

- (353) *Ella ballà a l’habitació. (*dans le sens directionnel) (catalan)
 she danced at the=room (Acedo-Matellán 2016 : 65 (26))
- (354) a. *El gos va bordar els pollastres desperts.
 the dog PastT-3sg bark.Inf the chickens awake.Masc.PI
- b. El gos va deixar els pollastres marejats a lladrucs.
 the dog Past-3Sg leave.Inf the chickens dizzy.Masc.PI at barks
 ‘The dog got the chickens dizzy with its barking.’ (Acedo-Matellán 2016 : 80 (29, 30))

Par contraste, les deux constructions – celle de mouvement dirigé avec un verbe de manière pure et celle, complexe, avec un groupe résultative adjectivale – sont parfaitement acceptables en anglais, langue à satellites. Dans les langues à satellites, la réalisation de la tête Path n’est pas nécessairement dépendante de celle du *v*. (Pour pouvoir rendre compte d’un petit nombre de verbes préfixés en anglais – *to outreach*, *to outrace*, *to overreact* – , la formulation « n’est pas nécessairement dépendante » est préférable à la formulation « est entièrement indépendante ».) Il n’y a pas de condition d’adjacence stricte entre Path et *v* : l’élément Path peut être réalisé de manière indépendante du *v*. L’indépendance du Path et du *v* rend possible l’adjonction au *v* de la racine dénotant la manière (cette adjonction étant interprétée comme un co-événement de manière), comme par exemple, dans *‘John tiptoed to the room’*. (En revanche, les verbes anglais d’origine latine comme *to com-pose*, *to con-struct*, *to dis-sect*, *to ex-hibit*, *to in-cise*, etc. se prêtent parfaitement à l’analyse en (352), ce qui est confirmé par le fait que ces verbes complexes ne forment pas de constructions résultatives ou à double objet et ne se combinent pas avec les particules).

En ce qui concerne l’appartenance du russe, dans la typologie de Talmy, soit aux langues à cadre verbal, soit aux langues à satellites, en dépit de la classification du russe (et, par hypothèse, des langues slaves en général) par Talmy lui-même et, par exemple, par Mateu 2008 et 2012, en tant que langue à satellites (ce qui est contestée, par exemple, par Snyder 2012), nous avons présenté ci-dessus des arguments qui montrent que l’hypothèse d’une appartenance du russe à ce type de langues ne peut pas être maintenue. Mais même si le russe n’appartient définitivement pas à la même classe que les langues germaniques, il ne semble pas pour autant facilement assimilable aux langues romanes.

Effectivement, Acedo-Matellán 2016 propose une modification de la typologie de Talmy en remplaçant sa bipartition (langues à cadre verbale vs. langues à satellites), par la tripartition suivante : langues à cadre verbal (langues romanes, etc.), langues à satellites fortes (langues germaniques, etc.) et langues à satellites faibles (langues slaves, latin, etc.). Il y a donc deux types de

langues à satellites : celles avec le Path indépendant morphologiquement et celles avec le Path affixal. Ainsi, si dans une langue à satellites forte, le schéma central (PathP) peut prendre toute forme morphosyntaxique (il faut se rappeler qu'il existe un certain nombre de verbes préfixés en anglais), les langues à satellites faibles imposent des restrictions sur la réalisation du schéma central d'un événement de transition. Il émerge une typologie graduelle qui englobe les langues à satellites fortes où la montée du Path dans le *v* (Path-to-*v* Raising) et l'adjacence du Path au *v* (Path-*v adjacency*) ne sont pas exigées, les langues à satellites faibles avec la montée du Path dans le *v*, mais sans adjacence du Path au *v* et les langues à cadre verbal avec la montée du Path dans le *v* et avec l'adjacence du Path au *v* obligatoires.

Revision de la typologie de Talmy

Path non-affixal		Langues à satellites fortes : langues germaniques, langues finno-ougriennes
Path affixal	Non strictement adjacent au <i>v</i>	Langues à satellites faibles : latin, grec ancien, langues slaves
	Strictement adjacent au <i>v</i>	Langues à cadre verbal : langues romanes, grec modern

(Acedo-Matellán 2016: 236 (44))

Le latin, de pair avec les langues slaves, n'a pas de constructions résultatives complexes adjectivales, ni de constructions complexes avec un groupe prépositionnel de but si le verbe n'est pas préfixé. Ces langues forment un groupe de langues faibles à satellites (*weak s-framed languages*), où la relation obligatoirement affixale entre la tête *v* et la tête Path bloque la formation des ces constructions, ce qui les distingue des langues à satellites fortes qui n'exigent pas de relation affixale entre le *v* et le Path (même si elles ne l'excluent pas de manière absolue). Cette relation affixale entre *v* et Path est formellement encodée dans le cadre d'insertion de l'item instanciant le nœud Path dans ces langues : le Path doit être adjacent à gauche à la tête verbale complexe, mais pas forcément au *v* lui-même, comme c'est obligatoirement le cas en (352) dans les langues à cadre verbal. Chez Acedo-Matellán 2016 cette condition que le Path n'est pas immédiatement adjacent au *v*, mais seulement adjacent à une tête verbale complexe est reflétée formellement par une modification du cadre d'insertion de l'item *e(xponent)* du Path en (352) : au lieu du contexte « /₋*v* » pour les langues à cadre verbal, est indiqué le contexte « /₋ [... *v* ...] ». Même si la tête Path est également *exponent-defective* dans le latin et les langues slaves, elle doit être adjacente à gauche à une séquence qui contient le *v*, c'est-à-dire, un ensemble (d'un ou de plusieurs membres) de nœuds dont le *v* fait partie. La montées des nœuds terminaux dans le *v* pour former la tête complexe a pour effet la préfixation lexicale typique pour le latin et les verbes slaves.

Les langues à satellites fortes (*strong s-framed languages*) ont été définies comme les seules qui n'exigent pas d'affixation du Path sur le verbe, contrairement aux langues à satellites faibles et aux langues à cadre verbal. C'est précisément cela qui permet l'existence des constructions résultatives complexes avec des groupes adjectivaux ou prépositionnels ou des constructions de mouvement dirigé avec les verbes de manière pure.

Dans ces constructions à satellites, la projection PathP codifie un changement d'état ou de lieu et le *v*, qui fournit de la dynamicité à l'événement dans sa globalité, est fusionné (*conflated*) avec une racine dénotant la manière. Sémantiquement, cette structure traduit un événement de transition complexe : un changement (ou transition) vers un nouveau état/lieu se produit via un sous-événement différencié spécifié par la racine adjointe au *v*.

Les langues à satellites fortes permettent au verbe (*v*) et au schéma central (*Core Schema*) PathP d'être réalisés indépendamment, et, essentiellement, n'exigent pas d'eux d'être réalisés comme un seul mot. Ainsi, dans les langues à satellites fortes, c'est-à-dire, avec l'élément Path non-affixal, il n'y a pas d'univerbation du verbe (*v*) et de la tête Path et ces deux éléments peuvent être réalisés morphologiquement de manière indépendante. (Par contraste, dans les langues à satellites faibles comme le russe et le latin, la tête Path et la tête *v* doivent se trouver au sein d'un seul et même mot : ils sont soumis à l'univerbation. C'est le caractère obligatoire de l'univerbation dans ce type de langues qui permet d'expliquer l'absence des constructions résultatives complexes avec des groupes adjectivaux et prépositionnels à la base d'un verbe non-préfixé : l'univerbation du *v* et du Path est incompatible avec un prédicat résultatif qui serait un mot autonome).

Notamment, dans les langues à satellites fortes la projection PathP peut être réalisée par un adjectif ou par un groupe prépositionnel. Comme résultat, dans ce type de langues, sont autorisées des constructions complexes résultatives (*'Mary hammered the metal flat'*) et des constructions complexes de mouvement dirigé (*'The boy danced into the room'*) où la tête *v*, jamais préfixée, est associée avec une racine qui encode le co-événement de manière dont l'événement complexe en question est exécutée (notamment, l'activité grâce à laquelle le résultat est obtenu ($\sqrt{\text{HAMMER}}$) ou via laquelle le déplacement s'est produit ($\sqrt{\text{DANCE}}$). Si l'anglais a des verbes directionnels où le Path est adjacent au/préfixé sur le *v* (*to enter, to exit, to remove, etc.*), tous ces verbes sont d'origine latine et en latin, c'étaient des verbes préfixés.

Dans les langues à satellites faibles, l'élément Path doit être affixé sur le verbe, mais l'absence d'exigence de l'adjacence stricte entre les deux éléments (*v* et Path) fait en sorte que les deux morphèmes (la racine verbale, dénotant l'activité, insérée dans le *v* et le préfixe Path, encodant la résultativité) restent formellement (c'est-à-dire, morphologiquement) distincts, même s'ils forment phonologiquement/prosodiquement et sémantiquement un seul et même 'mot', à savoir un verbe d'accomplissement. Apparemment, c'est la possibilité d'introduire des objets directs non-sélectionnés par les verbes préfixés qui réunit le russe et le latin dans la même classe :

- (355) a. [Serpentes] putamina ex-tussiunt/*tussiunt. (latin)
 snake.Nom.PI shell.Acc.PI out-cough.3PI
 'Snakes cough the egg shells out.' (Acedo-Matellán 2016 : 112 (124))
- b. E-dormi/*Dormi crapulam, inquam.
 out-sleep.Imperat.2Sg intoxication.Acc.Sg say.Pres.1SG
 'Sleep off that intoxication, I said.' (Acedo-Matellán 2012 : 119 (139))

Les verbes non-préfixés *tussio* ‘cough’ et *dormio* ‘sleep’ sont intransitifs, mais préfixés par *e(x)-* (‘out’) ils prennent des objets accusatifs. Parallèlement, les verbes russes *pisat’* et *pit’*, optionnellement transitifs, deviennent, préfixés, obligatoirement transitifs :

- (356) a. Ona is-pisala svoju ručku. (russe)
 she-NOM *IZ*(‘out’)-write-Perf her pen-ACC
 “Her pen has run out of ink.” (lit. She has written her pen out (of ink))
- b. On pro-pil vsju svoju zarplatu.
 he-NOM *PRO*(‘through’)-drank-Perf all his wages-ACC
 “He’s drunk his way through all his wages.”

Puisque l’élément Path doit être obligatoirement préfixé sur le verbe, dans ces langues sont exclues toutes les structures où le Path est réalisé de manière indépendante (par un adjectif ou un groupe prépositionnel dans des constructions résultatives complexes ou par un groupe prépositionnel dans des constructions complexes de mouvement dirigé). Pourtant, dans ces langues, restent possibles des constructions résultatives ‘faibles’ (autrement dit simples/non-complexes en (357), c’est-à-dire celles où l’adjectif résultatif ne fait que spécifier le résultat déjà encodé lexicalement par le verbe. Ce ne sont donc pas des contre-exemples à la conclusion que le latin et le russe n’admettent pas de constructions résultatives complexes. Bien évidemment, dans ces constructions les verbes sont obligatoirement préfixés – la résultativité n’est pas dissociable, dans ces langues, de la préfixation lexicale (en (357a), il est impossible d’associer un sens lexical propre au préfixe *po-*, dont la fonction en (357a) est avant tout de perfectiviser le verbe) :

- (357) a. Ona *po*-krasila stavni *belymi*. (russe)
 she.Nom *PO*-paint.Past.3Fem windowblind.Acc.Pl white.Instr.Pl
 ‘She painted the windowblinds white.’ vs. *Elle a peint la maison *rouge*.
- b. Ona *na*-grusila tačku *polnoj*.
 she.Nom *NA*(‘on’)-load.Past.3Fem carriage-Acc.Sg full.Instr.Sg
 ‘She loaded the carriage full.’ vs. *Elle a chargé le chariot *plein*.

On observe la même chose avec les constructions de mouvement dirigé en (358-359) : en polonais (et en russe) ces constructions ne sont pas complexes dans le sens qu’avec un verbe non-préfixé on n’obtient qu’une lecture directionnelle de déplacement non-délimité (*directional unbounded interpretation*), tandis qu’avec un verbe préfixé, la lecture est obligatoirement celle où le but a été atteint :

- (358) a. Anna bieгла. (polonais)
 Anna.Nom rUN.Past.3Fem
 ‘Anna has run.’

- b. Anna biegła do szkoły.
 Anna.Nom run.Past.3Fem to school.Gen
 'Anna has run towards the school.'
- c. Anna w-biegła do szkoły.
 Anna.Nom W('in')-run.Past.3Fem to school.Gen
 'Anna has run into the school.'
- (359) a. Paweł płynął.
 Pavel.Nom swim.Past.3Masc
 'Pavel has swum.'
- b. Paweł płynął do brzegu.
 Pavel.Nom swim.Past.3Masc to riverbank.Gen
 'Pavel has swum towards the riverbank.'
- c. Paweł do-płynął do brzegu.
 Pavel.Nom DO('to')-swim.Past.3Masc to riverbank.Gen
 'Pavel has swum to the riverbank.'
- (Kopecka 2004 : 124)

Dans le troisième groupe de langues - langues à cadre verbal (*V-framed languages*) - l'élément Path qui est réalisé par un morphème nul doit être strictement adjacent au v. Cela exclut la présence d'une racine indépendante associée au v et encodant séparément la manière puisque dans ce cas cette racine apparaîtrait entre les éléments Path et v. Par conséquent, ces deux éléments forment un morphème portemanteau (*portmanteau morph*), où les deux éléments ne sont plus distinguables morphologiquement et sémantiquement, par exemple, *entrer/entrar*.

La français et l'espagnol lexicalisent, en tant que langues à cadre verbal, la trajectoire (et l'emplacement final de la Figure) comme un verbe monomorphémique autonome et, éventuellement, la manière de mouvement par un adjectif optionnel en (347), contrairement au latin, qui exprime la trajectoire (et l'emplacement final de la Figure) par un morphème, par exemple, *e(x)-* ('out'), mais la manière par un morphème différent (cf. (355)).

Par conséquent, les constructions complexes résultatives et de mouvement dirigé sont entièrement exclues dans ces langues puisque la tête Path ne peut jamais être réalisée par un morphème lié (affixe) ou un 'mot' phonologique indépendant (adjectif ou groupe prépositionnel). De ce point de vue, par exemple, les éléments *con-*, *par-*, *de -*, *a(d)-* dans *convenir*, *parvenir*, *devenir* ou *avenir* ne peuvent plus être considérés comme des préfixes, mais comme faisant bel et bien partie de la racine. De plus, l'unique exemple (il semble qu'il n'en existe pas d'autres) en français d'un objet non-sélectionné *courir par les rues/parcourir les rues* ne ferait que confirmer l'analyse proposée.

Après s’être étudié comment les composants de sens d’un événement de transition sont distribués à l’intérieur du groupe verbal d’une langue, par exemple à satellites, comme l’anglais, la question est de savoir pourquoi cet arrangement des composants sémantiques est-il comme il est. Rappaport Hovav et Levin 2010 mettent en avant la complémentarité dans la lexicalisation de la manière et du résultat qui n’est qu’une autre manière de présenter les distinctions à la base de la typologie de Talmy, et il s’avère qu’au fond, il s’agit de la complémentarité dans la lexicalisation des changements scalaires et des changements non-scalaires dans une unité linguistique donnée (morphème, mot, groupe, etc.).

Conformément au modèle des gabarits de Rappaport Hovav et Levin 1998, 2005, les verbes anglais sont associés avec des gabarits aspectuels basiques qui peuvent être librement augmentés en insérant un gabarit dans un autre. Par exemple, *to wipe* est un verbe d’activité (*‘Mary wiped the table for a while’*), mais son gabarit peut être élargi pour former un prédicat d’accomplissement (*‘Mary wiped the table clean in 5 minutes’*) ; l’augmentation du gabarit se produit par l’ajout d’un prédicat CAUSE à la structure sémantique :

- (360) a. [x ACT _{<MANNER>}] (activity)
 b. [[x ACT _{<MANNER>}] CAUSE [BECOME [y <STATE>]] (accomplissement)

Cette analyse sous-entend qu’il existe une distinction entre deux types de sens lexical : le sens lexical inhérent des verbes particuliers et le sens des constructions qui émerge à travers l’augmentation des gabarits. Rappaport Hovav et Levin 2010, sur la base de leur approche par gabarits de la structure événementielle encodée lexicalement, introduisent une contrainte limitant la complexité du sens d’un verbe, à savoir qu’un verbe peut encoder la manière spécifique ou le résultat spécifique d’un événement, mais qu’un seul verbe ne peut pas encoder à la fois la manière et le résultat, ce qui est appelé dans la littérature la complémentarité entre la manière et le résultat (*manner-result complementarity*).

Quand un verbe spécifie lexicalement soit la manière, soit le résultat, les autres composants du sens peuvent être exprimés en-dehors du verbe :

- (361) a. Pat wiped the table *clean*.
 b. Pat *cleaned* the tub by scrubbing it (with steel wool).
 (Rappaport Hovav et Levin 2010 : 22 (6))

Rappaport Hovav et Levin 1998, en se basant sur la décomposition des prédicats par Dowty 1979, introduisent les gabarits lexico-sémantiques de la structure événementielle (*event structure templates*) suivants :

- (362) a. [x ACT _{<MANNER>}] (activité)
 b. [x <STATE>] (état)
 c. [BECOME [x <STATE>]] (achèvement)
 d. [[x ACT _{<MANNER>}] CAUSE [BECOME [y <STATE>]]] (accomplissement 1)
 e. [x CAUSE [BECOME [y <STATE>]]] (accomplissement 2)
 (Rappaport Hovav et Levin 1998 : 108)

Une distinction est faite, dans ce modèle, entre le composant idiosyncratique du sens du verbe, souvent désigné comme « racine » et le composant structurel qui représente un type d'événement, ou un « schéma événementiel ». Il y a un nombre limité de schémas événementiels, ou de gabarits aspectuels, disponibles qui représentent les types d'événements susceptibles de recevoir un encodage linguistique. Chaque racine a une catégorisation ontologique choisie dans un ensemble fixe de types (état, état résultant, manière, instrument, surface/conteneur, substance, etc.). La catégorisation ontologique unique d'une racine détermine son intégration dans un schéma événementiel puisque les racines sont intégrées dans les schémas événementiels, en tant qu'arguments ou modificateurs des prédicats primitifs, conformément à leurs catégorisations ontologiques.

Le sens du verbe est donc divisé en aspect idiosyncratique (par exemple, manière) et aspect structurel, où les éléments de l'aspect structurel, représenté par les gabarits lexico-sémantiques, doivent recevoir une expression syntaxique. L'aspect idiosyncrasique d'un mot est représenté en remplissant les positions des constantes non-logiques figurant entre les équerres dans les formules en (362): les constantes MANNER souscrites après ACT sont des modificateurs indiquant la manière de l'action ; les constantes indiquées par STATE sont des arguments de l'opérateur BECOME spécifiant l'état résultant. Par exemple :

(363) Activités :

MANNER spécifié : *jog, run, creak, whistle...*

INSTRUMENT spécifié : *brush, hammer, saw, shovel...*

Achèvement (causation interne) :

STATE spécifié : *bloom, blossom, decay, rot, rust, sprout...*

Accomplissement 1 :

STATE spécifié en tant que *PLACE* : *bag, box, cage, crate, garage, pocket...* (*location verbs*)

STATE spécifié en tant que *WITH <PLACEABLE OBJECT>*, *PLACEABLE OBJECT* spécifié : *butter, oil, paper, tile, wax...* (*locatum verbs*)

Accomplissement 2 (état causé extérieurement (*externally caused state*)):

STATE spécifié : *break, dry, harden, melt, open...*

(Rappaport Hovav et Levin 1998 : 109 (17-22))

La complémentarité entre la manière et le résultat est implicite dans les gabarits en (362) puisque seulement une constante, mais pas plus, dans un gabarit peut être spécifiée par une racine verbale donnée. Il y a donc une contrainte qui définit comment les racines sont associées avec les schémas événementiels, ce qui à son tour contraint le sens qu'une racine peut lexicaliser. A propos des arguments du prédicat BECOME et des modificateurs du prédicat ACT, Rappaport Hovav et Levin 2010 introduisent la généralisation suivante :

(364) *The lexicalization constraint* :

A root can only be associated with one primitive predicate in an event schema, as either an argument or a modifier. (Rappaport Hovav et Levin 2010)

Puisque, par hypothèse, dans les schémas événementiels en (362), les racines de manière modifient le prédicat ACT et les racines de résultat sont des arguments du prédicat BECOME, sans enfreindre la contrainte de la lexicalisation en (364), une racine donnée peut soit modifier ACT, soit être un argument de BECOME dans un schéma particulier. Ainsi, aucune racine ne peut exprimer à la fois manière et résultat et la complémentarité entre la manière et le résultat s'ensuit.

Cette contrainte est essentiellement la contrainte limitant le matériel qui peut être lexicalisé, en tant que mot, thème (ou radical) (*stem*), ou un affixe. En anglais, la grande majorité des mots sont morphologiquement simples (puisque le système des thèmes (radicaux) n'est pas développé). Par conséquent, la complémentarité entre manière et résultat se manifeste dans les mots. En revanche, dans les langues où les verbes sont formés, de manière productive, à partir des radicaux et des affixes, la complémentarité entre manière et résultat s'applique aux « parties » des mots, et non aux mots autonomes. Dans de telles langues les verbes peuvent combiner les sens de manière et de résultat, si chacun est exprimé dans une partie du mot distincte, comme, par exemple, c'est le cas des verbes préfixés lexicalement dans les langues slaves, où, typiquement, un préfixe lexical porte toujours un sens de résultativité et le radical verbal (racine + voyelle thématique) dénote le plus souvent la manière, étant donné que les verbes simples (=non-préfixés) sont très majoritairement des verbes d'activité.

Puisqu'à première vue, tous les événements ont à la fois la manière et le résultat, des définitions plus précises sont nécessaires. Quelles notions sémantiques encodées lexicalement sont pertinentes pour la complémentarité entre manière et résultat ?

Les verbes de mouvement montrent clairement une complémentarité des composants de sens. Nous avons vu que les verbes de mouvement appartient à l'une des deux classes selon la classification des verbes de mouvement en termes de *conflation* (autrement dit, lexicalisation pour Rappaport Hovav et Levin 2010) des composants sémantiques distincts : les verbes de manière de mouvement (*manner of motion verbs*) qui amalgament (*conflate*) *Motion* et *Manner*, comme *to amble*, *to dance*, *to jog*, *to run* ou *to swim* et les verbes dénotant un mouvement dirigé de manière inhérente (*inherently directed motion verbs*) qui amalgament (*conflate*) *Motion* et *Path*, comme *to arrive*, *to ascend* ou *to enter*. Ainsi, la complémentarité entre manière et direction est en tout point analogue à la complémentarité entre manière et résultat. Et la direction de mouvement et l'état résultant ont une propriété sémantique importante commune qui justifie leur unification sous la notion de résultat pour les distinguer ensemble de la manière. Quelle est cette propriété ?

Les verbes de manière et les verbes de résultat sont dynamiques et tous les verbes dynamiques impliquent un changement (Dowty 1979). Il y a néanmoins une distinction fondamentale entre deux types de changement lexicalisés par les verbes : les changements scalaires et les changements non-scalaires.

Rappaport Hovav et Levin 2010 établissent les distinctions suivantes entre les racines « résultatives » et les racines « de manière ». Les racines « résultatives » spécifient des changements scalaires, en revanche, les racines de « manière » dénotent des changements non-scalaires. Les deux types de

changement étant en distribution complémentaire, une racine donnée ne peut que lexicaliser un seul type. Même si les deux types de changement peuvent être considérablement complexes en soi, la distinction entre eux semble inviolable.

Les racines «résultatatives» spécifient des changements scalaires, c'est-à-dire des changements dirigés/ordonnés (se produisant dans une direction précise) des valeurs d'une caractéristique/propriété définie. Il s'agit typiquement d'un mouvement du participant ou d'un changement d'état d'un participant de l'événement. L'échelle le long de laquelle le changement est mesuré peut être une échelle multi-graduée (comme les échelles à la base des verbes *to advance*, *to descend*, *to fall*, *to rise*, *to flatten*, *to lengthen*, etc.) ou une échelle à deux points mesurant ou, plutôt, constatant, un simple changement binaire (pour les verbes comme *to crack*, *to arrive*, *to reach*, etc.). Il y a une différence lexicale réelle entre les verbes qui sont associés à une échelle à deux points et ceux associés à une échelle à multiple points : il s'agit de la distinction entre les achèvements et les accomplissements.

Plus précisément, l'échelle que les verbes dénotant des événements de changement scalaire spécifient lexicalement est un ensemble de degrés - points indiquant les valeurs pour mesurer – sur une dimension particulière (par exemple, hauteur, température, prix), avec une relation d'ordre associée. La dimension représente un attribut d'un argument du verbe, où les degrés indiquent les valeurs possibles de cet attribut. Un changement scalaire dans une entité implique un changement dans la valeur de cet attribut dans une certaine direction de l'échelle, où la direction est spécifiée par la relation d'ordre. Et les verbes de changement d'état, et les verbes de mouvement dirigé spécifient de tels changements. Dans le domaine de mouvement, l'attribut pertinent dont les valeurs constituent l'échelle est la position d'un thème par rapport à un 'fond', ou un point de référence. Les points constituant l'échelle sont donc un ensemble des positions adjacentes du thème qui forment une trajectoire. Les échelles du changement d'état et du changement de lieu sont donc parallèles dans le sens qu'une certaine position du thème sur la trajectoire, pour les verbes de changement de lieu, est comparable à la réalisation d'une certaine valeur pour un attribut scalaire, pour les verbes de changement d'état, et le mouvement le long de la trajectoire est comparable à un changement de la valeur d'un attribut.

Le changement scalaire se caractérise avant tout par sa simplicité : c'est un changement dirigé dans les valeurs d'un seul attribut. En revanche, un changement non-scalaire est tout changement qui ne peut pas être caractérisé dans les termes d'un ensemble ordonné des valeurs d'un attribut unique. Ainsi, les verbes de manière sont des verbes qui lexicalisent des changements non-scalaires qui sont complexes dans ce sens : les verbes de manière ne lexicalisent pas un changement scalaire. Ils dénotent des changements complexes, c'est-à-dire des combinaisons de différents types de changement, sans une échelle privilégiée qui mesure un changement particulier. Par exemple, le verbe *to jog* désigne un pattern spécifique de mouvements des pieds, ce qui le distingue du verbe *to walk* qui est associé à un pattern différent. D'autres verbes de manière sont *to flap*, *to flutter*, *to rumble*, *to sweep*, etc.

Ainsi, d'après Rappaport Hovav et Levin 2010, et comme le confirment les verbes en (363), aucun verbe ne lexicalise à la fois le résultat et la manière et la complémentarité dans la lexicalisation de la manière et du résultat est plus exactement décrite comme une complémentarité dans la

lexicalisation des changements scalaire et non-scalaire. En interdisant aux racines de s'associer à des positions multiples dans les schémas événementiels en (362), la contrainte de la lexicalisation en (364) permet seulement des associations biunivoques entre racines et positions, chaque association étant déterminée par une catégorisation ontologique spécifique de la racine. Ainsi, cette contrainte garantit qu'une racine appartient à une catégorie ontologique unique. Grâce à cela, est délimité ce qui peut être une racine possible : le sens de la racine reste « simple », dans un certain sens, puisque le contenu exact de la racine ne compte pas (de ce point de vue, le verbe *to tango* n'est pas plus complexe que le verbe *to dance* : les deux sont des verbes de manière).

En anglais, la complémentarité entre la manière et le résultat est une contrainte sur la lexicalisation : soit le composant de manière, soit le composant de résultat peuvent être lexicalisés par un verbe. Si un verbe lexicalise l'un des deux composants, le seul moyen d'exprimer l'autre est de l'exprimer en-dehors du verbe. La contrainte interdisant de lexicaliser à la fois la manière et le résultat dans un seul verbe impose une limite sur ce qu'on peut « emballer » dans le sens d'un verbe.

En anglais, où pour les verbes opère obligatoirement la complémentarité entre manière et résultat, ces deux notions peuvent néanmoins être exprimées au niveau du VP, comme le montrent les constructions de changement d'état et de changement de lieu en (365) (les deux types de construction se comportent de manière identique à cet égard) :

- (365) a. Marie sponged the table *clean*.
b. An old woman hobbled *in from the back*.

(Rappaport Hovav et Levin 2010, 35 (21))

Le VP peut donc contenir plus qu'un seul composant de sens (manière ou résultat) : la construction résultative en (365a) permet aux composants de manière et d'état résultant de se combiner, et un PP en (365b) sert également à combiner dans un VP la manière et le trajet. Ainsi, ces constructions permettent de ressembler des « bouts » de sens au niveau plus haut que celui d'un mot seul.

Mais, par exemple, le français, contrairement à l'anglais, impose la complémentarité entre manière et résultat aux verbes avec ses compléments inclus : il s'agit, bien entendu, de la distinction typologique de Talmy : le français appartient aux langues à cadre verbal, tandis que l'anglais – aux langues à satellites. Puisque les langues romanes n'autorisent pas de constituants dénotant une trajectoire avec les verbes de manière de mouvement, ni de constituants résultatifs avec d'autres types de verbes de manière, le contenu des phrases anglaises en (365) doit être exprimé de manière périphrastique comme le montrent leurs traductions en français en (366) : par le biais d'un adjectif d'instrument 'avec une éponge' pour la construction résultative et d'un gérondif pour la construction de changement de lieu :

- (366) a. Marie a nettoyé la table *avec une éponge*.
b. Une vieille femme arriva *en boitant* de l'arrière-boutique.

En français, il y a donc une contrainte empêchant un verbe de manière d'apparaître avec un complément exprimant un résultat. C'est une contrainte au niveau du VP, identique à la contrainte opérant en anglais, mais au niveau du mot. Les exemples françaises en (366) et les exemples anglais

en (365) montrent que la complémentarité entre manière et résultat, c'est-à-dire la contrainte interdisant leur expression simultanée s'applique partout, mais au niveau différent en fonction du type de langue : au niveau du verbe en anglais, langue à satellites, et au niveau du verbe ensemble avec tout le groupe verbal (à l'exclusion, bien entendu, des adjoints,) en français, langue à cadre verbal.

Les langues romanes n'ont pas toute une gamme de constructions qui permettent à un verbe de manière et à un groupe résultatif de se combiner dans un VP, comme c'est le cas en anglais. L'anglais et les langues romanes semblent alors se distinguer quant au « niveau » où cette contrainte opère ; au niveau du mot (notamment, le verbe) en anglais et à la fois à ce niveau et au niveau du verbe avec ses compléments en français, espagnol, etc.

Ainsi, Levin et Rappaport Hovav 2006 posent une question légitime et intéressante (à laquelle elles ne répondent pas) : existe-il simplement une contrainte universelle sur la complexité du sens encodé par une unité linguistique d'un certain type, les langues se différenciant quant à la taille de cette unité pertinente ?

Il y a encore une autre contrainte au niveau du VP qui semble être le pendant de la contrainte en (364) qui impose la complémentarité entre manière et résultat au niveau lexical. Il s'agit de la contrainte interdisant au VP de contenir plus d'un constituant dont la fonction est de mesurer/délimiter l'événement décrit dans une clause (Simpson 1983, Tenny 1994; Filip 1999; Levin et Rappaport Hovav 1995). Autrement dit, si une clause ne peut avoir qu'une seule mesure, il ne peut contenir qu'une seule échelle. Les groupes résultatifs dénotent toujours une échelle. Soit ils introduisent une échelle si la construction est basée sur un verbe d'activité, dénotant la manière, comme en (367 et 368) :

- (367) a. We steamed the clothes *dry*.
b. We steamed the clothes *clean*.
c. We steamed the clothes *stiff*.

- (368) a. Cinderella scrubbed her knees *sore*.
b. Cinderella scrubbed the dirt *off the table*.
c. Cinderella scrubbed the table *clean*. (Rappaport Hovav 2008, 22 (11, 12))

Soit ils spécifient d'avantage une échelle déjà spécifiée lexicalement par le verbe, comme en (369), si la construction résultative est basée sur un verbe de changement d'état (*change-of-state (COS) verbs*), c'est-à-dire, celui dénotant (une transition vers) un résultat.

- (369) a. We froze the ice-cream *solid*.
b. The walnut broke *apart*.
c. The chocolate melted *into a messy goo*. (Rappaport Hovav 2008, 23 (13))

Mais si le verbe sans échelle lexicalement spécifiée peut figurer avec une multitude de résultats en (367 et 368), les verbes qui ont des échelles lexicalement spécifiées sont restreints en ce qui concerne le type de résultatif avec lequel ils peuvent apparaître. Ces verbes peuvent se co-produire

seulement avec les XPs qui spécifient d'avantage/donnent des détails sur une borne de l'échelle lexicalement spécifiée par le verbe. Si le verbe lexicalise déjà une échelle (bornée ou non), il ne peut pas apparaître avec un DP non-sous-catégorisé suivi d'un adjectif résultatif introduisant une autre échelle, prédiquée à propos de ce DP en (370). La phrase est agrammaticale parce que le prédicat contient deux échelles en concurrence, l'une venant du verbe et l'autre de l'adjectif.

(370) *We dimmed the room *empty*. (Rappaport Hovav 2008, 23 (13))

Par ailleurs, nous avons déjà vu que les verbes qui lexicalisent les échelles (essentiellement les verbes COS) sont syntaxiquement différents des verbes sans échelles lexicalisées (les verbes de manière) : les objets des premiers doivent être exprimés, ils ne peuvent pas être omis, contrairement aux objets des derniers (Rappaport Hovav et Levin 2005) :

- (371) a. All last night we dimmed *(*the lights* in the house).
 b. All last night we cooled *(*the room* with the air-conditioner).
 c. All last night, Cinderella scrubbed. (Rappaport Hovav 2008, 23 (16))

De plus, les verbes COS ne forment pas de constructions où leur objet direct « normal », c'est-à-dire sélectionné, est remplacé par un DP non-sélectionné, contrairement aux verbes de contact de surface (essentiellement, les verbes de manière) qui peuvent prendre des objets non sous-catégorisés caractéristiques des constructions résultatives :

- (372) a. *We cooled the people *out of the room* with the air-conditioner on too high.
 b. *We dimmed the room *empty*.
 c. Cinderella scrubbed her knuckles *bare*. (Rappaport Hovav 2008, 23 (17))

Dans l'hypothèse que si une échelle est présente d'une manière ou d'une autre dans un prédicat, il y a une exigence pour le participant de l'événement dénoté par le prédicat et dont une propriété est mesurée par l'échelle d'être explicitement réalisé, il s'ensuit qu'avec les verbes qui lexicalisent une échelle, le DP dont cette échelle est prédiquée doit obligatoirement être exprimé. C'est pourquoi les verbes COS (contrairement aux verbes de manière) ne peuvent pas ne pas réaliser leurs objets. En outre, puisque dans toutes les constructions résultatives où un objet non-sous-catégorisé a remplacé l'objet normalement sélectionné par le verbe, une nouvelle échelle, différentes de celle lexicalisée par le verbe, a été introduite, ces constructions sont exclues puisqu'elles enfreignent la contrainte qui exclut plus d'une échelle par le prédicat d'une clause. C'est pourquoi les exemples (372a) et (372b) sont agrammaticaux, par contraste avec (372c), où le verbe de contact de surface n'introduit aucune échelle (employé en dehors de la construction résultative).

La complémentarité dans la lexicalisation, par un verbe, de la manière et du résultat, qui, comme nous l'avons vu, correspond dans la réalité à la complémentarité de la lexicalisation des changements scalaire et non-scalaire, montre que la propriété aspectuelle lexicale la plus importante, pour un verbe, est celle d'avoir lexicalisé une échelle. Dans ce cas, les distinctions aspectuelles au niveau lexical sont apparemment distinctes des distinctions établies par la classification de Vendler, qui est pertinente pour l'aspect compositionnel, c'est-à-dire ne s'applique qu'à partir du niveau VP. Il s'ensuit qu'il n'existe pas de racines verbales non-dérivées dénotant un accomplissement dans les

langues à satellites fortes, c'est-à-dire en anglais et dans les langues germaniques. Le fait qu'il n'y pas de verbes non-dérivés dans ces langues qui sont des accomplissements lexicaux (Filip et Rothstein 2006) est également reconnu par MacDonald 2008 qui déclare : « ...there are no accomplishments in the lexicon... A lack of accomplishments in the lexicon entails that narrow syntax must play a crucial role in their formation, since we know that some predicates are interpreted as accomplishments. »

La complémentarité dans la lexicalisation de la manière et du résultat, autrement dit, la complémentarité dans la lexicalisation des changements scalaire et non-scalaire entre le verbe et un autre matériel faisant partie du VP, notamment, le groupe résultatif, adjectival ou prépositionnel, est donc au cœur de la problématique des constructions résultatives.

Dans le modèle des gabarits lexico-sémantiques de la structure événementielle de Rappoport Hovav et Levin 1998, où le sens du verbe est divisé en composants idiosyncratique et structurel, voici comment se produit la formation du résultatif avec le verbe *to sweep*. Ce verbe de manière dénote une activité :

- (373) a. *sweep* : [x ACT _{<SWEEP>} y]
 b. Phil swept the floor.
 c. Phil swept. (Rappoport Hovav et Levin 1998 : 115 (26, 27))

L'objet (*the floor*) est facultativement sélectionné par le verbe, c'est un participant « constant », qui peut être omis en (373c), par comparaison avec un participant « structurel », légitimé par la structure reflétée dans le gabarit et qui est, en revanche, obligatoire en (374c). Le gabarit d'activité est augmenté jusqu'au gabarit d'accomplissement en insérant un gabarit dans un autre (celui d'activité dans celui d'accomplissement) :

- (374) a. *sweep+Adj* : [[x ACT _{<SWEEP>} y] CAUSE [BECOME [y <STATE>]]]
 b. Phil swept the floor clean.
 c. *Phil swept clean. (Rappoport Hovav et Levin 1998 : 119 (32, 33, 36))

Conformément à la Condition d'identification du sous-événement (*Subevent identification condition*), chaque sous-événement dans la structure événementielle doit être identifié par une tête lexicale (un V, Adj ou Prep) en syntaxe. En (374a), le deuxième sous-événement (l'état résultant) est identifié par une tête lexicale, à savoir, l'adjectif *clean*. Conformément à la Condition de réalisation de l'argument (*Argument realization condition*), il doit y avoir un argument XP dans la syntaxe pour chaque participant structurel dans la structure événementielle. Puisque *the floor* est un participant structurel et l'argument d'un sous-événement, il ne peut pas être omis (374c).

L'état peut également être spécifié comme un lieu (*on the floor/in the dustbin*) où se retrouve, comme résultat de l'événement, le participant du sous-événement résultatif, celui de changement de lieu. En (375b), les arguments x *Phil* (l'agent ou l'initiateur) et z *the crumbs* (l'objet non-sélectionné par le verbe, contrairement à l'objet sélectionné y *the floor* en (374b)) sont des arguments principaux de leurs sous-événements respectifs, c'est pourquoi ils doivent être réalisés. (375c) est agrammatical

parce que l'argument z est légitimé seulement par le sous-événement d'état résultant, qui est absent en (375c) et (375d) est agrammaticale parce que l'argument z est le seul (et le principal) argument de son sous-événement et, par conséquent, doit obligatoirement le représenter dans la syntaxe.

- (375) a. *sweep+PrepP* : [[x ACT _{<SWEEP>} y] CAUSE [BECOME [z <PLACE>]]]
 b. Phil swept the crumbs *onto the floor/off the table*.
 c. *Phil swept the crumbs.
 d. *Phil swept *onto the floor/off the table*.

(Rappoport Hovav et Levin 1998 : 120 (37, 38, 39, 40))

La Condition d'identification du sous-événement et la Condition de réalisation de l'argument, qui prennent en charge l'optionnalité vs. le caractère obligatoire des arguments, sont des conditions qui régissent comment les structures lexico-sémantiques en (362) sont projetées (*mapped*) en syntaxe.

Rappoport Hovav et Levin en proposant de combiner le verbe et le prédicat résultatif, avant le *mapping* (projection) vers la syntaxe de surface, font suite à Dowty 1979 qui, dans la même veine, a analysé la construction résultative en anglais à l'aide d'une règle lexicale qui composerait un verbe transitif (par exemple, *to hammer*) avec un adjectif (par exemple, *flat*) afin de produire un prédicat complexe (*hammer-flat*). En ce qui concerne le problème de variation lexicale répété en (376), c'est-à-dire la compatibilité restreinte entre le verbe et l'adjectif, Dowty a suggéré que les paires verbe-adjectif dans les constructions résultatives sont conventionnalisées, pour lui la combinaison verbe-adjectif formerait un 'verbe composé lexicalisé' discontinu.

- (376) a. He wiped the table *clean/dry/smooth/*damp/*dirty/*stained/*wet*.
 b. He hammered the metal *flat/smooth/*beautiful/*safe/*tubular*.
 c. The puddle froze *solid/*slippery/*dangerous*. (Wechsler 2015 : 290 (26))

Les exemples en (376) montrent que les constructions résultatives ne sont que semi-productives, puisque l'acceptabilité de la construction dépend du choix d'un adjectif résultatif, même si, à priori, les constructions avec les adjectifs marqués par les étoiles semblent tout à fait interprétables sémantiquement.

En réalité, les combinaisons entre les verbes et les adjectifs ne sont pas lexicalisées par l'usage de manière aléatoire, mais en suivant une règle de composition sémantique bien précise. Wechsler 2005, 2012 et 2015 montre, en s'appuyant sur des données statistiques relevées sur un grand corpus, que quand le verbe dans une construction résultative est duratif, on lui associe, presque sans exception, un adjectif gradable à échelle fermée avec une borne maximale (c'est-à-dire, un adjectif total, par opposition à un adjectif partiel : dans une paire d'adjectifs *safe-dangerous*, *clean-dirty* ou *healthy-sick*, par exemple, le premier membre, adjectif total, décrit respectivement l'absence de danger, de saleté ou de maladie, tandis que le deuxième, adjectif partiel, dénote l'existence de ces propriétés).

Ainsi, dans les constructions résultatives à contrôle en (376), les adjectifs acceptables en tant que prédicat résultatif sont tous des adjectifs avec un standard inhérent, c'est-à-dire, une borne

maximale (comme *awake, clean, dry, empty, flat, full, open, red, shut, smooth, solid, etc*), tandis que les adjectifs inacceptables sont des adjectifs avec une borne minimale (c'est-à-dire, les adjectifs partiels). En revanche, les adjectifs avec une borne maximale (comme *dirty* ou *wet*) ou les adjectifs non-gradables (comme *famous, fat, ill, tired, insane, hoarse, etc.*) apparaissent très majoritairement dans les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel (du type '*The sopranos sang us sleepy*') et dans les constructions analytiques causatives avec les verbes causatifs légers *to make, to get, to render, to drive, etc.* ('*The music drove them insane*').

Les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel peuvent exceptionnellement figurer avec des adjectifs à échelle fermée avec une borne maximale, mais de loin sont préférés des adjectifs à échelle ouverte ou des adjectifs à échelle fermée avec une borne minimale, étant donné que dans plusieurs contextes ces deux derniers types d'adjectif se comportent souvent de manière identique comme nous l'avons déjà constaté. (Puisque la borne basse, ou le minimum inhérent, des adjectifs à échelle fermée avec une borne minimale a une valeur infinitésimale, et ce standard absolu est presque toujours ignoré et un standard contextuel plus acceptable pragmatiquement le remplace, ces adjectifs se comportent en réalité comme des adjectifs à échelle ouverte, c'est-à-dire, sans bornes inhérentes.)

Selon Wechsler 2015, le fait que ce type d'adjectif est fortement préféré dans les constructions résultatives à contrôle suggère une sémantique compositionnelle particulière pour combiner les sens du verbe et de l'adjectif dans une construction résultative, notamment une fusion de l'échelle de l'adjectif scalaire avec la structure aspectuelle du verbe d'activité, c'est-à-dire celui dont la racine dénote une activité complexe, non-scalaire. Cette fusion aboutit à une correspondance homomorphique (*homomorphic mapping*) entre l'échelle mesurant la propriété de l'adjectif et la structure temporelle de l'événement dénoté par le verbe. Selon l'analyse de la télélicité par l'homomorphisme entre l'événement et son participant de Krifka 1998, on prédit que les constructions résultatives à contrôle, intrinsèquement téléliques, favorisent les adjectifs dont les échelles sont limitées par un maximum inhérent, c'est-à-dire, les adjectifs avec une borne maximale. Ainsi, la phrase '*Mary wiped the table dry*' peut être paraphrasée par '*As Mary wiped the table, the table became drier and drier, until it was dry.*' (Wechsler 2015 : 299) Puisque l'adjectif *dry* a une borne maximale, l'état résultant de la table est atteint quand il n'y a plus d'eau sur la table. Par contraste, l'adjectif *wet* a une borne minimale et la table devient mouillée au tout début de l'activité dénotée par le verbe, par conséquent, la deuxième partie de la paraphrase n'a pas de sens : '?*Mary wiped the table wet.*' = #*As Mary wiped the table, the table became wetter and wetter, until it was wet.*' (Wechsler 2015 : 300).

La structure aspectuelle d'accomplissement de la construction résultative impose donc une contrainte intrinsèque sur la structure scalaire de l'adjectif, c'est pourquoi les adjectifs à échelle fermée avec une borne maximale sont fortement privilégiés dans ce type de construction résultative. Selon Wechsler, la composition sémantique qui est régit par le principe qu'on vient de décrire entre le verbe dont la racine dénote la manière et l'adjectif scalaire dans une construction résultative à contrôle, plaide en faveur de l'analyse de ce type de construction par une formation du prédicat complexe avec la sémantique scalaire (reflétée/mappée en syntaxe sur une structure classique du VP en forme de « coquille de Larson »). L'avantage indiscutable de l'analyse des constructions

résultatatives à contrôle par la formation du prédicat complexe est qu'il peut expliquer le problème de variation lexicale discuté en rapport avec les exemples en (376).

Nous avons vu que les constructions résultatives à contrôle (où le sujet de la prédication résultative est un argument du verbe d'activité) et les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel (ou le sujet de la prédication résultative n'est pas l'objet du verbe d'activité) se distinguent, entre autres, par leurs structures aspectuelles : pour les premières, sont obligatoirement requis l'homomorphisme (la progression de l'événement doit s'effectuer en suivant l'échelle bornée mesurant une propriété du thème incrémental) et la co-extensivité (l'événement doit commencer quand le thème affecté est au début de la trajectoire, au sens premier ou dérivé, et finir quand ce thème atteint la fin de la trajectoire), pour les seconds les conditions plus relâchées, notamment l'homomorphisme et la co-extensivité ne sont pas obligatoire, même s'ils ne sont pas absolument exclus.

Effectivement, puisque pour l'émergence de la télicité stricte le thème affecté doit être un argument du prédicat qui dénote l'événement, les constructions résultatives à contrôle sont toujours téliques, ce sont des accomplissements par excellence, mais les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel peuvent ne pas être des accomplissements stricto sensu. Si les résultatives à contrôle au progressif n'ont jamais pour conséquence nécessaire les phrases correspondantes au passé en (377a), pour les résultatives à marquage casuel exceptionnel, ce n'est pas toujours le cas en (377b, c, d) :

- (377) a. John is hammering the metal *flat*. =/⇒ John has hammered the metal *flat*.
 b. We were yelling ourselves *hoarse*. ⇒ We yelled ourselves *hoarse*.
 c. We were worrying ourselves *sick*. ⇒ We worried ourselves *sick*.
 d. We were laughing ourselves *silly*. ⇒ We laughed ourselves *silly*.
 (Wechsler 2005 : 259 (9), 271 (32))

Si ces deux types de construction se distinguent pas leurs structures aspectuelles, il serait logique de leur attribuer deux structures syntaxiques différentes (par analogie avec les constructions avec les verbes à contrôle et les verbes à marquage casuel exceptionnel auxquelles on attribue des structures syntaxiques différents puisque les propriétés temporelles des compléments de ces deux types de verbe sont différentes).

Selon Wechsler 2015, pour les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel auxquelles les contraintes de l'homomorphisme et de la co-extensivité ne s'appliquent pas et qui, par conséquent, n'ont pas de contraintes intrinsèques quant à la structure de l'échelle de l'adjectif prédicatif, au lieu de la formation du prédicat complexe, il convient mieux l'analyse par une petite proposition en complément à un verbe léger abstrait correspondant au prédicat CAUSE dans le gabarit lexico-sémantique (ou schéma événementiel) d'accomplissement en (362).

Les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel correspondent sémantiquement aux constructions causales avec un verbe léger : toute construction résultative à marquage casuel exceptionnel peut être mise en correspondance avec une construction causative avec *make*, par exemple, qui est sa conséquence nécessaire (les constructions résultatives à gauche sont « simples »,

par rapport aux constructions résultatives « complexes » à droite : les premières n'impliquent pas d'événement d'activité différencié dont l'état final est le résultat):

- (378) a. John drank himself *silly*. ⇒ John made himself *silly*.
b. The sopranos sang us *sleepy*. ⇒ The sopranos made us *sleepy*.
c. We danced ourselves *tired*. ⇒ We made ourselves *tired*.

(Wechsler 2015 : 304 (59, 60))

Tous les adjectifs en (378) sont des adjectifs à échelle ouverte qui ne conviennent pas pour former un prédicat complexe scalaire avec les verbes de manière en question. Parallèlement, tous les DPs objets en (378) – sujets de prédication des groupes résultatifs adjectivaux - sont des objets non-sélectionnés par les verbes correspondants, ils sont obligatoires (conformément à la Restriction sur l'objet direct, DOR) puisque un DP dénotant une entité dont l'échelle est prédiquée par le groupe résultatif doit être explicitement réalisé.

Puisque les résultatives à marquage casuel exceptionnel semblent être légitimés par les verbes légers causaux et le verbe *to make*, par exemple, sélectionne normalement une petite proposition en complément, l'analyse par petite proposition sélectionnée par un verbe léger causatif avec lequel la racine dénotant la manière ensuite fusionne (*conflates*) peut être élargie aux constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel.

Par contraste avec les constructions résultatives à marquage casuel exceptionnel, les constructions résultatives à contrôle ne correspondent pas la structure thématique des constructions avec un verbe léger causatif puisque dans les constructions à contrôle, le verbe thème-marque son objet. Même s'il semble que *to hammer the metal flat* et *to make the metal flat* soient apparentés, cette apparence est trompeuse parce que le DP *the metal* est un argument du verbe *hammer*, mais pas du verbe *make*. Cela devient clair dans les constructions résultatives intransitives, notamment de changement d'état en (379a) et de changement de lieu en (379b) :

- (379) a. The water froze *solid*. ⇒ *The water made *solid*.
b. He jumped *clear of the fire*. ⇒ *He made *clear of the fire*.

(Wechsler 2015 : 304 (62))

Wechsler 2015 plaide donc en faveur de deux analyses différentes pour deux types de construction résultative, et ses arguments pour soutenir deux analyses distinctes semblent justifiés. Pourtant ce n'est pas l'option qui a été retenue dans notre travail, où, suite à Folly et Harley 2004, Mateu 2005, 2008, 2012, Acedo-Matellán 2016, et beaucoup d'autres, nous avons adopté une analyse uniforme, notamment, par petite proposition complément d'un verbe causatif léger, de tous les types de construction résultative. (Embick 2004 propose également de ne pas distinguer structurellement les deux types : constructions à contrôle et constructions à marquage casuel exceptionnel).

Les adjectifs décriptifs par rapport aux autres modifieurs orientés participant. Le choix du sujet de la prédication secondaire décriptive

L'une des caractéristiques essentielles d'un prédicat secondaire consiste en ce qu'une seule clause contient deux constituants prédictifs, qui ne forment pas un prédicat complexe comme, par exemple, les prédicats périphrastiques ou les séries verbales (*serial verbs*). Ainsi, en (1), *left* et *angry* prédisent tous les deux à propos de Jones, contrôleur ou hôte du deuxième prédicat (la deuxième relation prédictive est indiquée par la co-indexation) :

(1) Jones_i left the party *angry*_i.

Les deux prédicats sont bien différents : le groupe adjectival, prédicat secondaire, dépend syntaxiquement du verbe fini, prédicat primaire. Le terme de prédicat secondaire décriptif est celui qui est couramment utilisé pour l'adjectif *angry*. D'autres termes ont été utilisés pour ce type de prédicats, comme « épithètes prédictives » (*predicative attributes*) par Halliday 1967, « co-prédictifs » ou « co-prédictats » par Nichols 1978 ou « adjoints prédictifs » (*predicative adjuncts*) par Hengeveld 1992.

Les prédicats décriptifs se produisent après un verbe intransitif ('*He died young*') ou l'objet d'un verbe transitif ('*He ate the meat drunk*') ou après un complément prépositionnel ('*He served the meat to them raw*'). Contrairement aux adverbes de manière, les décriptifs ne peuvent pas précéder le verbe : *'*He drunk ate the meat*' vs. '*He drunkenly ate the meat*'.

Sont étroitement liées aux constructions décriptives d'autres constructions avec un deuxième élément prédictif, notamment les prédicats secondaires résultatifs et les compléments prédictifs de différents verbes statifs comme des quasi-copules (copules aspectuelles) et des verbes de position, de perception et de cognition. De plus, les décriptifs sont à distinguer des adverbiaux (de manière), qui peuvent parfois être sémantiquement indistinguables des décriptifs.

3.1 Les propriétés de la prédication secondaire descriptive

Les décriptifs expriment un état dont il est asserté qu'il s'applique à un participant (au moins) pendant le temps de référence de l'événement encodé par le prédicat principal. Dans (2a), par exemple, il est asserté que les carottes étaient fraîches au moment de leur achat par Jones. En revanche, le résultatif en (2b) exprime un état interprété comme résultant de la situation encodée par le prédicat principal :

- (2) a. Jones bought the carrots_i *fresh*_i.
b. Jones boiled the carrots_i *soft*_i.

Par contraste avec les dépicatifs, les modifieurs épithètes ne sont pas liés de cette manière au cadre temporel établi par le prédicat principal (c'est-à-dire, le temps de référence (*Topic Time*), où la proposition est jugée vraie). Leur fonction est différente, celle d'élargir la référence des expressions nominales en les faisant plus descriptives ou restrictives. Cette différence de fonction est formellement reflétée par la structure en constituants : les modifieurs font partie du groupe nominal, tandis que les dépicatifs font partie du groupe verbal :

(3) Carol drinks [*black coffee*]_{NP} vs. Carol [drinks [*her coffee*]_{NP} *black*]_{VP}

Du point de vue de la structure en constituants qui les contiennent, les dépicatifs s'apparentent aux adverbiaux ('*Jones left the party angrily.*'), avec la différence principale que les adverbiaux modifient la prédication dans sa totalité au lieu d'attribuer une propriété spécifique à l'un des participants de l'événement dénoté par le prédicat principal. S'il ne fait aucun doute que Jones était en colère au moment de quitter la soirée en (1), cette phrase ne dit rien sur la manière dont il est parti (sa colère a pu transparaître ou pas du tout dans la manière dont il est parti), en revanche, le focus principal de '*Jones left the party angrily*' est uniquement sur la manière de son départ (tandis qu'il a pu rester parfaitement calme).

En anglais et dans beaucoup d'autres langues, la différence sémantique entre dépicatifs et adverbes est reflétée morphologiquement. Dans beaucoup d'autres, dépicatifs et adverbes ne se distinguent pas formellement, comme, par exemple, *fast* en anglais, ou comme en allemand, où l'équivalent de (1) serait traduit par *wütend* ('furieux/furieusement'), qui permet à la fois, en fonction du contexte, une lecture dépicative et une lecture adverbiale. Dans ces cas, l'orientation participant est considérée comme un trait principal pour distinguer les prédicats dépicatifs des adverbiaux qui sont exclusivement orientés événement, bien qu'il existe de nombreux cas où la distinction sémantique entre dépicatifs et adverbiaux n'est pas aussi claire que pour *angry* vs. *angrily*. Halliday 1967 note, par exemple « that in certain instances [the distinction] may be largely neutralized », comme dans son exemple '*She sells them cheap.*' vs. '*She sells them cheaply.*'

Quant aux constructions résultatives, la question de la relation temporelle entre les deux prédicats (verbe et résultatif) est moins « intéressante » que pour les constructions dépicatives. Le résultatif exprime un état interprété comme le résultat de la situation (*state of affairs*) encodée par le prédicat principal, comme en (2b). Dans les résultatives, il est clair que la situation décrite par le prédicat secondaire ne peut pas précéder l'événement (*eventuality*) décrit par le prédicat primaire, verbe principal. Dans les dépicatifs, le schéma temporel de la relation entre les deux prédicats est moins tranché (ou plus sous-spécifié) dans le sens que l'état dénoté par le dépicatif peut être vrai déjà (longtemps) avant le début de l'événement hôte (et peut rester vrai (longtemps) après la fin de l'événement hôte), étant donné que la seule condition est un simple chevauchement des intervalles temporels où s'appliquent le prédicat primaire et le prédicat secondaire.

Suite à Halliday 1967, les expressions dépicatives et résultatives sont considérées dans la littérature ensemble comme des prédicats secondaires. Les dépicatifs et les résultatifs ont en commun leur nature prédicative, d'où le terme « prédicat secondaire ». Le prédicat secondaire encode un état dont il est asserté qu'il s'applique à l'un des arguments (son contrôleur/hôte) du prédicat principal,

qui est l'objet direct dans les phrases en (2). Mais si le dépicatif désigne l'état de choses qui tient au même temps que la situation encodée par le prédicat principal, le résultatif désigne l'état de choses qui est résultat ou conséquence de la situation encodée par le prédicat principal.

Même si les dépicatifs et les résultatifs partagent certaines caractéristiques, leurs propriétés syntaxiques et sémantiques suffisamment disjointes suggèrent de leur attribuer des configurations différentes. Si, à travers les langues, les dépicatifs sont construits uniformément comme des adjoints syntaxiques contrôlés, les résultatifs ne sont pas de prédicats secondaires dans le sens strict comme le sont les dépicatifs, mais (se comportent comme) des prédicats complexes : les groupes résultatifs sont compléments dans la projection verbale basse (sœurs du V).

Sur la base d'une importante étude translinguistique, Himmelmann et Schultze-Berndt 2004 proposent sept critères caractéristiques de la prédication secondaire dépicative :

- a) Une construction contient deux éléments prédicatifs séparés, le prédicat principal et le dépicatif en relation de chevauchement temporel ;
- b) Le dépicatif est obligatoirement contrôlé, c'est-à-dire, il existe une relation formelle avec l'un des participants du prédicat principal, par le contrôleur, qui n'est pas exprimé séparément comme un argument du dépicatif ;
- c) Le dépicatif prédique à propos de ce contrôleur, son sujet de prédication ; cette prédication est partiellement indépendante de la prédication primaire de la phrase, c'est-à-dire, le dépicatif ne forme pas un prédicat complexe ou périphrastique avec le prédicat principal ;
- d) Le dépicatif n'est pas un argument du prédicat principal, il n'est donc pas obligatoire ;
- e) Le dépicatif ne forme pas de constituant commun avec son contrôleur, par contraste avec un épithète ;
- f) Le dépicatif n'est pas tensé, c'est-à-dire, il n'est pas marqué par un temps de référence indépendant, ni par une modalité (même si les participes adjectivaux et adverbiaux, c'est-à-dire les catégories hybrides verbales-adjectivales/adverbiales, peuvent être marqués aspectuellement) ;
- g) Le dépicatif fait partie de la même unité prosodique que le prédicat principal.

Prédicats secondaires dépicatifs vs adverbes de manière orientés vers le participant

La perspective translinguistique et comparative fait apparaître le problème de la distinction entre les dépicatifs et les adverbes de certains types, qui sont d'habitude considérés comme deux types distincts d'adjoints, mais la frontière entre lesquels n'est pas clairement définie. Il suffit de comparer les exemples anglais en (4) qui, tous les deux, seront traduits par l'exemple allemand en (5) :

- (4) a. Claire left the room **angry**.
b. Claire left the room **angrily**.

(5) Claire hat **wütend** das Zimmer verlassen.

Ainsi, si en anglais il y a un contraste formel entre la construction dépicative et un adverbe, ce contraste n'existe pas en allemand. La différence entre l'anglais et l'allemand ne se réduit pas à la manifestation morphologique : les locuteurs d'allemand ne considèrent pas (5) comme une

proposition ambiguë, mais plutôt simplement vague quant à la différence de sens qui existe entre les exemples (4a et b) de l'anglais.

Schultze-Berndt et Himmelmann 2005 montrent qu'un nombre de types d'adjoints, ceux appelés décriptifs, circonstanciels, certains adverbes orientés de manière (notamment, les adverbes de manière orientés participant) et adjoints libres « faibles » (par opposition aux adjoints libres « forts ») partagent un grand nombre de propriétés et forment un seul domaine pour la comparaison translinguistique. Elles utilisent le terme « adjoint orienté participant » (*participant-oriented adjunct*) pour toute cette classe d'adjoints.

On trouve, typiquement, l'orientation vers un participant dans des exemples standard des adjoints décriptifs, c'est-à-dire, ceux exprimant un état ou une condition physique, mentale ou émotionnelle du participant à une situation (par exemple, *angry, alive, hungry, drunk, raw, hot, etc.*).

L'orientation vers un participant est une caractéristique principale partagée par les adverbes orientés et les prédicats secondaires. Les adverbes orientés participant – agentifs et transparents – sont deux sous-types des adverbes de manière, qui se divisent, par ailleurs, en quatre sous-types (selon Geuder 2000): de manière pure, transparents, agentifs et résultatifs (à ne pas confondre avec les prédicats résultatifs secondaires). Les quatre sous-types sont illustrés en (6-9), où le même adverbe peut apparaître dans plus d'une fonction :

- (6) a. John shouted at them **angrily**. (manière pure)
- b. John answered the question **stupidly**. (manière pure)
- c. John read the review **slowly** (manière pure)
- (7) John **angrily** read the review. (transparent)
- (8) John **stupidly** answered the question. (agentif)
- (9) They loaded the cart **heavily**. (résultatif)

En (7 – 9), les adverbes de manière ne transmettent pas exclusivement la manière avec laquelle l'action est exécutée, dans le même sens que les adverbes de manière pure en (6). Dans, au moins (7) et (8) les adverbes de manière transmettent en plus des appréciations concernant l'un des participants de l'événement : en (7), John était furieux au moment de lire le journal et en (8), c'était stupide de sa part de répondre à la question. Dans ce sens, ce sont des adverbes orientés participant et non des adverbes de manière pure, qui sont exclusivement orienté événement.

Les adverbes agentifs, ou orienté sujet, comme *stupidly* en (8), sont syntaxiquement des adverbes *sentence-level*. L'orientation agentive de l'adverbe devient claire dans la paraphrase '*It was stupid of John to answer the question.*', où cette évaluation de l'agent se base sur une classe de comparaison qui inclut des événements alternatifs possibles, comme de ne pas répondre à la question, de garder le silence, de refuser de répondre, etc. En revanche, quand le même adverbe est employé en tant qu'adverbe de manière pure en (6b), la stupidité n'est pas attribuée à John, mais à sa façon de répondre à la question, en comparaison avec d'autres façons de répondre à la même question. Ces

différences d'interprétation sont clairement liées aux différentes positions de l'adverbe (préverbale vs. finale).

Même si les adverbes agentifs sont orientés participant, ils se distinguent des dépicatifs sémantiquement : les dépicatifs ne transmettent pas d'évaluation de l'action de l'agent et peuvent, par conséquent, être orientés vers d'autres participants de l'événement (par exemple, *'John drank his coffee hot.'*). Les dépicatifs ne sont jamais interprétés comme attribuant une propriété à toute la situation. C'est pourquoi *'John answered the questions drunk'* ne peut pas être paraphrasé par *'??'It was drunk of John to answer the question.'* Ces différences dans la portée sont liées à la position dans la phrase : les adverbes agentifs sont préverbaux ou à l'initiale de la phrase, tandis que les dépicatifs suivent le prédicat. Dans d'autres langues, par exemple, en allemand, les adverbes agentifs ont, en plus, un suffixe dédié (-weise).

Ainsi, s'il est relativement simple de distinguer les adverbes agentifs des dépicatifs, le deuxième sous-type des adverbes de manière orientés participant, ceux appelés transparents dans Geuder 2000, sont plus proches des dépicatifs que les adverbes agentifs. Par exemple, *angrily* en (7) n'est pas un adverbe de manière pure (comme, par exemple, *slowly* dans *'John read the review slowly'*) puisqu'il n'indique pas exclusivement la manière de lecture, mais en outre décrit un état émotionnel du sujet lors de la situation de lecture. C'est pourquoi il ne peut pas être paraphrasé par *'John read the review in an angry manner'*. Dans ce sens, il est proche du dépicatif dans *'John left the party angry.'*

Il y a néanmoins une différence sémantique perceptible entre les dépicatifs et les adverbes transparents qui concerne la relation établie entre l'état de choses dénoté par le prédicat principal et la condition dénotée par l'adjectif orienté participant. Pour les dépicatifs, la relation est un simple chevauchement temporel. Dans l'exemple en question *'John left the party angry vs. angrily'*, le départ de John n'est pas nécessairement lié autrement que temporairement à son état émotionnel, tandis que pour les adverbes transparents, il reflète, en plus, un lien factuel plus profond, de dépendance casuelle ou motivationnelle, ce qui explique que ces adverbes manifestent toujours l'orientation vers l'agent.

Dans le cadre de la sémantique davidsonienne, où les verbes ont une variable événementielle et les adverbes sont analysés comme des prédicats d'événements, la différence de sens entre *to read the review slowly* et *to leave the party angry* se voit en (10), où ces vP/VPs ont des représentations qui font une distinction claire entre l'orientation vers l'événement de l'adverbe et l'orientation vers le participant de l'adjectif :

- (10) a. read(e) (x, review) & slow(e) (*manière pure*)
b. leave(e) (x, party) & angry(x) (*dépicatif*)

Il faut néanmoins noter que même si ces représentations explicitent la différence de sens entre les deux, la représentation en (10b) est simplifiée parce qu'elle reflète seulement l'orientation participant du dépicatif *angry*, sans représenter la relation entre les deux prédicats, primaire (verbe+objet) et secondaire (dépicatif), notamment celle de chevauchement temporel. Par conséquent, elle n'explique pas pourquoi les prédicats *individual-level* ne peuvent pas fonctionner comme dépicatifs (par exemple, **'John left the party clever.'*)

Ainsi, dans certains de leurs emplois au moins, les adverbes de manière sont très proches des dépicatifs. Il semble donc naturel que, dans certaines langues, les sens, proches, mais néanmoins différents, transmis par les dépicatifs et les adverbes orientés participant ne soient pas distingués morphologiquement, contrairement à l'anglais où la majorité des adverbes de manière se distinguent formellement des dépicatifs par le suffixe *-ly*.

En allemand, par exemple, les bases exprimant les conditions psychologiques ou corporelles comme *traurig* 'sad', *wütend* 'angry', etc. ne distinguent pas morphologiquement entre emplois d'adverbe de manière et emplois de prédicat adjectival (primaire – attribut – ou secondaire – dépicatif). Les deux emplois peuvent alors être distingués par des paraphrases qu'ils permettent : les dépicatifs, mais pas les adverbes, peuvent être paraphrasés par une construction bi-clausale où l'élément correspondant au dépicatif fonctionne comme un prédicat primaire. Ainsi, la phrase '*Jones bought the carrots fresh.*' peut être paraphrasée par '*The carrots were fresh (when Jones bought them).*' Par contraste, les adverbes peuvent être paraphrasés en transformant l'adverbe en prédicat principal d'une nominalisation: '*Jones bought the carrots fast*' devient alors '*The buying of the carrots (by Jones) was fast.*' vs. '*??The buying of the carrots (by Jones) was fresh.*'

Néanmoins, le test des paraphrases, censé diagnostiquer la différence entre adjoints orientés participant (dépicatifs) et adjoints orientés événement (adverbes) est faussé parce qu'il est possible de paraphraser l'adverbe dans '*Jones bought the carrots fast*' par '*Jones was fast (when he bought the carrots)*', par analogie avec la paraphrase de la construction dépicative '*The carrots were fresh (when Jones bought them).*' Puisque le même adjoint, comme dans ce cas *fast*, peut être interprété comme orienté participant et événement simultanément, le test des paraphrases peut donc être inefficace pour distinguer entre adjoint orienté participant et adjoint orienté événement (s'il n'y a pas de marquage formel qui les différencie).

A travers les langues, les constructions dépicatives et adverbiales sont en compétition dans le sens que le même type de contenu peut être exprimé par une construction adverbiale dans certaines langues, mais par une construction dépicative dans d'autres. C'est pourquoi Schultze-Berndt et Himmelmann 2005, en s'appuyant sur une comparaison typologique, proposent qu'il existe un continuum entre les expressions où la visée vers un participant prévaut (par exemple, les expressions de condition physique) et les expressions qui visent avant tout l'événement. D'après elles, les expressions de manière se situent au centre de ce continuum et sont, par conséquent, encodées, dans certaines langues, par les adverbes (comme, par exemple, les adverbes orientés sujet en *-ly* de l'anglais), mais par les dépicatifs dans d'autres. En outre, une langue peut choisir de ne pas faire distinction dans l'encodage formel des deux, comme l'allemand.

Prédicats secondaires dépicatifs vs. prédicats secondaires circonstanciels

Les prédicats circonstanciels – un autre type des prédicats secondaires potentiellement indiscernables des dépicatifs, mais qui représente néanmoins une construction distincte – ne se distinguent pas formellement non plus des dépicatifs. Les exemples des prédicats secondaires circonstanciels conditionnels sont présentés en (11) : en (11a), il s'agit d'un prédicat circonstanciel conditionnel et en (11b), d'un prédicat circonstanciel concessif.

- (11) a. I can't work **hungry./ Empty** I can carry it.
 b. **Even dead** I won't forget. /Mary loves John, **crazy as he is**.

La distinction est, avant tout, sémantique, elle concerne le lien entre le prédicat primaire et le prédicat secondaire. Si la relation logique entre le verbe et le dépicatif est exclusivement celle de (simple) chevauchement temporel, pour les circonstanciels, d'autres liens sémantiques, en plus du chevauchement temporel, peuvent être mentionnés, comme condition, concession ou spécification du temps de référence ('*As a child he lived in Paris.*'). Par conséquent, les circonstanciels ne sont pas sous la portée de la négation, contrairement aux dépicatifs. Si la négation d'un dépicatif comme, par exemple, '*They didn't leave outraged.*' s'interprète (en fonction du contexte et de l'intonation) comme la négation d'un dépicatif seul ou d'un dépicatif plus le verbe, elle ne s'interprète pas comme la négation d'un seul prédicat principal, comme c'est le cas pour les circonstanciels, par exemple dans '*As a young girl Sarah didn't travel to Paris alone*'. La portée de la négation dépend essentiellement de la position du prédicat dans la phrase : si les dépicatifs se produisent dans la position finale, les circonstanciels se trouvent de préférence dans la position initiale. Ces différences dans les propriétés des dépicatifs et des circonstanciels indiquent que c'est la partition en topique/focus qui est en jeu : les prédicats dépicatifs, en portant l'accent principal de la phrase, font obligatoirement partie du domaine focal de la phrase (si seulement le domaine focal ne se limite pas au seul dépicatif). En revanche, les circonstanciels portent la présupposition de l'énoncé : ils sont généralement non-accentués (à condition de ne pas être topiques contrastés) et, étant en position initiale de la phrase, avant le prédicat, sont en dehors de la négation phrastique.

Prédicats secondaires dépicatives vs. adjoints libres phrastiques

Ce qu'on appelle les adjoints libres sont également orientés participant et partagent avec les dépicatifs les dénnotations d'une condition ou d'un état du participant qui se chevauchent temporellement avec la situation dénotée par le prédicat principal. Les exemples en (12) permettent d'illustrer la distinction entre les adjoints libres faibles et les adjoints libres forts :

- (12) a. **Standing on a chair**, John can touch the ceiling.
 b. **Having unusually long arms**, John can touch the ceiling.

Le plus souvent, l'adjectif libre fort ou faible est un groupe participial dans la position initiale. En (12a), l'adjectif ressemble à une subordonnée de condition restreignant l'interprétation du modal. En (12b), l'adjectif n'a pas de fonction restrictive, mais ressemble à une subordonnée de cause. La différence entre les adjoints libres forts et faibles concerne le sens de l'adjectif : si l'adjectif est un prédicat *individual-level* comme en (12b), alors ce prédicat est toujours fort ; seuls les prédicats *stage-level* comme en (12a) permettent des emplois faibles. L'adjectif fort est fort dans le sens qu'il est toujours la conséquence nécessaire (*entailed*) de la phrase (c'est-à-dire que John a les bras extraordinairement longs) si la phrase est vraie dans sa totalité, tandis que l'adjectif faible n'est pas nécessairement vrai (c'est-à-dire que John est debout sur une chaise) si toute la phrase est vraie.

Les adjoints libres forts sont donc un autre type des expressions orientées participant qui se différencient assez clairement des dépicatifs et des circonstanciels par le fait qu'ils ne font pas partie de la même clause que le prédicat primaire, et, par conséquent, ne sont pas, à proprement parler, ni

adjoints, ni prédicats secondaires. Contrairement aux dépicatifs, ils sont toujours vrais, sous réserve qu'il leur manque un temps de référence (ils sont *tenseless*) et ils doivent s'appuyer sur celui de la matrice. Les adjoints libres faibles, en revanche, semblent être juste un autre terme pour les prédicats secondaires circonstanciels (sous réserve que la virgule par laquelle ces adjoints sont séparés n'est qu'une convention orthographique qui ne signale pas nécessairement une interruption prosodique). La distinction entre dépicatifs à proprement parler et circonstanciels, les deux étant adjoints orientés participant, doit être considérée, comme nous l'avons vu, dans les termes de la partition de la phrase en focus et présupposition. Quand un prédicat secondaire fait partie de la portée nucléaire, comme dans '*Jones usually drives home drunk*', il s'agit d'un dépicatif à proprement parler. Quand un prédicat secondaire fait partie de la restriction (par exemple, dans '*Drunk, Jones drives very dangerously.*') c'est un prédicat circonstanciel. De ne pas se trouver en focus est alors une propriété définitoire des prédicats secondaires circonstanciels, tandis que les dépicatifs sont obligatoirement en focus.

Prédicats secondaires dépicatifs vs. compléments prédicatifs nominaux et adjectivaux

Les dépicatifs sont également à distinguer des constructions où le deuxième élément prédicatif n'est pas un adjectif (par définition, optionnel), mais un complément, c'est-à-dire où il est sélectionné par le prédicat principal et donc obligatoire, comme dans :

- (13) a. They elected him **president**.
 b. Rocks serve them **as support**.

On ne peut pas nier qu'il existe des liens fonctionnels et formels entre compléments prédicatifs et dépicatifs. Fonctionnellement, les deux sont orientés vers un participant du prédicat principal et décrivent ses propriétés partiellement indépendantes. Même si les dépicatifs ne sont pas sélectionnés par le verbe principal, leur choix est néanmoins considérablement contraint par le verbe principal (comme par exemple, '*They returned drunk.*'). Formellement, les prédicats dépicatifs et les compléments prédicatifs sont réalisés par les mêmes types de constituants et portent, dans beaucoup de langues, le même marquage morphologique, comme par exemple, le *as* prédicatif de l'anglais ou le cas instrumental en russe. Le même marquage et la même structure interne s'expliquent par le fait que les constructions dépicatives dérivent historiquement des constructions à complément prédicatif. Même s'il est nécessaire de distinguer ces deux types de construction, il est indéniable qu'un lien fonctionnel existe entre eux. C'est surtout avec les verbes statifs que la frontière entre les deux constructions disparaît. Paul 1919 note, par exemple, à propos de l'exemple allemand en (14) que le dépicatif « may move very closely to the main predicate if the latter is semantically bleached » :

- (14) die Wohnung steht leer
 DEF apartment stands empty
 'The apartment is vacant.'

Certains auteurs notent des restrictions collocatives entre les dépicatifs et leurs prédicats principaux. Par exemple, Kuno and Takami 1993 étudient des corrélats grammaticaux de ces combinaisons

conventionnalisées et montrent que l'acceptabilité de *Heavy NP Shift* avec les dépicatifs dépend de la prédictibilité de la cooccurrence du verbe et du dépicatif donnés. Puisque *Heavy NP Shift* laisse le verbe et le dépicatif contigus l'un à l'autre, le prédicat complexe qui en résulte (au moins, en surface) serait grammatical à plus forte raison si la combinaison encode un résultat conventionnalisé, comme illustré en (15), où il est beaucoup plus probable de quitter une soirée ivre, que de le quitter furieux:

- (15) a. *John_i left *angry*_i [the reception for the ambassador from Ulan Bator].
 (Kuno and Takami, 1993: 133 (16a))
- b. Mike_i never leaves *sober*_i [parties that he goes to].
 (Kuno and Takami 1993: 132 (18b))

Néanmoins, il semble que l'optionnalité est le critère d'identification des dépicatifs : si les compléments prédicatifs font partie des arguments du prédicat principal, les dépicatifs peuvent toujours être omis sans rendre agrammatical le reste de la phrase. En revanche, l'omission du complément sujet, par exemple, dans '*Louisa seemed *(tired)*' n'est pas envisageable, ou l'omission du complément objet change drastiquement les relations grammaticales (et simultanément le sens) des constituants restants, comme, par exemple, dans '*Louisa considers Silvia intelligent.*' vs. '*Louisa considers an option to marry in Dominica.*'

On observe la même différence entre les dépicatifs et les constructions à petite proposition en russe : dans les dernières (17) avec le verbe *sčitat'* ('considérer') le prédicat adjectival est argument du verbe, il est donc obligatoire, tandis que les dépicatifs (16) sont des adjoints optionnels :

- (16) a. Ivan_i vernulsja domoj *zdorovym*_i.
 Ivan-nom returned home healthy-instr
 'Ivan returned home healthy.'
- b. Ivan vernulsja domoj.
 Ivan-nom returned home.
 'Ivan returned home.'
- (17) a. Ja sčitaju [Ivana *umnym*/**umnogo*].
 I-nom consider Ivan-acc intelligent-instr/ *intelligent-acc
 'I consider Ivan intelligent.'
- b. Ja sčitaju Ivana.
 *I consider Ivan./ 'I count Ivan (for exemple, among other guests).'

Nous avons passé en revue toute une gamme de types d'adjoints qui partagent avec les dépicatifs leurs caractéristiques principales : les adverbes de manière orientés participant, les prédicats secondaires circonstanciels, les adjoints libres, forts et faibles. Tous ces éléments permettent des lectures orientées participant et dénotent un état ou une condition du participant qui chevauchent sur l'axe du temps avec la situation dénotée par le verbe principal.

Du point de vue sémantique, les dépicatifs prototypiques, c'est-à-dire les moins orientés vers l'événement et les plus orientés vers le participant, sont des expressions de sa condition physique

(par exemple, *fresh, green*), étant donné que puisque ces états sont de nature à perdurer un certain temps, ils sont, par conséquent, perçus comme les moins susceptibles d'influencer la nature de l'événement dénoté par le verbe principal. Les décriptifs légèrement moins prototypiques sont des expressions d'un état mental ou émotionnel du participant (par exemple, *sad* ou *nervous*), étant donné que ces états, attribués au sujet/agent, peuvent influencer la manière avec laquelle l'événement est « exécuté » et donc peuvent potentiellement être exprimés par des adverbes. Les expressions de posture comme *backwards* ou de configuration comme *in a circle* décrivant une propriété du participant oscillent entre l'encodage par un décriptif ou par un adverbial. Même les adjoints orientés événement les plus prototypiques, les adjoints de manière comme *quickly* et *slowly*, ne sont pas obligatoirement différenciés des décriptifs morphologiquement dans toutes les langues.

A travers les langues, la manifestation morphosyntaxique de l'orientation vers le participant ou vers l'événement est un domaine de considérable variation. Dans certaines langues il existe des constructions décriptives spécifiques, c'est-à-dire celles qui expriment l'orientation vers le participant exclusivement via l'accord avec le contrôleur, par contraste avec les constructions adverbiales spécialisées dans l'orientation vers l'événement, tandis que dans d'autres, il y a des constructions d'adjoint qui restent sous-spécifiées quant à l'orientation, il est d'ailleurs possible de trouver les trois types de construction dans la même langue.

Dans le cas le plus simple, les adjoints orientés participant – les décriptifs – n'ont aucun marquage morphologique. C'est le cas de l'anglais, où les adjectifs décriptifs se distinguent des adverbes (y compris les adverbes orientés participant) par l'absence du marquage formel. A travers les langues, les types du marquage morphologique – s'il est présent dans une langue – des décriptifs reflètent formellement le rapport fonctionnel et historique qu'ils ont avec les constructions apparentées, à savoir les adverbiaux et les compléments prédicatifs. Un marqueur spécifique, dédié exclusivement aux décriptifs, est un cas très rare ; il a été trouvé, dans une variété nord-est de l'allemand swiss (*appenzell*), où il provient historiquement du marquage d'accord. Sinon, on peut généraliser que les décriptifs utilisent les stratégies de marquage d'accord qu'on trouve dans d'autres constructions. Par exemple, les décriptifs s'accordent avec leurs contrôleurs dans les langues romanes et slaves de la même manière que les adjectifs épithètes, attributs et appositions :

- (18) Franca ha traversato il corridoio *scalza*. (italien)
 Franca AUX cross.PRTC.PF DEF hall barefoot.F.SG
 'Franca crossed the hall barefoot.'

En ce qui concerne le marquage casuel ou adpositionnel des décriptifs, certains cas sémantiques comme locatif ou comitatif sont régulièrement utilisés. Le cas très connu est l'instrumental des adjoints décriptifs orienté participant du russe, du biélorusse et de l'ukrainien :

- (19) On vypil čaj *xolodnym*.
 he.3SG drink.PST.3SG [tea cold].M.SG.INSTR
 'He drank the tea cold.'

Le cas instrumental est considéré traditionnellement dans les langues slaves comme le cas oblique par défaut, c'est-à-dire le cas le moins spécialisé sémantiquement, peut-être contrairement à ce que son nom indique, puisque les DPs instruments à proprement parler, y compris les agents du passif, ne

relèvent que d'une petite fraction de ses nombreux emplois très divers, pour lesquels il est impossible de trouver un quelconque dénominateur commun. Il est à noter que l'instrumental se trouve, entre autres, sur les noms dont le rôle sémantique est celui typique des adjectifs dépicatifs, notamment, fonction, grade, condition du participant, par exemple en (20), où il est impossible de dire s'il s'agit d'un complément ou d'un dépicatif (le verbe *rabotat'* ('travailler') peut par ailleurs s'employer, comme en français, seul, sans complément/dépicatif) :

(20) On rabotaet *uchitel-em*.

he-nom works teacher-ins.m.sg

'He works/is working as a teacher.'

Puisque dans les constructions où le contrôleur s'accorde avec l'adjectif, la relation prédicative est ouvertement indiquée par la morphosyntaxe, ce sont toujours des cas prototypiques de l'orientation vers le participant, dénotant son état physique, mental, émotionnel, etc.

En général, les adjectifs principalement ou exclusivement orientés participant, c'est-à-dire, les dépicatifs, sont ceux qui dénotent une condition ou un état d'un argument du prédicat principal ; les adjectifs orientés événement sont, avant tout, les adjectifs temporels (*in the morning, yesterday*) ou de fréquence (*twice*). En outre, même si les exemples des dépicatifs discutés dans la littérature sont typiquement représentés par des adjectifs, les adjectifs orientés participant peuvent avoir une structure interne complexe et être réalisés par des adpositions, groupes nominaux, groupes verbaux hybrides (non-tensés) dont les têtes sont des participes et des converbes.

Puisque les dépicatifs sont virtuellement indifférenciables sémantiquement ou formellement des circonstanciels, il est utile de distinguer les dépicatifs au sens strict. Les dépicatifs à proprement parler doivent obligatoirement constituer le domaine de focus ou en faire partie, c'est-à-dire, se trouver en position finale afin d'accueillir l'accent de la phrase. C'est ce qui les distingue des prédicats secondaires circonstanciels, qui font partie de la présupposition.

Prédicats secondaires dépicatifs vs. prédicats secondaires résultatifs

La principale différence entre les dépicatifs et les résultatifs concerne leurs sujets de prédication respectifs. Les résultatifs peuvent prédiquer à propos de l'objet d'un verbe transitif, des sujets des passifs et des verbes inaccusatifs et des verbes inergatifs, à condition, pour ces derniers, d'avoir un « faux » pronom réfléchi en tant qu'objet direct, comme '*She cried/ate herself sick*'. Les résultatifs ne peuvent donc qu'avoir un seul contrôleur par phrase, notamment l'objet direct (profond ou de surface, sélectionné ou non-sélectionné, y compris un « faux » pronom réfléchi), il s'agit de la contrainte DOR.

En revanche, pour les dépicatifs il n'existe pas de contraintes du type DOR. Les dépicatifs peuvent prédiquer, et dans la même phrase, à propos de l'objet (*object-oriented depictives*) de beaucoup de verbes transitifs (le choix de l'argument pour servir de sujet de la prédication dépicatif dépend de la classe aspectuelle du verbe), ainsi qu'à propos du sujet (*subject-oriented depictives*) des verbes intransitifs et transitifs, sans exception. Les dépicatifs n'exigent pas des « faux » réfléchis en tant qu'objets des verbes inergatifs, ni, plus généralement, des objets non-sélectionnés.

Les différences dans le choix d'un hôte possible pour les résultatifs et les dépicatifs expliquent que pas plus d'un résultatif peut figurer dans une phrase, s'ils ne sont réunis par une conjonction (*'He boiled the pot dry black'), tandis que plus d'un dépicatif, avec le même sujet de prédication ou différents sujets, peuvent figurer dans la même phrase, sans être réunis par une conjonction (mais le dépicatif objet précédant linéairement le dépicatif sujet) :

- (21) a. After prancing *naked_i* into the office *drunk_i*, John_i's career came to a sudden end.
 b. Ona_i s''jela mjaso_k syrym_k goloj_i. (russe)
 she-nom ate meat-acc raw-instr naked-instr
 'She ate the meat raw naked.'

Quant à la configuration syntaxique des dépicatif, l'ellipse du VP et les pseudo-clivées montrent qu'ils sont adjoints au groupe verbal étendu. Par exemple, dans les constructions à ellipse du VP, le dépicatif est élidé ensemble avec le groupe verbal : en (22a) il s'agit d'une ellipse du VP contenant un dépicatif orienté sujet et en (22b), d'une ellipse du VP avec un dépicatif orienté objet :

- (22) a. Boris [prišel domoj iz bol'nicy zdorovym]_{VP-i_r} i Ivan tože [. . . .]_{VP-i_r}.
 Boris-nom arrived home from hospital healthy-instr and Ivan also
 'Boris arrived home from the hospital healthy and Ivan did so too.'
 b. Ira [s''jela mjaso syrym]_{VP-i_r} i Katja tože [. . . .]_{VP-i_r}.
 Ira-nom ate meat raw-instr and Katja also
 'Ira ate the meat raw and Katja did so too.'

Ces exemples montrent que l'adjectif dépicatif forme un constituant avec le groupe verbal, de cette manière ils peuvent être élidés ensemble. De plus, le dépicatif peut faire partie, ensemble avec un groupe verbal d'un sujet propositionnel, où le dépicatif forme une sorte de prédicat complexe avec le verbe principal : 'Eating the fish raw is risky'.

Les exemples des pseudo-clivées en (23) illustrent que le dépicatif et son antécédent, sujet en (23a) et objet en (23b) ne fonctionnent pas comme un constituant puisque la séquence NP – AP ne peut pas être co-indicée avec un pronom-*wh*, étant donné que cette co-indexation entraîne l'agrammaticalité :

- (23) a. *Kto_i vernulsja domoj iz bol'nicy — (tak èto) [Ivan p'janym]_i.
 who-nom returned home from hospital (so this) Ivan-nom drunk-instr
 b. *Čto_i ona s''jela — tak èto [mjaso syrym]_i.
 what-acc she-nom ate so this meat-acc raw-instr

Ces exemples montrent que le dépicatif et son antécédent ne forment pas de constituant syntaxique, c'est-à-dire, le dépicatif n'est pas adjoint directement au nouveau du NP, comme un modifieur adjectif épithète.

pas de *mismatch* dans ces traits entre le dépicatif, le sujet et l'objet direct, on prédit une ambiguïté là où les deux peuvent servir de contrôleurs potentiels pour un seul dépicatif. Cette prédiction est confirmée par l'exemple en (27), où le dépicatif est effectivement ambigu entre deux lectures – il peut être orienté sujet ou objet –, l'ambiguïté résultant des deux sites possibles d'adjonction dans la structure : au niveau du VP auquel cas l'objet accusatif en SpecV est le contrôleur c-commandant le plus proche ou au niveau vP où c'est le sujet.

Le fait que le dépicatif ne peut pas prédiquer à propos d'un NP contenu dans un groupe prépositionnel confirme que le seul site d'attachement pour le dépicatif est la projection verbale : le dépicatif ne s'adjoint pas au groupe prépositionnel puisque l'argument ne peut pas c-commander le dépicatif de l'intérieur de ce groupe. En (26), le dépicatif ne peut que renvoyer à l'argument externe, seul capable de c-commander le dépicatif :

- (26) Ivan_i posmotrel [na Boris_k]_{PP} *golym*_{i/i/*k}. (russe)
 Ivan-nom looked at Boris-acc naked-instr
 'Ivan looked at Boris naked.'

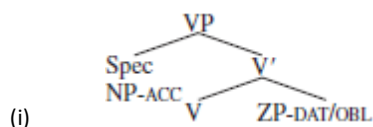
De plus, l'argument but au datif, comme tous les contrôleurs obliques, n'autorise pas de dépicatifs, apparemment à cause de leur position trop basse dans le VP, d'où il leur est impossible de c-commander un dépicatif. (27) montre que l'argument interne datif ne peut pas contrôler le dépicatif et la traduction anglaise montre que c'est aussi le cas en anglais ¹³:

- (27) Gubernator_i prodal raba_j Boris_k *golym*_{j/i/*k}.
 Governor-nom sold slave-acc Boris-dat nude-instr
 'The governor_i sold the slave_j to Boris_k nude_{j/i/*k}.'

Puisque c'est la configuration syntaxique qui détermine si le groupe adjectival sera interprété comme dépicatif ou résultatif (il n'y a pas d'adjectifs sémantiquement résultatifs ou dépicatifs de manière inhérente), le même élément peut fonctionner et comme un dépicatif dans l'exemple allemand en (28a), et comme un résultatif en (28b) :

- (28) a. man trug ihn *halbtot* weg (allemand)
 3SG.NOM.IMPERS carried 3SG.M.ACC half.dead away
 'They carried him off half dead.' (Paul 1919: 49)
- b. sie schlugen ihn *halbtot*
 3PL beat 3SG.M.ACC half.dead
 'They beat him half dead.' (Paul 1919: 49)

¹³ Selon Bailyn 2012, ces restrictions plaident en faveur de la structure interne du VP en russe comme représentée en (i) :



dépictif soit à l'extérieur du résultatif, cf (33). Deux dépicatifs, l'un orienté sujet et l'autre orienté objet, peuvent apparaître dans la même phrase, à condition d'avoir le dépicatif sujet à l'extérieur du dépicatif objet, cf (34). Deux dépicatifs orientés vers le même participant peuvent apparaître dans la même phrase, cf (35).

(33) a. ?Hammering metal *flat hot* makes sense. [résultatif, conditionnel]

b. *Hammering metal *hot flat* makes sense

(34) a. ?Fred's upset with me—me eating the meat *raw drunk* was the last straw.

[dépictif, conditionnel]

b. *Fred's upset with me—me eating the meat *drunk raw* was the last straw.

(35) I drink lemon juice *neat fresh*. [dépictif, conditionnel]

Les exemples (33a), (34a) et (35) semblent acceptables parce qu'ils permettent une lecture habituelle ou générique. Pour Halliday 1967, le second adjectif n'est pas un dépicatif, mais un « conditionnel », qui exprime une condition sous laquelle l'événement résultatif se produirait. Dans ce cas, les dépicatifs et les résultatifs sont dans la distribution complémentaire l'un avec l'autre, mais chacun peut apparaître avec un conditionnel.

Les conditionnels, n'étant qu'une sous-classe de dépicatifs, dénotent comme tous les dépicatifs, un état du participant et assertent la coïncidence temporelle de cet état avec l'événement représenté par le verbe principal. Mais le contexte habituel ou générique facilite l'acceptabilité des dépicatifs puisqu'il permet d'établir une connexion non strictement temporelle, mais causative. Leur acceptabilité dépend donc du temps, de l'aspect et de la modalité du verbe : par exemple, en (35), la lecture conditionnelle est due au présent des verbes correspondants qui introduit la lecture habituelle/générique. Si le temps du verbe change, la phrase avec un résultatif et un dépicatif devient beaucoup moins acceptable, par exemple **After cooking tender young this turkey was placed on a dish*'.

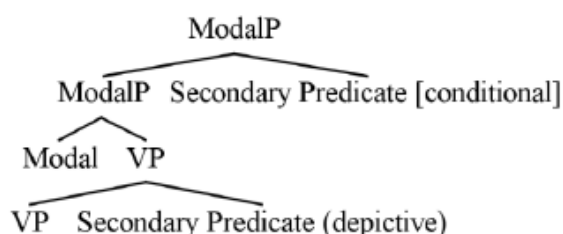
La plus grande acceptabilité de plus d'un dépicatif dans la même phrase dans les contextes génériques n'est qu'un exemple comment la modalité peut influencer l'acceptabilité des dépicatifs. La lecture générique ou gnomique peut être créée, par exemple, par un modal ou la négation, sous lesquels les dépicatifs sont plus acceptables :

(36) a. He won't drink orange juice *neat fresh*.

b. You can't cook chickens *tender young*. (vs *That chicken cooked *tender young*.)

Cela suggère que l'enchâssement du VP dans la projection d'un opérateur, par exemple, modal ou de la négation crée un point d'adjonction supplémentaire pour le dépicatif, ce qui rend la phrase acceptable, comme en (37) :

(37)



L'importance du site d'attachement du dépicatif/conditionnel devient évidente dans les exemples avec les passifs, qui, indépendamment de la présence ou l'absence de l'agent, sous une lecture épisodique, sont agrammaticaux avec des dépicatifs. L'ajout d'un modal et de la négation rend ces passifs acceptables :

- (38) a. *The song was sung *drunk* by them.
 b. This song can't be sung *drunk*.

Ainsi, les dépicatifs orientés sujets attachés au site standard d'attachement des dépicatifs de ce type sont inacceptables, parce que le contrôleur du dépicatif se trouve dans la position d'où il ne peut pas le c-commander. Les modaux et la négation améliorent ces phrases, puisque la lecture conditionnelle remplace la lecture épisodique. Ainsi, les mêmes dépicatifs deviennent acceptable s'ils sont attachés plus haut dans la structure, au ModP/NegP.

Nous avons donc constaté que les dépicatifs orientés objet suivent le verbe (et les arguments prépositionnels) et sont adjoints en bas de la projection verbale, les dépicatifs orientés sujet sont adjoints tout en haut de la projection verbale (*at the edge of the vP(/VP)*) et les conditionnels sont attachés par-dessus les dépicatifs orientés sujet et objet, à la projection verbale étendue par des catégories fonctionnelles.

Les adjectifs dépicatifs sous la négation

Les dépicatifs et les différents adjoints de phrase se comportent différemment sous la négation (indépendamment du sujet de prédication du dépicatif, sujet ou objet) : les dépicatifs étant intégrés sont toujours sous la portée de la négation, seuls ou avec le verbe (cf. (39)), par opposition aux adjoints, forts ou faibles, détachés à la périphérie de la phrase, avec des lectures causale, concessive ou conditionnelle (comme dans '*Mary loves John, crazy as he is/even drunk*', '*Mary gave John her car, drunk as he was/brand-new as it was*' ou '*John locked himself out of his house, drunk and bewildered*'), qui ne sont pas sous la portée de la négation.

- (39) a. He didn't arrive *drunk*. (= *soit* He arrived sober, *soit* He didn't come at all.)
 b. He didn't eat the meat *raw*. (= *soit* He ate it cooked, *soit* He didn't eat it at all.)
 c. He didn't eat the meat *naked*. (= *soit* He ate it fully clothed, *soit* He didn't eat it at all.)

Le verbe peut être nié seul seulement s'il y a une pause considérable après le verbe, auquel cas l'adjectif n'est plus interprété comme un dépicatif, mais comme un adjectif fort détaché en fin de phrase. Plus l'adjectif est lourd, plus la phrase devient acceptable :

- (40) a. ??He didn't arrive, *drunk*.
 b. He didn't arrive, *too drunk to remember the appointment*.
 c. ??He didn't eat the meat, *raw*.
 d. He didn't eat the meat, *disgustingly raw and crawling with maggots*.

Les différences entre les dépicatifs prédiqués à propos des sujets et dépicatifs prédiqués à propos des objets sont déterminées par leur positions à l'intérieur du vP(/VP) par rapport au verbe: les dépicatif orientés objets sont attachés plus près du V, comme les sœurs du VP(/V') et les dépicatifs orientés sujet sont attachés plus loin du V, comme des sœurs du vP(/VP). Ainsi, c'est la structure qui définit si le prédicat secondaire peut être interprété comme un dépicatif, si ce dépicatif prédique à propos du sujet ou à propos de l'objet et s'il tombe sous la portée de la négation.

Parmi d'autres contraintes sur les prédicats dépicatifs, à part celle qui régit le choix de l'argument du verbe qui peut fonctionner comme un hôte/contrôleur/sujet de la prédication dépicative, il y a des contraintes sur le type d'adjectif qui peut fonctionner comme un dépicatif, et la classe aspectuelle du verbe avec lequel le dépicatif peut apparaître.

Quel type d'adjectif peut servir de dépicatif ?

Le type de l'adjectif qui peut figurer en tant que dépicatif (mais aussi résultatif) est restreint sémantiquement: ce sont les adjectifs qui dénotent un état transitoire, autrement dit temporairement borné, ce qu'on appelle traditionnellement prédicats *stage-level* (d'après Carlson 1977). Ainsi, en (41), les adjectifs ne sont pas acceptables, ni sous la lecture dépicative, ni résultative, puisqu'ils dénotent des propriétés permanentes, ce sont les prédicats *individual-level*.

A titre de comparaison, en (42), les mêmes adjectifs en opposition, disloqués à la périphérie droite de la phrase, sont interprétés en tant qu'adjoints libres détachés et donc parfaitement acceptables. Aussi sont acceptables les adverbes formés sur la base des adjectifs *individual-level* en (42c) :

- (41) a. *I ate the meat_i *organic*_i.
 b. He_i arrived **intelligent*_i/**knowing*_i/?*knowledgeable*_i.
 c. He_i read the book **intelligent*_i/**knowing*_i/?*knowledgeable*_i.
- (42) a. ?I ate the meat, *organic* and *nutritious*.
 b. The new secretary arrived, *eager* and *intelligent*.
 c. He read the book *intelligently/knowingly/knowledgeably*.

La même restriction s'applique en russe : les adjectifs *individual-level* ne sont pas acceptables en tant que dépicatifs :

- (43) a. Ivan_i prišel *p'janym*_i.
 Ivan-nom arrived drunk-instr
 'Ivan arrived drunk.'
 b. * ?Ivan_i prišel *umnym*_i.
 Ivan-nom arrived intelligent-instr

Apparemment, cette restriction n'est que logique étant donné que l'état dénoté par le déictif s'applique, et est donc censé être pertinent, lors de la situation (au sens large) décrite par le prédicat principal, même s'il peut durer déjà avant et après cet événement. Si l'état dénoté par un adjectif n'est pas ancrable à un temps de référence particulier fourni par le verbe principal tense (l'état dénoté par un adjectif *individual-level* n'est pas localisable temporellement et spatialement), son ancrage ne peut pas faire de sens. Bien évidemment, dans les exemples ci-dessus, il ne s'agit pas d'agrammaticalité syntaxique, seulement de l'incompatibilité sémantique, puisque l'acceptabilité d'un prédicat secondaire dans une construction déictive dépend des facteurs pragmatiques et discursifs. Si, en fonction du contexte, *i-levelness* peut être interprété comme *s-levelness*, le prédicat correspondant peut devenir acceptable dans une phrase correspondante. La raison à cela est qu'il n'y a pas de prédicats *individual-level* ou *stage-level* en absolu, mais seulement relativement à un temps de référence particulier introduit par le verbe principal tense d'une phrase.

La nature temporelle des déictifs est la raison de leur incompatibilité avec les verbes statifs, étant donné qu'il y a un conflit entre l'état temporaire dénoté par le déictif et l'état continu dénoté par les verbes statifs. En effet, les verbes statifs, contrairement aux verbes dynamiques, prennent des compléments petites propositions au lieu de participer dans les constructions déictives : on voit la différence entre *to prefer* [_{SC} *one's coffee black*] et *to drink one's coffee* [_{AdjP} *black*] par leurs conséquences nécessaires (*entailments*) différentes : du premier il ne suit pas nécessairement qu'un sujet potentiel préfère le café, contrairement au deuxième où le sujet doit nécessairement boire/avoir bu son café, qui est/était noir, par ailleurs.

Le russe montre le même pattern : la phrase en (44a) n'a pas comme conséquence nécessaire que je hais Ivan, tandis que la phrase en (44b) a forcément comme conséquence nécessaire que les amis ont ramené Ivan à la maison.

- (44) a. Ja nenižu [Ivana_i p'janym_i].
 I-nom hate Ivan-acc drunk-instr
 'I hate Ivan drunk' (Ivan is the drunk one).
- b. Druz'ja priveli Ivana_i domoj [p'janym_i]
 friends-nom brought Ivan-acc home drunk-instr
 'Friends brought Ivan home drunk.' (Ivan is drunk).

Ce que l'adjectif et son antécédent forment non seulement une unité sémantique, mais aussi un constituant syntaxique est illustré en (45), où la séquence [*Ivana p'janym*] peut être substituée par un démonstratif *èto*, co-indicé avec un mot-*wh* *čto* dans la pseudo-clivée *čto X tak èto Y*.

- (45) Čto_i ja nenižu — (tak èto) [Ivana p'janym]_i
 what-acc I-nom hate (so this) Ivan-acc.drunk-instr
 'What I hate is Ivan drunk.'

En revanche, la pseudo-clivée construite de la même manière à partir de la construction déictive en (44b) ne sera pas grammaticale (cf. (23) ci-dessus).

Ces différences syntaxiques, ensemble avec les différences sémantiques illustrées par les conséquences nécessaires, suggèrent que [*Ivana p'janym*] fonctionne comme une petite proposition complément du verbe statif *nenavidet'* ('*detester*'), qui n'accepte pas de construction déictive.

3.2 Le choix de l'hôte pour un prédicat déictif

Si la distribution des hôtes de la prédication résultative est caractérisée par la Restriction sur les Objets Directs, quelle que soit son explication, syntaxique/structurelle ou par divers patterns de la structure événementielle, le choix des sujets de la prédication déictive n'est pas non plus aléatoire. Le problème du choix du contrôleur pour un groupe adjectival déictif ne se formule pas en termes d'*objecthood*, mais en d'autres termes, à savoir, en termes de la structure aspectuelle de l'événement dénoté par le groupe verbal qui accueille le déictif.

Pour les déictifs, il n'existe pas de contraintes du type DOR, c'est-à-dire l'objet direct des verbes transitifs et le sujet des verbes inaccusatifs et passifs ne sont pas les sujets exclusifs de la prédication déictive. Dans les déictives, tout sujet est éligible au rôle de sujet de prédication pour un déictif (sans intermédiaire d'un « faux » pronom réfléchi, ou, en général, d'un objet non-sélectionné, comme c'est le cas pour le résultatif). La contrainte sur l'hôte de la prédication seconde pour les déictifs est, en quelque sorte, renversée par rapport à la DOR pour les résultatifs, dans le sens que c'est le sujet qui est privilégié comme hôte pour un déictif, par rapport à l'objet, puisque seul l'objet des verbes appartenant à une certaine classe aspectuelle, notamment, les accomplissements, peut servir d'hôte à la prédication déictive.

La contrainte sur l'argument du verbe qui peut fonctionner comme un hôte/contrôleur du déictif se décrit donc en termes aspectuels. Si le déictif peut ou ne peut pas prédiquer à propos de l'objet direct dépend de la classe aspectuelle du groupe verbal qui accueille ce déictif. Il convient d'expliquer la distribution des prédicats déictifs, en fonction de la classe aspectuelle du groupe verbal.

D'abord, il faut faire une distinction entre le comportement des prédicats secondaires avec les verbes statifs et le comportement des prédicats secondaires avec les trois classes de verbes dynamiques : achevements, activités et accomplissements. Les prédicats déictifs, mais aussi les résultatifs, ne sont pas possibles avec les verbes statifs.

Les prédicats secondaires déictifs sont à distinguer des compléments petites propositions des verbes statifs qui ont leurs ressemblent superficiellement, mais qui ont des propriétés radicalement différentes. Un des moyens de distinguer les compléments petites propositions des prédicats secondaires déictifs est de tester une paraphrase avec un groupe verbal à copule à l'infinitif ; les déictifs ne sont pas paraphrasables de cette manière :

- (46) a. I considered it stupid. ≈ I considered it to be stupid.
b. She preferred her men tall ≈ She preferred her men to be tall.

- c. She cut the bread hot. ≠ *She cut the bread to be hot.
- d. She eats her fish raw. ≠ *She eats her fish to be raw. (Motut 2010, ex. 3-5)

Les compléments petites propositions des verbes statifs forment un constituant et donc une unité sémantique, contrairement aux prédicats dépicatifs qui ne forment pas de constituant, ni d'unité sémantique, avec leurs sujets. Nous avons déjà vu que tandis que (47a) nécessite qu'elle a bu son café, (47b) ne nécessite pas qu'elle préfère le café à d'autres boissons, c'est-à-dire, avec *to prefer*, *coffee* et *black* forment un constituant en syntaxe et une unité sémantique, à savoir une petite proposition complément du verbe préférer :

- (47) a. She drank (/prepared/spilled) her coffee *black*.
- b. She prefers(/loves/hates/wants) her coffee *black*. (Motut 2010, ex. 6,7)

Les tests de mouvement montrent que les dépicatifs ne forment pas de constituant syntaxique avec leurs sujets, contrairement aux compléments petites propositions. Les derniers peuvent être clivés, contrairement aux dépicatifs accompagnés de leurs sujets : ?*Her coffee black is what Jones prefers* est beaucoup plus acceptable que **The bread hot is what Jones prefers*. Les compléments petites propositions, contrairement aux dépicatifs, peuvent être extraposées : *John drunk, Bill admired* est à comparer avec **The fish raw, John ate*.

Puisque le dépicatif ne forme pas de constituant avec son sujet, un « vrai » dépicatif, contrairement à un prédicat de la petite proposition, est toujours optionnel, c'est-à-dire omissible sans rendre le reste de la phrase agrammatical (48) ou sans changer les relations structurelles entre les constituants restants de la phrase et donc son sens (49):

- (48) a. Louisa seemed *(*tired*).
- (49) a. Louisa considers Silvia *intelligent* ≠ Louisa considers Silvia
- b. She preferred her pasta *al dente* ≠ She preferred her pasta.

En ce qui concerne les résultatifs, les verbes d'état ne sont pas acceptables avec eux par définition : un état non-dynamique ne peut pas donner lieu à un changement et aboutir à un résultat, ce que dénote pourtant une construction résultative. Si, par exemple, la phrase '*The teacher bored him to death/tears (=tremendously) (*in 10 minutes flat).*' ressemble à un résultatif, il s'agit d'un pseudo-résultatif, qui n'est pas compatible avec l'adverbial *in x time*. Pourtant, cette compatibilité est le premier indice des accomplissements, classe aspectuelle des constructions résultatives. Il s'agit bel et bien d'un état qui au présent ne reçoit pas d'interprétation itérative/habituelle : '*The teacher bores him to death.*'

Quant au choix possible du sujet de la prédication seconde par les dépicatifs, ils peuvent donc modifier les objets directs (50a) et les sujets (50b), mais pas les sujets implicites (51) et les DPs contenus dans les PPs (52), essentiellement pour les raisons de l'impossibilité de la c-commande du dépicatif par les DPs non-réalisés et par des DPs contenus dans les PrepPs :

- (50) a. Alex ate the peanuts, *salted*.
- b. John_i cooked the breakfast *naked*.
- (51) a. *The house was built *drunk*.

- b. *The breakfast was cooked *drunk*.
- (52) a. *John filled the wagon [_{PP} with hay, *green*]
 b. *Mary wrote the letter [_{PP} to John, *drunk*]. (Motut 2010, ex. 20-23)

En ce qui concerne les relations temporelles entre les prédicats – primaire et secondaire -, si le prédicat secondaire résultatif en (53) décrit l'état d'un des arguments du verbe résultant de l'action décrite par le verbe, le prédicat secondaire dépicatif en (54) décrit l'état d'un argument du verbe pendant toute la durée de l'action (ou, au moins, lors de l'initiation de l'action) dénotée par le verbe. (Plus précisément, il doit y avoir un chevauchement entre l'événement dénoté par le prédicat primaire (c'est-à-dire, verbe+objet) et l'état dénoté par le prédicat second, adjectif dépicatif.

- (53) a. John cooked the steak, *black*.
 b. Karen hammered the metal, *flat*.
- (54) a. John, *drove* the car *drunk*.
 b. Alex ate the fish, *raw*. (Motut 2010, ex. 1, 2)

Pour apprécier l'importance de la précision que le prédicat dépicatif modifie une entité au moins pendant l'initiation de l'action dénotée par le verbe, il suffit de comparer les phrases '*Jones boiled the lobster angry*' et '*Jones boiled the lobster alive*', où, dans la deuxième, la modification de l'objet ne peut s'appliquer qu'au début de l'action : le homard vivant au début de la préparation ne l'est, de toute évidence, plus à la fin du processus. De même, en (54) à la fin de l'événement décrit par la phrase, il n'y a plus de poisson, ni cru ou ni préparé. Le fait que le dépicatif modifie, au moins, l'initiation de l'événement, tandis que le résultatif dénote (seulement) l'état résultant de l'événement explique leur compatibilité inversée avec les adverbiaux *in x time* et *for x time* :

- (55) a. She painted the barn, *red*, *in one hour* / ?**for one hour*.
 b. Jones, *painted* the picture *drunk*, *for an hour* / **in an hour*.

Classe aspectuelle du verbe pour accueillir un prédicat dépicatif

En ce qui concerne la classe aspectuelle des verbes qui peuvent se produire avec les dépicatifs, Rapoport 1993 suggère que les prédicats dépicatifs sont restreints aux verbes qui impliquent un changement d'état ou de lieu de leurs objets et Rapoport 1999 soutient que les dépicatifs avec les contrôleurs objets ne sont possibles qu'avec les verbes d'activité.

Les dépicatifs modifient donc les arguments DPs dans une phrase de manière sélective, en fonction de la classe aspectuelle du verbe. Contrairement aux prédicats dépicatifs orientés sujet, les prédicats dépicatifs orientés objet sont sensibles quant à la télicité et la durée du prédicat primaire. Par exemple, les verbes *to fry*, *to boil*, *to cut*, *to freeze*, *to buy*, *to cook*, *to serve*, permettent, dans la même mesure, la modification par un dépicatif et du sujet et de l'objet en (56) :

- (56) a. Jones, *fried* the potatoes *naked*. a'. Jones fried the potatoes, *raw*.
 b. Jones, *cut* the bread *drunk*. b'. Jones cut the bread, *hot*.

- c. Jones_i froze the juice *tired*_i. c'. Jones froze the juice, *fresh*_j.
(Rapoport 1999, 653 (1,2))

Mais il y a beaucoup de verbes qui imposent des restrictions à la modification de leur objet, et les mêmes verbes n'appliquent pas de restrictions à la modification de leur sujet. Ce contraste est illustré en (57) :

- (57) a. Jones_i phoned Smith *sad*_i. a'. *Jones phoned Smith_j *sad*_j.
b. Jones_i pushed Smith *sick*_i. b'. *Jones pushed Smith_j *sick*_j.
c. Jones_i slapped Smith *sober*_i. c'. *Jones slapped Smith_j *sober*_j.
(Rapoport 1999, 654 (4,3))

Avec les verbes en (57) à droite, si les prédicats secondaires avec l'hôte objet peuvent sembler néanmoins acceptables, la seule interprétation possible dans ces cas n'est pas déictive, mais résultative (la préférence pour une lecture résultative d'accomplissement empêche une lecture déictive d'activité). Par exemple (57c) peut être interprétée comme un accomplissement, c'est-à-dire que la sobriété de Smith est le résultat du « giflement » de Jones, mais la lecture d'activité où Smith est resté sobre tout au long de l'événement de « giflement » n'est pas disponible. Cette stratégie de réparation « forcée » d'une interprétation déictive non-acceptable pour une interprétation résultative n'est pas disponible pour tous les locuteurs et pour tous les verbes du type en (57).

Richardson 2007 note également qu'en russe (et dans les langues slaves en général), ce n'est pas le cas que les déictifs sont toujours possibles avec tous les objets accusatifs. Elle montre que la prédication déictive est agrammaticale avec les antécédents accusatifs des verbes de contact de surface comme *to push*, *to hit*, *to kick*, *to slap*, tandis qu'avec les autres arguments accusatifs des verbes dynamiques la prédication déictive est possible. En (58a), où le déictif est acceptable, il s'agit d'un verbe causatif préfixé, par hypothèse, un accomplissement, et en (58b), où le déictif n'est pas acceptable, il s'agit des verbes non-préfixés, semelfactif et d'activité :

- (58) a. Druz'ja priveli ego_i domoj *p'janym*_i
friends-nom brought him-acc home drunk-instr
'Friends brought him home drunk' ('he' is drunk).
b. Ivan_i tolk-nu-l^{Perf}/tolk-a-l^{Imp} Borisa_k *p'janym*_{ij*k}.
Ivan-nom pushed ('give a push/several pushes') Boris-acc drunk-instr
'Ivan pushed Boris drunk' (only Ivan can be drunk).

Il s'agit d'un verbe de contact de surface qui peut être paraphrasé, par exemple, selon Verkuyl 1993, par 'to give one or more pushes to' ou 'to exert force to', introduisant des prépositions typiques des constructions à objet indirect en anglais, de sorte que l'argument interne soit équivalent à un argument interne indirect (objet indirect) ou un argument indirect introduite par une préposition. Contrairement à l'anglais, le russe distingue morphologiquement en (58b) une lecture semelfactive ('to give a push') par le suffixe *-nu-* et une lecture d'activité ('to give several pushes'), non-suffixée (sauf par une voyelle thématique, qui détermine la classe de conjugaison et présente dans chaque

forme verbale, *-a-* en (58b)). (En revanche, les verbes de résultat ne peuvent pas être paraphrasés de cette manière : *'I broke the window'* ne peut pas être paraphrasé comme *'I gave the window a break.'*) De plus, dans beaucoup de langues, selon Levin et Rappaport 2005, les verbes de contact de surface prennent des compléments obliques ou se réalisent comme des combinaisons verbe-nom similaires aux paraphrases anglais *'I gave Joshua a push/kick'* for *'I pushed/kicked Joshua'*. Borer 2005 remarque qu'il est impossible d'attribuer le trait [-ADD TO], c'est-à-dire, non-incrémental, qui bloque une lecture téléique même en présence d'un objet spécifique délimité dans le sens de Verkuyl 1972, 1993, de manière inhérente au verbe *to push* (ou *to pull*), puisqu'une interprétation téléique est clairement disponible pour ces verbes dans les phrases *'Kim pushed the button/the lever'*, *'Kim pulled the rope/the lever'*, dans un contexte où l'action produit (le bouton enfoncé) produit un résultat clairement identifiable (par exemple, une lumière s'allume ou une cloche sonne).

Pour Richardson 2007, l'argument interne des verbes de contact de surface n'est pas un vrai objet direct, mais dominé, malgré son cas accusatif, par une couche supplémentaire de structure, par un Appl(licative)P ou un PrepP avec une tête prépositionnelle nulle. Dans ce cas, comme tous les objets indirects, les expérienceurs datifs et les arguments à l'intérieur des projections prépositionnelles, cet argument ne peut pas c-commander un dépicatif, ce qui explique l'inacceptabilité des dépicatifs avec les verbes de contact de surface.

L'argument interne de ce type de verbes ne se comporte pas toujours comme un argument indirect de but, mais comme un parfait objet direct à condition d'introduire un P(ath)P dans la structure. Dans *to push the cart to the wall*, le verbe et son argument interne ne peuvent plus être paraphrasés par une construction avec un verbe léger comme *to give a push to* puisque l'ajout du groupe prépositionnel transforme le prédicat d'activité *to push the cart for x time* en prédicat d'accomplissement *push the cart to the store in x time*.

Si un groupe P(ath)P de direction/de but ('vers NP') est optionnel avec les verbes semelfactif/d'activité *tolknut'/tolkat'* en (59), après la préfixation de ces verbes ce P(ath)P devient obligatoire et s'interprète maintenant comme indiquant non plus la direction, mais le point d'arrivée du chariot. La préfixation change donc le schéma de sous-catégorisation du verbe à l'origine atélique, et le transformant en accomplissement téléique, où le déplacement du chariot le long du trajet jusqu'au point d'arrivée mesure, de manière incrémentale, la progression de l'événement, et le dépicatif devient acceptable :

- (59) Ja pri-tolk-nu-l I^{Perf}/pri-tolk-a-l I^{Perf} telegu_i k stene polnoj_i (/gruženoj_i).
 I-NOM PRI-pushed cart-ACC to wall full-INSTR (/charged-INSTR)
 'I pushed the cart to the wall full.'

Ainsi, comme avec d'autres verbes, la structure événementielle des verbes de contact de surface (plus généralement, de manière) peut changer en fonction des éléments avec lesquels le verbe fusionne : l'ajout d'un préfixe et d'un P(ath)P change la structure événementielle en la téléicisant et rendant le dépicatif acceptable.

On remarque donc que les verbes avec lesquels les dépicatifs orientés-objet sont agrammaticaux sont des verbes d'activité, ou, en tout cas, ce ne sont pas des verbes d'accomplissement. (Les sujets des verbes intransitifs dynamiques sont toujours permis en tant que contrôleurs d'un dépicatif : '*Jones ran barefoot*'.) La seule classe vendliérienne des verbes qui accepte systématiquement la modification de l'objet direct par un prédicat dépicatif est la classe d'accomplissements. Ni les verbes d'achèvement en (60), ni les verbes semelfactifs en (61), n'acceptent pas de dépicatifs orientés objet (avec les semelfactifs 'once' est employé pour forcer une authentique lecture semelfactive, c'est-à-dire, d'un seul cycle, afin d'exclure une lecture d'activité, celle de cycles itératifs :

- (60) a. *John reached Jane_i drunk_i.
 b. *John lost the hat_i crushed_i/crumpled_i.
 c. *John won the hat_i crushed_i/crumpled_i. (Motut 2010, ex. 28)
- (61) a. *The bluejay flapped its wing_i (once) broken_i.
 b. *The drunk blinked his eyes_i (once) bloodshot_i. (Motut 2010, ex. 29)

Les dépicatifs orientés sujet ne montrent aucune restriction sur la classe aspectuelle du VP : nous avons déjà vu les exemples des verbes d'activité et d'accomplissement. Avec les verbes d'achèvement en (62a) et semelfactifs en (62b), les prédicats dépicatifs orientés sujet sont parfaitement acceptables :

- (62) a. John_i reached the hotel drunk_i.
 b. John_i blinked his eyes (once) drunk_i. (Motut 2010, ex. 40)

Certains des exemples agrammaticaux s'améliorent s'il y a une pause intonative entre l'objet direct et l'adjectif dépicatif, le transformant en adjectif appositif, au lieu d'un « vrai » dépicatif, par exemple : '*The ninja kicked John, drunk*' ou '*Jones carried the computer, undamaged*'. Le fait même que les exemples deviennent acceptables quand l'adjectif est délibérément transformé en appositif confirment que les « vrais » dépicatifs imposent certaines restrictions de sélection sur le verbe.

Il y a des contrastes intéressants en (63), qui montrent que l'(in)acceptabilité de la construction dépicative avec un verbe donné ne dépend pas du verbe seul (l'(in)acceptabilité du dépicatif n'est pas une caractéristique lexicale du verbe), mais de la configuration syntaxique dont le verbe fait partie, interprétée aspectuellement d'une certaine manière :

- (63) a. *John shot the bear_i sad_i (i.e., with a gun). a'. *Jones pushed Smith_j sick_j.
 b. John shot the bear_i sad_i (i.e., with a camera.) b'. John pushed the cart_j loaded_j.
 (Motut 2014, 243 (13))

Les objets directs différents (ou les représentations différentes de l'objet direct) entraînent des interprétations aspectuelles différentes. Les exemples en (63b et b') sont interprétés comme des accomplissements (avec les objets thèmes incrémentaux), ce qui rend les dépicatifs orientés objets acceptables, contrairement aux exemples en (63a et a') où il s'agit des verbes de contact qui excluent toute relation incrémentale entre la progression de l'événement et une caractéristique physique de l'objet. Quant à *to shoot* en (63b), prendre un objet en photo signifie de construire une

représentation de cet objet et les thèmes représentationnels sont un sous-type des thèmes incrémentaux (Dowty 1991). Quant à *to push* en (63a' et b'), c'est un verbe qui dénote une transmission de force, qui peut (ou ne peut pas), en fonction de l'objet, s'accompagner d'un changement de lieu de l'objet. En (63b'), la succession des changements de lieu du chariot peut être mesuré par son mouvement le long d'un trajet implicite, ce qui en ferait un verbe à thème incrémental, c'est-à-dire, un accomplissement. En revanche, en (63a'), il n'y a pas de déplacement de la personne (qui ne possède pas de roues de manière inhérente contrairement au chariot) résultant de l'effort de la part du sujet.

Par ailleurs, la différence dans l'interprétation aspectuelle entre (63a' et b') est confirmée par leur (in)capacité de former le moyen : *to push the cart*, accomplissement, peut former une construction moyenne, tandis que *to push a boy*, activité, ne le peut pas : '*Small carts sure push easily.*' vs. '**Small boys sure push easily.*'

Les contrastes en (64) confirment que l'(in)acceptabilité du dépicatif avec un verbe donné ne dépend pas du verbe, mais de la configuration syntaxique dont il est à la base et qui doit être interprétée de manière spécifique, notamment en tant qu'accomplissement. En ce qui concerne les achevements et les accomplissements, il y a une différence de l'acceptabilité des dépicatifs entre les accomplissements causatifs transitifs et les achevements intransitifs correspondants : les premiers acceptent les dépicatifs prédiqués à propos des objets, contrairement aux seconds, qui n'acceptent pas les mêmes dépicatifs, mais orientés sujets, même si ces derniers ont le même rôle thématique que les objets des verbes causatifs transitifs correspondants :

- (64) a. I fried the potatoes_i raw_i. vs. a'. *The potatoes_j fried raw_j.
 b. I boiled the lobster_i alive_i. vs. b'. *The lobster_j boiled alive_j.

L'agrammaticalité des dépicatifs en (64 a' et b') ne signifie pas pour autant que les sujets des verbes intransitifs inchoatifs n'acceptent pas de modificateurs : il suffit de remplacer les dépicatifs inacceptables par des adjectifs sémantiquement acceptables en (65a' et b') avec les verbes correspondants pour que les exemples deviennent acceptables :

- (65) a. *The potatoes_i fried raw_i. vs. a'. The potatoes_i fried crisp_i.
 b. *The lobster_i boiled alive_i. vs. b'. The lobster_i boiled soft_i.

Mais ces modificateurs (*crisp* et *soft*) ne sont plus dépicatifs, mais de (simple) modificateurs de l'état résultant, s'agissant des verbes COS (*to fried*, *to boil*) qui lexicalisent l'état résultant, et ne permettent pas de renvoi à l'initiation de l'événement (condition sine qua non pour qu'un dépicatif puisse apparaître avec un verbe), contrairement aux verbes causatifs d'accomplissement en (64). Dans les exemples (65), on observe la même tendance de forcer, si l'état résultant impliqué par verbe et l'adjectif ne sont pas incompatibles sémantiquement, une interprétation résultative du groupe adjectival au lieu d'une interprétation dépicative que le verbe n'autorise pas.

Les données présentées semblent appuyer la généralisation que les dépicatifs sont compatibles avec les VPs qui sont à la fois téliques et étendus dans le temps, autrement dit, accomplissements. Il existe des faits supplémentaires qui démontrent que les dépicatifs exigent un VP télique et duratif.

Sans modification dépicative, les objets pluriels nus et massiques rendent systématiquement les VPs téliques atéliques : *'I ate the fish/the apple(s).'* (télique) vs. *'I ate fish/apples.'* (atélique). Avec la modification dépicative, les VPs atéliques, c'est-à-dire, ceux avec les objets directs massiques ou pluriels nus, apparaissent dégradés ou agrammaticaux, tandis que l'acceptabilité des VPs téliques ne change pas :

- (66) a. I ate the apples_i raw_i. vs. ?? I ate apples_i raw_i.
 b. I ate the fish_i raw_i. vs. ? I ate fish_i raw_i.
 c. We drank the beer_i warm_i. vs. * We drank beer_i warm_i.
 d. We drank the water_i cold_i. vs. * We drank water_i cold_i.

(Motut 2010, ex. 32-35)

En outre, les dépicatifs orientés objet ne sont pas acceptables avec les objets prépositionnels qui induisent une lecture atélique. La construction *verbe+away at* produit les variantes atéliques des phrases téliques correspondantes : *'We ate the fish.'* (télique) vs. *'We ate away at the fish.'* (atélique) ; *'Alex carved the statue.'* (télique) vs. *'Alex carved away at the statue.'* (atélique). L'ajout d'un dépicatif à la variante télique en (67a et b) ne rend pas la phrase agrammaticale, contrairement à la modification par un prédicat dépicatif d'une variante atélique en (67a' et b'), dans l'hypothèse que les verbes *to eat away at* et *to carve away at* sont des verbes à particule (complexe), c'est-à-dire, les verbes prépositionnels transitifs (inséparables par l'objet de la particule), afin d'exclure l'explication de l'agrammaticalité des exemples en (67a' et b') par l'inacceptabilité de la modification par le dépicatif à l'intérieur des groupes PrepPs.

- (67) a. We ate the fish_i raw_i. vs. a'. *We ate away at the fish_i raw_i.
 b. Alex carved the statue_i upright_i. vs. b'. *Alex carved away at the statue_i upright_i.

(Motut 2010, ex. 38, 39)

Cette distribution confirme la généralisation suivante : contrairement aux dépicatifs orientés sujet qui ne sont pas restreints en ce qui concerne la classe aspectuelle du prédicat primaire (verbe+objet) de la phrase, les dépicatifs orientés objet ne sont acceptables qu'avec les VPs dénotant les événements téliques et étendus, c'est-à-dire, les événements dénotés par les prédicats d'accomplissement.

Nous avons constaté que les dépicatifs orientés objet imposent des contraintes sur l'aspect lexical du groupe verbal et que les dépicatifs orientés sujets sont compatibles avec les verbes de toutes les classes aspectuelles. Puisque l'acceptabilité des dépicatifs orientés objet varie en fonction du format grammaticale de l'objet (comptable/massique, direct/prépositionnel, spécifique/non-spécifique) qui affecte la télicité de l'événement dénoté par le VP, le prédicat dépicatif est sensible à la propriété du VP (et non du verbe seul). Puisque les dépicatifs orientés sujet, qui s'attachent plus haut dans la structure (par hypothèse, à vP) ne manifestent pas la même distribution, cela indique également que

ce sont certaines propriétés du groupe verbal (notamment, atélique et non-étendu/non-duratif) avec lesquelles les déictifs orientés objets ne sont pas compatibles.

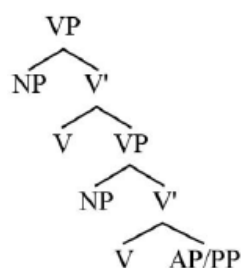
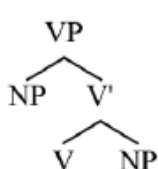
Pour résumer : la contrainte sur la distribution des prédicat secondaires déictifs doit être formulée comme suit : si les déictifs orientés sujet ne sont pas restreints en fonction de la classe aspectuelle du verbe, transitif ou intransitif, seuls sont acceptables les déictifs orientés objet direct des prédicats d’accomplissement. Avec des verbes d’activité, une lecture résultative du prédicat secondaire orientée-objet peut parfois être forcée, au lieu d’une lecture déictive, l’activité est alors réinterprétée comme un accomplissement.

3.3 Explication de la contrainte sur l’hôte du prédicat déictif

Une explication de la contrainte sur l’hôte du prédicat déictif, ainsi que les restrictions concernant la disponibilité d’une construction déictive en fonction de la classe aspectuelle du groupe verbal, doit être formulée dans les termes structuraux, par exemple dans le modèle de la représentation structurelle de l’aspect de Rapoport 1999 et Erteschik-Shir et Rapoport 2004, qui formulent une restriction unifiée sur le sujet de la prédication secondaire déictive (pour les hôtes sujets, ainsi que pour les hôtes objets), à savoir, seuls les spécifieurs peuvent servir d’hôte aux prédicats déictifs.

Le modèle de la structure aspectuelle de Rapoport 1999 et Erteschik-Shir et Rapoport 2004, basé sur Hale et Keyser 1991, 1993, 1995 prétend rendre compte du comportement aspectuel variable des verbes moyennant une association libre des noyaux verbaux (représentations lexicales des verbes) avec quelques patterns de structure aspectuelle préexistants. Ces structures, avec leurs positions et les relations entre ces positions, représentent à la fois la structure argumentale et classe aspectuelle. Les trois structures, suivant Hale et Keyser, sont représentées en (68), où sont omises toutes les catégories fonctionnelles avec lesquelles les catégories lexicales s’associent dans une structure syntaxique complète :

- (68) a. activité b. accomplissement/str. causative c. achèvement/str. Inaccusative



(Rapoport 1999 : 656 (11))

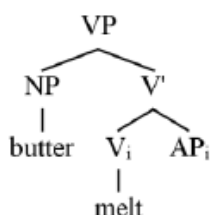
Dans ce modèle, ces structures sont projections des différentes catégories et existent indépendamment d’un verbe particulier associé avec une structure ; le nombre de structures aspectuelles et, par conséquent, des interprétations qui leur sont associées sont limités étant donné le nombre des catégories lexicales qui composent les structures. Ces structures syntaxiques sont associées librement avec des noyaux déjà spécifiés comme verbaux, les autres groupes associés avec la structure sont interprétés en tant qu’arguments de ces verbes.

Les catégories composant les structures ont chacune une interprétation particulière : N est interprétée comme « occurrence » (*instance*), A comme « état », P (avec « but » comme complément) comme « interrelation » et V signifie « dynamique ». Chaque projection catégorielle se combine avec une tête dynamique V pour former un prédicat : V-VP instancie *CAUSE*, V-NP représente *DO* et V-AP/PP représente *BECOME* ; le NP dans le spécifieur de la projection de toutes ces relations est interprété en tant que sujet du prédicat en question et le prédicat impose une certaine interprétation à son sujet : le sujet du prédicat *DO* en (68a) et du prédicat *CAUSE* en (68b) sont interprétés comme un agent/initiateur et le sujet du prédicat *BECOME* en (68b) et (68c) comme un thème/mesureur d'événement. Chaque type de structure détermine donc la classe aspectuelle lexicale de la configuration prédicateur-arguments représentée, indépendamment du matériel lexical qui peut (ou ne peut pas) être associé avec les composants de la structure, c'est-à-dire, inséré dans la structure. Ainsi, la classe aspectuelle et l'interprétation sont prédéterminées structurellement (des modèles semblables ont été proposés dans, par exemple, Travis 1994, 2010, Borer 1994, 2005 et Ritter et Rosen 1998, avec une différence majeure que ce modèle n'a pas de catégorie/projection fonctionnelle aspectuelle à l'intérieur du groupe verbal vP/VP, contrairement, par exemple, au modèle de Borer 2005, où il y a une projection Asp_QP responsable exclusivement de la télicité du prédicat).

Pour chaque noyau verbal, la relation basique qu'il dénote peut être identifiée via son entrée dictionnaire, cette relation fournit une association structurelle mon-marquée/basique pour le noyau en question, d'autres associations restant envisageables. Par exemple, les noyaux MELT, FREEZE et CUT dénotant une relation « dynamique-état » (*dynamic-state*), ont une association basique V-AP et les noyaux RUN, WIPE ou HAMMER dénotant une relation « dynamique-occurrence » (*dynamic-instance*), ont une association V-NP.

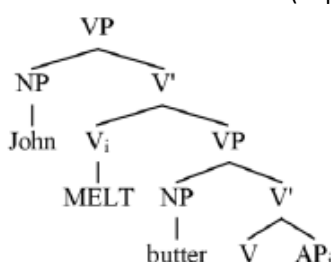
En principe, un noyau verbal peut être associé avec/inséré dans n'importe quelle structure : il n'y a pas de restrictions sur l'association d'un noyau avec tel ou tel type de structure. Par exemple, si le noyau MELT est inséré dans une structure d'achèvement en (68c), où l'état final AP est identifié par le noyau MELT, leur relation indiquée par la co-indexation, le résultat est le verbe inaccusatif *melt*. La phrase '*The butter melted*' serait dérivée de la représentation de la structure aspectuelle en (69a), interprétée comme '*the butter went to a melted state*'. Le même noyau MELT peut aussi être inséré dans la structure d'accomplissement en (68b), dont la structure complexe comprend une composante haute (cause) et une composante basse (changement d'état), dont chacune contribue à l'interprétation causative, transitive du verbe *to melt* et la phrase comme '*John melted the butter*' en (69b) serait interprétée comme '*John caused the butter to go to a melted state*'.

(69) a.



b.

(Rapoport 1999 : 658 (13,14))



La différence entre accomplissements et achèvements dans le modèle n'est donc pas dans la durée de l'événement : les achèvements/inchoatifs *to break* et *to melt* durent le même temps que les accomplissements/causatifs *to break* et *to melt*. Les achèvements, par contraste avec les accomplissements, n'ont pas d'initiateur et n'ont donc pas d'état initial (représenté par la partie haute de la structure d'accomplissement). Les achèvements représentent seulement l'état final/résultant (représenté par la partie basse de structure).

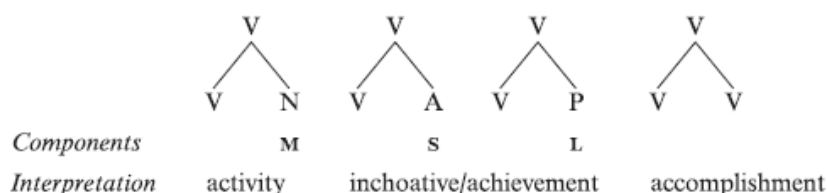
Dans ce modèle, c'est le type de structure et non un listing lexical associé au verbe dans le dictionnaire qui détermine le nombre d'arguments et l'interprétation aspectuelle qui en résulte. Ainsi, le même noyau verbal peut avoir des patterns différents d'arguments et s'interpréter aspectuellement de plus d'une manière, en fonction du pattern d'arguments. Ainsi, les distinctions aspectuelles ne sont pas dues aux multiples représentations lexicales et règles lexicales du *linking*.

Le modèle de Erteschik-Shir et Rapoport 2004 (présenté en termes de structure syntagmatique nue (*bare phrase structure*)) est minimalement différent de celui de Rapoport 1999 et concerne le lien entre l'entrée dictionnaire d'un verbe et le type de structure aspectuelle dans laquelle ce verbe peut apparaître. Si dans le modèle de 1999 l'association entre les verbes et les structures aspectuelles est libre, chaque noyau verbal ayant, en conformité avec son entrée dictionnaire une association structurelle non-marquée et d'autres associations restant potentiellement envisageables, dans le modèle de Erteschik-Shir et Rapoport 2004, plus contraint, ce sont les composants de sens (en nombre très restreint) de chaque verbe qui projettent chacun une configuration aspectuelle/thématique bien spécifique. Le modèle a donc en commun avec d'autres modèles projectionnistes (comme par exemple, celui de Levin et Rappaport Hovav 1995) que l'interprétation est déterminée par les composants de sens lexical, chaque composant projetant une structure spécifique.

Dans ce modèle, basé sur les travaux de Hale et Keyser 1991, 1993, 1995, la structure syntaxique est projetée depuis un inventaire limité de composants sémantiques lexicaux, notamment des composants de sens verbaux qui sont trois *m* = *manner/means/instrument*, *s* = *state* et *l* = *location*. Par exemple, le sens du verbe comme *cut* est composé d'une manière de *cutting*, à savoir avec un instrument tranchant, et un état résultant, à savoir *cut*.

C'est la combinaison de ces composants de sens et les structures projetées qui détermine entièrement l'interprétation aspectuelle du prédicat et l'interprétation thématique de ces arguments. Le verbe et ses composants de sens peuvent projeter les structures syntaxiques en (70) :

(70)



La structure syntaxique est contrainte par l'exigence que les verbes lexicaux doivent être typés (par l'insertion d'un complément approprié) et par le principe de l'interprétation intégrale (*Principle of*

Full Interpretation), notamment que tous les composants de sens d'une tête lexicale (verbale) doivent être interprétés, en fonction de la structure projetée.

Comme montre (70), chaque composant a une réalisation catégorielle non-marquée : *m* projette N(om) comme complément du verbe projeté, *s* projette A(djectif), *l* projette P(ath/Préposition). Les types de prédicat en complément de V ont des interprétations aspectuelle/thématique spécifiques.

Suivant Hale et Keyser 1991, 1993, 1995, l'interprétation est déclenchée par le type de structure. Chaque structure projetée a une interprétation aspectuelle particulière, en fonction de la catégorie du prédicat : la complémentation V – N représente la production d'une matière (*production of an instance*) et s'interprète comme une activité, la complémentation V – A représente la production d'un état et s'interprète comme un achèvement de changement d'état ; la complémentation V – P représente (la production d'un) changement de lieu et s'interprète également comme un achèvement. Finalement, la complémentation V – V représente la production d'un événement, aboutissant à une interprétation causative d'accomplissement.

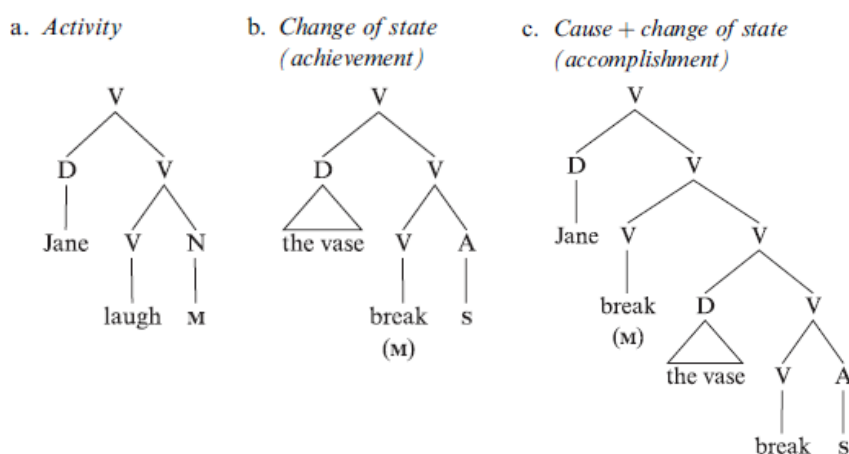
Chaque type de prédicat impose une interprétation particulière sur son sujet à fusionner (*merge*) dans la structure : l'hypothèse que le sujet reçoit son interprétation du prédicat est adoptée par exemple, dans Chomsky 1981; Marantz 1984.

Le prédicat d'activité V – N impose une interprétation agentive d'acteur à son sujet ; le sujet des prédicats d'achèvement V – A et V – P sont interprétés comme des thèmes (affectés), c'est-à-dire comme des éléments qui mesurent le changement d'état ou de lieu décrits par A ou P. Le sujet du prédicat de cause V – V est interprété comme un initiateur/*causer*. Ainsi, ces interprétations, ou thème-rôles, ne sont pas des primitifs de la théorie. Dans le modèle de Hale et Keyser, l'information que ces rôles contiennent supposément, est dérivée structurellement. La combinaison des composants de sens du verbe avec la structure qu'ils projettent suffit à dériver toute l'information aspectuelle et thématique nécessaire pour l'interprétation (sans recourir à des projections fonctionnelles aspectuelles).

Considérons quelques exemples des structures projetées par différents verbes, par exemple, *laugh* et *break*, avec leurs arguments :

(71)

(Erteschik-Shir et Rapoport 2004 : 218, 219 (4))

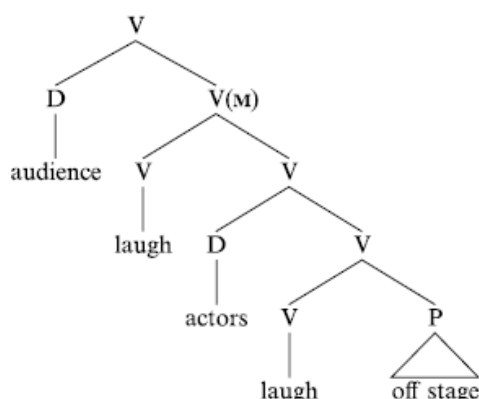


La transitivité résulte des composants de sens : si le verbe a deux composants de sens, comme c'est le cas du verbe *break* (*m(eans)* « avec force » et *s(tate)* « cassé »). En (71b) *break* projette une fois, grâce au composant *s*, et forme une structure de changement d'état ; en (71c), dans l'hypothèse que la projection et *merge* ne sont pas contraints, *break* projette la deuxième fois, grâce au composant *m*, les deux copies formant une chaîne (au lieu d'introduire une tête *v*, comme dans les modèles plus traditionnels, même si, après cette petite modification, les modèles seraient similaires) pour fusionner avec la structure de changement d'état. Cela produit une structure complexe causative de la phrase '*Jane broke the case*'.

La transitivité peut également résulter quand un verbe avec seulement un composant de manière fusionne avec un item lexical qui fournit un deuxième composant capable de projeter. Par exemple, le verbe *to laugh* peut projeter, grâce à son composant de manière, une structure d'activité en (71a). Mais le même verbe peut fusionner avec un groupe prépositionnel pour former une structure complexe d'accomplissement en (71c), pour dériver une construction résultative transitive avec un objet non-sélectionné en (72).

(72)

(Erteschik-Shir et Rapoport 2004 : 220 (5))



Pour résumer : le modèle impose une classification aspectuelle où les facteurs pertinents sont changement (d'état ou de lieu) et causation, et l'interprétation est dérivée du type de structure. Le modèle dérive les mêmes structures que le modèle de Hale et Keyser. Les structures sont dérivées librement grâce à la projection des composants de sens. Le verbe peut fusionner librement avec un complément de n'importe quel type, mais les contraintes sur les types des structures et donc sur les interprétations aspectuelles de ces structures viennent du nombre très limité des composants de sens et l'exigence qu'ils soient tous interprétés.

3.4 Assignment du focus aspectuel et prédicats secondaires

Dans ce modèle, si la structure est télique ou atélique (ou même stative ou dynamique) ne dépend pas de l'emploi d'un type de verbe particulier, mais d'un *shift* dans le focus aspectuel. Le focus aspectuel (*AS focus*), ou une configuration particulière de la structure aspectuelle, sous-entend une emphase ou *foregrounding* d'une partie particulière d'une structure (qui en se confond pas avec le

focus de phrase exprimé par l'intonation, même si le second est dérivé du premier), accompagné par la désaccentuation ou *backgrounding* des autres parties de la structure.

Dans les structures simples, les possibilités de focus sont nécessairement limitées : dans une structure d'activité, seule la manière de l'activité peut être en focus et dans une structure d'achèvement, seul l'état résultant (*endpoint*) peut l'être. Par exemple, l'association non-marquée du noyau verbal RUN (verbe « dynamique-occurrence ») est avec V-NP, où V est la tête de la structure d'activité, résultant en '*Jones run*', où le focus est seulement possible sur (la manière de) l'activité : '*John ran for an hour/*in an hour*'. Le même noyau inséré dans la structure d'achèvement et interprété comme un verbe de mouvement dirigé produit '*Jones ran to school*' (qui s'accompagnerait, en néerlandais et en italien, du changement d'auxiliaire, de 'avoir' à 'être', dans les temps composés), où le focus est seulement possible sur l'état résultant.

En revanche, la structure d'accomplissement permet le focus sur l'une des deux parties : la cause dans la partie haute, le changement dans la partie basse de la structure. Les adverbiaux de temps standards utilisés pour diagnostiquer l'(a)télicité, illustrent en (73) ces deux possibilités d'avoir un focus dans un accomplissement :

- (73) a. Jane painted a picture *for an hour* and then just sketched it in.
b. Jane painted a picture *in an hour*. (Erteschik-Shir et Rapoport 2004 : 228 (20, 21))

En (73a), le focus aspectuel est sur la partie haute de la structure : le focus aspectuel sur l'activité (*causing action*) est compatible avec l'adverbial *for x time*, qui modifie sa durée. En (73b), le focus est sur la partie basse de la structure – sur le changement vers l'état résultant, par conséquent, l'adverbial *in x time* est compatible avec cette lecture. La même phrase est donc compatible avec des adverbiaux de temps différents, grâce à ce que la structure d'accomplissement permet deux possibilités pour l'assignation du focus aspectuel.

L'assignation du focus aspectuel peut avoir comme résultat le ciblage de l'état initial pour sa modification. Cela est possible dans les accomplissements puisque leur structure contient le sujet initiateur (*causer*) qui identifie le début, ou l'état initial, de l'événement. Le focus aspectuel sur la partie haute de la structure d'accomplissement peut focaliser non seulement toute la durée de l'activité, mais aussi cet état initial en particulier. Cet état initial devient disponible pour la modification par un prédicat dépicatif, qui modifie, au moins, l'initiation de l'action en (74a), où l'état de l'objet décrit par le dépicatif ne dure pas jusqu'à la fin de l'action. Ce dépicatif n'est plus acceptable avec l'achèvement en (74b), où seul le changement de l'état du thème est représenté, sans introduire d'initiateur (*causer*), et donc sans possibilité de pouvoir modifier, par le dépicatif *alive*, l'état initial de l'événement :

- (74) a. Jane boiled [the lobster]_i *alive*_i.
b. *The lobster_i boiled *alive*_i. (Erteschik-Shir et Rapoport 2004 : 228 (22, 23))

En (74a), le focus aspectuel doit être sur la partie de la structure qui inclut l'initiation, ou l'état initial, pour que la phrase soit compatible avec le dépicatif modifiant expressément l'initiation. Puisque le focus ne peut pas être simultanément sur la partie haute, celle de l'initiation et de l'activité, et sur la partie basse, celle du changement vers l'état résultant, on prédit que le dépicatif sera compatible avec

l'adverbial *for x time*, où les deux modifieurs focalisent la partie haute de la structure, mais ne sera pas compatible avec l'adverbial *in x time*, où les deux modifieurs indiquent sur deux assignations du focus aspectuel contrastantes : l'une, par le dépicatif, sur la partie haute de la structure, et l'autre, par l'adverbial *in x time*, sur la partie basse de la structure. Les exemples en (75) montrent que c'est effectivement le cas : la présence simultanée du dépicatif avec l'adverbe duratif est permise, tandis que le modifieur perfectif n'est pas compatible avec le dépicatif :

- (75) a. Jane boiled [the lobster]_i *alive_i* for the first seconds, and after that . . .
 b. Jane_i wrote all of her books *drunk_i* for ten years and then wrote the rest sober.

- (76) a. *Jane boiled [the lobster]_i *alive_i* in three minutes.
 b. *Jane_i wrote all of her books *drunk_i* in ten years.

(Erteschik-Shir et Rapoport 2004 : 229 (24, 25))

De cette manière, les types de structure aspectuelle, ensemble avec le focus aspectuel qui dépend du type de la structure, restreignent les possibilités de modification par différents modifieurs qui doivent être compatibles avec le focus aspectuel sur une partie particulière de la structure.

Le modèle de la structure aspectuelle permet d'expliquer le choix contraint de l'hôte du prédicat dépicatif. Il convient de rappeler qu'il existe des restrictions sur les prédicats primaires possibles pour les constructions avec un adjectif orienté participant. Plus concrètement, pas toutes les classes aspectuelles de verbes transitifs peuvent accueillir un dépicatif, c'est-à-dire pas tous les objets directs peuvent servir d'hôte pour la prédication secondaire dépicative. Notamment, selon Rapoport 1993 les prédicats secondaires dépicatifs « are restricted to verbs that cause a change in the state or location of their objects » et selon Rapoport 1999, les dépicatifs avec les contrôleurs objets ne sont pas possibles avec les verbes d'activité.

Rapoport 1999 propose la solution suivante : l'hôte du prédicat dépicatif doit être sujet dans la structure aspectuelle. (« The host of a depictive predicate must be a subject in AS structure. ») Ainsi, tous les sujets (=spécifieurs) et seuls les sujets peuvent être hôtes des prédicats dépicatifs. Selon les structures en (68), les DP_s sujets des activités et des accomplissements sont les sujets de leur structures respectives et peuvent, par conséquent, accueillir les prédicats dépicatifs, cf. (77-78).

- (77) a. Jones_i phoned Smith *sad_i*.
 b. Jones_i pushed Smith *sick_i*. (Rapoport 1999 : 654 (3))

- (78) a. Jones_i fried the potatoes *naked_i*.
 b. Jones_i cut the bread *drunk_i*. (Rapoport 1999 : 653 (1))

En revanche, en (79-80), seuls les objets des verbes d'accomplissement sont aussi les sujets dans la structure aspectuelle et peuvent, par conséquent, servir d'hôtes aux prédicats dépicatifs, mais les objets des verbes d'activité sont les objets dans la structure et ne peuvent pas accueillir de prédicats dépicatifs. Ainsi, le modèle fournit une justification de la restriction sur le choix des sujets de la prédication secondaire dépicative (sans, par exemple, avoir recours aux labels des rôles thématiques).

- (79) a. Jones fried the potatoes, *raw_i*.

b. Jones cut the bread; *hot*. (Rapoport 1999 : 653 (2))

(80) a. *Jones chased Smith; *angry*.

b. *Jones pushed Smith; *sick*. (Rapoport 1999 : 654 (4))

Si les exemples en (80) sont agrammaticaux sous une lecture dépicative, Rapoport note que certains locuteurs obtiennent une lecture résultative pour les prédicats secondaires *angry* et *sick*, c'est-à-dire, pour ces locuteurs la phrase en (80a) devient téléique et signifie que Jones a chassé Smith jusqu'à ce que Smith ne soit devenu furieux. Cela s'explique facilement en comparant les patterns d'activité et d'accomplissement en (68a et b) : quand un AdjP ne peut pas être interprété comme un dépicatif, étant donné que l'hôte/contrôleur envisagé pour ce dépicatif, n'est pas en position de spécifieur, le locuteur attribue à toute la phrase la seule structure possible capable d'accueillir un prédicat secondaire, c'est-à-dire qui aurait une position disponible pour ce AdjP, celle d'accomplissement en (68b). Par conséquent, la phrase (80a) est interprétée pas comme une activité avec un adjoint dépicatif, mais comme une construction résultative, c'est-à-dire comme un accomplissement avec un état résultant expressément réalisé. Ainsi, une interprétation résultative du prédicat secondaire à propos de l'objet d'un verbe d'activité est forcée chaque fois qu'une interprétation dépicative n'est pas disponible, à condition que l'adjectif et le verbe soient pragmatiquement compatibles.

Ainsi, le modèle permet d'expliquer l'interprétation d'un prédicat secondaire postverbal, en fonction de la classe aspectuelle du verbe principal et de formuler la contrainte sur l'hôte de la prédication secondaire dépicative en termes structuraux.

L'interprétation du prédicat secondaire – dépicatif ou résultatif – résulte donc des restrictions imposées par les structures et de l'assignation du focus aspectuel faite en fonction du type de la structure. Il n'y a pas de restrictions d'emblée sur le type de prédicat secondaire qu'on pourrait ajouter et sur l'interprétation qu'il recevra.

Comment obtient-on l'interprétation résultative pour les cas standard du type en (81) ?

(81) a. Jones hammered the metal; *flat*.

b. Jones wiped the dishes; *dry*.

Les noyaux verbaux d'occurrence WIPE et HAMMER ('instance' verbal nucleus) ne peuvent que projeter (grâce au composant d'instrument *m(eans)*) à l'état isolé, une structure d'activité en (68a). Quand ces noyaux sont fusionnés dans une structure d'accomplissement en (68b), le AdjP d'état final de la structure d'accomplissement doit être identifié (comme il l'est avec les verbes de changement d'état, qui ont un composant de sens *s(tate)*, notamment par co-indexation en (69)). Le seul moyen d'identifier ce AdjP dans la structure d'accomplissement avec un verbe d'activité, pour sauver et pouvoir interpréter la structure, est d'associer cet AdjP avec du matériel lexical extérieur au verbe, à savoir avec *flat* ou *dry*. Le résultat d'association du verbe d'activité et l'adjectif final avec la structure d'accomplissement en (68b) sont les constructions du type en (81). Les constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs (ou les verbes transitifs employés intransitivement) comme 'Jones

worked herself sick et *'The crows ate the trees bare'* résultent de la même structure d'accomplissement en (68b).

La seule différence entre les constructions résultatives en (81) et les accomplissements « simples », comme *'Jones cut the bread (into thick slices)'* est que dans la construction causative simple le AdjP d'état résultant non-réalisé (*cut*) est identifié par le verbe de changement d'état *to cut* qui a deux composants de sens : *m(eans)* et *s(tate)*.

Puisque *to hammer the metal* et *to hammer the metal flat*, basés sur le même noyau verbal, instancient deux structures aspectuelles différentes en (68a et b), ils sont compatibles avec les adverbiaux temporels différents : *for x time* pour la structure d'activité et *in x time* pour la structure d'accomplissement.

- (82) a. Jones hammered the metal *for an hour*/**in an hour*.
b. Jones hammered the metal *flat* ?*for an hour* / *in an hour*.

Le modèle des structures aspectuelles explique la contrainte sur les hôtes des prédicats secondaires résultatifs (la Restriction sur l'Objet Direct, DOR), à savoir, que le prédicat résultatif ne peut avoir comme hôte le sujet d'un verbe inergatif ou transitif. Si les phrases en (83) sont acceptables avec une lecture dépicitive de l'adjectif, (83a) ne peut pas avoir la même interprétation que *'Jones laughed herself sick'* et (83b) ne peut pas avoir de lecture où Jones est devenu épuisé suite au martèlement. Cette Restriction s'explique par un nombre limité de structures et de positions qu'elles rendent disponibles : il n'y a aucune position AP dans les structures d'activité en (68a) et d'accomplissement en (68b) qui représenterait un état final d'un sujet correspondant et avec laquelle puisse être associé/dans laquelle puisse être inséré un groupe adjectival.

- (83) a. Jones_i laughed *sick*_i.
b. Jones_i hammered the metal *exhausted*_i.

De cette manière, la DOR n'est pas simplement postulée, mais découle naturellement des configurations proposées.

Nous avons vu qu'une construction résultative standard est basée sur un noyau verbal d'activité (*'dynamic-instance'*) inséré ensemble avec un groupe adjectival, qui fournit le composant de sens *s(tate)* absent du verbe d'activité, dans une structure d'accomplissement. En revanche, quand c'est un verbe de changement d'état (*'dynamic-state'*) qui est inséré dans la structure d'accomplissement, le AdjP de l'état final est identifié par le composant *s(tate)* du verbe, comme l'indique la co-indexation en (69b). Plus rien ne peut plus être associé avec/inséré dans cette position, par conséquent, tout matériel lexical supplémentaire - un groupe adjectival ou prépositionnel - est un adjectif optionnel qui ne doit être interprété comme un complément obligatoire (jamais réalisé avec les verbes COS) dénotant l'état résultant.

Ainsi, les exemples en (84), qui ressemblent aux constructions résultatives avec les verbes de changement d'état (COS) causatifs, sont ce qu'on appelle des « faux » résultatifs ou *modified result construction* (Pustejovsky 1991; Rapoport 1999; Rappaport Hovav and Levin 1998), qui se distinguent de « vraies » constructions résultatives avec les verbes de manière, comme par exemple, en (82b).

- (84) a. Smith cut the bread *into thick slices*.
 b. Smith shredded the silk *into tiny pieces*.

Avec les verbes COS le groupe « résultatif » PP en (84a et b) ne fait que modifier/spécifier le changement déjà lexicalisé (via le composant *s(tate)* des verbes COS) dans le verbe, notamment les état finaux *the bread cut/the silk shredded*, non réalisé ouvertement dans la structure, mais identifié par la coindexation entre le verbe et le AdjP en (69b), contrairement aux verbes de manière où le résultatif ajoute un état résultant, c'est-à-dire, décrit un sous-événement indépendant, non spécifié lexicalement par le verbe parce qu'il n'y a rien dans le sens lexical du verbe *to hammer* qui suggère que l'activité dénotée par ce verbe débouche sur l'état dénoté par le constituant résultatif *flat*.

Dans les constructions à l'état résultant modifié (*modified result construction*), le statut d'adjoint optionnel du PrepP final (*into a puddle, into tiny pieces*) est vérifié par le fait qu'il n'affecte pas l'interprétation aspectuelle de la phrase (avec ou sans modifieur, il s'agit d'un accomplissement), contrairement aux vrais groupes résultatifs comme *flat* qui change l'interprétation aspectuelle d'atélique à télique, cf.(82).

- (85) a. Smith melted the statue *into a puddle* [in five minutes].
 b. Smith melted the statue [in five minutes]. (Rapoport 1999: 672 (43, 44))

Les deux variantes sont compatibles avec *in x time*, puisque les deux sont basées sur la structure d'accomplissement, qui inclut obligatoirement, par défaut, une représentation d'un *endpoint*.

Le modifieur du résultat *into a puddle* en (85a) peut modifier l'état résultant de l'objet, mais pas celui du sujet, étant donné qu'en (68b) il n'y pas de position AdjP ou PrepP correspondante pour un prédicat résultatif dont l'hôte serait le sujet. Puisque l'état résultant du sujet n'est pas représenté dans la structure, il n'y a pas de possibilité de modifier cet état résultant. Ainsi, la DOR s'applique dans la même mesure aux constructions résultatives « vraies », c'est-à-dire sur la base des verbes de manière et aux constructions résultatives « fausses », c'est-à-dire, sur la base des verbes COS, où le modifieur de l'état résultat spécifie l'état final de l'objet lexicalisé par le verbe.

La structure complexe d'accomplissement en (68b) permet donc les déictifs avec l'objet comme hôte (86a), ainsi que les modifieurs de l'état résultant de l'objet (86b). L'état initial et l'état résultat de l'événement sont tous les deux représentés dans la structure d'accomplissement, ce qui permet de placer le focus aspectuel sur l'un ou sur l'autre, ce qui à son tour détermine l'interprétation de la phrase. Si le focus est sur la partie haute de la structure, l'état initial est focalisé par le déictif en (86a) ; si le focus est sur la partie basse de la structure, l'état final présent dans la structure est disponible pour une modification par un adjoint en (86b). La double possibilité de l'assignation du focus dans la structure d'accomplissement permet donc d'expliquer les différences intéressantes de l'interprétation:

- (86) a. Jones boiled the lobster *alive*./ Smith cut the bread *hot*./ Smith shredded the silk *wet*.
 b. Jones boiled the lobster *soft*./ Smith cut the bread *into thick slices*./ Smith shredded the silk *into tiny pieces*. (Rapoport 1999: 653 (2) et 671 42))

Et les prédicats décriptifs et les modificateurs de l'état résultant sont adjoints, ils ne font pas partie des structures aspectuelles de base en (68) et ne contribuent pas à l'interprétation aspectuelle de la phrase (ne peuvent pas changer la classe aspectuelle du verbe principal). Comme tous les adjoints, ils sont librement fusionnés dans la structure, à condition de respecter les restrictions configurationnelles standard qui s'appliquent à l'adjonction des prédicats secondaires (c-commande par le contrôleur, etc.), mais, bien évidemment, ces adjoints doivent être sémantiquement compatibles avec leur site d'accueil dans la structure afin de dériver une interprétation qui sera sensé, c'est-à-dire, en conformité avec nos connaissances du monde. Ainsi l'acceptabilité des prédicats adjoints n'est pas une question de la grammaticalité, comme nous pouvions nous y attendre, mais de la crédibilité de l'interprétation. Si l'adjoint sera interprété comme un décriptif (qui fait référence à toute la durée de la situation, ou, au moins à son état initial qui doit, par conséquent, être représenté/disponible dans la structure) ou comme un modificateur de l'état résultant (qui, par définition ne peut que modifier l'état final/résultant de la situation) dépend de la structure aspectuelle, et, par conséquent, des possibilités de lui assigner le focus aspectuel.

Par exemple, les structures d'achèvement et d'accomplissement fournissent les possibilités d'interprétation différentes pour les adjoints. La différence entre les deux structures permet d'expliquer les contrastes suivants :

- (87) a. *The potatoes_i fried *raw*_i. vs. Jones fried the potatoes_i *raw*_i.
 b. *The juice_i froze *fresh*_i. vs. Jones froze the juice_i *fresh*_i.
 c. *The lobster_i boiled *alive*_i. vs. Jones boiled the lobster_i *alive*_i.
 (Rapoport 1999, 653 (2) et 673 (46))

Les exemples à gauche sont des achèvements et ceux à droite des accomplissements. On remarque donc la différence entre les accomplissements et les achèvement quant à la prédication secondaire décriptive. Par ailleurs, la différence entre les accomplissements et les achèvements dans le modèle n'est pas dans la durée de l'événement : les achèvements/inchoatifs *to break* et *to melt* durent le même temps que les accomplissements/causatifs *to break* et *to melt*. Les achèvements, par contraste avec les accomplissements, n'ont pas d'initiateur et n'ont donc pas d'état initial (représenté par la partie haute de la structure d'accomplissement). Les achèvements représentent seulement l'état final/résultant (représenté par la partie basse de structure). Le focus aspectuel n'est possible que sur cet état final, qui est seul disponible pour la modification. Ceci explique l'inacceptabilité (et non l'agrammaticalité) des exemples à gauche : la structure d'achèvement force, pour les adjoints groupes adjectivaux des interprétations de modificateur de l'état résultant, qui n'ont pas de sens avec ce choix des adjectifs : les pommes de terre ne peuvent pas devenir crues après la cuisson, etc. Il suffit de remplacer les adjectifs qui pourraient servir sémantiquement de modificateurs des états résultants correspondants et les exemples deviennent acceptables :

- (88) a. The potatoes_i fried *crisp*_i.
 b. The juice_i froze *solid*_i.
 c. The lobster_i boiled *soft*_i. (Rapoport 1999, 673 (47))

En revanche, les exemples à droite en (87) sont des accomplissements qui représentent, grâce à l'initiateur, un état initial dans la structure qui peut être mis en relief par le focus aspectuel : en (87a), les pommes de terre sont crues (au moins) au début de la cuisson, etc.

Avec les verbes d'achèvement (variantes inchoatives des verbes COS), on ne peut qu'avoir des constructions à résultat modifié, mais pas des décriptifs, puisqu'aucun état initial n'est disponible pour la modification dans la structure. Egalement, les exemples en (88) ne sont pas des constructions décriptives, mais des constructions à résultat modifié, ce qui est confirmé en (89) : les adjoints modificateurs de l'état résultant n'affectent pas la classe aspectuelle du verbe de base – il n'y a pas de distinction quant à l'aspect entre les achèvements modifiés et non-modifiés.

- (89) a. The potatoes_i fried (*crisp*_i) in an hour.
b. The juice_i froze (*solid*_i) in an hour.
c. The lobster_i boiled (*soft*_i) in an hour. (Rapoport 1999, 674 (49))

Les adjectifs forme longue et forme courte en russe

4.1 L'emploi dépicatif par rapport aux emplois appositif, complémentatif et d'attribut

Malchukov et van der Auwera 2005, sur la base des données d'une quinzaine de langues non-apparentées génétiquement ou territorialement, dressent une carte sémantique (*semantic map*) qui couvrirait tous les emplois adjectivaux possibles dans une langue. L'idée de base des cartes sémantiques est simple : dans les langues, les concepts similaires sont exprimés par des moyens similaires, autrement dit, les similitudes interlinguistiques en termes de propriétés formelles peuvent révéler des proximités dans l'espace sémantique. En explorant les relations formelles qui existent dans les langues entre les adjectifs fonctionnant comme dépicatifs et les adjectifs dans d'autres fonctions, apparentées selon certains indices formels, Malchukov et van der Auwera 2005 montrent que les dépicatifs occupent une position intermédiaire entre les attributifs, les compléments prédicatifs, les appositifs et les adverbiaux, ayant des liens sémantiques avec les quatre catégories.

L'essentiel pour les constructions dépicatives est qu'elles constituent une prédication secondaire à propos d'un participant de la prédication principale ou primaire (les dépicatifs sont co-prédicatifs), que cette prédication secondaire est séparée syntaxiquement – dans le sens que le constituant qui réalise cette prédication n'en fait pas partie – de l'expression référentielle identifiant le participant de la prédication primaire et que l'intervalle temporel de l'état de choses (*state of affairs*) dénoté par la prédication secondaire se chevauche avec l'état de choses dénoté par la prédication primaire. La prédication secondaire dépicative décrit état, condition, fonction ou position dans lesquels se trouve le participant de la prédication primaire.

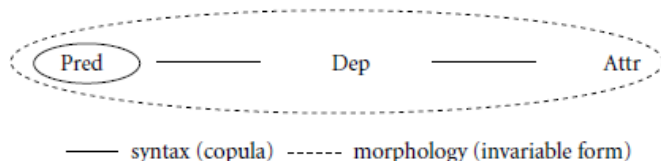
Les emplois non-dépicatifs des adjectifs en anglais sont illustrés en (90a), où il s'agit d'un adjectif épithète et en (90b), où on a affaire à un adjectif attribut.

- (90) a. The **angry** young men left the party.
b. George was **angry**.
c. George left the party **angry**.

Puisque d'un côté, dans son emploi attributif, l'adjectif *angry* est le prédicat principal, mais dans ses emplois d'épithète et de dépicatif, il ne l'est pas ; et de l'autre côté, dans son emploi d'épithète, l'adjectif fait partie intégrante de l'expression référentielle qui permet d'identifier le participant de la prédication primaire, ce qui n'est pas le cas avec les emplois attributif et dépicatif, l'emploi dépicatif est donc intermédiaire entre l'emploi d'épithète et celui d'attribut. Par conséquent, sur la carte sémantique, les dépicatifs doivent se trouver au milieu entre les attributs et les épithètes.

En anglais, la morphologie ne reflète pas ces distinctions de fonction puisque l'adjectif est partout invariable. La nécessité d'une copule est évidente dans l'emploi d'attribut. La carte sémantique de l'adjectif anglais est représentée en (91) :

(91) Morphologie et syntaxe de l'adjectif en anglais :



Contrairement à l'anglais, le russe distingue formellement les trois emplois. Les adjectifs russes ont deux formes : courte, variable en nombre et au singulier, en genre, et longue, qui de plus, varie en cas. La forme courte a seulement, dans la langue moderne, l'emploi d'attribut (la copule est nulle au présent), mais la forme longue (au nominatif partout en (92)) participe dans tous les emplois:

- (92) a. On byl *vesel-yj/vesel*.
 he-nomwas cheerful-m.sg.nom/cheerful-m.sg
 'He was cheerful.'
- b. On vernulsja *vesel-yj/*vesel*.
 he-nomreturned cheerful-m.sg.nom/cheerful-m.sg
 'He returned cheerful.'
- c. *Vesel-yj/*vesel* student otozvalsja.
 cheerful-m.sg.nom/cheerful-m.sg student replied
 'A/The cheerful student replied.'

La forme courte, ayant perdu ses déclinaisons (la seule forme possible est celle par défaut, de l'ancien nominatif), est devenue plus verbale que nominale. Par conséquent, la seule fonction possible de l'adjectif court est celle de prédicat primaire, où les marques temporelles et aspectuelles sont portées par la copule ou la semi-copule (c'est-à-dire copules aspectuelles, équivalents russes de « rester » ou « devenir »). En revanche, en (92a, b et c), l'adjectif à la forme longue, porte le nominatif puisqu'il s'accorde (en cas/nombre/genre) avec le nom. Même si les deux formes sont disponibles en tant qu'attributs, elles ne sont pas synonymiques: la forme courte ajoute une nuance de *stage-levelness*, tandis que la forme longue une nuance de *individual-levelness*. Les adjectifs étant, dans le système de Chomsky, [+N, +V], se scindent clairement en russe en deux classes, : les adjectifs courts, uniquement attributs, seraient « beaucoup plus +V, que +N » et les adjectifs longs, option par défaut, seraient « beaucoup plus +N, que +V ».

Quant au cas instrumental, la forme longue à l'instrumental est réservée aux emplois d'attribut, et l'attribut instrumental demande toujours une forme verbale réalisée : la copule, une semi-copule ou un verbe statif de cognition/perception. (L'attribut instrumental n'est donc pas réalisable au présent immédiat (*on-going* ou *progressive present*), où la copule est nulle, mais une interprétation générique/habituel est possible, à condition d'avoir un marqueur habituel explicite, par exemple, un adverbe.) L'instrumental est également le cas réservé aux déprictifs. Ainsi, les emplois déprictifs et

d'attribut, où l'adjectif et le nom auquel il se rapporte portent des cas différents, sont séparés des emplois d'épithète, où l'adjectif s'accorde toujours en cas avec le nom tête du groupe. (Ainsi, la seule possibilité pour un épithète de porter l'instrumental est d'avoir son nom tête à l'instrumental.)

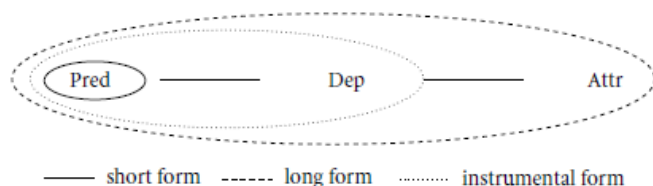
- (93) a. Petr byl *vesel-ym/vesel-yj*
Peter-nom was cheerful-m.sg.ins/nom
'Peter was cheerful.'
- b. Petr vernulsja *vesel-ym/vesel-yj*.
Peter-nom returned cheerful-m.sg.ins/nom
'Peter returned cheerful.'
- c. **Vesel-ym/vesel-yj* student otozvalsja.
cheerful-m.sg.ins/nom student-nom replied
'A/The cheerful student replied.'

(Il y a un débat quant à la forme longue nominative, alternative à l'instrumentale, en (93b) : s'agit-il d'un « vrai » emploi dépicatif ou est-ce un « simple » emploi comme apposition ? Pour Bailyn 2012, c'est un appositif, mais pour Richardson 2007, il s'agit d'une deuxième stratégie dépicative, les dépicatifs qui s'accordent en cas avec le contrôleur. Étant donné que les appositifs jouxtent, sur la carte sémantique, les dépicatifs (voir ci-dessous), la difficulté, voire l'impossibilité de distinction entre les dépicatifs qui s'accordent, c'est-à-dire, non-instrumentaux (s'ils existent) et les appositifs qui, par définition, s'accordent toujours semble justifiée.)

La situation du russe ressemble beaucoup à celle en arabe, où dans tous les emplois, les adjectifs s'accordent en genre et nombre, mais seulement employés comme épithètes, s'accordent avec leur noms têtes, en plus, en définitude.

Ainsi, le système du russe peut se résumer de la manière suivante : la forme courte est réservée, dans la langue moderne, aux seuls prédicats primaires, l'instrumental (forme longue) est réservé aux emplois prédicatifs (comme attribut en prédication primaire en (93a) ou comme dépicatif en prédication secondaire en (93b)) et la forme longue, qui s'accorde toujours en cas avec son nom contrôleur conformément à la fonction grammaticale de celui-ci dans la phrase et qui est la forme par défaut puisqu'elle peut s'employer partout. La carte sémantique des adjectifs russes, selon Malchukov et van der Auwera 2005, aurait la forme en (94) :

(94) Formes longues, courtes et instrumentales de l'adjectif en russe :



Il existe des langues, par exemple, le Ngiti, une langue soudanienne, où le marquage de l'adjectif en emploi dépicatif se distingue à la fois des marquages des emplois d'attribut et d'épithète, qui, de plus

sont distincts l'un de l'autre. (Si le marquage du dépicatif est différent de ceux de l'attribut et de l'épithète, étant donné que l'adjectif dépicatif se trouve sur la carte sémantique au milieu entre les deux, ces derniers, a fortiori, doivent être marqués différemment.)

Toutes les langues germaniques ne sont pas comme l'anglais, où l'adjectif est invariable dans tous ses emplois. A l'opposé, en suédois, l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec son contrôleur dans tous les emplois. Le cas intermédiaire est celui de l'allemand, où l'accord se fait seulement dans l'emploi d'épithète. En norvégien, les participes passés s'accordent obligatoirement dans les emplois d'épithète, jamais dans les emplois d'attribut (où la seule possible est la forme « neutralisé », celle du singulier neutre) et l'accord est possible dans l'emploi dépicatif. Ainsi, la position intermédiaire des dépicatifs par rapport aux attributs et aux épithètes est manifeste.

Sémantiquement, les adjectifs épithètes s'emploient comme des restrictifs et comme des appositifs. Si la modification restrictive en (95a) sert à identifier le référent, l'appositif en (95b), bien que renvoyant au même référent que « my father », ne sert pas à l'identifier, rapprochant les appositifs des dépicatifs et des attributs, dont le rôle n'est pas non plus d'identifier le référent.

- (95) a. The **angry** young men left the party.
 b. My father, **angry** as always, left the party.

On peut donc répartir les épithètes sur la carte sémantique en emplois restrictifs et appositifs, mais lequel des deux est plus proche des dépicatifs ? L'appositif *angry as always* en (95b), appartenant, par hypothèse au domaine de la référence, et non à celui de la prédication, peut aussi être considéré comme étant en dehors du domaine de la référence, tout comme le dépicatif « pure » dans *'George left the party angry'*, puisqu'on peut trouver des dépicatifs indépendants par leur intonation de la prédication primaire à la manière des appositifs, comme par exemple en (96) :

- (96) **Angry**, George left the party.

Ainsi, au moins les appositifs post-posés ressemblent, à la différence des restrictifs, aux dépicatifs, ce qui est confirmé par la situation en allemand, où les appositifs post-posés ne s'accordent pas, tout comme les dépicatifs et contrairement aux restrictifs.

- (97) Die Schwaben, **froh** wie immer, sind langsam weggegangen. (allemand)
 the Swabians happy as always are slowly gone.away.
 'The Swabians, happy as always, slowly went away.'

(Malchukov et Auwera 2005, 405 (24))

La carte sémantique des emplois adjectivaux prendra donc la forme en (98), où la fonction d'épithète est séparée en celles d'appositif et de restrictif.

- (98) Epithètes se scindent en appositifs et restrictifs :

PRED ——— DEP ——— APP ——— RESTR

Les emplois où un adjectif se trouve en position de complément d'un verbe statif de perception/cognition sont appelés par Malchukov et van der Auwera « complémentatifs » (c'est-à-dire, compléments adjectivaux sélectionnés). On note que si les complémentatifs avec *to consider* ou

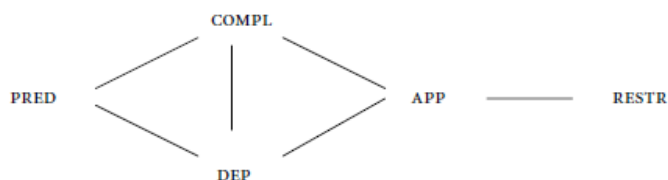
to believe permettent l'insertion de la copule ('*I consider John to be intelligent*'), les complémentatifs avec *to see* ou *to hear* ne le permettent pas comme les dépicatifs : '**I saw him to be worried. *I ate the meat to be raw.*'

Le complémentatif dans, par exemple, '*I consider John intelligent*' ressemble à un dépicatif en ce qu'il participe aussi à la prédication secondaire. La prédication primaire dans cette phrase concerne le locuteur, notamment qu'il considère la proposition (il s'agit, par hypothèse d'une petite proposition en syntaxe), où l'adjectif *intelligent* est prédiqué, en seconde prédication, à propos de John. Le complémentatif est néanmoins différent du dépicatif : la différence est que l'entité à laquelle la prédication secondaire s'applique n'est pas une entité de la prédication primaire. Si, par exemple, dans '*Jones left the party angry*', *Jones* est un argument du verbe principal *leave*, dans '*I consider John intelligent*' John n'est pas un argument du verbe *consider*. Le complémentatif est différent de l'épithète : si le groupe *the angry young men* en (95a) est du même type que le groupe *the young men*, *John intelligent* n'est pas du même type que *John*. La petite proposition, par définition, non-tensé [*John intelligent*] renvoie à une situation ou à un état de choses. [*John intelligent*] ne peut figurer en tant que sujet d'une phrase passive '**John intelligent is considered (by me)*', contrairement à John seul : '*John is considered intelligent (by me)*'. Le problème n'est pas dans l'impossibilité de modifier le nom propre. On obtient la même chose avec un nom commun : la phrase '*I consider this high teck table overpriced*' ne peut pas être passivée : '*This overpriced high teck table is considered (by me)*', qui est bien construit, n'est pas le passif de la phrase de départ.

Les complémentatifs sont donc proches des dépicatifs dans le sens que les deux ne sont jamais des prédicats primaires et parce que les deux ne forment pas (en surface) de syntagme du même type que leur nom contrôleur (leur sujet de prédication) : les dépicatifs sont des adjoints avec, par hypothèse, une structure interne plus complexe qu'un simple DP/NP et les complémentatifs sont en configuration de petite proposition avec leur sujet de prédication et les petites propositions ne sont sûrement pas des DPs/NPs. Bien évidemment, il y a une différence de taille entre les dépicatifs et les complémentatifs : les dépicatifs sont toujours optionnels, contrairement aux complémentatifs, qui ne le sont pas.

Malchukov et van der Auwera proposent de mettre, sur la carte sémantique, les dépicatifs et les complémentatifs, tous les deux dans la position intermédiaire entre les attributs et les appositifs, à la même distance des deux :

(99) Complémentatif par rapport au dépicatif :

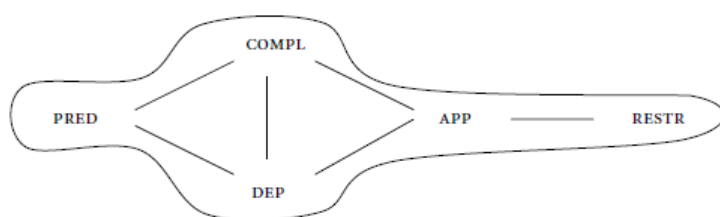


Cette disposition n'indique pas seulement que les dépicatifs et les complémentatifs sont intermédiaires entre les attributs et les appositifs, elle indique le lien direct entre eux. Cela est clair dans les constructions avec les verbes de perception '*I saw [AspP Georges angry]*', qui, contrairement aux verbes mentaux, ne permettent pas l'insertion de la copule étant donné que par leur nature – ils dénotent les manières de percevoir physiquement les choses – ils exigent la simultanéité de leur complément : '*I consider John [TP to be intelligent]*' vs. '**I saw Georges to be angry.*' (Cela indique

qu'ils prennent, par hypothèse, un complément plus réduit que les verbes mentaux, ce n'est pas un TP, c'est un AspP (Felser 1998)) Les complémentatifs après les verbes de perception (qui sont optionnels : 'I saw Georges' est la conséquence nécessaire de 'I saw Georges angry') et les décriptifs typiques, dans, par exemple 'I ate my meat raw' (qui sont aussi optionnels : 'I ate my meat' est la conséquence nécessaire de 'I ate my meat raw') sont virtuellement indistinguables et il se peut que la construction ne distingue pas entre les deux emplois – décriptif et complémentatif – avec les verbes de perception.

Ainsi, en faisant abstraction des propriétés syntaxiques, comme l'insertion de la copule (obligatoire avec les attributs et possible avec les complémentatifs des verbes mentaux), en s'appuyant exclusivement sur la morphologie, l'anglais doit être analysé comme une langue avec une catégorie adjectivale maximale poly-fonctionnelle :

(100) Polyfonctionnalité de l'adjectif anglais :



Ce schéma reflète également la distribution des adjectifs à la forme longue du russe, au même cas que le nom tête (sous réserve que les complémentatifs sur cette carte sont des complémentatifs exclusivement des verbes de perception, pas des verbes de cognition). Nous avons déjà vu les emplois de la forme longue en tant qu'attribut (forme longue à l'instrumental), décriptif (forme longue à l'instrumental), restrictif et appositif (forme longue au même cas que le nom modifié). Les complémentatifs en russe tombent en deux groupes : les complémentatifs « véritables », c'est-à-dire non optionnels des verbes statifs cognitifs qui sont exclusivement à l'instrumental, et les complémentatifs optionnels, à l'instrumental, des verbes statifs de perception en (102a), qui sont, par conséquent, non-distinguables des décriptifs ; le participe accusatif qui suit le verbe de perception en (101a) est donc une simple épithète, toujours postposé avec les pronoms :

(101) a. Ja videl ego vozvraščajušč-ego-sja s raboty.

I saw him return-acc.m.sg-refl from work

'I saw him returning from work.'

b. *Ja sčitaju ego umn-ogo.

I regard him intelligent-acc.m.sg

(intended) 'I consider him intelligent.'

(102) a. Ja videl ego vozvraščajušč-ym-sja s raboty

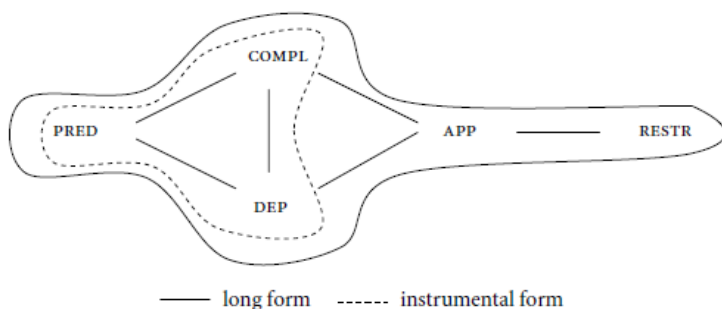
I saw him return-ins.m.sg.-refl from work

'I saw him returning from work.'

- b. Ja sčitaju ego umn-ym.
 I regard him intelligent-acc.m.sg
 'I consider him intelligent.'

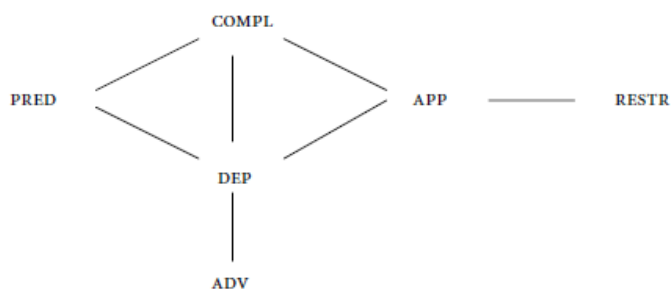
Ainsi, la carte sémantique (qui ne distingue pas entre les sous-types des complémentatifs, ceux des verbes de perception et ceux des verbes de cognition) des adjectifs forme longue et des adjectifs à l'instrumental (bien entendu, forme longue, puisque les adjectifs courts n'ont pas de cas) se présente comme en :

(103) Forme longue vs. forme longue à l'instrumental de l'adjectif russe :



Tous les emplois adjectivaux qu'on vient de revoir peuvent être considérés orientés vers le participant (*participant-oriented*), c'est-à-dire les adjectifs, en décrivant sa propriété, appliquent une prédication au participant de l'événement, contrairement aux adverbes qui prédisent à propos de l'événement ou de l'état de choses, dénotant une manière dont l'événement s'est produit. Bien évidemment, un événement impliquant inévitablement des participants et se définissant, dans la sémantique des événements, par les rôles thématiques de ses participants, n'a pas de contenu propre et n'existe que via ces participants. C'est pourquoi toute prédication, au moins de manière, à propos d'un événement se rapporte directement sur les participants : la prédication d'une propriété de l'événement est liée à la prédication d'une propriété de son participant. Aussi, le type de prédication à propos d'un participant le plus proche sémantiquement de la prédication à propos d'un événement correspondant est la prédication décriptive. Dans (105a), tout comme dans (105b), on a affaire à une prédication secondaire ; cette prédication ne fonctionne pas dans le domaine référentiel, c'est-à-dire, elle ne sert pas à identifier le référent ; étant optionnelle, elle n'établit pas un état de choses complémentatif des verbes de perception ou de cognition. Il est donc justifié de rapprocher les adverbiaux (dont le diapason sémantique couvre au moins, la manière, la concomitance et la simultanéité) précisément des descriptifs :

(104) Adverbiaux par rapport aux adjectifs :



Si l'anglais a une paire minimale avec le déictif orienté participant en (105a) et l'adverbe de manière orienté événement en (105b), il y a des langues où une seule et même forme couvre les deux et où, de ce fait, la différence de sens détectable entre (105a) et (105b), est neutralisée, par exemple en néerlandais en (106):

- (105) a. George left the party **angry**.
 b. George left the party **angrily**.

(106) Georges heeft het feestje **woedend** verlaten. (néerlandais)
 George has the party angry/angrily left
 (Malchukov et Auwera 2005, 411 (4))

Si dans les langues qui distinguent formellement les adjectifs et les adverbes, il y a une nette différence sémantique, reflétée morphologiquement, la forme *woedend* est vague entre les deux perspectives, celle de participant et celle d'événement. En termes de parties de discours, le néerlandais ne distingue pas les adverbes de manière et les adjectifs, il a un système de parties de discours flexibles avec une macro-catégorie qui réunit les adjectifs et les adverbes de manière de l'anglais, par exemple. Néanmoins, les adjectifs épithètes ne sont pas invariables, comme le montre (107), contrairement à tous les autres emplois adjectivaux ; autrement dit, la macro-catégorie des adverbes/adjectifs invariables n'atteint pas les emplois d'épithète :

- (107) De woedend-e man heeft het feestje verlaten.
 the angry man has the party left
 'The angry man left the party.' (Malchukov et Auwera 2005, 412 (40))

Ainsi, le néerlandais ne distingue pas, d'un côté, entre les adjectifs attributs, déictifs et complémentatifs et des adverbes, de l'autre.

En russe, même si l'adverbe est toujours invariable (seul l'emploi comparatif est marqué par un suffixe), c'est-à-dire sans marques de genre, nombre ou cas, il est évident que l'adverbe provient historiquement du nominatif neutre singulier des adjectifs forme courte : la forme morphologique de l'adverbe est identique à cette forme de l'adjectif, à savoir *-o/-e* (forme longue : *v'kras-iv-oje* 'beau' sg., neut. – forme courte *v'kras-iv-o* 'beau' sg, neut./'bellement'). Ce *-o(/-e)* est la terminaison de l'ancien nominatif de l'adjectif forme courte, mais aussi la terminaison du nominatif des noms neutres dans le russe moderne, par exemple : *neb-o* ('ciel'), *okn-o* ('fenêtre'), *pol-e* ('champ'). Dans le russe moderne l'adjectif forme courte n'a que des emplois d'attribut et sur la carte sémantique des adjectifs en russe moderne les attributs ne sont pas reliés directement aux adverbes (puisque c'est l'instrumental de la forme longue des déictifs qui jouxte les adverbes), on ne voit donc pas la connexion entre les déictifs et les adverbes dans la langue moderne. Mais historiquement, la forme longue était confinée aux seuls emplois d'épithète (restrictif), à l'extrémité droite de la carte sémantique, et c'était la forme courte qui prenait en charge tous les autres emplois (attributs, déictifs, complémentatifs, oppositions). Alors le passage des emplois déictifs aux emplois adverbiaux était ouvert (les deux nœuds jouxtant l'un l'autre): la forme courte du neutre (comme la plus impersonnelle, ou par défaut) a été celle qui a changé d'orientation, orientée auparavant participant elle est devenue orientée événement. De toute évidence, le neutre a été choisi comme la

forme la moins personnifiée parmi les trois genres : ce n'est pas par hasard qu'en russe moderne plusieurs mots d'origine étrangère sont neutres, autrement dit, en entrant dans la langue, ils se voient attribuer le genre par défaut, par exemple : *taksi* ('taxi') ou *menju* ('menu'). Le contour de la catégorie adverbe s'est dessiné définitivement (les adverbes se sont séparés des adjectifs en acquérant leur suffixe dédié *-o/-e*) quand la forme longue a complètement évincé la forme courte de tous les emplois, y compris l'emploi déictif, en ne lui laissant aujourd'hui que de rares emplois attributifs et la déclinaison nominale *-o/-e*, appartenant au domaine de la référence, s'est transformée en terminaison verbale impersonnelle, dans le domaine de la prédication, comme par exemple, dans les constructions adversatives impersonnelles (*Adversity Impersonal Construction*) '*Soldat-a (ACC) ranil-o (PASSE) pouł-ej (INSTR)*' ('Le soldat a été blessé par la/une balle').

En conclusion, les déictifs ont, à travers les langues, des liens sémantiques avec attributs, complémentatifs, épithètes et adverbiaux. Cette continuité sémantique se reflète formellement : se trouvant, ensemble avec les complémentatifs, dont ils sont parfois indistinguables, notamment derrière les verbes statifs de perception, au milieu de la carte sémantique, les déictifs peuvent s'aligner formellement, c'est-à-dire, partager les mêmes marques, avec chacun de leurs voisins (ou avec plus d'un). (Le russe n'a pas de résultatifs, qui, d'ailleurs, ne sont pas représentés sur la carte, mais, normalement, les résultatifs sont proches des déictifs.) La carte permet de faire des prédictions basées sur des patterns de continuité. Par exemple, en russe, elle prédit que si la forme longue de l'adjectif est utilisée en fonction d'attributif et en fonction de restrictif - deux emplois qui se trouvent aux extrémités de la carte – , on doit la trouver dans tous les autres emplois, ce qui est effectivement le cas : voir (103). La carte révèle une perspective diachronique, par exemple, elle explique le trajet le long duquel la forme longue (anciennement, [+définie] et préverbale, possible en vieux russe uniquement en tant que modifieur interne au DP, où la terminaison de la forme longue réalisait la tête-enclitique D° , à laquelle la forme courte devait s'adjoindre) a presque entièrement évincé la forme courte (anciennement, [-définie] et postverbale), à commencer par l'emploi d'épithète et jusqu'à l'emploi d'attribut, où la forme courte reste encore vivante, dans le registre soutenu de la langue.

4.2 Les propriétés d'accord des adjectifs formes longues et formes courtes conditionnent la distribution des deux formes

Même si la forme longue en (108a), variable en cas, en nombre et au singulier, en genre, qui se distingue de la forme courte en (108b), variable en nombre et au singulier, en genre, mais pas en cas, est une option par défaut disponible pour tous les emplois, le système des adjectifs (et des participes) en russe montre (des traces historique d') une scission nette en deux classes, suivant la frontière entre les domaines prédicatif et référentiel. En russe, la classe des adjectifs n'est donc pas homogène mettant en question l'existence même de la catégorie des adjectifs.

- (108) a. Forme longue : Maša *umn-aja*.
 Masha-NOM smart-NOM
 ‘Masha is smart.’
- b. Forme courte : Maša *umn-a*.
 Masha-NOM smart-NOM
 ‘Masha is smart.’

Pereltsvaig 2001 remarque que la distinction entre les quatre catégories lexicales (verbe, nom, adjectif, préposition), basée sur deux traits binaires [+/-N] et [+/-V], « fails to account for the SA/LA distinction in Russian. » Selon Baker 2003, tels quels, ces traits n’ont pas de contenu réel, c’est pourquoi l’analyse des catégories lexicales en termes de ces traits revient à reconstater qu’il existe quatre catégories lexicales. En outre, cela restreint l’ensemble des catégories lexicales possibles à quatre catégories universelles, à savoir, les noms, les verbes, les adjectifs et les adpositions. Selon Baker, les combinaisons des traits [+/-N] et [+/-V] doivent être interprétées comme des renvois aux propriétés thématiques de la catégorie lexicale. Pour lui, « only verbs are true predicates, having the power to assign theta roles to elements in their specifiers », et « only nouns can bear a referential index ». Les adjectifs sont analysés comme « essentially the ‘default’ category » et les propositions comme une catégorie non-lexicale. Le nom est donc +N, c’est-à-dire, possède un index référentiel, le verbe est +V, c’est-à-dire, a une grille thématique (d’un certain type), l’adjectif est -N, -V et les prépositions appartiennent à un autre système, à savoir fonctionnel, ou non-lexical. Selon Baker, les propriétés thématiques de l’adjectif (ou plutôt leur absence) définissent l’ensemble des environnements où l’adjectif peut apparaître, y inclus, en position d’« attributive modification », comme un complément des têtes de degré et comme des prédicats secondaires résultatifs. Mais le regroupement dans la même catégorie des formes longues et des formes courtes des adjectifs russes ne peut pas décrire leur distribution : il n’y a pas de résultatifs en russe, les deux formes peuvent servir de compléments aux têtes de degré, mais seule la forme longue est possible en position d’épithète. Il ne suffit donc pas de s’appuyer sur les seuls traits qui renvoient aux propriétés thématiques pour distinguer toutes les catégories syntaxiques, au moins, pour distinguer entre les adjectifs courts et longs du russe.

Il semble donc que le russe distingue plus de catégories lexicales que les trois identifiées par Baker. Selon Pereltsvaig 2001, la distinction entre les deux formes (courte et longue), à l’intérieur d’une même catégorie s’avère instable, comme on peut en juger sur un exemple de l’évolution diachronique, celle de la catégorie des adjectifs en russe, ce qui signifierait que les langues ont néanmoins une tendance à distinguer les trois grandes catégories lexicales.

Traditionnellement, pour identifier la catégorie syntaxique d’un item lexical, il faut recourir à trois types de tests : sa signification (c’est-à-dire, les propriétés thématiques), la distribution et la morphologie. Pour l’adjectif en russe, ces tests donnent des résultats divergents : si les deux formes ont une distribution et une morphologie différentes, toutes les deux manifestent le même comportement thématique : ce sont des prédicats du type inergatif, c’est-à-dire ceux qui ont un seul argument externe, mais, contrairement aux verbes, même statifs, et, comme les adjectifs dans d’autres langues, ils sont incapables d’assigner un thêta-rôle directement à leurs spécifieurs, sans

avoir recours à la tête *Pred°* (dans l'hypothèse que *Predication Phrase* est la projection maximale de toute petite proposition (Bowers 1990)) qui assigne l'unique thème-rôle des adjectifs à son spécifieur [Spec, PredP]. Le statut externe (et non interne) de l'unique argument est confirmé par le test standard de l'inaccusativité en russe, à savoir le génitif de la négation. Pesetsky 1982 soutient que le génitif de la négation peut servir de diagnostic de l'inaccusativité en russe : comme les objets directs des verbes transitifs, en (109a), les sujets des verbes inaccusatifs, en (109b), contrairement à ceux des inergatifs, en (109c), peuvent recevoir, sous la négation, le génitif et le verbe inaccusatif montre dans ce cas l'accord impersonnel (au passé, *-o* du singulier neutre ; au présent, *-et* de la 3^{ème} personne singulier) ; les DPs génitifs en question reçoivent une interprétation indéfinie/existentielle :

- (109) a. Anna ne kupil-a knig.
 Anna.NOM NEG bought-fem.PAST books.GEN
 'Anna did not buy (any) books'
- b. Zdes' xorošix ljudej ne suščestvu-et.
 here good people.GEN NEG exist-sg.neut.PRES
 'There are no good people here.'
- c. *Ni odnoj devuški ne pe-l-o.
 not single girl.GEN NEG sang-neut.PAST
 'Not a single girl sang.'

Quand ce test est appliqué aux formes longue et courte, les deux types d'adjectif s'alignent avec les verbes inergatifs, pas avec les verbes inaccusatifs :

- (110) a. Forme longue :
 *(...čtoby) ni odnogo rebenka nikogda ne bylo golodnogo/golodnym
 that not one.GEN child.GEN never NEG was hungry.SG.M.GEN/SG.M.INSTR
 (intended) 'That no child would ever be hungry.'
- b. Forme courte :
 *(...čtoby) ni odnogo rebenka nikogda ne bylo golodny/golodno
 that not one.GEN child.GEN never NEG was hungry.3PL/3SG.N
 (intended) 'That no child would ever be hungry.'

Ayant les mêmes propriétés thématiques, mais la distribution et la morphologie différentes, les adjectifs russes semblent donc appartenir à plus d'une catégorie à la fois. Bien évidemment, pour les formes courtes, l'absence de déclinaison casuelle et l'incapacité de servir de modificateurs sont liées : la première explique la dernière.

Les deux formes sont possibles en emploi d'attribut, avec une différence de sens bien perceptible:

- (111) a. Forme courte:
- Vino bylo *vkusn-o.*
 wine.nom.m was.n good.nom.n
 ‘The-wine was good.’
- b. Forme longue:
- Vino bylo *vkusn-oe.*
 wine.nom.m was.n good.nom.n
 ‘The-wine was good.’

Le choix entre les deux formes est partiellement lexical (c’est-à-dire, motivé sémantiquement), partiellement contextuel. Certains adjectifs (de mesure, d’attitude, de modalité, de perception, adjectifs évaluatifs et diminutifs, etc.), dénotant des propriétés accidentelles, conditionnées par le contexte et variables et fonction de *time-worlds* sont (presque) exclusivement à la forme courte; elle est obligatoire également pour les participes passifs. La forme courte est la seule possible avec les sujets qui ne désignent pas les entités pluralisables, avec les sujets propositionnels et avec les sujets *complex event nominals*. La forme courte convient quand l’adjectif est restreint par un complément, par exemple : *dovolen* + DP-Instr (‘satisfait par’) ou *gord* + DP-Instr(‘fier de’). En revanche, certains d’autres adjectifs, relationnels (= non-gradables) prennent la forme longue, exclusivement ou préférentiellement. Ce sont avant tout les adjectifs qui décrivent, pour une entité en question, la propriété d’avoir ou de manifester une certaine substance ou appartenance, par exemple, *derevjann-yj* (‘en bois’) ou *rajonn-yj* (‘de quartier’). Puisque la substance ou l’appartenance ne peuvent être présentes ou se manifester à moitié ou à deux tiers, la question du degré ou d’une manifestation contingente de la propriété en question ne se pose pas. Il y a néanmoins un nombre très considérable d’adjectifs susceptibles d’avoir les deux formes.

La forme longue nominative en (111b) est utilisée quand on caractérise les propriétés essentielles, par opposition aux propriétés accidentelles du sujet. La question est de savoir si l’entité possède ou pas une caractéristique en absolu, pas de son degré de manifestation ou dans quelles conditions elle se manifeste : la forme nominative décrit l’individu comme un *token*/une instance de l’espèce à laquelle il appartient. Contrairement à la forme longue nominative, la forme courte en (111a) est utilisée quand la propriété en question n’est pas définitoire ou nécessaire, mais temporaire, accidentelle ou variable en fonction de l’univers du discours. Par conséquent, la forme courte sous-entend obligatoirement une restriction de point de vue subjectif du locuteur, de standard de comparaison contextuel, etc.; la propriété exprimée par la forme courte n’est pas obligatoirement temporaire, mais contingente et donc potentiellement variable.

La différence de sens peut être décrite comme suit : en (111a), le vin en question peut ne pas être bon du tout, mais en ce moment-là il semblait bon au locuteur. En revanche, en (111b) le vin doit être bon de manière inhérente et définitoire, en tant qu’espèce « bon vin », c’est-à-dire, par rapport aux autres représentants de la classe des vins. C’est pourquoi on peut observer un contraste d’acceptabilité si on remplace *vino* ‘vin’ par *voda* ‘eau’ dans l’exemple (111b) : la variante avec la forme longue devient à peine acceptable, puisque la propriété « savoureux » ne fait pas partie des propriétés définitoires de l’espèce « eau ».

- b. *Novyj dom stojal na gore.* Forme longue/Modifieur
 new.nom house.nom stood on hill
 ‘The new house stood on {a/the} hill.’
- c. *Dom byl nov.* Forme courte/Attribut
 House.nom was new.SF
 ‘The house was new.’
- d. **Nov dom stojal na gore.* Forme courte/Modifieur
 new.sf house.nom stood on hill
 ‘The new house stood on {a/the} hill.’

Parallèlement, il y a un nombre d’environnements qui distinguent les formes longues et courtes. Les adjectifs longs ressemblent les noms puisqu’ils apparaissent dans les positions ouvertes exclusivement aux noms. Premièrement, en tant que noms adjectivaux (où la conversion est complète, c’est-à-dire, qui ne peuvent plus fonctionner comme des adjectifs, en (113b) et où la conversion n’est pas complète – auquel cas, il vaut mieux parler des adjectifs nominalisés -, c’est-à-dire qui gardent la capacité de fonctionner comme des adjectifs, en (113a)).

- (113) a. *beremennaja* ‘pregnant (woman)’
glasnj ‘vowel (sound)’
politexničeskij ‘polytechnic (institute)’
- b. *lešij* ‘goblin’ *soxatyj* ‘elk’ (lit. horned)
zodčij ‘architect’ *zapjataja* ‘comma’
nasekomoe ‘insect’ *mesjačnye* ‘periods’

Deuxièmement, les formes longues figurent en tant que sujets des constructions copulatives (avec une copule nulle au présent, ou réalisée, ailleurs qu’au présent) inversées en (114a). Les formes courtes ne sont jamais nominalisées, et ne figurent jamais comme sujets dans les phrases copulatives inversées en (114b), où le constituant avant la copule est, par hypothèse, dans la position [Spec, TP]. Même si la forme courte, fléchie en nombre/genre correspondants, peut apparaître, avec une prosodie correspondante, avant la copule, il ne s’agit plus d’une construction copulative inversée (du type ‘*The problem is John*’), mais d’une construction copulative topicalisée, c’est-à-dire non-inversée (du type ‘*Problematic is John’s behavior (not John’s attitude)*’), où le constituant préverbal est dans la position de topique [Spec, CP].

- (114) a. *Krasnoe – golova.*
 red.LF.nom.neut head.nom.fem
 ‘The read (thing) is a head.’

- b. *Krasna/krasno – golova.
 red.SF.fem/red.SF.neut head.nom.fem
 'The read (thing) is a head.'

Troisièmement, les adjectifs formes longues seuls, c'est-à-dire sans noms modifiés, peuvent être précédés d'un démonstratif et suivi (optionnellement) d'une relative, ce qui constitue un contexte typiquement nominal :

- (115) Nataša – ta umnaja, o kotoj ja govoril.
 Natasha is that smart about whom I spoke
 'Natasha is that smart one I was talking about.'

De point de vue morphologique, les adjectifs formes longues sont marqués pour le cas et, par conséquent, pour le trait [+/- animé], comme les noms (les noms animés et leurs adjectifs modificateurs ont la même forme au génitif et à l'accusatif, tandis que les noms non-animés et leurs adjectifs modificateurs ont la même forme au nominatif et à l'accusatif). La forme longue est spécifiée donc pour tous les traits nominaux, ce qui lui permet d'apparaître dans les positions réservées aux noms et être soumise à la nominalisation par une simple conversion de catégorie (par hypothèse, par un affixe nul de la catégorie des noms, c'est-à-dire [+N, -V]), étant donné qu'elle est déjà spécifiée pour tous les traits nominaux.

En revanche, les adjectifs courts sont marqués seulement pour le nombre et, au singulier, le genre. Les traits pour lesquels ils sont spécifiés sont les mêmes pour lesquels sont spécifiés les verbes (au passé) : en russe, les verbes au passé (qui sont historiquement les formes participiales) s'accordent en nombre et en genre, tandis que les verbes au non-passé, en personne et en nombre. (D'ailleurs, en polonais, tchèque et slovaque, langues slaves occidentales, où les adjectifs formes courtes ne sont pas non plus productifs, ils sont appelés par des grammairiens « verbes déficients »). L'absence de spécification complète en traits nominaux empêche leur conversion catégorielle par une affixation zéro, par contraste avec les formes longues. Ainsi, les formes courtes ressemblent les verbes qui ne peuvent pas non plus se convertir (c'est-à-dire, sans affixe réalisé) en noms : les noms déverbaux sont toujours dérivés par une affixation ouvertement réalisée.

C'est donc la défektivité de la morphologie casuelle qui explique la distribution restreinte des formes courtes. Pourquoi la spécification en traits incomplète des adjectifs courts les empêche de figurer en tant que modificateurs (contrairement aux adjectifs longs), mais pas en tant qu'attribut?

Il a été remarqué que l'accord sujet-prédicat (c'est-à-dire, entre deux projections maximales) s'opère sur la base des traits sémantiques du référent, tandis que l'accord entre le modificateur et la tête qu'il modifie (c'est-à-dire, à l'intérieur d'une projection maximale) s'opère exclusivement sur la base des traits grammaticaux du nom-tête. Il suffit de comparer l'accord que déclenchent les noms masculins quand ils réfèrent aux femmes en (116) : l'accord est féminin sur le prédicat verbal en (116a) ou adjectival forme longue en (116b) (mais aussi forme courte), mais masculin sur le modificateur prénominal en (116a) :

- (116) a. Otvažn-**yj** / *otvažn-**aja** pilot pogibla /*pogib.
 brave.nom.masc /*brave.nom.fem pilot.masc perished.fem/*perished.masc
 'A brave [female] pilot perished.'
- b. Agent M. – umn-**aja** / *umn-**yj**.
 agent.masc M intelligent.nom.fem / *intelligent.nom.masc
 'Agent M. [referring to a woman] is intelligent.'

Ainsi, l'accord sémantique – sujet-prédicat – permet des décalages, au moins en traits de genre. On peut trouver également des exemples avec un décalage en traits de nombre. On prédit qu'un accord partiel (c'est-à-dire, l'accord en certains traits dans certains contextes, mais avec moins de traits/d'autres traits dans les contextes complémentaires) doit exister là où existe le décalage dans l'accord. Par exemple, dans les langues où l'accord partiel existe, l'accord avec un sujet préverbal est toujours plus complet (en plus de traits) que l'accord avec un sujet postverbal (par exemple, en arabe standard, en nombre de dialectes italiens). En revanche, ce phénomène ne semble pas exister avec les modifieurs nominaux : tous les modifieurs, indépendamment de leur position pre- ou post-nominale doivent s'accorder en mêmes traits. De plus, si on compare l'accord adjectival pour les adjectifs en position d'attribut et de modifieur, l'accord tête-modifieur est toujours le même ou plus riche que l'accord sujet-prédicat, jamais l'inverse. Par exemple, en espagnol ou italien, les deux types d'accord sont en tous les traits ; en anglais, les deux types d'accord ne se manifestent pas ; en russe, allemand et hébreu, l'accord tête-modifieur est complet, tandis que l'accord sujet-prédicat est partiel ou absent. Mais la quatrième possibilité, notamment, une langue où l'accord sujet-prédicat serait complet, tandis que l'accord tête-modifieur – absent ou partiel, est prédit ne pas exister et n'est effectivement pas attestée.

Essentiellement, afin de pouvoir fonctionner comme un modifieur nominal, un item en question doit s'accorder avec la tête qu'il modifie en tous les traits, y compris, pour le russe, le cas (et le trait [+/- animé]). Cela est confirmé, par exemple, par l'accord des comparatifs : en russe, le choix entre une forme analytique ou synthétique ne dépend pas du nombre des syllabes (et pour les bi-syllabiques, du placement de l'accent) de l'adjectif, comme en anglais, mais de la position du comparatif dans la phrase : la forme synthétique, invariable, est possible uniquement dans la position post-copulative, tandis que la forme analytique, qui consiste en un adverbe *bolee* 'plus' ou *menee* 'moins' + adjectif forme longue, c'est-à-dire, spécifiée en tous les traits nominaux, est utilisée comme modifieur et comme attribut :

- (117) a. boleee glubokaja reka b. *glubže reka
 more deep river deeper river
 'a deeper river'
- b. Eta reka boleee glubokaja d. Eta reka glubže
 this river more deep This river deeper
 'This river is deeper.'

Ainsi, puisque les adjectifs formes courtes ne sont pas fléchis en cas, ils ne peuvent pas s'accorder avec leur nom tête en trait de cas, et ne sont pas permis en tant que modificateurs, mais seulement en tant qu'attributs. Le manque de la spécification pour les traits de cas (et pour le trait [+/- animé]), deux traits parmi les quatre traits nominaux où le modifieur et la tête modifiée doivent s'accorder, explique l'agrammaticalité des adjectifs formes courtes en position de modifieur.

Pour résumer : même si les deux formes semblent appartenir à la même catégorie en partageant les mêmes traits catégoriels [-V, -N], où selon Baker +/-V fait référence aux propriétés thématiques et +/- N - à la capacité de porter un index référentiel, elles se distinguent par les spécifications en traits d'accord et semblent appartenir à deux catégories opposées. Seules les formes longues sont spécifiées pour le même ensemble de traits que les noms (nombre, genre, cas, caractère animé), ce qui explique leur distribution (plus) nominale. En revanche, les formes courtes sont spécifiées seulement pour un sous-ensemble de ces traits (nombre et genre), ce qui ne leur permet pas d'apparaître dans les mêmes positions où les formes longues, et elles manifestent une distribution (presque) verbale. La situation du russe est que les deux types de traits divisent les items lexicaux en catégories différemment : les traits de catégorie regroupent les deux formes ensemble, mais les traits d'accord regroupent les formes longues avec les noms et les formes courtes avec les verbes (au moins, aux formes du passé).

Ainsi, pour les adjectifs en russe, les seuls traits catégoriels (c'est-à-dire, les propriétés thématiques) ne suffisent pas pour décrire leur comportement syntaxique et morphologique, il est nécessaire, en plus, de prendre en compte leur spécification en traits. La situation est inédite dans le sens que, d'ordinaire, comme par exemple, en anglais et en italien, les catégories définies par les traits catégoriels et les traits d'accord coïncident.

Finalement, c'est cette discordance dans la répartition des adjectifs russes en catégories lexicales par deux ensembles discordants de traits qui était à l'origine d'un changement diachronique dans le but de résoudre ce *mismatch*. Ce changement consistait en la disparition progressive de la distinction entre adjectifs formes longues et adjectifs formes courtes qui a eu lieu dans les langues slaves en général et en russe en particulier. La disparition de la distinction s'est produite via une disparition progressive de l'une ou l'autre des deux formes. Par exemple, en slovène les formes longues existent uniquement au nominatif singulier masculin. Dans les langues slaves de l'est et de l'ouest, c'est au contraire les adjectifs courts qui sont en train de disparaître. Par exemple, dans les langues slaves de l'ouest – polonais, tchèque et slovaque – les formes courtes ne sont plus productives ; il existe encore quelques formes reliquats, appelées dans les grammaires de ces langues « verbes déficients ». Les langues slaves orientales – biélorusse, ukrainien et russe – sont également en train de perdre progressivement leurs formes courtes, même si ce processus est plus lent que dans les langues occidentales. Par exemple, toutes les formes courtes des participes actifs ont disparu du russe en un siècle et demi.

La différenciation des catégories lexicales n'est pas uniforme à travers les langues, mais spécifique pour chaque famille de langues. Si certaines langues distinguent, sur la base de leurs propriétés thématiques, seulement trois catégories lexicales majeures – noms, verbes et adjectifs -, les langues slaves (orientales) distinguent plus que ces trois catégories, non uniquement sur la base des propriétés thématiques, mais aussi sur la base des spécifications en traits d'accord, même si de tels systèmes apparaissent instables à très long terme.

4.3 Les adjectifs formes longues sont exclusivement prédicats secondaires, les adjectifs formes courtes – prédicats primaires

A première vue, le fait que les deux formes sont utilisées en tant qu'attributs en (118a et b) (où les formes longues manifestent un accord complet/grammatical, et la forme courte – un accord partiel/sémantique) ne permet pas de mettre les formes courtes et longues en distribution complémentaire parfaite, où l'accord sémantique – entre sujet et prédicat – serait réservé exclusivement aux formes courtes et l'accord grammatical – entre tête modifiée et modifieur – aux formes longues. Mais en réalité, l'accord complet vs. partiel s'aligne parfaitement avec la distribution complémentaire, en tant qu'attribut vs. modifieur, des formes longues et courtes. Nous allons démontrer que les adjectifs formes longues s'accordant avec leur nom-tête en maximum les traits nominaux exprimés morphologiquement dans la langue, se trouvent toujours dans la configuration de modifieur (prédication seconde), jamais en configuration d'attribut (prédication primaire), malgré les apparences en (118b).

Pour Babby 2009, les deux formes morphologiques correspondent à deux structures syntaxiques différentes : une structure de petite proposition adjectivale (à la Stowell) pour les adjectifs formes courtes et une configuration d'adjectif prédicat secondaire pour les adjectifs formes longues. En se combinant avec la copule, les deux formes entrent dans des configurations syntaxiques différentes qui se ressemblent seulement en surface :

- (118) a. Forme courte:
- | | | |
|------------|-------|-----------------|
| Vino | bylo | <i>vkusn-o.</i> |
| wine.nom.m | was.n | good.nom.n |
- 'The-wine was good.'
- b. Forme longue:
- | | | |
|------------|-------|------------------|
| Vino | bylo | <i>vkusn-oe.</i> |
| wine.nom.m | was.n | good.nom.n |
- 'The-wine was good.'

Pour Babby 2009 (qui n'utilise pas la tête fonctionnelle $Pred^{\circ}$ pour introduire le sujet de la petite proposition adjectivale comme, par exemple Baker 2003) toute catégorie lexicale projette un sujet en position de spécifieur de la projection maximale de la catégorie. Le fait que le rôle thématique i externe a été satisfait à l'intérieur de la projection adjectivale lexicale est représenté en (119) par $AP_{(i)}$. Pour lui, la structure argumentale des radicaux adjectivaux a deux réalisations morphosyntaxiques fondamentalement différentes, en (119), en fonction de deux suffixes pour former les adjectifs (*adjective-forming suffixes*), ou, plus exactement, deux déclinaisons adjectivales différentes.

En (119b), il s'agit d'un prédicat secondaire adjectival afP_i , où le suffixe de la forme longue supprime l'argument unique, en spécifieur de la projection du suffixe, en laissant son rôle thématique i non-lié. Ce rôle thématique externe, non-satisfait de manière locale, à l'intérieur de la projection du suffixe,

ce qui est représenté en (119b) par l'indice i dans afP_i , doit ensuite être lié verticalement (*vertically bound*) par un thêta-rôle de la clause matrice immédiatement dominant et qui le c-commande. (Chez Babby, la relation sujet-prédicat n'est pas limitée à la relation entre deux projections sœurs, typiquement entre un spécifieur SpecXP et sa sœur X' ; les thêta-rôles ne sont pas représentés comme des traits sur les items lexicaux dans la numération, étant à l'origine de l'opération de (*first merge*), mais comme des indices percolant jusqu'à la projection maximale d'un item lexical). [A-af] est la tête composite de la projection adjectivale après l'ajout du suffixe ; cette tête est formée par une adjonction, via mouvement de tête, du radical adjectival laissant derrière une trace t_A .

En revanche, en (119a), le suffixe de la forme courte laisse l'argument externe nP_i intact, formant une petite proposition adjectivale afP :

(119) a. Forme Courte - *petite proposition adjectivale* :

[afP nP_i [af' [**A-af**_{SF}] [$AP_{<i>$ t_A ...]]]]

b. Forme Longue - *prédicat secondaire* :

[afP_i [af' [**A-af**_{LF}] [$AP_{<i>$ t_A ...]]]]

La suppression de l'argument en (119b) résulte en ce que le rôle thématique du prédicat secondaire reste non lié. Les adjectifs forme longue en (119b) ont donc toujours un thêta-rôle non lié (représenté par l'indice i), qui doit être lié par un nP le plus proche qui les c-commande. C'est pourquoi, les adjectifs forme longue sont toujours des adjoints (cad, en configuration de prédication seconde), soit internes à nP (emplois d'épithète) en (120), soit externes à nP (emplois de dépicatif s'accordant avec son contrôleur et orienté sujet ou objet) en (121-122). (Dans l'hypothèse que les noms en russes sont des nPs , dont n est la tête, c'est-à-dire, un suffixe dérivationnel qui donne sa catégorie à un nom ; étant donné qu'en russe les noms n'ont pas d'articles, se sont des nPs nus, c'est-à-dire, non enveloppés obligatoirement dans une projection DP). La forme longue est fléchie en genre, nombre et en cas puisqu'elle s'accorde toujours avec la tête du nP qui la c-commande.

(120) Réalisation du **A-** à l'intérieur du nP :

a. Forme longue: [$nP:NOM$ vkusn-**oe** vino]
 good.LF.nom.n wine.nom.n
 'good wine'

b. *Forme courte : * [$nP:NOM$ vkusn-**o** vino]
 good.SF.nom.n wine.nom.n

(121) Adjectifs dépicatifs afP_i contrôlés par sujet :

a. Forme longue: On p'jan-yj izbival ženu.
 he.nom.masc drunk.LF.nom.masc beat.masc wife.acc.fem
 'He beat his wife (when he was) drunk.'

b. *Forme courte: *On p'jan-∅ izbival ženu.
 he.nom.masc drunk.SF.nom.masc beat.masc wife.acc.fem

(122) Adjectifs dépicatifs **afP_i** contrôlés par objet :

a. Forme longue: Ee uložili v postel' odet-**uju**.
 her. acc.fem put.pl in bed dressed.LF.acc.fem
 'She was put to bed dressed.'

b. *Forme courte: *Ee uložili v postel' odet-**a**.
 her. acc.fem put.pl in bed dressed.SF.fem

En revanche, la projection maximale des adjectifs courts est une petite proposition adjectivale (119a) dont ils sont à la tête et où leur argument unique, sujet nominatif (par défaut/de manière inhérente, selon Babby 2009) satisfait le thêta-rôle externe du radical adjectival (c'est une configuration de prédication primaire) à l'intérieur de la petite proposition, pour monter ensuite dans la position de spécifieur de la projection de la copule avec laquelle la petite proposition fusionne, le seul environnement syntaxique possible pour la forme courte. La forme courte est fléchie en nombre et genre, mais contrairement à la forme longue, se produit exclusivement au nominatif « inhérent », et projette toujours un spécifieur qui s'accorde avec lui (ainsi, la forme courte, étant exclusivement un attribut (prédicat primaire), ne s'accorde pas elle-même, mais exige un accord avec soi.

Les formes longues et les formes courtes se trouvent, par conséquent, en parfaite distribution complémentaire : les adjectifs courts doivent fusionner avec un foncteur (*functor*), c'est-à-dire, la (semi-)copule, qui n'assigne pas de thêta-rôles, mais ne fait que « hériter » son sujet nP de la catégorie lexicale en son complément, tandis que l'adjectif longue doit s'adjoindre à un prédicateur lexical (*lexical predicator*) – un verbe ou un nom – dont l'un des thêta-rôles (qui domine immédiatement l'adjectif forme longue et la c-commande) lie verticalement le rôle non lié de l'adjectif forme longue, formant un prédicat complexe, en configuration de dépicatif, en cas de verbe en (121a - 122a) et en configuration de modifieur, en cas de nom en (120a).

Étant donné que la forme longue est adjectif dans toutes les configurations où elle se produit, la question se pose sur l'origine du sujet *vino* dans l'exemple '*Vino bylo vkusnoe*_{LF}' répété en (123b), qui semble non légitimé, par contraste avec (123a), étant donné la copule n'assigne pas de rôles thématiques, et que la forme longue – prédicat secondaire – est défini comme ayant un thêta-rôle externe, mais pas de nP argument externe pour le lier.

(123) a. Forme courte:
 Vino bylo vkusn-o.
 wine.nom.m was.n good.nom.n
 'The-wine was good.'

b. Forme longue:

Vino bylo vkusn-oe.
wine.nom.m was.n good.nom.n
'The-wine was good.'

Même si en surface on a affaire à deux séquences linéaires identiques [sujet – copule – adjectif] en (123), Babby 2009 soutient qu'en se combinant avec la copule, les adjectifs longs et les adjectifs courts entrent dans des configurations syntaxiques radicalement différentes, et que *vino* est bel et bien le sujet de (123b), mais que *vkusnoe_{FL}*, étant un adjectif comme dans toutes les autres configurations, n'est pas le prédicat principal et qu'il ne prédique pas de *vino*. La grammaticalité de la forme longue en (123b) semble alors inattendu, dans l'hypothèse qu'elle n'apparaît qu'en configuration de modification.

La solution de ce paradoxe consiste en ce qu'il s'agit également d'une modification, mais d'un nominal prédictif non-réalisé (suivant Siegel 1976, Bailyn 1994, 2012 et Babby 1975, 2009), qui est le prédicat principal en (123b). Il y a une projection « cachée » nP entre la copule *bylo* et la forme longue *vkusnoe* en (123b). Selon Babby 2009, ce nP est une petite proposition nominale où la projection lexicale NP est contenue dans la projection nP de l'affixe nominal n. Cette petite proposition nominale est similaire à la petite proposition adjectivale afP des adjectifs forme courte puisque les deux doivent composer avec la copule (ou une semi-copule) et dont le sujet doit valuer son cas nominatif dans le spécifieur de la copule où il monte depuis la position de spécifieur de nP :

$[_{nPi} \textit{vino}] + \textit{bylo} + [_{nP} \textit{t}_N \dots [_{n'i} [_{n'} [N - n]_n \textit{NP}] \dots [_{afPi} \textit{vkusnoe}]]]$, où $[N - n]$ est la tête non réalisée du prédicat nominal nP, dont NP est le complément.

Le sujet *vino* reçoit son thème-rôle externe de la tête N de la projection nominale lexicale dans le spécifieur de laquelle il est inséré initialement (dans l'hypothèse que les catégories lexicales projettent directement un sujet dans leur spécifieur, sans l'intermédiaire de Pred°), et *vkusnoe* est toujours un adjectif (au niveau n'), qui modifie la tête de la projection nP, qui a une forme $[N - n]$, où la tête N, venant de la projection NP complément de la tête n, s'est adjoint à la tête n. Cela signifie que les adjectifs longs restent des modificateurs internes au nP même dans les constructions copulatives. Ce sont les adjoints afP_i qui s'adjoignant au niveau intermédiaire n'_i permettent au rôle thématique externe *i* du nominal prédictif de les dominer et c-commander. L'adjectif forme longue s'accorde en traits nominaux dont elle est spécifiée, notamment, en cas (et caractère +/- animé), nombre et genre, avec la tête n à l'intérieur de la projection nP et non avec le sujet de surface *vino*. C'est pourquoi, les adjectifs formes longues ne sont pas capables de montrer un accord partiel ou « sémantique », caractéristique de la relation sujet (en Spec TP) - prédicat principal, mais manifestent toujours un accord complet ou « grammatical ».

Par conséquent, les adjectifs formes longues, étant dans les constructions copulatives, comme partout ailleurs des adjoints contrôlés (prédicats secondaires), ont le comportement syntaxique et la distribution des noms : dans les phrases copulatives, c'est le seul constituant post-copulatif réalisé, tandis que le « vrai » prédicat, c'est-à-dire, le prédicat primaire, n'est pas l'adjectif longue, mais le nominal prédictif nP nul.

En ce qui concerne les dépicatifs qui s'accordent en cas avec leurs contrôleurs et dont les exemples sont répétés en (124-125), l'analyse serait essentiellement la même que pour les adjectifs longs attributifs dans les phrases copulatives. La même analyse conviendrait et pour les dépicatifs instrumentaux, bien que la structure interne d'un dépicatif instrumental soit plus complexe, que celle d'un dépicatif qui s'accorde. (La structure interne des différents types de dépicatif ne joue aucun rôle, étant donné que l'on examine tous les adjectifs longs en fonction du contexte qui les entoure et qui est, par définition, extérieur aux groupes en question, pour expliquer leur distribution de manière unifiée, en proposant un dénominateur commun à tous leurs emplois, à première vue, disparates.)

(124) Adjectifs dépicatifs **afP_i** contrôlés par sujet :

- | | | | | | |
|----|------|---|-------------------|-----------|--------------|
| a. | FL: | On | p'jan-yj | izbival | ženu. |
| | | he.nom.masc | drunk.LF.nom.masc | beat.masc | wife.acc.fem |
| | | 'He beat his wife (when he was) drunk.' | | | |
| b. | *FC: | *On | p'jan-∅ | izbival | ženu. |
| | | he.nom.masc | drunk.SF.nom.masc | beat.masc | wife.acc.fem |

(125) Adjectifs dépicatifs **afP_j** contrôlés par objet :

- | | | | | |
|----|------|-------------------------------|-------------------|--------------------|
| a. | FL: | Ee | uložili v postel' | odet-uju. |
| | | her. acc.fem | put.pl in bed | dressed.LF.acc.fem |
| | | 'She was put to bed dressed.' | | |
| b. | *FC: | *Ee | uložili v postel' | odet-a. |
| | | her. acc.fem | put.pl in bed | dressed.SF.fem |

Le dépicatif **afP_i** orienté sujet *p'janyj* en (124a) est adjoint au niveau intermédiaire v'_i et verticalement lié par le rôle thématique externe i du v'_i du verbe matrice, ce rôle thématique i est le thêta-rôle externe de *izbival*, il est assigné au sujet nP_i *on*, qui devient l'hôte/contrôleur du dépicatif

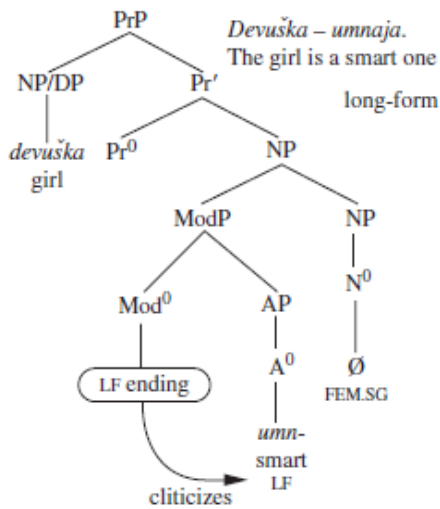
Parallèlement, le dépicatif **afP_j** orienté objet *odetuju* en (125a) est adjoint au niveau intermédiaire V'_j et verticalement lié par le rôle thématique interne j du V'_j du verbe matrice, ce rôle thématique j est le thêta-rôle interne de *uložili*, il est assigné à l'objet direct nP_j *ee*, qui devient l'hôte/contrôleur du dépicatif.

Les phrases correspondantes avec les dépicatifs formes courtes sont agrammaticales parce que les adjectifs formes courtes ne sont pas des adjoints dont un thêta-rôle doit être verticalement lié, c'est-à-dire, ne sont des prédicats secondaires, mais sont des petites propositions avec le sujet qui satisfait le thêta-rôle externe du radical adjectival à l'intérieur de la petite proposition (les formes courtes sont des prédicats primaires).

Une analyse alternative de la structure interne de la petite proposition complément de la copule pour une phrase copulative similaire, avec la copule nulle au présent, '*Devuška – umnaja*' ('La fille est intelligente'), de Bailyn 2012 est présentée en (126).

(126)

(Bailyn 2012 : 70 (75))

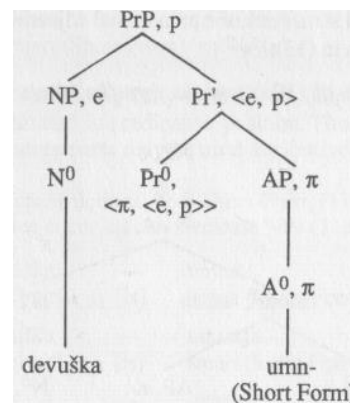
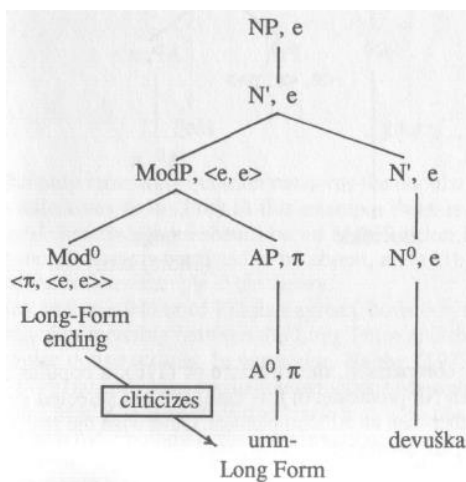


Bailyn 2012, contrairement à Babby 2009, introduit la catégorie PredP en tant que projection maximale de la petite proposition et utilise une catégorie fonctionnelle Mod(ification)P, lieu d'origine de la morphologie de la forme longue, responsable de la relation entre un adjectif et sa catégorie. L'introduction du Pred° ne change que des détails non-pertinents pour l'explication de la différence entre les deux formes, longue et courte, en (123). La projection ModP (dont la tâche est essentiellement de permettre au nom modifié d'être du même type sémantique que le nom non-modifié, est nécessaire pour le *mapping* direct entre syntaxe et sémantique) prend en complément le groupe adjectival AdjP (au lieu d'adjoindre directement AdjP à nP/NP, comme dans les analyses traditionnelles). Les adjectifs formes courtes, qui ne modifient jamais le nom, ne peuvent être compléments de la tête Mod°. Les structures syntaxiques des deux formes, longue et courte, sont présentées en (127). En (127a) est représentée la structure interne du NP modifié *umn-aja_{FL} devuška* 'une/la fille intelligente' et en (127b) la structure interne de la petite proposition [_{PredP} *devuška umn-a_{SF}*], composante de la phrase copulative '*Devuška – umn-a_{SF}*' ('La fille est intelligente').

(127) a.

b.

(Bailyn 1994 : 9 (13), 10 (14))



L'hypothèse de l'existence d'une projection nominale avec à la tête un « petit » n nominal prédicatif non-réalisé phonétiquement en (126), mais absente dans (127b) s'appuie, entre autres, sur les

données de l'accord de la forme longue attribut avec un pronom sujet 2^{ème} personne pluriel, à savoir vy 'vous' de politesse. Ce pronom, formellement pluriel, déclenche toujours un accord pluriel sur les verbes en (128) et sur les adjectifs attributs forme courte en (129) :

- (128) a. **Vy** igrali v futbol?
 you played.pl at soccer
 'Did you [formal singular] play soccer?'
 'Did you [plural] play soccer?'
- a. ***Vy** igral v futbol?
 you played.sg at soccer
 'Did you [singular or plural] play soccer?'
- (129) a. **Vy** – molod-**y**.
 you young-SF.pl
 'You [formal singular] are young'
 'You [plural] are young.'
- b. ***Vy** – molod-**Ø/-a**.
 you young- SF.masc/fem. sg.
 'You are young (sing. ou plur.).'

Mais, l'adjectif attribut forme longue montre une distinction entre le vy sémantiquement pluriel (vy désignant un groupe)¹⁴ en (130) et singulier (vy de politesse), féminin ou masculin, en (131) :

- (130) **Vy** – molod-**ye**.
 you young-LF.pl
 'You [all] are young'
 *'You [one person] are young.'
- (131) a. **Vy** – molod-**oj**.
 you young-LF.masc. sg.
 'You [one person masc.] are young.'
- b. **Vy** – molod-**aja**.
 you young-LF.fem. sg
 'You [one person fem.] are young'
 'You [plural] are young.'

¹⁴ Le pluriel en russe ne distingue pas les genres.

Ici, on observe le contraire de ce que nous avons observé pour l'exemple (116), où il s'agissait d'un nom commun formellement masculin, mais sémantiquement féminin. Bien que les formes longues et courtes continuent d'avoir des patterns de l'accord opposés, maintenant c'est la forme longue qui manifeste un accord sémantique, et pas un accord grammatical, tandis que la forme courte (qui se comporte de pair avec le verbe) affiche un accord grammatical. L'accord exclusivement pluriel sur les verbes et les adjectifs attributs courts s'explique facilement : le pronom *vy* formellement pluriel, sémantiquement singulier ou pluriel, s'oppose au pronom 2ème personne *ty*, formellement et sémantiquement singulier. L'accord « sémantique » avec le *vy* singulier de politesse devient désormais impossible, même s'il s'agit d'une seule personne.

Mais comment expliquer le singulier féminin ou masculin des adjectifs forme longue et pourquoi le pronom singulier de politesse *vy* est agrammatical avec la forme longue au pluriel ? L'accord de la forme longues paraît, de manière trompeuse, sémantique ou partiel parce que l'adjectif s'accorde en réalité avec une tête nominal nulle au sens générique du type « homme, femme, personne, entité, etc. », et non avec le sujet ouvert *vy*.

Ainsi, les emplois apparemment attributifs de l'adjectif forme longue sont en réalité des emplois de modifieurs à l'intérieur des nPs avec les têtes nulles. De cette manière, les deux formes longues et courtes sont effectivement en distribution complémentaire stricte par rapport à la constituance du nP (les adjectifs formes longues sont internes aux nP, les formes courtes ne le sont jamais), même si en surface les formes longues semblent bel et bien apparaître employés attributivement dans les constructions copulatives.

La suppression ou l'ellipse de la tête du nP modifiée par un adjectif forme longue à l'intérieur du nP, est très fréquent, indépendamment de la fonction du nP. Ce processus n'est pas limité aux constructions copulatives, où d'ailleurs cette suppression n'est nullement obligatoire : il est toujours possible de réaliser la tête nominale qui a une fonction de classificateur, par un nom générique. Dans ce cas, la tête nominale *n* de la construction *copule* + [_{nP} *n*...FL_i], dont la contribution sémantique est réduite, se prononce de manière défocalisée, c'est-à-dire, fortement désaccentué et accéléré, focalisant prosodiquement le modifieur qu'elle précède. Puisque normalement en russe le nom modifié suit l'adjectif modifieur, la permutation se produit pour permettre le *shift* du focus sur le modifieur forme longue postposé (le bord droit d'un groupe ou d'une phrase étant la position du focus par défaut/non-contrastif en russe), comme, par exemple, dans '*Ona ženščina UMN-aja_{LF}*' ('Elle est une femme intelligente.')

En russe, la suppression ou l'ellipse de la tête nominal modifiée par l'adjectif longue qui marque, de façon redondante, tous les traits de la tête supprimée, ce qui fait qu'elle est facilement récupérable, a la même fonction que la pronominalisation par *one* en anglais. Une preuve irréfutable de la présence d'une projection nominal cachée chaque fois qu'un adjectif forme longue apparaît seul (dans plusieurs contextes), est son apparition sans nominal réalisé dans un contexte strictement nominal, à savoir, derrière une préposition, étant donné que seul un nP peut servir de complément auquel la préposition assigne un certain cas lexical/inhérent.

Les différences de sens entre (118 a et b) découlent directement de la différence entre les deux structures syntaxiques en (126) et (127b). Puisque l'adjectif forme longue en (132b) modifie la tête nulle à l'intérieur du nP nominal prédicatif, son interprétation sémantique est celle d'une clause

relative restrictive, c'est-à-dire de la propriété dénotée par l'adjectif interprétée comme prédiquée à propos du sujet de la phrase en relation avec la classe à laquelle il appartient. En revanche, l'absence de tête nominale nulle dans la projection de laquelle l'adjectif court serait contenu en (132a) explique pourquoi ce type d'adjectif n'a pas ce sens : il ne renvoie pas à une classe/catégorie à laquelle le sujet appartient.

- | | | | | |
|-------|----|--------------------|----|--------------------------|
| (132) | a. | Elka – vysok-a. | b. | Elka – vysok-aja. |
| | | fir-nom tall-SF | | fir-nom tall-LF |
| | | 'The fir is tall.' | | 'The fir is a tall one.' |

L'exemple (132a) est une assertion à propos de la relation entre le sapin et la propriété « haut » en général, sans renvoyer à un standard, fixé de manière absolue et immuable pour la hauteur moyenne d'un sapin. Le point de référence est introduit par le contexte discursif ou par un complément, par exemple '*Naša elka vysok-a_{FC} dlja gostinoj*' ('Notre sapin est grand pour le salon').

En revanche, l'exemple (132b), qui est traduit en anglais par une pronominalisation en *one*, affirme que le sapin en question est grand relativement à un point de référence, à savoir, toute une classe de sapins, maximale large, c'est-à-dire, par rapport à l'espèce « sapin » (la référence à toute l'espèce n'est pas obligatoire, le standard peut être défini au cas par cas, c'est-à-dire, contextuellement). Corollairement, les adjectifs formes longues acceptent les superlatifs (adverbes invariables *nai-bolee/-menee* 'le plus/le moins' ou adjectif longue variable *sam-yj* 'le plus/le moins'), contrairement aux adjectifs formes courtes pour lesquels la forme superlative n'existe pas '*Naša elka naibolee/sam-aja vysok-aja_{FL} (*vysok-a_{FC})*' ('Notre sapin est le plus grand').

Dans un contexte correspondant (en parlant, par exemple, des géants), la phrase '*Eta vysokaja elka – mala*' ('Ce grand sapin est petit.') n'est nullement contradictoire. En revanche, puisque la forme longue et courte ne peuvent pas avoir la même fonction dans une phrase, la phrase '*Eta elka – vysokaya i mala*' ('Ce sapin est grand et petit.') n'est pas seulement contradictoire, mais agrammaticale.

Hors contexte, les exemples en (132) communiquent exactement la même information à propos du monde réel. Cela signifie qu'en contexte, la différence du sens entre les phrases (132a et b) et (133a et b) n'est pas attribuable à des propriétés inhérentes des suffixes de la forme longue et courte, mais résulte des configurations syntaxiques que les suffixes projettent ou léxicalisent. Cela montre en même temps que la différence entre les deux formes ne se réduit pas à la distinction entre les propriétés *stage-level* et *individual-level* comprise dans le sens de la durée inhérente ou persistance d'une propriété en question.

- | | | | | | |
|-------|----|---|-------|-------|--------------------|
| (133) | a. | Kitajskij | jazyk | očen' | trudn-yj. |
| | | Chinese language | NOM.M | very | difficult-LF.NOM.M |
| | | 'The-Chinese language is very difficult (=very difficult as languages go).' | | | |
| | b. | Kitajskij | jazyk | očen' | truden-∅. |
| | | Chinese language | NOM.M | very | difficult-SF |
| | | 'The-Chinese language is very difficult.' | | | |

L'hypothèse de la tête nominale nulle non-référentielle, générique et sémantiquement blanchie, permet de comprendre pourquoi les adjectifs formes longues ont un sens relatif (par rapport au standard introduit par la tête nulle, dont le sens est proche de celui d'un classificateur) et pourquoi certains adjectifs formes longues sont agrammaticaux dans la position attributive :

(134) Prostranstvo *beskonečn-o*-SF.NOM.N (**beskonečn-oe*-LF).

Space.NOM.N infinite

'Space is infinite (*an infinite one).'

L'exemple (134) de Babby 1975 avec l'adjectif long *beskonečn-oe* ('infini') est donc agrammatical pour une simple raison qu'il n'existe pas de standard de comparaison pour *prostranstvo* ('espace'), qui constitue une classe à un seul membre et qui, par conséquent, ne peut pas être singularisé restrictivement parmi les autres membres de l'ensemble. La même chose s'applique aux noms d'événements complexes en (135) (*complex event nominals* (Grimshaw 1990) ou *argument supporting nominals* (Borer 2005)) : leur attribut ne peut qu'être un adjectif forme courte, puisque chaque événement est unique et ne peut pas être distingué par un adjectif restrictif d'autres membres d'un ensemble impossible à construire. Par conséquent, l'adjectif forme longue ne peut pas s'accorder avec un nom prédicatif classificateur nul qui n'existe ni pour les entités qui sont uniques comme l'espace, ni pour les noms, non-pluralisables, dénotant des événements complexes :

(135) Prestupnik ponjal, što soprotivlenie *bespolezn-o*-SF (**bespolezn-oe*-LF).

criminal.nom understood that resistance.nom futile

'The criminal understood that resistance was futile (*a futile one).'

Si on ne peut pas construire de classe à partir des entités uniques ou des nominalisations des événements complexes pour des raisons sémantiques, avec des pronoms démonstratifs neutres singuliers distal ou proximal renvoyant à des faits, propositions, etc. ou avec les sujets infinitivaux ou propositionnels on ne peut pas le faire pour des raisons syntaxiques. Ainsi, ni ce type de pronom, ni un sujet proposition ou infinitif ne peuvent figurer comme sujet d'une construction copulative avec un adjectif forme longue.

L'ancienne catégorie de la définitude est à l'origine de l'hétérogénéité de la classe des adjectifs

Le fait que les adjectifs longs n'ont jamais de sujet « dédié », c'est-à-dire, en position de spécifieur, introduit par la tête fonctionnelle Pred° (chez Bailyn) ou directement dans la projection maximale adjectivale lexicale (chez Babby), et que, par conséquent, ils ne forment pas de petite proposition avec ce sujet, mais sont en configuration d'adjoint contrôlé, mais que les adjectifs courts ont toujours un sujet « dédié » en spécifieur de leur projection maximale (chez Babby 2009) ou en spécifieur de PredP (chez Bailyn 2009) et qu'ils forment toujours une petite proposition destinée à se combiner avec la copule, explique la différences dans l'accord des deux types des adjectives russes, ainsi que leur distribution complémentaire en syntaxe.

Résumons les indices de cette distribution complémentaire. Premièrement, les adjectifs formes longues et courtes ne peuvent jamais être réunis par une conjonction. Deuxièmement, s'ils se produisent avec le même nom dans la même phrase, ils sont toujours dans les configurations syntaxiques différentes et doivent avoir des fonctions différentes (FC - attribut, FL - épithète). Quatrièmement, les adjectifs longs, sans nom modifié réalisé, peuvent être compléments des prépositions, contrairement aux adjectifs courts. Cinquièmement, les adjectifs courts, en tant que prédicats primaires, sont modifiés par des adverbes non-fléchi, tandis que les adjectifs longs, en tant que modificateurs prédicats secondaires, sont modifiés par d'autres adjectifs. Par exemple, dans le couple adverbe *tak* (*tak-o* en vieux russe)/adjectif pronominal *tak-oj*, les deux se traduisant par 'tellement', l'adverbe modifie l'adjectif court et l'adjectif modifie l'adjectif long, mais jamais vice versa. L'adverbe *tak* n'est pas légitime avec les adjectifs longs (par hypothèse avec la tête nominale nulle) dans la construction copulative en (136a), comme il n'est pas légitime dans un groupe nP avec une tête réalisée en (137a) :

(136) a. Ona takaja_{LF.NOM.F} (*tak_{ADV}) umnaja_{FL} (*umna_{FC}).

'She is such a smart woman/girl.'

b. Ona tak_{ADV} (*takaja_{FL.NOM.F}) umna_{FC} (*umnaja_{FL}).

'She is so smart.'

(137) a. *_[NP tak_{ADV} umnaja_{LF-NOM.F} devuška_{NOM.F}]

'*so a smart girl'.

b. _[NP takaja_{LF.NOM.F} umnaja_{LF.NOM.F} devuška_{NOM.F}]

'such a smart girl'.

Dans le vieux russe, la distribution des formes longues et courtes était très différente de celle du russe moderne. La forme longue n'était pas utilisée dans les constructions copulatives. La forme courte, fléchie en cas, était possible dans la position d'épithète ; la forme courte épithète devait toujours suivre le nom, au lieu de le précéder, comme en russe moderne ; la forme courte épithète était interprétée comme indéfinie. Les adjectifs longs, en revanche, étaient associés avec la définitude, ils se trouvaient en position préverbale.

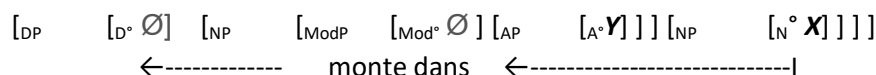
Bailyn 1994 soutient que le vieux russe avait une projection active DP puisque la définitude était encodé morphologiquement : la morphologie de la forme longue signalait une lecture définie, par opposition avec l'absence de cette morphologie sur la forme courte qui signalait une lecture indéfinie. La terminaison de la forme longue réalisait la tête D° de la projection DP responsable de la lecture définie du NP dans son complément. Etant un morphème lié, notamment un enclitique, la terminaison « descendait » sur le radical adjectival immédiatement derrière A° de la projection AP, qui se trouve en complément de la projection ModP, qui, à son tour, est adjointe à la projection NP:

(138) Structure d'un DP défini en vieux russe:

$[_{DP} \quad [_{D^\circ} \mathbf{Z}] \quad [_{NP} \quad [_{ModP} \quad [_{Mod^\circ} \emptyset] [_{AP} \quad [_{A^\circ} \mathbf{Y}]]] [_{NP} \quad [_{N^\circ} \mathbf{X}]]]]]$
 |-----> cliticise sur ----->

L'enclitisation de l'article sur le premier mot phonologique, adjectif ou non, du NP à l'intérieur du DP est toujours productif, par exemple, en bulgare. En revanche, la tête D° qui était ∅ pour l'indéfini ne pouvait qu'être réalisée par la montée de la tête N° dans la tête D°, ce qui explique la position exclusivement postnominale des adjectifs courts en vieux russe :

(139) Structure d'un DP indéfini en vieux russe:



Ainsi, en vieux russe (et en *Old Common Slavic*), la catégorie de la définitude morphologiquement active fait en sorte que les adjectifs longs se produisent avec les DP définis en position prénominale, tandis que les adjectifs courts suivent immédiatement les DP indéfinis, dans l'hypothèse que la montée N° → D° soit nécessaire pour instancier la tête nulle D° indéfinie. Mais le système des déterminants était néanmoins incomplet puisque seuls les épithètes étaient marqués pour la définitude/l'indéfinitude, tandis que sur tous les autres noms la distinction n'était pas marquée. L'instabilité inhérente de ce système incomplet était à l'origine d'un changement diachronique.

Pour arriver à la distribution du russe moderne, la catégorie des (in)définis a cessé d'être actif. Ce changement a provoqué des shifts dans d'autres catégories, à savoir, avec la disparition de la projection DP, la morphologie de la forme longue sur les épithètes prénominaux en (138) a été réinterprétée comme réalisant la tête Mod° de la projection Mod(ification)P, au lieu de la tête D°. Étant donné la rareté des adjectifs longs dans la position d'attribut (puisque les substantifs accompagnés de la forme longue étaient interprétés comme définis et les définis sont rares comme prédicats), la réinterprétation de la morphologie de la forme longue comme instanciant la catégorie de la modification, à la place de la catégorie de la définitude pouvait facilement aboutir. Une fois cette réanalyse a eu lieu, on devait s'attendre à ce que la forme courte en emploi d'épithète devait diminuer puisque maintenant la seule présence d'un adjectif épithète (et dont de la projection ModP) est devenu associée à la morphologie de la forme longue. C'est ce changement qui a eu lieu entre le douzième et le quatorzième siècle.

A partir de cette étape, la forme longue dans son emploi nominal, anciennement un DP défini et maintenant juste un adjectif épithète, pouvait servir de prédicat primaire dans des phrases copulative du type '*Devuška – umnaja*' ('La fille est intelligente'). Mais, également, la place des adjectifs courts en empois, diminuant, d'épithète a changé : la disparition de la projection DP a fait en sorte que la montée N° → D° ne devait plus avoir lieu. Les adjectifs formes courtes épithètes auparavant postnominale sont devenus prénominaux. Effectivement, les adjectifs forme courte épithètes qui ont survécu jusqu'à nos jours en formes idiomatiques sont tous prénominaux. La distribution des adjectifs longs et courts en vieux russe est présentée en (140). Elle est à comparer avec la distribution des adjectifs longs et courts en russe moderne en (141) :

(140) Distribution des adjectifs en vieux russe

	Forme longue	Forme courte
attribut	Non	Oui
épithète	Oui (= défini)	Oui (= indéfini)

	Forme longue	Forme courte
attribut	Oui (épithète)	Oui
épithète	Oui	Non

Le changement dans la distribution mis en gras est le résultat de la réanalyse provoquée par la disparition de l'opposition défini-indéfini. Quand la morphologie de la forme longue a cessé d'être nécessairement définie, cette morphologie a été ré-associée avec la configuration même de la modification et devenue le signal de l'emploi en tant qu'épithète. Ayant perdu l'association avec la définitude, la forme longue est devenue éligible pour la position d'attribut où elle est apparue maintenant interprétée comme un nominal indéfini, avec la tête nominale nulle, c'est-à-dire, en position de prédicat primaire (tout en restant modifieur d'un classificateur nul) dans les constructions copulatives.

Quant à la forme courte, en tant qu'épithète, elle a d'abord changé de place à l'intérieur du groupe nominal et ensuite a entièrement disparu (sauf dans quelques vestiges idiomatiques), devenue presque exclusivement associée à l'emploi comme prédicat primaire après la copule.

Le résultat de tous ces changements est que dans le russe moderne, la configuration de la modification, en tant qu'épithète, apposition ou dépicatif, est signalée par l'adjectif lui-même morphologiquement, par l'accord en tous les traits dont le nom est spécifié, provoquant fréquemment, en fonction du contexte, la suppression du nom modifié. Les adjectifs longs en russe manifestent ouvertement, par leur morphologie, la configuration syntaxique de la modification, avec tous les effets interprétatifs correspondants décrits plus haut.

Conclusions

L'anglais et les langues germaniques en général permettent à des groupes adjectivaux et prépositionnels d'être ajoutés aux verbes pour former des constructions appelées communément résultatives, où le verbe dénote une activité et le groupe résultatif dénote un état atteint résultant de cette activité. L'ajout d'un groupe résultatif au verbe a pour effet de dériver à partir des activités des accomplissements, prédicats causatifs de changement d'état. Les constructions résultatives sont donc invariablement téliques, c'est l'une de leurs caractéristiques essentielles.

La prédication résultative est l'un des deux types de prédication secondaire, l'autre étant la prédication dépicative. Les prédicats secondaires doivent être distingués des autres types de modificateurs, notamment, modificateurs nominaux – adjectifs – et modificateurs verbaux – adverbes.

Une idée avancée dans ce travail est que les prédicats résultatifs et dépicatifs sont des modificateurs aspectuels au sens où ils introduisent un événement nouveau et définissent une relation entre cet événement et l'événement introduit par le prédicat principal.

Quant à l'interprétation temporelle des résultatifs et des dépicatifs, la prédication secondaire en général implique une opération qui additionne des éventualités qui sont étroitement liées l'une à l'autre temporellement et qui partagent un participant. La lecture dépicative se produit quand l'éventualité décrite par le prédicat secondaire est co-temporelle avec l'éventualité introduite par le prédicat matrice. Autrement dit, pour l'adjectif dépicatif, il suffit que les deux événements se chevauchent temporellement. En revanche, la lecture résultative apparaît quand seule la culmination du prédicat matrice est co-temporelle avec l'état introduit par le prédicat secondaire. La propriété essentielle de l'interprétation résultative est qu'elle est possible uniquement quand le prédicat secondaire introduit une prédication à propos d'un thème incrémental ; aucune restriction de ce genre n'existe pour la prédication dépicative.

De par sa nature même, la prédication résultative, contrairement à la prédication dépicative, interagit avec les propriétés aspectuelles des prédicats matrices : quand ce prédicat dénote un accomplissement, l'ajout d'un prédicat résultatif, qui fournit une information sur la culmination de l'événement, va de soi, dans la mesure où aucune modification de la classe aspectuelle du prédicat matrice ne se produit. En revanche, quand le prédicat matrice dénote une activité, alors l'ajout d'un résultatif déclenche une opération de *type-shifting* entre les classes aspectuelles, à savoir, le groupe résultatif requiert la création, sur la base de l'activité, d'une structure d'accomplissement (qui consiste essentiellement, en l'introduction d'une échelle d'ordre basée sur une dimension spatiale ou une autre propriété mesurant le thème incrémental).

Les différents patterns de constructions résultatives où sont ajoutés aux verbes des groupes adjectivaux dénotant des résultats non-lexicalement impliqués par ces verbes sont illustrés en (142). Dans tous ces cas, il y a toujours un DP postverbal et un XP qui est prédiqué de ce DP spécifiant l'état de ce DP résultant de l'activité dénotée par le verbe à la base de la construction.

- (142) a. Kelly wiped the table_i *clean*_i.
b. They yelled themselves_i *hoarse*_i.

- c. The dog barked the neighbor_i awake_i.

La construction résultative en (142a) est basée sur un verbe transitif et le DP postverbal est sous-catégorisé par le verbe, il s'agit d'un pattern transitif. En (142b et c), les constructions résultatives ont pour base des verbes intransitifs, notamment inergatifs, qui ne sélectionnent pas les DPs postverbaux: un pronom réfléchi en (142b), désigné communément comme un « faux » réfléchi, dans un pattern réfléchi, et un DP non-réfléchi en (142c), dans un pattern à DP non sous-catégorisé. Dans ces deux derniers cas, les DPs postverbaux sont légitimés par le XP résultatif: ils sont introduits pour servir de sujets de prédication aux prédicats secondaires à la tête des groupes résultatifs.

Les verbes intransitifs, notamment inaccusatifs, interviennent dans un autre pattern résultatif, à savoir le pattern à XP nu, où les groupes résultatifs introduisent une relation de prédication directe avec les sujets sans intermédiaire des réfléchis. Ce qui distingue sémantiquement ce type de construction des constructions basées sur les verbes transitifs et inergatifs est le fait qu'ici les XP résultatifs dénotent des points finaux des changements d'état qui sont déjà lexicalisés dans les verbes (puisque les verbes en question impliquent lexicalement la réalisation d'un état résultant, les XPs ne font que modifier cet état) :

- (143) a. The bag_i burst t_i open.
b. The garage door_i rumbles t_i open.
c. The river_i froze t_i solid.

Le fait que les XPs résultatifs donnent lieu à des patterns différents (à XP résultatif nu vs. non-nu) quand ils sont combinés avec les verbes intransitifs doit être expliqué. La contrainte introduite par Simpson 1983 et appelée la Restriction sur l'Objet Direct (ou DOR) par Levin et Rappaport Hovav 1995 dit que le XP résultatif prédique toujours à propos de l'objet syntaxique. A l'exception de l'objet sous-jacent des inaccusatifs et passifs, cet objet peut se réaliser en tant qu'objet sélectionné par un verbe transitif, mais aussi en tant qu'objet non-sélectionné - un groupe nominal ou un pronom réfléchi coréférentiel avec le sujet - avec des verbes inergatifs et transitifs, employés intransitivement.

La distribution des patterns de la construction résultative semble fournir une preuve patente de l'encodage syntaxique de la différence structurelle entre les verbes inaccusatifs et inergatifs puisque seule l'hypothèse de la distinction syntaxique entre deux types de verbes permet de faire une généralisation uniforme expliquant la distribution des sujets de la prédication secondaire résultative. C'est l'un des résultats importants de ce travail.

Une part importante de notre recherche a consisté à tenter de conférer un statut à la DOR, en passant en revue et en analysant minutieusement les différentes approches visant à expliquer les formes que peut prendre la construction résultative en fonction du type de verbe à la base de la construction.

L'analyse de Hoekstra 1988 se base sur l'hypothèse qu'indépendamment du type de verbe, le XP résultatif forme toujours, en complément du verbe, une petite proposition avec le sujet dénotant l'entité subissant le changement d'état résultant de l'activité dénotée par le verbe. Le défaut de cette analyse vient de l'hypothèse de Hoekstra que le fait de participer à une construction résultative

change la sélection du verbe. Pourtant, les tests de la formation du moyen, des nominalisations et des passifs adjectivaux, ainsi que celui de l'extraction à partir du DP postverbal, indiquent que les verbes transitifs continuent de projeter leurs arguments dans la construction résultative de la même manière qu'à l'état isolé. La distinction entre les objets sélectionnés ou non-sélectionnés par le verbe doit être préservée dans la construction résultative, par conséquent, l'analyse uniforme par petite proposition pour tous les types de construction résultative ne peut pas être maintenue.

En nous basant sur Levin et Rappaport Hovav 1995, nous avons retenu la justification suivante de la Restriction sur l'Objet Direct: puisque les constructions résultatives dénotent toujours un changement d'état et étant donné que le groupe nominal dénotant une entité qui change d'état prend toujours la forme d'un objet direct, on déduit pourquoi les prédicats secondaires résultatifs sont toujours en relation avec des objets directs.

En général, les approches qui expliquent la distribution des patterns résultatifs par la Restriction sur l'Objet Direct sont essentiellement syntaxiques puisque, pour expliquer pourquoi un XP résultatif peut prédiquer directement à propos du sujet de certains verbes, mais pas du sujet des autres, elle invoque la différence syntaxique entre les membres des deux classes de verbes intransitifs, ainsi que les principes de *mapping* généraux entre la sémantique lexicale et la syntaxe.

Sur la base d'un nombre assez restreint d'exemples des constructions transitives résultatives où, en violation de la restriction, le XP résultatif entre (ou semble entrer) en relation de prédication avec les sujets des verbes transitifs, certains auteurs ont contesté la validité de la Restriction sur l'Objet Direct. Les exemples types de ces cas problématiques sont illustrés en (144):

- (144) a. [The wise men]_i followed [the star] [*out of Bethlehem*]_i.
b. John_i danced [mazurkas] [*across the room*]_i.

Il s'agit des constructions résultatives basées sur des verbes transitifs, mais où le groupe résultatif semble néanmoins établir une prédication concernant le sujet, et non l'objet. En prenant en compte ces exemples a priori problématiques pour les analyses de la construction résultative qui ont recours à la Restriction sur l'Objet Direct, nous avons considéré des analyses alternatives de la construction résultative, notamment celles qui examinent de manière détaillée les relations sémantiques entre le verbe et le groupe résultatif (de Rappaport Hovav et Levin 2001 et 2004 et de Wechsler 1997 et 2005), qui ont également pour but d'expliquer les différentes formes syntaxiques que la construction résultative peut prendre.

En cherchant à expliquer les différents patterns de la construction par d'autres moyens que la contrainte DOR et en proposant d'autres facteurs censés déterminer le choix du sujet de la prédication secondaire résultative, ces approches invalident de facto la contribution majeure que la contrainte DOR apporte à l'hypothèse de l'inaccusativité en anglais, qui ne manifeste pas morphologiquement la distinction entre les verbes inaccusatifs vs inergatifs, par exemple, par un choix de l'auxiliaire dans les temps composés.

Wechsler 1997 et 2005 propose une analyse qui est censée expliquer quand et pourquoi les résultatifs exceptionnels (c'est-à-dire, enfreignant la DOR) orientés vers le sujet sont possibles. Selon Wechsler 1997 et 2005, la distribution des patterns résultatifs est déterminée par la relation

sémantique entre le verbe et le XP résultatif. Il distingue entre les constructions résultatives « à contrôle », où le résultatif est prédiqué d'un argument thématique de la tête verbale, et les constructions résultatives « à montée », où le résultatif est prédiqué d'un argument non thêta-marqué par la tête verbale, autrement dit, un résultatif non-sélectionné : *'Mary drank John/herself under the table.'* Par conséquent, il propose que ce qui apparaît comme la Restriction sur l'Objet Direct n'est en fait qu'une contrainte imposant aux résultatifs de prédiquer à propos des thèmes affectés et puisque ce type d'argument apparaît dans la position d'objet direct, les résultatifs sont prédiqués des objets directs. Ceci explique la Restriction sur l'Objet Direct dans les constructions résultatives standards, c'est-à-dire avec l'objet thématique (ou sélectionné) du type *'He wiped the table, clean.'*

Quant à l'analyse de Wechsler 1997 et 2005, nous avons constaté que les restrictions sélectionnelles, qui distinguent les résultatifs à contrôle des résultatives à marquage casuel exceptionnel, ne sont pas en mesure d'expliquer la distribution des sujets autorisés vs. non-autorisés pour la prédication résultative. En outre, la Restriction sur le résultat canonique, d'où Wechsler déduit la Restriction sur le thème affecté dans le but de court-circuiter la Restriction sur l'Objet Direct DOR, n'étant pas basée sur des critères tangibles, est particulièrement inefficace pour expliquer des cas où le même verbe avec le même XP résultatif manifeste deux patterns de construction résultative concurrents, celui à XP résultatif nu et celui à pronom réfléchi, illustrés en (145) :

- (145) a. The boy walked [himself] thirty-seven blocks to the emergency room.
 b. The boy walked thirty-seven blocks to the emergency room.

Formulée en termes configurationnels et non en termes de sélection, la Restriction DOR est aveugle quant au caractère sélectionné vs. non-sélectionné de l'objet sujet du prédicat résultatif. Or nous avons démontré que formulée comme elle l'est, la DOR peut rendre compte des données qui échappent aux restrictions alternatives, proposées pour la remplacer et formulées en termes sélectionnels.

L'analyse de Rappaport et Levin 2001 et 2004 se base sur la distinction des constructions résultatives qui ont une structure d'événement simple ou complexe. Sur la base des contre-exemples à la contrainte DOR, notamment ceux où un changement de lieu est prédiqué à propos du sujet des verbes transitifs en (144), elles rejettent la restriction DOR et développent une analyse alternative des constructions résultatives, qui, selon elles, peuvent avoir soit une structure d'événement simple, soit complexe. Un événement complexe comporte deux (sous-) événements indépendants temporellement, ce qui signifie que l'événement dénoté par le verbe commence (ou, au moins, peut commencer) avant que la progression vers l'état résultant ne soit commencée et qu'il ne s'étend pas jusqu'à ce que le résultat soit atteint. En revanche, une structure événementielle simple implique deux (sous-)événements temporellement dépendants : l'événement dénoté par le verbe coïncide temporellement avec la progression vers l'état résultant et ne s'achève qu'avec l'achèvement du résultat. Cette approche permet de rendre compte du contraste entre les résultatifs basés sur les verbes intransitifs avec un pronom réfléchi (le pattern réfléchi) du type *'Philemon and Mary danced (#themselves) dizzy'* ou *'The baby cried (*itself) to sleep'* et sans pronom (le pattern à XP résultatif nu) du type *'Kim danced out of the room'* : les premiers ont une structure d'événement complexe, tandis que les seconds ont une structure d'événement simple. Les événements du monde décrits par le pattern à XP résultatif nu sont linguistiquement construits et interprétés comme des événements

simples. Puisque la contrainte régissant le *mapping* de la structure d'événement sur la structure argumentale *Argument-per-Subevent*, exige la présence dans la syntaxe d'au moins un argument XP pour chaque sous-événement dans la structure événementielle, le verbe et le XP dénotant le résultat, dans une structure d'événement complexe, doivent entrer en relation de prédication avec deux constituants distincts. Aussi, en conformité avec cette contrainte, le réfléchi est présent seulement là où il y a un événement complexe, mais les contre-exemples à la restriction DOR basés sur les verbes transitifs avec d'authentiques objets directs (ou qui semblent l'être) ont une structure d'événement simple et, par conséquent, le verbe et le XP résultatif sont autorisés à prédiquer tous les deux à propos du même constituant, notamment le sujet.

Néanmoins, nous avons constaté que le pronom réfléchi n'est pas présent dans les constructions résultatives pour distinguer un événement complexe d'un événement simple, dans les termes de l'(in)dépendance temporelle des sous-événements composant la construction résultative. Si c'est effectivement le cas, alors la présence du pronom réfléchi, dans certaines constructions résultatives, vs. son absence dans d'autres, est due aux facteurs configurationnels, purement syntaxiques, autrement dit, à la Restriction DOR. Nous avons également constaté que selon certains indices, les constructions avec les groupes prépositionnels de direction en (88), ne sont pas de « vraies » constructions résultatives et ne doivent pas être analysées comme telles. N'étant pas sous la portée de la contrainte DOR, ces exemples ne violent pas cette contrainte.

Si la contrainte DOR n'est pas remise en question par les « contre-exemples » du type en (144) qui ont poussé Rappaport Hovav et Levin 2001 à abandonner la Restriction DOR en tant que principe régissant la syntaxe des constructions résultatives en anglais, cela signifie que l'inaccusativité est encodée syntaxiquement dans cette langue, comme dans beaucoup d'autres langues. Par conséquent nous avons rejeté la conclusion de Wechsler 1997, 2005 que l'inaccusativité n'est pas impliquée dans les résultatifs du type '*The garage door rumbled open*' ou '*John danced into the room*' étant donné que les deux instancient une structure de base inaccusative.

Considérant DOR comme un principe de base des approches syntaxiques des constructions résultatives, nous avons conclu avec Mateu 2005, que « the so-called 'Direct Object Restriction' (DOR) on English resultatives must be reinstated, despite Rappaport Hovav and Levin's (2001) claims to the contrary. »

Dans le cadre de la théorie de la structure argumentale de Hale et Keyser 1997, 1998, 2002, 2005, nous avons présenté la syntaxe des constructions résultatives complexes (avec de « faux » pronoms réfléchis, avec les objets DPs non-sélectionnés, mais aussi des constructions résultatives (presque) idiomatiques en *his/her way*) comme impliquant le processus de *conflation* de deux structures syntaxiques-(lexicales) différentes, notamment la *conflation* d'un verbe dénominatif subordonné d'activité, dans le verbe phonologiquement nul de la structure interprétée comme un changement (éventuellement causatif, si la tête *v* est également présente) de lieu/d'état. Plus spécifiquement, la conflation des deux structures se réalise via *a root-V compound*, c'est-à-dire, le *compounding* (la composition) de la racine nominale avec le verbe nul. Cette approche permet d'expliquer pourquoi les « faux » pronoms réfléchis ne sont pas de simples tenants-lieu (*place-holders*) insérés dans les structures pour les rendre conformes à la DOR, ainsi que d'expliquer pourquoi seuls les verbes inergatifs (y inclus les verbes transitifs inergativisés) peuvent fonctionner en tant que prédicats

subordonnés dans l'opération de conflation impliquée dans la formation des résultatives complexes, c'est-à-dire, avec les objets non-sélectionnés de divers types.

L'analyse des constructions résultatives et à préverbe dans les langues germaniques en termes de subordination syntaxique-/(ex)iciale a été rapprochée par Mateu 2008 et 2012 de l'analyse sémantique, notamment celle de Spencer et Zaretskaya 1998, des constructions résultatives en anglais avec l'objet (non)sélectionné et de la préfixation lexicale en russe en utilisant l'opération de subordination lexicale. L'avantage principal de l'analyse par la subordination lexicale consiste en ce qu'elle offre une explication unifiée pour tous les types d'objets non-sélectionnés. Mais Spencer et Zaretskaya ont erronément réuni sous la même analyse les objets non-sélectionnés avec les objets sélectionnés, pour trois types de construction : constructions résultatives, verbes à particule et verbes préfixés. Par conséquent, il a été proposé que le russe appartient à la classe des langues à satellites (*satellite-framed*).

Or, les statuts argumentaux différents de l'objet dans les trois types de construction montrent que ni les verbes préfixés en russe, ni les constructions verbe-particule en anglais ne peuvent être analysés comme des pendants des constructions résultatives en anglais, parce que les préfixes et les particules, n'ayant pas de sens propre, composent avec le verbe une unité sémantique nouvelle, qui change, la structure argumentale et aspectuelle du verbe de base. En revanche, dans les constructions résultatives, le sens des deux composantes, celle de l'activité et celle de l'état résultant de l'activité, est structurellement défini et distribué entre les deux éléments – le verbe et le XP résultatif - chacun porteur de son sens propre. Par conséquent, le verbe ne change pas de sens suite à l'ajout du XP résultatif et continue à sélectionner (ou à ne pas sélectionner, en fonction de son statut transitif) les mêmes arguments qu'à l'état isolé. Par conséquent, les DPs postverbaux dans les constructions résultatives en anglais, d'un côté, et dans les constructions verbe-particule en anglais et les verbes préfixés en russe, de l'autre, ont des statuts argumentaux différents. Dans le cas des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs, ils ne sont pas arguments, mais objets non-sélectionnés ; en revanche, en russe, ce sont d'authentiques arguments des verbes préfixés qui exhibent toutes les caractéristiques des objets directs standards. Cet état de chose se traduit par la possibilité de dériver les constructions moyennes, les passifs adjectivaux et les nominalisations des verbes préfixés russes et des constructions résultatives anglaises basées sur les verbes transitifs, par opposition à l'impossibilité de telles dérivations à partir des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs.

L'un des résultats de cette étude est que les différences fondamentales entre les propriétés des objets directs « non-sélectionnés » des verbes préfixés en russe par rapport à celles des constructions résultatives basées sur les verbes intransitifs de l'anglais ont apporté un argument décisif en faveur de l'analyse du russe comme une langue à cadre verbal (*verb-framed*), soutenue, entre autres, par Snyder 2012, et contre son analyse en tant que langue à satellites (*satellite-framed*), défendue par Mateu 2012a et Talmy 2000, d'autant plus que selon la différenciation des langues en fonction du paramètre [+/-TCP] (*The Compounding Parameter*), le russe (et les langues slaves en général) se regroupent avec les langues romanes et pas avec les langues germaniques. Effectivement, les langues se différencient en fonction de la façon dont est fixé le paramètre autorisant (vs. interdisant) la composition (le *compounding*) endocentrique des racines nues comme

un processus non-contraint et créatif. Le russe n'autorisant pas ce type de procédé morphosyntaxique relève clairement de la classe des langues à cadre verbal.

Dès le début de la thèse, nous avons constamment comparé les adjectifs résultatifs et les adjectifs dépicatifs. Ainsi, dans la deuxième partie, le troisième chapitre était consacré à la prédication secondaire dépicative. Nous avons étudié les contraintes qui pèsent sur le choix du contrôleur pour un prédicat secondaire dépicatif, ainsi que les propriétés des adjectifs dépicatifs en comparaison avec d'autres types d'adjoints orientés vers un participant de l'éventualité dénotée par le verbe matrice. Dans le quatrième chapitre, nous avons établi que la distribution des adjectifs formes longues et formes courtes en russe est conditionnée par le type d'accord qui les caractérise (accord complet de la forme longue vs. accord partiel de la forme courte). Il s'avère que l'absence d'une classe homogène des adjectifs dans la langue d'aujourd'hui est due à la disparition de la catégorie de la définitude, qui existait dans le vieux russe, mais qui n'existe plus en russe moderne.

Dans l'Annexe, nous comparons deux stratégies pour encoder la télicité du prédicat de la phrase, à savoir, la stratégie *object-marking* dans les langues germaniques et la stratégie *verb-marking* (par les préfixes) dans les langues slaves. Si dans les langues germaniques, la télicité est une propriété dérivée compositionnellement au niveau du VP, dans les langues slaves, la télicité du VP est déjà déterminée au niveau de la catégorie V. De cette manière, dans les langues comme l'anglais, c'est l'argument interne incrémental qui définit si le groupe verbal est quantisé, mais en russe, c'est le perfectif sur le verbe qui fait en sorte que le groupe verbal soit quantisé, auquel cas l'argument interne ne peut échapper à la quantisation. Ensuite, nous comparons la contribution à la composition aspectuelle des préfixes verbaux slaves et des particules verbales germaniques. Nous constatons qu'ils fonctionnent différemment dans les deux types de langues : dans les langues germaniques, la particule n'est pas obligatoire pour créer un prédicat à thème incrémental télique, si présente, elle implique une consommation/transformation totale (*total affectedness*) du thème incrémental ; en revanche, dans les langues slaves, un préfixe verbal est indispensable pour dériver un prédicat à thème incrémental télique.

Pour des recherches futures nous nous proposons d'étudier la composition interne des adjoints dépicatifs en russe, ce que nous n'avons qu'esquissé dans ce travail. Il est bien connu qu'en russe, une phrase hors contexte avec un verbe imperfectif au présent permet au moins deux interprétations, une interprétation habituelle et une interprétation du présent immédiat. Une caractéristique très intéressante des dépicatifs en russe est que ceux-ci bloquent une interprétation du présent immédiat avec les verbes au présent, par contraste avec les mêmes verbes, mais sans dépicatifs (en russe, seuls les verbes imperfectifs, contrairement aux perfectifs, permettent l'interprétation du présent). Par exemple, l'adjectif dépicatif à l'instrumental en (146), crée une lecture habituelle 'nous dansons chaque fois que nous sommes/devenons ivres', contrairement à l'adjectif au nominatif (qui, par hypothèse, n'est pas un dépicatif, mais un appositif détaché à la fin de la phrase), qui ne fait que décrire l'état des danseurs pendant l'événement de *dancing*. Selon Richardson 2007 : « This habitual interpretation falls out naturally from the interpretation of the adjective with instrumental Case marking as a change of state, bounded in time: *we + dance* (present tense) + (*having got*) *drunk* → '*we dance drunk*', that is, the dancing eventuality occurs whenever the change of state occurs. »

(146) My_i tancuem^{Imp} p'janye_i/p'janymi_i. (russe)
 we-nom dance-pres drunk-nom/drunck-instr
 'We are dancing drunk' (nom)./'We dance drunk' (instr).

En même temps, en biélorusse, par exemple, l'adjectif dépicatif à l'instrumental, contrairement à l'adjectif au nominatif, est purement exclu avec les verbes au présent :

(147) My_i tancuem^{Imp} pjanyja_i/*pjanymi_i. (biélorusse)
 we-nom dance-pres drunk-nom/*drunk-instr
 'We are dancing drunk.'

En russe, une interprétation épisodique n'est donc pas disponible pour la construction dépicative au présent, mais seule une interprétation habituelle/générique est possible. Par hypothèse, cette interprétation est créée par une structure sémantique tripartite, qui consiste en un quantificateur, une restriction et une portée nucléaire (Filip 2001 soutient également que les dépicatifs en russe s'interprètent par des structures tripartites). Au moins au présent, les adjoints dépicatifs à l'instrumental deviennent donc de fait des adjectifs conditionnels, ou indistinguables des conditionnels. Les constructions avec les adjoints conditionnels sont interprétées comme des structures quantificationnelles, où, comme nous l'avons vu, l'adjectif dénote la restriction d'un opérateur (par exemple, modal ou de la négation), dans la projection duquel est enchâssée la projection maximale, quelle qu'elle soit, de la matrice. Pour pouvoir dénoter la restriction, les dépicatifs, aussi ailleurs qu'avec les verbes au présent, contiennent donc plus de structure qu'il n'en apparaît en surface.

De plus, des tests standards de la bi-clausalité, comme les effets de portée relative des quantificateurs et de liage des éléments anaphoriques, appliqués aux constructions dépicatives en russe, indiquent que les constructions dépicatives sont réalisées syntaxiquement par des structures bi-clausales. La composition interne des constituants dépicatifs doit donc être plus complexe que celle de simples groupes adjectivaux. Il doit contenir minimalement (en plus du PRO contrôlé depuis la matrice, selon les hypothèses standards) sa propre projection aspectuelle, qui, en interaction avec la projection aspectuelle de la matrice, créerait au présent une interprétation habituelle/générique. Richardson 2008 aboutit à la même conclusion, mais pour elle, la présence d'un AspP dans le dépicatif est due à ce que l'adjectif à l'instrumental, comme l'aspect perfectif des verbes, décrit un état délimité dans le temps (contrairement à l'adjectif appositif au nominatif qui ne spécifie pas la durée de l'état dénoté par l'adjectif). Richardson 2008 note : « depictive adjectival predicates in the East Slavic languages use Case morphology to express an aspectual contrast; thus, we would expect these adjectives to be dominated by an AspP in the syntax. » L'hypothèse selon laquelle les adjectifs dépicatifs sont dominés par une projection fonctionnelle supplémentaire trouve un appui dans les données du mouvement-*wh*. En russe, seuls les adjectifs dépicatifs à l'instrumental, contrairement aux adjectifs au nominatif, peuvent être extraits. Si, selon une hypothèse standard, le mouvement-*wh* a lieu via un mouvement cyclique par les positions de spécifieur, une couche fonctionnelle, notamment un AspP par-dessus le prédicat secondaire dépicatif, fournirait une « porte de sortie » (*escape hatch*) par où l'élément-*wh* transite pour échapper à un *Spell-Out* cyclique. En (148a), il s'agit de l'extraction

du dépicatif contrôlé par le sujet et en (148b), contrôlé par l'objet : on constate que l'extraction du dépicatif à l'instrumental réussit, contrairement à celle de l'adjectif au nominatif.

- (148) a. *Kakim_i/*Kakoj_i Ivan prišel domoj iz bol'nicy t_i?* (russe)
what-state-instr/ *what-state-nom Ivan-nom arrived home from hospital
'In what state did Ivan arrive home from the hospital?'
(Possible answer: p'janym-instr 'drunk'.)
- b. *Kakim_i/*Kakogo_i milicija privela Ivana domoj t_i?*
what-state-instr/ *what-state-acc police bring Ivan-acc home
'In what state did the police bring Ivan home?'
(Possible answer: p'janym-instr 'drunk'.)

En sachant qu'en général les dépicatifs ne sont jamais compatibles avec les états, comme l'illustrent, par exemple, les phrases espagnoles en (149)¹⁵, l'incompatibilité entre les dépicatifs et les verbes au présent (qui dénotent également un état) semble n'être qu'une manifestation supplémentaire de cette contrainte universelle.

- (149) a. *Ana es guapa muy enfadada. (espagnol)
Intended : 'Ana is beautiful very angry.'
- b. *Ana sabe ruso muy enfadada.
Intended : 'Ana knows Russian very angry.'

Il serait intéressant de vérifier comment l'incompatibilité entre l'interprétation du présent immédiat et le dépicatif se manifeste dans les langues, qui distinguent morphologiquement le présent simple et l'habituel/le générique.

¹⁵ Meme si, en anglais, les dépicatifs semblent compatibles avec le progressif.

Langues germaniques vs. langues slaves: deux stratégies de la composition aspectuelle du groupe verbale. (Im)Perfectivité du verbe et (in)définitude de l'objet en russe

Prédicats téliques et atéliques : critères de distinction

La distinction entre les éventualités/situations¹⁶ téliques et atéliques en termes du principe d'homogénéité (*homogeneity principle*) remonte à l'article fondamental « Verbs and Times » de Vendler 1957. La télicité a été définie comme la présence d'un *endpoint* inhérent (Vendler 1957, Dowty 1979), ou en termes d'homomorphisme entre l'événement et son participant thème (Krifka 1998, Tenny 1992). La différenciation entre les éventualités téliques et atéliques se fait en ayant recours au principe d'homogénéité (*homogeneity principle*) : on assume qu'un prédicat est télique s'il n'est pas homogène, mais quelle est la définition précise de l'homogénéité, puisqu'il est bien connu que la notion de télicité dépend largement des définitions adoptées ? Pour Borik 2002, par exemple, « for each predicate P, P is homogeneous iff all “parts” and “sums” of the interpretation of P can be described as P ». Cela signifie que si un prédicat peut à la fois se diviser et se rajouter à soi-même et que ces parties et ces sommes ne sont pas équivalentes, ce prédicat est télique. Par exemple, la somme dans l'interprétation du prédicat *ran* dans 'Sam ran' peut être décrite par *ran*, mais cela n'est pas vrai pour *run a mile* dans 'Sam ran a mile' puisque les parties de *run a mile* ne sont pas équivalentes à *run a mile*, même si chaque partie de *run a mile* (dans le sens de 'chaque partie de la distance à parcourir') est un composant crucial dans la distance parcourue finale. La notion clé ici est celle d'équivalence. Parallèlement, la somme de 'Sam ran on Tuesday and on Wednesday' est 'Sam ran', tandis que la somme de 'Sam ran a mile on Tuesday and on Wednesday' n'est pas 'Sam ran a mile', puisqu'en réalité Sam a parcouru deux miles.

Borer 2005, par exemple, pour définir la télicité, propose la notion de *quantity* qui est plus faible/élargie que celle de *quantization* (voir ci-dessous) de Krifka 1989,1992, pour inclure les prédicats qui ne sont pas quantifiés, mais sont néanmoins téliques, comme *run to the store*, *write a sequence of numbers*, *drink a little water*, *read many books*, *eat more than enough meat*. Pour Borer un prédicat P est *quantity* si:

- (1) Quantity:
 - a. Quantity: P is a quantity iff P is not homogeneous.
 - b. P is homogeneous iff P is cumulative and divisive. (Borer 2005: 147 (39))

Ainsi, et la cumulativité (*cumulativity*), et la partitivité (*divisiveness*) sont nécessaires pour l'homogénéité et si l'une ou l'autre manque au prédicat P, ce prédicat est *quantity*, c'est-à-dire, télique. Par exemple, *read many books* n'est pas divisif puisqu'une partie de *read many books* n'est pas égale à *read many books*, mais à *read few books* ; de manière similaire, *drink a little water* n'est

¹⁶ Voir note3.

pas divisif puisqu'une partie de *drink a little water* ≠ *drink a little water*, mais *drink very little water*. Sous la définition de quantité de Borer, ces prédicats sont téléiques puisqu'ils ne sont pas homogènes. Avec cet élargissement des conditions sur la téléicité, elle n'est plus compatible avec le *mapping* complet, ou la projection des sous-parties de l'objet sur les sous- événements et vice versa : on ne prédit plus qu'un événement téléique doit culminer quand l'objet est « épuisé ». Ainsi, la notion de téléicité ne prédit plus la *co-finality* ou la *co-initiality*, c'est à dire la coïncidence du point culminant avec la fin naturelle ou logique de l'événement. Puisqu'il suffit qu'il existe une sous-partie de l'événement décrit par P, qui n'a pas elle-même la propriété P, on prédit que s'il y a un point intermédiaire à l'intérieur de l'événement qui est suffisamment bien différencié par rapport au reste de l'événement, une lecture téléique apparaît sans la co-finalité. En revanche, avec la définition standard de la téléicité, toute mention du point soit terminal/culminant, pour les accomplissements, soit du point initial, pour les inchoatifs, suffit à établir un intervalle à l'intérieur de P qui ne n'est pas P lui-même, notamment tout intervalle qui exclut soit la fin, soit le début de l'événement, afin qu'apparaisse une lecture téléique.

La définition de Borer prédit donc que les prédicats qui focalisent sur le début d'une éventualité ou un point intermédiaire sont téléiques, puisqu'ils ne peuvent être caractérisés à la fois en termes de cumulativité et de divisibilité. Ainsi, pour Borer, la présence d'un *telos*, point naturel de culmination inhérente, qui est une condition définitoire classique de la téléicité n'est pas une condition nécessaire pour qu'un prédicat soit *quantity*. La définition élargie de la téléicité peut être utile pour le russe pour considérer les préfixes supra-lexicaux en tant que marqueurs de la téléicité, au même titre que les préfixes lexicaux, considérés traditionnellement comme responsables de l'émergence de la téléicité.

Dans ce travail, nous allons utiliser la notion de téléicité plus restreinte et plus largement admise, celle de l'approche méréologique de Krifka 1989, 1992, dont les composantes principales sont quantisation (*quantization*) et incrémentalité (*cumulativity*) (voir les définitions ci-dessous).

Vendler était préoccupé, avant tout, de la classification des verbes. Mais la notion d'homogénéité s'applique également aux noms (voir, par exemple, Filip 1999). Pour exemple, les parties et les sommes de 'lait', 'eau' et 'thé' renvoient à 'lait', 'eau' et 'thé', tandis que parties et sommes d'un verre de lait/eau/thé ne peuvent pas être décrits par 'un verre de lait/eau/thé'. Ainsi, 'lait', 'eau' et 'thé' sont des prédicats homogènes, tandis que 'un verre de lait/d'eau/de thé' ne le sont pas. Les groupes nominaux non-homogènes sont désignés par un trait [+quantisé] et les groupes nominaux homogènes, c'est-à-dire ceux qui possèdent à la fois des propriétés de cumulativité et de divisibilité, par un trait [-quantisé]. Cependant, pour inclure les expressions *at least three* ou *at most three* dans la classe des quantifiées (puisque les groupes quantifiés téléicisent leurs groupes verbaux, voir ci-dessous : 'John ate *at least three apples/at most three apples in an hour*') seulement l'une des deux conditions, celles de la cumulativité ou de la divisibilité, doit être remplie. L'utilisation des traits [+quantisé] et [-quantisé] a pour but d'éliminer toute confusion potentielle liée aux termes *défini* et *indéfini* en parlant du russe et des langues slaves en général qui n'ont pas, pour la plupart, d'articles.

Le test standard pour distinguer entre les prédicats téléiques et atéiques, c'est leur compatibilité soit avec l'adverbial de laps de temps (*timespan adverbial*) *in x time* (par exemple, *in an hour*) pour les prédicats téléiques, soit avec l'adverbial duratif (*durative adverbial*) *for x time* (par exemple, *for an hour*) pour les prédicats atéiques.

Les critères exclusivement linguistiques pour qu'un VP soit considéré télique sont traditionnellement : (i) sa compatibilité avec le modifieur temporel *in x time* ; (ii) le fait qu'il induit le paradoxe de l'imperfectivité (*imperfective paradox*), introduit par Bennett et Partee 1972.

Intuitivement, les VPs caractérisés comme téliques sont ceux qui dénotent des événements qui ont un *telos*, ou un *set terminal point* (dans la terminologie de Krifka), ou un *endpoint* spécifié. Le *telos* peut émerger de différentes manières : exclusivement par le sens lexical d'un verbe, dans le cas des achèvements, et, dans le cas des accomplissements, par une quantisation de l'argument thème incrémental, et/ou par un préfixe (ou une particule) télécisant(e) ou un adjectif/groupe prépositionnel dans des constructions résultatives. Le paradoxe imperfectif émerge pour les VPs téliques puisque si un événement *e* est dans la dénotation du VP et il a un *endpoint e'* spécifié (d'une manière ou d'une autre), alors toute sous-partie de *e* qui n'inclut pas le endpoint *e'* ne peut pas être dans la dénotation de ce VP. Le paradoxe d'imperfectivité est exemplifié en (2) : le progressif d'une activité implique son perfectif, tandis que la forme progressive d'un accomplissement n'implique pas son perfectif :

(2) Peter was eating an apple when he was interrupted → Peter ate an apple.

Peter was eating apples when he was interrupted → Peter ate apples.

Quant à la compatibilité des prédicats télique et atéliques avec les deux types de modifieurs – adverbial duratif (*durative adverbial*) et de laps de temps (*timespan adverbial*) – il semble que les restrictions sur leur cooccurrence avec les prédicats téliques vs. atéliques, soient encodées lexicalement par leurs sélections d'*input* opposées. Le modifieur *in x time* situe le point terminal et, par conséquent, ne peut pas se produire avec les VPs atéliques qui n'en possède pas. En revanche, les adverbes en *for*, étant des fonctions de mesure, ont une restriction opposée : leur domaine d'application se limite aux VPs atéliques/duratifs.

Il est bien connu que les adverbiaux duratifs se combinent néanmoins avec les prédicats téliques en (3) quand ils reçoivent une interprétation itérative en (3a), où des événements dénotés par les VPs correspondants se répètent pendant deux mois, soit ils reçoivent une interprétation partitive/imperfective en (3b), où les événements dénotés par les VPs en question ont duré, sans nécessairement atteindre leur *telos*, 20 minutes, étant donné qu'une interprétation itérative n'est pas plausible pour une durée si courte.

(3) a. Mary played a sonata/walked a mile/biked to the store *for two months*.

b. Mary read a book/built a sandcastle/baked a cake *for 10 minutes*.

Les adverbiaux duratifs se combinent également avec les prédicats semelfactifs en (4), qui sont ponctuels et atéliques (selon Smith 1991), avec une interprétation obligatoirement itérative :

(4) a. John sneezed *for an hour*.

b. Peter jumped *for an hour*.

Les interprétations partitive/imperfective et itérative/distributive des prédicats téliques modifiées par un adverbial duratif ont été attribuées à des mécanismes coercitifs (par exemple, Moens et Steedman 1988 ou de Swart 1998).

Beaucoup de travaux qui ont suivis celui de Vendler ont mis en évidence la nature compositionnelle des éventualités/situations dynamiques, c'est-à-dire, le fait que (le calcul de) l'aspect lexical n'est pas basé exclusivement sur le verbe, au moins dans les langues non-slaves (la composition aspectuelle (*aspectual composition*) a été beaucoup discutée au moins depuis Verkuyl 1972, par exemple, dans Dowty 1979, 1991, Tenny 1994, Verkuyl 1993, parmi d'autres). Par exemple, le verbe *to write* employé intransitivement peut être atélique, mais quand un argument interne est *mergé*, le groupe verbal, et, par conséquent, toute la clause, peuvent devenir télique (ou rester atélique) en fonction du trait [+/- quantisé] de l'argument :

- (5) *John wrote *in an hour*. (atélique /*télique)
 (6) John wrote the letter *in an hour*. (*atélique / télique)
 (7) *John wrote letters *in an hour*. (atélique /*télique)

Ces exemples montrent clairement que la présence ou l'absence d'un argument interne peut jouer un rôle déterminant dans la structure événementielle d'un verbe (ex. 5 vs 6), tout comme le statut quantifié ou non-quantifié de l'argument (ex. 6 vs 7). La structure de l'événement dénoté par un groupe verbal avec le verbe à thème incrémental *to write* comme tête est déterminée compositionnellement et l'argument interne joue un rôle crucial dans la fixation de son statut télique ou atélique. Pourquoi ? Les verbes comme *to eat*, *to drink*, *to write*, *to read*, *to build*, etc. dénotent des processus qui affecter le référent de l'argument objet direct : le référent est soit consommé, soit créé et cela littéralement, dans le cas de *to eat* ou *to build*, ou métaphoriquement dans le cas de *to read* ou *to write*. Les verbes *to read* et *to write* se différencient puisqu'un seul et même livre peut être lu et relu, tandis qu'un seul et même pomme n'est consommée qu'une fois. Les verbes incrémentaux du type *to eat*, appelés verbes à thème strictement incrémental (*strictly incremental theme verbs*) sont des exemples prototypiques de la nature compositionnelle de l'aspect lexical.

Les arguments nominaux internes ne sont pas les seuls éléments capables d'affecter la structure événementielle du groupe verbal : en (8) la présence du PrepP *to the store* et en (9) celle de l'adjectif résultatif *flat* transforment les prédicats verbaux atéliques en téliques :

- (8) a. John walked (**in 10 minutes*). (atélique)
 b. John walked to the store (*in 10 minutes*). (télique)
 (9) a. John hammered the nails (**in 10 minutes*). (atélique)
 b. John hammered the nails flat (*in 10 minutes*). (télique) (Richardson 2007 : 15 (12-15))

Ces exemples confirment le caractère compositionnel de la structure événementielle et, par conséquent, de son aspect lexical, qui ne sont pas basés sur le verbe seul.

Dans certains cas, le sujet peut également influencer l'aspect lexical, comme par exemple en (10), pris dans Verkuyl 1972, où le sujet pluriel transforme un événement télique en atélique :

- (10) a. *John discovered this village *for years/all summer*.
 b. Tourists discovered this village *all summer*.

Par multiplication des événements essentiellement momentanés, il se produit un *shift* depuis un achèvement vers une activité, mais il y a une différence de taille par rapport à tous les exemples en (5-9), où se sont les éléments appartenant au groupe verbal qui changent, de manière compositionnelle, la structure interne de l'événement : en (10), il s'agit d'une multiplication, grâce à l'argument externe pluriel, des événements similaires dont la structure interne est identique.

Principes de la composition aspectuelle

Nous allons voir que les phrases (perfectives et imperfectives) en russe (et dans les langues slaves, en général) se différencient de manière importante des phrases (perfectives et progressives) en anglais (et dans les langues germaniques en général) en ce qui concerne la *composition aspectuelle*. Il s'agit donc d'une interaction entre les propriétés d'un prédicat verbal et les propriétés de ces arguments pour déterminer la télicité du VP et de toute la clause/phrased. En anglais (et dans des langues germaniques), les verbes du type *to eat* et *to drink* en (11-12) peuvent former des VPs téliques ou atéliques en fonction des caractéristiques de leur argument interne thème incrémental :

(11) John ate an apple/the apple/(the) three apples/the apples/a plate of soup/^{??}*for ten minutes*/^{OK}*in ten minutes*.

(12) John ate soup/apples ^{OK}*for ten minutes*/^{??}*in ten minutes*.

(11) et (12) se différencient quant à leur télicité, comme le montre le test standard de compatibilité avec les adverbiaux duratifs et de laps de temps. Puisque les phrases en (11) et (12) ont le même verbe perfectif passé *ate*, on doit conclure que le comportement variable du VP est conditionné uniquement par les propriétés de l'argument interne de *eat*. Les propriétés référentielles de l'argument interne déterminent le type événementiel des prédicats verbaux *eat an apple* et *eat apples* : les arguments pluriels et massiques nus produisent des prédicats atéliques, tandis que les arguments singuliers, définis ou indéfinis, et pluriels définis forcent la télicité, mise en évidence par la compatibilité avec un adverbial duratif pour les premiers et avec un adverbial de laps de temps pour les seconds.

Dans la littérature plusieurs analyses ont été proposées pour rendre compte des effets de la composition aspectuelle du type anglais : par exemple, la théorie méréologique de Krifka 1989, 1992, 1998, la théorie PLUG⁺ de Verkuyl 1972, 1993, 1999, la théorie de l'atomicité contextuelle de Rothstein 2004, ainsi que des théories dans le cadre de la sémantique des degrés (Hay et al. 1999, Kennedy et Levin 2002, 2008).

Les notions de base de la théorie méréologique de Krifka sont cumulativité, quantisation et incrémentalité. Pour résumer brièvement sa théorie: premièrement, les verbes, typiquement de consommation/création/destruction, dénotent des relations incrémentales entre les individus et les événements qui garantissent un homomorphisme des objets vers les événements ; deuxièmement, les descriptions d'événements complexes (des VPs comme *eat three apples*, *eat apples*, etc.) et leurs arguments nominaux (*three apples*, *apples*, etc.), en tant que prédicats peuvent être caractérisés comme cumulatifs ou quantifiés.

Un prédicat est quantisé si et seulement si lorsqu'il s'applique à une entité x , il ne s'applique pas à une partie propre de x ; un prédicat est cumulatif si et seulement si lorsqu'il s'applique aux entités distinctes x et y , il s'applique à leur somme. $x \oplus y$. La quantisation et la cumulativité sont formellement définies en (13) et (14), où ' \oplus ' est l'opérateur de somme méréologique et ' $<_p$ ' renvoie à la relation méréologique 'partie de' :

(13) Cumulativité (*Cumulativity*) : un prédicat P est cumulatif ssi

$$\forall x,y [P(x) \wedge P(y) \rightarrow P(x \oplus y)]$$

(A predicate P is cumulative iff it applies to two individuals x and y , then it also applies to the sum of both.)

(14) Quantisation (*Quantization*) : un prédicat P est quantisé ssi

$$\forall x,y [P(x) \wedge P(y) \rightarrow \neg y <_p x]$$

(A predicate P is quantized iff it applies to two individuals x and y , then none of them is a proper part of the other.)

Ce que les nominaux comme (*an/the*) *apple*, (*the*) *three apples*, *the apples*, ou (*a/the*) *bowl of porridge* ont en commun, en tant que prédicats d'individus, c'est la propriété d'être quantisés et non cumulatifs : par exemple, aucune partie propre d'une entité qu'on peut décrire comme *three apples* n'est trois pommes. Les expressions *eat an/the apple*, *eat (the) three apples*, *eat the apples*, en tant que prédicats d'événements, sont également quantisés et non-cumulatifs. Aucune partie d'un événement où trois pommes sont consommées ne peut être décrite comme *eat three apples*. Le raisonnement inverse s'applique à la cumulativité. Par exemple, les nominaux comme *apples*, *people*, *soup* sont cumulatifs et non-quantisés : la combinaison de deux portions de soupe reste de la soupe (plus précisément, peut toujours être désignée comme 'soupe' étant donné que l'on s'intéresse aux expressions linguistiques, et non aux propriétés physiques des objets). De manière similaire, les prédicats d'événements comme *stare*, *walk*, *eat apples/porridge* sont cumulatifs et non-quantisés : la somme de deux événements de consommation de pommes est aussi un événement de consommation de pommes et une partie propre d'un événement de consommation de pommes reste toujours un événement de consommation de pommes (jusqu'à un événement individuel de consommation d'un pomme puisque l'événement de consommation de pommes a une certaine granularité/atomaticité intrinsèque, au-delà de laquelle le prédicat en question peut ne plus s'appliquer).

Nous avons déjà noté que les prédicats cumulatifs comme 'soupe' ne sont pas quantisés puisqu'une portion arbitraire de soupe est également dans la dénotation du prédicat 'soupe' et les prédicats quantisés comme 'pomme' ne sont pas cumulatifs puisqu'aucune partie propre d'une pomme ne peut être décrite par le prédicat 'pomme', et 'pomme' n'est aussi applicable à une pluralité de pommes. La raison à cela est que les noms singuliers sont quantisés de manière inhérente, c'est pourquoi ils construisent des formes plurielles régulières sans coercion. En revanche, les noms massiques sont cumulatifs par nature et demandent d'être contraints (*coerced*) pour pouvoir former un pluriel (cf. Bach 1986, Krifka 1986, 1990). La modification des massiques en comptables (*mass-to-count shift*) se fait au moyen de l'emballeur universel ('*universal packager*') puisqu'il impose une lecture de portion ou de sorte au nom massique dans son input. La modification inverse (*count-to-*

mass shift) se fait via le 'broyeur universel' ('*universal grinder*'). Les moyens de quantisation des noms intrinsèquement massiques et des pluriels (des noms comptables) sont divers: par une mention d'un conteneur : *a plate of/a cup of*, par un QP : *three apples*, par article défini : *the soup/the apples*, par un article indéfini : *a soup*, mais aussi par un démonstratif *this soup*, par un pronom possessif *her soup*, par une clause relative. Cela montre que la quantisation (le renvoi à une quantité spécifique d'une substance) ne demande pas exclusivement la définitude – l'article défini (ou d'autres moyens d'induire la définitude) est l'un des mécanismes pour exprimer la référence quantifiée.

L'incrémentalité, l'autre composant de la théorie méréologique de Krifka, caractérise les relations entre les individus et les événements. Puisque l'incrémentalité établit un homomorphisme des propriétés spatiales des objets affectés vers les propriétés temporelles des événements (et vice versa), elle garantit le transfert des propriétés référentielles de l'argument vers le prédicat verbal. Avec les arguments incrémentaux cumulatifs, on crée des prédicats verbaux cumulatifs, la quantisation de l'argument entraîne la quantisation du prédicat verbal (Filip 1999). Un prédicat d'événement est quantisé (ou télique, ou *quantity* chez Borer 2005) si son argument nominal est quantifié. Le prédicat ne l'est pas si ce n'est pas le cas. Ainsi, dans *eat three apples* et *eat apples*, la relation entre le thème et l'événement est incrémentale : au cours de l'événement, une pomme ou des pommes sont consommés petit à petit et la progression temporelle de l'événement correspond à l'étendue spatiale de la partie consommée. Puisque la partie propre de *three apples* n'est pas trois pommes, la consommation d'une partie propre de trois pommes (sous-événement *e'*) n'est pas la consommation complète de trois pommes (événement *e*), et de ce fait le VP *eat three apples* est quantifié. En revanche, dans cette situation, une partie propre de *apples* constitue à s'appliquer, par conséquent, si *e* est un événement de consommation de pommes, sa sous-partie propre *e'* est toujours un événement de consommation de pommes (de moindre quantité) et le VP *eat apples* est cumulatif. Dowty 1991 identifie divers types d'arguments incrémentaux, c'est-à-dire ceux qui subissent un changement « *in distinguishable stages, i.e. subevents* » regroupés sous sa notion générale de Thème Incrémental. Ce sont, parmi d'autres, des objets créés (*build a house*), des objets détruits (*destroy a presidential finding*), des objets consommés (*eat a sandwich*), des objets affectés (*paint a house*), des objets reproduits (*play a sonata*).

En l'absence de relation incrémentale entre objets et événements, c'est-à-dire, là où il n'y a pas de bijection entre l'étendue spatiale (dans le sens large) de l'argument thème et la trace temporelle de l'événement, il n'y a pas d'association entre les propriétés physiques des objets impliqués et les propriétés temporelles des événements. Ainsi, la compositionnalité aspectuelle est absente en (15), où il s'agit d'un verbe d'activité, toujours atélique indépendamment de son objet, puisque l'étendue spatiale du chariot (contrairement à celle de la pomme dans *eat an apple*) ne fournit pas de point culminant naturel où la poussée du chariot doit se terminer. De manière similaire, en (16) il s'agit d'un verbe d'achèvement, télique de manière inhérente. Dans les deux cas les adverbiaux des deux types ne décèlent aucune différence en fonction de l'objet + ou - quantifié.¹⁷

- (15) a. John pushed the cart *for an hour/*in an hour*.
 b. John pushed carts *for an hour/*in an hour*.

¹⁷ Pour l'événement d'achèvement en (16), une possible interprétation itérative sous *for one hour* n'est pas pertinente ici.

- (16) a. The expedition found gold *in an hour*/*for an hour.
 b. Peter found a nugget of gold *in an hour*/*for an hour.

En outre, avec les achèvements en (16a et b) l'adverbial *in an hour* ne mesure pas la même chose qu'avec les accomplissements en (11): si (16a et b) peuvent être paraphrasés par '*The expedition found gold/Peter found a nugget of gold after one hour*', ou par '*It took an hour before the expedition found gold/Peter found a nugget of gold*', les phrases en (11) ne le peuvent pas sans changer complètement de sens. Puisque c'est une propriété lexicale des accomplissements d'avoir, contrairement aux achèvements, un sous-événement d'activité avec une certaine durée, obligatoirement distincte de zéro, une assertion qui localise le point de départ de l'éventualité '*After ten minutes/It took ten minutes before John ate an apple*' ne peut pas paraphraser une assertion qui localise son point culminant au même moment '*John ate an apple in ten minutes*'.

Voilà comment la théorie méréologique explique comment le statut référentiel du thème incrémental détermine l'aspect lexical du prédicat verbal complexe dans les langues où l'on observe la compositionnalité aspectuelle, à savoir l'anglais et les langues germaniques en général.

Compositionnalité aspectuelle à la russe

En tournant maintenant vers le russe (en tant que représentant des langues slaves, qui se comportent pareillement, en ce qui concerne la composition aspectuelle), où la catégorie d'aspect grammatical est omniprésente, la question est comment la propriété sémantique de la télicité est subordonnée à la perfectivité, propriété formelle des verbes, absente en anglais. Y a-t-il des contraintes que la perfectivité impose à la télicité et quelles sont elles?

Le russe (et les autres langues slaves) ont un autre type de composition aspectuelle, différent de celui de l'anglais, où les verbes perfectifs restreignent l'interprétation de l'argument interne incrémental (cf. Krifka 1992, Verkuyl 1999, Romanova 2006). Les arguments incrémentaux pluriels et massiques indéterminés reçoivent obligatoirement une interprétation définie (dans le sens de la référence unique, voir ci-dessous) où ils réfèrent à un individu maximal composé de toutes les entités du type correspondant disponible dans l'univers du discours. Filip 2005a crée un terme spécial d'interprétation maximale unique' (*unique maximal interpretation*) pour cette interprétation des pluriels et massiques indéterminés thèmes incrémentaux crée sous les verbes perfectifs. (Le russe n'a pas d'articles définis ou indéfinis – exposants de la catégorie de la définitude –, ni de clitiques objets ; les différences référentielles que les DPs manifestent via les articles en anglais sont, en russe, déduites contextuellement ou pragmatiquement et exprimées par l'ordre des mots et/ou par la prosodie accompagnant la (dé)focalisation.) Ainsi, en (17) le pluriel nu *pommes* renvoie à une quantité de pommes spécifiée contextuellement, et, comme la traduction le met en évidence, la phrase indique qu'elles ont été toutes consommées. Les traductions de l'exemple (17) avec ce DP pluriel nu montrent que le prédicat verbal est obligatoirement télique :

- (17) Vasja s''-e-^{Perf} jablok-i (za dva čas-a /*dva čas-a). (russe)
 Vasja-NOM PRF-eat-PST :Masc apple-ACC:PL in two-ACC hour-GEN two-ACC hour-GEN
 1. 'Vasja ate (all) the apples (in two hours).'

2. *'Vasja ate apples (for two hours).'

En (18), on observe exactement le même comportement pour l'objet massique *voda* ('eau') :

- (18) Vasja vy-pi-l^{Perf} vod-u (za dve minut-y /*dve minut-y).
 Vasja-NOM PFV-drink-PST:Masc water-ACC in two-ACC minute-GEN two-ACC minute-GEN
 1. 'Vasja drank all the water in two minutes.'
 2. *'Vasja drank water for two minutes.'

La maximalité est un composant de sens obligatoire de (17) et (18), c'est la conséquence nécessaire (*entailment*). La maximalité de l'objet est obligatoire puisqu'une continuation mentionnant explicitement qu'il reste encore des individus non affectés par l'événement ('mais il en reste encore quelques-unes à manger/un peu à boire') aboutit à une contradiction.

Il convient de préciser que pas tous les verbes perfectifs (autrement dit, préfixés) créent obligatoirement l'interprétation maximal unique de leur objet. Contrairement aux verbes préfixés lexicalement (comme dans les exemples ci-dessus *s''-est* 'manger' ou *vy-pit* 'boire'), les verbes avec des préfixes supra-lexicaux (les verbes *Aktionsart* dans la terminologie de Schoorlemmer 1997, qui l'utilise suite à Isačenko 1962) n'ont pas cette capacité : par exemple, dans '*Vasja nemnogo po-pisal pis'ma*' ('Vasja a écrit des lettres pendant un temps (relativement) court'), les lettres n'ont pas cette interprétation : ce n'est pas vrai qu'après la situation décrite par cette phrase, il ne reste plus de lettres à écrire. C'est une propriété importante qui, parmi beaucoup d'autres, distingue les préfixes supra-lexicaux des préfixes lexicaux.

Si le DP argument interne incrémental est un nom comptable singulier ou un QP (avec un cardinal numéral), la télicité est obligatoire, mais le DP permet deux interprétations – définie et indéfinie :

- (19) Vasja s''-e-l^{Perf} jablok-o (za dva čas-a /* dva čas-a).
 Vasja-NOM PRF-eat-PST:Masc apple-ACC in two-ACC hour-GEN /two-ACC hour-GEN
 'Vasja ate an/the apple in two hours/*for two hours.'

- (20) Vasja s''-e-l^{Perf} tri jablok-a (za dva čas-a /* dva čas-a).
 Vasja-NOM PRF-eat-PST:Masc three-ACC apple-GEN in two-ACC hour-GEN/two-ACC hour-GEN
 'Vasja ate (the) three apples in two hours /*for two hours.'

Le pendant non-préfixé de *s''-el*, le verbe imperfectif *el* en (21), n'est jamais télique, indépendamment des propriétés référentielles de l'argument thème (qui sont déduites du contexte), et ne produit pas d'interprétation maximale unique obligatoire du thème :

- (21) Vasja e-l^{Impf} jablok-i (dva čas-a /*za dva čas-a).
 Vasja-NOM eat-PST:Masc apple-ACC.PI two-ACC hour-GEN /in two-ACC hour-GEN
 1. 'Vasja was eating the apples for two apples/*in two hours.'
 2. 'Vasja was eating apples for two apples/*in two hours.'

En se basant sur ces exemples, on peut constater que tandis que le russe ressemble à l'anglais puisque les prédicats d'événements complexes dénotés par des vPs/VPs sont quantifiés (=téliques) si leurs arguments incrémentaux sont quantifiés (les exemples perfectives russes en (17-20) correspondent tous aux exemples perfectifs anglais en (11)), le russe est différent de l'anglais puisque les verbes perfectifs comme en (17) ou (18) doivent être téliques et, par conséquent, leur

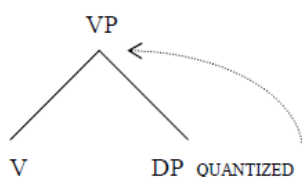
arguments doivent également être quantifiés. Tatevosov et Ivanov 2008 aboutissent à la même conclusion : « Prefixed incremental verbs like *vy-pit'* enforce the unique maximal interpretation of the Incremental Theme and quantization of the complex event predicate. »

Les clauses atéliques perfectives avec des objets massiques ou pluriels nus (=indéfinis) semblables à l'exemple (12) de l'anglais n'existent pas en russe. Pour obtenir l'équivalent le plus proche, il faudrait employer des verbes perfectifs préfixés par le préfixe atténuatif/délimitatif *po-*, signifiant 'faire V un certain temps, contextuellement court' *po-est'* 'PRF-manger' et *po-pit'* 'PRF-boire' ; sinon dans la mesure où l'imperfectif du russe peut traduire le perfectif anglais, on pourrait employer des verbes imperfectifs puisqu'ils n'imposent pas de définitude aux objets massiques et pluriels nus.

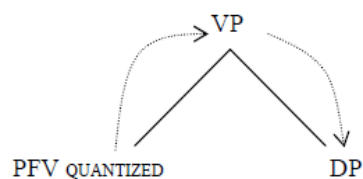
Dans l'hypothèse que l'aspect s'applique (immédiatement) après le output du vP/VP, grâce à une catégorie fonctionnelle à la sortie du domaine lexical (l'AspP prend le vP comme complément) et que jusqu'au niveau du vP inclus le russe et l'anglais doivent logiquement permettre des structures événementielles identiques, téliques ou atéliques, en russe le perfectif ne peut pas se combiner avec une description d'événement cumulative, ce qui empêche les prédicats d'événements cumulatifs de participer dans la dérivation syntaxique subséquente et ce qui bloque la possibilité d'avoir une interprétation similaire à celle de *John ate apples/soup for ten minutes*. Le perfectif filtre donc les prédicats d'événement cumulatifs basés sur les thèmes incrémentaux massiques et pluriels nus (= indéfinis). En revanche, si le verbe est imperfectif, il n'y a aucun effet de filtrage et l'interprétation de l'argument interne incrémental n'est pas restreinte. Filip 2008 confirme que les verbes imperfectifs dans les langues slaves sont non-marqués quant à la maximalité (télicité), comme le sont également toutes les expressions de la catégorie V dans les langues germaniques.

L'intuition derrière les théories de la composition aspectuelle est simple : dans les langues comme l'anglais, c'est l'argument interne incrémental qui définit si le groupe verbal est quantisé (22a), mais en russe, c'est le perfectif sur le verbe qui fait en sorte que le groupe verbal soit quantifié, auquel cas l'argument interne ne peut échapper à la quantisation (22b). La stratégie *object-marking* pour encoder la télicité dans les langues germaniques et la stratégie *verb-marking* (par les préfixes) dans les langues slaves sont schématiquement représentées en (22). Si dans les langues germaniques, la télicité est une propriété dérivée compositionnellement au niveau du VP, dans les langues slaves, la télicité du VP est déjà déterminée au niveau de la catégorie V. La stratégie du russe est donc plus simple et transparente : l'(a)télicité du groupe verbal est déterminée avant l'introduction de l'objet direct thème incrémental et, en outre, on prédit immédiatement qu'aucun autre matériel appartenant au groupe verbal, n'intervient non plus dans la composition aspectuelle du prédicat de la phrase.

(22) a. Composition aspectuelle du type anglais



b. Composition aspectuelle du type russe



Par exemple, Krifka 1992 note sur le transfert de la quantisation depuis ou vers les objets directs des verbes incrémentaux : « "If we assume the normal transfer of properties for the object role of verbs like *eat* and *drink*, then we see that only with a quantized object the complex verbal predicate will be

quantized as well. If the perfective aspect forces a quantized interpretation of the complex verbal predicate, the complex verbal predicate will again force a quantized interpretation of the object NP.”

Pour les verbes perfectifs inaccusatifs, c’est le sujet dérivé de l’objet sous-jacent qui reçoit l’interprétation maximal unique. On peut rappeler que dans une paire verbe imperfectif (simple) – verbe perfectif (préfixé lexicalement), tandis que l’imperfectif peut être non-transitif : *tancevat’* ‘danser’) ou pseudo-transitif (*pisat’* ‘écrire’), le perfectif est toujours transitif, c’est-à-dire il ne peut pas s’employer sans l’objet (sauf si c’est un petit *pro* topic) : *s-tancevat’ vals* ‘danser une valse’, *na-pisat’ pis’mo* ‘écrire une lettre’. La caractéristique principale des préfixes lexicaux est qu’ils modifient la structure argumentale du verbe de base non-préfixé en le transitivisant. Supposons que les préfixes lexicaux ne sont pas des « marques » de l’aspect grammatical, mais qu’au niveau du vP ils ne sont que porteurs d’un certain trait valué, mais non-interprétable – par exemple [+télique] ou [+quantisé] - sur le verbe qui n’a pas (encore) quitté le vP. C’est la tête Asp° de la projection fonctionnelle AspP qui domine immédiatement le vP qui a la capacité d’interpréter ce trait, par exemple par l’opération Agree : le trait [+télique] devient interprété par Asp° comme [perfectif] et le trait [-télique] devient [imperfectif]. Cette valuation des traits peut s’accompagner ou non par la montée du verbe depuis le v° vers Asp°. Cette hypothèse permet d’imaginer un système aspectuel qui serait parfaitement compositionnel, c’est-à-dire, de dériver la perfectivité/imperfectivité du verbe sur la base de l’aspectualité (=a)télicité du groupe verbal, c’est-à-dire, en prenant en compte les propriétés référentielles de l’argument objet, pour les verbes transitifs et, par défaut, pour les inergatif, et de toute la clause pour les verbes inaccusatifs.

Schoorlemmer 1997 adopte ce système où l’aspect grammatical est défini sur la base de l’(a)télicité du groupe verbal. Pour Schoorlemmer, en russe, la télicité compositionnelle et, par conséquent, la perfectivité peuvent être dérivées seulement en présence de l’argument interne. Si la télicité compositionnelle est une condition sine qua non de la perfectivité, cela signifie qu’une paire aspectuelle verbe imperfectif – verbe perfectif doit toujours avoir un argument interne au moins pour le membre perfectif de la paire. Cela prédit immédiatement que les deux membres d’une paire aspectuelle intransitive sont obligatoirement inaccusatifs. Voici pourquoi : puisque un verbe inaccusatif projette l’argument interne, cela lui permet de construire une clause télique, par conséquent, au moins le membre perfectif (c’est-à-dire dérivé par préfixation du membre imperfectif) de la paire doit être inaccusatif ; mais puisque dans ce cas le membre simple (c’est-à-dire, non-préfixé) ne peut être ni transitif, ni inergatif (sauf si la dérivation par préfixation de l’autre membre implique en même temps le suffixe réfléchi *-sja*, voir ci-dessous), le verbe simple, c’est-à-dire imperfectif, doit forcément être aussi inaccusatif. Autrement dit, la préfixation (lexicale) n’a pas d’effet sur l’inaccusativité de la paire aspectuelle. Concomitamment, si dans une paire le membre perfectif est dérivé par préfixation d’un verbe inergatif, il sera invariablement transitif : un verbe inergatif ne projette pas d’argument interne, ses dérivés qui forment une paire avec lui doivent projeter un argument interne ajouté grâce au préfixe. Ainsi, la dérivation des paires verbales depuis des inergatifs implique toujours une transitivisation ou, au moins, l’ajout du suffixe réfléchi *-sja*, auquel cas il s’agit des inaccusatifs dérivées des inergatifs, comme, par exemple, *igrat’* ‘jouer’ → *na-igrat’-sja* ‘jouer tout son soûl’ ; *plakat’* → *ras-plakat’-sja* ‘fondre en larmes’.

Il existe un nombre de tests de l’inaccusativité en russe : par exemple, seuls les verbes inaccusatifs dérivent des verbes préfixés par le préfixe *na-* ‘≈beaucoup’ ou *pere-* ‘≈chaque’ qui quantifient sur

leurs sujets (qui sous le préfixe-opérateur quantifiant *na-* ou *pere-* peuvent porter soit le génitif, avec une interprétation partitive/indéfinie, soit, interprétés comme topicaux/définis, le nominatif). Schoorlemmer montre, sur la base de ces tests, que les prédictions sont correctes:

- (23) a. Travy na-raslo^{Perf} ! / Trava na-rasla^{Perf}. (russe)
 grass-GEN :Fem PRF-grow-PST :Neut grass-NOM :Fem PRX-grow-PST :Fem
 'So much grass has grown !/The grass has grown abundantly.'
- b. *Detej na-igralo^{Perf} !
 children-GEN :PI PRF-played-PST :Neut
 Intended : 'So many children played.'
- c. *Detej na-plakalo^{Perf} !
 children-GEN :PI PRX-cried-PST :Neut
 Intended : 'So many children cried.'
- (24) a. Mnogo skota pere-merlo^{Perf}. /Ves' skot pere-mer^{Perf}.
 much cattle-GEN :Masc PRF-died-PST :Neut /all cattle-NOM PRF-died-PST :Masc
 'All cattle had died.'
- b. Vse deti pere-boleli^{Perf} grippom /pere-merzli^{Perf}.
 all children-NOM :PI PRF-be-ill-PST :PI flu-Ins /PRF-grew-cold-PST :PI
 'All children had been ill with flu/had been freesing.'
- c. *Vse deti pere-spali^{Perf}/pere-igrali^{Perf} v parke.
 all children-NOM PRF-sleep-PST:PI/PRF-played-PST:PI in park-Prep
 Intended : 'All children had been slept/played in the park.'
- d. *Vse deti pere-plakali^{Perf}.
 all children-NOM PRF-cried-PST :PI
 Intended : 'All children had been cried.'

Les verbes qui passent le diagnostic de l'inaccusativité en (23) et (24) forment des paires aspectuelles : les verbes inaccusatifs (mais pas les inergatifs) dérivent des verbes également intransitifs :

- (25) a. rasti pod-rasti pod-rastat'
 grow.IMP grow-up.PF grow-up.IMP2
- b. merznut' pere-merznut' pere-merzat'
 freeze.IMP all-freeze.PF all-freeze.IMP2
- c. bolet' za-bolet' za-bol-eva-t'
 be-ill.IMP fall-ill.PF fall-il.IMP2
- d. *meret' umeret' umirat'
 die.PF die.IMP2

En revanche, les inergatifs *igrat'* 'jouer', *plakat'* 'pleurer' et *spat'* 'dormir' ne passent pas le diagnostic et dérivent des verbes préfixés (lexicalement) obligatoirement transitifs ou, au moins, réfléchis :

(26)	a.	<i>igrat'</i> play.IMP	<i>raz-ygrat'</i> raffle.PF	<i>raz-ygr-yva-t'</i> raffle.IMP2
	b.	<i>plakat'</i> cry.IMP	<i>o-plakat'</i> bewail.PF	<i>o-plak-iva-t'</i> bewail.IMP2
	c.	<i>spat'</i> sleep.IMP	<i>vy-spat'-sja</i> sleep one's fill.PF	<i>vy-sypat'-sja</i> sleep one's fill.IMP2

En revenant à l'interprétation qu'un verbe perfectif (préfixé lexicalement) imposerait à son argument (initialement) interne, les sujets collectif en (24a) et pluriel en (24b) ont une interprétation maximale unique : ils sont forcément quantifiés et spécifiques (ce qui est, bien sur, facilité par leur position préverbale de sujet topique).

Le caractère obligatoire quantifié de l'objet d'un perfectif peut même servir de trait définitoire du perfectif dans les langues slaves, par opposition aux langues germaniques. Par exemple, Filip 2008 indique : « <In Slavic languages> since the grammatical category of perfectivity is a property of verbs, whenever verbs are used to describe some state of affairs, a decision must be made whether it is to be expressed by a perfective verb, and represented **as a maximal event**¹⁸. This decision is not enforced among verbs by the grammar of Germanic languages, because they have no grammatical category, which accounts for a number of differences in the telicity effects in Germanic vs. Slavic languages. » Klein 1994 souligne : « It is not the existence of a boundary <of the event> in the real (or narrated world) which matters but **whether the action could go on** after this boundary. » Ainsi, le perfectif en russe, d'après Klein et Filip (et beaucoup d'autres), se réduit naturellement à la maximalité, à savoir, la description de l'événement le représente comme maximal (« some state of affairs....represented as a maximal event »), puisqu'il est impossible de continuer (« whether the action could go on »), ce qui est dû, en ce qui concerne les verbes incrémentaux, au statut obligatoirement quantifié de l'objet thème affecté incrémentalement.

Pourquoi ce sont les noms massiques et pluriels nus, et non les noms comptables, qui doivent avoir une interprétation référentielle définie quand ils sont thèmes incrémentaux des verbes perfectifs qui leur imposent une contrainte interprétative de totalité ? L'intuition derrière cette contrainte est particulièrement claire. Filip 2005a explique cette contrainte comme suit : faire une assertion à propos d'un individu dans son intégralité présuppose que cet individu soit clairement délimité, mais les pluriels et massiques nus ont leur dénotation modélisée par une structure en treillis non-atomique (*non-atomic lattice structure*). Une assertion à propos de leur totalité aurait réussi (serait *felicitous*), seulement si un individu maximal approprié pouvait être identifié dans le domaine du discours : pour un prédicat pluriel nu, c'est la somme particulière maximale (*maximal individual sum*) dans son extension et pour un prédicat massique nu, c'est le cumul maximal (*maximal fusion*) de toutes les qualités tombant sous le prédicat. Ces objets maximaux sont uniques, c'est pourquoi l'ancrage des noms pluriels et massiques nus à de tels objets maximaux dans le domaine du discours

¹⁸ La mise en relief est la mienne – K.S.

équivalent à ce qu'ils reçoivent une interprétation référentielle définie. En revanche, dans le cas des noms comptables singuliers, l'interprétation totale peut leur être assignée directement grâce à des délimitations prototypiques inhérentes à leur structure unitaire atomique (*atomic unit-structure*), au moins si on ignore les noms comptables comme 'séquence', 'clôture' ou 'ruban', dont la structure unitaire est déterminée contextuellement. Puisque pour les comptables, l'ancrage contextuel n'est pas nécessaire, leur interprétation définie n'est pas obligatoire sous les verbes perfectifs. La question est donc de savoir pourquoi le perfectif des verbes incrémentaux en russe, contrairement à l'anglais, force obligatoirement une interprétation quantifiée du prédicat verbal complexe et comment expliquer cette différence ?

Mais avant d'y répondre, il faut compléter le tableau du russe présenté en (17-20). Les objets directs thèmes incrémentaux à référence cumulative ne sont pas « condamnés » à recevoir une interprétation spécifique (c'est-à-dire, maximale) sous les verbes perfectifs, puisque dans le cas contraire, le perfectif, même étant considéré comme le membre marqué de l'opposition aspectuelle, créerait toujours un contexte trop contraignant en comparaison avec l'imperfectif. Les noms massiques et pluriels nus peuvent recevoir une interprétation partitive grâce au génitif, puisque l'opposition accusatif – génitif a un effet sur la télicité des prédicats à thème incrémental. Plus précisément, le génitif partitif annule la télicité sous le perfectif en (27a), mais il est incompatible avec les noms comptables (= à référence quantifiée) en (27b). Le russe restreint donc cette alternance casuelle aux verbes perfectifs (mais elle est possible même avec les imperfectifs en serbe et en croate).

- (27) a. On s''-el^{Perf} xleb-a (*za čas). (russe)
 he S-eat.past bread-gen in hour
 'He ate some bread.'
- b. *On el^{IMP} xlebc-a.
 he eat.PAST (a piece of) bread-GEN

Nous avons déjà noté que tous les préfixes ne se comportent pas de même manière: ce n'est pas le cas que tous les verbes perfectifs préfixés imposent une lecture spécifique/maximale à leurs objets thèmes incrémentaux. Le préfixe délimitatif (ou atténuatif) *po-*, représentant prototypique de la classe des préfixes supra-lexicaux, ne prend pas l'argument thème incrémental quantifié (28a), et même l'exclut (28b), résultant en prédicat atélique. Toutes ses propriétés distinguent *po-* des préfixes lexicaux *s''-* ou *vy-* dont le comportement a été illustré en (17-20) et qui n'ont pas de sens particulier propre (clairement détectable comme dans *po-*). La traduction de (28a) montre que le nom cumulatif thème ne reçoit pas de lecture spécifique/maximale. Puisque ce préfixe, en ajoutant au radical verbal le sens 'faire V pendant un certain temps, contextuellement court', spécifie/délimite directement la durée de l'événement, il n'implique rien sur le degré d'*affectedness* du référent de l'argument thème. Par conséquent, l'argument thème incrémental n'est pas quantifié et le prédicat reste atélique.

- (28) a. Po-piëm^{Perf} herbat-y (*w minutę). (polonais)
 PO-drank tea-gen in minute
 'I drank tea for a certain while.'

- b. *Po-piřem^{Perf} szklank-ę herbat-y
 PO-drunk glass-acc tea-gen (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 192 (40))

Néanmoins, le verbe *po-pić*^{Perf} ‘boire’ montre par ailleurs toutes les caractéristiques d’un verbe perfectif : il est exclu en tant que complément d’un verbe phasal comme *commencer*, *finir*, *continuer* et n’a pas de future périphrastique avec l’auxiliaire/copule *być* ‘être’.

Le critère pertinent d’individualisation pour un événement dénoté par le verbe *po-pić*^{Perf} est sa durée calculée en fonction du contexte : la durée du verbe préfixé par *po-* dont la durée de la variante non-préfixée est intrinsèquement longue est plus longue que la durée du verbe préfixé par *po-* dont la durée de la variante non-préfixée est intrinsèquement courte (*po-spat* ‘dormir un peu’ est plus longue que *po-kričat* ‘crier un peu’). Le préfixe introduit une mesure sur l’événement et signale que l’événement a duré moins que prévu par un certain standard contextuel. La singularisation de l’événement via son *running time* suffit pour l’appréhender dans sa totalité (ce que fait le perfectif), et, par conséquent, la quantisation du thème incrémental n’est pas requise avec le délimitatif *po-*, qui, préfixé sur les verbes à thèmes (strictement) incrémentaux, s’applique aussi directement au *running time* de la situation et non à la quantité du référent thème. En revanche, pour *s’-est*^{Perf} ‘PRF-manger’ la singularisation d’un événement complet se fait par rapport au degré maximal d’affectation (*affectedness*) du référent de l’argument thème incrémental. L’individualisation d’un événement via mesurage (*measuring*) du degré de consommation (s’agissant d’un verbe de consommation) du référent exige de l’argument thème que sa quantité soit délimitée, notamment définie/quantifié.

Un autre préfixe accumulatif supra-lexical *na-*, pendant de l’attenuatif *po-*, a un effet sémantique similaire à un quantificateur cardinal *upward entailing* ‘a lot of’. Sa contribution sémantique est illustrée en (29a-b) :

- (29) a. Dělal^{Imp} chyby. (tchèque)
 do.PAST mistake.PL.ACC
 ‘He made/was making mistakes.’
- b. Na-dělal^{Perf} chyby.
 ACM-do.PAST mistake.PL.ACC
 ‘He made/was making mistakes.’
- (Filip 2005b: 129 (5))

Même si l’accumulatif *na-* impose une interprétation existentielle (d’un indéfini faible) à l’objet direct et dérive par conséquent la télélicité, contrairement aux préfixes lexicaux en (17-20), l’accumulatif *na-* n’implique pas que l’événement a atteint un point culminant inhérent au processus, au-delà duquel il ne peut plus continuer.

Ces données montrent que l’aspect perfectif ne garantit pas la télélicité, mais que la contribution sémantique du préfixe est plus que pertinente, elle est décisive. Mais alors l’aspect grammatical contribue-t-il vraiment dans la dérivation des prédicats téléques à thème incrémental? Pour répondre à cette question, il faut regarder le comportement des verbes imperfectifs secondaires.

Les verbes perfectifs préfixés par l'atténuateur *po-* et le cumulatif *na-* ne forment pas d'imperfectifs secondaires, comme d'ailleurs tous les verbes perfectifs formés moyennant un préfixe supra-lexical. Mais les verbes avec des préfixes lexicaux du type en (17-20) ont des formes de l'imperfectif secondaire, et ces formes héritent la capacité des préfixes *s''-* et *vy-* à imposer la lecture spécifique/maximale à leurs arguments thèmes incrémentaux. Pourtant on vient de voir que les imperfectifs simples, ou primaires, n'ont aucun effet sur la définitude de leurs objets thèmes, qui reçoivent leur lecture définie ou indéfinie du contexte seul. La capacité de quantifier leur objet qu'ont les imperfectifs secondaires et qu'ils héritent au cours de leur histoire dérivationnelle, les distingue de manière cruciale des imperfectifs simples et en fait une classe aspectuelle à part, même si, par ailleurs ils ont toutes les caractéristiques typiques des verbes imperfectifs: ils se combinent avec les verbes phasaux, leur forme du futur est périphrastique avec *byt'*, ils ont (presque) toutes les interprétations contextuelles que les imperfectifs simples, etc.

Le verbe *z-jad-a-ć^{imp 2nd}* 'manger' en (30) est formellement et sémantiquement imperfectif, il est dérivé du verbe perfectif préfixé *z-jeś-ć^{perf}* par allomorphie de la racine : *vjad / vjeś*. Le verbe 'manger' appartenant à une classe restreinte de verbes particulièrement fréquents et anciens, ne dérive pas son imperfectif secondaire par la suffixation de *-ywa-*, moyen standard pour dériver l'imperfectif secondaire en polonais (et en slave en général).

- (30) Jan z-jad-a-ć^{imp} zupę w godzinę. (polonais)
 Jan Z-eat.pst soup.acc in hour
 'Jan used to eat the soup in an hour.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 198 (56))

Ici, l'imperfectif secondaire a une interprétation habituelle, où chacun des micro-événements de *eating up the soup* est décrit comme télique. Ce qui est important c'est la télicité du prédicat qui n'est pas due à la lecture habituelle, puisque le verbe imperfectif simple *jeś-ć^{imp}* en (31a) avec la même lecture habituelle grâce à *codziennie* 'chaque jour' fait néanmoins partie du prédicat atélique. Et même quand l'argument thème incrémental est explicitement quantifié en (31b) par un récipient *talerz* 'une assiette de', le prédicat reste atélique.

- (31) a. Jan jad-ć^{imp} codziennie zupę (*w godzinę). (polonais)
 Jan eat.pst every day soup.acc in hour
 'Jan ate soup every day.'
- b. Jan jad-ć^{imp} codziennie talerz zupy (*w godzinę).
 Jan eat.pst every day plate.acc soup.gen in hour
 'Jan ate a plate of soup every day.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 199 (57))

On ne peut qu'en conclure que la télicité de (30) est due uniquement à la présence du préfixe *z-* qui induit une échelle (bornée) d'ordre sur une dimension physique (dans ce cas, il s'agit du volume physique) du référent thème incrémental. Cela montre que c'est le préfixe verbal (par sa contribution sémantique au sens du verbe avant la préfixation) et non l'aspect perfectif comme tel qui est à l'origine de la télicité. Autrement dit, pour un verbe, il ne suffit pas d'être préfixé, donc perfectif (tous les verbes préfixés sont perfectifs, mais le contraire n'est pas vrai car il existe un nombre restreint de verbes simples 'naturellement' perfectifs, comme, par exemple, *dat'* 'donner' *kupit'* 'acheter', *vstretit'* 'rencontrer' ou *vzjat'* 'prendre') pour être à la tête du prédicat télique,

puisque ce n'est pas vrai que tous les préfixes participent à la télécisation et ce n'est pas vrai que l'aspect perfectif crée inévitablement une interprétation télèque.

Pour conclure : on observe des différences substantielles en fonction du préfixe, dans l'interprétation des prédicats complexes, ceux de consommation/destruction avec des arguments thèmes incrémentaux massiques et pluriels nus. On constate également que l'aspect perfectif ne garantit pas une prédication à thème incrémental télèque, puisque les imperfectifs secondaires ont également la capacité de quantiser leurs arguments objets thèmes, mais que c'est le préfixe (qui est, bien évidemment, en même temps l'exposant morphologique du perfectif) qui est responsable pour la télécité du prédicat. Cette conclusion est bienvenue puisque nous allons voir que dans les langues germaniques qui n'ont pas de catégorie grammaticale de l'(im)perfectif, le rôle des préfixes/particules est essentiellement identique : les deux créent une conséquence nécessaire (*entailment*) que le référent de l'argument thème incrémental a été entièrement affecté.

Rôle dans la composition aspectuelle des préfixes dans les langues slaves et des particules dans les langues germaniques

Même si l'interprétation maximale des prédicats massiques et pluriels nus, thèmes incrémentaux sous un verbe perfectif, équivaut à une interprétation référentielle spécifique, cela ne signifie pas pour autant qu'il y a un lien direct et systématique entre perfectivité et définitude, ou que l'aspect perfectif dans les langues slaves a une fonction de l'article défini, que les langues slaves n'ont pas (sauf le bulgare et le macédonien, parmi les langues slaves du sud, et, parmi les langues slaves de l'ouest, le dialecte haut-silézien du polonais et le haut-sorabe familial), ne serait-ce que parce que l'interprétation définie n'est pas obligatoire (voir-ci-dessus) sous les verbes perfectifs avec le préfixe supra-lexical *po-*.

Filip 2000 plaide contre une équation de l'article défini et de l'aspect grammatical, les deux ayant des fonctions sémantiques différentes : si la perfectivité est une expression de la totalité de l'événement, l'article défini ne l'est pas. Quand l'aspect perfectif marque la totalité, la quantisation et la définitude de l'objet direct sont des effets secondaires de l'interprétation totale de l'argument thème incrémental qui apparaissent uniquement avec les arguments objets directs cumulatifs des verbes incrémentaux perfectifs. Plus précisément, la définitude est une conséquence de la quantisation, et puisque les noms singuliers comptables sont quantifiés de manière inhérente, en tant qu'objets directs de ce type de verbe ils ne sont pas obligatoirement interprétés comme des définis.

Comme le souligne Filip 2008, quand un verbe perfectif impose la maximalité à son argument thème incrémental et cet argument est réalisé par un pluriel ou massique nus, son interprétation maximale résulte en interprétation spécifique, étant donné que c'est la seule interprétation maximale possible pour eux. Les singuliers comptables et les DPs quantifiés saturant le rôle de thème incrémental d'un verbe perfectif sont également contraints d'avoir une interprétation maximale, mais pas forcément une interprétation spécifique, et les arguments qui ne sont pas des thèmes incrémentaux (par exemple, dans *po-smotret' televizor* 'regarder la télé pendant un temps relativement court') ne sont pas contraints par le verbe perfectif d'être interprétés comme maximaux.

Leiss 2000 et Borer 2005 soutiennent que l'article défini et l'aspect perfectif remplissent la même fonction sémantique, notamment l'expression de la totalité : si la totalité est exprimée via la perfectivité, elle est marquée sur le verbe et si elle est exprimée via la définitude, elle est marquée dans le groupe nominal. Leiss 2000 propose explicitement que l'aspect perfectif et l'article défini sont des réalisations de la même catégorie grammaticale, avec la seule différence qui concerne sa réalisation morphologique – elle est exprimée dans des parties différentes de la clause (sur le verbe en slave vs. son objet en germanique). Pourtant, les notions de l'(im)perfectivité et de la définitude sont essentiellement différentes : si l'aspect grammatical est une catégorie verbale, la définitude est une catégorie nominale, et les distinctions sémantiques entre verbes et noms reflètent les distinctions ontologiques entre les individus et les éventualités/situations. Par exemple, Janda et Dickey 2015 remarquent que les effets de définitude des préfixes verbaux dans les langues slaves sont essentiellement différents de ceux des articles définis dans les langues européennes à cause de leurs natures respectives qui n'ont rien en commun : si les préfixes sont, à l'origine, *lexically-based unitizers* (ou des quantificateurs verbaux), les articles définis, en revanche, se sont développés à partir des pronoms démonstratifs pour devenir des mots grammaticaux qui remplissent des fonctions référentielles.

Czardybon et Fleischhauer 2014, qui étudient l'impact de l'article défini et de l'aspect grammatical dans la dérivation de la télicité des prédicats à thème incrémental en germanique et en slave, plaident contre l'hypothèse que l'article défini et l'aspect perfectif ont la même fonction sémantique. Que l'assimilation entre l'aspect perfectif et la définitude est erronée est confirmé dans les langues slaves qui ont un article défini en plus d'une opposition aspectuelle.

Le haut-silézien et le bulgare ont à la fois l'article défini et le système aspectuel typique des langues slaves. Etant donné que l'article défini et l'aspect perfectif sont des expressions de la même catégorie grammaticale, on pourrait s'attendre à ce que l'un des deux soit redondant, dans ces langues, pour exprimer la télicité des prédicats aux thèmes incrémentaux. Néanmoins, Czardybon et Fleischhauer 2014 montrent que les deux, et l'article défini, et l'aspect perfectif, sont pertinents pour la réalisation de la télicité de ces prédicats et, par conséquent, ne sont ni redondants, ni sémantiquement équivalents.

Si toutes les langues germaniques ont un article défini (morphème indépendant ou suffixé), les langues slaves sont typiquement caractérisées par son absence. Néanmoins, il y a des exceptions, comme le haut-silézien (où l'aspect est grammaticalisé comme partout en slave), où l'article défini existe ; il est réalisé par un morphème indépendant :

(32) Na tym piyrsz-ym zdjynciu jest Róza.
 PREP DEF first-LOC photo.LOC COP Roza
 'Roza is on the first photo.'

(Czardybon et Fleischhauer 2014 : 385 (22))

Quant à la sémantique de l'article défini, il y a deux approches principales, qui visent à expliquer ses fonctions, celle de *familiarity* et celle de *uniqueness*. Pour Löbner 2011, la référence unique est le concept qui sous-tend la définitude. Il soutient que l'article défini a une seule fonction, notamment celle d'exprimer la référence unique, dans le sens de sa non-ambiguïté ; indépendamment du fait qu'il est utilisé avec des noms comptables, singuliers ou pluriels, ou massiques. Les déterminants

définis sont neutres quant à la distinction massique/comptable, qui est orthogonale au concept de la définitude.

Quand le nom massique nu *water* dénote l'eau comme substance, *the water* ne dénote pas toute la substance d'eau, mais sa référence est limitée à une portion spécifique, qui, en fonction du contexte peut être, par exemple, *a glass of, a bottle of, ou three cups of*. Sans cette spécification contextuelle, *the water* n'indique pas la quantité exacte de l'eau. Le même raisonnement s'applique aux noms comptables pluriels, comme, par exemple *the books*. C'est pourquoi le marquage (linguistique) de la référence unique du nom avec la référence cumulative résulte en quantisation par limitation de l'objet, dénoté par ce nom, à une quantité spécifique. En revanche, avec le nom singulier comptable, quantifié de par sa nature, l'article défini indique seulement la référence unique puisque ce nom a déjà une lecture de quantité spécifique.

En haut-silézien, en (33) la combinaison d'un nom comptable singulier, avec ou sans déterminant, avec un verbe à thème incrémental imperfectif, résulte en atélicité, conformément au test standard de compatibilité avec l'adverbial *in x time*. Si le verbe est imperfectif, l'article défini ne suffit donc pas pour créer une interprétation télique :

- (33) a. łon jod^{imp} jabk-o (*za godzina). (haut-silézien)
 he eat.PAST apple-ACC.SG in hour
 'He ate/was eating (of) an apple.'
- b. łon jod^{imp} te jabk-o (*za godzina).
 he eat.PAST DEF apple-ACC.SG in hour
 'He ate/was eating (of) the apple.' (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 389 (24))

En (34), si le verbe à thème incrémental est perfectif, avec un nom singulier comptable, l'article défini n'est pas requis pour une interprétation télique, qui est par hypothèse imposée par la perfectivité seule :

- (34) a. łon z-jod^{perf} jabk-o (*za godzina).
 he Z-eat.PAST apple-ACC.SG in hour
 'He ate an apple in an hour.'
- b. łon z-jod^{perf} te jabk-o (*za godzina).
 he Z-eat.PAST DEF apple-ACC.SG in hour
 'He ate the apple in an hour.' (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 388 (25))

Si l'argument est un nom massique en (36) ou pluriel nu en (35), l'article défini est obligatoire pour la télicité : l'omission de l'article ne résulte pas en agrammaticalité, mais crée une lecture d'espèce (*kind-denoting*) et non une lecture référentielle du thème incrémental :

- (35) a. #łon z-jod^{perf} jabk-a.
 he Z-eat.PAST apple-ACC.PL
 'He ate [some plurality of the kind] apple.'

- b. łon z-jod^{Perf} te jabk-a za godzina.
 he Z-eat.PAST DEF apple-ACC.PL in hour
 ‘He ate the apples in an hour.’
- (36) a. #łon wy-pioł^{Perf} woda.
 he WY-drink.PAST water-ACC
 ‘He drank [something of the kind] water.’
- b. łon wy-pioł^{Perf} ta woda za godzina.
 he WY-drink.PAST water-ACC
 ‘He drank the water in an hour.’ (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 389 (26,27))

Les noms pluriels comptables et noms massiques sans article défini peuvent se combiner *felicetously* avec les imperfectifs, mais dans ce cas, la seule interprétation atélique est possible, tout comme en (33) avec les noms comptables singuliers, avec ou sans déterminant :

- (37) a. łon jod^{Imp} jabk-a (*za godzina).
 he eat.PAST apple-ACC.PL in hour
 ‘He ate/was eating (of) the apples.’
- b. łon jod^{Imp} cuker (*za godzina).
 he eat.PAST sugar-ACC in hour
 ‘He ate/was eating sugar.’ (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 390 (28))

On observe donc qu’en haut-silézien (tout comme en bulgare), étant donné que le perfectif des verbes à thèmes incrémentaux exige des arguments quantifiés, il ne se combine jamais avec des noms pluriels et massiques nus employés référentiellement, c’est-à-dire, noms en qualité de noms d’espèce. Ainsi, la prédication à thème incrémental est atélique si l’argument thème est quantifié explicitement ou de manière inhérente et en présence d’un verbe perfectif. En revanche, avec un verbe imperfectif, tout type de l’argument thème est permis et la prédication est toujours atélique, indépendamment des propriétés référentielles de cet argument, dont l’interprétation n’est pas contrainte sous le verbe imperfectif ; l’argument objet direct peut avoir une lecture d’espèce, d’indéfini faible (lecture existentielle), ou définie, in fonction du contexte.

Les données du haut-silézien (et du bulgare) montrent que les verbes perfectifs à thème incrémental exigent toujours un argument thème quantifié, indépendamment de la source de cette quantisation : qu’il s’agisse d’une quantisation inhérente pour les noms comptables ou d’une quantisation explicite pour les noms cumulatifs (pluriels ou massiques). La situation est donc en tout point identique à celle du russe qui n’a pas d’article, avec la seule différence qu’en silésien l’article défini doit réaliser phonétiquement (étant donné que le perfectif dans cette langue est exclu avec les noms cumulatifs nus) un quantificateur silencieux *whole*, *entire* ou *all* impliqué en russe dans les phrases avec un verbe incrémental perfectif avec un objet à référence cumulative. Ainsi, l’aspect perfectif et la définitude du thème incrémental n’ont pas la même fonction en haut-silézien, mais doivent se combiner, pour une raison indépendante en ce qui concerne les noms cumulatifs, pour créer une prédication atélique.

Dans les prédications à thème incrémental, comment isoler l'impact de l'aspect grammatical de celui de l'article défini ? Toutes les langues germaniques ont un article défini, dont la réalisation morphosyntaxique peut être différente d'une langue à l'autre : si en anglais, l'allemand et le néerlandais l'article défini est un morphème libre, en norvégien, suédois, danois, l'article peut être libre ou préfixé.

En revanche, les langues germaniques n'ont pas de système grammaticalisé d'aspect (im)perfectif, même si l'anglais et l'islandais ont grammaticalisé le progressif et l'allemand est en train de le grammaticaliser. La distinction perfectif/imperfectif du type slave ne recoupe pas la distinction progressif/simple du type germanique : si la première se base sur le trait [+/- total], la seconde exploite le trait [+/- dynamique.] (Même si jusqu'à maintenant nous avons parlé de verbes « perfectifs » en anglais, c'était une approximation.) Par exemple, un verbe au *simple past* de anglais peut fidèlement traduire et un verbe perfectif, et un verbe imperfectif du russe. De plus, le progressif anglais ne traduit que l'imperfectif dans sa lecture processuelle, l'une parmi tant d'autres interprétations de l'aspect imperfectif en russe.

Ces langues ont également le *perfect*, mais ce n'est pas la même chose que le perfectif comme l'a observé Comrie 1976, par exemple. Même si parfois *English perfect* peut avoir des correspondances assez directes avec le perfectif russe (un perfectif en russe peut être équivalent *truth-conditionally* à un *perfect* résultatif anglais), il y a des différences systématiques entre les deux. '*He has baked a cake*' implique que le gâteau en question est présent au moment d'énonciation. La contrepartie perfective russe '*On vy-pek^{Perf} pirog*' n'a pas cette implication : l'infinitif perfectif *vy-pec^{Perf}* ne garantit pas du tout que le gâteau n'a pas été déjà mangé depuis, dans le passé même très éloigné et déconnecté du moment d'énonciation. (L'ajout de l'adverbe *uže* 'déjà' dans '*On uže vy-pek^{Perf} pirog*' peut éventuellement traduire le *post-state*, c'est-à-dire la présence du gâteau au moment d'énonciation.) Puisque les verbes perfectifs n'ont pas de temps grammatical présent, une alternative possible aurait pu être d'utiliser l'imperfectif, mais l'imperfectif au présent '*On pečēt^{Imp}/vypekajet^{Imp 2nd} pirog*' ('He's baking a/the cake') n'implique même pas l'existence de la moitié du gâteau au moment d'énonciation. Dans le cas des verbes d'état qui ont, par définition, une propriété de sous-intervalle (*subinterval property*), le *present perfect* anglais est fidèlement traduit par l'imperfectif, avec la même implication que l'état en question persiste toujours jusqu'au moment d'énonciation. Selon Smith 1991, « situations with the sub-interval property hold for all sub-intervals of an interval. States have the subinterval property. » La phrase '*John has lived here for 20 years*' correspond fidèlement à '*Džon živet^{Impf} zdes* 20 let'. Par contraste, la forme correspondante perfective passée *pro-žil^{Perf}* n'implique pas que la fin de la période de 20 ans coïncide avec le moment d'énonciation. L'état résultant, désigné, par définition, par le *perfect* en anglais est défini, entre autres, même pour les activités sans culmination apparente dans le passé. Puisque le perfectif n'encode pas l'état résultant, pertinent pour le moment d'énonciation, il est impossible de trouver un équivalent exact russe pour '*He has run*'. Seulement si (une implicature de) l'état résultant de *has run* ressort du contexte, une traduction exacte en russe peut être fournie.

L'allemand, tout comme les langues slaves, a un grand nombre de préfixes et de particules verbaux. Dans les langues slaves, le rôle que jouent les préfixes dans la perfectivité est primordial, même s'il existe des verbes perfectifs simples (=non-préfixés). Et dans les langues germaniques, quel est le rôle

des préfixes et des particules verbaux dans l'interprétation aspectuelle du groupe verbal et de la phrase, surtout avec des verbes à thèmes strictement incrémentaux ?

Observons d'abord qu'en allemand, la préfixation peut avoir un effet sur la réalisation argumentale des verbes à thème incrémental puisque les préfixes introduisent des arguments non-sous-catégorisés par le verbe de base (=non-préfixé). Exactement le même phénomène s'observe dans les langues slaves : la préfixation lexicale change la structure argumentale du verbe de base. Par exemple, le préfixe *be-* sur le verbe *trinken* 'drink' en (38a) requiert un pronom réfléchi dans la position d'objet direct du verbe afin de signaler que le référent du sujet est graduellement et entièrement atteint (*affected*) lors et à l'issue du processus ; l'ancien argument thème incrémental devient, après la préfixation, un adjectif PrepP optionnel d'instrument. L'exemple (38b) montre qu'en polonais le préfixe *o-* sur le verbe, devenu perfectif après la préfixation, a exactement le même effet sur la structure argumentale du verbe de base, avec une différence mineure que l'adjectif en polonais n'est pas un PrepP, mais un DP instrumental.

- (38) a. Peter hat sich (mit Bier) be-trunken. (allemand)
 Peter has refl with beer BE-drunken
 'Peter got drunk with beer.'
- b. Piotr o-pił się^{Perf} (piw-em). (polonais)
 Piotr O-drunk refl beer-ins
 'Piotr got drunk (with beer).' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 187 (25))

Les verbes préfixés en (39) exemplifient un autre cas de l'allemand et du polonais où la préfixation introduit un argument thème incrémental (notamment *sein Haus* et *swój dom* 'sa maison'), non sous-catégorisé par les verbes de base *trinken* et *pić*.

- (39) a. Peter hat sein Haus ver-trunken. (allemand)
 Peter has his house VER-drunken
 'Peter drank away his house.'
- b. Jan prze-pił^{Perf} swój dom. (polonais)
 Jan PRZE-drunk his house
 'Jan drank away his house.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 187 (26))

Dans ces deux exemples ci-dessus, la préfixation change radicalement la s-sélection du verbe de base *boire*, dont l'argument thème incrémental relève normalement des substances liquides consommables.

Encore un exemple en (40) montre comment l'introduction d'un préfixe en russe ou d'une particule en anglais change radicalement la s-sélection du verbe de base *to cry* (transitif ou intransitif dans les deux sens 'pleurer' et 'crier').

- (40) a. Sylvester cried his eyes out.

- b. Ona (sebe) glaza vy-plakala^{Perf}. (russe)
 She-NOM herself-DAT eyes-ACC OUT-cried
 'She cried her eyes out.'

Ici, le préfixe *vy-* faisant partie du verbe *vy-plak-a-t'* ('out-cry') est un préfixe lexical qui, en se combinant avec un grand nombre de verbes, garde (approximativement) le même sens de détachement/enlèvement, même si la sémantique de la combinaison du préfixe lexical avec un verbe n'est jamais compositionnelle. (Il est curieux que non seulement *vy-* peut être assez fidèlement traduit par *out*, mais en outre, ni *vy*, ni *out* ne sont des prépositions indépendantes (sauf quelques rares cas pour *out* : *out the door/the window*.) (41) montre que non seulement les yeux peuvent être « *out-cried* », mais également tout ce qui peut s'évacuer avec des larmes, par exemple, un chagrin (que le verbe *plakat'* ('pleurer') ne prend pas en complément direct sans le préfixe *vy-*) :

- (41) Ona svoe gore vy-plakala^{Perf}.
 She-NOM [her grief]-ACC OUT-cried-PST :Fem
 'She cried her grief out'

Un autre exemple en (42) – le verbe *do-spát*^{Perf} '*to_{prep}-sleep*' du tchèque – montre qu'un préfixe peut transformer un verbe inergatif *dormir* en verbe transitif. *Do-* est proche ici de son sens de base : celui de la préposition spatiale directionnelle *do* qui implique un trajet orienté vers une borne supérieure.

- (42) Tak jsem si malinko po.spal^{Perf}, abych do.spal^{Perf} ten (tchèque)
 so AUX.BE REFL.DAT a.little ATTN.slept.1sg so.that TERM.slept.1sg this
 spánkový deficit
 sleep deficit
 'So I slept a little/took a nap in order to catch up on my sleep deficit.' (Filip 2008 : 245 (34))

L'entité dont il est prédiqué devient l'objet direct du *do*-verbe, le référent de l'objet donne corps à une échelle impliquée par le préfixe. Puisqu'il s'agit d'un déficit de sommeil, l'échelle correspondante au préfixe est temporelle et la borne supérieure correspond à l'état où le sujet aura suffisamment dormi pour compenser sa fatigue.

Quel effet ont les particules en allemand sur la composition aspectuelle des verbes strictement incrémentaux ? Les exemples en (43) montrent que le verbe *aufessen* 'eat up', dérivé de *essen* 'eat' préfixé par *auf-*, exige un argument thème obligatoirement quantifié, puisque sa combinaison avec un pluriel nu est inacceptable (43b), mais s'il est quantifié par l'article défini, il devient acceptable en tant qu'objet du verbe préfixé (43c) :

- (43) a. Der Mann hat den Apfel in zehn Minuten auf-gegessen. (allemand)
 the man has the apple in ten minutes AUF-eaten
 'The man ate up the apple in ten minutes.'
- b. *Der Mann hat Äpfel auf-gegessen.
 the man has apples AUF-eaten

- c. Der Mann hat die Äpfel in zehn Minuten auf-gegessen.
 the man has the apples in ten minutes AUF-eaten
 'The man ate up the apples in ten minutes.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 189 (29))

Les exemples en (44) montrent la même chose pour le verbe *austrinken* 'drink up' avec le nom massique *Wasser* en tant que thème incrémental : à défaut d'être quantifié (44b), le nom massique n'est pas acceptable en tant qu'objet direct du verbe (44a) :

- (44) a. *Der Mann hat Wasser aus-getrunken.
 the man has water AUS-drunken
- b. Der Mann hat das Wasser in zehn Minuten aus-getrunken.
 the man has the water in ten minutes AUS-drunken
 'The man drank up the water in ten minutes.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 189 (30))

En revanche, les verbes incrémentaux simples (=sans préfixes) peuvent se combiner avec les arguments thèmes incrémentaux cumulatifs en (45), mais les prédications qui en résultent sont atéliques :

- (45) a. Der Mann hat Äpfel gegessen.
 the man has apples eaten
 'The man ate apples.'
- b. Der Mann hat Wasser getrunken.
 the man has water drunken
 'The man drank water.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 189 (31))

Les verbes à particules *aufessen* en (43) et *austrinken* (44) créent la télélicité, mais la particule n'est pas obligatoire pour obtenir cette interprétation, comme le montre l'exemple en (46) avec le verbe simple *essen* :

- (46) Der Mann hat die Äpfel in zehn Minuten gegessen.
 the man has the apples in ten minutes eaten
 'The man ate the apples in ten minutes.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 189 (32))

Par conséquent, on ne peut pas dire que le rôle de la particule est d'induire la télélicité, puisque la télélicité dépend des propriétés référentielles de l'argument (quantifié vs. cumulatif) et non de la présence de la particule. Le fait que les verbes à particule créent toujours une prédication télélique est seulement la conséquence de leur agrammaticalité avec les noms pluriels et massiques nus.

Quelle est alors la contribution sémantique des particules dans les exemples du type (43) et (44) ? (47) montre que le verbe sans particule *essen* (*trinken* se comporte de la même manière) n'implique pas que le référent de l'argument thème incrémental a été consommé dans sa totalité, puisque la continuation qui réfute explicitement sa disparition totale ne résulte pas en contradiction :

- (47) Sie hat den Apfel gegessen, aber wie immer hat sie etwas übrig gelassen. (allemand)
 she has the apple eaten but like always has she a bit left let
 'She ate the apple but as usual she left a bit.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 190 (33))

En revanche, avec le verbe préfixé *aufessen*, ce type de continuation est contradictoire. la contribution du préfixe consiste précisément à impliquer que le thème a été affecté/consommé entièrement :

- (48) #Sie hat den Apfel auf-gegessen, aber wie immer hat sie etwas übrig gelassen.
 she has the apple AUF-eaten but like always has she a bit left let
 (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 190 (34))

En se basant sur ces exemples, Czardybon et Fleischhauer 2016 concluent que les particules verbales en allemand n'affectent pas la composition aspectuelle : la particule n'est pas requise pour obtenir une prédication télique puisqu'elle n'est pas nécessaire pour produire la quantisation de l'argument thème incrémental. La particule introduit seulement l'implication que le thème incrémental soit complètement affecté. Puisqu'il est impossible d'impliquer qu'une quantité non spécifiée de substance soit entièrement atteinte/consommée - total *affectedness* exige une quantité spécifique de la substance - , les verbes incrémentaux à particules ne se combinent pas avec les arguments thèmes incrémentaux.

Puisqu'en allemand, l'aspect perfectif n'est pas grammaticalisé, il va de soi que les préfixes verbaux et les particules de l'allemand ne sont pas la réalisation de l'aspect perfectif. En (49), où deux événements décrits se chevauchent, le verbe préfixé *austrinken* 'drink out' a une lecture progressive sans indication expresse de l'aspect progressif :

- (49) Während ich das Glas aus-trank, brachte der Kellner ein neues.
 while I the glass AUS-drank brought the waiter a new
 'While I was drinking out the glass, the waiter brought a new one.'
 (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 186(22))

La possibilité pour un verbe préfixé d'avoir une interprétation progressive indique clairement que le préfixe ne réalise pas le perfectif, qui est par définition incompatible avec le progressif. Brinton 1985 présente les mêmes arguments pour montrer que les particules verbales en anglais n'expriment pas l'aspect perfectif, mais seulement la télicité.

Les différences dans la composition aspectuelle qu'on observe entre les deux (types de) langues se ramène toujours à la différence dans les catégories grammaticalisées ou non dans une langue en question. Puisque l'allemand ne grammaticalise pas l'opposition perfectif-imperfectif, la présence d'une particule n'est pas une condition sine que non pour une prédication télique. En revanche, en polonais qui a grammaticalisé l'opposition aspectuelle, la présence d'un préfixe, essentiellement marque d'aspect grammatical sur le verbe, est obligatoire pour obtenir une prédication télique.

Les exemples en (50) illustrent comment le verbe préfixé *z-jeść*^{Perf} 'manger' se combine avec les trois types d'arguments thèmes incrémentaux : avec un nom comptable singulier en (50a), avec un nom pluriel nu en (50b) et avec un nom massique en (50c).

- (50) a. Z-jadłem^{Perf} gruszkę w minutę. (polonais)
 Z-ate pear in minute
 'I ate a/the pear in a minute.'
- b. Z-jadłem^{Perf} truskawki w minutę.
 Z-ate strawberries in minute
 'I ate (all) the strawberries in a minute.'
- c. Z-jadłem^{Perf} zupę w minutę.
 Z-ate soup in minute
 'I ate the (whole) soup in a minute.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 191 (37))

Ces exemples, tous téliques, sont à comparer avec ceux de l'allemand en (43), également téliques, avec le verbe préfixé *auf-essen* 'eat up'. En allemand, la combinaison du verbe préfixé avec un nom pluriel nu en (43b) est exclue, et l'insertion de l'article, grammaticalisé dans la langue, est indispensable pour « sauver » la phrase (43c). Mais puisqu'en polonais, en revanche, la définitude n'est pas grammaticalisée, la même combinaison « à risque » en (50b) d'un verbe préfixé avec un pluriel nu est « réparée » par le changement du type sémantique de l'argument (du type prédicat vers le type individu) par l'insertion d'un quantificateur silencieux *all* pour créer une lecture spécifique/maximale du thème consommé. (On observe la même chose avec un nom massique en (50c) et (44b)). En revanche, en (50a), à comparer avec (43a), cette manipulation n'est pas nécessaire puisqu'il s'agit d'un nom comptable, c'est-à-dire, intrinsèquement quantifié, libre de recevoir une lecture définie ou indéfinie en fonction du contexte.

Comme en allemand, le préfixe ajoute la spécification que le référent de l'argument thème a été entièrement affecté, puisqu'il est impossible de continuer la phrase en affirmant le contraire :

- (51) # Ona z-jadła^{Perf} gruszk-ę, ale jak zwykle trochę zostawiła.
 She Z-ate pear-ACC but as usual a bit left
 She ate a/the (whole) pear, but as usual she left a bit.' (Czardybon et Fleischhauer 2016 : 191)

En comparant les exemples (43) et (47) de l'allemand avec ceux du polonais en (50) et (51), il est aisé d'observer que les règles, essentiellement sémantiques, de la composition aspectuelle pour dériver des prédications téliques, s'appliquent exactement de la même manière dans les deux langues. En faisant abstraction de ce que les préfixes sont des exposants de la catégorie du perfectif en polonais, mais pas en allemand, où cette catégorie n'est pas grammaticalisée, les effets sémantiques des particules en allemand et des préfixes en polonais sont identiques : leur contribution et en polonais, et en allemand, se ramène à ce qu'émerge la même implication d'affectation totale du référent de l'argument. Si la composition sémantique aspectuelle fonctionne, sans surprise, de la même manière dans les deux langues, les différences entre les langues apparaissent au niveau grammatical de surface, puisque l'allemand et le polonais ne font qu'utiliser des catégories grammaticalisées disponibles, qui ne sont pas les mêmes dans les deux langues.

Il est très important à noter que dans les langues germaniques, la détermination nominale, par exemple, par l'article défini, est indispensable, contrairement à l'aspect, qui n'est pas grammaticalisé, pour créer une prédication télique. (L'article défini n'est pas le seul moyen pour

quantiser l'argument thème incrémental). Néanmoins, la présence de l'article défini ne suffit pas pour produire une prédication télique, puisque l'article défini est également compatible avec l'atélicité, par exemple en (52). Si en (52) le prédicat est acceptable avec un adverbial duratif, la phrase n'implique pas que l'objet a été consommé totalement. L'exemple (53) montre en plus que la télicité avec les verbes à thème incrémental de l'anglais n'est qu'une implicature, et que l'article défini sur les noms intrinsèquement quantifiés exprime seulement leur référence unique mais n'induit pas de lecture d'affectation totale du thème.

(52) She ate the sandwich *in/for five minutes*. (Hay et al. 1999 : ex.37)

(53) She ate the sandwich but as usual she left a few bites. (Hay et al. 1999 : ex.36)

En revanche, la télicité variable du prédicat en (52) n'est plus possible avec les noms à référence cumulative en (54a), ou si un nom à référence intrinsèquement quantifiée est contenu dans un QP en (54b) :

(54) a. Mary ate soup *for 10 minutes/*in ten minutes*.

b. Kate ate three apples/two kg of apples *in half an hour/??for half an hour*.

Cela met en évidence le fait que l'effet de l'article défini avec les noms intrinsèquement quantifiés est d'exprimer la référence unique, et non de spécifier la quantité.

Les langues slaves sans article défini ont recours à l'aspect perfectif pour créer un prédicat à thème incrémental télique, l'aspect imperfectif créant toujours un prédicat atélique. Les langues slaves qui ont l'article ont recours à la même stratégie que celles qui ne l'ont pas, et leur article défini devient nécessaire dans les cas où l'argument thème incrémental n'est pas intrinsèquement quantifié, c'est-à-dire, avec les noms pluriels et massiques nus. L'article est donc nécessaire pour les quantiser explicitement afin de modifier leur type (notamment, en élevant leur type de prédicat d'origine vers celui d'entité), pour servir d'arguments thèmes incrémentaux des verbes perfectifs. Ce n'est pas l'article qui induit la télicité du groupe verbal, mais l'aspect perfectif sur la tête du groupe, tout comme dans les langues slaves sans article. Dans le haut-silézien et le bulgare, l'article ne fait qu'explicitement la quantisation des massiques et pluriels nus.

Le tableau suivant de Czardybon et Fleischhauer 2014, récapitule les différentes stratégies grammaticales, en fonction des catégories grammaticales dont dispose la langue en question, utilisées par les deux types de langues - langues germaniques et langues slaves, avec et sans article défini – pour créer une prédication télique ou atélique :

Tableau 1: Récapitulatif des stratégies pour créer la télicité du groupe verbal

groupe de langues	prédication à thème incrémental télique	prédication à thème incrémental atélique
Germaniques	+Défini	+/-Défini
Slaves I (sans article défini : russe, polonais, tchèque, etc.)	+Perfectif	+Imperfectif

Slaves II (avec l'article défini : bulgare, haut-silézien)	+Perfectif (+Défini)	+Imperfectif +/-Défini
--	-------------------------	---------------------------

La situation dans le haut-silézien montre que l'aspect perfectif et l'article définis ne représentent pas le marquage double d'une seule et même catégorie. L'analyse révèle que la combinaison de l'aspect perfectif et de l'article défini n'est pas redondante pour la création de la télicité du prédicat puisque les noms comptables singuliers, étant quantifiés de manière inhérente, n'exigent pas de quantisation via la détermination nominale. La fonction principale de l'article défini n'est pas d'exprimer la référence quantifiée (=une quantité), la quantisation étant un effet secondaire dû à la référence unique.

En outre, Czardybon et Fleischhauer 2014 montrent que l'aspect perfectif et l'article défini n'autorisent pas les mêmes implications (*entailments*). Dans les langues slaves, l'aspect perfectif ouvertement réalisé grâce au préfixe, implique que le référent de l'argument thème incrémental est totalement affecté en (55), il ne s'agit pas d'une implicature potentiellement révoquant : à moins de se contredire, il est impossible de continuer, en affirmant qu'il reste encore une partie du sandwich intacte :

- (55) # Ona z-jadła^{Perf} kanapk-ę, ale jak zwykle trochę zostawiła. (polonais)
 She Z-ate sandwich-ACC but as usual a bit left
 'She ate a/the (whole) sandwich, but as usual she left a bit.'
 (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 39 (394))

En revanche, dans les langues germaniques où la perfectivité n'est pas marquée, l'article défini n'induit pas obligatoirement une lecture où le procès de consommation aurait atteint sa culmination. L'interprétation totale est une simple implicature puisque l'affectation du thème peut être niée sans contradiction, cf. (52) et (53).

L'interprétation totale en (55) est une contribution du perfectif seul, pas de l'article défini, puisqu'il est absent en polonais. Inversement, seul l'article défini, et non l'aspect perfectif, crée une interprétation définie de l'argument thème incrémental. L'exemple polonais en (56) montre, encore une fois, que l'objet direct *kanapka* 'sandwich' peut avoir soit une lecture définie, soit indéfinie, et néanmoins, son interprétation sous le verbe perfectif reste toujours celle de l'affectation/consommation totale. Cette interprétation est compatible avec la lecture indéfinie de l'argument thème exprimé par un nom singulier comptable. Les noms pluriels et massiques reçoivent toujours une lecture définie sous le verbe perfectif, mais cette lecture n'est qu'un effet secondaire de l'interprétation où l'objet est affecté/consommé entièrement.

- (56) Ona z-jadła^{Perf} kanapk-ę (polonais)
 she Z-eat.PAST sandwich-ACC
 'She ate a/the whole sandwich.'
 (Czardybon et Fleischhauer 2014 : 35 (393))

Dans les langues germaniques, où l'aspect n'est pas grammaticalisé, l'interprétation de la totalité, c'est-à-dire celle où l'argument thème incrémental est entièrement consommé, n'est qu'une implicature, avec un verbe sans particule, mais néanmoins sa lecture définie émerge de manière triviale grâce à l'article défini. Le fait que les langues slaves induisent une interprétation maximale sur l'argument thème incrémental, tandis que les langues germaniques induisent une interprétation définie est simplement dû à la différence dans la grammaticalisation de la perfectivité et de la définitude dans ces langues.

Les langues slaves qui ont l'article induisent la totalité et l'interprétation définie de leur argument thème incrémental si le verbe est perfectif et l'article défini est présent. En haut-silézien, sous le perfectif, l'interprétation de la totalité est impliquée grâce au perfectif (ce n'est pas une implicature éventuellement révoicable), et le thème reçoit, en plus, une lecture définie si l'article est présent en (57a), mais s'il est absent en (57b), sa lecture est indéfinie :

- (57) (haut-silézien)
- a. # Łona z-jadła^{Perf} ta kanapka, ale jak zawsze zostawioła trocha.
 She Z-ate DEF sandwich but as usual left a bit
 'She ate the/*a sandwich but as usual she left a bit.'
- b. # Łona z-jadła^{Perf} kanapka, ale jak zawsze zostawioła trocha.
 she Z-ate sandwich but as usual left a bit
 'She ate a/*the sandwich but as usual she left a bit.'

(Czardybon et Fleischhauer 2014 : 395)

Puisque le haut-silézien grammaticalise à la fois l'aspect et l'article, les deux ne sont pas redondants, mais contribuent à l'interprétation, chacun à sa façon : la définitude vient de l'article et la consommation/transformation totale du thème vient de l'aspect, ce qui distingue le haut-silézien à la fois des langues germaniques, et des langues slaves.

Tirons la conclusion de la comparaison entre les langues germaniques et slaves quant à la contribution de l'aspect perfectif et de l'article défini pour la télicité des prédicats complexes à thème incrémental. Contrairement à l'opinion que les deux représentent la même catégorie en distribution complémentaire dans les langues avec l'aspect, mais sans article vs. les langues sans aspect, mais avec l'article, dans les langues qui ont les deux, la comparaison entre les thèmes incrémentaux quantifiés et cumulatifs de manière inhérente a démontré que l'article défini et l'aspect grammatical ne sont pas redondants, chacun ayant sa propre fonction sémantique. En outre, les implications concernant la totalité de la transformation (*affectedness*) du thème sont différentes dans les langues qui utilisent seulement l'article défini de celles dans les langues avec l'aspect (et, éventuellement, avec l'article défini en plus, comme le haut-silézien).

En ce qui concerne le rôle de l'article défini sur l'argument thème incrémental : puisque sa fonction consiste à exprimer la singularité (*uniqueness*) du référent, cela a un effet de quantisation sur les noms cumulatifs. L'aspect perfectif exprime la totalité de l'événement dénoté par le groupe verbal, ce qui exige que l'argument thème incrémental soit quantifié. Les effets de l'un et de l'autre se superposent, mais les données du haut-silézien permettent de rejeter l'hypothèse que l'aspect perfectif et l'article défini sont deux réalisations complémentaires de la même catégorie, celle de la

totalité, qui, exprimée via le perfectif, est marquée sur le verbe et, exprimée via la définitude, est marquée sur le nom.

Si on compare la contribution des préfixes/particules verbaux à la composition aspectuelle, on constate qu'ils ont un statut différent dans les deux (types de) langues. En allemand (et dans les langues germaniques), la particule n'est pas obligatoire pour créer un prédicat à thème incrémental télique. Si présente, elle implique une consommation/transformation totale (*total affectedness*) du thème incrémental. En polonais, le préfixe verbal est indispensable pour dériver un prédicat à thème incrémental télique, mais tous les préfixes ne donnent pas lieu à une prédication télique. Seuls les préfixes lexicaux (par exemple, *s''-* et *vy-*), qui, contrairement aux préfixes supra-lexicaux (par exemple, *po-* et *na-*), induisent une échelle de mesure sur (une dimension quelconque de) l'argument thème, peuvent dériver la télicité. Puisque les imperfectifs secondaires (toujours préfixés) héritent leurs préfixes des perfectifs correspondants, la capacité quantisante/télicisante des préfixes, qui enrichissent le contenu lexical du verbe de base, s'est avéré orthogonale à l'aspect. Ce qui compte pour la télicité c'est la contribution lexicale du préfixe (qui change la sémantique du verbe de base), et non la perfectivité formelle du verbe, même s'il est impossible de séparer la perfectivité de la préfixation, étant donné que la préfixation crée l'aspect perfectif.

La capacité télicisante des préfixes est confirmée pour le russe par la diachronie. Historiquement, l'émergence de l'opposition générale perfectif - Imperfectif s'est accompagnée par la simplification du système des temps verbaux. Les temps simples du passé – aoriste et imparfait – ayant disparu, l'ancien parfait a pris leur place. Avec la disparition des formes auxiliaires du verbe *être* russe au passé, l'ancien participe est devenu une forme simple du passé. C'est pourquoi, les formes [+passé] en russe moderne ont toujours le pattern d'accord du participe : elles s'accordent avec le sujet en nombre et, au singulier, en genre, contrairement aux formes [-passé] qui s'accordent en personne et en nombre. Quand l'(im)perfectivité a commencé à se grammaticaliser dans la langue, ce sont des verbes d'accomplissement à thèmes incrémentaux, formés par la préfixation des verbes d'activité, qui étaient les premiers devenus formellement perfectifs, et ensuite les autres classes vendleriennes ont progressivement subi le même processus, quand la catégorie de l'aspect s'est propagée pour couvrir tous les items lexicaux [+V]. D'ailleurs, synchroniquement, tous les verbes nouvellement créés ou empruntés (non-préfixés), sont bi-aspectuelles en russe, autrement dit, leur aspect grammatical est déterminé contextuellement. Ainsi, le perfectif en russe a « exploité » la préfixation qui télicise, par ailleurs, les prédicats incrémentaux en modifiant leur structure événementielle. Mais cela a abouti à une situation peu standard en russe où il n'existe aucun préfixe universel, qui soit un perfectiviseur pure, vide de tout sens lexical, comme, par exemple, un marquer du passé anglais *-ed*, puisque tous les préfixes retiennent au moins une partie de leur sens lexical originel. Le seul prétendant potentiel pour le rôle d'imperfectiviseur pure, c'est éventuellement le suffixe de l'imperfectivisation secondaire *-yva-*, mais même si ce suffixe n'a aucun sens lexical propre, il n'est pas absolument « aveugle » comme par exemple *-ed*, qui, ne distinguant pas entre ses hôtes, dérive uniformément la forme du prétérit. Suffixé sur les imperfectifs simples (=non-préfixés), *-yva-* dérive exclusivement l'habituel : *guljat'* 'se promener' > *gul-iva-t'* 'se promener-HAB' (cette dernière forme ne peut pas s'utiliser au progressif), mais suffixé sur un perfectif (préfixé lexicalement), *-yva-* dérive le progressif ou l'habituel *pro-guljat'* 'sécher (un cours)' > *pro-gul-iva-t'* 'être en train de sécher (un cours)'. Par ailleurs, il n'y a pas de consensus dans la littérature (cf. Corre 2015) quant à la question si tous les préfixes en russe forment une classe homogène où une répartition bipartite en préfixes

lexicaux (=meaning-modifying) et préfixes supra-lexicaux (=procedurals), ou même tripartite en préfixes lexicaux, supra-lexicaux et perfectiviseurs purs (=purely perfectivizing ou empty preverbs), sous-classe des préfixes lexicaux. Cette question est étroitement corrélée à la question de savoir de quoi exactement les préfixes sont marqueurs, de la télicité (c'est-à-dire, de la quantisation), en ce qui concerne les préfixes lexicaux, ou, pour tous les préfixes, de la télicité comprise au sens large ("relaxed" notion of telicity), comme *quantity* de Borer 2005 ou *terminativity* de Mehlig 2008 et Padučeva et Pentus 2008, autrement dit, de la perfectivité. En général, les préfixes relèvent-ils de la morphologie dérivationnelle ou flexionnelle ?

Les préfixes en allemand ont un effet identique sur le verbe simple pour créer la télicité, notamment en le rendant incompatible avec les noms massiques et pluriels nus et en faisant apparaître l'implication de *total affectedness* du thème. En forçant la quantisation du thème, le verbe préfixé à thème incrémental allemand crée un prédicat télique. Filip et Rothstein 2006, en défendant le caractère lexical, dérivationnel des préfixes slaves, précisent que « the crucial difference in the encoding of telicity in Slavic vs. German languages cannot lie at the level of representation at which préfixes originate. » Les similitudes dans la composition aspectuelle des verbes (strictement) incrémentaux en allemand et en polonais s'explique par le fait que dans les deux langues, selon Filip et Rothstein 2006, les préfixes fonctionnent comme des opérateurs dérivationnels du niveau vP qui dérivent de nouveaux prédicats lexicaux, par exemple, des accomplissements à partir des activités.

Svenonius 2012 défend l'hypothèse que les préfixes lexicaux en slave et les particules en germanique forment une classe naturelle. Selon lui, ils ont beaucoup de caractéristiques en commun et doivent recevoir la même analyse. Le sens de base des préfixes et des particules est essentiellement spatial/directionnel puisque ces éléments appartiennent à l'origine à la même catégorie (des prépositions). Leur contribution à la description d'événement dénotée par le vP/VP est identique et ils sont insérés dans la structure au même endroit. Notamment, les préfixes et les particules peuvent changer la structure argumentale du verbe de base : ils peuvent ajouter un argument, faire obligatoire un argument optionnel ou changer la nature thématique d'un argument. Cela suggère que les préfixes et les particules sont complètement intégrés dans la structure verbale, en contribuant sa partie essentielle : en légitimant une structure prédicative à l'intérieur du vP/VP, ils permettent l'introduction de nouveaux arguments DPs. Mais en ce qui concerne les préfixes supra-lexicaux, Svenonius note qu'ils n'ont pas d'équivalents directs dans les langues germaniques, étant donné qu'ils semblent avoir leur origine en dehors du vP/VP.

Au-delà du domaine vP, qui est par hypothèse le domaine sémantique de composition aspectuelle pour dériver la télicité, quand la tête Asp° est mergée par-dessus le vP dans les langues slaves, le trait [+quantisé (+télique)] des préfixes devient interprété comme [+perfectif] et l'absence de préfixes s'interprète alors comme l'imperfectivité. Ainsi, dans les langues slaves, les préfixes sont indépendamment exploités pour encoder l'aspect grammatical perfectif. En revanche, en germanique, il n'y a aucun trait formel [+/-perfectif] associé aux particules qui peuvent ne pas être liées morphologiquement au verbe.

Si les préfixes en allemand ne sont pas liés systématiquement à la perfectivité (puisque l'aspect n'est pas grammaticalisé en allemand), il n'y a pas plus de raisons pour que les préfixes en slave le soient. Nous avons constaté que l'aspect perfectif n'est pas nécessaire pour l'émergence d'un prédicat

télique à thème incrémental. Cela est trivialement vrai pour l'allemand, mais cela est également vrai pour le polonais, ce qu'illustre le comportement syntaxique des imperfectifs secondaires.

On peut conclure de cette discussion que le rôle de l'aspect perfectif dans l'émergence de la télicité a été surestimé puisque la perfectivité des verbes à thème incrémental en slave est formellement inséparable de la préfixation. Afin d'exclure ou de confirmer l'hypothèse que la télicité des prédicats à thème incrémental dépend uniquement de la contribution lexicale du préfixe et non (ou, non exclusivement) de l'aspect perfectif, il faudrait étudier des langues où l'aspect grammatical est une catégorie purement flexionnelle, comme l'arabe ou l'hindi, par exemple.

Bibliographie¹⁹

- ACEDO-MATELLÁN Victor (2016), *The Morphosyntax of Transitions: A Case Study in Latin and Other Languages*, Oxford Studies in Theoretical Linguistics.
- BABBY Leonard (1975), *A Transformational Grammar of Russian Adjectives*, The Hague: Mouton.
- BABBY Leonard, (2009), *The Syntax of Argument Structure*, Cambridge University Press.
- BABBY Leonard (2010), “The syntactic differences between long and short forms of Russian adjectives”, In Cabredo Hofherr P. (ed.), *Adjectives: Formal analyses in syntax and semantics*.
- BACH Emmon (1986), “The algebra of events”, *Linguistics and Philosophy*, 9, 5–16.
- BAILY John (1994), “The syntax and semantics of Russian long and short adjectives: an X'-theoretic account”, In Toman J. (ed.), *Formal Approaches to Slavic Linguistics (The Ann Arbor Meeting)*, Ann Arbor: Michigan Slavic Publications, 1-30.
- BAILY John (2012), *The Syntax of Russian*, Cambridge University Press.
- BAKER Mark (1988), *Incorporation: a theory of grammatical function changing*, Chicago: University of Chicago Press.
- BAKER Mark (1997), “Thematic roles and syntactic structure”, In Haegeman L. (ed.), *Elements of grammar*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 73-137.
- BAKER Mark (2003), *Lexical categories: verbs, nouns, and adjectives*, Cambridge: Cambridge University Press.
- BENNETT, M. & PARTEE, B. (1972), *Towards the logic of tense and aspect in English*. Report for the System Development Corporation, Santa Monica, CA.
- BORER Hagit (1994), “The projection of Arguments”, In E. Benedicto and J. Runner (eds.), *Functional Projections*, Amherst: GLSA, 19-47
- BORER Hagit, (2005), *Structuring sense, Volume II: The normal course of events*, Oxford and New York: Oxford University Press.
- BORIK Olga (2002), *Aspect and Reference time*, LOT Publications.
- BORIK Olga (2006), *Aspect and reference time*, Oxford and New York: Oxford University Press.
- BRINTON Laurel (1985), “Verb particles in English: Aspect or aktionsart?”, *Studia Linguistica* 39/2, 157-168.
- *BROCCIAS Cristiano (2003), *The English Change Network: Forcing Changes Into Schemas*, Cognitive Linguistics Research [CLR] 22, De Gruyter Mouton.
- *BURZIO Luigi (1981), *Intransitive Verbs and Italian Auxiliaries*, Ph.D. dissertation, MIT.
- CARLSON Greg N (1977), *Reference to Kinds in English*, University of Massachusetts Amherst
- CHOMSKY Noam (1981), *Lectures on Government and Binding*. Dordrecht: Foris

¹⁹ Les références qui n'ont pas été consultées directement, mais auxquelles renvoient les ouvrages consultés, sont marquées par *.

- CHOMSKY Noam (1970), "Remarks on Nominalization", In: R. Jacobs and P. Rosenbaum (eds.), *Readings in English Transformational Grammar*, Ginn, Waltham, MA, 184-221.
- COMRIE Bernard (1976), *Aspect: An introduction to the study of verbal aspect and related problems*. Cambridge: Cambridge University Press.
- CORRE Eric (2015), "Preverbs in Russian: situation or viewpoint aspect?", In *Recherches linguistiques de Vincennes* 2015/1 (n° 43), 97 - 122
- CZARDYBON Adrian & FLEISCHHAUER Jens (2014) "Definiteness & perfectivity in telic incremental theme predications", In D. Gerland, C. Horn, A. Latrouite & A. Ortmann (eds.), *Meaning and Grammar of Nouns and Verbs*. Düsseldorf
- CZARDYBON Adrian & FLEISCHHAUER Jens (2016), "The role of verbal prefixes and particles in aspectual composition", *Studies in Language* 40:1 (2016), 176-203
- DAVIDSON Donald (1967). "The logical form of action sentences", In Rescher N. (ed.), *The Logic of Decision and Action*, Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 81-95.
- DOWTY David R. (1979), *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht: Reidel.
- DOWTY David R. (1991), "Thematic Proto-Roles and Argument Selection", *Language* 67, 547-619.
- EMBICK, David. (2004) "On the Structure of Resultative Participles in English," *Linguistic Inquiry* 35:3, 355–92.
- ERTESCHIK-SHIR Nomi, RAPOPORT Tova (2004), "Bare Aspect: A Theory of Syntactic Projection", In Guéron J. & Lecarme J. (eds.), *The Syntax of Time*, Massachusetts Institute of Technology, 217-234.
- ERTESCHIK-SHIR Nomi, RAPOPORT Tova (2005), "Path Predicates", In Erteschik-Shir N. & Rapoport T. (eds.), *The Syntax of Aspect. Deriving Thematic and Aspectual Interpretation*, Oxford University Press, 65-86.
- FELSER Claudia (1998), "Perception and Control: A Minimalist Analysis of English Direct Perception Complements", *Journal of Linguistics*, 34(2), 351-385.
- FILIP Hana (1999), *Aspect, eventuality types and noun phrase semantics*, New York, London: Garland Publishing.
- FILIP Hana (2000), "The Quantisation Puzzle", In Pustejovsky J. & Tenny C. (eds.), *Events as Grammatical Objects, from the combined perspectives of lexical semantics, logical semantics and syntax*, Stanford: Center for the Study of Language and Information, 3-60.
- FILIP Hana (2001), "The Semantics of Case in Russian Secondary Predication", In Hastings R., Jackson B. et Zvolenszky Z. (eds), *SALT XI* 192-211, Ithaca, NY: Cornell University.
- FILIP Hana (2003), "Prefixes and delimitation of events", *Journal of Slavic Linguistics*, 11(1), 55-101.
- Filip Hana (2005a), "The Telicity Parameter Revisited", In Robert B. Young (ed.), *Semantics and Linguistic Theory XIV*, Ithaca: CLC Publications, Department of Linguistics, Cornell University, 92-109.
- FILIP Hana (2005b), "On Accumulating and Having it all. Perfectivity, Prefixes and Bare Arguments", In Verkuyl, H., de Swart, H., & van Hout, A. (eds.), *Perspectives on Aspect*, Springer, 125-148.
- FILIP Hana (2008), "Events and Maximalization", In Rothstein S. (ed.), *Theoretical and Crosslinguistic Approaches to the Semantics of Aspect*, Amsterdam: John Benjamins, 217-256.

- FILIP Hana, ROTHSTEIN Susan (2006), “Telicity as a Semantic Parameter”, In Lavine J.; Franks S.; Filip H. et Tasseva-Kurkchieva M. (eds.), *Formal Approaches to Slavic Linguistics*. Ann Arbor, MI: University of Michigan Slavic Publications, 139-156.
- FOLLI Raffaella, HARLEY Heidi (2004), In Slabakova R. and Kempchinsky P. (eds.), *Aspectual Inquiries*, Dordrecht: Kluwer, 95-120.
- GRIMSHAW Jane Barbara (1990), *Argument Structure*, MIT Press
- GRIMSHAW Jane Barbara (1991), *Extended projection*, Ms., Brandeis University.
- HALE K., KEYSER S. J. (1991), “On the Syntax of Argument Structure”, Lexicon Project Working Papers 34, Center for Cognitive Science, MIT, Cambridge, MA.
- HALE K., KEYSER S. J. (1993), “On argument structure and the lexical expression of syntactic relations”, In Hale K., Keyser S. J. (eds.), *The view from building*, 20, Cambridge, Mass.: MIT Press, 53–110.
- HALE K., KEYSER S. J. (1997), “The limits of argument structure”, In Mendikoetxea A. & Uribe-Extebarria M. (eds.), *Theoretical Issues at the Morphology-Syntax Interface*, Leioa: UPV, 203-230.
- HALE K., KEYSER S. J. (2002), *Prolegomenon to a Theory of Argument Structure*, Cambridge MA: The MIT Press.
- HALE K., KEYSER S. J. (2005), “Aspect and the Syntax of Argument Structure”, In Erteschik-Shir N. & Rapoport T. (eds.), *The Syntax of Aspect. Deriving Thematic and Aspectual Interpretation*, Oxford University Press, 11-41.
- *HALLIDAY Michael A. K. (1967), “Notes on transitivity and theme in English, part 1”, *Journal of Linguistics* 3(01): 37–81.
- HAY Jennifer (1998), “The non-uniformity of degree achievements”, Paper presented at the *Linguistic Society of America annual meeting*, New York, January 1998.
- HAY Jennifer, KENNEDY Christopher, LEVIN Beth (1999), “Scalar Structure Underlies Telicity in “Degree Achievements””, In Mathews T. & Strolovitch D. (eds.), *SALT IX*, CLC Publications, Ithaca, 127–144.
- *HENGEVELD Kees (1992), *Nonverbal Predication: Theory, Typology, Diachrony*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- HIMMELMANN Nikolaus P., SCHULTZE-BERNDT Eva (2005), “Issues in the syntax and semantics of participant-oriented adjuncts: an introduction”, In Himmelmann N. P. & Schutze-Berndt E. (eds.), *Secondary Predication and Adverbial Modification*, Oxford University Press.
- HOEKSTRA Toen (1988), “Small clause results”, *Lingua* 74 (2-3), 101-139.
- JACKENDOFF Ray (1990), *Semantic Structures*, MIT Press, Cambridge.
- KENNEDY Christopher, LEVIN Beth (2002), *Telicity corresponds to degree of change*, Handout, Topics in the grammar of scalar expressions, UCLA.
- KENNEDY Christopher, MCNALLY Louise (2005), “Scale Structure, Degree modification and the Semantics of Gradable Predicates”, *Language* 81 (2).
- KENNEDY Christopher, LEVIN Beth (2008), “Measure of Change: The Adjectival Core of Verbs of Variable Telicity”, in McNally L. and Kennedy C. (eds.), *Adjectives and Adverbs in Semantics and Discourse*, Oxford University Press, Oxford, 156-182.
- KLEIN Wolfgang (1994), *Time in language*, London: Routledge.

- KRIFKA Manfred (1998), "The Origins of Telicity", In Rothstein S. (ed.), *Events and grammar*, Dordrecht: Kluwer Academic Press, 197–235.
- *KRIFKA Manfred (1992), "Thematic relations as links between nominal reference and temporal constitution", In I. Sag & A. Szabolsci (eds), *Lexical Matters*, Stanford CA: CSLI.
- *KUNO Susumu, TAKAMI Ken-Ichi (1993), *Grammar and Discourse Principles: Functional Syntax and GB Theory*. Chicago: University of Chicago Press.
- *KUNZE Jürgen (1997), "Typen der reflexiven Verbverwendung", *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 16: 83–180.
- LANDMAN Fred (2000), *Events and Plurality: The Jerusalem Lectures*. Dordrecht: Kluwer.
- LASNIK Howard (1998), "Exceptional case marking: perspectives old and new", In Boskovic Z., Franks S. & Snyder W. (eds.), *Formal Approaches to Slavic Linguistics*, The Connecticut Meeting 1997, Ann Arbor: Michigan Slavic Publications, 187-211.
- LECHNER Winfried (2006), "ECM VS. Object Control", Handout Universität Stuttgart, SOSES 2006.
- *LEISS Elisabeth (2000), *Artikel und Aspekt. Die grammatischen Muster von Definitheit*. Berlin: de Gruyter.
- LEVIN Beth, RAPOPORT Tova (1988), "Lexical subordination". Papers from the 24th Meeting of the Chicago Linguistk Society. 275-289.
- LEVIN Beth, RAPPAPORT HOVAV Malka (1995), "Unaccusativity: At the syntax-lexical semantics interface", *Linguistic Inquiry Monograph*, 26, Cambridge, Mass.: The M.I.T. Press.
- LEVIN Beth, RAPPAPORT HOVAV Malka (1999) "Two Structures for Compositionally Derived Events", *Proceedings of SALT 9*, Cornell Linguistics Circle Publications, Cornell University, Ithaca, NY, 199-223
- LEVIN Beth, RAPPAPORT HOVAV Malka (1999), "A Reevaluation of the Direct Object Restriction on English Resultatives", *Colloque de Syntaxe et Sémantique de Paris '99*, Université de Paris VII, Paris, France, (October 7-9, 1999).
- LEVIN Beth, RAPPAPORT HOVAV Malka (2004), "The Semantic Determinants of Argument Expression: A View from the English Résultative Construction", In Guéron J. & Lecarme J. (eds.), *The Syntax of Time*, Massachusetts Institute of Technology, 477-494.
- * LINK Godehard (1983), The logical analysis of plurals and mass terms: A lattice-theoretical approach. In, R. Bäuerle, C. Schwarze & A. von Stechow (eds.), *Meaning, use and interpretation*. Berlin: Walter de Gruyter, 303–323
- LÖBNER Sebastian (2011), "Concept types and determination", *Journal of Semantics* 28. 279–333.
- MacDONALD Jonathan E. (2008), *The Syntactic Nature of Inner Aspect. A minimalist perspective*, *Linguistik Aktuell/Linguistics Today*, 133 John Benjamins
- MAIENBORN Claudia (2005), "On the limits of the Davidsonian approach: The case of copula sentences" *Theoretical Linguistics* 31 (2005), 275–316
- MALCHUKOV Andrej, van der AUWERA Johan (2005), "A semantic map for depictive adjectivals", In Himmelmann N. P. & Schutze-Berndt E. (eds.), *Secondary Predication and Adverbial Modification*, Oxford University Press.
- MARANTZ Alec, (1984), *On the nature of grammatical relations*, Cambridge, Mass.: MIT Press.

- MATEU Jaume (2005), “Arguing our way to the Direct Object Restriction on English *resultatives*”, *Journal of Comparative Germanic Linguistics*, 8, 55–82.
- MATEU Jaume (2008), “On the I-syntax of directionality/resultativity: The case of Germanic preverbs”, In Asbury A., Dotlačil J., Gehrke B. (eds.), *Syntax and Semantics of Spatial P*, John Benjamins, 221-252.
- MATEU Jaume (2012a), “Structure of the Verb Phrase”, In Hualde J.I., Olarrea A. & O’Rourke E. (eds.), *The Handbook of Hispanic Linguistics*, Blackwell Publishing.
- MATEU Jaume (2012b), “Conflation and incorporation processes in *resultative* constructions”, In Demonte V. & McNally L. (eds.), *Telicity, Change, and State. A cross-categorical view of event structure*.
- MEHLIG Hans Robert (2008), “Aspect and bounded quantity complements in Russian”, In Rothstein S. (ed.), *Theoretical and Crosslinguistic Approaches to the Semantics of Aspect*, Amsterdam: John Benjamins, 257–290.
- MEZHEVICH Ilana (2002), *Resultatives, Particles, Prefixes and Argument Structure*, Manuscript, University of Calgary.
- MEZHEVICH Ilana (2003), “English *resultatives*: State versus Location”, Paper presented at *the 2003 Annual Meeting of the Canadian Linguistic Association/Association Linguistique Canadienne*, June 2003, Dalhousie University, Halifax, Nova Scotia.
- * MOENS M. & STEEDMAN M. (1988), “Temporal ontology and temporal reference”, *Computational Linguistics* 14: 15–28.
- MOTUT Alexandra (2010), “A puzzle for the syntax-semantics of depictives”, *Proceedings of the 2010 annual conference of the Canadian Linguistic Association*.
- MOTUT Alexandra (2014), “A Semantics for Object-Oriented Depictives”, *U. Penn Working Papers in Linguistics*, Volume 20.1.
- * NICHOLS, Joanna (1978a). ”Secondary predicates”, *Proceedings of the 4th Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 114-127.
- PADUCHEVA Elena, PENTUS Mati (2008), “Formal and informal semantics of *telicity*”, In Rothstein S. (ed.), *Theoretical and Crosslinguistic Approaches to the Semantics of Aspect*, Amsterdam: John Benjamins, 191–215.
- PARSONS Terence, (1990), *Events in the Semantics of English, A Study in Subatomic Semantics*, Cambridge, MA: MIT Press.
- * PAUL Hermann (1919), *Deutsche Grammatik*, vol. iii. Halle (Saale): Max Niemeyer.
- PERELTSVAIG Asya (2001), “Syntactic Categories are not primitive: evidence from short and long adjectives in Russian”, In Franks S., Holloway King T. & Yadroff M. (eds.), *Annual Workshop on Formal Approaches to Slavic Linguistics: The Bloomington Meeting 2000 (FASL 10)*, Ann Arbor: Michigan Slavic Publications, 209-227.
- PERELTSVAIG Asya, (2007), *Copular Sentences in Russian: A Theory of Intra-Clausal Relations*, Dordrecht, Foris.
- PERLMUTTER David. (1978), 'Impersonal passives and the unaccusative hypothesis'. *Papers from the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 4: 157-89.
- PUSTEJOVSKY James (1991), ‘The Syntax of Event Structure’, *Cognition* 41: Elsevier, 47–81.

- RAMCHAND Gillian C., (1997), *Aspect and Predication*, Oxford: Oxford University Press.
- RAPOPORT Tova (1993), “Verbs in depictives and résultatives“, In Pustejovsky J.(ed.), *Semantics and the lexicon*, Dordrecht Kluwer, 163-184.
- RAPOPORT Tova (1999), “Structure, Aspect and the Predicate“, *Language* 75:653–677
- RAPPAPORT HOVAV Malka. (2008), “Lexicalized Meaning and the Internal Temporal Structure of Events”, in S. Rothstein, ed., *Crosslinguistic and Theoretical Approaches to the Semantics of Aspect*, John Benjamins, Amsterdam, 13-42.
- RAPPAPORT HOVAV Malka, LEVIN Beth, (1998), “Building verb meanings”, In Butt M. and Geuder W., *The Projection of Arguments: Lexical and Compositional Factors*, CSLI Publications, 97-134.
- RAPPAPORT HOVAV Malka, LEVIN Beth, (2001), “An Event Structure Account of English Résultatives”, *Language*, vol. 77, n°4 (Dec., 2001), 766-797.
- RAPPAPORT HOVAV Malka, LEVIN Beth (2005), “Change of State Verbs: Implications for Theories of Argument Projection”, in N. Erteschik-Shir and T. Rapoport, eds., *The Syntax of Aspect, Deriving Thematic and Aspectual Interpretation*, Oxford University Press, 274-286.
- RAPPAPORT HOVAV Malka, LEVIN Beth (2010), “Reflections on manner/result complementarity”, In Doron E., Rappaport Hovav M., Sichel I. (eds.), *Syntax, Lexical Semantics, and Event Structure*, Oxford: Oxford University Press, 21–38.
- RITTER Elizabeth, ROSEN Sara (1998), “Delimiting events in syntax”, In Butt M. et Geuder W. (Eds.), *The projection of arguments: Lexical and compositional factors*, Stanford California: CSLI Publications
- ROTHSTEIN Susan, (2003), “Secondary predication and aspectual structure”, In Lang E., Maienborn C., Fabricius-Hansen C (eds.), *Modifying Adjuncts*, De Gruyter Mouton.
- ROTHSTEIN Susan (2004), “Derived Accomplishments and Lexical Aspect”, In Guéron J. & Lecarme J. (eds.), *The Syntax of Time*, Massachusetts Institute of Technology, 539-554.
- ROTHSTEIN Susan (2004), “Predicates and their subjects”, *Studies in Linguistics and Philosophy*, Book 74, Springer Science.
- ROTHSTEIN Susan (2004), *Structuring Events*, Malden, MA & Oxford: Blackwell Publishing.
- ROTHSTEIN Susan (2008), “Two puzzles for a theory of lexical aspect: semelfactives and degree achievements”, In Dölling, J., Heyde-Zybatow, T. & Schäfer, M. (eds.), *Event Structures in Linguistic Form and Interpretation*, Berlin, Boston: De Gruyter.
- ROUVERET Alain (2015), *Arguments minimalistes : Une présentation du Programme Minimaliste de Noam Chomsky*, ENS Editions Lyon.
- SIMPSON Jane (1983), “Résultatives”, In Levin L., Rappaport M. & Zaenen A. (eds), *Papers in Lexical-functional Grammar*, Bloomington: Indiana University Linguistics Club, 143-157.
- SIMPSON Jane (2005), “Depictives in English and Warlpiri”, In Himmelmann N. P. & Schultze-Berndt E. (eds), *Predication and Adverbial Modification*, Oxford University Press.
- SMITH Carlota (1991), *The parameter of aspect*. Dordrecht, Boston, London: Kluwer Academic Publishers
- SNYDER William (2012), “Parameter theory and motion predicates”, In Demonte V. & McNally L. (eds.), *Telicity, Change, and State. A cross-categorical view of event structure*.

- SPENCER Andrew, ZARETSKAYA Marina (1998) "Verb prefixation in Russian as lexical subordination", *Linguistics*, 36, 1-39.
- STRIGIN Anatoli (2004), "Blocking résultative secondary predication in Russian", *ZAS Papers in Linguistics*, 36, 1- 84.
- STRIGIN Anatoli, DEMJJANOW Assinja (2001), "Secondary predication in Russian", *ZAS Papers in Linguistics*, 25, 1-79.
- SVENONIUS Peter (2004), "Slavic prefixes inside and outside VP", *Nordlyd* 32(2), 205-253.
- SVENONIUS Peter (2012), "Structural and Featural Distinctions between Germanic and Slavic prefixes", *Stuttgart P-Workshop, July 2012*.
- TALMY Leonard (1985), "Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms", In Shopen T. (ed.) *Language Typology and Syntactic Description 3*. Cambridge: Cambridge University Press, 57–149.
- TALMY Leonard (1991), "Path to realization: A typology of event conflation" In L. Sutton et al. (eds) *Proceedings of Berkeley Linguistics Society (BLS) 17*, 480–519.
- TALMY Leonard (2000), *Toward a Cognitive Semantics*. Cambridge, MA: MIT Press.
- TATEVOSOV Sergei, IVANOV Mikhail (2008), "Causativization and Aspectual Composition", Ms., University of Moscow
- SCHOORLEMMER Maaïke. (1997) "The role of the internal argument in the Russian aspectual system". Junghanns U. and Zybatow G. (eds.), *Formale Slavistik*, Frankfurt/M: Vervuert, 229-38.
- SCHOORLEMMER Maaïke (2004), "Syntactic Unaccusativity in Russian", In Alexiadou A., Anagnostopoulou E., Everaert M. (eds.), *The Unaccusativity Puzzle. Explorations of the Syntax-Lexicon Interface*, Oxford University Press, 207-242.
- * SIEGEL Muffy (1976), "Capturing the Russian adjective", In B. Partee (ed.), *Montague Grammar*, New York: Academic Press, 293–309.
- STOWELL Tim (1981), *Origins of phrase structure*. [Unpublished Ph.D. dissertation, Massachusetts Institute of Technology.]
- DE SWART Henriëtte (1998), "Aspect shift and coercion", *Natural language and linguistic theory* 16, 347–85
- * TENNY Carol L. (1992) "The Aspectual Interface Hypothesis", in I.A. Sag and A. Szabolcsi (eds.), *Lexical Matters*, CSLI Publications, Stanford, CA, 1-27.
- TENNY Carol L. (1994) *Aspectual Roles and the Syntax-Semantics Interface*, Kluwer, Dordrecht.
- TRAVIS Lisa deMena (1994), "Event Phrase and a theory of functional categories", In Koskinen P.(ed.), *Proceedings of the Canadian Linguistics Association*, Toronto: Toronto Working Papers in Linguistics, 559-570.
- TRAVIS Lisa deMena (2010), *Inner aspect: The Articulation of VP*, Dordrecht: Kluwer.
- VAN URK Coppe Gerrit, (2013), "Visser's Generalization: A Window into the Syntax of Control" in *Linguistic Inquiry* 44(1):168-178
- VENDLER Zeno, (1967), *Linguistics in Philosophy*, Ithaca: Cornell University Press.
- *VERKUYL Henk J., (1972), *On the Compositional Nature of the Aspect*, Dordrecht: Reidel.

- VERKUYL Henk J., (1993), *A Theory of Aspectuality. The interaction between Temporal and Atemporal Structure*, Cambridge: Cambridge University Press.
- WINKLER Susanne (1997), *Focus and Secondary Predication*. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- WECHSLER Stephen, (1997), “Resultative Predicates and Control”, *Texas Linguistics Forum 38, Proceedings of the 1997 Texas Linguistics Society Conference*, University of Texas at Austin, 307-321.
- WECHSLER Stephen (2005), “Resultatives under the ‘Event–Argument Homomorphism’ Model of Telicity”, In Erteschik-Shir N. & Rapoport T. (eds.), *The Syntax of Aspect. Deriving Thematic and Aspectual Interpretation*. Oxford University Press, 255-273.
- WECHSLER Stephen (2015), *Word Meaning and Syntax: approaches to the interface*. Oxford Surveys in Syntax and Morphology, General editor: Robert D. Van Valin, Jr. Oxford University Press, Oxford. 353 pages.

Kirill SIDOROV Structure aspectuelle et prédication seconde (résultative et déictive)

Résumé

Ce travail aura pour but d'explorer l'interface sémantique-syntaxe des « constructions » avec les prédicats secondaires, résultatifs et déictifs. Une attention particulière sera donnée au problème du choix des sujets (ou des hôtes) de prédication pour ces deux types de prédicats, ainsi qu'à la classe aspectuelle lexicale du verbe à la base de la construction. Dans la première partie, nous introduisons divers patterns de la construction résultative et expliquons le principe de base qui régit la syntaxe de ces constructions, à savoir la Restriction sur l'objet direct. D'abord nous réviserons la sémantique des adjectifs gradables, étant donné que les caractéristiques de l'échelle d'une propriété introduite par l'adjectif définissent la structure événementielle/aspectuelle des constructions résultatives, notamment la distinction entre les constructions résultatives à contrôle et à marquage casuel exceptionnel. Après avoir écarté un nombre de prétendus contre-exemples à la Restriction DOR, nous réaffirmerons sa validité, notamment en tant que diagnostic de l'inaccusativité en anglais. Après avoir étudié comment les structures lexicales conceptuelles des constructions résultatives à objet non-sélectionné sont projetées (*mapped*) en syntaxe, nous verrons pourquoi le russe n'a pas ce type de construction, et, conjointement, pourquoi il ne doit pas être classifié comme une langue à cadre verbal, étant donné que le paramètre qui autorise les constructions résultatives dans une langue est également responsable pour la classification des langues en langues à satellites et langues à cadre verbal. La deuxième partie sera consacré aux prédicats déictifs, notamment aux contraintes qui pèsent sur le choix du contrôleur pour ce type de prédication secondaire, ainsi qu'aux propriétés des adjectifs déictifs en comparaison avec d'autres types d'adjoints orienté vers le participant (*participant-oriented adjuncts*). Nous étudions la distribution des adjectifs formes longues et formes courtes en russe, conditionnée par les propriétés d'accord qui les distinguent et esquissons un processus historique à l'origine de leur distribution dans la langue d'aujourd'hui.

Mots-clés : *structure aspectuelle, prédication secondaire, construction résultative, construction déictive, Restriction sur l'objet direct, thème incrémental, objets non-sélectionnés, complémentarité Manière/Résultat, typologie de Talmy, constructions résultatives à contrôle et à marquage casuel exceptionnel, prédicats de changement d'état/de lieu*

Aspectual Structure and Secondary Predication (resultative and depictive)

Abstract

The aim of this dissertation is to explore the syntactic-semantic interface of 'constructions' which contain secondary predicates – either depictive or resultative. The main problems will be to deal (i) with the selection of the subjects (or hosts) of these types of predicates and (ii) with the aspectual class of the verbs used in these sentences. In the first part, the various patterns implied in resultative clauses will be examined, leading to the conclusion that the basic principle that governs the syntax of these clauses can be identified with the Direct Object Restriction – or DOR. First, the semantics of gradable adjectives will be revisited, taking into account that the scalar structure of the properties denoted by resultative adjectives determines the eventive/aspectual structures of resultative sentences and the distinction between Control resultatives and Exceptional Case Marking resultatives. After invalidating many would-be counter-examples to the DOR, its validity will be reasserted, notably as a diagnostic of unaccusativity in English. Next, after analysing how the lexical conceptual structures (LCS) of resultative constructions with unselected objects are mapped to syntax, the reason will be shown why Russian does not possess this type of construction, and why it cannot be characterized as a 'satellite-framed' language either – given that the parameter which allows specific resultative structures in any language also determines its classification as satellite-framed or verb-framed. The second part of the dissertation is devoted to depictive predicates – in particular (i) to the constraints that determine the choice of the Controller in this type of secondary predication, and (ii) to the relevant properties of depictive adjectives in contra-distinction to other types of adjuncts, often identified as 'participant-oriented'. Finally, the distribution of those Russian adjectives which possess long and short forms, which is conditioned by specific agreement and concord properties, is examined, leading to a tentative reconstruction of a diachronic process which has led to their distribution in today's Russian.

Keywords : *aspectual structure, secondary predication, resultative construction, depictive construction, Direct Object Restriction, incremental theme, unselected objects, Manner/Result Complementarity, Talmy's typology, control resultatives, ECM resultatives, transition predicates*

UNIVERSITE SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

ED 268 - Langage et langues : description, théorisation, transmission / LACITO (UMR 7107)

MAISON DE LA RECHERCHE 4, rue des Irlandais 75005 PARIS